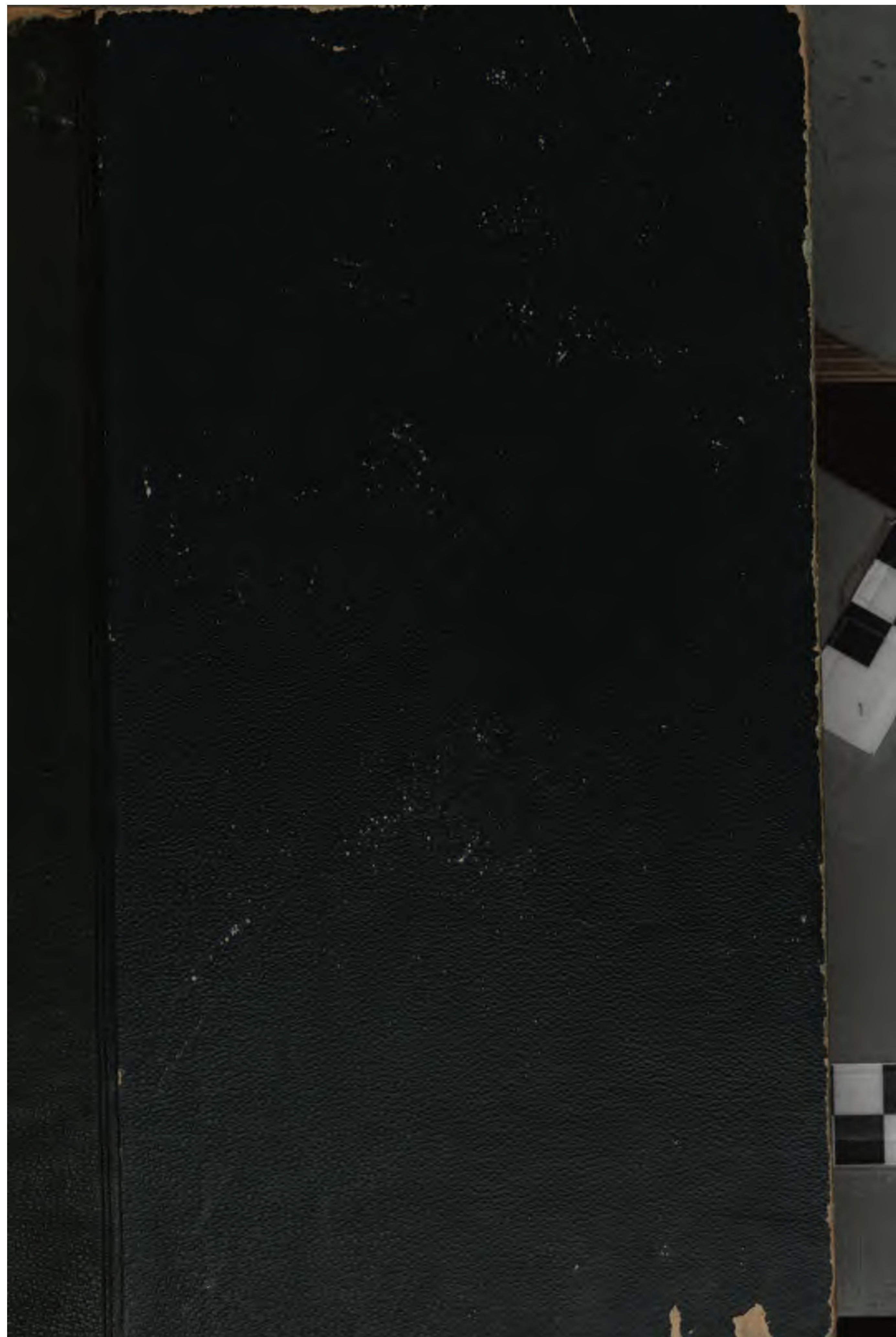
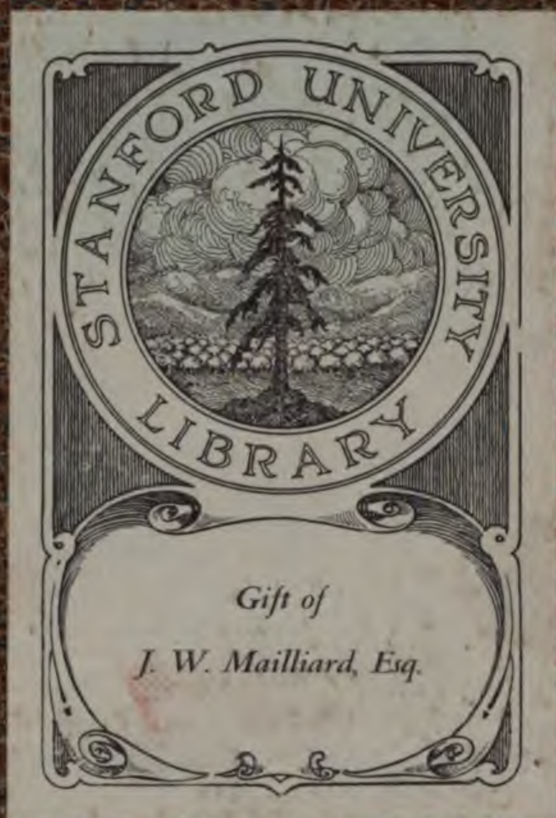



STANFORD UNIVERSITY
LIBRARY
Gift of
J. W. Mailliard, Esq.



LE DIABLE A PARIS

— PARIS ET LES PARISIENS —

* *

LE DIABLE A PARIS

— PARIS ET LES PARISIENS —

* *

PARIS. — TYPOGRAPHIE LACRAMPE ET COMP.,
Rue Damiette, 2.

PAPIER DE LA FABRIQUE DE SAINTE-MARIE

LE

DIABLE A PARIS

— PARIS ET LES PARISIENS —

MŒURS ET COUTUMES, CARACTÈRES ET PORTRAITS DES HABITANTS DE PARIS, TABLEAU COMPLET DE LEUR VIE PRIVÉE, PUBLIQUE, POLITIQUE, ARTISTIQUE, LITTÉRAIRE, INDUSTRIELLE, ETC., ETC.

TEXTE PAR MM.

DE BALZAC — EUGÈNE SUE — GEORGE SAND — P.-J. STAHL — ALPHONSE KARR
HENRY MONNIER — OCTAVE FEUILLET — DE STENDAHL — LÉON GOZLAN — S. LAVALETTE — ARMAND MARRAST
LAURENT-JAN — ÉDOUARD OURLIAC — CHARLES DE BOIGNE — ALTAROCHE — EUG. GUINOT
JULES JANIN — E. BRIFFAULT — AUGUSTE BARBIER — MARQUIS DE VARENNES — ALFRED DE MUSSET
CHARLES NODIER — FRÉDÉRIC BÉRAT — A. LEGOYT

précédé d'une

GÉOGRAPHIE DE PARIS PAR THÉOPHILE LAVALLÉE

ILLUSTRATIONS

LES GENS DE PARIS — SÉRIES DE GRAVURES AVEC LÉGENDES

PAR GAVARNI

PARIS COMIQUE — PANTHÉON DU DIABLE A PARIS PAR BERTALL

VUES, MONUMENTS, ÉDIFICES PARTICULIERS, LIEUX CÉLÈBRES ET PRINCIPAUX ASPECTS DE PARIS

PAR CHAMPIN, BERTRAND, D'AUBIGNY, FRANÇAIS.



PARIS
PUBLIÉ PAR J. HETZEL,
RUE RICHELIEU, 76. — RUE DE MÉNARS, 10.

1846



GÉOGRAPHIE DE PARIS.

Paris est situé par 48° 50' 13" de latitude septentrionale, et par 19° 53' 45" de longitude occidentale (méridien de l'Ile-de-Fer). Il s'étend sur les deux rives de la Seine, qui le divise en deux parties inégales, outre les îles, et occupe le fond d'un large bassin qui est circonscrit par une suite de collines peu élevées. En avant de ces collines est son mur d'octroi, percé de cinquante-huit portes ; en arrière est son mur d'enceinte fortifiée.

La partie septentrionale, et la plus considérable de Paris, forme un demi-cercle dont le fleuve serait le diamètre : les hauteurs qui l'enceignent longent d'abord la Marne, s'abaissent entre Rosny et Montreuil, se relèvent dans le plateau de Belleville (137 mètres au-dessus de la mer), s'effacent dans la plaine Saint-Denis (57 mètres), s'escarpent dans la butte isolée de Montmartre (138 mètres), s'abaissent de nouveau dans l'éminence des Batignolles (65 mètres), et finissent par les coteaux de Chaillot et de Passy.

La partie méridionale forme aussi un demi-cercle dont la Seine serait le diamètre : elle est bornée, à l'est, par des terrains en pente douce qui se relèvent à peine dans le petit plateau d'Ivry, et sont interrompus par le cours de la Bièvre ; au sud, par le plateau de Sainte-Geneviève, élevé de 67 mètres, et qui a derrière lui le plateau de Montrouge ; à l'ouest, par de faibles éminences qui avoisinent les barrières du Maine et de Vaugirard, et par la plaine de Grenelle.

La superficie de Paris est de 34,379,016 mètres carrés. On a calculé qu'elle était, sous Jules César, de 44 arpents ; sous Julien, de 113 ; sous Philippe-Auguste, de 739 ; sous Charles VI, de 1,284 ; sous François Ier, de 1,414 ; sous Henri IV, de 1,660 ; sous Louis XIV, de 3,228 ; sous Louis XV, de 3,919 ; sous Louis XVI, de 9,858 ; et aujourd'hui, de 10,060. Le développement de sa circonférence est de 24,287 mètres, ou de plus de 7 lieues anciennes. Il y a 7,808 mètres de la barrière de Charonne à celle de Passy, et 5,500 de la barrière des Martyrs à celle de la Santé.

Le niveau de la Seine, pris au zéro du pont de la Tournelle, est de 33 mètres au-dessus

de la mer; et l'élévation moyenne du sol au-dessus de ce niveau de la Seine est de 22 mètres. Cette élévation est due, en grande partie, aux travaux humains, le terrain marécageux des bords du fleuve ayant été considérablement exhaussé pour devenir habitable, et surtout pour l'établissement des ponts. On en trouve la preuve dans les anciennes chaussées que des fouilles ont fait découvrir à 5 ou 6 mètres du sol actuel, et dans la situation de certains édifices, comme Notre-Dame et Saint-Germain-l'Auxerrois, où l'on n'arrivait jadis que par de nombreux degrés, et qui se trouvent à peine aujourd'hui au niveau du sol. C'est aussi à la main des hommes qu'est due la plus grande partie des inégalités du terrain, comme les boulevards formés des anciens remparts, les buttes Bonne-Nouvelle et Saint-Roch, formées de dépôts d'immondices, etc.

La température moyenne de Paris est de 10°: les plus grands froids qu'on y ait éprouvés sont de — 18°, et les plus grandes chaleurs de + 32°.

Cette ville était divisée, sous saint Louis, en quatre quartiers; sous Charles VI, en huit; sous Henri III, en seize; sous Louis XIV, en vingt; en 1789, en soixante districts; en 1791, en quarante-huit sections; elle est divisée, depuis 1796, en douze arrondissements, partagés chacun en quatre quartiers. Si cette division était basée sur les caractères du sol, la formation historique ou l'état politique de la ville, nous n'aurions qu'à la suivre pour décrire ce monde tant de fois déjà décrit, depuis Corrozet jusqu'à Dulaure, et dont la géographie est toujours à refaire, tant il change fréquemment; mais cette division, qui semble avoir été enfantée par le hasard, manque complétement d'ordre et de régularité; et ses zigzags, aussi capricieux que bizarres, semblent avoir été inventés à plaisir pour augmenter le dédale des rues parisiennes. Nous chercherons donc dans l'histoire de la formation de la ville une voie de description plus facile et plus logique.

C'est à la Seine que Paris doit sa naissance; c'est à la religion qu'il doit ses premiers agrandissements[1]. Longtemps sa vie et son activité restèrent concentrées sur le fleuve nourricier, qui seul rapprochait cette ville des contrées voisines; mais quand elle sortit des roseaux de la Cité, elle s'étendit d'abord sur les routes qui, rayonnant de la Cité ou de ses alentours, la menaient à des autels révérés : ces routes étaient sur la rive droite, celles de l'abbaye Saint-Antoine-des-Champs, du manoir des Templiers, de l'abbaye de Saint-Denis, du prieuré Saint-Martin, de Montmartre, de l'église Saint-Honoré; sur la rive gauche, celles de l'abbaye Saint-Victor, de l'église Saint-Médard, des couvents des Chartreux et des Jacobins, de l'abbaye Saint-Germain-des-Prés, etc. Elles devinrent les artères par lesquelles la vie et la population de Paris, partant de la Cité et de son voisinage, s'en allèrent successivement, et en s'épanouissant à droite et à gauche, jusqu'aux limites où nous les voyons arrêtées. Ces routes, ces rues artérielles, ces grandes voies de communication, ayant été l'origine des principaux quartiers et faubourgs de la ville, nous donneront, par leur description, la description de la ville entière. Ainsi, après avoir parlé de la Seine, de ses îles, de ses quais, de ses ponts, nous aborderons la géographie du Paris septentrional par la place de Grève, la rue et le faubourg Saint-Antoine; nous la continuerons par le Marais et la Vieille-Rue-du-Temple, ensuite par les rue et faubourg du Temple, etc. De même nous aborderons la géographie du Paris méridional par la place Maubert et la rue Saint-Victor; nous la continuerons par le faubourg Saint-Marcel, ensuite par la rue Saint-Jacques, etc. Les exceptions que nous ferons à ce mode général de description seront encore amenées par l'histoire de la formation des divers quartiers; en effet, les agrandissements modernes de la ville n'ont pas eu pour cause le zèle religieux, mais les nécessités du commerce, la volonté des princes, et plus encore les caprices de la mode; aussi, dans les quartiers nouveaux, les rues artérielles rayonnent, non jusqu'à la Cité ou à ses alentours, mais sur la rive droite jusqu'au Palais-Royal, sur la rive gauche jusqu'à l'église Saint-Germain-des-Prés; c'est pourquoi nous devrons prendre un mode exceptionnel de description pour les quartiers de la Bourse et de la Chaussée-d'Antin, pour les quartiers Saint-Germain et des Invalides, etc.

[1] Voir, pour les agrandissements de Paris, les dessins de l'*Histoire de Paris* dans le 1er volume.

CHAPITRE I.

LA SEINE, SES ILES, SES QUAIS ET SES PONTS[1].

I. — La Seine.

La Seine traverse Paris du sud-est au nord-ouest dans une longueur de 8 kilomètres. Sa largeur la plus grande est au-dessous du Pont-Neuf, où elle a 263 mètres ; à son entrée dans la ville, près du *pont d'Austerlitz*, elle en a 165, et à sa sortie[2], près du pont d'Iéna, 136. Sa



plus petite largeur est celle du petit bras, vers le pont Saint-Michel, où elle a 49 mètres. Sa vitesse moyenne est de 54 centimètres par seconde. Nous avons déjà dit que sa hauteur au-dessus du niveau de la mer était de 33 mètres : dans les inondations elle dépasse cette hauteur de 6 à 8 mètres.

Elle reçoit à Paris la *Bièvre*, qui nait dans le vallon de Bouviers à 3 kilomètres de Versailles, entre dans la ville entre les barrières de Lourcine et de Croulebarbe, traverse par plusieurs bras, qui ne sont que des ruisseaux infects, les faubourgs Saint-Marcel et Saint-Victor, et finit sur le quai de l'Hôpital. La largeur de cette rivière ne dépasse pas 3 mètres.

La Seine recevait autrefois à Paris un deuxième affluent : c'était le *ruisseau de Ménilmontant,* qui traversait les faubourgs septentrionaux de Paris et allait finir près de Chaillot. Ce ruisseau est à sec, et son lit forme un égout.

Un cours d'eau artificiel, le *canal Saint-Martin*, traverse les quartiers septentrionaux de la ville : c'est la deuxième partie du canal de la Seine à la Seine, dont la première partie est le canal Saint-Denis, et il a pour but de remplacer la navigation de la Seine, si lente entre Saint-Denis et Paris. Nous en reparlerons.

II. — Les Iles.

La Seine avait autrefois dons son cours huit îles ou îlots dont il ne reste que deux : c'étaient les îles *aux Javiaux*, *Notre-Dame*, *aux Vaches*, *de la Cité*, *aux Juifs* ou *à la Gourdaine*, *aux Treilles* ou *au Bureau*, *du Louvre*, *du Gros-Caillou* ou *Maquerelle*. Couvertes dans l'origine de prairies, bordées de roseaux et de saules, inondées dans les grandes eaux, elles ont été successivement couvertes d'habitations, réunies au rivage, ou jointes entre elles. L'île *aux Javiaux* ou île *Louviers*, après avoir été longtemps couverte de pâturages, après avoir servi de dépôt de foins, de tuiles, de bois, vient d'être réunie à la rive droite du fleuve, et elle for-

[1] Voir la série de dessins — *la Seine et les quais* — pages 236 et 237 du 1er volume.
[2] Voir, pour la sortie de la Seine, le dessin de la page XXXII du 1er volume.

mera prochainement un nouveau quartier. Les îles Notre-Dame et aux Vaches ont été réunies pour former l'île Saint-Louis. L'île aux Juifs est fameuse pour avoir été le théâtre du supplice du grand maître des templiers : elle était située à l'ouest de la Cité, entre le jardin du Palais et le quai des Augustins, et avait pour voisine, au nord d'elle, l'île aux Treilles. Ces deux îles furent concédées par Henri IV à Achille de Harlay, qui les réunit à la Cité et en forma la place Dauphine, ainsi que l'éperon du Pont-Neuf, où s'élève la statue de Henri IV. L'île du Louvre n'était qu'un banc de sable qui a disparu. L'île du Gros-Caillou a été réunie à la rive gauche du fleuve. Il ne reste donc plus que l'île Saint-Louis et la Cité.

1° Ile Saint-Louis. — Les îles Notre-Dame et aux Vaches, qui ont formé l'île Saint-Louis, n'étaient séparées que par un petit canal et appartenaient à l'évêque de Pàris. Une grande fête y fut donnée, en 1313, par Philippe le Bel : on y prêcha une croisade, et le roi, avec ses fils, y prit la croix. En 1614, Christophe Marie, architecte, s'engagea à réunir les deux îles, à les environner de quais, à y construire des maisons, à faire un pont de communication avec la ville. Il fallut une trentaine d'années pour couvrir ce nouveau quartier de beaux hôtels, de rues bien alignées, où alla se loger principalement la magistrature. Parmi ces hôtels on remarquait les hôtels Bretonvilliers et Lambert. Ce dernier est situé au n° 2 de la rue Saint-Louis; bâti par l'architecte Levau pour le président Lambert de Thorigny, il a appartenu



au fermier général Dupin, au marquis du Châtelet, etc., et récemment a été acheté par la princesse Czartorinska. La galerie a été peinte par Lesueur, qui y a représenté les travaux d'Hercule.

L'île Saint-Louis ne présente aucun autre édifice public que sa petite église, qui n'a rien de remarquable : c'est un quartier qui par son calme, les mœurs paisibles de ses habitants, l'absence de grands établissements de commerce, a une physionomie exceptionnelle, et semble une petite ville de province. Elle est unie à la rive droite par les ponts Marie et Louis-Philippe, et par la passerelle de Damiette; à la rive gauche par le pont de la Tournelle et par la passerelle de Constantine; à la Cité par les ponts de la Cité et Louis-Philippe.

2° Ile de la Cité. — Cette île, vénérable berceau de Paris, présentait encore, il y a moins d'un siècle, l'aspect peu séduisant qu'elle avait au moyen âge : à l'extérieur, privée de quais, sauf dans sa partie occidentale qui n'en avait que depuis une centaine d'années, ayant ses maisons hautes, fétides, obscures, pressées sur les bords de la Seine, bordée d'eaux sales, d'herbes dégoûtantes, de blanchisseries, de guenilles suspendues de toutes parts, elle offrait à l'intérieur un amas inextricable de ruelles hideuses, de masures noires, de bouges infects, ruche abominable où nos pères se sont entassés pendant des siècles, et dans laquelle on ne comptait pas moins de quarante-six rues, de douze églises, de deux couvents, outre l'Hôtel-Dieu, les Enfants-Trouvés, le Palais avec ses dépendances, l'archevêché, le cloître Notre-Dame et la cathédrale. Aujourd'hui on a fait pénétrer du jour et de l'air dans ce triste quartier, où de tels

déblaiements ont été effectués, qu'il n'y restera bientôt plus que quatre à cinq rues avec Notre-Dame, l'Hôtel-Dieu et le Palais-de-Justice. Quelques mots sur ces rues et ces monuments suffiront pour achever la description de la Cité.

1° *La rue d'Arcole* est composée des anciennes rues du *Chevet-Saint-Landry* et de *Saint-Pierre-aux-Bœufs.*—La première était ainsi nommée parce que le fond ou chevet de l'église Saint-Landry se trouvait dans cette rue; cette église, dont la fondation se perd dans la nuit des temps, prit son nom des reliques de Saint-Landry, évêque de Paris, qui y furent transportées de l'église Saint-Germain-l'Auxerrois pendant le siége de Paris par les Normands. On y remarquait le tombeau de Pierre Broussel, l'un de ces nombreux pères du peuple dont la paternité a coûté si cher à leurs enfants, et le magnifique monument sculpté par Girardon pour la sépulture de sa femme. L'église Saint-Landry a été démolie pendant la révolution. On a trouvé dans ses fondations des ruines antiques et un amas d'ossements humains qui donnent lieu de croire qu'une bataille a été livrée dans cet endroit; on y a trouvé aussi les restes d'une muraille de six pieds d'épaisseur qui appartenait à la ville. — La rue Saint-Pierre-aux-Bœufs doit son nom à une église aussi ancienne que Saint-Landry, dont l'origine et le surnom ont longtemps exercé les érudits : il est probable que c'était tout simplement la paroisse des bouchers de la Cité. Cette église a été démolie; mais son élégant portail a été racheté par l'administration municipale et transporté à l'église Saint-Severin.



2° La rue de *la Cité* est composée des anciennes rues de *la Lanterne*, de *la Juiverie* et du *Marché-Palu.* — Au coin de la rue de la Lanterne et du pont Notre-Dame était l'église *Saint-Denis-de-la-Chartre*, ainsi appelée d'une chartre ou prison qui en était voisine, et où, suivant la tradition, saint Denis avait été enfermé. Les maisons environnantes, appelées le *Bas de Saint-Denis*, étaient un lieu d'asile pour les ouvriers, qui pouvaient y travailler sans maîtrise. « Il ne faut pas, dit Charles Nodier, que la postérité, trompée par notre dictionnaire, fasse confusion sur l'acception du nom de Saint-Denis de la *Chartre*. Cette église, bâtie probablement au commencement du onzième siècle, rebâtie au quatorzième et démolie en 1810, n'a rien de commun avec la *Charte* qui fut bâtie en 1814, rebâtie en 1830, et qui pourrait bien ne pas fournir cinq cents ans de durée sans réparations. On ne construit plus si solidement. » — La rue de la Juiverie tirait son nom des Juifs qui y étaient parqués au douzième siècle; ils y avaient des écoles et une synagogue qui fut remplacée par l'église de la Madeleine. Cette église était le siége de la grande confrérie des bourgeois de Paris, qui a subsisté jusqu'en 1789, et en face d'elle était le cabaret de la Pomme-de-Pin dont nous avons parlé ailleurs (*Hist. de Paris*, p. XVI). — La rue du *Marché-Palu* devait son nom à un marché qui y existait depuis le temps des Romains, et qui était situé dans un terrain marécageux.

3° La rue de *la Barillerie* a pris son nom des barils qu'on y fabriquait dans le temps où Paris était environné de vignobles très-renommés. C'est peut-être la plus ancienne voie de la ville : elle a vu passer César et ses légions; car, dans l'origine, la Cité n'était traversée que par une voie tortueuse qui joignait le pont au Change au Petit-Pont, en suivant l'emplacement des rues de la Barillerie, de la Calandre et du Marché-Palu. L'alignement et les constructions actuelles de cette rue avec la place demi-circulaire qui est devant le Palais, datent de 1787. La portion voisine du pont au Change s'est aussi appelée rue Saint-Barthélemy, parce que là était une église de ce nom qui datait du cinquième siècle et qui fut reconstruite par Hugues Capet. On la rebâtissait sur un nouveau plan quand la révolution arriva ; elle fut vendue, et avec ses fondations et matériaux on construisit le *théâtre de la Cité* et deux passages obscurs. Au

théâtre de la Cité succéda la *salle des Veillées*, puis le bal ignoble qui existe encore sous le nom de *Prado*.

4° Les autres rues importantes de la Cité sont : la rue de *Constantine*, formée récemment avec l'ancienne rue de la Vieille-Draperie ; la rue de *la Calandre*, célèbre par la naissance de Saint-Marcel, etc. Entre les rues de la Calandre, de la Barillerie, de la Vieille-Draperie et aux Fèves, était autrefois un pâté de constructions qu'on appelait *Ceinture de Saint-Eloi* et où cet évêque avait fondé un monastère de femmes. Ce monastère devint ensuite un couvent de Barnabites, et l'église sert aujourd'hui de dépôt à la comptabilité générale du royaume.

5° *Notre-Dame* a eu sa part des déblaiements de la Cité. Autrefois elle avait sur ses flancs, d'un côté le cloître, de l'autre l'archevêché, outre les églises de Saint-Jean-le-Rond, qui lui servait de baptistère, de Saint-Denis-du-Pas, de Saint-Christophe, de Sainte-Geneviève-des-Ardents. Le cloître, ceint de murailles et fermé de portes, renfermait les écoles épiscopales et les maisons des chanoines. L'archevêché était le vieux palais de Maurice de Sully, qui avait servi de citadelle au cardinal de Retz, qui fut reconstruit en 1670, où se réunit pendant quelques jours l'assemblée constituante. A la place du cloître est une rue ; à la place de l'archevêché, démoli dans un jour de fureur populaire, est une promenade ; les petites églises vassales ont disparu ; et aujourd'hui la vieille cathédrale, débarrassée de ses entours, s'élève tout isolée à la



pointe de la Cité, comme autrefois l'autel de Jupiter élevé par les *Nautes* parisiens du temps de Tibère, et sur l'emplacement duquel elle a été bâtie. On ne saurait affirmer que ces changements n'ont pas ôté au monument quelque chose de son caractère imposant et sévère : les vieilles églises gothiques s'accommodent mal de nos grandes rues, de nos grandes places, de notre grand jour ; et elles ne sont jamais plus majestueuses que lorsqu'on les voit pressées, serrées avec amour par un troupeau d'humbles maisons qui semblent se fourrer sous leurs ailes.

6° *L'Hôtel-Dieu* a été fondé, dit-on, par saint Landry, huitième évêque de Paris, vers le milieu du septième siècle. Il prit un grand accroissement à partir de Philippe-Auguste et surtout par les soins de saint Louis. Que de misères, de douleurs, de désespoirs, se sont terminés dans ce dernier asile d'une grande partie de la population parisienne ! Gilbert y est mort ! Combien d'autres existences nobles, poétiques, pleines d'avenir, s'y sont éteintes, ignorées, solitaires, en maudissant la vie et la société ! L'Hôtel-Dieu n'est plus aujourd'hui ce qu'il était en 1772, l'effroyable charnier où l'on entassait jusqu'à huit malades dans un même lit ; mais que d'abus il renferme encore, que d'améliorations il demande à notre siècle de progrès ! — Sa dépense annuelle s'élève à 700,000 fr. ; une partie de cette somme provient de l'impôt prélevé sur les spectacles, impôt qui date de l'époque où la philosophie humanitaire, venant à remplacer la charité évangélique, les pauvres couraient grand risque de mourir sans secours. Les arts dont les progrès sont évidemment arrêtés par cet impôt abusif, en réclament l'abolition au nom de

la charte, et l'on ne doute pas que les hautes puissances de la roulade et de la pirouette ne parviennent à l'obtenir. On pourvoira au déficit de la caisse des hôpitaux par une augmentation des octrois sur le pain, la viande, le sel et autres objets de luxe.

7° *Le Palais* date probablement des Romains; il fut habité par les rois francs; Robert le fit reconstruire ou agrandir; saint Louis y effectua des embellissements considérables, la Sainte-Chapelle, les salles qui portent son nom, la grand'chambre du Parlement, avec ses statues de tous les rois, sa magnifique charpente dorée, ses hauts et *plantureux* lambris. C'était alors un amas de tourelles, de constructions massives, de petites cours, de hautes murailles, au milieu desquelles la Sainte-Chapelle élevait sa flèche élégante; il en reste les tours de la Conciergerie, qui baignaient à cette époque leur pied dans la Seine. Le jardin occupait le terrain où sont les cours Neuve et de Lamoignon, et toutes les maisons de brique qui les environnent; à l'endroit où est à présent la rue Harlay, il était séparé par un bras de la rivière des îles aux Juifs et aux Treilles dont nous avons parlé. Sous Philippe le Bel on fit au Palais de nouveaux agrandissements, et alors fut placée dans la grand'salle (aujourd'hui salle des Pas-Perdus) la fameuse table de marbre qui servait tour à tour de tribunal, de réfectoire, de théâtre, de pilori. Charles V et ses deux successeurs cessèrent d'habiter le Palais; mais le parlement, qui y siégeait depuis qu'il était permanent, continua d'y séjourner. Alors la Conciergerie, qui n'avait été jusqu'alors que la demeure des portiers du Palais, devint une prison qui fut bientôt ensanglantée par le massacre des Armagnacs, et qui dans les temps modernes a renfermé tant de grands criminels, tant d'illustres victimes, Ravaillac, Damiens, Louvel, Fieschi, Marie-Antoinette, Bailly, Malesherbes, les Girondins, etc. Louis XI retourna au Palais; mais, sous ses successeurs, il cessa définitivement d'être la demeure royale, et ne fut plus que le séjour de la justice et d'une multitude de marchands qui vinrent s'établir à ses portes, dans ses galeries et ses escaliers. Louis XII fit construire l'hôtel de la cour des Comptes, Henri II la tour de l'Horloge, dans laquelle était un tocsin qui sonna la Saint-Barthélemy. Sous Henri IV, on bâtit la rue Harlay avec l'hôtel du premier président, qui est aujourd'hui la préfecture de police. « En 1618, le feu, dit Félibien, prit à la charpente de la grand'salle, et tout le lambris, qui étoit d'un bois sec et vernissé, s'embrasa en peu de temps. Les solives et les poutres qui soustenoient le comble tombèrent par grosses pièces sur les boutiques des marchands, sur les bancs des procureurs et sur la chapelle, remplie alors de cierges et de torches, qui s'enflammèrent à l'instant et augmentèrent l'incendie. Les marchands accourus au bruit du feu ne purent presque rien sauver de leurs marchandises. L'embrasement augmentant par un vent du midy fut violent, consuma en moins d'une demi-heure les requestes de l'hostel, le greffe du trésor, la première chambre des enquestes et le parquet des huissiers, etc. » La grand'salle fut reconstruite, en 1622, sur les dessins de Jacques Debrosses. Les cours Harlay et Lamoignon avec les galeries supérieures furent bâties en 1671, « pour dégager, dit l'ordonnance de Louis XIV, les avenues du Palais, qui est aujourd'hui le centre de la ville et le lieu du plus grand concours de ses habitants. » Alors furent achevés les quais des Orfévres et de l'Horloge, les premiers qui aient été faits dans la Cité. La librairie avait ses principaux étalages dans les galeries du Palais : on sait quelle célébrité acquit la boutique de Barbin, surtout par les vers de Boileau, qui lui-même était familier avec les détours du Palais, car il naquit près de la Sainte-Chapelle, et il y fut enterré. Un nouvel incendie, en 1776, débarrassa l'entrée du Palais de ses portes sombres et hideuses, de la rue étroite par laquelle on y arrivait, des maisons fangeuses dont il était obstrué : alors fut construite, en même temps que les maisons actuelles de la rue de la Barillerie et de la petite place du Palais, la lourde et fastueuse façade que nous voyons aujourd'hui [1]. Il est question de lui ajouter de nouveaux bâtiments pour donner à cet assemblage informe mais respectable de constructions de tous les âges, cette froide et insignifiante unité qui semble le caractère dominant de notre époque; et déjà la Sainte-Chapelle est aux mains des restaurateurs. Avec cette unité, il ne sera plus possible de reconnaître le vieux monument si chéri de nos pères, témoin de tant d'événements, de tant de larmes, de

1 Voir la façade du Palais-de-Justice, page 282.

tant de passions, qui a vu les drames sanglants des Mérovingiens, le siége de Paris par les Normands, le massacre des maréchaux sous Étienne Marcel, les saturnales de la Ligue et de la Fronde, les condamnations de Biron, de Marillac, de Fouquet, de Lally, les massacres juridiques de Fouquier-Tinville, temple de cette magistrature qui a donné à la France la liberté civile, qui a été le frein unique de tous les despostimes, qui a cassé les testaments de trois rois, abaissé la noblesse, contenu le clergé, et dont les traditions glorieuses semblent aujourd'hui et pour jamais perdues.

Dans cette restauration projetée du Palais, on doit comprendre dans son enceinte, qui sera presque doublée, la *Préfecture de police*, qui occupe l'ancien hôtel des premiers présidents du parlement, et l'on bâtira sans doute un palais pour cette institution si impopulaire et si utile, sans laquelle les sociétés modernes ne sauraient subsister, qui a dans ses attributions presque tous les éléments moraux et matériels de notre civilisation, dont la mission spéciale est d'en surveiller les fanges, ministère universel qui ne compte pas moins de 252 employés dans ses bureaux, de 382 commissaires, inspecteurs, contrôleurs de tout genre, de 543 agents de la police municipale, outre une armée de gardes municipaux, de sapeurs-pompiers, etc.

III. — Les Quais.

C'est une des grandes beautés de Paris, que cette double ligne de larges chaussées de pierre qui forment au fleuve deux barrières infranchissables, et sur lesquelles se dressent deux rangées, tantôt de palais superbes, tantôt d'antiques maisons qui tirent de leur situation, de l'espace et du grand air un aspect monumental. Les quais datent à peine de deux siècles ; la plupart ont même été construits ou refaits depuis cinquante ans. Nos pères pardonnaient à la Seine ses caprices, ses colères, ses inondations, pourvu qu'ils pussent jouir sur ses bords de la fraîche verdure des roseaux et des saules ; leurs bateaux si pleins, si nombreux, venaient aisément y aborder ; leurs maisons, leurs moulins y baignaient leurs pieds ; leurs tanneries, leurs mégisseries, leurs blanchisseries y trempaient les mains à plaisir. La Seine était alors autrement importante, autrement chère aux Parisiens que de nos jours, quand la ville était ramassée sur ses bords et dans ses îles, quand chacun avait sa part de ses eaux et de ses bienfaits, quand elle était, faute de grands chemins, la route unique du commerce. Aussi ne voulait-on pas s'en éloigner, et, comme si l'espace manquait, on pressait les unes sur les autres les rues voisines de la rivière ; on élevait les maisons qui les bordaient à des hauteurs prodigieuses ; on couvrait même les ponts de constructions, et c'étaient les habitations les plus chères, les plus élégantes, les plus fréquentées de la ville. Emprisonner dans des murailles le fleuve nourricier eût paru aussi étrange qu'inutile : aussi l'on se contenta pendant longtemps de lui bâtir, dans les endroits où il prenait trop de liberté, quelques estacades en bois, quelques talus de terre et de maçonnerie. Mais quand la population eut augmenté, quand les industries qui se servaient de la rivière eurent fait de ses bords un cloaque de boues et d'ordures, quand les inondations eurent enlevé vingt fois, trente fois, les ponts et les maisons de ses rives, on commença à construire de véritables quais.

Sous Philippe le Bel, le terrain situé entre le couvent des Augustins et la rivière était en pente douce, planté de saules et souvent inondé, bien que dans l'été il fût un lieu de rendez-vous et de plaisirs. Le roi ordonna de détruire les saules et de construire une grande levée, ce qui fut exécuté en 1313 ; et voilà le premier quai qui fût probablement construit dans Paris. Sous Charles V, on établit sur le port au sel un quai appelé d'abord de *la Saulnerie*, et qui prit le nom de *Mégisserie*, des métiers qui vinrent s'y établir ; là étaient le parloir aux bourgeois et le marché à la volaille, dans l'endroit appelé *Vallée de Misère*. On bâtit aussi, à cette époque, depuis la place de Grève jusqu'à l'hôtel Saint-Paul, une levée plantée d'arbres qu'on appela le quai *des Ormes*. Sous François Ier, on répara les quais des Ormes et de la Saulnerie ; on prolongea jusqu'à la rue de Hurepoix celui des Augustins, qui fut bordé de beaux hôtels ; on commença les quais *de l'École* et *du Louvre* ; on fit des abreuvoirs et des rampes descendant des rues voisines, au-dessous des maisons qui bordaient la rivière. La

fondation du couvent des Minimes de Chaillot, sur l'emplacement d'un manoir cédé par Anne de Bretagne, amena, sous Henri II, la création du quai *des Bons-Hommes*. Les quais jouèrent un rôle sanglant pendant les guerres religieuses : c'est là que furent traînées les victimes de la Saint-Barthélemy pour être jetées à la rivière. Voici ce qu'on lit, à ce sujet, dans les comptes de l'Hôtel-de-Ville : « Des charrettes chargées de corps morts, damoisels, femmes, filles, hommes et enfants, furent menées et déchargées à la rivière. Les cadavres s'arrêtèrent partie à la petite île du Louvre, partie à celle Maquerelle, ce qui mit dans la nécessité de les tirer de l'eau et de les enterrer, pour éviter l'infection. » On y lit encore : « Aux fossoyeurs des Saints-Innocents, 20 livres, à eux ordonnées par les prévôt des marchands et échevins, par leur mandement du 13 septembre 1572, pour avoir enterré, depuis huit jours, onze cents corps morts, ès environs de Saint-Cloud, Auteuil et Chaillot. » Les quais et les ponts virent les barricades de 1588 et les processions de la Ligue ; c'est par la Seine et les quais que Henri IV se rendit maître de Paris ; c'est par les quais et les ponts que commencèrent les barricades de 1648.

Sous Henri IV, la construction des quais continua avec plus d'activité. Sully fit faire le quai *de l'Arsenal*, le président Jeannin le quai *des Morfondus* ou *de l'Horloge*, Achille de Harlay le quai *des Orfèvres*, la reine Marguerite de Valois le quai *Malaquest*, où elle s'était fait bâtir un superbe hôtel, et qui allait de l'hôtel de Nesle à la rue des Petits-Augustins. On acheva ou restaura, après la construction du Pont-Neuf, les quais de Nesle et des Augustins, de la Mégisserie et de l'École. Sous Louis XIII, on construisit les beaux quais de l'île Saint-Louis, les plus réguliers, les plus solides qu'on eût encore faits ; puis le marquis de *Gesvres* ayant obtenu la concession de terrains vagues et comblés d'immondices entre les ponts au Change et Notre-Dame, il y fit construire le quai qui porte son nom, et qui a été élargi au moyen d'une rue voisine. Mazarin fit faire le quai *des Théatins* (quai Voltaire), ainsi appelé d'un couvent, aujourd'hui détruit, qui a servi de théâtre et de café pendant la révolution ; il fit élever aussi le quai *des Quatre-Nations*, devant le collége de ce nom, quai qui était fastueusement orné de balustrades et de sculptures. Sous Louis XIV, la ville ordonna aux teinturiers et tanneurs de la Grève d'aller s'établir au faubourg Saint-Marcel, et le quai *Le Pelletier*, qui doit son nom au prévôt des marchands, depuis ministre des finances, fut construit ; on le ferma avec des grilles, ainsi que le quai de Gesvres, à cause des riches marchands qui s'y établirent. On commença aussi le quai *des Tuileries*, chemin fangeux par lequel Henri III s'était jadis enfui de Paris, et alors garni de cabarets de planches fréquentés par les gardes-françaises ; le quai *de la Conférence*, qui commençait à la porte de même nom et bordait la promenade du Cours-la-Reine ; le quai *de la Grenouillère*, ainsi appelé des marais qui l'obstruaient, ou des cabarets où le peuple allait *grenouiller* : c'est aujourd'hui le quai *d'Orsay*, qui n'a été achevé qu'un siècle après. Enfin l'on agrandit le quai *de la Tournelle*, ainsi appelé d'une tour de l'enceinte de Philippe-Auguste, où, depuis 1632, et à la demande de Vincent de Paul, on enfermait les condamnés aux galères ; et l'on y construisit, à la gloire de Louis XIV, un arc de triomphe qu'on appela porte Saint-Bernard. Cette porte et la Tournelle furent détruites en 1787. Sous Louis XV et Louis XVI, on ne fit point de quais nouveaux, mais on continua les anciens : on les déblaya des maisons qui les obstruaient, et on les embellit de monuments, parmi lesquels nous remarquerons seulement l'hôtel des Monnaies, sur le quai de Nesle, depuis quai Conti.

Les quais étaient alors plus vivants, plus fréquentés, plus commerçants qu'ils ne le sont aujourd'hui, eu égard à la population. De nombreux ports étaient encombrés de marchandises : au port Saint-Paul était le marché aux fruits et aux poissons ; au quai des Ormes, le marché aux veaux ; à la Grève, le foin, le blé, le charbon ; au port Saint-Nicolas, les bateaux venant du Havre, et qui apportaient les produits du Midi ; au port de la Tournelle, les arrivages du bois, du plâtre, de la tuile ; au port Saint-Bernard, le marché aux vins, etc. Mais la partie de la Seine la plus tumultueuse et la plus gaie était celle que bordaient les quais des Augustins et de Nesle, de la Mégisserie et de l'École, débouchés du Pont-Neuf : là abondaient les marchands de ferraille, de fleurs, d'oiseaux (ils ont à peine disparu depuis quinze ans), les ma-

rionnettes et les bêtes savantes, les bateleurs, les vendeurs d'images et de livres, surtout les racoleurs, qui faisaient ce trafic de chair humaine aujourd'hui exploité par les assurances militaires, innovation bien digne d'un régime de civilisation et de liberté.

Les quais ont eu leur part des journées révolutionnaires. C'est sur le quai du Louvre que, le 10 août, se réunirent les bataillons des faubourgs Saint-Antoine et Saint-Marcel, après avoir dissipé les troupes que la cour leur avait opposées à la Grève et au Pont-Neuf; c'est par là qu'ils pénétrèrent dans le Carrousel. C'est par le Pont-Neuf, le quai Voltaire et le Pont-Royal que, le 13 vendémiaire, les bataillons royalistes du faubourg Saint-Germain s'avancèrent contre la Convention et qu'ils furent dispersés par le canon de Bonaparte. C'est par les quais que les combattants de 1830 ont enlevé l'Hôtel-de-Ville et le Louvre, et plus d'une maison porte encore les traces de la bataille. Les quais ont vu Louis XVI, après la prise de la Bastille, allant de Versailles à l'Hôtel-de-Ville, à travers deux haies de piques menaçantes, pour recevoir la cocarde tricolore; ils ont vu les Parisiens marchant au 5 octobre sur Versailles, l'imposant cortége de la fête de la fédération, le départ des gardes nationales pour l'armée, les pompes hideuses du culte de la Raison, les grandes revues, les marches triomphales de l'Empire; ils ont vu les canons des Prussiens braqués sur les ponts pendant le pillage de nos musées; ils ont vu les fêtes de la Restauration, l'intronisation de Charles X, la marche de Louis-Philippe vers l'Hôtel-de-Ville, à travers les pavés de Juillet.

C'est depuis la Révolution, c'est surtout depuis l'Empire que les bords de la Seine ont pris une face toute nouvelle, que le fleuve a été enfermé complétement dans son magnifique lit de pierres, que les quais sont devenus une promenade continue de plusieurs lieues sur chaque rive: alors ont été construits ou achevés, dans la Cité, les quais *Desaix*, *Napoléon*, *Catinat*; sur la rive droite, les quais *Morland*, *de la Conférence*, *de Billy*; sur la rive gauche, les quais *d'Austerlitz*, *Saint-Bernard*, *Montebello*, *d'Orsay*, *des Invalides*, etc. La Restauration et le gouvernement de 1830 ont continué ces travaux si nobles, si utiles, qui donnent à la capitale un aspect unique parmi toutes les villes du monde, et Paris se vante à juste titre d'avoir, dans les quais de la Seine, un monument qui, par son caractère de solidité et de grandeur, peut rivaliser avec ceux des Romains.

IV. — Les ponts.

Les deux plus anciens ponts de Paris sont le *Pont-au-Change* et le *Petit-Pont*, qui datent du temps des Gaulois. Ils joignaient les deux extrémités de la voie tortueuse, dont nous avons déjà parlé, qui traversait la Cité sur l'emplacement des rues de la Barillerie, de la Calandre et du Marché-Palu; et c'est ce qui amena probablement leur construction. Le premier, appelé d'abord *Grand-Pont*, prit, en 1140, son nom actuel des changeurs qui s'y établirent; il a été détruit souvent par les eaux ou par le feu, et reconstruit pour la dernière fois en 1647 avec deux rangées de maisons qu'on fit disparaître en 1786. Il avait, à son extrémité septentrionale, deux entrées formées par un groupe triangulaire de maisons: l'une communiquait au Châtelet, l'autre au quai de Gesvres. — Le Petit-Pont a subi à peu près les mêmes vicissitudes que le Pont-au-Change; sa dernière reconstruction date de 1718.

A l'extrémité septentrionale du Grand-Pont se trouvait jadis *le Grand-Châtelet*, et à l'extrémité méridionale du Petit-Pont *le Petit-Châtelet*; c'étaient deux tours bâties d'abord en bois et destinées à défendre les approches de la Cité: on faisait remonter leur origine à César ou à Julien. — Le Grand-Châtelet fut transformé en château fort sous Louis le Gros, et a subi plusieurs reconstructions, dont la dernière est de 1672; on y ajouta alors un passage étroit et obscur, situé sous le bâtiment, et qui faisait communiquer le pont avec la rue Saint-Denis. On ignore l'époque à laquelle le Châtelet devint la maison de justice du prévôt de Paris: la juridiction de cet officier du roi, gardien des priviléges de la bourgeoisie, existait néanmoins dès l'an 1067. En 1551, Henri II établit un présidial au Châtelet. Louis XIV incorpora à ce tribunal toutes les juridictions particulières de la ville. Le Châtelet, étant à la fois une forteresse et une prison, a été le théâtre de nombreuses tragédies: les plus sanglantes sont le massacre des Armagnacs et celui de septembre 1792. Ce monument sinistre fut détruit en 1802, et sur

son emplacement a été ouverte une grande place, où s'élève une fontaine monumentale dite du Palmier.

Le Petit-Châtelet fut transformé en château fort et en prison sous Charles V et Charles VI; il était, comme le Grand-Châtelet, dans la dépendance du prévôt de Paris. Cette forteresse hideuse, qui interceptait le passage et l'air à l'entrée de la rue Saint-Jacques, a été démolie en 1782.

Le Grand et le Petit-Pont furent, pendant mille à douze cents ans, les seules constructions de ce genre à Paris. Vers le milieu du quatorzième siècle on construisit le pont Saint-Michel, qui tire son nom d'une chapelle du Palais qui en était voisine: détruit plusieurs fois par les grandes eaux, il fut reconstruit en 1618 tel qu'il est aujourd'hui, avec deux lignes de maisons qui disparurent en 1808. C'est sur ce pont que le président Brisson fut arrêté par les ligueurs. En 1413, un nouveau pont fut construit: ce fut le pont Notre-Dame, qui, en 1499, par la négligence des magistrats, se trouvait dans un tel état, qu'il s'écroula dans la Seine: heureusement, on avait eu le temps de faire évacuer les maisons; le prévôt et les échevins n'en furent pas moins arrêtés, destitués et condamnés à une longue prison. Le pont fut reconstruit par le jacobin Jean Joconde, et il existe encore, moins les soixante belles maisons dont il était orné, et qui furent démolies en 1786. C'est sur ce pont que la procession de la Ligue, en 1590, ayant rencontré le carrosse du légat, fit, pour l'honorer, une décharge de mousqueterie qui tua son secrétaire et mit en fuite le prélat.

Jusqu'au seizième siècle, on n'eut besoin que de ces quatre ponts[1], qui prolongeaient, à travers la Cité, les quatre grandes artères de la ville, c'est-à-dire la rue Saint-Denis avec la rue de la Harpe, la rue Saint-Martin avec la rue Saint-Jacques. En effet, Paris n'avait fait encore que se gonfler sans s'allonger sur les deux rives de la Seine, et la Cité pouvait, jusqu'à cette époque, être regardée comme le diamètre du cercle qu'il formait. Mais quand le quartier Saint-Honoré d'un côté, le faubourg Saint-Germain d'un autre côté, commencèrent à se bâtir, il fallut les unir par un pont: ce fut le Pont-Neuf, dont la première pierre fut posée par Henri III en 1578, et qui ne fut achevé qu'en 1602. Alors la Cité fut agrandie au moyen des îles qui l'avoisinaient, et on construisit la place Dauphine et le terre-plein de Henri IV, sur lesquels le nouveau pont dut s'appuyer. Nous avons dit ailleurs qu'il devint pendant près d'un siècle la promenade favorite des Parisiens, un lieu de plaisirs, le rendez-vous des oisifs, des charlatans et des filous, le théâtre de Tabarin, de Mondor et de Brioché (*Hist. de Paris*, p. 25). Cette nouvelle voie de communication était en effet de la plus haute importance, puisqu'elle unissait les trois parties de Paris, à une époque où le commerce, par suite de l'établissement de la foire Saint-Germain et des galeries marchandes du Palais, était à peu près également réparti sur les deux rives de la Seine. La suppression de la foire Saint-Germain, en 1786, en même temps qu'elle enleva la vie à la rive gauche, a tué la joie et la foule au Pont-Neuf. Le pont n'en est pas moins resté, par sa position unique et centrale, le plus fréquenté et le plus important de Paris. En 1614, on commença sur le terre-plein le monument de Henri IV, qui ne fut achevé qu'en 1635. Le cheval de bronze et son cavalier furent, en 1792, transformés en canons, et à leur place fut établie une batterie qui, depuis la déclaration du danger de la patrie, tirait d'heure en heure et incessamment le canon d'alarme. Devant cette batterie fut dressé un amphithéâtre où des officiers municipaux recevaient sur une table portée par des tambours les enrôlements volontaires, et c'est de là qu'on vit partir pour l'armée, couverts d'applaudissements, de fleurs et de larmes, les glorieux, les immortels bataillons de la garde nationale parisienne. La statue équestre de Henri IV a été rétablie en 1817. Quatre années auparavant avait été détruit sur le Pont-Neuf le bâtiment de *la Samaritaine*, fontaine ornée de figures de bronze et d'une horloge à carillons, qui était mue par une pompe aspirante, laquelle fournissait de l'eau au quartier du Louvre; elle avait été établie en 1608. C'était un monument tout à fait populaire; et les *Dialogues de la Samaritaine avec le Roi de bronze* ont été le sujet d'une infinité de pamphlets et d'écrits politiques, surtout à l'époque de la Fronde.

1 Il y en avait un cinquième, qui n'existe plus, le *Pont-aux-Meuniers* ou *Pont-Marchand*, qui joignait le quai de la Mégisserie au quai de l'Horloge.

Après la construction du Pont-Neuf, on éleva les ponts *Marie* et *de la Tournelle* pour faire communiquer le Marais avec la place Maubert, quand l'île Saint-Louis fut couverte d'habitations. Le premier ne fut achevé qu'en 1635; le deuxième, qui était en bois, fut terminé en 1620, et reconstruit en pierre en 1665.

L'agrandissement du faubourg Saint-Germain et du quartier du Louvre fit construire en 1642 le pont *Barbier* ou *Sainte-Anne*, à la place du *bac* qui existait vis-à-vis de la rue qui en a pris le nom. Le pont était en bois; on l'appelait aussi Pont-Rouge, parce qu'on le peignit de cette couleur; il fut emporté par les eaux en 1684, et on lui substitua *le Pont-Royal*, dont l'exécution est due au dominicain François Romain.

A ces huit ponts il faut ajouter: le pont *au Double*, construit en 1634 pour faire communiquer la Cité avec la place Maubert, et sur lequel on prélevait un péage d'un *double* ou deux deniers; le pont *Rouge*, mauvais pont de bois construit en 1630 pour faire communiquer la Cité avec l'île Saint-Louis, et qui a été remplacé récemment par un pont en pierre. Ces dix ponts sont les seuls qui existaient à l'époque de la Révolution. En 1787, on avait commencé le pont *Louis XVI*, dit ensuite de *la Révolution*, et aujourd'hui de *la Concorde*: mais il attendit le 14 juillet 1789 pour être terminé : ce jour-là, le peuple lui fournit des matériaux en démolissant la Bastille, et c'est avec ces pierres célèbres que le pont a été achevé.

Sous l'Empire ont été faits les ponts *d'Austerlitz*, commencé en 1802, achevé en 1807; *des Arts*, commencé en 1802, achevé en 1804; *d'Iéna*, commencé en 1809, achevé en 1813. Le premier, moyennant un sou de péage, vous mène aux bêtes du Jardin-des-Plantes; le second, moyennant même rétribution (encore est-ce un impôt illégalement perçu), vous mène droit aux grands hommes de l'Institut; le troisième conduit du désert où devait être le palais du roi de Rome au Sahara du Champ-de-Mars; il n'a échappé à la vengeance des Prussiens, en 1815, que par la résistance de Louis XVIII, qui se hâta de le débaptiser.

Les ponts *des Invalides* et *d'Arcole* ont été construits sous la Restauration; les ponts *Louis-Philippe*, de *l'Archevêché*, du *Carrousel*, les passerelles de *Damiette* et de *Constantine*, datent de 1834. Avec eux, le nombre des ponts de Paris s'élève à dix-huit, outre les deux passerelles. Ce nombre est insuffisant : avec dix-huit ponts, le Paris de nos jours, qui s'étend sur la Seine pendant deux lieues, a réellement moins de voies de communication entre les deux rives que le Paris du moyen âge, qui bordait le fleuve pendant quelques centaines de mètres, avec ses quatre et même ses cinq ponts. C'est une lacune à remplir; c'est aussi l'unique moyen d'arrêter la tendance de Paris à s'en aller vers le nord-ouest. Si jamais l'administration municipale daigne y songer, qu'elle n'oublie pas qu'elle doit aux citoyens la libre et gratuite circulation sur les ponts comme dans les rues, et qu'en considération des trente millions qu'ils lui *octroient*, elle les délivre de ces ponts à péage, invention de notre siècle aussi absurde que barbare, et que le Paris de Clovis et de Saint-Louis ne connaissait pas.

CHAPITRE II.

LA PLACE DE GRÈVE, LA RUE SAINT-ANTOINE, LA PLACE DE LA BASTILLE, LE FAUBOURG SAINT-ANTOINE.

I. — La place de Grève et l'Hôtel-de-Ville.

La place de Grève ou de l'Hôtel-de-Ville n'était dans l'origine, comme son nom l'indique, qu'une *grève*, que le fleuve couvrait souvent de ses eaux. Il s'y tint, à une époque très-reculée d'où datent probablement ses premières maisons, un marché qui fut supprimé en 1141. Vers la fin du treizième siècle, le parloir aux Bourgeois, qui s'était tenu d'abord quai de la Mégisserie, près du Grand-Châtelet, vint s'y établir dans une maison dite *aux Piliers* ou *au Dauphin*; et alors commença la célébrité de cette place destinée aux rassemblements populaires, aux réjouissances publiques, aux exécutions criminelles, et qui a été témoin de tant de tumultes, de tant

de fêtes, surtout de tant de supplices ! Que de foules se sont entassées là autour de l'échafaud ! que d'hommes on y a tués, innocents ou coupables ! que de tortures y ont été souffertes, depuis 1310, où fut immolée la première victime, Marguerite Porrette, brûlée pour hérésie, jusqu'en 1830 où l'on a cessé de faire de la place de Grève la place des exécutions ! « Si tous les cris, dit Charles Nodier, que le désespoir y a poussés sous la barre et sous la hache, dans les étreintes de la corde et dans les flammes des bûchers, pouvaient se confondre en un seul, il serait entendu de la France entière. » Détournons les yeux de ce théâtre de mort, et portons-les sur le monument qui a donné à la place une plus honorable illustration.

Le corps municipal de Paris remonte aux *nautes*, corporation de marchands par eau qui devint au moyen âge la *hanse* parisienne : les priviléges qui lui furent concédés à diverses époques lui donnèrent le monopole du commerce. Le chef de cette corporation prit au treizième siècle le titre de prévôt des marchands, et le bureau de la ville fut composé de quatre échevins et de vingt-six conseillers. Le prévôt et les échevins étaient comptés dans la noblesse ; presque tous ont consacré les revenus de leurs charges à l'embellissement de la ville ; presque tous ont laissé une mémoire recommandable et tout occupée du bien public. Les plus célèbres des prévôts sont Étienne Barbette, Jean Gentien, Étienne Marcel, Jean Desmarets, Michel Lallier, Jean Bureau, Auguste de Thou, Lachapelle-Marteau, François Miron, Jean Scarron, Claude Lepelletier, Jérôme Bignon, Lamichodière, Caumartin, Flesselles, etc. Jusqu'au règne de Louis XIV, les libertés municipales, qui n'avaient subi qu'une interruption de vingt-neuf ans (de 1382 à 1411), restèrent intactes, sans que la royauté en conçût le moindre ombrage ; mais après la Fronde, elles devinrent à peu près nulles. Dans les derniers temps, quand arrivait l'élection du prévôt, le roi écrivait aux Parisiens : « Nous désirons que vous ayez à donner vos voix à M... ; » et l'homme de la cour était élu.

L'Hôtel-de-Ville actuel a été bâti sur l'emplacement de l'ancienne maison aux Piliers, sous la prévôté de Pierre de Viole, en 1533, et sur les dessins de Dominique Cortone ; il ne fut achevé qu'en 1605, sous la prévôté de François Miron. Depuis 1836, il a été agrandi sur un plan gigantesque, en y ajoutant trois faces à peu près semblables à celle qui existait primitivement, et on en a fait un palais magnifique, isolé, de forme quadrangulaire, dont



la position, sur le bord de la Seine, en face de la Cité, est vraiment monumentale. Le but de ces agrandissements a été sans doute de donner à la municipalité parisienne, à sa vaste administration, qui dépense annuellement quarante-cinq millions, une habitation digne de son importance ; mais il a été aussi de mettre fin aux dépenses que la ville faisait depuis quarante ans, vu le peu d'étendue de son hôtel, en palais de planches et de papier, pour donner des fêtes à cinq ou six gouvernements, à trois ou quatre dynasties, dépenses qui ont absorbé plus de dix millions. Maintenant les gouvernements et les dynasties peuvent changer : nous sommes prêts à les fêter ; nous avons de la place pour couronnements, baptêmes, noces et festins ; notre palais est fait.

Que d'événements a vus l'Hôtel-de-Ville ! C'était le centre du gouvernement de la Ligue, de cette république catholique où la démocratie parisienne dominait la France. Sous la Fronde, la populace, excitée par Condé, y massacra cinquante bourgeois qui délibéraient sur les propositions pacifiques de la cour. Pendant la Révolution, l'Hôtel-de-Ville domina la représentation nationale, régna sur la France, terrifia l'Europe. C'est sur la place de Grève, au coin du quai Le Pelletier, que le dernier prévôt des marchands, Flesselles, fut assassiné ; c'est sur la même place, au coin de la rue de la Vannerie, que Berthier et Foulon furent attachés à la lanterne ; c'est au gibet élevé sur cette place que Favras fut pendu ; c'est sur les marches de l'hôtel que Mandat fut assassiné ; c'est dans la salle du Trône, dans cette salle où les Parisiens avaient reçu à genoux Henri IV et Louis XIV, que la commune de Paris s'installa pour diriger l'attaque des Tuileries ; c'est de là qu'elle a ordonné la destruction des ornements royaux et le pillage des églises, les massacres de septembre et la proscription des Girondins ; c'est là qu'elle a été vaincue avec Robespierre, qui s'y fracassa la tête d'un coup de pistolet. La place de Grève a vu la multitude demandant des armes au 13 juillet 1789, le lendemain revenant victorieuse de la Bastille, le surlendemain escortant Louis XVI à l'Hôtel-de-Ville ; elle a vu, au 5 octobre, Lafayette entraîné par la foule à Versailles, les apprêts des combats du 10 août et du 31 mai, la défaite des faubourgs au 9 thermidor. Que de fêtes sous l'Empire ! et elles devaient se terminer, au bruit des étrangers maîtres de Paris, par l'adhésion de la municipalité à la déchéance de l'Empereur ! Que de fêtes sous la Restauration ! et elles devaient se terminer par le peuple conquérant à coups de fusil l'Hôtel-de-Ville, et Lafayette intronisant une nouvelle dynastie !

II. — La rue et le quartier Saint-Antoine.

Sur la façade orientale de l'Hôtel-de-Ville s'ouvre la rue *François-Miron*, qui s'appelait autrefois du *Monceau-Saint-Gervais*, parce qu'elle conduisait à l'église Saint-Gervais, et qu'elle était pratiquée sur une éminence formée anciennement d'immondices, éminence dont l'emplacement était, du temps des Romains, un champ de sépulture. Elle débouchait jadis sur la place de Grève, au moyen d'une arcade ouverte dans l'épaisseur de l'Hôtel-de-Ville, et l'on y a vu jusqu'en 1800 un arbre dit *l'Orme Saint-Gervais*, dont la première plantation remontait peut-être au temps des druides, et qui a sans doute donné naissance au proverbe : Attendez-moi sous l'orme. Sous son ombrage, les juges rendaient la justice, les bourgeois se réunissaient après la messe pour parler d'affaires, les amants se donnaient rendez-vous. Tout cela était trop naïf, trop champêtre pour notre siècle de lumières : aussi avons-nous détruit l'orme et même le nom de la rue.

La rue François-Miron se continue par la rue du *Pourtour-Saint-Gervais*, dans laquelle est située l'église de ce nom. Cette église, dont la première fondation remonte au sixième siècle, fut reconstruite en 1420 ; ses voûtes gothiques sont d'une hardiesse et d'une élégance remarquables ; mais son portail est tout entier d'architecture moderne : il date de 1616, et c'est le chef-d'œuvre de Jacques Debrosses. On y trouve les sépultures de Scarron, de Philippe de Champagne, de Crébillon, et le mausolée du chancelier Le Tellier, « qui mourut, dit son épitaphe, huit jours après qu'il eut scellé la révocation de l'édit de Nantes, content d'avoir vu consommer ce grand ouvrage. » L'église Saint-Gervais est célèbre dans les troubles de la Ligue, à cause de son curé Wincestre, l'un des ennemis forcenés de Henri III, qu'il appelait le *Vilain Hérodes*, anagramme de Henri de Valois [1] ; c'était le siége de la confrérie du Sacré-Cœur

[1] Le 1er janvier 1589, après le sermon, « il exigea, dit l'Estoile, de tous les assistants, en leur faisant lever la main, d'employer jusqu'à la dernière goutte de leur sang, jusqu'au dernier denier de leur bourse, pour venger la mort des deux princes lorrains, massacrés par le tyran, dans le château de Blois, à la face des États. Il exigea un serment particulier du premier president de Harlay, qui, assis devant lui, dans l'œuvre, avait ouï sa predication, l'interpellant par deux fois en ces mots : Levez-la main, monsieur le président, levez-la bien haut, encore plus haut, pour que le peuple la voie. Ce qu'il fut contraint de faire. » Et quelques jours après, annonçant à ses paroissiens la mort de Catherine de Médicis : « Si vous voulez, dit-il, lui donner à l'aventure, par charité, un *pater* ou un *ave*, il lui servira de ce qu'il pourra : je vous le laisse à votre liberte. »

de Jésus, club de fanatiques qui dominait le conseil de l'Union, et qui se signala par les plus sanglantes résolutions.

La rue du Pourtour aboutit à la place *Baudoyer*, autrefois *Baudet*, et qui tirait son nom d'une porte de Paris dont nous allons parler. Là commence la rue Saint-Antoine.

La rue *Saint-Antoine*, avec le faubourg du même nom, est une de ces rues populeuses qui sont des villes entières : c'est celle qui donne la vie à toute la partie orientale de Paris. Elle doit son nom à l'abbaye Saint-Antoine-des-Champs, vers laquelle elle conduisait; mais elle existait avant la fondation de cette abbaye, qui date de 1198, et s'appela d'abord rue de *la Porte-Baudet*, à cause d'une porte de l'enceinte de Philippe-Auguste, qui était située près de la rue Culture-Sainte-Catherine, puis rue du *Pont-Perrin*, à cause d'un pont construit sur un égout, vers la rue du Petit-Musc. Comme elle joignait la place de Grève à l'hôtel Saint-Paul, au palais des Tournelles, à la Bastille, elle a été le théâtre de tous les événements qui ont réjoui ou attristé ces demeures royales. C'est à la porte Saint-Antoine, au lieu même où fut élevée la Bastille, qu'Étienne Marcel fut tué; c'est par la rue Saint-Antoine que les Parisiens envahirent trois fois l'hôtel Saint-Paul sous Charles VI ; c'est dans la rue Saint-Antoine que se livra la bataille entre les Bourguignons et les Armagnacs, après que Perrinet-Leclerc eut livré aux premiers l'entrée de Paris; c'est là que les Anglais engagèrent leur dernier combat avant d'être chassés de la capitale; c'est là que Henri II fut tué dans un tournoi; c'est là, à l'entrée de la rue des Tournelles, que les mignons de Henri III, Quélus, Maugiron et Livarot se battirent en duel contre d'Entragues, Riberac et Schomberg; c'est par la porte Saint-Antoine que le duc de Guise fit sortir les Suisses désarmés et tremblants après les barricades de 1588; c'est à la porte Saint-Antoine que les ligueurs firent leur dernière résistance aux troupes de Henri IV; c'est par la porte Saint-Antoine que Condé, battu par Turenne, se réfugia dans Paris; enfin c'est à la porte Saint-Antoine que tonna, au 14 juillet 1789, ce premier coup de canon du peuple qui devait ébranler tous les trônes. Que de rassemblements formidables a vus cette rue! que de passions furieuses! que de sang répandu! Aujourd'hui elle est calme, riche, populeuse, marchande, et se distingue à peine par ses deux monuments : l'église *Saint-Louis-Saint-Paul*, le *temple des calvinistes*. La première occupe l'emplacement de l'hôtel de Montmorency-Damville, lequel avait été construit sur les anciens murs de la ville : elle fut bâtie, en 1617, par les jésuites, pour leur maison professe, dont les bâtiments sont occupés aujourd'hui par le collége Charlemagne, et elle renfermait le tombeau du chancelier Birague [1]. Le deuxième occupe l'emplacement de l'hôtel de Boissy, où mourut Quélus, après son fameux duel : « Ce fut dans une chambre, dit Saint-Foix, qu'on peut dire avoir été sanctifiée depuis, servant à présent de chœur aux filles de la Visitation-Sainte-Marie. » En effet, c'est sur l'emplacement de l'hôtel de Boissy que fut fondé ce couvent par madame de Chantal, la sainte aïeule de madame de Sévigné. L'église a été bâtie par Mansard, et renfermait le tombeau de Fouquet.

Il y avait jadis dans cette rue plusieurs autres édifices religieux. C'étaient d'abord le *couvent du Petit-Saint-Antoine*, transformé aujourd'hui en passage et qui fut construit sur une propriété confisquée à Drogon Garrel et à Jean Devaux, partisans d'Étienne Marcel; ensuite le couvent de *Sainte-Catherine-du-Val-des-Écoliers*, fondé au treizième siècle par des professeurs de l'Université qui mirent l'ardente jeunesse de leurs écoles sous le patronage d'une vierge; l'église avait été fondée par les sergents d'armes de la garde du roi, en mémoire de la bataille de Bouvines. Voici l'inscription qu'on lisait sur le portail, et qui avait été probablement faite avant que l'Académie des inscriptions fût inventée :

A la prière des sergents d'armes, monsieur Sainct Loys fonda ceste église, et y mist la première pierre, et ce fust pour la joie de la victoire qui fust au pont de Bovines, l'an 1214. Les sergents d'armes pour le temps gardoient le dit pont, et vouèrent que si Dieu leur donnoit victoire, ils fonderoient une église en l'honneur de madame sainte Katherine; ainsi fust-il.

Ce monument touchant d'une victoire nationale semblait avoir droit à quelque respect :

[1] La fontaine qui est située en face de l'église a été construite par ce ministre de Catherine de Médicis, et la place voisine porte encore son nom.

mais en 1777, alors qu'on avait derrière soi la bataille de Rosbach, on le démolit; et sur les plans de Soufflot, on construisit à sa place le triste marché que nous voyons aujourd'hui avec les sales rues qui l'avoisinent, et on les baptisa, non pas de ces noms barbares et oubliés de *M. saint Loys*, du *Pont de Bovines*, mais des noms illustres de MM. les ministres d'Ormesson, Necker, Caron, etc. C'est devant l'église Sainte-Catherine que furent exposés les cadavres d'Étienne Marcel et de cinquante-quatre de ses compagnons, après qu'ils eurent été tués à la porte Saint-Antoine.

Nous avons parlé ailleurs des hôtels Saint-Paul et des Tournelles (*Hist. de Paris*, p. 9). L'emplacement du premier est occupé par des rues assez tristes, et dont les noms seuls rappellent le séjour de Charles V; l'emplacement du deuxième est occupé par la place Royale, construite en 1605, et qui est restée pendant plus d'un siècle le quartier du beau monde et de la mode. Marion Delorme y demeurait, et Richelieu y avait une maison où il recevait la belle courtisane. Quelle procession de femmes charmantes, de galants seigneurs, de beaux-esprits, a passé sous ces arcades aujourd'hui si tristes! que de fêtes, de carrousels, de duels, dans cette promenade aujourd'hui si paisible! En 1639, la place fut ornée d'une statue équestre de Louis XIII, avec cette inscription, pour laquelle il est probable que le cardinal n'emprunta la plume d'aucun de ses auteurs :

A la glorieuse et immortelle mémoire du très-grand et très-invincible Louis le Juste, treizième du nom, roi de France et de Navarre. Armand, cardinal et duc de Richelieu, son premier ministre dans tous ses illustres et généreux desseins, comblé d'honneurs et de bienfaits par un si bon maître, lui a fait élever cette statue en témoignage de son zèle, de son obéissance et de sa fidélité.

Cette statue fut détruite en 1792, et la place prit le nom d'abord *des Fédérés*, puis de *l'Indivisibilité*, puis *des Vosges*, en l'honneur du département qui, en l'an VIII, s'était le plus empressé de payer ses contributions. En 1814, la place reprit son ancien nom, et on lui donna une nouvelle statue de Louis XIII, qu'on aurait pu sans dommage laisser dans la carrière. Aujourd'hui la place Royale est une jolie promenade, mais qui ne voit guère, au lieu des beaux et des raffinés du dix-septième siècle, que les vieilles gens et les rentiers du Marais.



Parmi les nombreux hôtels qui existaient dans le voisinage de la rue Saint-Antoine, nous mentionnerons, outre ceux dont nous avons parlé ailleurs (*Hist. de Paris*, p. 19 et 28) : 1° L'hôtel *de Craon*, bâti sur l'emplacement d'un cimetière romain, et qui appartenait à l'assassin du connétable de Clisson : il fut détruit en expiation du crime, redevint un cimetière destiné à l'église de Saint-Jean-en-Grève, fut transformé en 1772 en marché, et est aujourd'hui la place du marché Saint-Jean. 2° L'hôtel *Montmorency*, sis au n° 26 de la rue Geof-

froy-Lasnier, et bâti par le premier connétable : on y voit encore ses armoiries. 3° L'hôtel *de Sens*, sis au coin de la rue du Figuier : c'est un des débris les plus curieux de l'architecture du moyen âge. L'évêché de Paris étant autrefois dépendant de l'archevêché de Sens ; les archevêques de Sens venaient souvent dans la capitale et y avaient un hôtel. Cet hôtel fut rebâti, à la fin du quinzième siècle, par Tristan de Salazar, et il devint la demeure de plusieurs personnages célèbres : le chancelier Duprat, le cardinal de Lorraine, Marguerite de Valois, etc. Il passa dans la suite aux archevêques de Paris, fut vendu en 1790, et aujourd'hui à demi détruit, renferme dans ses murs dégradés un établissement de roulage. 4° L'hôtel *de Sicile* ou de *la Force*, sis rue du Roi-de-Sicile, et qui appartint d'abord à Charles d'Anjou, frère de saint Louis, puis à Charles d'Alençon, fils de Philippe le Hardi, puis à Charles VI, qui l'acheta « pour avoir en la ville un ostel auquel il se pust princièrement ordonner pour les ioustes que faire se pourroient en la Coulture-Sainte-Catherine. » Il passa ensuite aux rois de Navarre, puis au chancelier Birague, qui le fit reconstruire, puis à François d'Orléans-Longueville, comte de Saint-Paul, puis à Jacques Caumont, duc de la Force, dont il prit le nom. Il fut acquis par le gouvernement en 1754, et en 1780 transformé en prison. C'est à la porte de cette prison, dans la petite rue des Ballets, que les 2 et 3 septembre furent massacrés cent soixante-sept détenus royalistes parmi lesquels la princesse de Lamballe : l'infâme Hébert présidait le tribunal des égorgeurs ! L'hôtel de la Force, qui a eu tant de fortunes diverses, qui a vu tant de grands seigneurs et d'habitants immondes, doit être prochainement détruit.



III. — La place de la Bastille et les boulevards.

La rue Saint-Antoine était autrefois séparée du faubourg, non-seulement par la Bastille, qui gardait la porte de la ville, mais par un arc ou porte de triomphe construit sous Henri II, et dont les sculptures étaient de Jean Goujon. Cette porte, restaurée par Blondel, en 1670, et consacrée à la gloire de Louis XIV, a été démolie en 1778 ; et la rue n'est séparée du faubourg que par une grande place sous laquelle coule le canal Saint-Martin, dont le lit est formé en cet endroit par l'ancien fossé de la Bastille. Le mur de revêtement de ce fossé est tout ce qui reste du fameux château qui a logé tant d'hôtes différents : l'évêque de Verdun et le connétable de Saint-Pol sous Louis XI, Achille de Harlay sous la Ligue, Biron sous Henri IV, Bassompierre sous Richelieu, Pelisson et le Masque de Fer sous Louis XIV, Voltaire et Lally sous Louis XV, etc. On sait comment nos pères ont détruit ce symbole du despotisme pour léguer aux heureux héritiers de leurs efforts la liberté. Nous l'avons en effet cette liberté, nous l'avons dans une statue qui surmonte la colonne élevée en mémoire de la révolution de 1830 ; mais elle ne paraît pas grandement se complaire avec nous, car elle est figurée prenant son vol à l'aspect des cinquante bastilles dont les patriotes de 1840 ont enveloppé la ville de 1789. La colonne, dont les fondations renferment la sépulture des citoyens tués dans les journées de 1830, a été élevée sur la place même où sont tombés les assaillants de la Bastille : que de victimes entre ces premiers et ces derniers martyrs de la liberté ! que de chemin la révolution a dû faire, en passant par le Caire et Moscou, par Robespierre et Charles X, par la constitution de 91 et la charte de 1814, pour venir chercher un tombeau sur la place même où elle est née[1] !

De la place de la Bastille, l'on a d'un côté le boulevard *Bourdon*, qui borde le fossé de l'ancienne forteresse, les *greniers de réserve* construits en 1807 pour l'approvisionnement de Paris,

[1] Voir le dessin de la *place de la Bastille*, page 104 du 1er volume.

et plus loin les bâtiments de l'*Arsenal* fondé en 1533 et détruit en 1788. Ce quartier, triste et peu habité, a vu le commencement de l'insurrection de juin 1832 : la maison qui fait l'angle du faubourg et de la rue de la Roquette était habitée par l'épicier Pepin, exécuté plus tard comme complice de Fieschi, et elle fut vivement canonnée pendant le combat. D'un autre côté l'on a les *boulevards*, ces anciens remparts de la ville transformés, depuis 1668 où ils furent plantés d'arbres, en une promenade de cinq cents mètres de longueur, qui est devenue depuis cinquante ans la plus magnifique, la plus variée, la plus fréquentée de l'Europe. L'ancienne défense de la grande cité en est devenue la parure : Paris s'est fait de sa ceinture murale une écharpe verdoyante, dorée, resplendissante, tantôt large et tranquille, tantôt étroite et remuante, qui semble flotter, se gonfler, se serrer au gré capricieux de la mode et de la civilisation, et dont les deux bouts vont tremper dans la Seine, l'un près de la place où la révolution a commencé, l'autre près de la place où ses plus terribles événements se sont accomplis. Que de tumultes et de fêtes, que de triomphes et de douleurs, que de mascarades et de convois funèbres ont vus les boulevards, depuis les cortéges brillants de l'Empire jusqu'à l'entrée des étrangers en 1814, depuis les revues de la garde nationale dont la dernière fut si affreusement ensanglantée par Fieschi, jusqu'aux convois funèbres de Périer, de Lamarque et de Lafayette! Les boulevards ont chacun sa physionomie, ses mœurs, son caractère, ses costumes; ils changent d'aspect avec chaque grande rue qui vient à les couper; nous les verrons successivement montrer leurs faces diverses à mesure que nous étudierons ces rues[1]; disons seulement pour le présent que le *boulevard Beaumarchais*, qui touche à la place de la Bastille, prend au quartier du Marais, qui l'avoisine, son caractère de tranquillité et de solitude. Point de luxe, peu de boutiques, pas de promeneurs; son côté méridional, bordé par une rue basse, semble un désert. Il tire son nom de la maison de Beaumarchais, qui était située près de la place de la Bastille, et qu'on a détruite pour faire déboucher le canal Saint-Martin dans l'ancien fossé de la Bastille.

IV. — Le faubourg Saint-Antoine.

Le faubourg *Saint-Antoine* doit sa naissance à l'abbaye Saint-Antoine-des-Champs, fondée pour les filles repenties par le curé Foulques de Neuilly, prédicateur de la quatrième croisade, et qui est aujourd'hui transformée en hôpital. Obscur sous l'ancienne monarchie, et ayant seulement servi de théâtre à la bataille de la Fronde (*Hist. de Paris*, p. XXVI), il a joué le premier rôle dans la révolution, dont il fut à la fois le quartier général et l'armée d'avant-garde. Au 27 avril 1789, il préludait au tumulte révolutionnaire par l'incendie de la maison Réveillon, incendie causé par une question qui, après un demi-siècle de souffrances populaires, n'est pas encore résolue, la question des salaires. Au 14 juillet, il était tout entier sous les murs de la Bastille; aux 5 et 6 octobre, il envoyait ses légions de femmes affamées à Versailles; au 10 août, conduit par le brasseur Santerre, qui avait sa demeure au n° 232 du faubourg, il conquérait les Tuileries. Il régna dans Paris pendant le règne des Montagnards, et il suffisait de ces mots : le faubourg descend! pour faire trembler la Convention. Sa puissance tomba avec celle de Robespierre : il essaya de la reprendre au 1er prairial et fut vaincu. Le lendemain de cette journée, il fut investi par une armée entière, sommé de livrer ses canons, menacé d'un bombardement : irrésolu et manquant de chefs, il céda, donna ses armes, et ce fut pour lui une véritable abdication. Dès lors il sembla tout entier voué à l'industrie, et se contenta d'envoyer ses enfants défendre la révolution sur les champs de bataille : parmi ces glorieux *faubouriens*, on compte Augereau. Napoléon fut populaire dans le faubourg : il alla plusieurs fois le visiter, s'inquiéta de ses travaux, de sa prospérité, et, sans craindre de rapprocher des Tuileries les terribles soldats du 10 août, il voulait faire construire une grande rue qui serait allée du Louvre à la barrière du Trône. Ce fut pourtant dans une maison du faubourg que fut ourdi l'audacieux coup de main qui pensa, en 1812, renverser le vainqueur

[1] Voir l'article — *les Boulevards de Paris* et la série de dessins qui l'accompagne — pages 89 et suiv. du 2e volume.

de la Moskowa : au n° 333, au coin de la petite rue Saint-Denis, se voit une maison de santé qui aujourd'hui renferme des aliénés : c'est de là qu'est sorti Malet!

Le faubourg Saint-Antoine, aujourd'hui paisible, mais toujours peuplé d'ouvriers pauvres et laborieux, est célèbre dans le monde industriel par son ébénisterie dont les produits vont par tout le globe. Il ne renferme aucun édifice public, excepté l'hôpital annexe de l'Hôtel-Dieu, autrefois destiné aux enfants trouvés, et l'hospice Saint-Antoine, autrefois abbaye, et qui rappelle deux événements importants : derrière ses murs, cinquante-quatre templiers furent brûlés sous Philippe le Bel; devant sa porte fut établie la principale barricade que Turenne enleva sur Condé. Le faubourg se termine à la place et à la barrière du *Trône*, qui tirent leur nom d'un trône que les édiles parisiens y firent élever pour l'entrée de Louis XIV



et de Marie-Thérèse, en 1660. Les deux colonnes qui ornent la barrière étaient le commencement d'un monument qu'on devait construire en mémoire de cet événement, et qui ne fut pas achevé. On vient d'y placer les statues colossales de Philippe-Auguste et de saint Louis. Pendant les derniers temps de la terreur, l'échafaud fut dressé sur la place du Trône, et, en vingt jours, il s'y fit, au lieu même où le grand roi reçut l'hommage de ses sujets, un effroyable holocauste de quatre cent vingt-trois victimes. Le 30 mars 1814, la barrière du Trône, qui conduit au château de Vincennes, fut le théâtre d'un glorieux combat soutenu contre les Russes par la garde nationale et l'école polytechnique.

Six grandes rues partent du faubourg Saint-Antoine comme les branches d'un arbre énorme : ce sont, à droite, les rues de Charenton, de Reuilly, de Picpus, à gauche, les rues de la Roquette, de Charonne et de Montreuil.

La rue de *Charenton* conduit à la barrière qui ouvre la route des départements de l'Est; son extrémité s'appelait autrefois la *vallée de Fécamp;* elle est célèbre, en 1621, par une attaque des catholiques contre les protestants qui revenaient de leur prêche de Charenton. On y trouve l'*hospice des Quinze-Vingts,* fondé par saint Louis pour trois cents aveugles, et qui fut établi dans la rue Saint-Honoré, jusqu'en 1779 : à cette époque, le cardinal de Rohan, si tristement fameux par l'affaire du collier, le transféra dans un hôtel de la rue de Charenton, occupé jusque-là par les mousquetaires noirs.

La rue de *Reuilly* doit son nom au château de *Romiliacum,* bâti par les rois de la première race, et qui subsistait encore en 1359. C'est dans ce Versailles des Mérovingiens, au dire de Mabillon, que Dagobert avait une sorte de harem où il épousa successivement Gomatrude, Nanthilde, etc. Au n° 24 était la manufacture de glaces établie en 1666 par Colbert : on pourrait croire que notre siècle industriel a mieux traité cet établissement que les autres fondations religieuses ou charitables de l'ancien régime; il n'en est pourtant rien; et la manu-

facture de Colbert n'est ni plus ni moins que si elle eût été un couvent ou un hospice... une caserne.

La rue de *Picpus* était célèbre par ses établissements religieux. Aux nos 15, 17 et 19 se trouvait le couvent des chanoinesses, dites de Notre-Dame de Lépante, et dont le cimetière a été concédé, sous l'Empire, à plusieurs familles nobles : c'est là qu'est enterré Lafayette. Auprès de son tombeau est la sépulture des quatre cent vingt-trois victimes de la place du Trône, dont nous venons de parler. Au no 37, se trouvait le couvent des Franciscains-Réformés, regardé comme le chef-lieu de l'ordre : c'était là que logeaient les ambassadeurs des princes catholiques avant de faire leur entrée dans Paris. Au no 36 a demeuré la comtesse d'Esparda, Eugénie de la Bouchardie, que les vers de Marie-Joseph Chénier ont rendue célèbre. Au no 45 est un pavillon qui a été habité par Millevoye et par Boïeldieu.



La rue de la *Roquette* renfermait autrefois un hôtel appelé *Bel-Esbat*, qui appartint aux rois de France depuis Henri II jusqu'à Henri IV, et où Henri III faillit être enlevé par les ligueurs; on le transforma plus tard en couvent des hospitalières de Notre-Dame, lequel renfermait un hospice pour les vieilles femmes. Ce couvent et son hospice sont aujourd'hui détruits; mais la rue peut s'en consoler : à leur place, on a construit deux vastes et magnifiques bâtiments qui, sans doute, ont été placés en face l'un de l'autre pour faire image et dans une pensée philosophique : l'un est le *pénitencier des jeunes détenus*, l'autre le *dépôt des condamnés*, c'est-à-dire, l'alpha et l'oméga de notre civilisation.



Cette rue conduit au *cimetière de l'Est* ou du *Père-Lachaise*, qui a été ouvert en 1804 sur une propriété ayant appartenu au confesseur de Louis XIV. C'est la plus vaste nécropole de Paris et la plus heureusement située; du riant coteau qu'elle occupe, on découvre une grande partie de la ville et des campagnes voisines; son sol accidenté, coupé de ravins, de plateaux, de belles allées, de sentiers sinueux, couvert d'arbres, d'arbustes, de fleurs, où se pressent les monuments sépulcraux, chapelles, pyramides, pierres, croix de bois, est une promenade pittoresque où rien n'inspire la tristesse, où l'on pourrait croire, aux inscriptions placées sur les tombes, que la population de Paris est la plus vertueuse du globe. Là se voient les tombeaux d'Abeilard et d'Héloïse, bijou gothique dont la place était dans une église et non en plein air, les sépultures de Molière et de La Fontaine, de Delille, de Boufflers, de Parny,

les monuments de Masséna, de Gouvion-Saint-Cyr, de Foy, de Périer, etc. La mode, qui se mêle de tout, a fait de ce cimetière, destiné aux quartiers les plus populeux de Paris, le rendez-vous mortuaire de toutes les illustrations [1].

La rue *de Charonne* renferme, au n° 86, le couvent des Filles-de-la-Croix, établi en 1641, et qui n'ayant pas été aliéné pendant la révolution, a été rendu à ces religieuses en 1817. Au n° 88 était le couvent de la Madeleine-de-Trainel, où se retira l'abbesse de Chelles, fille du régent, et qui aujourd'hui est détruit. Au n° 95 était le prieuré de Notre-Dame-de-Bon-Secours, qui fut transformé sous l'Empire en une filature de coton, dirigée par l'illustre Richard Lenoir. Napoléon visita plusieurs fois cet établissement, et y assista à une grande fête industrielle dans une galerie qui existe encore. C'est aujourd'hui une école de commerce. — Près de la rue de Charonne est l'église du huitième arrondissement, *Sainte-Marguerite*, qui n'offre rien de remarquable ; et dans cette rue débouche le passage *Vaucanson*, qui a été ouvert en 1840 sur l'emplacement de l'hôtel de ce nom, où demeura l'illustre mécanicien.

Nous n'avons rien à dire de la rue *de Montreuil*, si ce n'est qu'elle a l'avantage de posséder une caserne: les casernes, c'est notre luxe, à nous; aussi, s'il plaît à Dieu et à la charte, nous en mettrons partout. Le quartier que nous venons de décrire en a cinq et même sept pour sa part : caserne d'infanterie à l'Ave-Maria, rue des Barres ; caserne de pompiers, rue Culture-Sainte-Catherine ; caserne de garde municipale, aux Célestins; caserne de la rue de Reuilly; caserne de la rue de Montreuil. Ajoutez-y deux voisines, aux Minimes et à Popincourt; ajoutez encore que la barrière du Trône est à quelques pas de la forteresse, de l'arsenal, du camp retranché de Vincennes qu'on appelle déjà la *ville des canons;* et voyez si le *faubourg Antoine*, comme disaient les compagnons de Santerre, peut se plaindre de n'être pas bien gardé.

CHAPITRE III.

LA VIEILLE-RUE-DU-TEMPLE, LE QUARTIER DU MARAIS ET LA RUE DE MÉNILMONTANT.

La *Vieille-Rue-du-Temple* commence à la place Baudoyer; elle existait dès le treizième siècle et a porté les noms de *Coulture-du-Temple* et de *Porte-Barbette*. La porte Barbette, qui faisait partie de l'enceinte de Philippe-Auguste, était située près de la rue des Francs-Bourgeois; elle tirait son nom d'un hôtel bâti par Étienne Barbette, prévôt des marchands, et qui devint la propriété d'Isabelle de Bavière. Nous avons dit dans l'*Histoire de Paris* que c'est en sortant de cet hôtel que Louis, duc d'Orléans, fut assassiné par les satellites de Jean Sans-Peur. Près du lieu où se commit le meurtre se trouve le marché des Blancs-Manteaux, construit sur l'emplacement du couvent des hospitalières de Sainte-Anastase, qui lui-même occupait l'ancien hôtel d'O. Plus loin, près de la rue du Perche, se trouvait le théâtre où brillèrent Arlequin, Pantalon et Scaramouche, et dont nous avons aussi parlé ailleurs (*Hist. de Paris*, p. xxv). Vers son extrémité, la Vieille-Rue-du-Temple prend le nom *des Filles-du-Calvaire*, d'un couvent fondé par le père Joseph du Tremblay, et aujourd'hui détruit.

Le seul édifice public que renferme la Vieille-Rue-du-Temple est l'*imprimerie royale*, fondée par le duc de Luynes et complétée par Richelieu, non pour le service de l'État, mais uniquement dans l'intérêt des lettres. Cet établissement fut d'abord placé au Louvre, puis à l'hôtel de Toulouse, enfin dans le bâtiment actuel, qui est une des parties de l'hôtel Soubise. Ce n'est que depuis 1795 qu'il est devenu l'imprimerie du gouvernement : il occupe cent vingt-cinq presses, deux mécaniques, et possède quarante alphabets.

La Vieille-Rue-du-Temple est la grande artère du *Marais*, ce quartier bâti presque en-

[1] Voir la série de dessins — *Cimetières de Paris* — *le Père-Lachaise* — pages 248 et 249 du 2e volume.

tièrement sous Henri IV et sous Louis XIII, et qui fut alors le quartier de la noblesse et du luxe. Aujourd'hui c'est un quartier paisible, bien aéré, habité généralement par des rentiers, mais où l'industrie commence à prendre pied. Les rues rappellent peu de souvenirs historiques : la plupart portent des noms d'anciennes provinces. Parmi celles qui débouchent dans la Vieille-Rue-du-Temple, nous remarquons :

1° Rue *Sainte-Croix-de-la-Bretonnerie*. Construite au treizième siècle sur le *Champ-aux-Bretons* [1], elle prit le nom de *la Bretonnerie*, auquel on ajouta celui de *Sainte-Croix*, quand les religieux de ce nom vinrent s'y établir en 1258. « Revint une autre manière de frères, dit Joinville, qui se faisaient appeler frères de Sainte-Croix, et requistrent au roy que il leur aidast. Le roy le fit volontiers, et les hébergea en une rue appelée le quarrefour du Temple, qui ores est appelée la rue Sainte-Croix. » L'église, bâtie par Eudes de Montreuil, était un chef-d'œuvre d'élégance : elle renfermait le tombeau de Barnabé Brisson, qui fut pendu par les Seize. Sur son emplacement est un passage.

2° Rue *des Francs-Bourgeois*. Elle date du treizième siècle et portait d'abord le nom de *Vieilles-Poulies*; elle prit son nom actuel d'un hospice fondé pour vingt-quatre bourgeois pauvres et qui cessa d'exister au seizième siècle. Une partie de l'hôtel Barbette donnait dans cette rue, et il en reste la tourelle qui fait le coin de la Vieille-Rue-du-Temple. Au n° 13 était l'hôtel du chancelier Le Tellier, père de Louvois. Au n° 21 était celui du comte de Charolais, si fameux dans le dix-septième siècle par ses cruautés et ses débauches.

3° Rue *de Paradis*. Cette rue, par laquelle se prolonge la rue des Francs-Bourgeois, a pris une grande importance depuis qu'elle se continue par la rue Rambuteau, dont nous parlerons plus tard. Elle tire son nom d'une enseigne et renferme : 1° L'église de *Notre-Dame-des-Blancs-Manteaux*, reconstruite en 1686, et dont l'origine remonte à des religieux mendiants, dits serfs de la vierge Marie, qui s'établirent à Paris en 1258 : « Revint, dit Joinville, une autre manière de frères qu'on appelle l'ordre des Blancs-Manteaux, et requistrent au roy qu'il leur aydast qu'ils peussent demourer à Paris. Le roy leur acheta une maison et viez places entour pour eux héberger, de lez la viez porte du Temple, à Paris, assez près des tisserans. » Cet ordre ayant été supprimé en 1274, le couvent fut donné aux Guillelmites, et à ceux-ci succédèrent, en 1618, les Bénédictins. Nous avons dit ailleurs que c'est là que furent composés *l'Art de vérifier les Dates*, *la Nouvelle Diplomatique* et *la Collection des Historiens de France*. Sur l'emplacement du couvent est la rue des Guillelmites. — 2° Le *Mont-de-Piété*, fondé en 1777, et dont les bâtiments furent achevés en 1786. Nous ne dirons rien de cet établissement qui n'est plus en rapport avec nos mœurs et dont la réforme radicale est demandée par tous les esprits éclairés. — 3° L'*hôtel de Soubise* où sont les *Archives du royaume*. Nous avons raconté ailleurs (*Hist. de Paris*, p. x et xviii) quelles transformations a subies cet hôtel : disons quelle est aujourd'hui sa destination. L'Assemblée Constituante, le 7 septembre 1789, décréta que les pièces originales qui lui seraient adressées, et la minute du procès-verbal de ses séances formeraient un dépôt qui porterait le nom d'*Archives nationales*. Ce dépôt, placé d'abord à Versailles, s'en alla à Paris avec l'assemblée, fut placé au couvent des Capucines et s'enrichit des formes et planches pour la confection des assignats, des caractères de l'imprimerie du Louvre, des machines de l'Académie des Sciences, etc. La Convention nationale régularisa ce dépôt par un décret du 7 messidor an II, et ordonna qu'on y renfermerait les sceaux de la République, les types des monnaies, les étalons des poids et mesures, les traités avec les puissances étrangères,

[1] « Sous le règne de saint Louis, dit Saint-Foix, il n'y avait encore dans ce quartier que quelques maisons éparses et éloignées les unes des autres. Renaud de Brehan, vicomte de Podouse et de l'Isle, occupait une de ces maisons. Il avait épousé, en 1225, la fille de Léolyn, prince de Galles, et était venu à Paris pour quelque négociation secrète contre l'Angleterre. La nuit du vendredi au samedi saint 1228, cinq Anglais entrèrent dans son *vergier*, le défièrent et l'insultèrent. Il n'avait avec lui qu'un chapelain et qu'un domestique; ils le secondèrent si bien que trois de ces Anglais furent tués; les deux autres s'enfuirent; le chapelain mourut le lendemain de ses blessures. Brehan, avant que de partir de Paris, acheta cette maison et le *vergier*, et les donna à son brave et fidèle domestique, appelé Galleran. Le nom de *Champ-aux-Bretons* qu'on donna au jardin, à l'occasion de ce combat, devint le nom de toute la rue. » Une rue voisine, dite *de l'Homme-Armé*, a pris son nom du même événement. Dans cette rue était la maison de Jacques Cœur.

le titre général de la fortune et de la dette publique, etc. Les archives s'en allèrent avec la Convention aux Tuileries, où elles furent logées à côté du comité de salut public, puis au Palais-Bourbon avec le Corps législatif. Napoléon, le 6 mars 1808, leur attribua l'ancien hôtel Soubise, et toutes les archives des pays conquis vinrent s'y entasser au nombre de plus de 160,000 liasses. Ce dépôt devint alors si considérable que, malgré des constructions nouvelles, le vaste hôtel Soubise se trouva insuffisant, et que Napoléon ordonna de bâtir pour les archives, entre les ponts d'Iéna et de la Concorde, un immense palais qui devait avoir en capacité 100,000 mètres cubes, avec des jardins destinés à doubler l'établissement dans la suite des temps. La chute de l'Empire empêcha l'exécution du monument, et les étrangers vinrent, en pillant les archives, débarrasser l'hôtel Soubise de son encombrement. On réorganisa cet établissement en 1820, et il est aujourd'hui partagé en six sections qui renferment 145,000 cartons, outre des curiosités historiques, telles que l'armoire de fer, les clefs de la Bastille, le livre rouge, etc. C'est au savant Daunou qu'on doit principalement l'organisation des archives. L'entrée principale est dans la rue *du Chaume*, en face des débris, aujourd'hui occupés par un marchand de charbon, de l'ancienne église des religieux de la Merci.

4° Rue *Barbette*. Elle a été ouverte, ainsi que la rue voisine *des Trois-Pavillons*, sur l'emplacement de l'hôtel Barbette, après la mort de Diane de Poitiers, qui habitait cet hôtel : la rue des Trois-Pavillons a porté pendant quelque temps le nom *de Diane*.

5° Rue *du Perche*. Elle renfermait un couvent de capucins dont l'église existe encore sous le vocable de *Saint-François-d'Assise*.

6° Rue *Saint-Louis*. Cette grande et belle rue date du dix-septième siècle. On y voyait, au coin de la rue Saint-Claude, l'*hôtel Turenne*, qui fut vendu par le neveu du grand capitaine le cardinal de Bouillon, aux religieuses bénédictines du Saint-Sacrement. C'est ce qui fit donner à la rue le nom de Turenne pendant la révolution. Le couvent des bénédictines fut alors détruit, et sur son emplacement on a bâti récemment l'église de *Saint-Denis-du-Saint-Sacrement*. Cette église est un de ces petits temples païens dont l'art moderne reproduit invariablement le type absurde et disgracieux, et dont on peut faire au besoin un théâtre, un hospice, une prison, un tribunal, etc. — Parmi les rues qui débouchent dans la rue Saint-Louis, nous remarquerons celle de *la Chaussée-des-Minimes*, ainsi appelée d'un couvent élevé en 1609 sur une partie du jardin des Tournelles, et qui est aujourd'hui transformé en caserne. L'église, bâtie par Mansard, et que fréquentait madame de Sévigné, a été détruite. Dans cette même rue était encore le couvent-hospice des religieuses de la Charité-Notre-Dame, fondé en 1629.

La Vieille-Rue-du-Temple ou la rue des Filles-du-Calvaire, qui la prolonge, aboutit à un boulevard qui porte ce dernier nom, et qui présente à peu près le même aspect que le boulevard Beaumarchais. Au delà de ce boulevard, la rue de *Ménilmontant* sert de prolongement ou de faubourg à la Vieille-Rue-du-Temple. Cette rue n'était, il y a un demi-siècle, qu'un chemin à travers les champs et marais qui couvraient tout l'espace compris entre les faubourgs Saint-Antoine et du Temple : ce n'est guère que depuis vingt-cinq ans qu'on a commencé à couvrir de maisons toutes ces cultures. Avant cette dernière époque, on ne voyait de rues que dans le voisinage des boulevards : ces rues, dites *d'Angoulême*, du *Grand-Prieuré*, de *Malte*, de *Crussol*, ont été ouvertes, en 1781, d'après les plans de Perard de Montreuil, sur des marais appartenant au grand prieuré de Malte, dont le titulaire était alors le duc d'Angoulême, et l'administrateur, le baron de Crussol.

La principale communication de la rue Ménilmontant avec le faubourg Saint-Antoine s'effectue par la rue *Popincourt*, qui doit son origine à une maison bâtie par Jean de Popincourt, président du parlement sous Charles VI. Dans cette rue était, au seizième siècle, un temple protestant qui fut dévasté par le connétable de Montmorency, lequel en reçut le titre de capitaine Brûle-Bancs. C'est de la terrasse du château de Popincourt que Mazarin fit voir à Louis XIV la bataille du faubourg Saint-Antoine; c'est là qu'entendant le canon de la Bastille, il dit de mademoiselle de Montpensier, qui avait tiré sur les troupes royales : Voilà un boulet qui a tué son mari. On trouve aujourd'hui dans la rue Popincourt une caserne,

un abattoir et l'église *Saint-Ambroise*, qui appartenait jadis aux Annonciades du Saint-Esprit.

La rue de Ménilmontant tire son nom du village auquel elle conduit, et lui-même est ainsi appelé (*Mesnil*, ou hameau *montant*), de sa situation sur le versant méridional du plateau de Belleville. Ce village a été l'un des théâtres de la bataille de Paris, et nous en reparlerons.

CHAPITRE IV.

LA RUE DU TEMPLE, LE TEMPLE, LE BOULEVARD ET LE FAUBOURG DU TEMPLE.

La grande voie publique qui a pris le nom de l'ordre des templiers, commence à la place de Grève par les rues des *Coquilles*, *Barre-du-Bec*, *Sainte-Avoye*. Elle n'était pas probablement comprise dans l'enceinte de Louis VI, et s'est arrêtée d'abord près de la rue de Braque où était une porte de l'enceinte de Philippe-Auguste, ensuite à la bastille du Temple, près de la rue Meslay, dite autrefois du Rempart, où était une porte de l'enceinte de Charles VI.

La rue des Coquilles se nommait autrefois *Gentien*, d'une famille célèbre qui a donné à la ville un prévôt des marchands et le savant auteur de l'histoire de Charles VI : elle a pris son nom actuel d'une maison dont toutes les fenêtres sont ornées de coquilles sculptées. Cette maison est située au coin de la rue de la Tixéranderie et était, en 1519, l'hôtel du président Louvet.

La rue Barre-du-Bec tire son nom de l'abbé du Bec qui avait, dit-on, son tribunal ou sa *barre* de justice dans cette rue, au nº 19.

La rue Sainte-Avoye, qui s'est longtemps appelée du Temple, a pris son nom d'un couvent fondé en 1288, en l'honneur de sainte Hedwige ou Avoye, et qui fut occupé, en 1623, par des Ursulines : le couvent, aujourd'hui détruit, a servi de temple israélite sous l'Empire. Dans cette rue étaient les hôtels de *Mesmes*, *Saint-Aignan*, *Caumartin*, qui sont aujourd'hui encombrés de marchands, de barils d'huile et de tonnes de sucre : nous en avons parlé ailleurs (*Hist. de Paris*, p. xv). Les rues Sainte-Avoye, Barre-du-Bec, des Coquilles, sont les succursales du commerce de l'épicerie, dont les rues de la Verrerie et des Lombards sont la métropole.

La rue *du Temple* était autrefois un vaste marais ou culture qui tomba en la possession des templiers, et dans lequel ils bâtirent un grand manoir qui devint le chef-lieu de l'ordre. La grosse tour fut construite en 1212 par le frère Hubert [1]. C'était une forteresse imprenable où Louis IX enferma son trésor, où Philippe le Bel chercha un asile contre la fureur populaire (*Hist. de Paris*, p. VII), où les templiers avaient amassé des richesses réputées les plus grandes du monde, et qui n'ont pas été une des moindres causes de leur ruine. Le 13 octobre 1307, Philippe IV se transporta au Temple avec ses gens de loi et ses archers, mit la main sur le grand maître, Jacques de Molay, et s'empara du trésor de l'ordre. Le même jour et à la même heure, tous les templiers furent arrêtés par tout le royaume. Alors commença ce procès mystérieux qui est resté pour la postérité un problème insoluble, et après lequel périrent sur l'échafaud ou dans les prisons les derniers défenseurs du saint sépulcre. Les biens de l'ordre furent donnés aux hospitaliers de Saint-Jean-de-Jérusalem, qui devinrent dans la suite les chevaliers de Malte. Alors l'on n'entendit plus parler du Temple, si ce n'est dans les guerres des Anglais et celles de la Ligue, où l'on se disputa souvent la possession de cette forteresse. En 1667, le grand prieur Jacques de Souvré fit bâtir, en avant du vieux manoir, un vaste hôtel dont une partie existe encore. Ce fut le théâtre des plaisirs de son successeur, Philippe de Vendôme, dont les soupers donnèrent au Temple une célébrité nouvelle, par le choix, l'esprit, le scepticisme des convives. Là brillait le galant abbé de Chaulieu, qui, pauvre de 30,000 livres de revenus en bénéfices, mourut en chrétien fervent dans ce palais où il avait

[1] Voir le dessin de la *tour du Temple* dans l'*Histoire de Paris*, page VII du 1er volume

vécu en nonchalant épicurien; là le jeune Voltaire vint compléter les leçons qu'il avait commencé de recevoir dans la société de Ninon de Lenclos. Le grand prieuré passa ensuite au prince de Conti, qui y donna asile à J. J. Rousseau. Le dernier titulaire fut ce duc d'Angoulême, qui vient de mourir dans l'exil; et son père, le comte d'Artois, y vint quelquefois renouveler les orgies du prince de Vendôme. Les fleurs de ces fêtes étaient à peine fanées, les échos de ce voluptueux séjour murmuraient encore de tant de rires, de petits vers, de chants obcènes, quand Louis XVI et sa famille furent amenés au Temple pour y expier ces plaisirs. Ce ne fut pas dans l'hôtel du grand prieur qu'ils furent enfermés, mais dans la forteresse, vaste tour quadrangulaire, flanquée à ses angles de quatre tours rondes, et qui, élevée de cent cinquante pieds, dominait tout le quartier de sa masse sombre et sinistre. Après l'horrible drame qui se passa dans ses murs, après que la seule victime échappée à la tempête révolutionnaire en fut sortie, la tour du Temple eut d'autres hôtes : Sidney-Smith y fut captif en 1796, et délivré deux ans après par le dévouement de ses amis; Toussaint-Louverture y resta pendant quelques mois et alla ensuite mourir au château de Joux; Pichegru y vint avec Cadoudal, Moreau, les frères Polignac, etc. : il y fut trouvé mort dans son lit. Le gouvernement impérial fit disparaître cet édifice qui rappelait tant de sanglants souvenirs. Celui qui écrit ces lignes se souvient d'avoir joué tout enfant dans les ruines immenses de cette masse effrayante dont les murailles avaient plus de vingt pieds d'épaisseur. C'était en 1811 : l'hôtel du grand prieur était devenu une caserne de gendarmerie; on commençait à y bâtir la façade qu'on voit aujourd'hui, et l'on devait y placer le ministère des cultes; un grand jardin s'ouvrait à la place qu'avait occupée la tour. Avant que rien ne fût achevé, 1814 arriva, et l'hôtel projeté du ministre des cultes devint un des quartiers des étrangers, jusqu'à ce qu'une princesse de Condé vînt s'y établir avec des bénédictines du saint sacrement, pour pleurer et prier sur les infortunes royales. Ce couvent existe encore.

A côté du Temple était un vaste enclos qui s'étendait jusqu'aux remparts de la ville, et qui de temps immémorial servait d'asile aux criminels, aux débiteurs, aux ouvriers qui travaillaient sans maîtrise. Ce privilége exista jusqu'en 1789, et, grâce à lui, l'enclos se couvrit de maisons qui, selon Corrozet, donnaient au Temple l'aspect d'une ville, et qui, louées à des prix très-élevés, procuraient un revenu considérable au grand prieur. L'une de ces maisons, construite en 1781, par Perard de Montreuil, est la *Rotonde du Temple,* vaste bâtiment de forme elliptique, d'une architecture simple et sévère, qui est entouré d'une galerie couverte, percée de quarante-quatre arcades. Devant elle, s'ouvraient deux fétides ruelles qui servaient de marché, et qu'on appelait les *Charniers*. L'enclos avec ses maisons devint propriété nationale. Les charniers furent détruits, et l'on construisit, en 1809, un vaste marché, formé de quatre grands hangars, sombres, hideux, ouverts à tout vent, où campent plus de 6,000 marchands, et où viennent s'installer tous les débris des vanités et des misères de Paris : c'est la halle aux vieilleries et le marché où le peuple monte à bas prix sa toilette et son ménage. Plusieurs rues furent ouvertes, qui portent des noms de l'expédition d'Égypte, Perrée, Dupetit-Thouars. Dupuis, etc. La Rotonde fut achetée par Santerre, qui ne craignit pas de venir demeurer en face de la tour du Temple, et il y mourut en 1808.

La rue du Temple renfermait jadis plusieurs établissements religieux : 1° Le couvent des *Filles-Sainte-Élisabeth,* fondé en 1614 par Marie de Médicis, et dont l'église a été construite en 1630; les bâtiments, qui ont servi longtemps de magasins de farine, sont occupés aujourd'hui par des écoles municipales, et l'église rendue au culte en 1809. 2° Le couvent des *Franciscains de Notre-Dame-de-Nazareth,* fondé par le chancelier Viguier et aujourd'hui détruit.

Parmi les rues qui débouchent dans la rue du Temple, nous remarquons :

1° Rue *des Vieilles-Audriettes*. Elle tire son nom d'un couvent de religieuses hospitalières, dont le fondateur s'appelait Audry. Au coin de la rue du Temple était une échelle patibulaire élevée par le grand prieur de France pour les criminels de sa juridiction : ses débris ont subsisté jusqu'en 1789.

2° Rue *Montmorency*. Elle tire son nom de l'hôtel qu'y avait, en 1215, Matthieu de Montmorency, et s'appelait aussi *Courtaud-Villain,* du nom d'un de ses habitants; pendant la

Révolution, on lui a donné celui de *la Réunion*. Dans cette rue était l'église du couvent des *Carmélites*, fondé en 1617, et qui occupait l'espace compris entre les rues Montmorency, Transnonain et Chapon. Ce couvent ayant été détruit en 1790, plusieurs maisons furent construites sur son emplacement : celle qui occupe le n° 12 de la rue Transnonain est horriblement célèbre dans les annales de nos derniers troubles.

II. — Le boulevard et le faubourg du Temple.

Le boulevard *du Temple* est la promenade la plus populaire de Paris : la foule des ouvriers et des marchands de tous les quartiers voisins s'y entasse tous les soirs devant ses théâtres, ses cafés, ses cabarets, ses fruitières en plein vent. Là sont le *Cirque national*, fondé par les frères Franconi; le théâtre de *la Gaieté*, fondé par Nicolet; les petits théâtres *des Folies dramatiques, des Funambules, des Délassements comiques*[1], etc. La maison n° 50 est affreusement célèbre : c'est de là qu'est partie la mitraillade de Fieschi. Quelque fréquenté, quelque animé que paraisse ce boulevard, il n'a plus l'aspect franchement gai, naïvement joyeux qu'il avait jadis, quand on y voyait d'un côté les farces jouées sur des tréteaux par Bobèche et Galimafré, les figures de cire de Curtius, des escamoteurs, des paillasses, des phénomènes vivants, et d'un autre côté le Jardin Turc, le Jardin des Princes, les Montagnes lilliputiennes et autres lieux de plaisir chéris des bourgeois du quartier. La civilisation, en répandant jusque dans les classes ouvrières les goûts puérils d'un luxe mensonger, a ôté aux quartiers populeux de Paris leur aspect modeste, pauvre et grossier, pour leur donner un faux air de distinction, une triste régularité et les apparences charlataniques d'une splendeur sous laquelle se cachent le vice et la misère.

Le faubourg *du Temple* a été ouvert sur l'ancien clos de *Malevart*. Ce n'était encore qu'un chemin à travers champs au seizième siècle. On commença à y bâtir sous Louis XIII, et sous Louis XV ses cabarets étaient le rendez-vous du peuple. L'un d'eux, nommé *Courtille* (jardin), obtint une grande célébrité : c'est là que fut arrêté Cartouche en 1721 ; sur son emplacement est une caserne, et son nom a été transporté à la grande rue de Belleville dont nous allons parler. En face de la Courtille était le jardin des Marronniers, qui attira la foule jusque dans les premières années de la Restauration : il est aujourd'hui détruit comme tous ces grands jardins de fêtes publiques tant aimés de nos pères, et avec tant de raison. Aujourd'hui le peuple s'en va chercher ses plaisirs dans les salles nues, puantes, hideuses de la nouvelle Courtille, où le vin frelaté n'est pas même égayé par l'ombre d'une charmille, où la danse ignoble se cache du grand air et du soleil, et n'a pour horizon que des murs peints et enfumés, où les regards ne peuvent s'arrêter que sur des rues fétides et boueuses, de laides maisons meublées de milliers de tables, une foule immonde, brutale, outrageuse, souvent criminelle. C'est là le théâtre des plus honteuses orgies du carnaval ; c'est là que dans ces jours de joie bestiale se donne un spectacle à faire douter de notre civilisation, de l'avenir de notre pays, de la dignité humaine. O les frais ombrages, les riants gazons, les gais refrains, les joyeuses parties de la vieille Courtille, qu'êtes-vous devenus ! Nous étions alors connus, aimés, estimés presque du monde entier, pour notre esprit, notre humeur, notre amour des plaisirs, le charme de nos amusements, l'entrain de nos mœurs douces et faciles : aujourd'hui nous grimaçons pour rire, nous nous battons les flancs pour nous mettre en gaieté, nous n'avons qu'une ivresse hideuse, blasphémante, animale !

La Courtille fait partie de la commune de Belleville, l'une des plus populeuses de la banlieue, qui couvre un vaste et fertile plateau, théâtre principal de la bataille de Paris. C'est là que vingt mille conscrits, vétérans, gardes nationaux, gendarmes, résistèrent pendant douze heures à deux cent mille ennemis, dont un dixième resta sur le champ de bataille. Souvenirs poignants de mon enfance ! qui me rendra les sensations de ce jour de douleur, la terreur universelle quand Paris s'éveilla au bruit du canon tonnant à ses portes, les rues pleines d'un

[1] Voir le dessin du *boulevard du Temple et des théâtres*, page 102 du 2e volume.

monde inquiet et tremblant, les ouvriers assiégeant les mairies et demandant vainement des armes, les gardes nationaux courant aux barrières, la foule entassée sur le boulevard Saint-Martin, d'où, à travers une éclaircie de maisons, l'on voyait la butte Chaumont et le feu de la bataille. Il y a trente et un ans déjà ! et il me semble voir encore, à la barrière Ménilmontant, un pauvre café que son maître avait transformé de lui-même en ambulance, où, pendant que là-bas, dans l'intérieur, les grands trahissaient, de braves femmes apportaient du linge et du pain, où nous autres enfants faisions de la charpie et pansions nos défenseurs, nos défenseurs si jeunes qu'ils pleuraient de la douleur de leurs blessures ! Nous pleurions aussi, nous, mais de colère et de honte, car, enfants de l'Empire, nous avions été élevés au bruit de nos victoires, bercés dans la gloire de nos armes, dans l'orgueil de nos triomphes, dans la foi à la grandeur suprême de la France ; et c'était avec une profonde stupeur que nous voyions les étrangers devant nos murs ! Enfin, vers le soir, l'ennemi s'empara des hauteurs ; les boulets roulèrent dans la rue, et alors le pauvre café reçut sa récompense : un boulet vint s'enfoncer dans le plâtre frais de sa façade et couronner sa porte d'une enseigne glorieuse. O bois de Romainville, parc Saint-Fargeau, prés Saint-Gervais, butte Chaumont, promenades charmantes, fertiles coteaux, lieux de plaisirs, je vous ai vus le lendemain de la lutte, hachés par la mitraille, couverts de débris et de morts, occupés par les campements des barbares ! Aujourd'hui toutes les traces de nos désastres sont effacées : le génie des moellons a passé par là, et à la place des bosquets de lilas, des vignobles, des allées de noyers, il n'y a plus que des masses de maisons, des rues tortueuses, une ville entière avec le gaz fétide et le triste bitume, ville de plâtre et de bois, d'où la verdure semble proscrite, où l'on ne sent que l'odeur du vin bleu ; qui n'est plus qu'un ennuyeux prolongement de la grande ville.

CHAPITRE V.

LA RUE ET LE FAUBOURG SAINT-MARTIN.

Cette grande voie publique, l'une des plus anciennes et des plus importantes de Paris, doit son nom et son origine à l'abbaye Saint-Martin-des-Champs, qui y était située. Elle a eu quatre portes : la première, de l'enceinte de Louis VI, près de l'église Saint-Merry ; la deuxième, de l'enceinte de Philippe-Auguste, près de la rue Grenier-Saint-Lazare ; la troisième, de l'enceinte de Charles VI, près de la rue Neuve-Saint-Denis ; la quatrième, sous Louis XIII, aux boulevards. Dans la partie voisine de la Seine, elle prend les noms de *Planche-Mibray* et *des Arcis*. Le premier vient des mares boueuses que le fleuve déposait dans ses inondations et qu'on traversait sur des planches vers le carrefour des rues de la Vannerie et de la Coutellerie. C'est ce que démontrent les vers suivants du moine René Macé, où il est question de l'entrée de Charles-Quint à Paris :

> L'empereur vint par la Coutellerie
> Au carrefour nommé la Vannerie,
> Où fut jadis la planche de Mibray ;
> Tel nom portait pour la vague et le bray,
> Getté de Seyne en une creuse tranche,
> Entre le pont que l'on passoit à planche ;
> Et on l'ostoit pour estre en seureté.

Le nom de la rue des Arcis vient probablement des arcs ou arcades qui se trouvaient à son extrémité, car la porte de l'enceinte de Louis VI se nommait *l'Archet-Saint-Merry*. Dans cette rue était l'église *Saint-Jacques-la-Boucherie*, dont la fondation remonte au onzième siècle, et qui tirait son surnom des grandes boucheries de la ville, situées près de l'Apport-Paris ou du Grand-Chatelet. Comme elle était située dans le quartier le plus commerçant de Paris, elle était le siége des confréries des bouchers, des peintres, des chapeliers, des armuriers, des bonnetiers, etc., et la plupart des chapelles avaient été fondées par les riches bourgeois

du voisinage. Dans l'une d'elles était le tombeau de Nicolas Flamel. Cette église a été détruite en 1790, et sur son emplacement est un marché; mais il en reste une tour très-élégante qui date de 1508, et qui, élevée de 52 mètres, domine une grande partie de la capitale.



La rue *Saint-Martin* a joué dans tous les temps un grand rôle : dans sa partie inférieure, elle était habitée jadis par les métiers les plus sales et les plus turbulents dont les noms sont restés aux rues voisines, les boucheries, les triperies, les tanneries, les vanneries, etc. ; dans sa partie supérieure, elle renfermait trois églises et le grand prieuré de Saint-Martin, qui semblait une ville entière. Bien qu'elle ait pris une très-grande part à tous les événements de l'histoire de Paris, elle n'a été le théâtre d'aucun fait particulier qui mérite d'être signalé, à moins que nous ne rappelions le triste souvenir des émeutes qui l'ont récemment ensanglantée. Aujourd'hui c'est une de ces rues dont l'aspect étonne et épouvante le paisible habitant des provinces, par sa population variée, nombreuse, affairée, ses maisons encombrées de fabricants, ses boutiques pleines de monde et de marchandises, son pavé incessamment sillonné par d'innombrables voitures, enfin par le tapage assourdissant de toute cette cohue d'où l'on ne saurait sortir sain et sauf si l'on n'est doué de la facilité de locomotion que possèdent si bien ces natifs de la moderne Athènes, que Jean-Jacques appelle *les Parisiens du bon Dieu*.

Les monuments et édifices publics que renferme la rue Saint-Martin sont :

1° *L'église paroissiale de Saint-Merry*, qui occupe l'emplacement d'une chapelle fondée en 884 par Odon le Faulconier, l'un des capitaines parisiens qui défendirent Paris contre les Normands. A cette chapelle succéda, dans le onzième siècle, une église qui fut reconstruite en 1530, et achevée seulement en 1612 : bien qu'elle ait été faite en pleine renaissance, elle est entièrement de style gothique. A l'époque de cette reconstruction, on retrouva le tombeau du premier fondateur avec cette modeste inscription :



HIC JACET
VIR BONÆ MEMORIÆ, ODO FALCONARIUS,
FUNDATOR HUJUS ECCLESIÆ.

L'église Saint-Merry a servi de sépulture au médecin Fernel, au poëte Chapelain et au ministre Arnaud de Pomponne, l'un des membres de cette grande famille parisienne des Arnaud qui a tant honoré la France et les lettres.

2° *L'église paroissiale de Saint-Nicolas-des-Champs*, n'était d'abord qu'une chapelle dépendante du prieuré de Saint-Martin : telle qu'elle existe aujourd'hui, elle date du douzième siècle, mais elle a subi des reconstructions presque complètes. C'est un monument sans style et sans grâce, étouffé dans les maisons voisines, et que les restaurations du dix-septième siècle ont encore défiguré. Elle renferme les tombeaux de Guillaume Budé, de Pierre Gassendi, de Henri et Adrien de Valois, et de mademoiselle de Scudéry.

3° *Le Conservatoire des Arts et Métiers*. Cet établissement occupe l'église et les bâti-

ments de l'ancien prieuré de Saint-Martin-des-Champs, dont la fondation se perd dans les premiers temps de la monarchie, et qui, détruit par les Normands, fut réédifié par Henri Ier, en 1060. Son enclos s'étendait de la rue Au Maire à la rue du Vert-Bois, en comprenant le marché Saint-Martin et les rues voisines; il était entouré de murs très-hauts et très-épais, garnis de grosses tourelles, et avait l'aspect d'une grande place forte. Dans cette enceinte étaient des granges, des moulins, un four, un hôpital, une prison dont une tour existe encore près de la rue du Vert-Bois; enfin un champ clos pour les combats judiciaires et où se livra le duel de Legris et de Carouge, sous Charles VI. L'église a subi plusieurs reconstructions : sa partie la plus ancienne est le sanctuaire, qui date du onzième siècle. Le réfectoire, qui est parfaitement conservé et du style gothique le plus pur, a été construit, dit-on, par Eudes de Montreuil, mais plus probablement par son homonyme Pierre de Montreuil ou de Montereau, qui est souvent confondu avec l'architecte de la Sainte-Chapelle. Les autres bâtiments sont presque tout modernes. La belle maison claustrale date du dix-huitième siècle. C'est à la même époque que les fortifications furent détruites et des maisons élevées sur leur emplacement, que le clos des duels fut changé en un marché qui forme aujourd'hui une place, que le réseau de petites rues qui s'étend de cette place à la rue Saint-Martin fut bâti, etc. Dès la fondation du prieuré, il s'était formé, à l'ombre de ses murs, un village qui devint le quartier Saint-Martin, et qui était placé sous la juridiction temporelle des religieux : la rue *Au Maire* a pris son nom de l'officier qui rendait la justice aux vassaux de Saint-Martin. La puissance spirituelle du prieur s'étendait bien au delà de ce quartier, car il avait les nominations de vingt-neuf maisons du même ordre, de cinq cures de la capitale, de vingt-cinq cures du diocèse de Paris, de trente cures dans diverses parties de la France. Son revenu s'élevait à 45,000 livres : aussi cette dignité était-elle vivement recherchée, et Richelieu est compté parmi les prieurs ou abbés de Saint-Martin-des-Champs. Le couvent, détruit en 1790, resta sans destination jusqu'en 1795 où un décret de la Convention, sur le rapport de Grégoire, y établit un conservatoire d'arts et métiers. Cet établissement a pris une grande extension depuis la Restauration, époque à laquelle des cours publics y ont été attachés : il occupe l'église, le réfectoire et les bâtiments claustraux; la plus grande partie des jardins est occupée par un beau marché qui fut, pendant les Cent-Jours, momentanément transformé en un vaste atelier d'armes.

Avant la Révolution, on voyait encore dans la rue Saint-Martin la chapelle *Saint-Julien-des-Ménétriers*, qui appartenait à la communauté des maîtres de musique et de danse de la ville de Paris. Son origine était due à deux compagnons ménétriers qui l'avaient fondée vers l'an 1328, avec un hôpital destiné à héberger les ménétriers, jongleurs et joueurs de vielle qui étaient de passage à Paris. L'architecture de sa façade était curieuse : on y voyait sculptés tous les instruments de musique du moyen âge, avec les statues de saint Genest et de saint Julien jouant du violon. La rue voisine, rue étroite et infecte, dite des Ménétriers, était occupée entièrement par les artistes et les saltimbanques de cette époque, qui se consolaient de leurs misères présentes par la vue de l'asile réservé à leur vieillesse : elle devint, les arts ayant toujours assez mal vécu avec la morale, une caverne de libertins où les cris de la débauche troublèrent souvent les saints de la chapelle, où le pouvoir et ses archers firent mainte expédition. Aujourd'hui nos Amphions sont logés mieux et ailleurs : mais, malgré les palais dont les dote notre judicieux engouement, l'hôpital Saint-Julien n'en est pas moins une institution regrettable, et il serait peut-être bon de le rétablir dans des proportions qui fussent en rapport, non avec le progrès des arts, mais avec le nombre prodigieux des grands talents qui sourdent de chaque pavé. Ne serait-ce donc pas une œuvre digne de notre siècle et dont la gloire ferait pâlir celle de Louis XIV, que la création d'un hôtel d'invalides pour les Apollons de l'ophycléide et les Terpsichores de la polka?

Parmi les trente-neuf rues qui débouchent dans la rue Saint-Martin, nous remarquons :

1° Rue *des Écrivains*. Elle fut d'abord appelée Pierre-Olet ou au Lait : son nom actuel lui fut donné à cause des échoppes d'écrivains qui s'appuyaient sur les murs de Saint-Jacques-la-Boucherie. A l'angle de la rue de Marivaux était la maison de Nicolas Flamel,

calligraphe et alchimiste du quatorzième siècle, dont la statue existait encore en 1790, et qui avait fait construire le petit portail de Saint-Jacques-la-Boucherie. Cet homme qui dépensa sa fortune en fondations pieuses et charitables, était devenu riche en faisant secrètement la banque pour les juifs chassés de France en 1394. Nos heureux ancêtres, qui ne connaissaient ni les *affaires*, ni les *parvenus*, croyaient qu'il n'était pas possible de passer licitement de la pauvreté à la richesse; ils ne purent donc expliquer la fortune subite de Flamel qu'en disant qu'il avait découvert la pierre philosophale, et ils le regardèrent comme sorcier. Nos modernes Flamel n'ont pas cela à craindre : qu'ils deviennent riches, non par la pierre philosophale mais par des mines, asphaltes ou chemins de fer quelconques, et, fussent-ils juifs, ils seront traités et honorés comme des saints.

2° Rue *de la Verrerie*. Elle date du douzième siècle, et tire son nom des verriers qui y étaient établis, et dont l'industrie était si importante au moyen âge. C'est une remarque intéressante à faire sur les métiers de cette époque que leur tendance à se réunir dans les mêmes lieux, à s'associer par des intérêts communs, à contracter, sous le patronage d'un saint, les liens d'une pieuse fraternité. Nous avons encore aboli tout cela, et, à la place, nous avons mis cette guerre acharnée, cette guerre à mort entre les producteurs qu'on appelle la concurrence et la liberté du commerce. — Dans cette rue demeurait, en 1392, Jacquemin Gringonneur, qu'on croit être l'inventeur ou du moins le restaurateur de l'invention des cartes à jouer : « Ce fut, dit un chroniqueur, pour l'esbattement du seigneur roy Charles VI. » Aujourd'hui, la rue de la Verrerie, une des plus tumultueuses et des plus commerçantes de Paris, renferme principalement les négociants en épiceries, ou plutôt, selon l'idiome de ces messieurs, en *denrées coloniales*, car il paraît que c'est le nom qu'il faut nous résoudre à donner au fromage de Brie, aux haricots de Soissons et aux pruneaux de Tours.

3° Rue *des Vieilles-Étuves*. Les maisons de bains ou *estuves* étaient au moyen âge fort communes : ce n'était pas un luxe inutile dans une ville aussi sale et aussi puante qu'était alors Paris. « Avant le dix-septième siècle, dit Sauval, on ne pouvait faire un pas sans en trouver. » Les barbiers étuvistes allaient crier dans les rues :

Seignor, quar vous allez baingner
Et estuver sans deslayer,
Li bains sont chaus, c'est sans mentir.

Les bains étaient d'ailleurs des lieux de plaisir et de rendez-vous galants. Les jeunes gens s'y invitaient à dîner, les femmes y cachaient leurs déréglements, et, jusqu'au temps de Louis XIV, les étuviers furent des entremetteurs de débauche.

4° Rue *Rambuteau*. Cette grande et belle voie publique a été ouverte récemment pour faire communiquer la Place-Royale et le faubourg Saint-Antoine avec les Halles : elle part de la rue de Paradis, traverse l'ancien hôtel de Mesmes, absorbe la rue des Ménétriers, efface les restes du couvent Saint-Magloire, absorbe la rue de la Chanverrie et arrive à la pointe Saint-Eustache : elle a pris ses aises aux dépens de tout ce réseau inextricable de sales maisons qui se pressaient de la rue Sainte-Avoye aux Halles, coupant à droite et à gauche un morceau à chaque rue, mais aussi donnant de l'air et du soleil à trois quartiers. Le commerce et l'industrie se sont emparés de cette rue nouvelle, dont quelques maisons sont assez élégamment construites : l'une d'elles a sur sa façade un buste de Jacques Cœur, élevé par les soins de la ville, avec cette inscription :

A JACQUES COEUR.
PRUDENCE, PROBITÉ, DÉSINTERESSEMENT.

On croit que ce grand financier avait une maison dans ces parages, les uns disent rue de l'Homme-Armé, les autres rue Beaubourg : si l'on a voulu offrir un modèle aux honnêtes épiciers, liquoristes, droguistes du quartier, en leur montrant l'image du grand marchand, dont l'argent a fait autant que l'épée de Jeanne d'Arc pour sauver la France, le buste eût été

mieux placé dans le quartier des rois de la finance, en substituant, dans l'inscription, au mot prudence, qui n'est qu'un banal conseil, le mot patriotisme, qui eût été une digne leçon.

La rue Saint-Martin est séparée de son faubourg par la *Porte Saint-Martin*[1], arc de triomphe élevé, en 1674, à Louis XIV, sur les dessins de Pierre Bullet, élève de Blondel. Là commence le *boulevard Saint-Martin,* qui présente un aspect aussi animé, mais plus commerçant et moins tumultueux que le boulevard du Temple. On y trouve le théâtre de *l'Ambigu-Comique*, qui était d'abord sur le boulevard du Temple, et le théâtre de la *Porte-Saint-Martin*, construit en 1781 dans l'espace de soixante-quinze jours, pour remplacer provisoirement la salle incendiée de l'Opéra.

Le *faubourg Saint-Martin* s'est appelé longtemps *faubourg Saint-Laurent,* à cause de l'église paroissiale qui s'y trouve située, et dont la fondation remonte au sixième siècle. C'est une voie très-large et l'une des plus belles entrées de Paris. On n'y trouve aucun édifice public, si ce n'est l'*hospice des Incurables-Hommes* qui occupe l'ancien couvent des Récollets. Vis-à-vis le couvent, était la foire Saint-Laurent, qui datait du temps de Louis VI, mais qui n'eut de célébrité qu'en 1661, époque à laquelle les prêtres de la mission Saint-Lazare, possesseurs du champ où elle se tenait, y firent construire des boutiques et des rues. Elle fut supprimée en 1789 (*Hist. de Paris*, p. xxv).

Le faubourg Saint-Martin aboutit à la *Villette*, commune riche et populeuse qui doit sa prospérité aux canaux de l'Ourcq et Saint-Martin, et qui a été l'un des principaux théâtres de la bataille de Paris. — Le *canal Saint-Martin*, qui commence à la barrière de la Villette, dérive les eaux du canal de l'Ourcq dans la Seine : il a été ouvert en 1825. Sa longueur est de 3,200 mètres, sa largeur de 27, sa pente de 25, répartie entre dix écluses; il traverse le faubourg du Temple, la rue de Ménilmontant, et aboutit à la place de la Bastille; il est bordé d'un côté par le *quai de Valmy*, de l'autre par le *quai de Jemmapes*. Ces quais sont couverts de magasins de bois, de pierres, de charbons, de tuiles, etc., parmi lesquels on remarque les bâtiments de *l'Entrepôt*.

Entre les faubourgs Saint-Martin et du Temple, se trouvait la butte de *Montfaucon*, où était le plus célèbre des gibets du moyen âge; sa construction datait du onzième siècle. Là périrent Pierre de la Brosse, Enguerrand de Marigny, Jean de Montaigu, Jacques de Samblançay et autres ministres; car il paraît que sous la monarchie absolue, la responsabilité ministérielle était une *vérité*.

CHAPITRE VI.

RUE ET FAUBOURG SAINT-DENIS.

Cette rue, l'une des plus anciennes et des plus populaires de Paris, doit son origine au village où saint Denis fut enterré, et qui attirait un grand concours de fidèles. Les pieuses légendes racontaient que le saint, après sa décollation dans la prison de Saint-Denis-de-la-Chartre, avait suivi ce chemin, en portant sa tête dans ses mains, jusqu'au lieu où il voulait être enterré. Le chemin se couvrit de chapelles, de stations, de maisons. Cependant, au onzième siècle, la rue Saint-Denis n'allait encore que jusqu'à la rue d'Avignon où était une porte de l'enceinte de Louis VI; en 1197, elle atteignait la rue Mauconseil où était une porte de l'enceinte de Philippe-Auguste, dite porte aux Peintres; en 1418, elle allait jusqu'à la rue Neuve-Saint-Denis, où était une porte de l'enceinte de Charles VI; au seizième siècle elle atteignait les boulevards.

« C'était par la porte Saint-Denis, dit Saint-Foix, que les rois et les reines faisaient leur entrée. Toutes les rues, sur leur passage, jusqu'à Notre-Dame, étaient tapissées et ordinairement couvertes en haut avec des étoffes de soie et des draps *camelotés*. Des jets d'eau de senteur parfumaient l'air; le vin, l'hypocras et le lait coulaient de différentes fontaines. Les députés des six

1 Voir le dessin de la *porte Saint-Martin*, page 100 du 2[e] volume.

corps de marchands portaient le dais; les corps des métiers suivaient représentant en habits de caractère les *sept péchés mortels*, *les sept vertus*, *la mort*, *le purgatoire*, *l'enfer et le paradis*, le tout monté superbement. Il y avait de distance en distance des théâtres où des acteurs pantomimes, mêlés avec des chœurs de musique, représentaient des mystères de l'Ancien Testament : *le sacrifice d'Abraham*, *le combat de David contre Goliath*, etc. Froissard dit qu'à l'entrée d'Isabeau de Bavière, il y avait à la porte aux Peintres, rue Saint-Denis, *un ciel nué et étoilé très richement, et Dieu par figures séant en sa majesté, le Père, le Fils et le Saint-Esprit;* et dans ce ciel *petits enfants de chœur chantoient moult doucement en forme d'anges; et ainsi que la reyne passa dans sa litière découverte sous la porte de ce paradis, d'en haut deux anges descendirent, tenant en leurs mains une très riche couronne garnie de pierres précieuses, et l'assirent moult doucement sur le chef de la reyne, en chantant ces vers :*

Dame enclose entre fleurs de lys,
Reine êtes-vous de paradis,
De France et de tout le pays.
Nous retournons en paradis.

« Fête, peinture et vers, dit Charles Nodier, tout était bien naïf : on ne nous y reprendra plus. » A l'entrée de Louis XI, il y avait, à la fontaine du Ponceau « trois belles filles faisant personnages de sirènes toutes nues... et disoient de petits motets et bergerettes. Et près d'elles jouoient plusieurs instruments qui ren oient de grandes mélodies... » Les dernières entrées royales de la rue Saint-Denis ont eu lieu pendant la Restauration. Depuis les élections de 1827, où éclatèrent dans cette rue des troubles précurseurs des journées de 1830, elle a été déshéritée de ses honneurs féodaux, et se contente d'être, à cause du voisinage des Halles, la rue la plus commerçante, la plus tumultueuse, la plus assourdissante de Paris.

Dans une rue jadis aussi sainte, les monuments religieux devaient être nombreux. En effet, on y trouvait : 1° l'*hôpital Sainte-Catherine*, situé au coin de la rue des Lombards, et aujourd'hui détruit.—2° L'*église Sainte-Opportune*, dont la fondation remontait à la plus haute antiquité, et qui avait été reconstruite au treizième siècle : elle n'existe plus. — 3° L'*église des Saints-Innocents*, bâtie par Louis VII et Philippe-Auguste, et autour de laquelle était le célèbre cimetière dont nous avons parlé (*Hist. de Paris*, p. v). — 4° L'*église du Saint-Sépulcre*, sur l'emplacement de laquelle a été construite la cour Batave.—5° L'*hôpital de Saint-Jacques*, qui fut fondé en 1329 par des bourgeois de Paris pour les pèlerins de Saint-Jacques-de-Galice : son emplacement est occupé aujourd'hui par plusieurs rues. Un magasin de nouveautés a pour enseigne des statues trouvées dans les caveaux de l'église, qui n'a été détruite qu'en 1820. — 6° L'*hôpital de la Trinité*, fondé par Philippe-Auguste pour les orphelins, et qui a servi de théâtre aux confrères de la Passion (*Hist. de Paris*, p. x) : c'est aujourd'hui un passage. — 7° L'*église Saint-Sauveur*, où étaient enterrés les acteurs de l'hôtel de Bourgogne, et sur l'emplacement de laquelle est une maison de bains. — 8° Les couvents des *Filles-Dieu* et des *Filles Saint-Chaumont*, etc. De toutes ces églises il ne reste plus que celle de *Saint-Leu-Saint-Gilles*, qui date de l'an 1320. On y voyait jadis le tombeau du fameux ligueur Louchard, que Mayenne fit pendre dans une salle basse du Louvre.

Parmi les cinquante rues qui débouchent dans la rue Saint-Denis, nous remarquons :

1° Rue *des Lombards*. Elle tire son nom des banquiers italiens qui y demeuraient au moyen âge. Depuis le milieu du dix-septième siècle jusqu'à l'Empire, les confiseurs donnèrent à cette rue une célébrité à laquelle n'ont pas peu contribué les poëtes qui fabriquaient pour leurs bonbons des devises amoureuses à *six livres le cent*. Quel débouché à jamais regrettable pour la poésie! et combien de *Mélodies*, de *Chants du soir*, de *Cris du cœur*, de *Fleurs d'amour*, nous auraient été épargnés, de combien de déceptions, de misères, de suicides même n'eussions-nous pas été affligés, si la rue des Lombards eût conservé ses Mécènes d'autrefois! Mais à ces modestes éditeurs ont succédé les marchands en gros de denrées coloniales, qui ne se servent des œuvres des Muses que pour en envelopper le poivre ou la chandelle; et il ne reste des confiseurs du temps de Dorat que le *Fidèle Berger*, lequel avec ses rubans fanés

et son mouton caduc, tient bon au milieu des barriques d'huile et des tonneaux de fromage qui menacent de l'étouffer.

2° Rue *de la Grande-Truanderie*. Elle date de 1250 et tire son nom des truands ou mendiants qui l'habitaient. A la pointe du triangle qu'elle fait avec la rue de la Petite-Truanderie, existait jadis un puits fameux dans les traditions parisiennes. On racontait que, du temps de Philippe-Auguste, une jeune fille, désespérée de l'infidélité de son amant, s'y était précipitée. Le lieu devint célèbre sous le nom de *Puits d'amour*, et les amants s'y donnaient des rendez-vous. Sous François I[er], un jeune homme, désespéré des rigueurs de sa maîtresse, s'y précipita et ne se fit aucun mal ; la belle, touchée, l'épousa, et l'heureux amant fit reconstruire le puits, où on lisait encore, du temps de Sauval, ces deux beaux vers :

L'amour m'a refait
En 1525 tout à fait.

Aujourd'hui que les désespoirs amoureux sont passés de mode, le Puits d'amour, devenu hors d'usage, est démoli.

3° Rue *aux Ours*. Cette rue, qui date du treizième siècle, s'appelait aux *Oues* ou aux *Oies*, à cause des nombreux rôtisseurs qui l'habitaient : aussi disait-on d'un gourmand, à cause de l'hôpital Saint-Jacques, situé en face de cette rue : « Il est comme Saint-Jacques-l'Hôpital, le nez tourné à la friandise. » Au coin de la rue Salle-au-Comte, était, avant la Révolution, une statue de la Vierge, devant laquelle, chaque année, se brûlait un colosse d'osier habillé en soldat suisse. Cette cérémonie devait son origine à un sacrilége commis, dit-on, en 1418, par un soldat ivre qui, ayant donné un coup d'épée à la statue, en fit jaillir du sang. Dans cette rue *Salle-au-Comte* est une fontaine qui porte le nom du chancelier de Marle et fut construite par lui. Ce magistrat habitait l'hôtel qui avoisine cette fontaine et qui avait été bâti par le comte de Dammartin : c'est là qu'il fut arrêté par les Bourguignons, en 1518, conduit à la Conciergerie et massacré quelques jours après. Sauval raconte qu'un procureur au Châtelet, qui avait acheté en 1663 ce manoir seigneurial, s'y trouvait logé trop à l'étroit. De nos jours, le dernier de nos huissiers ne daignerait pas y loger ses clercs : quel progrès !

Dans la rue aux Ours débouche, parallèlement aux rues Saint-Martin et Saint-Denis, la rue *Quincampoix*, dont le nom vient probablement d'un de ses habitants. « C'est, dit Lémontey, un défilé obscur de quatre cent cinquante pas de long sur cinq de large, bordé par quatre-vingt-dix maisons d'une structure commune, et dont le soleil n'éclaire jamais que les étages les plus élevés. » Vers la fin du règne de Louis XIV, elle devint le séjour des juifs qui faisaient la banque, et des courtiers qui tripotaient des gains illicites sur les billets de l'État ou sur les emprunts du grand roi. A l'époque du système de Law, elle fut le centre de l'agiotage dont la fièvre agita toute la France ; et alors elle se trouva encombrée de joueurs depuis les caves jusqu'aux greniers : on s'y pressait, on s'y écrasait, on y achetait la moindre place au poids de l'or. C'est dans cette rue, dans le cabaret de l'Épée-de-Bois, au coin de la petite rue de Venise, que le comte de Horn assassina un des agioteurs pour lui voler son portefeuille : il fut arrêté, condamné et exécuté sur la roue.

5° Rue *Mauconseil*. Elle existait en 1250, et tirait son nom d'un de ses habitants. Nous avons dit ailleurs (*Hist. de Paris*, p. x) que là était situé l'hôtel d'Artois ou de Bourgogne. Cette rue prit, en 1790, le nom de Bon-Conseil, et le donna à une section de Paris qui se distingua par ses motions révolutionnaires : ce fut elle qui la première proclama la déchéance de Louis XVI.

6° Rue et passage *du Caire* [1]. Ils ont été construits sur l'emplacement du couvent des Filles-Dieu, qui, d'abord établi par Saint-Louis dans un terrain voisin de Saint-Lazare, fut détruit par les Anglais et transporté rue Saint-Denis en 1358. Au chevet de l'église se trouvait une croix devant laquelle s'arrêtaient les condamnés qu'on menait à Montfaucon, pour recevoir des religieuses trois morceaux de pain et une coupe de vin avec des paroles de charité : touchant usage que nous avons supprimé avec tant d'autres naïvetés de nos aïeux ! Que ferions-nous

[1] Voir le dessin de l'entrée du *passage du Caire*, page 12 du 2[e] volume.

aujourd'hui des Filles-Dieu? n'avons-nous pas les gendarmes? Le couvent et l'église furent détruits en 1798, et l'on ouvrit une rue et un passage qui prirent le nom du Caire, en mémoire de l'entrée des Français dans la capitale de l'Égypte.

Dans le voisinage de ce couvent se trouvait *la cour des Miracles*, dont les romanciers amateurs du laid et de l'horrible nous ont donné des descriptions exagérées. Voici ce qu'en dit Sauval : « Elle consiste en une place d'une grandeur très-considérable et en un très-grand cul-de-sac puant, boueux, irrégulier, qui n'est point pavé. Autrefois il confinait aux dernières extrémités de Paris. A présent il est situé dans l'un des quartiers des plus mal bâtis, des plus sales et des plus reculés de la ville, entre la rue Montorgueil, le couvent des Filles-Dieu et la rue Neuve-Saint-Sauveur, comme dans un autre monde. Pour y venir, il se faut souvent égarer dans de petites rues vilaines, puantes, détournées; pour y entrer, il faut descendre une assez longue pente, tortue, raboteuse, inégale. J'y ai vu une maison de boue à moitié enterrée, toute chancelante de vieillesse et de pourriture, qui n'a pas quatre toises en carré, et où logent néanmoins plus de cinquante ménages chargés d'une infinité de petits enfants légitimes, naturels ou dérobés. On m'a assuré que dans ce petit logis et dans les autres habitaient plus de cinq cents grosses familles entassées les unes sur les autres. Quelque grande que soit cette cour, elle l'était autrefois beaucoup davantage. De toutes parts elle était environnée de logis bas, enfoncés, obscurs, difformes, faits de terre et de boue, et tous pleins de mauvais pauvres. » Cet asile de mendiants et de malfaiteurs fut détruit en 1656. Aujourd'hui la cour des Miracles est un quartier populeux, industriel, à l'entrée duquel se trouve située la belle imprimerie d'où sort chaque semaine le *Diable à Paris*.

La rue Saint-Denis est séparée de son faubourg par la *porte Saint-Denis* [1], arc de triomphe élevé par la ville de Paris à Louis XIV en mémoire de la conquête de la Hollande : ce beau monument est l'œuvre de Blondel. Là commence le *boulevard Saint-Denis*, qui présente l'aspect et le caractère des rues qui l'avoisinent.

Le faubourg *Saint-Denis* n'offre rien de remarquable que la *maison de Saint-Lazare*, qui pendant longtemps a donné son nom à la rue, et dont nous avons parlé ailleurs (*Hist. de Paris*, p. VI). Au n° 112 est l'hospice Dubois, qui occupe l'ancien couvent des sœurs de la Charité.

CHAPITRE VII.

LES HALLES, LA RUE MONTORGUEIL, LE FAUBOURG POISSONNIÈRE.

I. — Les Halles.

Le premier marché de Paris fut établi dans la Cité, au marché Palu, le deuxième à la place de Grève, le troisième, sous Louis VI, aux Champeaux-Saint-Honoré. Philippe-Auguste régularisa ce dernier, et ordonna « qu'il seroit tenu en une grande place vague nommée *Champeaux*, auquel lieu furent édifiés maisons, habitations, ouvroirs, boutiques et places publiques, pour y vendre toutes sortes de marchandises, et fut appelé ce marché les *halles* ou *alles*, pour ce que chacun y *alloit*. » Sous Louis IX, on y compta trois marchés pour les drapiers, merciers et corroyeurs, et un quatrième pour les fripiers et vendeurs de vieux linge, lequel fut régularisé en 1302 par cette ordonnance : « Comme jadis il eust une place vuide à Paris, tenant aux murs du cimetière des Innocents, et en icelle place, povres femmes lingières, vendeurs de petits solliers et povres piteables persones vendeurs de menues ferperies, avons desclairci et desclaircissons que les dites personnes vendront leurs deurées d'ores en avant sous la halle en la forme que s'ensuit... » Au quatorzième siècle, les halles prirent un grand accroissement : on y voyait un marché aux tisserands, des étaux à foulons, des halles au lin, au chanvre, aux toiles, au blé, des boutiques pour chaudronniers, gantiers, pelletiers, chaussiers, tanneurs, tapissiers, etc. Elles jouèrent un grand rôle dans les troubles politiques de cette époque : c'était le

[1] Voir le dessin de la *porte Saint-Denis*, page 100 du 2e volume.

quartier populaire, le foyer des émeutes, le rendez-vous des ennemis de la noblesse; c'était là que les princes allaient haranguer humblement la foule et mendier ses bonnes grâces; c'était là qu'on allait lire les traités de paix, ordonnances royales, convocations d'assemblées; c'est de là que sortirent les bandes qui, sous la conduite des fameux bouchers bourguignons, dominèrent si longtemps la ville.

« En 1551, dit Corrozet, les halles furent entièrement rebasties de neuf, et furent dressés, bastis et continués excellents édifices. » On perça des rues nouvelles, lesquelles furent affectées à certains métiers ou commerces, rues *de la Cordonnerie*, *de la Petite* et *de la Grande-Friperie*, *de la Cossonerie* ou *Coconnerie* (c'est-à-dire des marchands de volaille), *des Fourreurs*, *de la Heaumerie*, *de la Lingerie*, *de la Chanverrerie*, *de la Tonnellerie*, etc. Alors furent aussi construits les piliers des halles; et l'on restaura le *pilori*, qui était situé au marché au poisson, et où avaient été décapités Pierre des Essarts et le duc de Nemours.

Les halles eurent encore beaucoup d'importance pendant les troubles de la Ligue et de la Fronde; elles en eurent moins pendant la Révolution. Napoléon fit de leur assainissement l'objet de sa sollicitude, et ordonna « qu'il serait construit une grande halle qui occuperait tout le terrain des halles actuelles depuis le marché des Innocents jusqu'à la halle aux farines. » Le projet n'a reçu qu'un commencement d'exécution : il faudrait dix à douze millions pour l'achever. Avec cet argent nous avons bâti un fastueux palais au préfet de la Seine, nous allons en bâtir un autre au préfet de police : le peuple peut attendre.

II. — La rue Montorgueil et le faubourg Poissonnière.

La rue *Montorgueil* commence à l'extrémité des halles, vers la pointe Saint-Eustache. Elle se nommait jadis, dans sa première partie, rue *au Comte* ou *à la Comtesse d'Artois*, à cause de l'hôtel d'Artois, situé entre les rues Mauconseil et Pavée; et dans cette partie était une porte de l'enceinte de Philippe-Auguste. Son nom de Montorgueil lui vient du monticule vers lequel elle conduit, monticule appelé, on ne sait pourquoi, *Mons-Superbus*, et qui est occupé aujourd'hui par le quartier Bonne-Nouvelle. Après la rue du Cadran, elle devient la rue *du Petit-Carreau*, dont le nom a été donné par une enseigne et à l'extrémité de laquelle se trouvait le mur d'enceinte de Charles VI; enfin elle se nomme rue *Poissonnière*, et ce nom lui vient des marchands de marée qui la traversaient ou l'habitaient. La rue Montorgueil, fort importante comme débouché des halles, très-populeuse et très-commerçante, ne renferme aucun monument public, à moins qu'on ne veuille compter comme tel le marché aux huîtres. Parmi les rues qui y débouchent, nous remarquons :

1° Rue *Marie-Stuart*. Cette rue, jusqu'en 1809, s'est appelée *Tireboudin*, et voici sur ce nom ce que raconte Saint-Foix : « Marie Stuart, dit-il, passa dans cette rue, en demanda le nom; il n'était pas honnête à prononcer; on en changea la dernière syllabe, et ce changement a subsisté. » Les habitants de la rue Tireboudin, au bout de deux siècles et demi, ne furent pas satisfaits de ce nom, ils demandèrent à le changer, et à donner à leur rue celui de Grand-Cerf, qui était le nom d'un hôtel voisin (aujourd'hui transformé en passage). C'était en 1809; le ministre de l'intérieur par intérim, Fouché, accéda à la demande; mais la délicatesse, le bon goût, l'esprit aristocratique du duc d'Otrante furent blessés du nom proposé, et il répondit : « Il me semble que le nom de *Grand-Cerf*, qu'ils proposent de substituer à l'ancien, a quelque chose d'ignoble : cela rappelle plutôt l'enseigne d'une auberge que le nom d'une rue. Je pense qu'il est plus convenable de lui donner le nom de la princesse à qui la rue Tireboudin doit son premier changement. Le nom de Marie Stuart rappellera une anecdote citée dans tous les itinéraires de Paris. » Et ainsi fut-il fait. Tout cela est bien, tout cela est digne du purisme littéraire de l'Empire, digne du personnage qui nous en a laissé ce curieux échantillon; malheureusement, l'anecdote de Saint-Foix est un conte fait à plaisir; et si l'ancien oratorien, devenu grand dignitaire de l'empire, avait consulté les archives municipales et le censier de l'évêché, il aurait vu que cent quarante ans avant que Marie Stuart vint en France, c'est-à-dire en 1419, la rue Tireboudin portait ce nom, et que probablement

elle n'en avait jamais eu d'autre. Cette rue n'en restera pas moins baptisée, par la grâce de Fouché, du nom de l'infortunée reine d'Écosse, qui sans doute n'y a jamais mis le pied.

2° Rue *du Cadran*. Elle s'appelait d'abord rue *des Égouts* et ensuite rue *du Bout-du-Monde*. Ce dernier nom, d'après Saint-Foix, venait d'une enseigne où l'on avait peint un *bouc*, un *duc*, un *monde*, avec cette inscription : au *Bouc-Duc-Monde*. Il paraît que sous l'Empire un prurit de délicatesse s'était emparé de tous les bourgeois du quartier Montorgueil, car les naturels de la rue du Bout-du-Monde se crurent déshonorés de porter un nom qui pouvait faire croire aux étrangers qu'ils étaient placés aux antipodes de la capitale : ils demandèrent à changer ce nom en celui du Cadran, ce qui leur fut bénignement accordé.

La rue *Poissonnière* aboutit aux *boulevards Bonne-Nouvelle* et *Poissonnière*. Le premier offre à peu près la même physionomie que le boulevard Saint-Denis, au moins par son côté septentrional, car il se sent du voisinage des quartiers à la mode par son côté méridional, construit récemment. On y trouve le *théâtre du Gymnase dramatique*, bâti en 1820, sur l'emplacement du cimetière Bonne-Nouvelle. Que les honnêtes bourgeois qui étaient enterrés là seraient surpris et confus, si, venant à se réveiller, ils entendaient les marivaudages qui se chantent ou se roucoulent sur leurs tombes ! Au boulevard Poissonnière commence la promenade du luxe et du beau monde : on n'y trouve aucun édifice public.

Le faubourg *Poissonnière* ne date que du dix-septième siècle. C'était alors un chemin dit de la *Nouvelle-France* et qui était bordé de jardins, de vignes et de guinguettes. Il porta pendant quelque temps le nom de Sainte-Anne, à cause d'une chapelle voisine. Au coin de la rue Bergère est le *Conservatoire* ou *École de musique et de déclamation*, fondé en 1784, pour fournir des acteurs et artistes aux théâtres royaux : il est situé dans les bâtiments de la couronne dits des Menus-Plaisirs. Au n° 76 est la caserne de la Nouvelle-France, où l'on montre une chambre qui a été habitée par Bernadotte et Hoche, alors sergents dans les gardes françaises. Plus haut, est l'ancien hôtel de François de Neufchâteau, aujourd'hui occupé par la première usine à gaz qui ait éclairé la capitale.

Les rues qui débouchent dans ce faubourg ne remontent pas à plus de quatre-vingts ans : celles de *l'Échiquier*, *Hauteville* et *d'Enghien* ont été ouvertes en 1772, sur l'emplacement du prieuré des Filles-Dieu ; celles qui ont été ouvertes dans le clos Saint-Lazare sont toutes récentes et à peine construites. La plus considérable est la rue *Lafayette*, qui ouvre une communication importante entre les quartiers du nord-ouest de Paris avec les faubourgs Saint-Denis et Saint-Martin. Dans cette rue sont l'église nouvelle de *Saint-Vincent-de-Paul*, à laquelle sa position donne un aspect monumental, et l'embarcadère du chemin de fer du Nord.



CHAPITRE VIII.

LA RUE ET LE FAUBOURG MONTMARTRE.

La rue *Montmartre* tire son nom de la butte célèbre où elle conduit. Elle a eu trois portes : la première, de l'enceinte de Philippe-Auguste, en face des nos 15 et 32 ; la deuxième, de l'enceinte de Charles VI, entre les rues des Fossés-Montmartre et Neuve-Saint-Eustache ; la troisième, sous Louis XIII, vers les rues des Jeûneurs et Neuve-Saint-Marc. Cette rue, l'une des plus commerçantes et des plus populeuses de la ville, n'a d'autre monument public que *l'église Saint-Eustache*, vaste monument où l'architecture gothique écrase celle de la renaissance, et qui renfermait les sépultures de Duhaillan, Voiture, Vaugelas, Lamotte-Levayer, Benserade, Furetière, La Feuillade, Colbert, Tourville, Chevert, etc. On y trouve encore *l'hôtel d'Uzès*, où fut placé, sous l'empire, l'administration des douanes, et qui appartient aujourd'hui à M. Benjamin Delessert.

Parmi les rues qui aboutissent dans la rue Montmartre, nous remarquons :

1° La rue *du Jour*. Elle tire son nom altéré d'un *séjour* que le roi Charles V fit construire entre les rues Montmartre et Coquillière, et qui consistait en six corps de logis, une chapelle, un grand jardin, des écuries, un manége, etc. Cette belle demeure fut détruite sous Louis XI. On remarque encore dans cette rue, *l'hôtel Royaumont*, qui fut habité par le comte de Bouteville, ce roi des raffinés d'honneur, dont l'existence turbulente finit sur la place de Grève. On sait que, proscrit pour vingt deux duels, et réfugié à Bruxelles, il jura qu'il se battrait à Paris, dans la Place-Royale, en plein jour : ce qu'il fit. L'hôtel Royaumont avait été, pendant sa vie, le rendez-vous, l'école et le conseil de guerre de ces duellistes de profession qui jouaient leur vie et celle des autres sur les motifs les plus frivoles : là se formèrent le jeune Bussy, qui mourut pour Bouteville, Deschapelles, qui mourut avec lui, le commandeur de Valençay, qui tua le marquis de Cavoye et n'en fut pas moins cardinal. C'est là aussi que naquit le fils posthume de Bouteville, qui devint le maréchal de Luxembourg. — La rue du Jour se prolonge par la rue *Oblin* jusqu'à la halle au blé, construite sur l'emplacement de l'*hôtel de Soissons*. (*Hist. de Paris*, p. x).



2° Rue *Jean-Jacques-Rousseau*. Au treizième siècle, elle se nommait *Plâtrière*, et a gardé ce nom jusqu'en 1791, où celui de Rousseau lui fut donné. L'auteur d'*Émile* avait demeuré au quatrième étage de la maison n° 2. Dans cette rue étaient les *hôtels Bullion* et d'*Armenonville*, tous deux bâtis sur l'emplacement de *l'hôtel d'Épernon*, qui lui-même avait été bâti sur l'emplacement de *l'hôtel de Flandre*. Celui-ci, construit au treizième siècle, près de la porte Coquillière, par Guy, comte de Flandre, avait servi de local aux confrères de la Passion, qui y attirèrent la foule avec le Mystère des apôtres (*Hist. de Paris*, p. x et xvi). Le fastueux hôtel Bullion, où ce financier donna tant de somptueuses fêtes, était naguère encore l'hôtel des ventes publiques. Le vaste hôtel d'Armenonville, construit par le contrôleur des finances d'Hervart, qui a eu pour dernier propriétaire le ministre d'Armenonville, est devenu, depuis 1757, *l'hôtel des Postes*.

Le prolongement de la rue Jean-Jacques-Rousseau se nomme rue *de Grenelle*. Dans cette

rue est l'ancien hôtel des Fermes, qui, avant de loger le chancelier Séguier et l'Académie française (*Hist. de Paris*, p. XXVI), avait été habité par le duc de Bellegarde et le comte de Soissons. Dans cette même rue est morte Jeanne d'Albret.

3° Rue *de la Jussienne*. Le nom de cette rue vient, par corruption, de Sainte-Marie l'Égyptienne, à laquelle était dédiée une chapelle située au coin de la rue Montmartre. Cette chapelle était le siége de la confrérie des drapiers de Paris : elle avait des vitraux qui représentaient les actes de la vie de la sainte, même dans sa partie la moins édifiante; l'un d'eux, qui fut détruit en 1660, avait pour inscription : *Comment la sainte offrit son corps au batelier pour son passage*. Par un rapprochement assez bizarre, madame Dubarry, après la mort de Louis XV, demeura pendant quelques années dans cette rue, au n° 16; elle s'en alla ensuite habiter un magnifique hôtel au coin des rues Sainte-Anne et des Petits-Champs, et c'est là que le bourreau vint la chercher.

4° Rue *des Vieux-Augustins*. Des frères Augustins étant venus d'Italie en France, sous Louis IX, « le roi, dit Joinville, les pourveut et leur acheta la grange à un bourgeois de Paris et toutes les appartenances, et leur fist faire un moustier dehors la porte Montmartre. » Ces religieux ayant abandonné ce moustier, dans le quatorzième siècle, pour aller s'établir sur le quai qui a pris d'eux le nom de Grands-Augustins, une rue fut ouverte sur son emplacement, qui s'appela des Vieux-Augustins.

Le *boulevard Montmartre* [1], auquel aboutit la rue du même nom, est, avec le boulevard des Italiens, la promenade du beau monde, le centre du luxe et des plaisirs de Paris. On n'y trouve d'autre édifice public que le *théâtre des Variétés*, construit en 1807.

Le faubourg *Montmartre* n'offre rien de remarquable : depuis une vingtaine d'années il a pris un grand accroissement et est devenu un quartier de luxe et d'affaires. Il n'atteint pas, sous son nom, les barrières, mais se bifurque, près de l'église Notre-Dame-de-Lorette, en deux rues : la plus ancienne, dite *des Martyrs*, la plus nouvelle, dite *Notre-Dame-de-Lorette*. Ces rues, que la mode a prises sous son patronage depuis quelques années, et qui sont couvertes d'élégantes maisons et de petits palais, sont habitées généralement par des gens de finance, des artistes, des jeunes gens, et par une classe particulière de jolies femmes qu'on a baptisées du nom de *lorettes*. La rue Notre-Dame-de-Lorette est coupée par la petite place Saint-Georges, qui est ornée d'une belle fontaine et bordée de charmants hôtels : l'un d'eux est habité par M. Thiers.

Parmi les rues qui aboutissent dans le faubourg Montmartre, nous remarquons :

1° Rue *Geoffroy-Marie*. Cette rue a été ouverte récemment sur les terrains dits *de la Boule-Rouge*, qui appartenaient à l'Hôtel-Dieu, d'après la donation suivante : « A tous ceux qui ces présentes lettres verront, l'official de la cour de Paris, salut en Notre-Seigneur : savoir faisons que, par-devant nous, ont comparu *Geoffroy*, couturier de Paris, et *Marie* son épouse, lesquels ont déclaré que, naguère, ils avaient, tenaient et possédaient de leurs conquêts une pièce de terre contenant environ huit arpents, sise aux environs de la grange qui est appelée *Grange-Bataillère*, hors des murs de Paris, à la porte Montmartre, chargée de huit livres parisis de cens, payables chaque année, lesquels huit arpents de terre, lesdits Geoffroy et Marie ont donnés, dès maintenant et à toujours, aux pauvres de l'Hostel-Dieu de Paris... En récompense de laquelle chose, les frères dudit Hostel-Dieu ont concédé auxdits Geoffroy et Marie, à perpétuité, la participation qu'ils ont eux-mêmes aux prières et aux bienfaits qui ont été faits et qui se feront à l'avenir audit Hostel-Dieu. Ont également promis lesdits frères de donner et de fournir, en récompense de ce qui précède, auxdits Geoffroy et Marie, pendant leur vie et au survivant d'eux, tout ce qui leur sera nécessaire en vêtements et en nourriture à l'usage desdits frères et sœurs, de la même manière et suivant le même régime que lesdits frères et sœurs ont l'habitude de se vêtir et nourrir. Le 1er août 1260. »

Les terrains de la Boule-Rouge ont été vendus plus de quatre millions. La Grange-Batailière ou Batelière, dont il est question dans la donation de Geoffroy et Marie, était un fief

[1] Voir la vue du *boulevard Montmartre*, page 97 du 2e volume.

dépendant de l'évêché de Paris, et renfermant cent quatre-vingts arpents : combien valent aujourd'hui ces cent quatre-vingts arpents ?

2° Rue *de la Victoire*. C'était encore, au commencement du dix-huitième siècle, la ruelle des Postes, la ruelle Chanterelle ou Chantereine, ruelle infecte et pleine de marécages. Vers la fin de ce siècle, elle commença à se peupler, et ce fut grâce aux prodigalités des grands seigneurs qui y bâtirent des petites maisons pour leurs maîtresses. La Duthé et la Dervieux y avaient des hôtels. Sous le Directoire, on y construisit le théâtre Olympique, qui attira la *jeunesse dorée* et les *merveilleuses* de ce temps, et où l'on vit souvent les élégantes habitantes du quartier, madame Tallien, qui demeurait rue Cerutti ; madame Récamier, qui demeurait rue de la Chaussée-d'Antin ; madame Beauharnais, qui demeurait rue Chantereine. Celle-ci habitait, au n° 48, un hôtel qui avait appartenu à Talma, après avoir été bâti par Condorcet (*Hist. de Paris*, p. xxxi) : c'est là qu'elle épousa le général Bonaparte. C'est là que le vainqueur de Rivoli, après le traité de Campo-Formio, alla cacher sa gloire et ses projets ; c'est là que tous les partis vinrent, suivant son expression, sonner à sa porte ; c'est là qu'il recevait ses amis, les membres de l'Institut, les conspirateurs ; c'est là que furent conçus l'expédition d'Égypte et l'attentat du 18 brumaire. A cette époque, la rue Chantereine avait pris le nom de la Victoire. L'arrêté du département qui lui donna ce nom, soit par esprit républicain, soit par respect pour la modestie alors si bien jouée du général Bonaparte, n'exprime aucunement l'intention de faire honneur au conquérant de l'Italie et ne prononce même pas son nom. Voici cet arrêté :

« L'administration centrale du département considérant qu'il est de son devoir de faire disparaître tous les signes de royauté qui peuvent encore se trouver dans son arrondissement ; voulant aussi consacrer le triomphe des armées françaises par un de ces monuments qui rappellent la simplicité des mœurs antiques ; ouï le commissaire du pouvoir exécutif, arrête que la rue *Chantereine* portera le nom de rue *de la Victoire*. » (Séance du 8 nivôse an VI — 29 décembre 1797.) Napoléon était revenu à Paris le 5 décembre.

Le petit hôtel Bonaparte fut vendu sous l'Empire et passa à divers propriétaires. En 1821, il fut occupé par le général Bertrand, qui revenait de Sainte-Hélène. Aujourd'hui il appartient à un ancien directeur de journal, M. Jacques Coste ; ses jardins font partie de l'établissement des Néo-Thermes [1].

CHAPITRE IX.

QUARTIER DU PALAIS-ROYAL, DE LA BOURSE ET DE LA PLACE VENDOME.

Jusqu'ici nous avons trouvé de grandes voies de communication partant de la place de Grève, des halles ou de leurs environs, c'est-à-dire du Paris de Louis le Gros, et rayonnant jusqu'aux barrières, où elles se continuent par de grandes routes. Il ne nous reste plus qu'une seule voie de ce genre, c'est la rue et le faubourg Saint-Honoré. Tout l'intervalle entre cette rue artérielle et la rue et faubourg Montmartre, que nous venons de décrire, est une ville nouvelle, qui date, pour la partie qui s'étend jusqu'aux boulevards, de deux siècles à peine ; pour la partie qui est au delà des boulevards, de moins d'un siècle. Cette ville nouvelle, par suite de la tendance qu'a Paris à s'en aller vers le nord-ouest, est devenue le centre fictif de la capitale, le chef-lieu de son commerce et de son luxe, sa partie la plus riche et la plus fréquentée. Nous appellerons la première quartier du Palais-Royal, de la Bourse et de la place Vendôme ; la deuxième, quartier de la Chaussée-d'Antin.

Le quartier du Palais-Royal, de la Bourse et de la place Vendôme comprend un triangle dont les trois côtés, à peu près égaux, sont formés par : 1° les rues Croix-des-Petits-Champs et Notre-Dame-des-Victoires ; 2° les boulevards depuis la rue Montmartre jusqu'à la Made-

[1] Voir le dessin de cet hôtel, page xxxi du 1er volume.

leine; 3° la rue Saint-Honoré. Cette dernière rue ayant été la grande voie de réunion de la ville nouvelle à l'ancien Paris, les rues principales de ce triangle lui sont perpendiculaires. Ces rues, dont la description nous donnera celle de tout le quartier, sont : 1° la rue Croix-des-Petits-Champs, la place des Victoires et la rue Notre-Dame-des-Victoires ; 2° le Palais-Royal, la rue Vivienne et la place de la Bourse ; 3° la rue Richelieu ; 4° les rues Sainte-Anne et Grammont ; 5° la place Vendôme et la rue de la Paix ; 6° la rue Royale.

I. — Rue Croix-des-Petits-Champs, place des Victoires et rue Notre-Dame-des-Victoires.

La rue *Croix-des-Petits-Champs* date du seizième siècle : elle a pris son nom des terrains où elle a été ouverte, et d'une croix qui était placée à son extrémité, près de la muraille de la ville. C'est dans cette rue que la famille de la Force fut massacrée à la Saint-Barthélemi, et que le cadet de cette famille échappa aux assassins comme par miracle[1]. On y trouve les bâtiments de la *Banque de France*, laquelle y fut établie en 1812, dans l'ancien hôtel de Toulouse. Cet hôtel avait été bâti en 1620 par Phelipeaux de la Vrillière ; il fut racheté en 1713 par le comte de Toulouse, et le duc de Penthièvre l'habita jusqu'à la Révolution.

La place *des Victoires* a été ouverte sur l'emplacement de l'hôtel de la Ferté-Senneterre et de l'ancienne muraille de la ville, dans un quartier si désert encore, dans le milieu du dix-



septième siècle, qu'on y volait en plein jour, et qu'une rue voisine en a pris le nom de *Vide-Gousset*. Sa construction est due au duc de la Feuillade, l'un des plus braves et des plus

1 Voici comment il le raconte lui-même. « Le père marchait le premier, son fils aîné ensuite, et le cadet venait le dernier. Étant arrivés au fond de la rue des Petits-Champs, près le rempart, les soldats crièrent : Tue ! tue ! On donna d'abord plusieurs coups de poignard à l'aîné des enfants, qui s'écria en tombant : Ah ! mon Dieu ! je suis mort ! Le père, se retournant vers son fils, est aussitôt percé de coups ; le plus jeune, couvert de sang, mais qui, par miracle, n'avait pas été atteint, s'écria aussi, comme inspiré du ciel : Je suis mort ! et en même temps se laissa tomber entre son père et son frère, qui, bien que par terre, reçurent encore force coups, tandis que lui n'eut pas seulement la peau percée. Dieu le protégea si visiblement que, quoique les meurtriers les dépouillassent et les laissassent tout nus et sans chemise, ils ne reconnurent jamais qu'il y en avait un qui n'avait aucune blessure. Comme ils crurent les avoir achevés, ils se retirèrent en disant : Les voilà bien tous trois... Le jeune Caumont demeura ainsi tout nu jusqu'à ce que, sur les quatre heures du soir, ceux des

intelligents seigneurs du dix-septième siècle, qui voulut y élever un monument à la gloire de Louis XIV. La statue du grand roi, couronnée par la Victoire et entourée de colonnes monumentales portant quatre fanaux, y fut inaugurée en 1686 avec des cérémonies pompeuses. « Le duc de la Feuillade, dit Choisy, fit trois tours à cheval à la tête du régiment des gardes avec toutes les prosternations que les païens faisaient autrefois devant les statues de leurs empereurs. » Cette statue était remarquable par quatre figures colossales des nations vaincues qui décoraient le piédestal, et qui, en 1790, ont été portées à l'hôtel des Invalides, dont elles ornent la façade. Ce monument fut détruit en 1792; on éleva à sa place une pyramide en bois en l'honneur des citoyens tués le 10 août, et la place prit le nom de *la Victoire-Nationale*. En 1800, Bonaparte y posa la première pierre d'un monument en l'honneur de Desaix et de Kléber; mais en 1806, la statue seule de Desaix y fut élevée : c'était une figure colossale complétement nue, de l'école impériale, de l'école de David, et dont le costume déplut tant aux pudiques bourgeois du quartier qu'on la couvrit de planches. En 1814, elle fut détruite et remplacée, en 1822, par une lourde statue de Louis XIV.

La rue *Notre-Dame-des-Victoires* n'a de remarquable que son église de même nom, qui faisait partie d'un couvent fondé en 1619 pour les Augustins-Déchaussés, vulgairement appelés *Petits-Pères*: cette église fut dédiée par Louis XIII à la Vierge, pour ses victoires sur les protestants : elle a servi de local à la Bourse pendant la Révolution. On lit dans les *Mémoires* de Dangeau : « On veut établir une réforme dans les Petits-Pères, à Paris; car on en a chassé plusieurs qui menoient une vie un peu scandaleuse. Les Petits-Pères avoient des portes par où ils entroient et sortoient sans être vus, et y faisoient entrer des femmes. Ils avoient des chambres et des lits où rien ne manquoit, jusqu'aux toilettes, et on y faisoit bonne chère : à la fin le roi y a mis la main. »

II. — Le Palais-Royal, la rue Vivienne et la place de la Bourse.

Le *Palais-Royal* occupe l'emplacement de constructions romaines, qui probablement appartenaient à quelque grande *villa*. Au quatorzième siècle, la partie voisine de la rue Saint-Honoré était occupée par l'hôtel d'Armagnac, qui appartenait au fameux connétable massacré en 1418, et la partie où est aujourd'hui le jardin était traversée par le mur d'enceinte de Charles VI, qui partait de la place des Victoires, et aboutissait dans la rue Saint-Honoré à la rue *du Rempart*. On sait comment et par qui ce palais fut construit; mais aujourd'hui il ressemble peu à ce qu'il était dans l'origine, quand ses jardins s'étendaient jusqu'aux rues Richelieu, Neuve-des-Petits-Champs, des Bons-Enfants; quand il avait à son aile droite un théâtre qui pouvait contenir trois mille personnes, et où se tint l'Opéra pendant un siècle (sur son emplacement est la rue de Valois), à son aile gauche deux galeries, l'une peinte par Philippe de Champagne, et représentant les actions du cardinal Richelieu, l'autre ornée des portraits des hommes illustres de la France. Les ducs d'Orléans, auxquels il fut donné en apanage en 1692, le gardèrent longtemps sans lui faire subir d'autres changements que la destruction des galeries; mais en 1781, Philippe-Égalité fit abattre la grande allée de marronniers, percer les rues de Valois et de Montpensier, construire les galeries qui forment aujourd'hui un si magnifique bazar, et remplir le milieu du jardin par un cirque à demi souterrain destiné à des spectacles et à des cafés. Que de sarcasmes ces nouveautés valurent au prince de la part de la cour, qui n'y voyait qu'une spéculation

maisons voisines, sortant soit par curiosité, soit dans le désir de profiter de ce que les bourreaux pouvaient avoir laissé, s'approchèrent pour visiter les corps. Un marqueur du jeu de paume de la rue Verdelet, voulant lui arracher un bas de toile qui lui était resté à une jambe, le retourna, car il avait le visage contre terre, et, le voyant si jeune, s'écria : Hélas! celui-ci n'est qu'un pauvre enfant; n'est-ce pas grand dommage? quel mal pouvait-il avoir fait? Ce qu'oyant le jeune Caumont, il leva doucement la tête et lui dit tout bas : Je ne suis pas mort; je vous prie, sauvez-moi la vie. Mais soudain lui mettant la main sur la tête : Ne bougez pas, dit-il, car ils sont encore là. Ce qu'il fit, et ledit homme se promenant par là peu de temps après, s'en revint à lui et lui dit : Levez-vous, car ils s'en sont allés. Et soudain lui jette un méchant manteau sur les épaules, car il était tout nu, et, faisant semblant de le frapper, le fait marcher devant lui. Qui menez-vous donc là? demandèrent les voisins. C'est un petit neveu qui est ivre et que je fouetterai à bon escient, répondit le marqueur. Il le conduisit ainsi chez lui » (*Mém. de la Force*, publiés par le marquis de la Grange, t. I, p. 18.)

et des boutiques, de la part du peuple qui y perdait sa promenade favorite et son fameux *arbre de Cracovie*, rendez-vous des nouvellistes, où, depuis un siècle, était discuté le sort des États! Mais le prince voulait augmenter ses revenus, et à cette même époque, le théâtre de l'Opéra, ruiné par un incendie, étant allé s'établir provisoirement dans la salle de la Porte-Saint-Martin, il lui substitua sur l'autre flanc de son palais, rue Richelieu, à la place d'une galerie peinte par Coypel, et dite le parterre d'Énée, un théâtre destiné d'abord aux *Variétés amusantes*, et où la Comédie-Française s'est installée depuis 1799. Cependant trois côtés seulement du bazar avaient été construits quand la Révolution arriva : alors on substitua à la galerie du sud un hangar de planches où vinrent s'établir les marchands et la foule ; c'est là ce *Camp des Tartares*, ces fameuses Galeries de Bois, qui ont réellement joué un rôle de premier ordre dans l'histoire de Paris ; hideuses et poudreuses constructions, où pendant quarante ans la licence, le commerce, les plaisirs, les lettres se sont entassés. Nous avons dit ailleurs (*Hist. de Paris*, p. XXIV) que le jardin et les galeries devinrent le forum de la Révolution ; le Cirque fut incendié en 1799 ; le palais fut loué, après la mort du duc d'Orléans, à des restaurants, des cafés, des banques de jeu ; on y installa ensuite le Tribunat, et les derniers accents de l'éloquence révolutionnaire se firent entendre à côté des arbres où Camille Desmoulins avait poussé le premier cri de liberté. Après la suppression du Tribunat, la Bourse et le Tribunal de Commerce y furent abrités jusqu'en 1814 ; alors il fut rendu à l'héritier de ses premiers maîtres. Ce fut l'époque brillante du Palais-Royal, qui devint plus que jamais une sorte de Paris dans Paris, un centre de vie, de plaisirs, de luxe, d'enivrements de tout genre ; toute l'Europe s'y précipita, et les étrangers dépensèrent le butin de leurs conquêtes dans ses cafés, ses lupanars, ses maisons de jeu, ses boutiques : nul plaisir n'était bon, nul objet de luxe n'avait de prix, nulle marchandise n'était à la mode, qui ne sortaient du Palais-Royal. Tout cela dura jusqu'en 1830. Pendant cette époque, le duc d'Orléans avait entrepris de restaurer le palais de ses pères ; les abominables galeries de bois avaient disparu et fait place à la belle galerie d'Orléans ; les marchands et leurs étalages étaient contraints de rentrer dans leurs boutiques ; les lupanars et les maisons de jeu avaient été fermés ; le Palais-Royal avait pris l'air décent, régulier, magnifique qu'il a aujourd'hui[1]. Ce fut alors qu'une dy-



nastie nouvelle en sortit à travers les pavés et les barricades de Juillet. Le jardin vit dans ces glorieuses journées de nouveaux Desmoulins montés sur des chaises, lisant les ordonnances, appelant les citoyens aux armes ; le palais tomba aux mains du peuple à la suite d'un violent combat ; les cours et les galeries furent pendant des mois entiers encombrées par la foule,

[1] Voir le dessin du *jardin du Palais-Royal*, page 280 du 2e volume.

qui tantôt appelait le nouveau roi avec des applaudissements, tantôt grondait, furieuse, en demandant la tête des ministres de Charles X. Aujourd'hui, le palais n'est plus habité, et la vie semble s'éloigner des galeries et du jardin; Paris s'en va sur les boulevards; mais qu'il faudra de temps encore avant que ce magnifique bazar, cette belle promenade, ce rendez-vous commun à tous les coins de la France, cesse d'être un théâtre de plaisirs, de luxe, de civilisation!

La rue *Vivienne* était jadis une voie romaine qui menait à Saint-Denis, et qui était bordée, selon l'usage des anciens, de sépultures dont on a retrouvé de nombreux débris : parmi eux on a découvert des cuirasses de femmes, dont on n'a pu expliquer l'origine; mais il n'en est pas moins constant que les modistes qui peuplent aujourd'hui cette rue ont eu pour ancêtres des amazones. Quelques maisons y furent construites dans le seizième siècle, et elle prit alors son nom de la famille *Vivien*, qui y possédait de grands terrains; mais ce n'est qu'à l'époque où la construction du Palais-Royal recula les remparts de Paris jusqu'aux boulevards actuels (de la porte Saint-Denis à la Madeleine) qu'elle commença réellement à être habitée. Le cardinal Mazarin y fit construire un immense hôtel qui occupait l'espace entre les rues Neuve-des-Petits-Champs, Richelieu, Colbert et Vivienne, et qui, à sa mort, fut partagé en deux autres. Le premier, qui avait son entrée principale rue Neuve-des-Petits-Champs, fut donné au duc de la Meilleraye, devint en 1719 le siége de la compagnie des Indes, puis le contrôle général des finances, puis la Bourse, puis le Trésor, et il attend aujourd'hui qu'on le démolisse. Le deuxième, dit hôtel Nevers, est occupé aujourd'hui par la bibliothèque Royale, et nous en reparlerons. A côté de l'hôtel Mazarin était l'hôtel Colbert, qui occupait l'emplacement de la rue de même nom, et à côté de cet hôtel, deux maisons que Colbert acheta en 1666, et où il fit mettre la bibliothèque Royale, qui y resta jusqu'en 1721. La rue Vivienne était alors fermée par les rues Neuve-des-Petits-Champs et des Filles-Saint-Thomas, et elle avait déjà l'ambition d'atteindre le Palais-Royal et les boulevards, ces deux sources de vie. Malgré ce double obstacle, elle était, dès la Régence, une rue alerte et galante, pleine de colifichets et de jolies femmes, s'étant fait du maniement des rubans et des dentelles l'industrie la plus active; elle était aussi dès lors une des rues de la finance, des parvenus, des Turcarets. Aussi la Révolution fut-elle vue de mauvais œil dans cette rue d'aristocrates en jupon ou à collet vert, et la section des Filles-Saint-Thomas, dont elle était le centre, se signala par son royalisme pendant toutes les journées révolutionnaires; ce fut elle qui défendit le trône au 10 août, qui marcha contre Robespierre au 9 thermidor, qui tira la Convention des mains des faubourgs au 1er prairial. Elle s'appelait alors section Lepelletier, du nom d'un conventionnel qui avait été assassiné au Palais-Royal pour avoir voté la mort de Louis XVI. Enfin ce fut cette section qui devint le quartier-général de l'insurrection du 13 vendémiaire : la rue Vivienne, cette rue de modistes et d'agioteurs, fut alors sur le point de devenir un champ de bataille ; elle vit le général Menou et les troupes républicaines s'avancer contre le couvent des Filles-Saint-Thomas, où siégeait la section insurgée, parlementer avec elle, et, sur la promesse qu'elle allait désarmer, faire retraite. La section n'en resta pas moins en armes, et marcha le lendemain par la rue Richelieu contre les Tuileries, où, comme l'on sait, elle rencontra les canons d'un jeune homme dont sa folie fit la fortune.

Sous l'Empire, la rue Vivienne parvint à conquérir deux maisons de la rue Neuve-des-Petits-Champs qui lui barraient l'entrée du Palais-Royal, et alors, au moyen du triste et utile passage du Perron, elle vit le mouvement et le commerce, concentrés jusque-là dans le royal bazar, s'écouler chez elle. Sous la Restauration, elle perça l'emplacement du couvent des Filles Saint-Thomas, sur lequel l'on élevait la Bourse, puis celui de l'hôtel Montmorency dans la rue Saint-Marc, et elle s'en alla atteindre les boulevards dans leur partie la plus brillante et la plus active. Naître au Palais-Royal, non loin du Théâtre-Français, toucher à la Bourse et au Vaudeville, finir aux boulevards, près des Variétés, de l'Opéra-Comique et de l'Opéra, c'est une destinée unique dans les fastes des rues de Paris. Aussi la rue Vivienne, cette rue étroite, bordée en partie de constructions mesquines, et qui ne prend d'air que par le nord, est-elle connue jusqu'aux deux pôles : c'est la rue parisienne par excellence, la rue

de la mode, de la toilette, de l'élégance et du caprice féminins, la rue des chapeaux, des bijoux, des parures, et de tous ces riens que l'industrie parisienne sait transformer en trésors.

La partie ancienne de la rue Vivienne aboutit sur la place *de la Bourse*, ouverte sur l'emplacement du couvent des Filles-Saint-Thomas, lequel datait de 1642. Sur cette place s'élève le palais de la Bourse et du Tribunal de Commerce commencé en 1808 sur les dessins de Brongniart, achevé en 1826, et qui a coûté huit millions; c'est tout ce que nous avons à dire de l'architecture de ce temple élevé au seul dieu qui nous reste, le veau d'or. La Bourse s'était d'abord tenue dans l'hôtel Mazarin; pendant la Révolution, elle fut placée dans l'église des Petits-Pères; sous l'Empire, au Palais-Royal; pendant la Restauration, dans un magasin de décors de la rue Feydeau. La place de la Bourse, vaste et magnifique, est bordée de constructions aussi riches qu'élégantes : on y remarque le théâtre du Vaudeville, dont la salle, construite en 1827, a été successivement occupée par les théâtres des Nouveautés et de l'Opéra-Comique.



III. — Rue Richelieu.

Cette rue a été commencée en 1629 sur une partie du mur de Charles VI, et achevée en 1704. C'est au Palais-Cardinal qu'elle doit sa naissance et sa fortune. Quand Richelieu eut fait démolir, pour construire son palais, le mur de Paris jusqu'à la rue du Rempart, il fit transporter la porte Saint-Honoré de cet endroit à la hauteur de la rue Royale; alors, sur l'emplacement de la porte détruite s'ouvrit une rue nouvelle qui s'en alla d'abord jusqu'à la rue Feydeau, où fut placée une nouvelle porte, et, un siècle après, jusqu'au rempart construit par Louis XIII (boulevard des Italiens). Nous avons dit ailleurs que Molière est mort rue Richelieu, que Regnard y habitait une petite maison près du rempart[1] (*Hist. de Paris*, p. XXVIII); mais l'aspect de ces lieux a bien changé, et l'auteur des *Ménechmes* chercherait vainement ces champs d'oseille et de laitue où il aimait à reposer ses yeux dans ces hautes maisons où pullulent les compagnies financières et les tailleurs, ces restaurants, ces cafés, ces hôtels plus ou moins garnis à l'usage des départements, ces boutiques pleines d'élégance et de luxe, ce pavé sillonné sans cesse par des milliers de voitures, enfin toute cette rue aussi riche que populeuse, qui est, comme la rue Vivienne, un centre d'affaires et de plaisirs. La rue Richelieu fut débaptisée de son beau nom pendant la Révolution, et le changea pour celui de *la Loi*. Elle joua un rôle assez important pendant cette époque, mais dans le sens de la section des Filles-Saint-Thomas, et c'est par elle que les bataillons de cette section marchèrent à l'attaque de la Convention. Sous l'Empire et la Restauration, elle devint pour ainsi dire la rue des théâtres, à cause du Théâtre-Français et de l'Opéra qu'elle possédait, des salles Feydeau

1 Voir le dessin de *la maison de Regnard*, page XXVIII du Ier volume.

et Favart, qui étaient sur ses flancs. Elle avait encore un établissement d'un autre genre, et qui a augmenté sa célébrité : c'est la maison de jeu de Frascati, aujourd'hui détruite. Ses monuments actuels sont : 1° Le *Théâtre-Français*, dont nous avons parlé tout à l'heure, et dont nous résumons ici les pérégrinations à partir de Molière : à l'hôtel du Petit-Bourbon, de 1658 à 1660 ; au Palais-Royal, de 1660 à 1673 ; à l'hôtel Guénégaud, de 1673 à 1688 ; dans la rue des Fossés-Saint-Germain, de 1688 à 1770 ; aux Tuileries, de 1770 à 1782 ; dans la salle de l'Odéon, de 1782 à 1799 ; dans la salle actuelle à dater de cette dernière époque. — 2° La *fontaine Molière*, élevée au moyen d'une souscription nationale, en face de la maison où notre grand comique est mort. — 3° La *bibliothèque Royale* : commencée par Charles V, dispersée sous Charles VI, refaite sous Louis XI, elle fut transportée par Louis XII et François Ier à Blois et à Fontainebleau, et revint à Paris sous Henri IV, qui la plaça d'abord au collége de Clermont, puis au couvent des Cordeliers. Sous Louis XIII, elle fut transférée rue de la Harpe, au-dessus de l'église Saint-Côme, et alors fut rendue l'ordonnance qui obligeait les libraires à déposer deux exemplaires des ouvrages publiés par eux, à la bibliothèque du Roi : cette bibliothèque contenait alors 20,000 volumes. Sous Louis XIV elle fut transférée rue Vivienne, et sous la régence dans son local actuel, qui avait fait partie du grand hôtel Mazarin, et d'où la banque de Law venait d'être exclue. Elle comptait alors 150,000 volumes ; aujourd'hui le total de ses richesses est inconnu et s'élève peut-être à un million de livres imprimés, à 80,000 manuscrits, à 1,500,000 estampes, à 100,000 médailles, etc. C'est l'établissement de ce genre le plus complet du monde ; mais il est administré de telle sorte que les recherches sérieuses y sont à peu près impossibles, ses livres précieux étant inconnus aux employés qui ne savent où ils sont, et ses manuscrits étant réservés à l'usage exclusif des conservateurs. Il est depuis longtemps question de transporter ailleurs la bibliothèque, dont le local est devenu insuffisant, et de couvrir les dépenses de construction d'un monument spécial au moyen de la vente des terrains de l'ancien hôtel Mazarin, dont la valeur s'élève, dit-on, à plus de 12 millions. — 4° La *fontaine Richelieu*. A la place qu'elle occupe était jadis l'hôtel Louvois, dont la rue voisine prit le nom. En 1793, mademoiselle de Montansier y fit construire un théâtre, appelé d'abord de la Nation et des Arts, et qui fut occupé par l'Opéra depuis 1794 jusqu'en 1820. C'est là qu'a brillé cet essaim de zéphyrs et de nymphes qu'on appelait Grassari, Albert, Branchu, Vestris, Gardel, Montessu, Bigottini ; pieds légers, voix harmonieuses, charmes, sourires, hélas ! évanouis. C'est en allant à ce théâtre que le premier consul faillit périr par la machine infernale ; c'est en sortant





de ce théâtre que le duc de Berri fut assassiné le 13 février 1820, à la porte de la rue Rameau. En expiation de ce crime, l'Opéra fut transporté dans la salle provisoire qu'il occupe aujourd'hui; on démolit l'édifice, et sur son emplacement l'on construisit une *chapelle expiatoire*. Expiatoire! les maladroits courtisans de la Restauration étaient féconds en monuments de ce genre : on avait déjà la chapelle expiatoire de la rue d'Anjou, sur la place où furent enterrés Louis XVI et Marie-Antoinette; on avait commencé un autre monument expiatoire sur la place Louis XV : celui-ci faisait le troisième, et c'était le plus injurieux de tous! Mais 1830 arriva; la chapelle de la rue Richelieu fut démolie avant d'être achevée, et à sa place est une promenade ornée d'une charmante fontaine qui sera peut-être à l'abri des ruines et des transformations que ce lieu a subies.

La rue *Richelieu* aboutit au *boulevard des Italiens*[1]. Ce boulevard est, comme la rue que nous venons de décrire, le centre du Paris moderne, du Paris de l'élégance, du luxe et de la richesse; c'est aussi la base du quartier de la Chaussée-d'Antin. Son nom lui vient d'un théâtre qui a ses derrières sur le boulevard : c'est le théâtre qui fut construit en 1784, sur l'emplacement de l'hôtel Choiseul, pour les acteurs dits de la *Comédie italienne*, lesquels avaient été adjoints depuis 1762 à ceux de *l'Opéra-Comique*; ils devaient y représenter « des comédies françaises, des opéras bouffons, des pièces de chant, soit à vaudevilles, soit à ariettes et parodies. » Ces acteurs y jouèrent jusqu'en 1797, époque à laquelle ils s'installèrent dans la salle Feydeau, aujourd'hui détruite et dont l'emplacement est occupé par les rue et place de la Bourse, et ils y restèrent jusqu'en 1826. Alors ils allèrent dans la belle salle Ventadour, construite à cette époque rue Neuve-des-Petits-Champs, la quittèrent en 1832 pour s'établir dans la salle de la place de la Bourse, où ils restèrent jusqu'en 1840, et enfin sont retournés dans leur ancien théâtre, qui, depuis leur départ, avait été occupé avec le plus brillant succès par l'Opéra-Italien.

IV. — La butte Saint-Roch, les rues Sainte-Anne et Grammont.

La butte *des Moulins* ou *Saint-Roch*, formée par des dépôts d'immondices, était jadis couverte de moulins, et servait de marché aux pourceaux : c'était là aussi qu'on *bouillait* les faux-monnayeurs. Elle a joué un grand rôle dans les siéges de Paris : « Vint le roi Charles VII, dit une chronique, aux champs vers la porte Saint-Honoré, sur une manière de butte ou montagne qu'on nommoit le Marché-aux-Pourceaux, et y fit dresser plusieurs canons et coulevrines. Jehanne la Pucelle dit qu'elle vouloit assaillir la ville; elle n'étoit pas bien informée de la grande eau qui estoit dans les fossés..., avec une lance elle sonda l'eau; quoi faisant elle eut, d'un trait d'arbalète, les deux cuisses percées. » On commença à y construire à l'époque de la fondation du palais Cardinal, et alors elle fut abaissée de moitié; mais les moulins y demeurèrent jusqu'à la fin du dix-septième siècle, et de grands espaces restèrent vides. L'un d'eux, qui était voisin de l'hôtel Vendôme (place Vendôme), était occupé par le marché aux chevaux, et c'est là qu'en 1652 eut lieu le duel entre les ducs de Beaufort et de Nemours, où ce dernier fut tué. On sait quel rôle a joué la butte Saint-Roch au 13 vendémiaire.

La rue *Sainte-Anne* a été ouverte en 1633, et porte le nom de la reine Anne d'Autriche. La portion comprise entre les rues Neuve-des-Petits-Champs et Neuve-Saint-Augustin s'est appelée pendant quelque temps de *Lionne*, à cause de l'hôtel du grand ministre à qui nous devons le traité de Westphalie. En 1792, la commune de Paris décréta que cette rue, dans laquelle était né Helvétius, porterait le nom du triste et lourd auteur de *l'Esprit*. La Restauration lui rendit celui de son auguste marraine : ôter aux rues leurs noms révolutionnaires était un des grands moyens de M. de Blacas pour restaurer l'autel et le trône.

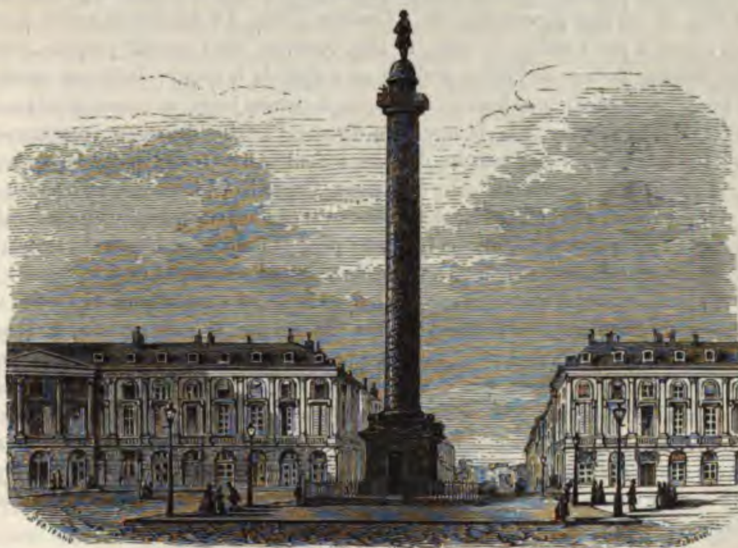
La rue *Grammont* n'a été ouverte qu'en 1726, sur l'emplacement de l'hôtel de Grammont, qui était situé rue Neuve-Saint-Augustin. Alors fut formée aussi la rue *Ménars*, qui n'avait

[1] Voir les dessins des *Boulevards* et de *l'entrée de la rue Richelieu*, page 97 du 2e volume.

été jusque-là qu'un cul-de-sac ouvert sur le terrain de l'hôtel du président Ménars. Cette partie de Paris était, à cette époque, le quartier des grands hôtels; ainsi, de la rue Grammont à la rue Louis-le-Grand on trouvait successivement les hôtels Desmarets, de la Vallière, d'Antin ou Richelieu, dont les jardins aboutissaient sur les remparts. Sur leur emplacement ont été ouvertes les rues Choiseul, la Michodière, Port-Mahon, etc.

V. — La place Vendôme et la rue de la Paix.

La place *Vendôme* occupe l'emplacement de l'hôtel Vendôme, qui avait été construit sous Charles IX, et du couvent des Capucines, qui avait été fondé en 1604 par la veuve de Henri III. En 1686, Louvois fit acheter et démolir ces deux édifices, et sur leurs terrains on commença de bâtir, d'après les dessins de Mansard, une place à la gloire de Louis XIV, qui ne fut achevée qu'en 1701. Cette place était telle que nous la voyons aujourd'hui avec ses constructions magnifiquement uniformes, excepté du côté du nord ou de la rue de la Paix, où elle était fermée par l'église du couvent des Capucines, que l'on avait transporté de la rue Saint-Honoré au point de vue et dans l'axe de la place. Elle était ornée d'une statue en bronze du grand roi, fondue par Keller d'après Girardon, haute, avec son piédestal, de 52 pieds, et qui fut inaugurée en 1699, avec des cérémonies si scandaleuses au milieu de la misère publique, que Louis XIV lui-même en fut mécontent. Cette place, dite des Conquêtes ou de Louis-le-Grand, a été pendant près d'un siècle le théâtre d'une foire, dite de Saint-Ovide, à cause des reliques d'un saint que possédait l'église des Capucines; elle a été aussi, pendant quelques mois, le rendez-vous des agioteurs de la banque de Law, après qu'ils eurent été expulsés de la rue Quincampoix. En 1792 la statue de Louis XIV fut détruite, et la place prit le nom *des Piques*, nom qui fut donné à toute la section voisine. En 1806, à la place où gisait un tas de décombres, on éleva, en mémoire de la campagne que termina le *coup de tonnerre* d'Austerlitz, une colonne en bronze que surmontait une statue de Napoléon costumé en empereur romain : elle coûta 1,200,000 francs, non compris le bronze qui fut fourni par les vaincus. La statue fut renversée en 1814 et l'on mit à sa place un drapeau, qui a été remplacé en 1833 par une nouvelle statue de Napoléon avec son costume populaire.



Sur la place Vendôme se trouvent le ministère de la justice et l'état-major de la place de Paris.

La *rue de la Paix* a été ouverte sur l'emplacement du couvent des Capucines. Dans ce couvent, dont les religieuses marchaient pieds nus et se livraient aux plus grandes austérités, était le tombeau de madame de Pompadour. En 1790 les bâtiments furent consacrés à la fabrication des assignats, et les jardins dévastés devinrent une promenade publique, avec échoppes, baraques, danseurs de cordes, panorama, etc. Napoléon, en 1806, mit fin à ces dégradations, en faisant ouvrir la rue magnifique qui a porté son nom jusqu'en 1814, et qui depuis cette époque s'appelle rue de la Paix. En creusant les fondations des belles maisons qui allaient remplacer les arbres des Capucines, on découvrit les restes d'une voie romaine, un tombeau, des médailles. Des anciens bâtiments du couvent, il reste deux parties qui ont été séparées par la rue, l'hôtel du Timbre et une caserne de pompiers.

La rue de la Paix aboutit au *boulevard des Capucines*[1]. Ce boulevard, qui est, comme celui des Italiens, la base de la Chaussée-d'Antin, a de la peine à devenir, malgré ses belles maisons et ses riches habitants, le quartier de la mode. On y trouve, au coin de la rue Neuve-des-Capucines, le *ministère des affaires étrangères*. L'hôtel qu'il occupe est l'ancien hôtel Bertin, qui fut embelli par le fermier général Reuilly, et connu sous le nom d'hôtel de la Colonnade. Il fut habité en 1790 par le maire de Paris, Bailly, et en 1795 par le général en chef de l'armée de l'intérieur, Bonaparte. Le ministère des affaires étrangères y fut placé sous l'Empire; il doit être prochainement détruit, et sur l'emplacement qu'il occupe s'élèveront de riches constructions qui amèneront la vie et la population sur le boulevard des Capucines.

VI. — La rue Royale et la Madeleine.

La rue *Royale* a été ouverte, en 1757, sur l'emplacement des anciens remparts et de l'ancienne porte Saint-Honoré; et comme elle a été construite en même temps que la place Louis XV, elle participe à son ordonnance. Elle aboutit au boulevard *de la Madeleine*, qui a la même physionomie que le boulevard des Capucines, et à l'extrémité duquel se trouve l'église de même nom[2].

Cette église fut projetée en même temps que la place Louis XV, mais ne fut commencée qu'en 1764, sur un plan gigantesque dû à Constant d'Ivry. La révolution arriva quand les colonnes étaient à peine sorties de terre, et elles restèrent dans cet état jusqu'en 1806, où Napoléon ordonna de faire de l'église projetée un temple de la Gloire, dédié aux soldats de la grande armée; monument aussi froid qu'inutile, où, à certains jours, on aurait récréé nos braves avec le chant d'un hymne et la lecture d'un discours. Les constructions recommencèrent, d'après les plans de Vigneron; mais les colonnes étaient seules élevées quand la Restauration arriva, et rendit le monument au culte catholique. Cependant les travaux marchèrent lentement; 1830 survint, et la Madeleine fut menacée d'une métamorphose nouvelle; mais plus heureuse que Sainte-Geneviève, elle en fut quitte pour la peur de redevenir le temple d'une idéalité, et fut achevée comme église. La Madeleine est un monument dont le premier aspect impose et séduit, mais qui n'est approprié ni à notre culte, ni à nos mœurs, ni à notre siècle : c'est toujours le Panthéon avec l'éternel fronton triangulaire, la masse carrée, la quadruple colonnade; mais tout cela demande, pour être beau, un air limpide, un ciel bleu, un soleil éclatant, du jour à pleins flots. Quant à l'intérieur, c'est une décoration d'opéra attrayante, mais nullement chrétienne; la religion de nos pères est mal à l'aise au milieu de ces dorures, de ces velours, de ces peintures, qui font un si étrange contraste avec ses graves mystères et ses austères splendeurs, et elle céderait tous les colifichets païens dont l'art moderne aime à l'étouffer pour un pauvre clocher de village que nos Eudes de Montreuil n'ont pas songé à lui donner.

[1] Voir le dessin de la *rue de la Paix*, page 95 du 2e volume.
[2] Voir le dessin de *la Madeleine*, page 89 du 2e volume.

CHAPITRE X.

QUARTIER DE LA CHAUSSÉE-D'ANTIN.

Vers le milieu des boulevards qui font le troisième côté du triangle que nous venons de décrire, s'ouvre une belle rue qui est l'artère principale du quartier de la Chaussée-d'Antin : c'est la rue de la Chaussée-d'Antin, qui se prolonge par la rue de Clichy jusqu'au mur d'enceinte, et qui est coupée à angle droit par la rue Saint-Lazare. En décrivant la croix formée par les rues de la Chaussée-d'Antin et Saint-Lazare, avec celles qui débouchent dans ces deux rues, nous aurons décrit tout ce quartier, sorti de terre depuis soixante ans, où les palais s'élèvent comme par enchantement, où le beau monde, la finance, la mode, viennent s'entasser, qui menace enfin d'envoyer Paris, par les Batignolles, joindre la Seine entre Neuilly et Clichy.

I. — Rues de la Chaussée-d'Antin et de Clichy.

Nous avons parlé ailleurs (*Hist. de Paris*, p. XXX) de l'origine de cet ancien chemin des Porcherons qui a porté tant de noms différents. Ajoutons qu'il avait pour hôte, en 1785, Mirabeau, qui y mourut au n° 42. La rue prit alors le nom du grand orateur, et l'on y grava, sur une plaque de marbre noir, ces vers de Chénier :

L'âme de Mirabeau s'exhala dans ces lieux.
Hommes libres, pleurez! tyrans, baissez les yeux !

Quand la trahison de Mirabeau eut été dévoilée, la rue perdit son nom et prit celui du premier département conquis par la république, le *Mont-Blanc*. En 1814, les émigrés crurent retrouver les jours de leur jeunesse en rendant au chemin des Porcherons son ancien nom. Il faut louer 1830 de ne pas lui en avoir donné d'autre, car la rue qui est aujourd'hui presque exclusivement occupée par les hommes d'argent, les faiseurs d'affaires, les fabricants de feuilletons, n'a pas manqué d'hôtes et d'hôtesses illustres pour la baptiser. Ainsi Necker a habité la maison n° 7, qui devint d'abord l'hôtel de madame Récamier, puis celui de madame Lehon et de l'ambassade de Belgique. Joséphine, avant son mariage avec Bonaparte, demeurait au n° 62, dans la maison habitée ensuite par le général Foy, et où ce grand orateur est mort en 1825. A la place de la cité d'Antin était l'hôtel de madame de Montesson, qui devint l'épouse d'un duc d'Orléans, hôtel qui appartint ensuite à Ouvrard, et où logeait, en 1810, l'ambassade d'Autriche : c'est là qu'eut lieu le fameux bal où périt la princesse Schwartzemberg. Enfin, la maison qui fait le coin de la rue Saint-Lazare était l'hôtel du cardinal Fesch.

De toutes les rues qui aboutissent rue de la Chaussée-d'Antin, nous ne remarquerons que la rue *de Provence*, qui a été construite en 1776 sur le grand égout formé par l'ancien ruisseau de Ménilmontant. Elle présente à peu près le même caractère, le même aspect que la rue de la Chaussée-d'Antin, et communique par la rue *Lepelletier* à l'Opéra.

L'Opéra, dont le premier privilége date de 1669, a d'abord été placé dans un jeu de paume de la rue Mazarine. Il fut transporté par Lulli, en 1673, au grand théâtre du Palais-Royal (près de la rue des Bons-Enfants), et il y resta jusqu'en 1781, où la salle fut incendiée; alors il se logea dans une salle provisoire, dite aujourd'hui de la Porte-Saint-Martin ; il y resta jusqu'en 1794, où il passa rue Richelieu, et, après la mort du duc de Berry, il alla occuper la salle actuelle, qui n'est que provisoire. Ce provisoire dure depuis vingt-cinq ans : c'est une

compensation pour les choses permanentes que nous avons détruites dans ce même laps de temps.

Nous avons dit ailleurs que la rue *de Clichy* s'appelait autrefois le Chemin-du-Coq, et tirait ce nom d'un château situé rue Saint-Lazare. Quelques petites maisons y furent bâties vers le milieu du siècle dernier par les grands seigneurs qui allaient faire débauche aux Porcherons : l'une d'elles appartenait au maréchal de Richelieu, et a servi d'hôtel d'abord à madame Hamelin, ensuite à la duchesse de Vicence; on vient d'ouvrir sur son emplacement la rue *Moncey*. Une autre, construite avec un luxe royal par le financier La Bouxière, est devenue le jardin de Tivoli, que les démolisseurs dévastent aujourd'hui. Vergniaud demeurait au n° 23 de la rue de Clichy, et c'est là qu'il fut arrêté. La caserne qui est à l'entrée de cette rue servait de dépôt au régiment des gardes-françaises, qui avait ainsi pour voisins le cabaret de Ramponeau et les autres guinguettes des Porcherons : c'est de là que ces soldats sortirent le 13 juillet 1789, brisant les grilles, renversant devant eux les dragons de Lambesc, et marchèrent au pas de charge sur la place Louis XV, où ils se mirent à l'avant-garde du peuple contre les troupes royales.

Aujourd'hui la rue de Clichy n'a rien de remarquable que la prison pour dettes [1]. La barrière qui la termine devint célèbre en 1814 par le dévouement de la garde nationale, commandée par le maréchal Moncey. Elle conduit à une ville ou village qui, par les manières affectées de ses habitants et l'élégance un peu mensongère de ses maisons, prétend être la continuation ou le faubourg de la Chaussée-d'Antin : ce sont les Batignolles, qui n'avaient que trois à quatre maisons en 1814, et qui comptent aujourd'hui vingt mille habitants.

Près de la barrière de Clichy est le *cimetière Montmartre* ou *du Nord*, qui, malgré son voisinage des quartiers riches, ne contient qu'un petit nombre de tombes illustres.

II. — Rue Saint-Lazare.

C'était autrefois la grande rue des Porcherons. Il y a dix ans à peine que le dernier accacia de la dernière guinguette des Porcherons a disparu; il était au coin de la rue de Clichy, près du cabaret de Ramponeau. Maintenant la rue Saint-Lazare est la grande artère qui donne la vie aux quartiers nouveaux, bâtis depuis cinquante ans, entre les boulevards et le mur d'enceinte. C'est à l'empire qu'elle doit le commencement de son illustration : là étaient les hôtels du duc de Raguse, du général Ornano, de Ney, de Sébastiani, de madame Visconti, etc. Aujourd'hui, le débarcadère des chemins de fer de Rouen, de Saint-Germain, de Versailles lui a donné une nouvelle importance qui ne peut que s'accroître dans l'avenir. Des nombreuses rues qui débouchent dans la rue Saint-Lazare, qui ont toutes la même physionomie, la même absence de souvenirs historiques, nous ne remarquerons que la rue *Laffitte*, qui commence sur le boulevard des Italiens.

Cette rue fut ouverte en 1770 sur des terrains vagues, et reçut le nom *d'Artois :* elle n'allait alors que jusqu'à la rue de Provence. Elle prit pendant la révolution le nom de *Cérutti :* c'était celui d'un ancien jésuite dont les ouvrages avaient subi les censures du parlement, et qui fonda en 1789 un journal révolutionnaire où écrivirent Mirabeau et Talleyrand : Cérutti demeurait dans cette rue, et, après avoir siégé à l'assemblée législative, il y mourut. La rue Cérutti devint sous le Directoire et l'Empire une rue à la mode, parce qu'elle conduisait au magnifique hôtel Thelusson, situé rue de Provence. Cet hôtel, ouvrage de Ledoux qui le construisit pour madame Thelusson, veuve d'un banquier qui avait eu Necker pour commis, était une sorte de temple élevé sur des rochers, auquel on parvenait par un beau jardin et une grande arcade servant de porte. Il appartint, sous l'empire, à Murat. On le détruisit, sous la Restauration, pour prolonger la rue, qui avait repris son nom d'Artois, et ouvrir

[1] Voir le dessin de la *prison pour dettes*, page 303 du 2e volume.

la vue de la façade étique de l'église Notre-Dame-de-Lorette. Après 1830, la rue a pris le nom de *Laffitte*, de l'hôtel de l'illustre financier qui y est situé. On sait que c'est dans cet hôtel que se réunirent les députés au bruit de la fusillade de juillet, et que là fut décidée la révolution qui la transporta couronne de la branche aînée à la branche cadette de Bourbon. Une autre illustration financière de cette rue, mais dans un genre différent, est M. de Rothschild, ce roi des rois, dont nous nous garderons bien de dire un mot, pressé que nous sommes d'arriver à Notre-Dame-de-Lorette.

Cette église est un édifice digne en tout du siècle incrédule et sensuel qui l'a construit, où le plus insigne mauvais goût est répandu dans l'ensemble comme dans les détails, où l'on trouve des tableaux de saintes qui ont des poses de prostituées, où l'on a entassé des meubles de café, des séductions de spectacle, des coquetteries de mauvais lieux; c'est une sorte de succursale de l'Opéra, dont elle est la paroisse; un boudoir digne du quartier, et qui a eu l'honneur de donner son nom aux grisettes du voisinage.

CHAPITRE IX.

RUE ET FAUBOURG SAINT-HONORÉ.

Cette rue longue, sinueuse, profonde, a toujours été, à cause de son voisinage des halles, l'une des plus riches, des plus populeuses, des plus marchandes de la capitale. Elle s'est allongée successivement, parallèlement à la Seine, et a eu trois portes : la première près de l'Oratoire, la deuxième près de la rue du Rempart, la troisième près de la rue Royale. Elle doit son nom à l'église Saint-Honoré, qui était située sur l'emplacement des passages Montesquieu et qui a été détruite en 1792 : là était enterré Dubois. C'est dans cette rue et les rues voisines qu'étaient jadis ces solides et riches maisons de commerce de draperie, de mercerie, de bonneterie, d'orfévrerie, d'où sont sorties la haute bourgeoisie et la grande magistrature de la capitale. Il y a loin des obscures et profondes boutiques où se faisaient lentement, modestement, honnêtement les fortunes de nos pères, aux bazars immenses, aux éblouissants palais, aux salons élégants où se débitent aujourd'hui, avec des airs de grand seigneur, le drap d'Elbeuf et le fil d'Écosse, mais aussi la marchandise était bonne, la mesure juste, la pratique satisfaite, et le tribunal de commerce chômait la moitié de l'année.

Les souvenirs historiques que rappelle cette rue sont nombreux. Saint-Mégrin, comme il sortait du Louvre, y fut assassiné, au coin de la rue de l'Oratoire, par les *bravi* du duc de Guise, « parce que le bruit couroit, dit l'Estoile, que ce mignon étoit l'amant de sa femme. » La rue Saint-Honoré fut le principal théâtre des barricades de 1648. Une émeute terrible y éclata, en 1720, à l'occasion du système de Law : trois hommes du peuple y furent tués et portés par la foule jusque dans les appartements du régent. C'est dans la rue Saint-Honoré qu'était le club des Jacobins : il occupait la bibliothèque du couvent des Dominicains ou Jacobins, fondé en 1611, et dont l'église renfermait les tombeaux de Créquy et de Mignard. Robespierre demeurait au n° 382 de cette rue, dans une maison qui fut détruite pour ouvrir la rue Duphot. C'est dans la rue Saint-Honoré que se livra le principal combat du 13 vendémiaire. La bataille de 1830 a laissé des traces sur ses maisons, principalement au coin de la rue de Rohan.

Les monuments qu'elle renferme sont : 1° *Le temple protestant*, autrefois *église de l'Oratoire*, bâtie en 1621 par le cardinal de Bérulle, sur l'emplacement de l'hôtel Dubouchage, qui avait appartenu au duc de Joyeuse et à Gabrielle d'Estrées. La congrégation de l'Oratoire, adversaire de la compagnie de Jésus, a rendu les plus grands services à la religion et aux lettres : de son sein sont sortis une foule d'hommes éminents, Malebranche, Massillon, Mascaron, etc. Les bâtiments de cette institution regrettable renferment aujourd'hui les bureaux de la caisse d'amortissement et de la caisse des dépôts et consignations. — 2° *Le Pa-*

lais-Royal, dont nous avons parlé. — 3° *L'église Saint-Roch*, fondée en 1578, réédifiée



en 1653 et qui ne fut achevée qu'en 1736: c'est là qu'ont été enterrés Maupertuis, Lenôtre, Corneille, etc. — 4° *L'église de l'Assomption*, aujourd'hui fermée.

Parmi les rues qui débouchent dans la rue Saint-Honoré, nous remarquons :

1° Rue *de la Tonnellerie*. Ce n'était au douzième siècle qu'un chemin habité par des Juifs et où s'établirent, quand les halles furent construites, des marchands de fûtailles. On la nommait aussi la rue *des Grands-Piliers*. Sur la maison n° 3, se lit cette inscription : *C'est dans cette maison qu'est né, en* 1620, *Jean-Baptiste Poquelin de Molière.*

2° Rue *de l'Arbre-Sec*. Elle doit son nom, comme la plupart des anciennes rues, à une enseigne. La fontaine qui existe au coin de la rue Saint-Honoré a été bâtie sous François Ier. Près d'elle existait autrefois la *Croix du Trahoir*, où l'on exécutait les condamnés de la juridiction de Saint-Germain-l'Auxerrois. Ce lieu a été le théâtre de nombreuses émeutes. Le premier jour des barricades de 1648, il y eut là un furieux combat entre les bourgeois et les chevau-légers du maréchal de la Meilleraye, et dont celui-ci ne se tira que par l'assistance du cardinal de Retz. Le lendemain, quand le parlement revint du Palais-Royal où il n'avait pu obtenir la liberté de Broussel, il fut arrêté à la barricade de la Croix du Trahoir, par une troupe furieuse que commandait un marchand de fer nommé Raguenet. « Un garçon rôtisseur, raconte le cardinal de Retz, mettant la hallebarde dans le ventre du premier président, lui dit : Tourne, traître, et si tu ne veux être massacré toi et les tiens, ramène-nous Broussel ou le Mazarin en otage. » Mathieu Molé rallia les magistrats qui s'enfuyaient, retourna au Palais-Royal et obtint la liberté de Broussel.

3° Rue *d'Orléans*. Cette rue tire son nom de l'hôtel de Bohême, habité par le duc d'Orléans frère de Charles VI, et qui était situé sur l'emplacement de la Halle-au-Blé. (*Histoire de Paris*, page x.)

4° Rue *de la Bibliothèque*. C'est l'ancienne rue *du Champ-Fleury*, si fameuse dans le moyen âge par ses filles de joie et qui avait été ouverte sur un champ dépendant du Louvre. Elle a pris son nom actuel en 1801, quand on projeta de placer au Louvre la Bibliothèque nationale.

5° Rue *Saint-Thomas-du-Louvre*. Cette rue, qui date du treizième siècle, tire son nom d'une église dédiée à saint Thomas de Cantorbéry et qui fut fondée par Robert de Dreux, fils de Louis VI ; cette église, reconstruite en 1735 sous le nom de Saint-Louis, fut consacrée au

culte protestant pendant la révolution, et est aujourd'hui détruite. Elle était voisine des hôpital, collége et église *Saint-Nicolas*, fondés par le même Robert de Dreux et qui furent supprimés en 1740. C'était dans cette rue que se trouvait l'*hôtel Rambouillet*, qui porta successivement les noms d'O, de Noirmoutiers et de Pisani, et qui prit celui de Rambouillet lorsque Charles d'Angennes, marquis de Rambouillet, épousa mademoiselle de Vivonne, fille du marquis de Pisani, et vint s'y établir. On sait quelle brillante société l'esprit et les grâces de la marquise de Rambouillet attirèrent dans son hôtel et quelle influence cette société a eue sur les lettres françaises et la civilisation du dix-septième siècle. L'hôtel Rambouillet passa au duc de Montausier par son mariage avec la célèbre Julie d'Angennes, puis aux ducs d'Uzès. En 1784 il fut détruit, et l'on construisit sur son emplacement une salle de danse, dite Wauxhall d'hiver, qui devint en 1792 la salle du *Vaudeville*, aujourd'hui détruite.

Près de l'hôtel Rambouillet était l'hôtel *de Longueville*, bâti par le marquis de la Vieuville et qui fut occupé successivement par les ducs de Chevreuse, d'Épernon et de Longueville. Il devint ensuite l'hôtel des Écuries de la cour, puis le bureau de la Ferme des Tabacs. On y ouvrit, sous le Directoire, des salles de jeu et un bal de prostituées : il est aujourd'hui détruit.

5° Rue *Saint-Florentin*. C'est une rue peu ancienne et où néanmoins se sont accomplis de grands événements. On l'appela d'abord le *cul-de-sac de l'Orangerie*, et de chétives maisons y abritaient les orangers des Tuileries. Une partie appartenait, en 1730, à Louis XV ; une autre partie à Samuel Bernard, ce financier à qui Louis XIV fit la cour pour lui emprunter quelques millions, dont la famille s'est alliée aux Brissac, aux Biron, aux Molé, qui laissa à sa mort une fortune de 40 millions. Le cul-de-sac devint une rue, en 1757, à la formation de la place Louis XV, et il prit le nom du comte de Saint-Florentin (Phélipeaux, duc de la Vrillière), ministre de la maison du roi, qui y fit construire un vaste hôtel où il donna des fêtes dignes de sa frivolité. Cet hôtel appartint ensuite au duc de l'Infantado, grand d'Espagne; il devint propriété nationale et fut acquis par l'ancien évêque d'Autun, Talleyrand-Périgord. C'est là que cet homme, à qui l'on a attribué plus d'esprit, d'importance et de rouerie qu'il n'en a eu réellement, a fait la Restauration de 1814 ; c'est là qu'il est mort. L'hôtel Saint-Florentin appartient aujourd'hui à un autre Samuel Bernard, M. de Rothschild.

Le faubourg *Saint-Honoré*, appelé d'abord *Chaussée du Roule*, ne s'est couvert de maisons que dans le dix-huitième siècle. Aujourd'hui, c'est le quartier du monde riche, de la noblesse nouvelle, des étrangers opulents. On y remarque les hôtels Duras, Beauvau, Borghèse, Pontalba, le palais de l'ambassade d'Angleterre, celui de l'Élysée-Bourbon, la petite église Saint-Philippe, l'hospice Beaujon, etc. L'hôtel habité par Lafayette est au n° 6 de la rue d'Anjou ; c'est là qu'il est mort.

CHAPITRE XII.

LE LOUVRE, LES TUILERIES, LA PLACE DE LA CONCORDE ET LES CHAMPS-ÉLYSÉES.

I. — Le Louvre.

Nous avons vu dans l'*Histoire de Paris* que, sur les fondations du vieux château féodal restauré par Philippe-Auguste, François Ier avait fait construire, sur les dessins de Pierre Lescot, un palais tout moderne. Ce palais consistait uniquement en deux pavillons unis par une galerie et qui sont aujourd'hui le pavillon de l'Horloge et le pavillon voisin de l'entrée du Musée; c'est là le vieux Louvre. Henri II fit ajouter au pavillon du midi une aile dirigée vers la Seine; Charles IX fit continuer cette aile et y ajouta l'aile en retour sur le bord de la rivière jusqu'au guichet du petit clocher : c'est le commencement de la galerie du Louvre, œuvre de Ducerceau. Henri IV eut le premier la pensée de réunir le Louvre aux Tuileries, qui

venaient à peine d'être construites et qui n'étaient, dans la pensée des fondateurs, qu'une maison de plaisance hors de la ville, sans liaison aucune, soit avec le nouveau palais du Louvre, soit avec la partie de l'ancien château féodal qui était encore debout. « La galerie des Tuileries, dit Sauval, est un ouvrage que Henri IV voulait pousser tout le long de la rivière jusqu'au palais des Tuileries qui faisait alors partie du faubourg Saint-Honoré, afin par ce moyen d'être dehors et dedans la ville quand il lui plairait et de ne se pas voir enfermé dans des murailles où l'honneur et la vie de Henri III avaient presque dépendu du caprice et de la frénésie d'une populace irritée. » Louis XIII termina le pavillon de l'Horloge et la façade de ce côté; il entreprit aussi les deux corps de bâtiment au nord et au levant de la cour du Louvre, et prolongea celui du midi; de sorte que le plan carré de la cour du Louvre est l'œuvre de son règne. Sous Louis XIV les travaux furent continués : on acheva la galerie de la Seine, on fit disparaître la dernière partie du vieux château, et l'on construisit la magnifique colonnade de la face extérieure du levant, due, comme chacun sait, à Claude Perrault.



Sous Louis XV et sous Louis XVI, les architectes Gabriel et Soufflot firent au monument des améliorations peu importantes. Napoléon résolut d'achever l'œuvre des *sept rois ses prédécesseurs :* il ordonna de conserver la façade de l'Horloge comme modèle de l'ancien Louvre, et d'achever, améliorer et raccorder les trois autres façades; il fit commencer la galerie du Nord parallèle à celle de la rivière, et qui devait comme celle-ci rejoindre la façade de l'Horloge; enfin son projet était de réunir les palais des Tuileries et du Louvre, et de corriger aux yeux le défaut de parallélisme de ces deux édifices, au moyen d'une galerie transversale. Tout cela est resté inachevé; et la cour du Louvre, ses alentours, le grand intervalle qui sépare ce palais de celui des Tuileries, sont encore un hideux ramassis de ruines, de constructions interrompues, de masures provisoires qui déshonorent la capitale.

Nous ne rappellerons pas les événements qui se sont passés au Louvre : ce serait faire l'histoire de la cour de France depuis François Ier jusqu'à Louis XIV; ce serait raconter la Saint-Barthélemy, la fuite de Henri III, la mort de Concini, etc. Contentons-nous de rappeler que le Louvre est devenu, depuis 1800, le palais des arts par la création du musée des antiques; et que si les désastres de 1815 ont dépouillé ce musée de la Vénus de Médicis, de l'Apollon Pythien, du groupe de Laocoon, il y reste assez de chefs-d'œuvre pour faire du Louvre la gloire de la France et la consolation des arts.

II. — Place du Carrousel; palais et jardin des Tuileries.

La place *du Carrousel*, le palais et le jardin *des Tuileries* ont été construits sur des terrains vagues où s'élevaient, au quatorzième siècle, plusieurs fabriques de tuiles. Ces fabriques avaient disparu, quand, au seizième siècle, Neuville de Villeroy, secrétaire des finances, fit bâtir dans ce lieu un bel hôtel avec de grands jardins qui avoisinaient l'hospice des Quinze-Vingts, sis rue Saint-Honoré. Catherine de Médicis fit l'acquisition de cet hôtel et de plusieurs propriétés voisines, et fit construire sur leur emplacement un palais et des jardins qui furent fortifiés du côté de la rivière et de la campagne. Philibert Delorme fut l'architecte de ce palais, qui se composait d'un pavillon surmonté d'une coupole, et de deux autres corps de bâtiment terminés chacun par un pavillon. Sous Henri IV et sous Louis XIII on ajouta à ces constructions aussi simples qu'élégantes les deux corps de logis et les deux gros pavillons que nous voyons aujourd'hui et qui sont l'œuvre très-disparate de Ducerceau. Enfin, sous Louis XIV, on essaya de donner au tout une sorte de régularité par des restaurations qui ont porté presque entièrement sur l'œuvre de Philibert Delorme [1].

Le jardin était, dans l'origine, séparé du palais par une ruelle située le long de la façade: on y voyait un étang, un bois, une volière, une orangerie, un labyrinthe et plusieurs petites maisons, où Louis XIII logeait ou ses favoris, comme le valet de chambre Renard dont nous avons parlé (*Histoire de Paris*, p. xxv), ou les artistes qu'il protégeait. Poussin habita l'une de ces maisons: « Je fus conduit le soir, raconte-t-il, dans l'appartement qui m'avait été destiné; c'est un petit palais, car il faut l'appeler ainsi. Il est situé au milieu du jardin des Tuileries. Il y a en outre un beau jardin rempli d'arbres à fruits avec une quantité de fleurs, d'herbes et de légumes... J'ai des points de vue de tous les côtés et je crois que c'est un paradis pendant l'été... » Sous Louis XIV, Lenôtre changea toute l'ordonnance de ce jardin, qui fut réuni au palais, et qui devint le rendez-vous et la promenade favorite des Parisiens. « Dans ce lieu si agréable, dit une lettre de 1692, on raille, on badine, on parle d'amours, de nouvelles, d'affaires et de guerres. On décide, on critique, on dispute, on se trompe les uns les autres, et avec tout cela le monde se divertit. » Le jardin avait alors à peu près l'aspect que nous lui voyons aujourd'hui, excepté: 1° aux deux extrémités occidentales, où étaient l'orangerie et plusieurs bâtiments qui, du temps de Napoléon, ont été démolis pour prolonger les terrasses voisines; 2° du côté de la rue Rivoli, où était un grand mur couvert de charmilles qui fermait la terrasse des Feuillants, laquelle était elle-même séparée du jardin par une grille. Cette terrasse prenait son nom du couvent des Feuillants, qui occupait à peu près l'emplacement de la rue Castiglione, et avait son entrée rue Saint-Honoré; son jardin n'était séparé de celui des Tuileries que par une cour longue occupant l'emplacement de la rue Rivoli. Cette cour avait son entrée dans la rue du Dauphin, communiquait avec le jardin des Tuileries près du château et avait à son extrémité le grand bâtiment du Manége, qui lui-même s'ouvrait par une porte sur la terrasse des Feuillants. Toutes ces localités ont joué un grand rôle pendant la révolution. Au couchant du couvent des Feuillants étaient ceux des Capucines et de l'Assomption, dont les jardins bordaient le jardin des Tuileries et dont l'emplacement est occupé par les rues Neuve-du-Luxembourg, Mont-Thabor, etc.

Sous Louis XIV fut encore ouverte la place du Carrousel, sur l'emplacement d'un jardin qui avait appartenu à mademoiselle de Montpensier: ce fut là que le grand roi donna en 1662 la fête équestre d'où la place a pris son nom. Cette place, alors très-vaste, fut ensuite coupée par des rues et des maisons; à la fin du siècle dernier elle était bornée au nord par la rue Saint-Nicaise, qui allait de la rue Saint-Honoré au Louvre, et elle avait sur ses flancs deux grands corps de maisons qui occupaient près de la moitié de la place actuelle. De plus, dans sa partie septentrionale, on y débouchait par une rue qui servait de prolongement à la rue de l'Échelle et qu'on appelait rue *du Carrousel*; tout l'espace entre cette rue et le pa-

[1] Voir la serie de dessins — *les Tuileries* — page 362 du 1[er] volume.

lais était occupé par de grands bâtiments qui servaient à loger la domesticité de la cour. Quant à l'espace compris entre la grille actuelle et le château, il était occupé par trois cours fermées de bâtiments : celle du milieu s'appelait cour Royale. Enfin, du côté de la rivière, on ne pouvait pénétrer dans la place que par les portes qui existent encore aujourd'hui, mais alors fermées et gardées.

Les Tuileries n'ont été le théâtre d'événements importants qu'à l'époque de la révolution, et avec les détails que nous venons de donner, on peut facilement suivre la marche du peuple dans les journées révolutionnaires. Ainsi, au 20 juin, les insurgés arrivèrent par la rue Saint-Honoré et le couvent des Feuillants ; ils entrèrent dans la salle du Manége où siégeait l'assemblée législative ; de là ils suivirent la terrasse des Feuillants, et ils devaient, la grille du jardin étant fermée et gardée, regagner la rue Saint-Honoré par la cour du Manége et la rue du Dauphin ; mais une porte de cette grille fut forcée, et le défilé continua le long de la façade du château devant lequel étaient rangés dix bataillons de garde nationale. Quatorze autres bataillons étaient dans le château, les cours et la place du Carrousel. La foule sortit du jardin par la porte du Pont-Royal, suivit le quai et se pressa aux portes de la place. La garde résista ; mais les officiers municipaux firent ouvrir les portes, et le peuple, envahissant le Carrousel, s'entassa à la porte de la cour Royale. La garde nationale résista encore ; mais les officiers municipaux ayant fait ouvrir cette porte, la foule se précipita dans la cour et entra dans le château.

Au 10 août, le peuple pénétra dans le Carrousel par le Louvre et les rues qui communiquaient du Louvre à cette place, principalement par la rue *des Orties*, qui longeait la grande galerie. Louis XVI se réfugia dans l'assemblée législative en suivant la terrasse des Feuillants, escorté par la garde nationale, au milieu des insultes du peuple qui avait déjà envahi cette terrasse. Pendant cette retraite, la multitude força l'entrée de la cour Royale, où étaient les canonniers de la garde nationale qui tournèrent leurs pièces contre le château, et le combat s'engagea avec les Suisses. Le peuple fut d'abord rejeté dans le Carrousel ; mais s'étant rallié, et deux colonnes d'assaillants ayant attaqué le château par les terrasses des Feuillants et de la rivière, les Suisses ne résistèrent plus et s'enfuirent par le jardin, l'Assemblée, la rue Saint-Honoré, etc.

Au 2 juin la Convention avait abandonné la salle du Manége pour siéger aux Tuileries dans l'aile du nord, et c'est là qu'elle fut enveloppée par les bataillons du peuple demandant la proscription des Girondins. Elle sortit par la cour Royale pour forcer le peuple à se retirer, trouva Henriot qui fit pointer les canons sur elle, rétrograda dans le jardin dont les issues étaient gardées, enfin rentra en séance et décréta l'arrestation des illustres proscrits.

Dans le combat du 10 août, le feu avait été mis aux bâtiments des cours du Carrousel : ce fut une occasion pour les démolir entièrement et dégager les abords du palais, excepté du côté des rues du Carrousel et de l'Échelle où le massif de maisons qui touchait le château fut conservé. Dans ces bâtiments furent établis le comité de sûreté générale et l'imprimerie de la Convention. Le comité de salut public siégeait dans l'aile méridionale du château, où étaient réunis tous les bureaux du gouvernement. Sur la grande place ouverte par les démolitions dont nous venons de parler, on planta trois carrés d'arbres au milieu desquels s'élevaient deux arbres de la liberté. Ce fut sur cette place que Henriot, le 9 thermidor, conduisit ses canonniers et essaya vainement de leur faire attaquer la Convention qui venait de décréter l'arrestation de Robespierre. Le temps des victoires du peuple était passé. On le revit encore au 1er prairial envahir les Tuileries et se précipiter dans la salle de la Convention ; mais il en fut bientôt chassé par les sections thermidoriennes, et jusqu'en 1830 le Carrousel ne revit plus les bataillons de la multitude insurgée. Cependant les Tuileries eurent encore à supporter une attaque au 13 vendémiaire, mais elle vint de la bourgeoisie et fut dirigée principalement du côté de la rue Saint-Honoré ; aussi le général de la Convention fit-il des Tuileries et de leurs abords un vaste camp dont il garnit toutes les issues, surtout les rues du Dauphin, de l'Échelle, Saint-Nicaise, Rohan, et c'est dans ces rues que le combat fut le plus acharné.

Napoléon profita de l'attentat de la rue Saint-Nicaise (24 décembre 1800), qui démolit ou ébranla les maisons de cette rue, pour dégager les abords des Tuileries. Alors disparut la rue du Carrousel avec les bâtiments qui avoisinaient le château; alors la rue Saint-Nicaise fut détruite, sauf la partie qui est aujourd'hui entre les rues Rivoli et Saint-Honoré, sauf la maison isolée qu'on voit encore sur la place du Carrousel. La place fut agrandie de telle sorte qu'on put y faire manœuvrer une armée et éviter dorénavant les attaques embusquées d'un nouveau 10 août; on la coupa par la grille devant laquelle s'éleva plus tard un arc de triomphe; enfin l'on y commença des constructions qui auraient amené, si l'empire eût vécu dix années de plus, la réunion du Louvre aux Tuileries. C'est sur cette place, aujourd'hui déshonorée par des ruines, des échoppes, des mares de boue, que tant de revues triomphales ont été passées, que les étrangers ont établi leurs campements en 1814, enfin que s'est fait depuis un demi-siècle le plus étrange va-et-vient de royautés triomphantes, de royautés déchues, tant nous avons vu de puissances passer dans cette grande hôtellerie royale des Tuileries!



III. — La place de la Concorde et les Champs-Élysées.

Marie de Médicis fit construire, en 1616, une promenade plantée d'arbres depuis le pont de la Conférence jusqu'à Chaillot : ce fut le *Cours-la-Reine*, qui était bordé de fossés et fermé de grilles. En 1670 on planta d'arbres les terrains voisins jusqu'au faubourg Saint-Honoré, on ouvrit la grande allée qui est dans l'axe de l'allée des Tuileries, et l'on donna à toute cette promenade le nom de *Champs-Élysées*. Cette promenade resta un désert pendant plus d'un siècle : le séjour des bienheureux était une forêt de malfaiteurs; les quartiers voisins se trouvaient encore hors de la ville; enfin, pour s'aventurer dans ces allées, il fallait d'abord patauger dans les mares de boue qui les séparaient du jardin des Tuileries. En 1748, Louis XV ordonna d'élever la statue que la ville de Paris venait de lui voter « sur l'emplacement situé entre le fossé qui termine le jardin des Tuileries, l'ancienne porte et le faubourg Saint-Honoré, les allées de l'ancien et du nouveau Cours et le quai qui borde la Seine. » La statue, modelée par Bouchardon, ne fut achevée qu'en 1763. Alors la place fut découpée par l'architecte Gabriel en fossés plantés d'arbres avec balustrades et petits pavillons, et pour la fermer du côté du nord, on commença la construction des deux vastes palais que nous voyons aujourd'hui, et dont l'un fut destiné au garde-meuble. La place commença alors à prendre de la vie; mais elle n'était pas achevée quand elle fut sinistrement inaugurée, en 1770, par les fêtes du mariage du dauphin où, dit-on, douze cents personnes périrent écrasées dans la foule ou des suites de leurs blessures. La révolution arriva et lui donna une sanglante célébrité : au 14 juillet, les gardes-françaises en chassèrent les troupes royales; le 10 août, les derniers Suisses échappés des Tuileries s'y firent tuer en combattant; le 11 août, la statue de Louis XV fut abattue, et à sa place fut dressée une grande statue de plâtre peint, œuvre de Lemot, et figurant la Liberté assise et coiffée du bonnet phrygien; le 23 août, le conseil général de la commune ordonna que la guillotine serait dressée sur cette place pour l'exécution des conspirateurs royalistes, et le hideux instrument de mort y resta en permanence pendant deux ans. Alors la place prit le nom de *la Révolution*. En 1800, la statue de la Liberté fut détruite; on décréta l'érection d'une colonne triomphale à la gloire de nos armées, colonne dont pas une pierre ne fut posée, et l'on donna à la place le nom de *la Concorde*. En 1814 la place reprit le nom de Louis XV, et nous avons dit ailleurs (*Hist. de Paris*, p. XXIX) quelle cérémonie y fut alors

célébrée; en 1826, on lui donna le nom de Louis XVI, auquel un monument expiatoire devait être élevé; en 1830, le nom de la Concorde lui fut rendu ; enfin on a, en 1836, élevé, à la place de la statue de Bouchardon, du plâtre de Lemot, de la colonne idéale de Bonaparte, l'obélisque de Louqsor, que son âge et son caractère mettront, il faut l'espérer, à l'abri des révolutions [1].

PARIS MÉRIDIONAL.

CHAPITRE XIII.

LA PLACE MAUBERT, LA RUE SAINT-VICTOR, LE JARDIN DES PLANTES ET LA SALPÊTRIÈRE.

La place *Maubert* tire son nom de maître Aubert, célèbre théologien du quatorzième siècle, qui prêchait ou professait au couvent des Carmes : elle remonte à la plus haute antiquité, et a joué le premier rôle pendant tout le moyen âge, comme rendez-vous des écoliers, des bateliers, des oisifs, des tapageurs. De nombreuses émeutes y ont éclaté : c'est là qu'ont commencé les barricades de 1588. Un marché y était établi de temps immémorial, qui a été transféré récemment sur l'emplacement du couvent des *Carmes*. Ces religieux, venus d'Orient à la suite de saint Louis, avaient été établis d'abord rue des Barrés (laquelle rue a pris ce nom de leur costume) ; ils furent ensuite transférés à la place Maubert par Philippe le Bel : leur couvent, aujourd'hui détruit, a été l'un des théâtres des massacres de septembre. Le cloître renfermait des peintures et une chaire très-curieuses ; on y voyait aussi le tombeau du premier historien de Paris, le libraire Corrozet.

De la place Maubert part la rue *Saint-Victor*, qui doit son nom et son existence à la célèbre abbaye vers laquelle elle conduisait (*Hist. de Paris*, p. IV) : elle ne s'étendait d'abord que jusqu'aux rues des fossés Saint-Victor et Saint-Bernard, en avant desquelles était jadis une porte de l'enceinte de Philippe-Auguste, démolie en 1684. Là commençait le faubourg *Saint-Victor*, où était située l'abbaye, et qui est aujourd'hui la rue continuée. Au delà des rues Copeau et Cuvier, elle prend le nom du *Jardin-du-Roi*, ensuite du *Marché-aux-Chevaux*, et aboutit sur le boulevard de l'Hôpital. Cette grande et tortueuse voie publique a été habitée de tout temps par une population pauvre, laborieuse, et qui, si elle fournit de nombreux hôtes aux hôpitaux, en donne moins que certains quartiers du centre aux prisons et aux cours d'assises. Elle a pour monuments ou établissements publics :

1° *L'église Saint-Nicolas-du-Chardonnet*, qui date de 1656 et tire son surnom du clos où elle a été bâtie. Elle renfermait le tombeau du peintre Lebrun et l'on y a placé récemment celui du poëte Santeul, moine de Saint-Victor.

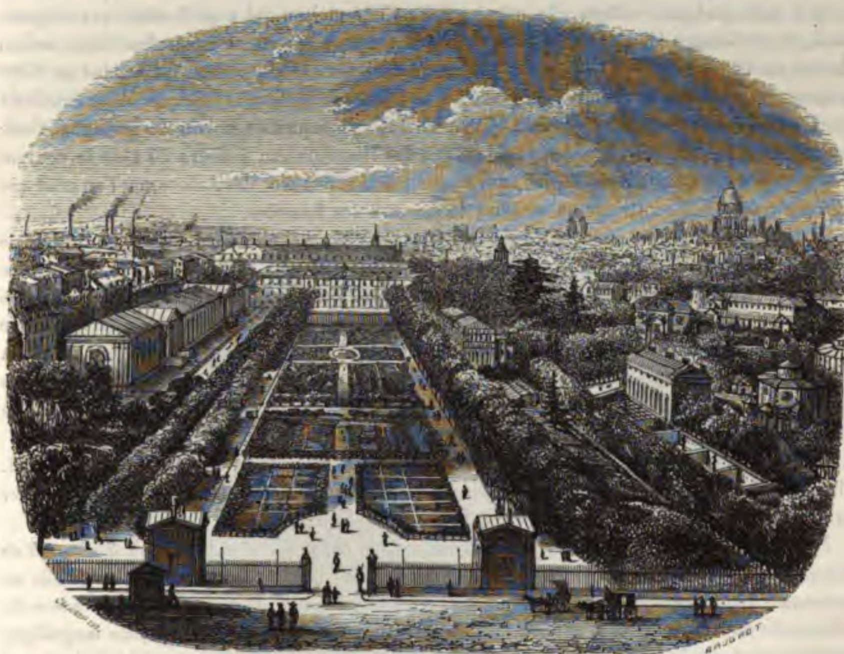
2° *L'institution des jeunes aveugles*, qui occupe les bâtiments de l'ancien *collége des Bons-Enfants*, depuis *seminaire de la Mission* ou de *Saint-Firmin*. Ce collége, dont le clos était traversé par la muraille de Philippe-Auguste, avait été fondé dans le treizième siècle; il compte parmi ses élèves Calvin. Il se trouvait presque abandonné lorsque saint Vincent de Paul y fonda le séminaire de la Mission, qui fut supprimé en 1790. Alors les bâtiments furent transformés en prisons, et c'est là que les 2 et 3 septembre quatre-vingt-onze prêtres furent massacrés. Une partie de l'édifice fut vendue, et, dans l'autre, on établit, en 1817, l'institution des jeunes aveugles, qui doit être prochainement transférée dans un palais construit sur le boulevard des Invalides.

3° La *Halle aux vins* fut d'abord construite en 1664 sur un terrain dépendant de l'abbaye Saint-Victor, et qui aujourd'hui occupe presque tout l'emplacement de cette abbaye : son entrée principale est sur le quai Saint-Bernard. Sa superficie est de 134,000 mètres, et elle est divisée par cinq rues en cinq grandes masses de constructions, qui peuvent contenir plus de deux

[1] Voir le dessin de la *place de la Concorde* et ceux des *Champs-Élysées*, p. 363 du 1er volume.

cent mille pièces de vin. Cet établissement qui a coûté plus de 20 millions, et pour lequel on a détruit l'église et le cloître Saint-Victor, chefs-d'œuvre d'architecture, sa bibliothèque qui avait plus de vingt mille manuscrits, son cimetière peuplé de dix mille tombeaux, n'empêche pas la capitale du royaume qui possède les plus riches vignobles de l'Europe de ne boire que des vins frelatés. En compensation, l'administration aurait pu avoir un souvenir pour l'abbaye dont les écoles ont amené le peuplement de toute la montagne Sainte-Geneviève, et donner aux rues ouvertes sur ses ruines les noms ou de Guillaume de Champeaux, ou de Hugues de Saint-Victor, ou de Maurice de Sully, ou même les noms plus mondains d'Abeilard et de Santeul; mais les savants du Jardin-des-Plantes l'ont emporté sur les moines de Saint-Victor, et les rues ouvertes sur les bâtiments mêmes de l'abbaye portent les noms de Guy de la Brosse, de Jussieu, etc. Il ne reste de l'abbaye qu'une fontaine située au coin des rues Cuvier et Saint-Victor, et dite de la Tour Alexandre : on renfermait autrefois dans cette tour les enfants de famille qui se livraient à la débauche.

4° Le *Jardin des Plantes* a été fondé en 1635 par Guy de la Brosse, médecin de Louis XIII, qui acheta, à cet effet, les quatorze arpents avoisinant la butte des Copeaux, butte qui avait été formée par des dépôts d'immondices et avec laquelle on a construit le joli labyrinthe du jardin. Ce jardin, cinq fois moins étendu qu'il n'est aujourd'hui, était alors borné au nord par un vieux mur, au delà duquel coulait la Bièvre, et, jusqu'à la Seine, par des marais cultivés qui sont aujourd'hui compris dans l'enceinte de l'établissement. Guy de la Brosse y rassembla environ trois mille plantes et y fonda des cours de botanique, de chimie et d'astronomie. L'œuvre fut continuée successivement avec autant de zèle que de succès par Fagon, Tournefort, Jussieu, Buffon, etc. De nombreux cours furent créés, de nouveaux bâtiments



construits, et le jardin s'enrichit de collections données par l'académie des sciences, les missionnaires, les souverains étrangers. Un décret de la Convention organisa l'établissement en muséum d'histoire naturelle et y créa douze chaires; Chaptal, sous l'empire, lui donna une

nouvelle extension, et enfin Cuvier a fait du jardin et du muséum le plus magnifique établissement de ce genre qui existe dans le monde. Ses bâtiments aussi simples qu'élégants, ses collections si riches, son jardin si pittoresque excitent une admiration bien légitime; mais quand on arrive pour visiter ces merveilles par le quartier que nous décrivons, on ne peut s'empêcher de penser qu'il y a peut-être dans Paris cent mille individus croupissant dans des taudis sans feu, sans air, sans pain, qui seraient heureux de loger là où sont entretenus avec une sollicitude si minutieuse les pierres, les fossiles, les singes, les girafes; et l'on se demande si tant de luxe était nécessaire aux progrès des sciences naturelles et au profit que peuvent en tirer les arts utiles.

4° Le *marché aux Chevaux*, fondé en 1639. Nos lecteurs, grâce aux réclames de la presse en faveur du *sport*, du *turf*, et autres niaiseries britanniques, sont assez instruits des progrès que fait notre civilisation considérée au point de vue du Jockey's-Club, pour que nous nous dispensions de parler de cette Bourse du maquignonnage.

Parmi les rues qui débouchent dans les rues Saint-Victor, du Jardin-du-Roi, etc., nous distinguons :

1° La rue des *Bernardins*, ainsi appelée du collége fondé en 1244 par les religieux de l'ordre de Clairvaux. Sur les jardins de ce collége on a ouvert, en 1775, le marché aux veaux et les rues de Pontoise et de Poissy ; quant aux bâtiments, qui ont servi longtemps d'archives à la ville, ils sont occupés aujourd'hui par les sapeurs-pompiers. Dans la rue des Bernardins a eu lieu la comédie par laquelle le cardinal de Retz simula une tentative d'assassinat sur Gui Joly, homme fort populaire. C'est un tour de charlatan que vous trouverez raconté avec complaisance dans les Mémoires de celui-ci, à l'année 1649, et qui n'a plus pour nous qu'un médiocre intérêt : nous en avons vu tant d'autres!

2° Rue *des Fossés-Saint-Victor*, bâtie sur l'emplacement de l'enceinte de Philippe-Auguste, dont il reste quelques vestiges. Au numéro 23 est une maison qui a été habitée par le poëte Baïf, et où Charles IX vint quelquefois assister à des représentations musicales. Cette maison devint, en 1633, le couvent des *religieuses anglaises de Saint-Augustin*, fut vendue en 1790 comme propriété nationale, et a été rachetée en 1816 par lesdites religieuses. Au numéro 27 était le *collége des Écossais*, fondé en 1662 pour les catholiques de la Grande-Bretagne. Cette institution a été rétablie en 1808, et placée rue des Irlandais. Au numéro 37 était le couvent des *prêtres de la Doctrine chrétienne*, qui avait été bâti sur le clos des Arènes, où l'on croit que Chilpéric avait fait construire un cirque à la manière des Romains.

3° Rue *Copeau*, ainsi appelée du clos des Coupeaux sur lequel elle a été ouverte. A l'entrée de cette rue est l'*hospice de la Pitié*, fondé en 1615 pour les mendiants, et qui devint une dépendance de la Salpêtrière ; il renferme aujourd'hui six cents lits. Dans cette rue est encore la *prison de Sainte-Pélagie*, dont l'entrée est rue *de la Clef*. C'était autrefois un couvent fondé par madame Beauharnais de Miramion pour les filles débauchées ; il devint une prison en l'an de la liberté 1789. Cette maison, destinée principalement aux détenus politiques, a eu des hôtes célèbres, Béranger, Armand Carrel, Lamennais, et pendant la révolution une parente de la fondatrice, Joséphine Beauharnais.

4° Rue *d'Orléans*, ainsi appelée d'un *séjour* qu'y avait le duc d'Orléans, frère de Charles VI. Il faisait partie d'un hameau charmant nommé Riche-Bourg, dont il serait difficile de trouver la moindre trace.

Nous avons dit que la grande voie dont nous nous occupons aboutissait au *boulevard de l'Hôpital*. Ce boulevard intérieur, qui offre une promenade assez agréable, bien qu'elle ne ressemble aucunement à celle des boulevards du nord, conduit d'un côté à l'embarcadère du chemin de fer d'Orléans, de l'autre à la barrière d'Italie. Il tire son nom du plus magnifique établissement que la charité ait élevé à la misère, l'*hospice de la Vieillesse*, ou l'hôpital général de la Salpêtrière, œuvre de Louis XIV, digne pendant des Invalides, à une autre extrémité de Paris.

Vers le milieu du dix-septième siècle, de nombreuses ordonnances avaient essayé d'abolir la mendicité, et plusieurs établissements avaient été fondés à cet effet, tantôt par la muni-

ficence des particuliers, comme l'hospice de Jésus, établi par Vincent de Paul, tantôt par la sollicitude du gouvernement, comme l'hospice de la Pitié; mais tout cela était insuffisant: le nombre des mendiants augmentait sans cesse, et s'élevait, dit-on, jusqu'à quarante mille, lorsque, en 1656, le roi, sur la proposition de Pomponne de Bellièvre, premier président du parlement, se décida à porter remède au mal. Son ordonnance de fondation de l'hospice général des pauvres est un véritable monument de sagesse et de dignité. « Comme nous sommes redevables, dit-il, à la miséricorde divine de tant de grâces et d'une visible protection qu'elle a fait paraître sur notre conduite à l'avénement et dans l'heureux cours de notre règne, par le succès de nos armes et le bonheur de nos victoires, nous croyons être plus obligés de lui en témoigner nos reconnaissances par une royale et chrétienne application aux choses qui regardent son honneur et son service... considérant les pauvres mendiants comme membres vivants de Jésus-Christ, et non pas comme membres inutiles de l'État, et agissant en la conduite d'un si grand œuvre, non par ordre de police, mais par le motif de la charité... A ces causes... Nous ordonnons que les pauvres mendiants valides de l'un et l'autre sexe soient enfermés, pour être employés aux ouvrages, travaux des manufactures, selon leur pouvoir... Donnons à cet effet, par les présentes, la maison et l'hôpital, tant de la Grande et Petite Pitié que du Refuge, sis au faubourg Saint-Victor, la maison et l'hôpital de Scipion, et la maison de la Savonnerie; ensemble maisons et emplacement de Bicêtre... Voulons que les lieux servant à enfermer les pauvres soient nommés l'Hôpital général des pauvres; que l'inscription en soit mise, avec l'écusson de nos armes, sur le portail de la maison de la Pitié; entendons être conservateur et protecteur dudit hôpital, etc. »

Les établissements indiqués étant insuffisants pour contenir les pauvres, on éleva, d'après les dessins de Libéral Bruant, sur l'emplacement de la maison de la Salpêtrière, l'église et les vastes bâtiments qui existent aujourd'hui, et l'on y enferma jusqu'à cinq mille pauvres, aveugles, enfants, aliénés, etc.; mais la mendicité ne fut pas abolie; l'institution ne remplit qu'en partie le but qu'on voulait atteindre, et, en 1789, la Salpêtrière était le réceptacle de toutes les misères et infirmités humaines. Aujourd'hui l'hospice est destiné spécialement aux vieilles femmes âgées de soixante-dix ans, ou insensées, ou accablées de maladies incurables. Il en renferme près de cinq mille. C'est une ville d'hospices, qui a ses rues, ses quartiers, son



marché, et qui se compose de quarante-cinq corps de bâtiment ayant une superficie de trente hectares.

CHAPITRE XIV.

LA MONTAGNE SAINTE-GENEVIÈVE, LA RUE MOUFFETARD, LES GOBELINS.

De la place Maubert part une rue tortueuse, escarpée et populeuse, qui, sous les noms de Montagne-Sainte-Geneviève, Descartes et Mouffetard, atteint la barrière d'Italie. C'est une ancienne voie romaine.

La rue *de la Montagne-Sainte-Geneviève* doit son nom et son origine à la célèbre abbaye vers laquelle elle conduisait, et qui avait été placée par ses fondateurs sur la plus élevée des éminences de Paris. Dans cette rue très ancienne se trouvaient les colléges de *Laon*, des *Trente-Trois*, de l'*Ave-Maria*, de *la Marche*, de *Navarre*. Les bâtiments des trois premiers n'existent plus ; ceux de la Marche servent de caserne ; ceux de Navarre sont occupés par l'école Polytechnique. Le collége de Navarre était le plus célèbre et le plus complet établissement de l'ancienne Université. Il avait été fondé par l'épouse de Philippe le Bel en 1304, et a eu pour élèves Ramus, Henri III, Henri IV, Richelieu, Bossuet, etc. C'était, dit Mézeray, l'honneur de la noblesse française. Il fut détruit en 1790, et on y transféra, en 1804, l'école Polytechnique, fondée en 1794. C'est à Carnot et à Prieur (de la Côte-d'Or) qu'on doit l'idée première de cette grande institution, qui a traversé nos dix révolutions sans rien perdre de son caractère scientifique et national.

La rue de la Montagne-Sainte-Geneviève aboutit à une place sur laquelle est bâtie l'*église paroissiale de Saint-Étienne-du-Mont*, qui date du douzième siècle, et attenait à l'église Sainte-Geneviève, dont elle était une dépendance. Elle fut reconstruite en 1517, et forme l'un des plus curieux monuments de Paris par son architecture, où sont mêlés assez élégamment les styles gothique et de la renaissance, ses vitraux et son magnifique jubé, chef-d'œuvre de légèreté et de délicatesse. Lesueur, Pascal, Racine, Tournefort, y ont été enterrés.

La rue *Descartes* se nommait autrefois *Bordet* ou *Bordelle*, et date du treizième siècle ; elle avait, près de la rue des Fossés-Saint-Victor, une porte de l'enceinte de Philippe-Auguste, qui fut détruite en 1683. Un décret de l'empereur, en date de 1807, lui donna le nom de Descartes, dont le tombeau, placé d'abord dans l'église Sainte-Geneviève, avait été ensuite, par décret de la Convention, transféré au Panthéon, et qui aujourd'hui se trouve dans l'église Saint-Germain-des-Prés. Cette rue renfermait les colléges de Tournay et de Boncourt, dont les bâtiments sont occupés aujourd'hui par l'école Polytechnique.

La rue *Mouffetard* existait du temps des Romains, et traversait un champ de sépulture appelé *Mons Cetardus*, d'où est venu son nom. Saint Marcel ayant été enterré sur cette éminence en 436, il se forma autour de son tombeau, vénéré des Parisiens, un bourg qui prit son nom, et d'où la rue Mouffetard et tout le quartier ont été appelés vulgairement *faubourg Saint-Marcel*. C'était, dans le moyen âge, un quartier pauvre, sale, barbare, où les cabanes et les masures étaient groupées confusément, où les ruelles et les culs-de-sac immondes grimpaient, couraient, s'entre-croisaient au hasard, où les cloaques infects se mêlaient à des champs de verdure, où croupissait une population de truands, de jongleurs, de *tire-laines*, mêlée à une population d'ouvriers en cuir et en bois, souffrante, malingre, misérable. Aujourd'hui ce coin de Paris a conservé quelque chose de sa physionomie du moyen âge ; l'air, l'aisance et la propreté y ont à peine pénétré ; les rues et les maisons offrent encore un dédale aussi disgracieux qu'incommode ; la population y est encore sale, jaune, occupée de travaux dégoûtants ou pénibles, et composée en partie de fripiers, ferrailleurs, chiffonniers, etc. On sait que cette population a joué dans la révolution le même rôle que celle du faubourg Saint-Antoine.

Dans cette rue est située l'*église Saint-Médard*. C'était autrefois la chapelle d'un bourg construit dans les clos dépendant de l'abbaye Sainte-Geneviève, clos dont les noms se sont conservés dans les rues *du Chardonnet*, *Copeau*, *des Saussayes*, *de la Cendrée*, etc. Dans cette église étaient enterrés Patru et Nicole. Au seizième siècle, elle fut le théâtre de plusieurs com-

bats entre les protestants et les catholiques. Son cimetière renfermait la tombe du diacre Pâris. Cet homme vertueux, dont la mémoire a été si ridiculement déshonorée, fils d'un conseiller au parlement, était né dans ce quartier, rue des Bourguignons. Diacre, et n'ayant jamais voulu prétendre à la prêtrise, janséniste, et ayant toute la sévérité de mœurs et de doctrine de ces sectaires évangéliques, il se retira dans une pauvre maison du faubourg, y vécut dans la plus austère pénitence, au milieu des ouvriers avec lesquels il travaillait, les aidant, les consolant, les instruisant. A sa mort, les jansénistes l'honorèrent comme un saint. Des fous, des imbéciles et des intrigants vinrent sur son tombeau demander des miracles; de là les absurdités et les scandales des convulsionnaires qui ont fait tant de bruit dans le dix-huitième siècle. Le gouvernement fit fermer le cimetière Saint-Médard, et un plaisant mit sur la porte ces deux vers si connus :

De par le roi, défense à Dieu
De faire miracle en ce lieu.

Dans la rue Mouffetard se trouve encore la manufacture des Gobelins, dont voici l'origine. La Bièvre, dont les eaux sont favorables à la teinture, avait attiré sur ses bords quelques drapiers et teinturiers. Vers le milieu du quinzième siècle, l'un d'eux, Jean *Gobelin*, acquit une grande fortune, qu'il laissa à ses descendants. Ceux-ci continuèrent l'industrie de leur père, agrandirent ses établissements et devinrent propriétaires de si grands terrains sur les bords de la Bièvre, que cette rivière et le quartier prirent leur nom. Le faubourg Saint-Marcel en devint célèbre, se peupla de guinguettes et de *folies*, et l'on alla par plaisir visiter les teintureries des Gobelins. « Pantagruel, dit Rabelais, pour se rescréer de son estude, se pourmenoit vers les fauxbourgs Saint-Marceau, voulant voir la Folie-Goubelin. » La famille des Gobelins, dans le dix-septième siècle, renonça à sa glorieuse industrie pour entrer dans la noblesse, et l'un d'eux, Antoine Gobelin, marquis de Brinvilliers, devint l'époux de la femme perverse qui fut brûlée pour ses crimes en 1676. Les teintureries passèrent aux frères Canaye, qui en firent une manufacture de tapis ; puis à un Hollandais nommé Gluck. En 1667, Colbert acheta l'établissement pour en faire une école d'arts et métiers. L'édit porte que « le surintendant des bâtiments et le directeur sous ses ordres tiendront la manufacture remplie de bons peintres, maîtres tapissiers, orfévres, fondeurs, sculpteurs, graveurs, lapidaires, menuisiers en ébène, teinturiers, et autres ouvriers en toutes sortes d'arts et métiers, et que les jeunes gens, sous ces maîtres, entretenus pendant cinq années, pourront, après six ans d'apprentissage et quatre années de service, lever et tenir boutique de marchandises, arts et métiers auxquels ils auront été instruits, tant à Paris que dans les autres villes du royaume. » Cette magnifique institution, qui a rendu tant de services à la France, est aujourd'hui bien déchue de son importance première : c'est simplement une belle manufacture de tapis de luxe qui est restée dans la dépendance de la couronne.

Parmi les rues qui débouchent dans les rues de la Montagne, Descartes, Mouffetard, nous remarquons :

1° Rue *Clovis*. Sur le sommet de la montagne Sainte-Geneviève existait, sous la domination romaine, un cimetière sur lequel Clovis fit élever, à la prière de sa femme, une basilique en l'honneur des saints apôtres. Il y fut enterré, et après lui sainte Geneviève. En 857, les Normands incendièrent cette église, qui continua néanmoins de subsister, mais qui ne fut rebâtie complétement que dans le douzième siècle, sous le nom de la patronne de Paris. Elle devint alors le siége d'une congrégation qui a produit un grand nombre d'hommes illustres dans l'église et dans la science, et qui se composait en France de plus de neuf cents maisons. Dans les vastes bâtiments qui renferment aujourd'hui le collége Henri IV, on remarquait la bibliothèque, aussi distinguée par sa construction que par le choix de ses livres : on y comptait plus de cent mille volumes avec trois mille manuscrits, et elle était accompagnée d'une belle collection d'antiquités et de médailles. L'église n'était pas belle, mais curieuse par ses murailles du temps de Clovis, sa châsse de sainte Geneviève, qui datait du treizième siècle, et qu'on promenait solennellement dans Paris, pour faire cesser les pluies ou sécheresses; ses tableaux votifs de

hébraïque, grecque et latine, des mathématiques, de la médecine, etc. Il eut pour premiers professeurs Pierre Danès, François Vatable, Oronce Finé, etc.; Henri II y ajouta une chaire de philosophie; Henri III, une de langue arabe; Henri IV, une d'anatomie et de botanique; Louis XIII, une de droit canon; Louis XIV, une de langue syriaque et de droit français, etc. Sous Louis XVI, on comptait vingt-un professeurs; il y en a aujourd'hui vingt-quatre. L'utilité d'un pareil établissement était incontestable sous François Ier; aujourd'hui elle est fort douteuse. C'est un luxe qui ne sert réellement qu'à donner des places à des savants bien protégés. Les cours sont peu ou point suivis, parce qu'ils n'ont pas de but, pas de relations, et ne forment rien moins qu'un système d'enseignement. Chaque professeur débite, souvent hors de la matière de ses leçons, ce que bon lui semble, à des oisifs qui viennent là pour se distraire ou pour chercher un abri contre le mauvais temps. Les cours de langue orientale se prêchent ordinairement dans un désert égayé à peine par l'oasis d'un auditeur unique qui ambitionne la survivance du professeur; les cours scientifiques sont suivis par les étudiants en médecine ou en pharmacie; quant aux cours littéraires ou historiques, ils n'attirent la foule tumultueuse des jeunes gens que lorsque le professeur sait flatter son auditoire ou par quelque appel à ses passions ignorantes, ou par l'étalage charlatanique de phrases romantiques et d'une érudition de contrebande.

Le collége de France resta longtemps sans édifice pour ses cours, et ses professeurs durent successivement enseigner dans les divers colléges de Paris. Ce ne fut que sous Louis XIII qu'on commença à construire sur l'emplacement des colléges de Tréguier, de Lyon et de Cambray, le monument qui existe aujourd'hui : il n'a été terminé qu'en 1774, et a reçu récemment de notables agrandissements.

3° L'*École Normale*. Cette école a été fondée en 1795 pour former des professeurs, et elle a eu pour premiers maîtres Laplace, Monge, Berthollet, Volney, Garat, Bernardin de Saint-Pierre, etc. Elle tomba après quelques mois d'existence, fut réorganisée en 1808, supprimée en 1820, reconstituée en 1830, et établie dans les bâtiments de l'ancien collége du Plessis. Elle doit quitter prochainement cette obscure maison pour aller habiter, rue d'Ulm, un de ces palais que nous trouvons aujourd'hui si facilement dans la bourse des contribuables.

4° Le *collége Louis-le-Grand*. Ce collége fut fondé vers 1562, sous le nom de *Clermont*, par les jésuites, dont l'établissement à Paris venait d'être reconnu par le parlement. C'est de là que la trop fameuse société dirigea le mouvement de la Ligue. Après l'attentat de Châtel, « tous les prestres et escholiers du collége de Clermont et tous autres soy disants de la com-« pagnie de Jésus, furent condamnés, comme corrupteurs de la jeunesse, perturbateurs du « repos public, ennemis du roy et de l'Estat, à sortir dans trois jours de Paris et dans quinze « jours du royaume. » Ils rentrèrent en 1603, mais n'obtinrent la permission d'enseigner qu'en 1618. Sous Louis XIV, ils prirent le plus grand ascendant, et, le roi étant venu visiter leur collége, ils changèrent son nom et lui donnèrent celui de Louis-le-Grand. En 1792, ce collége devint le collége de l'Égalité, en 1800 le Prytanée, en 1805 le Lycée impérial; il a repris en 1814 son nom de Louis-le-Grand.

Parmi les nombreuses rues qui aboutissent dans la rue Saint-Jacques nous remarquons :

1° Rue *de la Bûcherie*, ainsi nommée du port au bois qui en était voisin. C'était là qu'étaient autrefois les écoles de médecine et de chirurgie : l'ancien amphithéâtre subsiste encore au n° 13 (*Hist. de Paris*, p. XIV). Dans cette rue débouchent : 1° La rue *Saint-Julien-le-Pauvre*, ainsi appelée d'une église qui existait déjà du temps de Grégoire de Tours, car lorsque ce prélat venait à Paris il y logeait dans des bâtiments affectés aux pèlerins. On sait que saint Julien était le patron des voyageurs, et un grand nombre d'hôtelleries ou d'hospices avaient été construits sous son nom par la piété des fidèles. Cette église, détruite par les Normands, fut rebâtie au douzième siècle, et l'université y tint pendant quelque temps ses séances. A l'époque où les métiers étaient unis par les liens de la fraternité religieuse, elle devint le siége des confréries des papetiers, des couvreurs et des fondeurs. Réunie à l'Hôtel-Dieu, en 1663, elle lui sert aujourd'hui de chapelle. Son architecture est du style le plus gracieux. — 2° La rue *du Fouarre*, ainsi appelée d'un vieux mot qui veut dire paille et d'où est venu *fourrage*. Les écoles, d'abord

restreintes à la place Maubert, s'étendirent jusqu'à cette rue, qui prit le nom de Fouarre, de la paille où les écoliers s'asseyaient pour écouter les leçons de leurs maîtres et dont ils faisaient une ample consommation. Il y a loin de la litière de ces écoles à nos splendides amphithéâtres ; mais il y a encore plus loin du dévouement, de l'enthousiasme, de la foi pour la science, qui animaient alors élèves et professeurs, à l'indifférence, à l'ennui, au scepticisme, avec lesquels l'étudiant quitte aujourd'hui son estaminet pour écouter les leçons gagées d'un maître aussi sceptique, aussi ennuyé, aussi indifférent que lui. La rue du Fouarre était fermée à ses extrémités par deux portes pour empêcher le passage des voitures pendant les leçons. Dans cette chétive précaution quel respect naïf pour la science! Aujourd'hui, les cours de la faculté des sciences se font à côté de relais de chevaux, dont le bruit continuel force souvent les professeurs à s'interrompre : la faculté a réclamé ; mais le gouvernement ne lui a pas répondu : il sait trop bien les droits du commerce et a trop de respect pour MM. des omnibus.

Le prolongement de la rue de la Bûcherie est la rue *de la Huchette*, qui était célèbre autrefois par ses rôtisseries : « Les Turcs, dit Mercier, qui vinrent à la suite du dernier ambassadeur ottoman, ne trouvèrent rien de plus agréable à Paris que la rue de la Huchette, en raison des boutiques de rôtisseurs et de la fumée succulente qui s'en exhale... La fournaise des cheminées ne s'éteint que pendant le carême ; si le feu prenait dans cette rue, dangereuse par la construction de ses antiques maisons, l'incendie serait inextinguible. »

2° Rue *Saint-Severin*. Elle doit son nom à la curieuse église qu'elle renferme et dont l'origine est inconnue. « Sous le règne de Childebert, dit Jaillot, il y avait à Paris un saint solitaire, nommé Severin, qui s'était retiré près de la porte méridionale. Il est probable que la vénération que ses vertus avaient inspirée aux Parisiens les engagea à bâtir sous son nom un oratoire au lieu même qu'il avait habité. » Cette église a été reconstruite à diverses époques, et sa dernière restauration est du quinzième siècle. C'est un des monuments qui rappellent le mieux le vieux Paris.

3° Rue *des Noyers*. Cette rue, ouverte sur le Clos-Bruneau, doit son nom aux arbres qu'elle a fait disparaître : dans une de ses maisons est né J.-B. Rousseau. Au coin de la rue Saint-Jacques était la *chapelle Saint-Yves*, fondée en 1348 par des écoliers bretons en l'honneur d'un gentilhomme de leur pays qui, après avoir étudié à Paris, s'était fait l'avocat des pauvres, et avait mérité, par cette vertu si rare même dans le moyen âge, d'être canonisé par le pape Clément VI. Les avocats et les procureurs avaient pris ce saint pour patron, on ne voit pas bien à quels titres et par quelles raisons ; aussi Mézeray dit-il que c'était sans prétendre à imiter son désintéressement et sans ambitionner les honneurs du royaume des cieux, se contentant humblement des biens de ce monde[1]. « Il n'y a pas longtemps, dit Millin, qu'on voyait encore suspendus aux voûtes de cette église une multitude de sacs de palais. Comme ils présentaient un aspect désagréable, les administrateurs de Saint-Yves ont fait disparaître ces monuments poudreux de la simplicité de nos pères et de leur haine pour les gens de robe. Un plaideur dont le procès était terminé suspendait son sac à la voûte, comme un boiteux redressé suspend sa béquille dans la chapelle d'une madone. » Aujourd'hui l'église Saint-Yves est détruite, et nos avocats se passent très-aisément de patron ; quant aux plaideurs, ce n'est plus aux saints qu'ils se recommandent dans leurs procès, c'est à la grâce de Dieu.

Le prolongement de la rue des Noyers est la rue *du Foin*, où était le collége de maître Gervais, « souverain médecin et astrologien du roi Charles V. » Ce collége est aujourd'hui une caserne d'infanterie.

4° Rue *des Mathurins*. Elle s'appelait d'abord rue *des Thermes*, la principale entrée du palais de Julien se trouvant de ce côté ; elle prit son nom actuel du couvent des Mathurins fondé

[1] La malice de nos pères racontait que lorsque saint Yves s'était présenté à la porte du paradis, saint Pierre l'avait repoussé, le confondant avec les hommes de sa profession. Le saint s'était alors fourré dans la foule et était parvenu à entrer ; mais il avait été reconnu, et saint Pierre voulant le chasser, il résista et dit qu'il resterait jusqu'à ce qu'on lui eût fait signifier par huissier de sortir. Saint Pierre fut embarrassé et chercha partout un huissier, mais, comme il n'en est jamais entré dans le paradis, il fut impossible d'en trouver un seul, et saint Yves resta ainsi au nombre des élus, à la grande confusion de saint Pierre.

vers le treizième siecle, et qui est aujourd'hui détruit. Ce couvent a eu pour prieur le savant Robert Gaguin, et l'Université y tint longtemps ses séances.

Au nº 12 est l'*hôtel de Cluny*, aujourd'hui *musée des antiquités françaises*, et qui, bâti sur une partie du palais des Thermes par les abbés de Cluny, vers le milieu du quatorzième siècle, fut reconstruit, en 1505, par le neveu de Georges d'Amboise, qui était à la tête de l'ordre. Ce charmant édifice servit de retraite à la veuve de Louis XII, et c'est là qu'elle épousa le duc de Suffolk; il abrita aussi en 1625 les religieuses de Port-Royal pendant la construction de leur maison de Paris; enfin, pendant la révolution, il a servi d'observatoire aux astronomes Delisle, Lalande et Messier. On sait comment le savant Dusommerard, devenu propriétaire de cette maison, y rassembla un musée d'antiquités françaises dont l'État a fait l'acquisition après sa mort : c'est, dit Charles Nodier, l'Herculanum du moyen âge.

5º Place *Cambray*. Cette place, où est situé le collége de France, communique avec la rue *Saint-Jean-de-Latran*, où étaient autrefois une église et une commanderie de l'ordre des Hospitaliers de Saint-Jean-de-Jérusalem. Cette commanderie avait un enclos où était l'hôtel du commandeur avec une tour carrée servant aux pèlerins, et des maisons hideuses où logeaient en franchise des artisans et des mendiants. Tout cela a été vendu et détruit pendant la révolution.

Sur la place Cambray débouche encore la rue *Saint-Jean-de-Beauvais*, où étaient jadis les colléges de Dormans et de Presles, et les écoles de droit.

6º Rue *des Grès*. Dans cette rue était le couvent des dominicains ou *Jacobins*, dont la construction était due à la munificence de saint Louis, et dont l'église était un autre Saint-Denis pour les tombes célèbres qu'elle renfermait : on y voyait celles qui contenaient le cœur de Charles d'Anjou, frère de saint Louis; les entrailles de Philippe V, de Charles IV, de Philippe VI, surnommé, disait l'inscription, le vrai catholique; les corps de Robert de Clermont, fils de saint Louis, tige de la maison de Bourbon; de Charles de Valois, frère de Philippe le Bel, tige de la maison de Valois; du comte d'Évreux, tige des rois de Navarre; de plusieurs princes de la branche d'Alençon, etc. On y voyait encore les sépultures de Humbert II, dauphin de Viennois; de Jean de Mehun, qu'on croit l'auteur du *Roman de la Rose*; de la famille de l'Aubespine, de Passerat, l'un des auteurs de la *Satire Menippée*, etc. Ce couvent, qui devint très-puissant, engagea, pendant plusieurs siècles, des luttes scandaleuses avec l'Université, et il fallut plusieurs fois employer la force pour y amener des réformes. Jacques Clément en est sorti pour assassiner Henri III; mais il a aussi donné à l'église des saints et des savants célèbres, Albert le Grand, saint Thomas d'Aquin, Pierre de Tarentaise (Innocent V), Jean Joconde, architecte des ponts au Change et Saint-Michel, Jean Hennuyer, évêque de Lisieux, etc. Les bâtiments de ce couvent sont aujourd'hui occupés par des écoles municipales et une caserne.

Le prolongement de la rue des Grès est la rue *Saint-Étienne-des-Grès*, au coin de laquelle se trouvait une église du même nom et très-ancienne. Dans le quatorzième siècle, cette église était entourée de vignes où l'on voyait *le pressoir du roi*.

7º Rue *Soufflot*. Cette rue conduit au Panthéon et doit son nom à l'architecte de ce monument; elle doit être prolongée jusqu'au jardin du Luxembourg.

L'emplacement du *Panthéon* était occupé sous les Romains par une grande fabrique de poteries, pour laquelle on avait ouvert des puits très-profonds, et où l'on a retrouvé des fours et des vases nombreux; il fut ensuite occupé par des clos de vignes, et enfin par des maisons et jardins dépendant de l'abbaye Sainte-Geneviève. Le Panthéon fut fondé en 1758 pour remplacer l'ancienne église Sainte-Geneviève, qui tombait en ruines. Ce monument, qui tire de sa situation, non moins que de sa masse et de ses détails, un caractère si frappant de grandeur, fut destiné, en 1791, à recevoir les cendres des grands hommes; Mirabeau le premier y fut enterré, et après lui Voltaire et Rousseau. La Convention en retira Mirabeau pour y mettre Marat, qui en fut à son tour expulsé deux ans après. Un décret de 1806 rendit au culte l'édifice, qui, à travers ces transformations, était resté inachevé; l'on en fit la sépulture des sénateurs, et Lannes, Bougainville, Lagrange, y furent enterrés. La Restauration rendit à

l'édifice le nom de Sainte-Geneviève, fit disparaître l'inscription : ***Aux grands hommes, la patrie reconnaissante!*** orna sa coupole des magnifiques peintures de Gros, et donna à Soufflot une sépulture dans la chapelle basse du monument. 1830 en fit disparaître le nom de Sainte-Geneviève et le culte catholique, lui rendit son nom païen et absurde de Panthéon avec sa destination révolutionnaire, et le décora d'un fronton qui peut être un chef-d'œuvre de sculpture, mais non de science historique. Aujourd'hui, le monument est vide, nu, muet, attendant ses grands hommes, sur lesquels les chambres n'ont pu rien statuer ; quelques curieux parcourent sans respect comme sans émotion cette montagne de pierres qui glace le corps et l'âme, qui est sans but comme sans signification ; et l'on se contente d'embellir ses abords en attendant qu'on sache ce qu'on en pourra faire, un théâtre ou une bourse, un hôpital ou un musée. Faire du Panthéon la sépulture des grands hommes est une idée très-belle et très-nationale ; mais il n'est pas besoin pour cela d'en chasser le culte catholique ; la religion et la patrie peuvent avoir le même temple ; d'ailleurs, nos mœurs et nos habitudes ne comprennent pas des tombeaux sans la croix qui les couronne. N'y aurait-il donc pas quelque poésie à mettre les cendres des hommes de génie qui ont éclairé ou sauvé la France sous la protection de l'humble bergère dont la douce figure nous apparaît, au fond de nos annales, écartant les barbares de Paris naissant? Un temple à sainte Geneviève qui aurait pour ornement principal la statue d'une autre bergère, d'une autre patronne de la France, de la sainte martyre de Domrémy, pour laquelle Paris n'a pas eu un souvenir ; un temple à sainte Geneviève qui couvrirait les restes de Richelieu et de Mirabeau, de Descartes et de Bossuet, de Molière et de Voltaire, serait vraiment le Panthéon de la France.

Sur la place du Panthéon est l'*École de Droit*, bâtie en 1771 sur les dessins de Soufflot. « Les écoles de droit, qui sont, dit un écrivain du temps de Louis XV, l'abus le plus déplorable et la farce la plus ridicule, » sont malheureusement devenues quelque chose de beaucoup trop sérieux, depuis que la division extrême des propriétés a fait des gens de loi et d'affaires la classe la plus importante de l'État. La révolution supprima ces écoles avec les avocats, procureurs, huissiers et autres clients de saint Yves ; l'Empire nous les a rendus avec *tous les procéduriers* de l'ancien régime, à la grande joie des grisettes et des estaminets du quartier Saint-Jacques.

8° Rue *des Fossés-Saint-Jacques*. Cette rue a été construite sur les fossés de l'enceinte de Philippe-Auguste, et aboutit à la place *de l'Estrapade*, fameuse, sous le règne de François Ier, par le supplice de plusieurs protestants. Baron et Diderot l'ont habitée et y sont morts. Cette place se prolonge par la rue *des Postes*, où se trouvent le séminaire Saint-Esprit, le collége Rollin, et la maison des jésuites contre laquelle la chambre des députés vient de rappeler le gouvernement à l'exécution des lois. Il y avait encore dans cette rue, avant la révolution, la communauté des Eudistes, le séminaire anglais, la maison des filles Saint-Michel, etc. Dans cette même rue aboutit la rue *Neuve-Sainte-Geneviève*, où Rollin a demeuré : on lit encore dans la modeste maison qu'il habitait ce distique qu'il y avait fait placer :

Ante alias dilecta domus qua ruris, et urbis
Incola tranquillus, meque Deoque fruor.

Tous ces hommes de l'ancien temps ont, il faut l'avouer, dans leurs paroles et dans leur vie, dans leurs demeures et sur leurs figures, un air de calme, d'assurance et de placidité qui nous semble bien étrange et bien désirable, à nous qui voyons l'anarchie partout, dans l'état social et au foyer domestique, dans notre cœur et dans la rue.

II. — Le faubourg Saint-Jacques.

Le faubourg *Saint-Jacques* n'était autrefois qu'une longue suite de couvents ou d'établissements religieux où se retiraient de pieux solitaires, des courtisans dégoûtés du monde, des dames de haute naissance qui avaient à réparer les erreurs de leur jeunesse. Dans la langue si noblement chrétienne du dix-septième siècle, on appelait du nom de *Thébaïde de Paris* ce

quartier, couvert de grands enclos, perdu au milieu de nombreuses carrières, situé au-dessus des catacombes, habité seulement par une population pauvre, pieuse, paisible, de carriers et de plâtriers. L'humble église de ce quartier, *Saint-Jacques-du-Haut-Pas*, n'a été élevée que par le zèle touchant de cette population : les ouvriers travaillèrent sans salaire un jour par semaine, les maîtres donnèrent la pierre et le plâtre, et une illustre pénitente, la duchesse de Longueville, y ajouta le marbre et l'or du sanctuaire. Il y avait, entre les riches de ces couvents et les pauvres gens du peuple qui vivaient sous leur abri, un pieux accord, un respect mutuel et chrétien dont on trouvera la preuve dans la construction de l'*hospice Cochin*. Le vénérable Cochin, curé de Saint-Jacques-du-Haut-Pas (né en 1726, mort en 1783), le fonda avec son modeste patrimoine pour les ouvriers des carrières : la première pierre en fut posée, non par quelque prince, non par quelque magistrat, mais par deux pauvres, élus dans tout le quartier pour cette touchante cérémonie.

La plupart des établissements religieux du faubourg Saint-Jacques sont devenus des hospices; nous allons, en les énumérant, raconter leurs transformations, qui auraient pu être faites avec plus de respect pour le passé.

1° Le *couvent de la Visitation Sainte-Marie*, établi en 1626. C'est là que se renferma mademoiselle de La Fayette, qui inspira à Louis XIII un si respectueux attachement. Ce prince vint souvent l'y visiter, et si l'on en croit madame de Motteville, c'est après l'une de ces entrevues qu'il se décida à un rapprochement avec la reine, d'où naquit Louis XIV. Ce couvent est aujourd'hui la *maison de refuge des Dames Saint-Michel*, qui est à la fois un établissement religieux et une maison de correction pour les femmes déréglées.

2° Le *séminaire Saint-Magloire*. Il succéda en 1618 à l'ancien hôpital de Saint-Jacques-du-Haut-Pas, qui existait vers le treizième siècle, et avait été fondé par l'ordre des frères *Pontifes* ou constructeurs de ponts. Il était dirigé par les pères de l'Oratoire, et a fourni pendant deux siècles, à l'église de France, les prêtres les plus distingués. Ses bâtiments furent donnés, en 1800, à l'*Institution des sourds-muets* qui y est encore établie.

3° La *communauté des Ursulines*, fondée en 1608 par la fille de Jean Lhuillier, président de la cour des Comptes, sous Henri IV; elle était vouée à l'instruction des jeunes filles. Sur son emplacement a été ouverte la rue *des Ursulines*.

4° Le *couvent des Feuillantines*, fondé en 1622 par madame d'Estourmel, et qui est aujourd'hui converti en propriétés particulières.

5° Le *couvent des Bénédictins anglais*, fondé en 1640, et où Jacques II a été enterré. C'est aujourd'hui une propriété particulière.

6° Le *couvent des Carmélites*, fondé en 1604 par Catherine d'Orléans, duchesse de Longueville, dans l'enclos Notre-Dame-des-Champs, où existait, depuis le neuvième siècle, une église de ce nom. Cet enclos, où l'on a découvert un grand nombre d'antiquités, était probablement un cimetière romain : « Je pourrais, dit Sauval, après avoir décrit quelques-unes de ces antiquités, encore parler de quantité d'autres caveaux, de coffres, de squelettes et de têtes ayant des médailles à la bouche, qui auparavant et depuis ont été découvertes à Notre-Dame-des-Champs et aux environs; ce qui donnerait lieu de croire, vu le grand nombre qu'on en a trouvé dans ce quartier-là, que peut-être les Romains l'avaient choisi exprès pour leur servir de cimetière et y placer leurs tombeaux, parce que c'était le grand chemin de Rome. » C'est dans le couvent des Carmélites que, en 1676, la duchesse de La Vallière, sous le nom de sœur Louise de la Miséricorde, vint expier ses amours avec Louis XIV dans les plus grandes austérités, et qu'elle mourut en 1710. Une autre pécheresse s'était auparavant retirée dans le voisinage de cette maison, et y fit pendant vingt-sept ans pénitence : c'est la sœur du grand Condé, la duchesse de Longueville, l'une des héroïnes de la Fronde, qui mourut en 1679. Sur une partie du couvent des Carmélites a été ouverte la rue du Val-de-Grâce; dans l'autre partie a été rétabli un couvent de carmélites, dont la chapelle renferme le tombeau du cardinal de Bérulle.

7° L'*abbaye royale du Val-de-Grâce de Notre-Dame-de-la-Crèche*, fondée en 1621 par Anne d'Autriche. L'église, commencée en 1645 sur les dessins de Mansart, fut achevée en

1665 sur ceux de Lemercier : c'est un des plus beaux monuments de la capitale. Nous avons dit ailleurs que l'abbaye du Val-de-Grâce est aujourd'hui un hôpital militaire.

8° L'*abbaye de Port-Royal*, fondée près de Chevreuse, au treizième siècle, par Matthieu de Montmorency, et transférée en 1625 à Paris, à cause de l'insalubrité du vallon de Port-Royal. On sait quelles persécutions les religieuses de ce couvent eurent à souffrir à cause de leur attachement aux doctrines des pieux et savants solitaires dont le nom vivra autant que ceux de Pascal, de Racine, des Arnauld, etc. : plusieurs fois l'abbaye fut enveloppée de gardes, et les religieuses qui refusaient de signer la bulle de condamnation du jansénisme, traitées comme des criminelles et dispersées dans d'autres couvents. C'est là que mourut madame de Sablé, qui s'était retirée à Port-Royal après la mort du duc de la Rochefoucauld. Pendant la révolution, cette maison devint une prison sous le nom de Port-Libre; aujourd'hui c'est un des plus tristes asiles de la misère humaine : c'est l'*hospice d'accouchement*.

9° Le *couvent des Capucins*, fondé en 1613, et transféré en 1783 rue Sainte-Croix-d'Antin, dans les bâtiments où est aujourd'hui le collége Bourbon. C'est maintenant un hôpital de vénériens.

A la barrière Saint-Jacques est le lieu des exécutions criminelles.

CHAPITRE XVI.

LES RUES DE LA HARPE ET D'ENFER, LE LUXEMBOURG ET L'OBSERVATOIRE.

La rue *de la Harpe* part du pont et de la place Saint-Michel sous le nom de la *Vieille-Bouclerie*, qu'elle quitte bientôt pour prendre celui qu'elle porte depuis le onzième siècle. Elle le doit à une enseigne qui pendait à sa deuxième maison. C'était une des artères du vieux Paris et le grand chemin du *palais des Thermes*. Ce palais occupait tout l'espace compris entre les rues de la Harpe et Saint-Jacques, depuis la rue des Grès et la place de Sorbonne jusqu'à la Seine; son parc et ses jardins s'étendaient du mont Leucotitius (Sainte-Geneviève) au temple d'Isis (Saint-Germain-des-Près), et il avait de grands souterrains qui couraient sous presque tout le quartier. On croit qu'il fut bâti par Julien, et les rois de la première race l'ont habité. Il en reste une vaste salle dont les voûtes sont si solidement construites qu'elles ont résisté à l'action du temps pendant quinze siècles. Au moyen âge, la rue de la Harpe devint le centre du *pays latin*, et elle était peuplée de colléges : de Seez, au n° 85; de Narbonne, au n° 89; de Bayeux, au n° 98; d'Harcourt, où est maintenant le collége Saint-Louis. Aujourd'hui, cette rue tortueuse, sale, montante, est encore habitée, en grande partie, par des étudiants, et n'offre rien de remarquable. A son extrémité était la porte Gibart, d'Enfer ou Saint-Michel, détruite en 1684, et c'est là que commence la rue d'Enfer.

On croit que la rue *d'Enfer* était autrefois appelée *Via inferior*, par opposition à la rue Saint-Jacques, qui aurait été appelée *Via superior*; de là lui serait venu son nom. On l'appela aussi *Chemin de Vanvres*, *Chemin de Vauvert*, *Faubourg Saint-Michel*. Elle renfermait de nombreux établissements religieux : au n° 2, le *collége du Mans*; au n° 8, le *séminaire Saint-Louis*; au n° 45, le *couvent des Feuillants*; enfin elle était bordée par le *couvent des Chartreux*, fondé par saint Louis, qui donna à ces religieux le château de Vauvert, bâti par le roi Robert. Leur élégante église fut construite sur les dessins d'Eudes de Montreuil, et achevée seulement en 1314. On sait de quelles magnifiques peintures Lesueur avait enrichi leur cloître. Sur les vastes dépendances de ce couvent, aujourd'hui détruit, on a ouvert les avenues du Luxembourg et de l'Observatoire, les rues de l'Est et de l'Ouest, etc. C'est au carrefour formé par toutes ces communications que, le 7 décembre 1815, le maréchal Ney a été fusillé.

On trouve aujourd'hui dans la rue d'Enfer l'*école des Mines*, le *couvent de la Visitation*, l'*hospice de Marie-Thérèse*, l'*hospice des Enfants-Trouvés*; ce dernier occupe les bâtiments construits jadis pour l'institut de l'Oratoire. Cette rue est longée en grande partie par le jardin du *Luxembourg*, et coupée par l'avenue de l'*Observatoire*. Nous avons parlé ailleurs de

la fondation et des révolutions du palais du Luxembourg : ajoutons seulement que le jardin



a été construit sur l'emplacement d'un camp romain dont on a trouvé de nombreux débris, et qu'il a été le théâtre de bien des événements depuis le temps où la fille du régent en faisait le lieu de ses débauches, jusqu'au jour où le peuple l'enveloppait en demandant la mort des ministres de Charles X. Quant à l'Observatoire, il fut fondé en 1667, par Louis XIV, sur les dessins de Claude Perrault, et pour servir aux observations astronomiques ; sa destination n'a jamais changé, et il a reçu depuis cinquante ans de nombreuses améliorations.

Au carrefour des allées de l'Observatoire et du Luxembourg, commence une suite de boulevards intérieurs qui sont loin d'avoir l'aspect et la vie des boulevards du nord et qui se prolongent jusqu'aux Invalides. Le plus fréquenté est le *boulevard Mont-Parnasse*, sur lequel se trouve le trop fameux bal des étudiants, la *Chaumière*. La Chaumière, située entre les hospices de la Maternité et des Enfants-Trouvés, est tout ce que nous avons trouvé à mettre à la place de la Chartreuse de nos aïeux.

A la barrière Mont-Parnasse se trouve le *cimetière du Sud*, ouvert en 1810.

Parmi les rues qui débouchent dans les rues de la Harpe et d'Enfer, nous remarquons :

1° Rue *de l'École-de-Médecine*. Cette rue a été ouverte, vers le treizième siècle, sur l'emplacement du mur de Philippe-Auguste; elle s'appelait rue *des Cordeliers*, à cause du couvent des franciscains ou cordeliers qui y fut établi en 1234, et dont l'église, bâtie par saint Louis, fut reconstruite en 1580. Ce couvent ayant été détruit en 1790, un club, dit des Cordeliers, y tint ses séances dans le réfectoire, et la section du Théâtre-Français siégea dans la salle des cours de théologie. Aujourd'hui l'église a disparu; le réfectoire est occupé par le musée Dupuytren ; dans les jardins et le cloître on a bâti, outre des maisons particulières, l'école pratique d'accouchement et des pavillons de dissection, c'est-à-dire, par un rapprochement heureux, la vie à côté de la mort, la naissance de l'enfant du crime ou du malheur à côté du dépécement des membres du pauvre. Quelle douce philosophie ce contraste doit inspirer à nos Hippocrates en herbe! En face de ces bâtiments est un lourd et fastueux monument qui a été construit, en 1765, sur les dessins de Gondouin, pour l'*École de Médecine*, laquelle avait été, depuis le temps de Louis XI jusqu'à cette époque, dans la rue de la Bûcherie. Ce monument a été construit sur l'emplacement du collége de Bourgogne, fondé, au quatorzième siècle, par la veuve de Philippe de Valois. Le conseil des Cinq-Cents y siégea au 18 fructidor. Marat demeurait dans cette rue, au n° 18, et c'est là qu'il fut assassiné par

Charlotte Corday. Alors la rue, qui depuis 1790 avait porté le nom de l'École-de-Médecine, prit celui de Marat, qu'elle garda jusqu'au 9 thermidor.

Au coin de la rue de la Harpe était l'*église Saint-Côme et Saint-Damien*, qui fut bâtie dans le treizième siècle, et devint le siége de la confrérie des chirurgiens. Omer Talon, Pithoü, la Peyronie y furent enterrés : elle est aujourd'hui détruite.

2° Place *Sorbonne*. Robert *Sorbon*, chapelain de saint Louis, ayant fondé, avec l'aide de ce prince, un collége pour les pauvres clercs, ce collége devint la faculté de théologie, et une sorte de tribunal dont les docteurs traduisaient à leur barre non-seulement les ouvrages et les opinions théologiques, mais les papes, les rois, les magistrats. Il faudrait un livre pour raconter les sentences portées par ce tribunal contre Jeanne d'Arc, contre les protestants, contre Pascal, contre Voltaire, Buffon, Montesquieu, etc. On sait qu'il décréta la déchéance de Henri III et s'opposa, jusqu'à la prise de Paris, à la reconnaissance de Henri IV. L'Estoile appelle les docteurs de Sorbonne « trente ou quarante pédants, maistres ès arts crottés, qui, après grâces, traitent des sceptres et des couronnes. » C'est pourtant dans une salle de la Sorbonne que furent faits à Paris les premiers essais de l'imprimerie. Richelieu fit reconstruire, sur les plans de Lemercier, ce collége et l'église de la Sorbonne où il avait été reçu docteur, et c'est là qu'est son tombeau, chef-d'œuvre de Girardon. L'assemblée nationale supprima l'institution « au nom de la raison qu'elle avait tant de fois outragée. » La belle église, dont la coupole a été peinte par Philippe de Champagne, devint un atelier de sculpture jusqu'en 1819 : elle fut alors rendue au culte; aujourd'hui elle est inoccupée. Les bâtiments de la Sorbonne, après avoir servi, pendant la révolution, de logement à des artistes et gens de lettres, renferment depuis 1818 les cours des facultés de théologie, des sciences et des lettres, avec les bureaux universitaires de l'académie de Paris.

3° Rues *des Francs-Bourgeois* et *de Vaugirard*. On croit que la première de ces rues doit son nom à une assemblée ou parloir aux bourgeois qui s'y tenait dans le douzième siècle. La deuxième ne date que du dix-septième : c'est une des grandes voies du Paris méridional, mais elle est paisible et peu fréquentée. Au n° 11 est mort Lekain; au n° 23 était le couvent des religieuses du Calvaire, fondé par le père Joseph et Marie de Médicis : les bâtiments, qui ont servi de caserne et de prison, doivent être démolis; au n° 70 était le *couvent des Carmes*, fondé en 1611 : transformé en prison, en 1792, il fut ensanglanté par les massacres du 2 septembre. Il appartient aujourd'hui à des religieuses Carmélites.

Dans la rue de Vaugirard est l'entrée principale du palais du Luxembourg. On y trouve aussi le *théâtre de l'Odéon*, qui a été construit en 1782 pour le Théâtre-Français, sur l'emplacement de l'ancien hôtel de Condé (les rues voisines de Condé et de Monsieur-le-Prince formaient la limite de cet hôtel) : il a reçu successivement les noms d'Odéon en 1799, de Théâtre de l'Impératrice en 1807, de Second Théâtre-Français en 1814, etc. Le conseil des anciens y siégea le 18 fructidor.

CHAPITRE XVII.

RUES SAINT-ANDRÉ-DES-ARTS, DE BUSSY, DU FOUR ET DE SÈVRES.

Le terrain sur lequel la rue *Saint-André-des-Arts* a été bâtie en 1179, s'appelait, dit-on, *li arx* ou *lias*, parce qu'il dépendait du palais ou citadelle des Thermes : de là lui vient son surnom qu'on devrait écrire *ars* et non *arts*, les arts n'ayant jamais eu rien de commun avec sa population d'étudiants, de bouquinistes et de cabaretiers. Quant au nom de Saint-André, il vient d'une église qui datait de l'an 1210 et qui fut bâtie sur l'emplacement d'un très-antique oratoire. Le fameux ligueur Aubry fut curé de cette église; la famille de Thou y avait sa sépulture, ainsi que le médecin de Louis XI, Jacques Cothier, l'historien Tillemont, Henri d'Aguesseau, La Motte-Houdard, l'abbé Lebatteux. etc. Elle tombait en ruines à l'époque de la révolution, et, après avoir servi aux stupidités du culte de la Raison, elle fut démolie pour ouvrir la triste place que nous voyons aujourd'hui, et qui aurait grand besoin

de quelque fontaine pour l'égayer. La rue Saint-André était une des artères principales du vieux Paris : elle envoyait par le pont Saint-Michel toute la population de la Cité vers l'abbaye Saint-Germain-des-Prés; aussi a-t-elle porté longtemps le nom de *Chemin-de-l'Abbaye*. Rien de saillant ne s'est passé chez elle, si ce n'est l'entrée des Bourguignons dans Paris, en 1418 : Perrinet Leclerc demeurait à l'extrémité méridionale de cette rue, et la porte Bucy était à l'extrémité supérieure, près de la rue Contrescarpe.

La rue *Bucy* ou *Bussy* tire son nom de la porte, bâtie par Simon de Bucy en 1350 : elle aboutit à la place Sainte-Marguerite. Alors commence la rue *du Four*, qui doit son nom à un four banal de l'abbaye Saint-Germain-des-Prés qui y était construit : elle aboutit au carrefour de *la Croix-Rouge*, et là commence la rue *de Sèvres*. Celle-ci s'est aussi appelée *de la Maladrerie* et *des Petites-Maisons*, à cause de deux hôpitaux. On y trouve : 1° l'*église et la communauté de l'Abbaye-aux-Bois*. Le surnom de cet humble édifice ne vient pas des bois qui ont peut-être existé dans ces lieux : il ne date que de 1650, où Anne d'Autriche le fit construire pour donner asile à des religieuses de Picardie, lesquelles avaient été chassées de leur véritable Abbaye-aux-Bois par les incursions des Espagnols. Il est occupé aujourd'hui en partie par les chanoinesses de Saint-Augustin, en partie par des dames réunies en communauté, sous le patronage de madame Récamier. L'église sert de succursale à Saint-Thomas-d'Aquin. — 2° *Hospice des Ménages*. C'était d'abord la *maladrerie Saint-Germain*, affectée aux lépreux; puis en 1577 *les Petites-Maisons*, destinées aux mendiants et aux fous; il est aujourd'hui affecté aux vieillards des deux sexes et mariés. — 3° La *communauté des Dames de Saint-Thomas-de-Villeneuve*, destinée à desservir les hôpitaux, et fondée en 1659. C'est un des rares établissements religieux qui ont traversé les orages de la révolution sans bouleversement. — 4° L'*hospice des Incurables-femmes*, fondé, en 1632, par Marguerite Rouillé, pour les pauvres incurables des deux sexes. Les hommes en ayant été séparés en 1802, l'établissement est spécialement destiné aux femmes, dont le nombre s'élève à cinq cents. — 5° *Hospice des Enfants malades*, fondé en 1751. — 6° *Hospice Necker*, fondé en 1778 sur l'emplacement du couvent des bénédictins de Notre-Dame de-Liesse, par madame Necker.

La rue de Sèvres aboutit à la barrière du même nom, près de laquelle est l'*abattoir de Grenelle*. C'est dans cet abattoir qu'a été percé, par M. Mulot, le puits artésien qui va chercher l'eau jaillissante au-dessous de la grande masse de craie sur laquelle repose Paris, et qui n'a pas moins de 547 mètres 60 centimètres de profondeur. Ce travail a duré sept ans et donne un million de litres d'eau par vingt-quatre heures.

Parmi les rues qui débouchent dans les rues Saint-André, de Bussy, du Four, de Sèvres, nous remarquons :

1° Rue *Gît-le-Cœur*. Cette rue était autrefois nommée *Gilles-Queux*, d'où est venue par altération la dénomination actuelle. « Au bout de la rue Gilles-Cœur, dit Saint-Foix, dans l'angle qu'elle forme aujourd'hui avec la rue Hurepoix, François Ier fit bâtir un petit palais qui communiquait à un hôtel habité par la duchesse d'Étampes, rue de l'Hirondelle. Les peintures à fresque, les tableaux, les tapisseries, les salamandres (c'était le corps de la devise de François Ier), accompagnés d'emblèmes et de tendres et ingénieuses devises, tout annonçait dans ce petit palais et cet hôtel le dieu et les plaisirs auxquels ils étaient consacrés. « De toutes ces devises, dit Sauval, que j'ai vues il n'y a pas encore longtemps, je n'ai pu me ressouvenir que de celle-ci ; c'était un cœur enflammé, placé entre un alpha et un oméga, pour dire apparemment : il brûlera toujours! » Le cabinet de la duchesse d'Étampes, continue Sainte-Foix, sert à présent d'écurie à une auberge qui a retenu le nom de la Salamandre; un chapelier fait sa cuisine dans la chambre du lever de François Ier, et la femme d'un libraire était en couches dans son petit salon des délices, lorsque j'allai pour examiner les traces de ce palais. » Près de là, sur le quai et au coin de la rue se trouvait aussi l'hôtel de Luynes, où, dans les barricades de 1648, le chancelier Séguier, poursuivi par la fureur du peuple, fut forcé de se cacher : le maréchal de la Meilleraye ne parvint à le délivrer qu'au moyen d'un combat qui se prolongea jusqu'au Pont-Neuf. Cet hôtel fut détruit à la fin du règne de Louis XIV.

2° Rue *des Grands-Augustins*, ainsi appelée du couvent situé près de la Seine, et dont nous

avons parlé ailleurs (*Hist. de Paris*, p. VI). Elle se nommait auparavant rue *des Écoles-Saint-Denis*, qui y étaient en effet situées au treizième siècle. Dans cette rue débouche la rue *de Savoie*, laquelle a été ouverte sur l'emplacement de l'ancien *hôtel d'Hercule*. Cet hôtel appartint d'abord au comte de Sancerre, puis à un magistrat, puis à Charles VII, puis au chancelier Duprat qui y reçut souvent François I[er]. Il était très-vaste, avait sa façade sur le quai et touchait d'un côté les jardins de l'abbé de Saint-Denis (rue Dauphine) et le couvent des Augustins; de l'autre, l'hôtel de la duchesse d'Étampes, dont nous venons de parler. Ce fut là que Nantouillet, prévôt de Paris, petit-fils de Duprat, festoya malgré lui le roi de Navarre (Henri IV), le duc d'Anjou (Henri III) et le duc de Guise, et que ces joyeux convives firent, après souper, piller et dévaster la maison par leurs gens. L'hôtel d'Hercule, quelque temps après, fut détruit, et sur une partie de son emplacement on construisit l'hôtel de Savoie ou de Nemours, qui lui-même fut détruit en 1671 pour ouvrir la rue de Savoie.

3° Rue *Dauphine*. Elle a été ouverte, en 1607, pour servir de débouché au Pont-Neuf, sur les terrains de l'hôtel Saint-Denis et du jardin des Augustins. Son nom lui a été donné en l'honneur du dauphin qui fut Louis XIII. En 1792, ce nom fut changé en celui de Thionville, en l'honneur du siége de cette ville. C'est une des rues les plus populeuses et les plus fréquentées de Paris.

4° Rue de l'*Ancienne-Comédie*. C'était autrefois la rue *des Fossés-Saint-Germain*, et elle fut ouverte en 1560 sur l'emplacement de la muraille de Philippe-Auguste. — La Comédie-Française, depuis qu'elle avait été chassée du Palais-Royal par Lulli, s'était établie rue Guénégaud, au coin de la rue Mazarine : elle fut déplacée par les réclamations du collége des Quatre-Nations, et forcée de chercher un autre local. Ce ne fut pas chose facile, si l'on en croit Racine, qui écrivait à Boileau (1687) : « La nouvelle qui fait ici le plus de bruit, c'est l'embarras des comédiens qui sont obligés de déloger de la rue Guénégaud, à cause que MM. de Sorbonne, en acceptant le collége des Quatre-Nations, ont demandé, pour première condition, qu'on les éloignât de ce collége. Ils ont déjà marchandé des places dans cinq ou six endroits; mais partout où ils vont, c'est merveille d'entendre comme les curés crient : le curé de Saint-Germain-l'Auxerrois a déjà obtenu qu'ils ne seraient point à l'hôtel de Sourdis, parce que de leur théâtre on aurait entendu tout à plein les orgues, et de l'église on aurait parfaitement entendu les violons. Enfin, ils en sont à la rue de Savoie, dans la paroisse de Saint-André : le curé a été tout aussitôt au roi représenter qu'il n'y a tantôt plus dans sa paroisse que des auberges et des coquetiers; si les comédiens y viennent, que son église sera déserte. Les grands-augustins ont été aussi au roi, et le père Lembrochons, provincial, a porté la parole; mais on prétend que les comédiens ont dit à S. M. que ces mêmes augustins qui ne veulent point les avoir pour voisins sont fort assidus spectateurs de la comédie, et qu'ils ont même voulu vendre à la troupe des maisons qui leur appartiennent dans la rue d'Anjou pour y bâtir un théâtre, et que le marché serait déjà conclu si le lieu eût été plus commode. M. de Louvois a ordonné à M. de la Chapelle de lui envoyer le plan du lieu où ils veulent bâtir dans la rue de Savoie; ainsi on attend ce que M. de Louvois décidera. Cependant l'alarme est grande dans le quartier; tous les bourgeois, qui sont gens de palais, trouvent fort étrange qu'on vienne leur embarrasser leurs rues. M. Billard surtout, qui se trouvera vis-à-vis la porte du parterre, crie fort haut; et quand on lui a voulu dire qu'il en aurait plus de commodité pour s'aller divertir quelquefois, il a répondu fort tragiquement : *Je ne veux point me divertir!*... Si on continue à traiter les comédiens comme on fait, il faudra qu'ils s'aillent établir entre la Villette et la Porte-Saint-Martin; encore ne sais-je s'ils n'auront point sur les bras le curé de Saint-Laurent. » Les proscrits furent obligés de se rabattre sur le jeu de paume de l'Étoile, sis rue des Fossés-Saint-Germain; ils l'achetèrent et y bâtirent une belle salle dont l'ouverture fut faite le 18 avril 1689. La Comédie-Française y resta jusqu'en 1770, et c'est là que furent jouées et applaudies les tragédies de Voltaire. En face du théâtre et à la même époque s'établit le café Procope, qui existe encore et qui eut pour habitués tous les écrivains du dix-huitième siècle, Voltaire, Lamothe, Piron, Marmontel, Duclos, Fréron, etc. La Comédie-Française quitta la rue des Fossés pour aller aux Tuileries en atten-

dant la construction de la salle qui fut depuis l'Odéon. Son théâtre devint une maison particulière, et la rue dite alors de l'Ancienne-Comédie, abandonnée de la foule, perdit sa célébrité dramatique jusqu'au moment où Marat lui donna une autre célébrité : dans la maison n° 18 s'imprimait l'*Ami du peuple!*

La rue de l'Ancienne-Comédie a pour prolongement, du côté de la Seine, la rue *Mazarine*, qui a pris son nom du fondateur du collége des Quatre-Nations. Dans cette rue a demeuré Barbaroux.

5° Rue *de l'Abbaye*. — L'*abbaye Saint-Germain-des-Prés* fut fondée en 543 par Childebert Ier, sous le nom de Saint-Vincent : elle prit son nom actuel de saint Germain, qui y fut enterré. La tour de la façade est, au moins dans ses parties basses, un débris de cet antique édifice que les historiens représentent comme couvert de cuivre doré, orné de colonnes de marbre, ayant ses murailles peintes à fond d'or. Pillée plusieurs fois, et enfin détruite par les Normands, elle fut rebâtie en 1163, mais le caractère vénérable de sa construction première fut conservé, de sorte que cet édifice doit être regardé comme la relique la plus complète de l'ancien Paris. Au quatorzième siècle on la fortifia, et elle ressemblait alors, avec ses fossés dont un allait jusqu'à la Seine, et ses murailles flanquées de tours, à une citadelle. Ses entrées principales étaient rue Saint-Benoît et près du bâtiment qui est aujourd'hui une prison militaire. Sa vaste enceinte était comprise alors entre les rues Jacob, de l'Échaudé, Sainte-Marguerite et Saint-Benoît. On y trouvait, outre l'église et les bâtiments de l'abbaye, plusieurs chapelles, une bibliothèque, un réfectoire qui était un monument et qui servit de prison en 1793. Dans la belle chapelle de la Vierge était le tombeau de Pierre de Montereau, architecte du temps de saint Louis, qui avait construit presque tous ces bâtiments. Autour de l'abbaye s'était formé un bourg composé de rues étroites et tortueuses qui fut détruit plusieurs fois par les guerres civiles ou étrangères, et reconstruit dans le seizième siècle. En 1585 le cardinal de Bourbon, abbé de Saint-Germain, commença la construction du palais Cardinal, qui ne fut achevé qu'un siècle après par le cardinal de Furstemberg et dont il reste une partie dans la rue de l'Abbaye. Les fortifications furent alors détruites, de nombreuses maisons bâties; l'enclos, ouvert par quatre portes qui ne se fermaient jamais, fut livré au public. A cette époque (1631), fut construite la prison abbatiale ; mais la juridiction spirituelle et temporelle de l'abbaye qui s'étendait sur presque tout le Paris méridional, et avait été, pendant des siècles, indépendante de l'évêque et des magistrats de Paris, fut alors réduite (1667 et 1672) à son enclos ; et les moines de Saint-Germain, tant vénérés, tant redoutés, se livrèrent à des travaux d'érudition et à des études scientifiques qui sont restés leur plus beau titre de gloire. Alors furent rendus publics la magnifique bibliothèque et le cabinet d'antiquités établis par Montfaucon, et qui ont été détruits en 1794 par l'explosion d'une poudrière.

A l'époque de la révolution, la prison abbatiale était devenue une prison militaire : on en fit en 1792 une prison politique, et c'est là qu'ont eu lieu les massacres des 2 et 3 septembre. Alors les bâtiments de l'abbaye furent détruits, et sur leur emplacement furent ouvertes les rues de l'Abbaye, Saint-Germain-des-Prés, Childebert. La rue de l'Abbaye occupe, dans sa partie méridionale, la place du grand cloître, du chapitre, de la sacristie; dans sa partie septentrionale, la place du réfectoire et de la chapelle de la Vierge.

Au delà de l'enclos de l'abbaye et jusqu'à la Seine s'étendait le *Petit-Pré-aux-Clercs* qui était borné par le mur et le fossé de Paris, depuis la porte de Nesle jusqu'à la porte Bucy, et par la *petite Seine*, canal dérivé de la rivière dans les fossés de l'abbaye, qui occupait l'emplacement de la rue des Petits-Augustins; c'est-à-dire que le petit Pré-aux-Clercs était borné par les rues des Petits-Augustins, Jacob, Mazarine, et le quai Malaquais. Au delà de la petite Seine était le grand Pré-aux-Clercs, qui appartenait à l'Université, et qui s'étendait jusqu'à la rue du Bac. Les écoliers de l'Université, au lieu d'aller dans le grand Pré, venaient s'ébattre dans le petit, et il s'y engagea de nombreuses rixes entre eux et les vassaux de l'abbaye jusqu'en 1368 où le petit Pré fut cédé à l'Université en échange de terrains pris par l'abbaye sur le grand Pré pour murer son enclos. Au temps de la réforme, les protestants se réunissaient dans le petit Pré, et ils chantaient en chœur les psaumes, mis en vers par

Marot; il devint pendant la Ligue le rendez-vous des *raffinés* et des duellistes. En 1540 la petite Seine fut comblée, et en 1600 la reine Marguerite fit construire sur son emplacement la rue et le couvent des Petits-Augustins. Cette princesse occupait, par son hôtel du quai Malaquais, la plus grande partie du petit Pré, qui, après sa mort, se couvrit de rues et de maisons.

6° Rue *Montfaucon*. L'abbaye Saint-Germain avait au nord de son enclos des terrains où se tenait une foire qui date du douzième siècle, et à laquelle Louis XI donna de grands priviléges. C'était le rendez-vous des *bravi* et de la jeune noblesse au temps de la Ligue, et un théâtre continuel de débauches et de violences. Henri III et Henri IV prenaient plaisir à s'y promener. « Pendant la foire de Saint-Germain, dit l'Estoile (1605), se commirent à Paris des meurtres et excès infinis procédants des débauches de la foire, dans laquelle pages, laquais, écoliers et soldats des gardes firent des insolences non accoutumées, se battant dehors et dedans, comme en petites batailles rangées, sans qu'on pût ou voulût y donner ordre, etc. » Cet immense bazar, composé de trois cent quarante loges, était recouvert d'une charpente admirée de tous les artistes. Il fut incendié en 1762. La foire cessa en 1786, et sur son emplacement furent construits, sous l'empire, le marché Saint-Germain et les rues voisines. Ces rues portent les noms de savants bénédictins : *Clément*, auteur de l'*Art de vérifier les dates*, mort en 1793; *Felibien*, auteur de l'*Histoire de Paris*, mort en 1719; *Lobineau*, auteur des *Histoires de Paris* et *de Bretagne*, mort en 1727; *Mabillon*, auteur de la *Diplomatique*, mort en 1707; *Montfaucon*, auteur de la *Collection des saints Pères* et des *Antiquités dévoilées*, mort en 1741; ces deux derniers étaient enterrés à l'abbaye Saint-Germain, où ils moururent. Leurs tombeaux furent transférés pendant la révolution française au musée des Monuments français, et ils sont, depuis 1819, dans l'église Saint-Germain, à côté de ceux de Descartes et de Boileau.



7° Rue *du Vieux-Colombier* et *place Saint-Sulpice*. Dans cette rue, qui tire son nom d'un colombier qu'y possédait l'abbaye Saint-Germain, était situé le couvent *des orphelins*, fondé par Ollier, curé de Saint-Sulpice, en 1648, et qui est aujourd'hui occupé par une caserne de sapeurs-pompiers. Elle conduit à la *place Saint-Sulpice*, où est la belle église de ce nom, commencée en 1646 sur les dessins de Servandoni et achevée en 1745. Pendant la révolution, cette église devint le temple de la Victoire, puis le lieu des séances des théophilanthropes. On y donna, en 1799, un grand banquet à Bonaparte.

8° Rue *du Cherche-Midi*, ainsi appelée d'une enseigne. Dans cette rue était le prieuré de *Notre-Dame-de-Consolation*, sur l'emplacement duquel a été ouverte la rue *d'Assas*, et le couvent du *Bon-Pasteur*, occupé aujourd'hui par l'entrepôt des subsistances de la garnison.

CHAPITRE XVIII.

LE FAUBOURG SAINT-GERMAIN, LES INVALIDES ET LE CHAMP-DE-MARS.

I. — Le faubourg Saint-Germain.

De l'église Saint Germain ou des rues qui l'avoisinent partent trois grandes voies parallèles entre elles et à la Seine, qui traversent l'esplanade des Invalides et vont aboutir au

Champ-de-Mars. Ce sont les rues de Grenelle, Saint-Dominique et de l'Université, qui composent, avec la rue de Varennes qui leur est aussi parallèle, les grandes artères de la partie de Paris qu'on appelle le faubourg Saint-Germain, vaste quartier bâti sur le grand Pré-aux-Clercs, et qui, commencé sous Louis XIII, n'a été achevé que sous Louis XV. Ce quartier, coupé par des rues droites, régulières, bien aérées, peu nombreuses, ne ressemble en rien aux autres parties de Paris : c'est la ville de l'ancienne noblesse et des ministères. Excepté dans la rue du Bac qui est sa grande voie de communication avec la rive droite, il ne s'y fait pas de commerce. Les révolutions qui ont agité Paris n'ont jamais pris pour théâtre ces rues solennelles et silencieuses, et tous les événements historiques de cette partie de la ville se sont passés dans l'intérieur de ses hôtels et sur le parquet de ses salons.

La rue *de Varennes* est peuplée d'hôtels de l'ancien régime : hôtels *Sémonville*, *Rohan*, *Castries*, *Broglie*, *La Rochefoucauld*, *Brézé*, etc. On y trouve aussi le *Ministère du commerce* et le couvent *du Sacré-Cœur*, qui occupe l'ancien et vaste hôtel *Biron*.

Dans la rue *de Grenelle*, dont le nom vient, dit-on, d'une garenne qu'y possédait l'abbaye Saint-Germain, se trouvent les *Ministères de l'intérieur* et de l'*instruction publique*, et une belle fontaine construite par Bouchardon. Il y avait autrefois l'*abbaye de Notre-Dame-de-Panthemont*, sur l'emplacement de laquelle se trouvent une caserne et la rue *Belle-Chasse*.

La rue *Saint-Dominique*, dite autrefois *Chemin aux Vaches*, a pris son nom des Dominicains, qui s'y établirent en 1632. On y trouve l'église *Saint-Thomas-d'Aquin*, bâtie en 1682 pour le couvent des Dominicains, dont les bâtiments sont occupés aujourd'hui par le *Musée d'artillerie*. On y trouve encore le *Ministère des travaux publics*, établi dans l'ancien *hôtel Molé*, et le *ministère de la guerre*, établi dans les bâtiments du couvent des *Filles-Saint-Joseph*. Il y avait autrefois dans cette rue le couvent des *chanoinesses du Saint-Sépulcre*, sur l'emplacement duquel a été ouverte la place Bellechasse avec les rues voisines.

Dans la rue *de l'Université*, qui a pris son nom de l'Université, à qui appartenait le grand Pré-aux-Clercs, on trouve le *Palais de la Chambre des Députés*[1], autrefois palais des princes de Condé, construit en 1722, moins la façade du pont de la Concorde, qui date de 1807. Ce palais devint, sous la Convention, la *maison de la Révolution*, consacrée à la commission des travaux publics ; il fut assigné, sous le Directoire, au conseil des Cinq Cents ; sous l'Empire, au Corps-Législatif; sous la Restauration, à la Chambre des Députés. Que de paroles sont sorties de ce palais, sur lequel le monde a constamment les yeux, comme si l'avenir de l'humanité en dépendait! Quant aux choses, nous pourrions vous en dire quelques-unes, mais ce serait faire l'histoire assez peu récréative de nos trente dernières années.

Parmi les rues qui coupent à angle droit les grandes voies dont nous venons de parler, nous ne remarquerons que :

1° La rue *des Saints-Pères*, dont le vrai nom est *Saint-Pierre :* elle l'avait pris d'une chapelle, près de laquelle les frères de Saint-Jean-de-Dieu ou de *la Charité* fondèrent un hôpital qui existe encore.

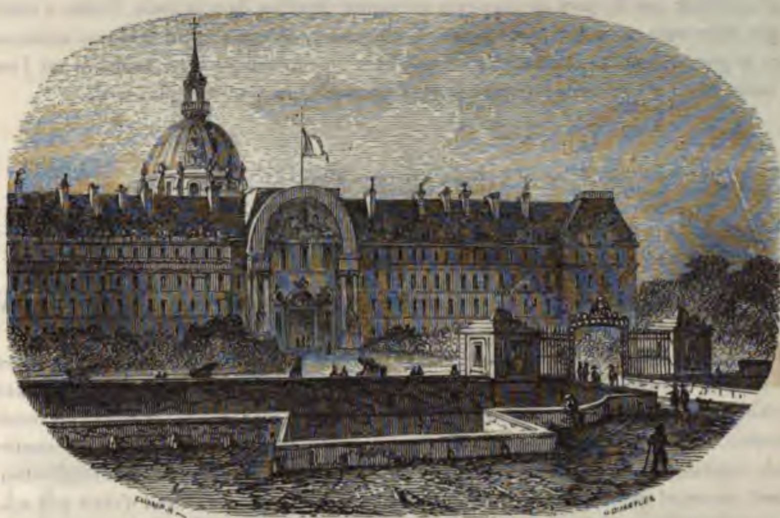
2° La rue *du Bac*, dont le nom vient d'un bac établi vers 1550 à la place où est aujourd'hui le Pont-Royal. On y trouve : 1° l'église et la communauté *des Missions-Étrangères*, fondées en 1663, par Bernard de Sainte-Thérèse, évêque de Babylone : supprimées pendant la Révolution, elles furent rétablies en 1801 ; 2° la communauté *des sœurs de la Charité*, qui dessert les hôpitaux et les écoles de jeunes filles, et qui occupe l'ancien *hôtel de la Vallière :* cette institution, due à saint Vincent de Paul, a traversé sans bouleversement les orages de la Révolution.

II. — Les Invalides.

L'Hôtel des Invalides a été fondé, par Louis XIV, pour les soldats ou officiers blessés ou infirmes, et il en fit son institution de prédilection, celle où sa gloire est sans nuages : « Il est

[1] Voir le dessin de la *façade de la Chambre des Députés*, page 214 du 2e volume.

bien raisonnable, dit l'ordonnance de fondation, que ceux qui ont exposé librement leur vie et prodigué leur sang pour la défense et le soutien de cette monarchie jouissent du repos qu'ils ont assuré à nos sujets. » C'est le monument le plus complet et le plus populaire de Paris; les canons de sa façade ont tant de fois tonné pour nos victoires! Son dôme magnifique, œuvre d'Hardouin Mansart, est le monument le plus grandiose, le plus caractéristique du panorama



de Paris : c'est le premier point où se portent les regards quand, du haut des collines environnantes, on contemple l'océan de maisons qu'il domine de sa flèche dorée. On sait qu'il recouvre aujourd'hui la sépulture de Napoléon. Son église renferme les tombeaux de Turenne et de Vauban, qui y ont été placés sous le Consulat; ses caveaux contiennent en outre les sépultures de plusieurs maréchaux et généraux : ils renfermaient jadis un arsenal de réserve, qui, le 13 juillet 1789, fut livré par les invalides au peuple et servit à la prise de la Bastille. La voûte de l'église était autrefois tapissée de neuf cents drapeaux ennemis : en 1814 ces glorieux trophées ont été brûlés par ceux qui les avaient conquis au prix de leur sang, et ils commencent à être remplacés par les étendards enlevés à l'Afrique. L'Hôtel des Invalides a de superficie cinq hectares et demi : il renferme trois mille soldats.

III. — Le Champ-de-Mars.

Ce n'était, en 1770, qu'un terrain cultivé dans lequel on traça un parallélogramme de mille mètres de long sur cinq cents de large pour les exercices de l'École-Militaire. Cette Ecole avait été fondée, en 1752, pour l'éducation de cinq cents jeunes gentilshommes : elle fut supprimée en 1788. L'édifice, bâti sur les dessins de Gabriel, fut alors destiné à l'Hôtel-Dieu; mais la Révolution survint et fit de ce monument, aussi vaste que magnifique, une caserne où Bonaparte a eu son quartier général et qui a gardé cette triste destination. Cependant le Champ-de-Mars était devenu le champ des fêtes de la Révolution : on l'inaugura par la fédération du 14 juillet, journée d'enthousiasme et d'espérances si cruellement déçues! Là, le 17 juillet 1791, eurent lieu les rassemblements qui amenèrent la proclamation de la loi martiale et la dispersion sanglante de la foule par Lafayette. Là, les fêtes commémoratives du 10 août et du 21 janvier, de la constitution de l'an Ier, de l'Être suprême, etc., ont été célébrées. Là, a été transporté, le 10 novembre 1793, l'échafaud sur lequel périt, après d'ignobles tortures, le

premier maire de Paris. Le 1er vendémiaire an VII, on y fit la première exposition des produits de l'industrie. Le 3 décembre 1804, le lendemain de son couronnement, Napoléon y distribua des aigles à son armée, et le 1er juin 1815, à la veille de Waterloo, il y proclama l'Acte additionnel aux constitutions de l'Empire! Que de noms et de fêtes a vus encore le Champ-de-Mars! En 1827, la garde nationale y fit retentir aux oreilles de Charles X des cris précurseurs de la révolution de 1830. En 1837, les fêtes du mariage du duc d'Orléans y furent attristées par la mort de plusieurs personnes étouffées dans la foule. Enfin, n'oublions pas que cette vaste arène sert aux courses de chevaux si chères à notre moderne aristocratie, et que le gouvernement entretient à si grands frais : améliorer les races animales est l'œuvre que notre siècle a entreprise; quant à la race humaine, nous verrons plus tard.

CHAPITRE XIX.

LES BARRIÈRES ET LE MUR D'OCTROI.

Louis XIV ayant prescrit par son ordonnance de 1668 la transformation des anciens remparts de Paris en boulevards, la ville resta sans clôture régulière jusqu'en 1784, où les fermiers généraux obtinrent du ministre Calonne la construction d'une muraille et de barrières pour assurer la perception des droits d'entrée sur les principaux objets de consommation. L'architecte Ledoux fut chargé de ce travail, où il fut assez mal inspiré; et là où l'on aurait pu construire, sur des plans différents, des monuments qui auraient dignement annoncé la grande capitale, on vit s'élever à toutes les entrées de Paris les lourds bâtiments d'octroi qui existent encore et qui sont aussi incommodes que disgracieux. Le travail n'était pas achevé. il avait déjà coûté vingt-cinq millions et il excitait les plus vifs mécontentements, quand, au 14 juillet 1789, le peuple brisa les barrières. L'assemblée nationale, le 1er mai 1791, prononça l'abolition des droits d'entrée dans les villes. Le conseil des Cinq-Cents, le 27 fructidor an VI, décréta le rétablissement d'un octroi municipal dit de bienfaisance, et dont le produit fut destiné aux hôpitaux. Le régime impérial fit achever les barrières ainsi que le mur d'enceinte, régularisa et aggrava la perception des droits d'octroi. La Restauration maintint cet impôt impopulaire, et, par un abus aussi sauvage que vexatoire, qui doit donner aux étrangers des idées singulières sur notre liberté et notre civilisation, les Parisiens ont toujours la jouissance, en passant les barrières, de se voir, eux, leurs femmes et leurs filles, examinés, maniés et fouillés comme des voleurs ou des contrebandiers. La lourdeur et l'iniquité de cet impôt ont amené la formation ou l'agrandissement de communes très-populeuses en dehors du mur d'enceinte, et l'administration convoite le moment où elle pourra les englober dans Paris en reculant le mur d'octroi jusqu'à l'enceinte trois fois bénie des fortifications. Rien de plus merveilleux que le mouvement de population qui s'est fait en dehors de l'enceinte légale de Paris depuis trente ans : les boulevards extérieurs, qui n'étaient que des cloaques infects et déserts, sont bordés, du côté de la campagne, par une ceinture de maisons, de boutiques, de cabarets; les vignobles, les prés, les bois sont devenus des rues populeuses dont le gaz et le bitume se sont emparés; enfin, et grâce aux fortifications qui ont transformé nos champs en tas de moellons, les heureux Parisiens, quand ils veulent sortir de leur ville de boue et de brouillards, sont obligés, pour trouver quelque arbre et de la verdure, d'aller à trois ou quatre lieues. Qu'ils prient Dieu et les chemins de fer de ne pas les contraindre à aller plus loin.

THÉOPHILE LAVALLÉE.



COUP D'ŒIL SUR PARIS

A PROPOS DE L'ENFER.

ARRIVÉE DU CAPITAINE A PARIS,

CE QU'IL ADVINT DE LUI ET DE SES DIABLES.



Satan parlait encore que déjà il était obéi, et que dans leur empressement à exécuter les ordres de leur maître, le capitaine et sa petite armée, composée de quatre diables qu'il s'était adjoints, et de quelques autres qui l'avaient suivi en volontaires, étaient étourdiment arrivés au cœur même de Paris sans avoir pensé à se munir des renseignements au moyen desquels il

leur eût été possible de parvenir jusqu'auprès de Flammèche et sans avoir pris aucune des précautions qui pouvaient assurer leur incognito.

Mais heureusement pour eux il se trouva qu'on était alors dans les derniers jours du carnaval, de façon qu'ils furent généralement pris pour des bourgeois qui voulaient s'amuser.

Le bruit courut bien un instant, à cause de leur teint qui était un peu foncé, qu'ils venaient d'Alger; et un journal sérieux affirma même que le capitaine, qui avait la mine assez haute, n'était rien moins qu'Abd-el-Kader lui-même qui nous aurait été enfin livré par l'empereur du Maroc, son ami. Mais bientôt tous ces bruits tombèrent comme tombent à Paris tous les bruits; on entrait en carême : et la seule chose qu'ils eurent à faire fut de s'habiller comme tout le monde pour n'être point remarqués. Si



quelques-uns, à voir leur air emprunté dans nos vêtements, dont ils n'avaient pas l'habitude, les prirent pour des forgerons endimanchés, nous devons dire que ceux-là étaient des Parisiens raffinés, c'est-à-dire de ceux qui remarquent tout, mais qui ne s'étonnent de rien; et la vérité est qu'il y avait à peine huit jours qu'ils étaient parmi nous, que déjà personne ne songeait plus à eux.

Le pauvre capitaine et sa bande, qui avaient cru d'abord que rien ne serait plus facile que d'en arriver à leurs fins, n'avaient pas tardé à s'apercevoir que leur besogne n'était pas beaucoup plus aisée que ne le serait celle d'un homme qui aurait à chercher dans un fleuve quelconque une certaine goutte d'eau qu'on lui aurait vaguement signalée.

D'ailleurs, ayant toujours vécu, comme ils l'avaient fait, dans le pays des

ombres, au milieu d'êtres impalpables, parmi des âmes enfin, ils n'entendaient absolument rien aux choses de la terre, et n'avaient pas la moindre idée de ce que peut être un corps, et de tous les embarras qu'il peut y avoir à exister à l'état solide.

Leur situation était celle de gens qui seraient venus au monde dans toute la maturité de l'âge, et qui auraient à faire à trente ans, et en quelques jours, les expériences qui absorbent d'ordinaire les années de l'enfance et de la jeunesse.

Quand force fut aux pauvres diables de regarder pour voir, de marcher pour aller d'un lieu à un autre, de manger pour vivre, de parler pour être entendus, d'écouter pour entendre, de faire enfin des efforts d'intelligence véritablement inouïs pour acquérir les notions les plus élémentaires de notre vie terrestre, leur étonnement fut extrême, et toutes ces conditions matérielles et nécessaires de notre existence leur parurent souverainement bizarres et fatigantes.

Accoutumés qu'ils étaient à regarder des mondes, à voir de près des lunes et des soleils, ils eurent besoin d'une application extraordinaire pour se rendre compte de ces imperceptibles différences qui font qu'il est convenu de dire parmi nous — que le blanc n'est pas noir.

Il leur fallut, on le comprendra sans peine, toute une semaine entière pour distinguer un homme d'une femme, et il leur en fallut deux pour distinguer un homme d'un autre homme, une femme d'une autre femme, une voiture d'une autre voiture, une maison d'une autre maison, une rue d'une autre rue.

Pour tout ce qui est de ces nombreux et infinis détails dont se complique et se compose dit-on la véritable vie parisienne, laquelle use plus de nuances que de couleurs, et qui consistent à pouvoir reconnaître ou à croire qu'on peut reconnaître à la première vue la qualité d'un homme, s'il est riche ou pauvre, coiffeur ou gentilhomme; à savoir à qui est telle voiture si bien attelée, combien M. O... a de chevaux, les noms de ces chevaux, leur généalogie, leur âge, etc.; à dire tout d'abord où va une femme qui passe suivant qu'elle a telle ou telle autre toilette, qu'il est une heure ou une autre heure, si cette femme est un ange ou un démon, si elle attend son mari ou son amant; à parler de la nouvelle du jour, à inventer celle du lende-

main, à oublier celle de la veille et mille autres choses dont l'importance est universellement reconnue à Paris, comme encore : — le nom de la femme à la mode, — les jours de réception de madame N..., — si tel salon est blanc, s'il est orange, — si madame la comtesse de W... est revenue de la campagne, — si les gens qui n'ont rien à faire ont été à Baden plutôt qu'à Vichy, — si les voyages en Suisse sont encore de bon ton, — combien dépense le romancier *** et de combien il est endetté, — ce qui s'est perdu tel jour chez l'Américain K..., — comment M. R... ayant su que sa femme..., et comment la femme de M. R..., ayant su que son mari..., tout avait fini par s'arranger, etc., etc., etc. — Ils étaient à cent lieues d'en soupçonner même l'existence.

Ce n'était cependant pas pour rien qu'ils étaient des suppôts de Satan, car ils avaient à peine passé six semaines dans Paris qu'ils le connaissaient aussi bien qu'un Anglais du duché de Yorshkire, qui y serait débarqué de la veille.

Néanmoins s'ils avaient dans ce court séjour gagné de pouvoir se confondre dans la foule, il faut bien dire qu'ils n'avaient pas avancé d'un pas vers le but de leur expédition.

Comme il n'était venu dans la tête d'aucun de ces honnêtes diables qu'une des conditions de l'existence d'une ville comme Paris, était que la moitié de ses habitants fût soumise à l'espionnage intéressé de l'autre, au lieu d'aller tout droit au bureau de police, où ils auraient appris, pour vingt sous, où Flammèche était descendu, ils se livrèrent ingénument à un genre d'investigation dont la naïveté atteste suffisamment leur innocence.



L'un d'eux ayant remarqué que des hommes s'adressaient à d'autres hommes dont le métier lui paraissait être de dormir aux coins des rues, quand on ne les réveillait pas pour leur demander le numéro d'une maison ou toute autre chose, s'adressa à un de ces hommes, et s'étant informé auprès de lui s'il savait où demeurait « M. Flammèche..., » il en avait obtenu, en échange de sa demande, le conseil poli de s'adresser à l'épicier à côté ou au fruitier en face.

Mais l'épicier l'avait renvoyé au boucher, et le boucher à d'autres.

Un second, qui avait fait de rapides progrès dans la lecture, avisant sur les murs de Paris une grande quantité d'affiches de couleurs variées, avait remarqué sur un certain nombre de ces affiches ces mots écrits en gros caractère : « CHIEN PERDU ; *récompense honnête*, etc. » et avait proposé au capitaine de faire placarder sur tous les murs de Paris de petites affiches du même genre, sur lesquelles on donnerait le signalement de Flammèche, en promettant également une récompense honnête à celui qui...



Mais le capitaine l'avait judicieusement interrompu en lui faisant observer que s'il paraissait reçu qu'on réclamât ainsi UN CHIEN PERDU, il ne voyait pas qu'on eût jamais songé à faire l'application de ce moyen à la perte d'une créature d'un autre ordre.

Bref, ils étaient à bout d'expédients quand le hasard, qu'ils avaient oublié, vint un beau matin à leur aide, en leur mettant fort à propos sous la main un abonné du *Diable à Paris* qui les mena tout droit rue Richelieu, à l'Hôtel des Princes.

CE QUI SE PASSA A L'HÔTEL DES PRINCES.

Baptiste étant devenu, par suite des incidents peu compliqués d'ailleurs que nous avons racontés au début de ce livre et grâce à la disparition tout à fait inattendue de Flammèche, un des plus utiles personnages de cette histoire, le lecteur bienveillant nous pardonnerait sans doute de consacrer ici quelques lignes à cet honnête serviteur : — ne fût-ce que pour lui rendre cette justice que, depuis qu'il cumulait les triples et délicates fonctions de secrétaire d'ambassade, de rédacteur en chef et de valet de chambre, il avait, par une ponctualité qui ne se trouva pas une seule fois en défaut,

justifié l'absolue confiance de son maître. Mais Baptiste joignant à toutes ses autres qualités celle d'être extrêmement modeste, nous nous bornerons à dire, pour ne point le blesser dans ce bon sentiment, qu'au moment même où le capitaine sonna à la porte, ce modèle des serviteurs venait, le plumeau à la main, d'épousseter les meubles du cabinet de son maître avec un soin égal à celui qu'il y aurait mis si Flammèche l'eût quitté le matin pour y revenir le soir même.

Le capitaine, qui avait la main hardie, ayant sonné avec quelque vivacité, l'idée vint un instant à Baptiste que c'était peut-être son maître qui, sorti depuis un an, se décidait enfin à rentrer; — mais tout en allant ouvrir, il fit réflexion que, quand on part comme Flammèche était parti, c'est qu'on peut revenir sans s'arrêter ainsi aux cérémonies de la porte; aussi n'éprouva-t-il aucune déconvenue quand, au lieu de voir son maître, il se vit face à face avec le capitaine, qui était suivi de tout son monde.



« M. Flammèche est-il chez lui? » demanda le capitaine d'une voix qu'il s'efforçait de rendre agréable.

On sait que Baptiste était fort bref en ses discours : « Non, répondit-il au capitaine.

— Et depuis quand est-il sorti? dit le capitaine.

— Depuis un an, dit Baptiste.

— Diable! reprit le nouvel envoyé de Satan; et savez-vous quand il rentrera?

— Je n'en sais rien, répliqua Baptiste.

— De par l'enfer, s'écria le capitaine oubliant tout à coup que son rôle pouvait être de cacher son jeu... »

Baptiste, voyant que le capitaine s'échauffait, lui ferma la porte au nez.

Sur quoi, abjurant toute réserve, le capitaine, après avoir crié et tempêté de façon à ameuter contre lui tous les garçons de l'hôtel, se mit intré-

pidement à faire le siége de l'appartement de Flammèche, comme s'il eût disposé de tous les diables de l'enfer.

Mais par malheur pour lui la rue Richelieu est une rue où rien ne manque, pas même les agents de police; — à la réquisition du maître de l'hôtel, l'un d'eux — s'en alla chercher la garde; si bien que l'infortuné capitaine fut, après une résistance héroïque, arrêté et conduit, pieds et poings liés,



faut-il le dire! — au violon d'abord! et puis après, devant M. le commissaire de police du quartier.

Là (historien véridique, nous sommes obligé de ne rien déguiser), là, le pauvre capitaine, sur cette simple réponse, la seule qu'on put tirer de lui: «qu'il était venu de l'autre monde en celui-ci pour s'emparer du secrétaire intime de Satan, qui devait y être caché,» fut déclaré atteint de folie, et par suite enfermé à Charenton.

Des diables, qui étaient venus avec lui, pas un n'eut le courage de partager son sort. — Tous, voyant que les affaires de leur chef allaient mal, s'étaient lâchement esquivés à la faveur du désordre que causa la défense de l'intrépide capitaine; et comme ils se trouvèrent bientôt sans ressource sur le pavé de Paris, force leur fut de chercher à s'employer.

Les uns trouvèrent à se caser au Vaudeville, où ils essayèrent de faire pièce à Flammèche en lui prenant le titre de son livre; les autres, sous divers noms, se répandirent dans les divers théâtres de Paris, qui furent en un clin d'œil inondés d'un déluge de chefs-d'œuvre où le diable avait

nécessairement le beau rôle. — On en compta jusqu'à dix-sept, et nous donnerons ici le nom de quelques-uns, pour l'instruction de la postérité :

Les sept Châteaux du diable; — *Les trois Péchés du diable;* — *Les premières armes du diable;* — *Satan*, ou *le Diable à Paris;* — *Paris diabolique;* — etc., etc., etc.

Le diable une fois à la mode, on ne vit plus partout que diables et diableries, au grand scandale de ceux-ci et à la plus grande joie de ceux-là, les murs en furent couverts, les maisons en furent pleines.

Quand tous les théâtres furent pourvus, quelques-uns, dit-on, s'allèrent mettre, en désespoir de cause, au service des ennemis, littéraires ou non, du livre que voici, et vécurent ainsi pendant quelques jours du produit de quelques pages qu'ils écrivirent — contre tout ce qui réussit en général et contre *le Diable à Paris* en particulier — dans deux petites revues, dont l'une va encore plus mal que l'autre, sans doute parce qu'elle va plus souvent; mais il faut vivre, ce mot explique bien des choses, et tout bon apôtre trouvera que c'est justice que l'envie s'attache au succès et que la faim serve l'envie. Mais de ceci à quoi bon parler, et veuille le ciel, — pour



que toute bile s'apaise, — que ces renards de la fable, trouvent enfin ce qui leur manque, c'est-à-dire quelques-unes de nos trop vertes vignettes

et quelques-uns de nos plus verts abonnés, pour qu'ils cessent enfin de décrier — ce qu'ils n'ont pas.



Un des mieux avisés, sans contredit, ce fut le plus obscur d'entre eux; celui-ci endossa sans vergogne une veste de cuisinier, — et ouvrit, tout près des boulevards, rue de la Lune, un restaurant de bonne mine — où, jusqu'à présent, tout semble aller pour le mieux. Fasse la bonne étoile de l'hôtelier du *Diable à Paris* qu'il n'ait point à héberger les autres diables, ses confrères.

Quant à l'infortuné capitaine, comme il s'opiniâtra d'autant plus dans sa folie qu'il était fou comme beaucoup d'autres peut-être avec tout son bon sens, — les portes de son cabanon restèrent impitoyablement fermées sur lui, — si bien que, n'entendant parler ni de lui ni de ses compagnons, et de Flammèche pas davantage, Satan, après toutefois s'être abandonné à quelques petits accès de colère dont trembla tout le noir empire, prit le sage et spirituel parti de faire son deuil de ses deux ambassadeurs. Disons que ceci lui fut d'autant plus facile que l'imperturbable Baptiste ne manqua pas de lui envoyer, comme si de rien n'eût été, son bulletin hebdomadaire; — ce que voyant Satan, il finit par trouver que tout était pour le mieux sur la terre comme aux enfers. « D'ailleurs, se disait-il, en pensant à Flammèche pour qui il se sentait toujours quelque faiblesse, si le pauvre garçon

est véritablement amoureux là-haut, il est clair qu'il n'y reste pas pour son plaisir, et qu'il est plus à plaindre qu'à blâmer. — Et puis, se disait-il encore, en tournant et retournant sa nouvelle livraison, ce serait bien le diable si tout ceci n'avait pas une fin. Tout vient à point à qui sait attendre... attendons. Dans ce petit monde, d'où toutes ces jolies choses m'arrivent, — il n'y a rien d'éternel. »

P.-J STAHL.





La personne qui a présenté ce petit M'sieu.

Par GAVARNI. Gravé par BARA et GÉRARD.



Le M'sieu qu'a présenté c'te dame.

Par GAVARNI. Gravé par BARA et GERARD.



Membre correspondant de plusieurs Sociétés savantes
et de la Société de Madame une telle.

Par Gavarni. Gravé par J. Caqué.



Un traducteur d'Anacréon.

PAR GAVARNI. Gravé par VERDEIL.



Présentés par M. le Procureur du Roi

Par GAVARNI. Gravé par LAVIEILLE.



Le cousin de ma femme.

Par GAVARNI. Gravé par BAULANT



Un M'sieu très-bien.

Par GAVARNI. Gravé par DIOLOT.



Monseigneur, c'est moi qui...

Par GAVARNI. Gravé par LEBLANC.



A dansé la Gavotte

Par GAVARNI. Gravé par BARA et GÉRARD.

d'années. A mesure que les existences grandioses s'en vont, il en est de petites qui disparaissent. Les lierres, le lichen, les mousses, sont tout aussi bien balayés que les cèdres et les palmiers sont débités en planches. Le pittoresque des choses naïves et la grandeur princière s'emmiettent sous le même pilon. Enfin, le peuple suit le roi. Ces deux grandes choses s'en vont bras dessus bras dessous pour laisser la place nette au citoyen, au bourgeois, au prolétaire, à l'industrie et à ses victimes. Depuis qu'un homme supérieur a dit : *Les rois s'en vont!* nous avons vu beaucoup plus de rois qu'autrefois, et c'est la preuve du mot. Plus on a fabriqué de rois, moins il y en a eu. Le roi, ce nest pas un Louis-Philippe, un Charles X, un Frédéric, un Maximilien, un Murat quelconque, le roi, c'était Louis XIV ou Philippe II. Il n'y a plus au monde que le Czar, qui réalise l'idée de roi, dont un regard donne la vie ou la mort, dont la parole ait le don de création, comme celle des Léon X, des Louis XIV, des Charles-Quint. La reine Victoria n'est qu'une dogaresse, comme tel roi constitutionnel n'est que le commis d'un peuple à tant de millions d'appointements.

Les trois ordres anciens sont remplacés par ce qui s'appelle aujourd'hui des *classes*. Nous possédons les classes lettrées, industrielles, supérieures, moyennes, etc. Et ces classes ont presque toutes des régents, comme au collége. On a changé les tyrans en tyranneaux, voilà tout. Chaque industrie a son Richelieu bourgeois qui s'appelle Laffitte ou Casimir Périer, dont *l'envers* est une caisse, et dont le mépris pour ses mainmortables n'a pas la grandeur d'un trône pour *endroit!*

En 1813 et 1814, époque à laquelle tant de géants allaient par les rues, où tant de gigantesques choses s'y coudoyaient, on pouvait remarquer bien des métiers totalement inconnus aujourd'hui.



Dans quelques années, l'allumeur de réverbères, qui dormait pendant le jour, famille sans autre domicile que le magasin de l'entrepreneur, et qui marchait occupée tout entière, la femme à nettoyer les vitres, l'homme à mettre de l'huile, les enfants à frotter les réflecteurs avec de mauvais linges; qui passait le jour à préparer la nuit,



Une lionne dans sa loge.

Par Gavarni. Gravé par Lavieille.



CE QUI DISPARAIT DE PARIS.



Encore quelques jours, et les Piliers des Halles auront disparu; le vieux Paris n'existera plus que dans les ouvrages des romanciers, assez courageux pour décrire fidèlement les derniers vestiges de l'architecture de nos pères; car, de ces choses, l'historien grave tient peu de compte.

Quand les Français allèrent en Italie soutenir les droits de la couronne de France sur le duché de Milan et sur le royaume de Naples, ils revinrent émerveillés des précautions que le génie italien avait trouvées contre l'excessive chaleur; et, de l'admiration pour les galeries, ils passèrent à l'imitation. Le climat pluvieux de ce Paris, si célèbre par ses boues,

l'Espagne, l'Angleterre, le pays de Caux, la Brie, l'Italie ou la Nigritie. La police a soufflé sur tous les romans en deux chapitres et en plein vent.

On peut se demander, sans insulter son Altesse impériale l'Économie politique, si la grandeur d'une nation est attachée à ce qu'une livre de saucisses vous soit livrée sur du marbre de Carare sculpté, à ce que le gras-double soit mieux logé que ceux qui en vivent!

Nos fausses splendeurs parisiennes ont pour produit les misères de la province ou celles des faubourgs. Les victimes sont à Lyon et s'appellent des canuts. Toute industrie a ses canuts.

On a surexcité les besoins de toutes les classes, que la vanité dévore. Le QUO NON *ascendam* de Fouquet est la devise des écureuils français, à quelque bâton de l'échelle sociale qu'ils fassent leurs exercices. Le politique doit se demander, avec non moins d'effroi que le moraliste, où se trouve la rente de tant de besoins. Quand on aperçoit la *dette flottante* du Trésor, et qu'on s'initie à la *dette flottante* de chaque famille qui s'est modelée sur l'Etat, on est épouvanté de voir qu'une moitié de la France est *à découvert* devant l'autre. Quand les comptes se règleront, les débiteurs avaleront les créanciers.

Telle sera la fin probable du règne dit de l'Industrie. Le système actuel, qui n'a placé qu'en viager, en agrandissant le problème, ne fait qu'agrandir le combat. La haute bourgeoisie offrira plus de têtes à couper que la noblesse; et si elle a des fusils, elle aura pour adversaires ceux qui les fabriquent. Tout le monde aide à creuser le fossé, sans doute pour que tout le monde y tienne.

MORALITÉ ARTISTIQUE.

Les ruines de l'Eglise et de la noblesse, celles de la Féodalité, du Moyen-Age, sont sublimes et frappent aujourd'hui d'admiration les vainqueurs étonnés, ébahis; mais celles de la Bourgeoisie seront un ignoble détritus de carton-pierre, de plâtres, de coloriages. Cette immense fabrique de petites choses, d'efflorescences capricieuses à bon marché ne donnera rien, pas

même de la poussière. La garde-robe d'une grande dame du temps passé peut meubler le cabinet d'un banquier d'aujourd'hui. Que fera-t-on en 1900 de la garde-robe d'une reine Juste-Milieu?... Elle ne se retrouvera pas, elle aura servi à faire du papier semblable à celui sur lequel vous lisez tout ce qui se lit de nos jours. Et que deviendra tout ce papier amoncelé?

DE BALZAC.



HISTOIRE

DE

DEUX HOMMES RICHES

A BON MARCHÉ.

Je connais un petit vieillard toujours proprement vêtu avec un habit noir, des manchettes bien blanches et un jabot parfaitement plissé. Jamais je ne l'ai entendu se plaindre, jamais je ne l'ai surpris à désirer quelque chose.

Il n'est, à mes yeux, qu'une chose au monde plus respectable que l'infortune, c'est le bonheur, à cause de sa sûreté et surtout de sa fragilité.—Je ne crois pas avoir jamais touché étourdiment au bonheur d'autrui, quelque petit qu'il soit, quelque étrange qu'il puisse me paraitre. Il m'arrive parfois de ne pas le comprendre, ou même de penser que si je m'avisais de l'essayer, il ne me siérait pas; mais ce ne m'a jamais été une raison de le traiter légèrement ni avec dédain; c'est si souvent une brillante bulle de savon, que, en présence d'un bonheur quelconque, je retiens mon haleine scrupuleusement.

J'aimais beaucoup rencontrer mon petit vieillard, parce qu'il semblait parfaitement heureux; mais je ne m'étais jamais avisé de lui faire une question, lorsqu'un jour, je trouvai sur sa figure le premier nuage que j'y eusse vu depuis que le hasard nous avait fait nous rencontrer.

Je fus plus curieux cette fois, et je voulus savoir quelle épine s'était trouvée parmi les roses de sa vie. Il me parut qu'il n'attendait qu'une occasion pour parler de ce qui le préoccupait tristement, et il me dit :

« Je viens de chez un ancien ami, et j'ai vu des choses qui m'ont fait de la peine.

— Est-il malade? demandai-je.

— Nullement, me répondit-il.

— A-t-il alors perdu un procès ou quelque grosse somme d'argent?

— Moins encore, il a fait un héritage, et cet héritage l'a jeté dans la plus profonde misère. C'est l'aspect de cette misère qui m'a navré le cœur.

Une fois entré en matière, il me conta toute l'histoire. — La voici:

« Il y a longtemps que je le connaissais, dit-il, je l'avais remarqué souvent à la petite Provence des Tuileries : à force de nous voir nous avions fini par nous saluer. Un jour je lui avais demandé l'heure parce que ma montre s'était arrêtée; le lendemain, pour reconnaître la politesse avec laquelle il m'avait répondu, je lui avais offert une prise de tabac. A quelque temps de là, nous avions fini par causer; et enfin, nous avons *déballé en grand*.

« Depuis, nous nous sommes promenés ensemble pendant dix ans, nos existences se ressemblaient trop pour ne pas végéter admirablement sur le même sol et dans la même atmosphère. Il était veuf et moi j'étais garçon. J'ai onze cents et quelques francs de rente, lui en avait alors douze cents; mais comme il demeurait auprès des Tuileries où les loyers sont chers, cette dépense absorbait le surplus de son revenu et faisait nos fortunes égales.

« Vous n'avez jamais rencontré deux hommes aussi riches et aussi heureux que nous. Quand il faisait beau, il me recevait aux Tuileries. Les Tuileries étaient son jardin. Jamais propriété ne fut plus complète et plus exempte de soucis.

« Qu'est-ce qu'avoir un jardin, si les Tuileries n'étaient pas à mon ami?

« Il trouvait chaque matin ses allées bien ratissées, et même arrosées si la chaleur formait de la poussière. Il se promenait sous l'ombre épaisse des marronniers, ou s'y asseyait sur un marbre blanc.

« De nombreux jardiniers tenaient en bon état d'immenses corbeilles de fleurs, et remplaçaient sans cesse celles qui étaient fanées et avaient livré leurs graines au vent, quand leur saison d'éclat et de parfum était passée, par les fleurs auxquelles appartient la saison suivante; il respirait le parfum printanier des lilas et le parfum vague et mystérieux des tilleuls. — Il avait fini par faire connaissance avec les jardiniers, et il n'était pas sans quelque influence sur la culture des parterres.

« Pour moi, j'avais le Luxembourg; notre situation était la même dans les deux jardins, je lui ai plusieurs fois donné des graines des fleurs qu'il aimait *chez moi*, en échange de celles qui m'avaient plu *chez lui*; le jardinier qui m'en avait donné pour lui, acceptait volontiers celles que je recevais de mon ami.

« Au Luxembourg, les cygnes du bassin me connaissaient.

« Je mets moins d'importance à la familiarité qu'avait obtenue mon ami de la part des cygnes des Tuileries, parce que leur affection est plus banale, et qu'on peut sans injustice leur reprocher de distinguer tout le monde.

« Je le répète, nos jardins étaient bien à nous; la seule différence qu'on pût trouver entre nous et les gens qui passent pour posséder des jardins et en être plus réellement propriétaires, c'est que nous avions chacun un des plus beaux et des plus riches jardins de l'Europe, et que nous n'avions à payer ni jardiniers, ni embellissements, ni réparations.

« — Mon ami, me disait-il en me quittant le soir, après une promenade chez moi, *vos crocus* sont beaux et variés; mais je vous invite à venir voir *mes* pêchers à fleurs doubles, et dans quinze jours *mes* lilas. — Vous me trouverez au pied de *ma* statue de l'enlèvement d'Orithye. »

« Une autre fois, c'était moi qui l'invitais à venir se promener sur *ma* terrasse du Luxembourg, où il y a de si beaux sorbiers et de si vieilles aubépines à fleurs roses.

« Quelquefois même nous avions des discussions. Il était, je dois l'avouer, un peu trop fier des belles dames en équipage qui venaient se promener dans son jardin; il s'avisa même un jour de se targuer de ce qu'il voyait de temps en temps le roi au balcon du château. Je lui prouvai, clair comme le jour, que *mes cultures* étaient plus soignées, — que ses parterres étaient remplis de plantes vulgaires; je citais pour preuve de la supériorité de

mon jardin la collection de roses de Hardy, qui est sans contredit la plus riche de l'Europe. Il est vrai qu'il avait chez lui, aux Tuileries, plus de statues et des bronzes plus précieux ; mais je fais plus de cas, dans un jardin, des arbres et des fleurs, que du bronze et du marbre.

« Quand il pleuvait, nous allions voir *son* musée des antiques sur la place du Louvre, ou, au moment de l'exposition, les galeries où les peintres modernes soumettaient à son jugement les produits de leurs travaux.

« Quelquefois c'était moi qui l'invitais à venir visiter *mes* galeries du Luxembourg, et ce fut parfois encore l'origine de quelques petits dissentiments sur la valeur respective de *nos* musées, ou seulement parce qu'il réglait sa montre sur *son* cadran du château des Tuileries, qu'il prétendait infaillible, tandis que je voulais souvent la rectifier d'après *mon* cadran solaire de *mon* palais du Luxembourg.

« Mais il était rare que ces discussions tournassent à l'aigreur. D'ailleurs, si nos petites manies de propriétaires nous jetaient l'un et l'autre dans l'exaspération, nous avions beaucoup de propriétés communes et indivises, à propos desquelles nous n'étions exposés à aucun dissentiment de cette nature, — *notre* ménagerie, *notre* muséum et *nos* serres du jardin des Plantes, par exemple.

« Je ne vous entretiendrai pas de nos liaisons avec quelques-uns des animaux que renfermait *notre* ménagerie ; l'intérêt que nous portions à la santé chancelante de la girafe ou à la grossesse d'une ourse noire.

« Nous applaudîmes de grand cœur lorsqu'on *nous* construisit le fameux palais des singes, et cela ne fut pas sans quelque influence sur notre manière de voir à l'endroit du ministre qui présidait alors le conseil.

« Quand on fit tant de bruit du *paulownia imperialis*, qui, semblable aux enfants trop spirituels, finit en grandissant par n'être qu'un *catalpa*, nous le connaissions depuis longtemps, et nous l'avions vu fleurir dans *notre* jardin des Plantes lorsque personne en Europe ne savait encore son existence. On nous pardonnera d'avoir été un peu trop fiers de notre *paulownia* qui, après tout, est un arbre d'une admirable végétation tant qu'il est jeune, et conserve pour sa décrépitude l'honneur d'être encore semblable à l'un de nos plus beaux arbres de pleine terre.

« Nous vivions ainsi depuis dix ans, lorsqu'un jour mon ami ne vint pas à

un rendez-vous que je lui avais assigné dans *mon* allée de l'Observatoire. C'était la première fois qu'un de nous deux manquait à un rendez-vous, si ce n'est que, cinq ans auparavant, je le laissai m'attendre à *sa* petite Provence, parce que je m'étais quasiment donné une entorse dans mon escalier. Je ne pus attribuer son absence qu'à un accident de ce genre ou peut-être pis encore, et je me *rendis* chez lui. Je le trouvai en bonne santé, mais singulièrement ému. Il avait reçu le matin une lettre qui lui apprenait qu'un sien cousin venait de mourir à deux lieues de Paris, en lui laissant un peu plus de trois mille livres de rentes.

« Il m'embrassa avec effusion, et m'assura que la fortune n'aurait pas le pouvoir de le changer à l'égard de ses amis; que je le trouverais toujours le même, etc.

« Toujours est-il, cependant, qu'il lui fallut partir pour se faire mettre en possession. — Il y a de cela quatre mois, et je n'avais plus eu de ses nouvelles. Déjà je ne pensais plus à lui qu'avec une sorte d'amertume, — et la loueuse de journaux des Tuileries m'ayant demandé de ses nouvelles, j'avais répondu avec aigreur : « Je ne sais... Il a fait fortune, je ne le vois plus. »

« Lorsqu'avant-hier j'ai reçu une lettre de lui.

« Cette lettre, la voici :

« Mon cher et ancien ami,

« J'aime à croire que vous n'avez attribué mon silence ni à l'indifférence
« ni à l'oubli, — moins encore à l'accroissement de ma fortune. Beaucoup
« de soins divers ont occupé tous mes loisirs depuis notre dernière entre-
« vue.

« D'abord, j'ai décidé que je me fixerais ici, dans *ma* maison. J'ai dû y
« faire quelques réparations et quelques changements.

« De même que je ne pense pas que vous ayez conçu une mauvaise
« opinion de moi. — je me plais à vous penser toujours tel que je vous ai

« connu ; s'il serait sot de ma part de vous méconnaître parce que je suis « devenu si riche, il ne serait guère mieux de la vôtre de me négliger à « l'avenir pour cette même raison, ce serait gâter mon bonheur, et vous ne « le voudrez pas.

« Je vous attends donc demain à déjeuner chez moi.

« Votre ami. »

« C'est un vilain animal que l'homme. — Je me sentis un peu envieux, et je cherchai dans la lettre de mon vieil ami quelque phrase mal sonnante, — quelque signe de vanité qui me permît de me fâcher. — Je ne trouvai rien, et je me suis mis en route ce matin.

« Mon ami demeure dans un petit bourg sale et mal bâti. Sa maison, que l'on ne tarda pas à m'enseigner, est petite, blanche, avec des volets verts. On y entre par une porte étroite qui fut loin de me faire l'impression que me causait la grille de son ancien jardin des Tuileries. — J'eus, dès l'abord, le pressentiment que mon ami s'était ruiné en croyant faire fortune.

« Il me reçut on ne peut mieux ; — mais tout ce que je vis, joint à sa bonne réception, ne tarda pas à changer en un sentiment de pitié l'envie avec laquelle je m'étais mis en route.

« Je n'oublierai jamais la fierté avec laquelle il me fit faire le tour d'un jardin qui tiendrait à l'aise dans un de ses carrés de fleurs des Tuileries. Quelques baguettes par-ci par-là, quelques manches à balai qu'il appelle des arbres, auraient bien besoin d'un peu d'ombre loin d'en avoir à donner. — Au milieu du jardin, un grand tonneau enfoui en terre s'appelle *le bassin*. Il était à moitié rempli d'une eau verte et croupie, parce qu'on n'en apporte que tous les deux jours, et le tonneau fuit un peu.

« Jamais vous n'imagineriez quelle joie il ressent d'avoir changé contre cette futaille les grands bassins de marbre des Tuileries ; sans compter que ladite futaille lui donne toutes sortes de soucis quand le soleil la dessèche et en disjoint les cercles, tandis que l'on curait ou réparait autrefois ses bassins de marbre blanc sans qu'il eût à s'en préoccuper le moins du monde.

« Quelle secrète joie y a-t-il donc dans *la propriété?*

« Pour mon ami, *avoir* ce jardin avec ses manches à balai, c'est ne plus avoir les grands marronniers des Tuileries. *Posséder* ce carré entouré de murs blancs jusqu'à aveugler, c'est être exilé de tout le reste de la terre, de tous les beaux pays, de tous les beaux paysages.

« Dans la maison, il m'a montré trois ou quatre mauvaises croûtes dont il a décoré son salon. — Il lui fallait hériter et devenir riche pour être condamné à ne plus voir que ces affreux badigeonnages : quand il était pauvre, il regardait les plus belles peintures de tous les pays et de tous les maîtres, entassées dans nos musées.

« Je suis revenu triste, et j'ai voulu revoir son ancien jardin, celui qu'il est heureux d'avoir quitté. — Il m'a pris de suite une grande frayeur : c'est de devenir riche aussi par hasard, à mon tour, — c'est de devenir propriétaire, c'est de perdre mon beau jardin du Luxembourg, — c'est d'être forcé de vivre dans quelque carré entouré de murs, — et, qui pis est, d'en être heureux, d'en être fier.

« J'ai passé en revue tous mes parents, et surtout ceux qui sont riches, et, entre ceux-là, ceux dont je dois hériter.

« Il n'y en a qu'un qui m'inquiète : il est parti pour l'Amérique il y a vingt ans, et, depuis on n'en a plus entendu parler. Si j'entendais sonner chez moi, je frémirais d'apprendre qu'il est mort millionnaire et que je suis son héritier. J'ai vu une lettre que nous reçûmes deux mois après son départ, il y a vingt ans bientôt; cette lettre nous disait : « Que plusieurs « navires avaient péri, corps et biens dans un coup de vent. — Le navire « qui portait mon oncle était du nombre, mais comme on n'a pas revu « la chaloupe, on pensait qu'une partie de l'équipage avait au moins tenté « de se sauver. »

« Pourvu que mon oncle ne se soit pas sauvé! »

ALPHONSE KARR



.... Et lui qui a eu la simplicité de renverser un Gouvernement!... non, il ne se pardonnera jamais les Journées de Juillet!

Par GAVARNI. Gravé par ANDREW, BEST et LELOIR.



Certainement, aux élections prochaines, si l'honorable M. Braillard persiste
dans cette voix..... il pourra compter sur la mienne

Par Gavarni. Gravé par Bara et Gérard.



COMPTE D'INTÉRÊTS POLITIQUE.

Soit A l'intensité d'amour pour le Pays en général, chez un éligible donné, et A' sa sympathie toute particulière pour les électeurs.

Soit H le nombre d'habitants, C le nombre de colléges, E la moyenne des voix dans chaque collége

(Chaque électeur ayant droit à X d'amour), on a $X = \frac{A}{H} + \frac{A'}{C \times E}$

On demande la valeur de X en kilos de cassonade au taux du jour.

Par Gavarni. Gravé par Ecosse.



Réélu.

Par GAVARNI. Gravé par TAMISIER.



« Dégommé. »

Par GAVARNI. Gravé par LAVIEILLE.



Mosieu! je n'ai pas l'honneur de vous connaître.... mais vous m'avez l'air d'un fichu polisson!

Par Gavarni. Gravé par Lavieille.



— Voyons, Trautapé, qu'est-ce que t'as perdu?.. Ta femme? — Non, Dachu. — Ton petit? — Non, Dachu. — Ta tante Janson, la chamarreuse? — Non, Dachu — T'as perdu ton cousin du port au sel? — Non, Dachu.....

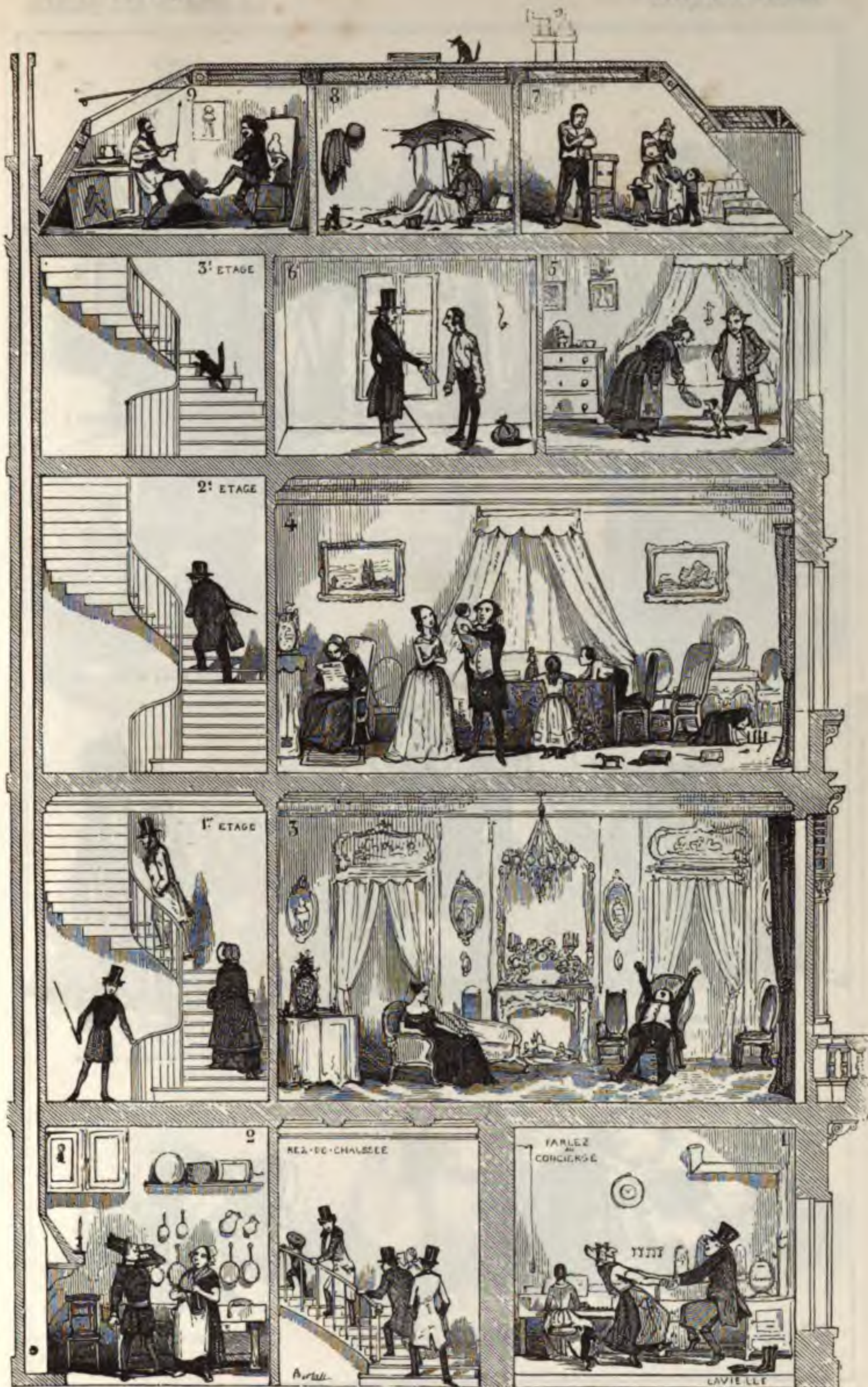
Trautapé a perdu Napoléon le Grand, empereur des Français, roi d'Italie, protecteur de la Confédération du Rhin, etc., etc., etc....

Par GAVARNI. Gravé par LAVIEILLE.



Je l'ai dit au feu Roi, j'ai dit : « Sire, une cause qui méconnaît des hommes comme nous est une cause perdue ! »

Par GAVARNI. Gravé par LAVIEILLE.



COUPE D'UNE MAISON PARISIENNE LE 1er JANVIER 1845.

— CINQ ÉTAGES DU MONDE PARISIEN. —

LE JOUR DE L'AN A PARIS.



(Colonel de la garde nationale.)
Aubade à 4 heures du matin.
15 degrés au-dessous de 0.



Les bottes du 1er janvier.



(Avantage des dignités.)
Suite de l'Aubade.
95 pulsations à la minute.



« Cordon, s'il vous plaît? »
Voix du premier.
10 francs d'étrennes.



« C'est le tambour de votre compagnie, Monsieur, qui a celle de vous la souhaiter bonne... et ureuse. »



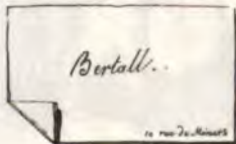
« Cordon, s'il vous plaît? »
Voix du cintième
zéro d'étrennes.



Vue prise sur une portière.
Pendant l'année.



Vue prise sur une portière.
Fin décembre.



Aux abonnées et abonnés,
politesse de l'auteur.

BERTALL.



« Le nom, la rue et les détails d'une jeune demoiselle de vingt-trois ans horriblement assassinée par un caporal qu'elle allait épouser au milieu du bois de Vincennes avec toutes les circonstances pour un sou ! »

Par GAVARNI. Gravé par TISSIER.



Je découvre Pierre et couvre Paul.

Par GAVARNI. Gravé par Mlle DELPHINE B.



Si le rosier ne sent rien, le porteur sent l'ail.

Par Gavarni. Gravé par Bara et Gérard.



MANON RICHEMBEC

Vend violette, ou crevette, ou crie la rose; et dit autre chose

Par Gavarni. Gravé par Caqué.



Une saisie chez Polichinelle.

Par GAVARNI. Gravé par LOISEAU.



— FLEUR DES POIS. —

Par Gavarni. Gravé par Lavieille.

PARADOXE

SUR

LE PREMIER JOUR DE L'AN.

Il faut rendre justice à tous et sur tout. Il y a une éducation dont nous avons admirablement profité; c'est celle que nous avons reçue au collége, — non que, pour la plupart, nous sachions fort bien le latin et le grec, — mais nous sommes restés imbus de la pensée que tout ce qu'il y a de raisonnable a été dit et écrit avant nous, et que depuis sept cents ans, à peu près, le genre humain ne peut plus se permettre que de répéter et de traduire.

Le cerveau humain, grâce à ces études, est devenu une sorte de boîte à compartiments, une sorte de casier correctement étiqueté. Chaque tiroir contient, sous un titre collectif, tout ce qui a été dit et écrit sur un sujet par certaines personnes. — C'est comme une sorte de friperie où les pauvres esprits viennent s'affubler à bon marché de vieux oripeaux et de vêtements de hasard. — A-t-on à s'expliquer sur un sujet quelconque, il serait long et difficile d'examiner le sujet sous ses diverses faces, de mettre au jour une pensée sienne, et ensuite de l'habiller de vêtements neufs et taillés en plein drap. — Il est bien plus simple d'ouvrir le casier correspondant, d'y passer en revue les diverses idées, pensées et opinions émises sur ledit sujet, et d'y choisir ce qui semble le plus brillant ou le plus raisonnable. On ajuste ensuite la chose, on la rétrécit ou on l'élargit un peu, puis l'affaire est faite; vous avez une opinion, vous ne vous en êtes

pas fait une, mais vous en avez choisi une parmi les vieilles opinions abandonnées, un peu fripées peut-être, un peu éraillées, ternies, fanées. — Mais cela n'étonne personne par la hardiesse, et n'offense qui que ce soit par la nouveauté.

EXEMPLE. On parle de l'amour : ouvrez le tiroir étiqueté AMOUR.

L'amour est un lien charmant. (*Déstouches.*)
. . . .
At regina gravi jamdudum saucia cura,
Vulnus alit venis, et cæco carpitur igne. (*Virgile.*)
. . . .
L'amour... l'amour! cruelle! ah! le connais-tu bien?
Pour toi, c'est un plaisir, et pour moi c'est un bien. (*Parny.*)
. . . .
C'est l'amour, l'amour, l'amour,
Qui fait le monde à la ronde,
Et chaque jour à son tour,
Le monde fait l'amour. (*Les orgues de Barbarie.*)
. . . .
Quel bonheur, en effet, quelle douceur extrême
De se voir caressé d'une épouse qu'on aime,
De s'entendre appeler petit cœur, ou mon bon. (*Boileau.*)
. . . .
C'est Vénus tout entière à sa proie attachée. (*Racine.*)
Etc., etc., etc., etc.

On remue, on cherche, puis on choisit ce qui va, à peu près, à presque toutes les conversations, et les trois quarts et demi des livres sont faits par ce procédé simple et peu coûteux. Ceux qui s'avisent de faire autrement — c'est-à-dire d'enfanter plus ou moins douloureusement des pensées nées réellement dans leur cerveau au lieu d'y avoir été seulement couvées, sont en butte à l'animadversion publique, et les opinions ainsi conçues et mises au jour sont considérées comme suspectes et appelées *paradoxes*. — Paradoxe veut dire littéralement : *contraire aux opinions déjà exprimées*. Ce nom appliqué à une pensée, équivaut au reproche que l'on ferait à un enfant d'être enfant naturel. Heureusement que cela n'empêche ni l'un ni

l'autre, ni la pensée, ni l'enfant, d'être beaux et bien faits, et quelquefois même heureux.

Il est vrai qu'on pourrait bien répondre que lorsqu'on n'a à dire que ce qui a déjà été dit, on pourrait très-bien se taire — que la parole et la plume ne produisent en ce cas qu'un bruit parfaitement inutile dans l'air et sur le papier. — Mais cette réponse serait à son tour traitée de paradoxe par ceux qui n'ont rien à dire et ne veulent cependant pas se taire, et veulent produire dans le monde leur muse vêtue en arlequin, habillée de petits morceaux de toutes couleurs, lambeaux arrachés aux vieux vêtements des muses anciennes dévalisées au coin d'une bibliothèque.

Tout ce que nous venons de dire a pour but de faire passer sans trop de scandale quelque chose de très-vrai, de très-raisonnable et de très-simple, — mais qui n'a pas encore été dit, je ne sais pourquoi, à propos du premier jour de l'an; peut-être est-ce que cela n'en valait pas la peine et que mon titre de paradoxe n'est qu'une prétention.

Il est incontestable qu'à l'approche de la nouvelle année, la moitié des gens se préparent à traverser le premier janvier, comme des voyageurs craintifs se disposent à traverser une forêt mal famée, ou un défilé qui a fait parler de lui. L'autre moitié des gens s'embusquent dans ce jour, — s'arment de vers ou de prose, — aiguisent leurs sourires, — *astiquent* leurs airs les plus tendres, — essaient la pointe de leurs compliments, amorcent leurs souhaits et leurs vœux — et se tiennent prêts à tirer à bout portant sur les malheureux qui ne peuvent éviter de passer par cette journée, lesquels malheureux en sortent la bourse aplatie.

Mais malgré la terreur que ce jour inspire à la plupart des gens, et à moi en particulier, il m'est impossible d'en dire du mal et même de ne pas l'aimer.

Il est agréable de recevoir, mais il est si doux de donner! il est si charmant de surprendre, d'étudier chez ceux que l'on aime un désir, un rêve; de satisfaire ce désir et de réaliser ce rêve! — Non, certes, ce n'est pas un usage que je veuille détruire que celui d'échanger des paroles d'amitié et des présents au commencement de chaque nouvelle année.

C'est une bonne chose que de se dire à chacune de ces *étapes* de la vie : nous nous aimons encore, nous ferons encore ensemble ce relai qui com-

mence, nous nous soutiendrons encore dans les chemins difficiles, nous nous encouragerons dans la fatigue, nous nous défendrons mutuellement contre les mauvaises rencontres.

C'est une rassurante occupation que de compter ses amis avant de se mettre en marche pour un nouveau combat.

Mais s'il se fait ce jour-là tant de mensonges, si l'importunité et l'avidité viennent nous assaillir et nous dépouiller, cela tient uniquement à deux causes, et à deux causes que nous nous fatiguons à créer nous-mêmes.

Cela tient à deux mensonges perpétuels dont nous sommes les auteurs.

Le premier mensonge est que nous décorons du nom d'amitié toutes sortes de relations fondées sur la vanité, sur l'intérêt, sur l'ambition, — et qu'il nous faut diviser les sentiments de notre cœur et l'argent de notre bourse en menue monnaie entre une multitude d'indifférents et quelques amis auxquels nous sommes loin de donner ce que nous leur devons.

Le second mensonge, est que nous nous efforçons tous de paraître plus riches que nous ne le sommes, ce qui fait que ce jour-là il ne suffit plus de paraître plus riche qu'on ne l'est, mais qu'il faut l'être en effet, — ce qui nous amène naturellement à être plus pauvres que nous ne le sommes réellement.

Ôtez ces deux mensonges des habitudes de votre vie, — portez votre existence au milieu d'amis naturellement vos égaux, ne vous fatiguez pas à humilier les gens en voulant paraître plus riches qu'eux et surtout que vous-même, — et vous verrez arriver le jour de l'an sans *crainte et sans reproche*, et vous cesserez de blasphémer contre lui.

C'est ce que je me promets tous les ans à moi-même de faire l'année prochaine.

ALPHONSE KARR.



Sources de l'Hélicon! mon cœur est une éponge....
Muses! l'alexandrin est le ver qui me ronge!

Par GAVARNI. Gravé par LAVIEILLE.



Si du moins à ses chants (nouvelle édition)
Sapho pour souscripteurs avait tous ses Phaon !

Par GAVARNI. Gravé par CAQUÉ.



Mademoiselle Angélina Traumouillé à Mosieur-Mosieur Oscar Pipanthoud

« Monsieur,

» Fermant à la clarté d'une céleste flamme
» Les replis de mon cœur incessamment froissé,
» Je voulais te cacher les abîmes d'une âme
» Où trop de rêves ont passé!

» . . . . »

Par Gavarni. Gravé par Piaud.



Eugénie Charme « A un jeune poete. »

« . . . .
« Laisse le feu divin ceindre ton front rêveur!
« Adolphe, n'est-il pas le signe du génie?.. »

Sans virgule! Eh! le Diable emporte l'imprimeur
Qui va me mettre là : LE SINGE D'EUGÉNIE!

Par GAVARNI. Gravé par BAULANT.



. . . .

Ardeur, ardeurs, lueur, lueurs, erreur, erreurs,
Vain mirage des mots dont notre âme se leurre !
Tout cela rime à toi, Bonheur..... et rime à pleurs.

Par GAVARNI. Gravé par BARA et GÉRARD.



Le Poète finit où l'insensé commence.....
Pour qui n'a plus d'oreille il n'est plus d'éloquence.....
Le Sublime aujourd'hui, Môsieu, c'est le silence!

Par GAVARNI. Gravé par LEBLANC



— Viens au bal ce soir!... Qu'est-ce qui te manque?
— Un pantalon.

Par GAVARNI. Gravé par LAVIEILLE.



Un débardeur en femme

Par GAVARNI. Gravé par HARA et GERARD.



Orientalistes.

Par GAVARNI. Gravé par LEBLANC.



— Nous aimons-nous, ce soir?
— Non, j'ai affaire.

Par GAVARNI. Gravé par LAVIEILLE.



— Décidément, Sandrine, vous n'aurez pas de pitié pour les battements de mon pauvre cœur?

— Pa' un' miette! J' t'antipathe.

Par GAVARNI. Gravé par GUILLAUMOT.



Les jeunes amoureux, ça rit de nous, Françoise, parce que nous nous sommes tenu ce que ça se promet.

Par GAVARNI. Gravé par BAULANT.



Rien de bon pour l'hiver comme une charretée de bon bois..... Pour avoir chaud..... on monte ça au cinquième, au-dessus de l'entresol.

Par GAVARNI Gravé par Mlle DELPHINE B.



Mon neveu, un médecin vous guérira peut-être de vos coliques; mais deux médecins vous guériraient, pour sûr, de la Médecine.

Par Gavarni. Gravé par Mlle Delphine B.



Désire faire l'éducation d'un jeune homme de bonne famille

Par GAVARNI. Gravé par PIAUD.



REVENU DES QUARTIERS NEUFS.

Notre-Dame-de-Lorette! quels caractères, rue de La Bruyère! rue de La Rochefoucault, quelles maximes!

Par GAVARNI. Gravé par BARA et GÉRARD.



UN MARIAGE BOURGEOIS A PARIS.

TROISIÈME ARRONDISSEMENT.

Chez M. Dufour. — La Cour de la Mairie. — Intérieur de la Mairie. — La Salle de Mariage. — L'Église. — Arrivée de la Mariée. — La Sacristie.

I

CHEZ M. DUFOUR.

MADAME DUFOUR, dans une bergère; MONSIEUR DUFOUR, dans un fauteuil.

MADAME DUFOUR, *les yeux baignés de larmes.* — Mon Dieu! que je suis donc malheureuse! ce n'est pas assez du chagrin que j'ai de me séparer de ma fille, il faut encore que j'aie sans cesse sur les épaules un monstre d'homme qui ne me laisse pas une minute de tranquillité.

DUFOUR. — Bon, voilà que je ne te laisse pas tranquille, à présent!

MADAME DUFOUR. — Si je l'étais je ne me plaindrais pas. Je n'ai pas pour habitude de me plaindre quand je n'en ai pas sujet.

DUFOUR. — Je ne dis rien.

MADAME DUFOUR. — Vous appelez ne rien dire. gémir comme vous gémissez

depuis deux heures! C'est comme une pompe, et pourquoi, parce que votre habit n'est pas arrivé! Si vous étiez un enfant on vous donnerait le fouet, et bien serré, et vous ne l'auriez pas volé.

DUFOUR. — Je voudrais te voir à ma place, si tu serais bien aise d'aller à la noce de ta fille sans être habillée.

MADAME DUFOUR. — Vous serez toujours habillé. Il ne s'agit pas de ça.

DUFOUR. — Et de quoi s'agit-il donc?

MADAME DUFOUR. — Du bonheur de ma fille, de ma fille à moi.

DUFOUR. — Bon! te voilà encore une fois dans les pleurs. Depuis huit jours tu ne fais que ça.

MADAME DUFOUR. — Parce que depuis huit jours je suis la plus malheureuse des femmes.

DUFOUR.—Je ne vois pas que ce soit un si grand malheur d'établir ses enfants.

MADAME DUFOUR. — Vous ne voyez jamais rien.

DUFOUR. — Que diable! on ne t'a pas mis le couteau sous la gorge.

MADAME DUFOUR. — Je ne l'aurais pas souffert.

DUFOUR.—Tu maries ta fille parce que tu veux bien, personne ne t'y contraint.

MADAME DUFOUR. — Ne dites donc pas cela, on croirait à vous entendre qu'il n'y a dans la maison d'autre volonté que la mienne.

DUFOUR. — Ma foi...

MADAME DUFOUR. — Taisez-vous... Comptez-vous passer toute la journée dans votre fauteuil à attendre votre habit?

DUFOUR. — Je ne sais en vérité pas ce que je dois faire.

MADAME DUFOUR. — Ni moi non plus.

DUFOUR. — Si j'y allais?

MADAME DUFOUR. — Où cela?

DUFOUR. — Chez le tailleur.

MADAME DUFOUR. — Allez-y si vous voulez, que voulez-vous que je vous dise?

DUFOUR. — Crois-tu qu'il serait convenable que j'y allasse... chère amie... Tu ne réponds pas...

MADAME DUFOUR. — Oui.

DUFOUR. — Je te demande s'il serait convenable que j'allasse chez le tailleur?

MADAME DUFOUR. — Mon Dieu! faites ce que vous voudrez... mais, au nom du ciel, donnez-moi la paix.

DUFOUR. — Cela ne te contrare pas? (*Il se lève de son fauteuil.*)

MADAME DUFOUR, *agitant ses jambes.* — Non.

DUFOUR. — Bien vrai?

MADAME DUFOUR, *même jeu de jambes, mais plus précipité.* — En voilà jusqu'à demain.

DUFOUR. — J'y vas, minette, j'y vas. (*Il gagne doucement la porte, et sort après avoir contemplé un moment la figure refrognée de son épouse.*)

MADAME DUFOUR. — Et l'on veut qu'une mère soit tranquille et bien aise quand sa fille est exposée à rencontrer un être comme monsieur son père, un homme qui, de sa vie, n'a eu une idée à lui, un brouillon, un hurluberlu qui n'a pas plus de tête qu'un enfant; mon Dieu! mon Dieu! que les femmes sont donc à plaindre!

MADAME DUFOUR, LA BONNE, un plateau à la main.

LA BONNE. — V'là vot' café.

MADAME DUFOUR. — Ah! te voilà!

LA BONNE. — A quelle heure donc que vous vous êtes levés?

MADAME DUFOUR. — Ce n'est pas moi, c'est mon mari.

LA BONNE. — J'peux plus me lever, c'est fini; vous m'direz à ça, j'm'ai couchée si tard.

MADAME DUFOUR. — C'est comme moi, je n'ai pas fermé l'œil, je n'ai fait que pleurer toute la nuit.

LA BONNE. — Ça ne va donc pas mieux?

MADAME DUFOUR. — Ne m'en parle pas, je crois que depuis huit jours j'ai donné toutes les larmes de mon corps.

LA BONNE. — Vous n'êtes pas raisonnable. Je vous demande si ça a le sens commun de faire ce que vous faites.

MADAME DUFOUR. — Je suis mère!

LA BONNE. — Je veux mourir, si on dirait, à vous voir, que c'est aujourd'hui que vous mariez vot' demoiselle.

MADAME DUFOUR. — Tu l'as vue?

LA BONNE. — Qui ça?

MADAME DUFOUR. — Ma fille.

LA BONNE. — J'en sors.

MADAME DUFOUR. — Eh bien?

LA BONNE. — Que voulez-vous que je vous dise.

MADAME DUFOUR. — Que fait-elle?

LA BONNE. — Tout comme vous, la même chose! elle est dans sa chambre qui se désole.

MADAME DUFOUR. — Elle tient de moi; pauvre chérie! tout mon caractère.

LA BONNE. — Heureusement qu'à monsieur, rien ne fait, sans ça, faudrait vous enterrer.

MADAME DUFOUR. — Mon mari est un homme, c'est tout dire.

LA BONNE. — Ah ça! pendant que nous sommes là à rien faire, voilà vot' café qui va t'être froid; est-ce que vous n'allez pas le prendre?

MADAME DUFOUR. — Non, je n'ai de goût à rien, je t'assure.

LA BONNE. — Y ne s'agit pas de ça, le vin est tiré, faut le boire; voyons, avalez-moi ça.

MADAME DUFOUR. — Je te remerçie.

LA BONNE, *avançant la tasse sous le nez de sa maîtresse.* — Voyons, voyons, dépêchons, je n'ai pas de temps à perdre.



MADAME DUFOUR — Non, je te dis, depuis hier c'est comme une barre que j'ai sur l'estomac, rien ne me passe.

LA BONNE. — Tenez, la jolie, jolie mouillette! ouvrez la bouche à sa maman.

MADAME DUFOUR — Tu fais de moi ce que tu veux.

LA BONNE. — Encore cette petite-là, pendant que nous y sommes.

MADAME DUFOUR. — Que tu es enfant!

LA BONNE — C'est vrai ça, vous allez encore vous mettre à table à je ne sais quelle heure.

MADAME DUFOUR. — Entre deux et trois.

LA BONNE. — Mettez-en quatre et n'en parlons plus.

MADAME DUFOUR. — Tu crois?

LA BONNE. — Est-ce que je ne connais pas ça, on n'en finit pas dans les noces; vous verrez que vous allez avoir une faim d'enfer en sortant de la messe, vous vous jetterez sur les plats comme une enragée, et vous viendrez me dire que vot' estomac vous tire; venez-y, j'vous dirai c'est bien fait, vous n'avez que ce que vous méritez!

MADAME DUFOUR. — Avec toi pas moyen de rien faire, tu veux toujours avoir raison.

LA BONNE. — Quand c'est pour un bien. Voyons la dernière des dernières, finissons-en... A la bonne heure, v'là qu'est bien.

MADAME DUFOUR. — Es-tu contente?

LA BONNE. — C'est pas sans peine.

MADAME DUFOUR. — Dis-moi...

LA BONNE. — Quoi que c'est encore?

MADAME DUFOUR. — Ma fille est-elle levée?

LA BONNE — Elle se levait comme j'entrais.

MADAME DUFOUR. — Pauvre chérie! c'est le premier chagrin qu'elle aura donné à sa mère.

LA BONNE. — Je ne dis pas non; mais tenez-vous un peu par là-bas, que je balaie par ici.

MADAME DUFOUR. — Je voudrais mourir.

LA BONNE. — C'est possible, mais plus près de la croisée, sans vous commander.

MADAME DUFOUR. — Si j'allais retrouver mon enfant?

LA BONNE. — C'est ça, d'autant qu'elle peut avoir besoin de vous.

MADAME DUFOUR. — J'y vas.

LA BONNE. — Allez, allez.

MADAME DUFOUR. — Viendras-tu pas nous aider à nous habiller?

LA BONNE. — Je ne vous promets rien, n'y comptez pas, nous verrons, si j'ai le temps.

II

LA COUR DE LA MAIRIE.

GARDES NATIONAUX, TAMBOURS, COCHERS DE FIACRES, COMMISSIONNAIRES, ALLANTS ET VENANTS, ETC.

PREMIER GARDE NATIONAL. — Arrivez donc, M. Robinet, voilà deux heures, qu'on demande après vous; où donc que vous étiez? qu'on vous cherche partout.

DEUXIÈME GARDE. — Ne m'en parlez pas, j'étais retenu là-bas, aux *naissances*, j'étais témoin d'un enfant, j'veux être pendu si je sais ce que c'est. Eh bien! dites donc? ils ne se chercheront pas querelle au poste... Personne!

PREMIER GARDE. — Ils sont tous là-bas, au café, qui vous attendent.

DEUXIÈME GARDE. — Eh! mais, dites donc qu'on ne m'attende plus, j'y vais.

PREMIER GARDE. — C'est ça, arrivez, nous n'avons que temps, si nous voulons humecter quet' chose avant qu'on nous relève.

DUFOUR, *à la portière d'un fiacre.* — Cocher! cocher! au bureau des mariages... Ouvrez-nous la portière, je vous prie... bien... Pardon si je passe le premier. (*Il descend du fiacre.*)

UN COMMISSIONNAIRE. — N'oubliez pas le commissionnaire, not' bourgeois!

DUFOUR. — Un instant. Ah ça! je ne vois pas les autres voitures; je les croyais derrière nous.

LE COMMISSIONNAIRE — Les v'là qu'arrivent not' bourgeois. N'oubliez pas le commissionnaire.

DUFOUR. — Où donc est le cocher?... Cocher!

LE COCHER, *de son siége.* — Voilà!

DUFOUR. — Dites-moi, cocher, d'ici nous allons directement à l'église, vous entendez?

LE COMMISSIONNAIRE. — Vous entendez, cocher?

LE COCHER. — Suffit.

LE COMMISSIONNAIRE. — N'oubliez pas le commissionnaire, not' bourgeois.

DUFOUR. — Où est tout mon monde, à présent? Je vois bien un mariage, mais ce n'est pas le mien ; où est le mien?

LE COMMISSIONNAIRE. — J'en sais rien. N'oubliez pas...

DUFOUR. — C'est votre faute aussi, vous êtes là, depuis deux heures, à tourner autour de moi; que voulez-vous?

LE COMMISSIONNAIRE. — C'est moi qu'a ouvert vot' portière, bourgeois, qu'a dit au cocher d'aller à la messe en sortant d'ici.

DUFOUR. — Et combien vous faut-il pour ça?

LE COMMISSIONNAIRE. — A votre générosité, not' bourgeois.

DUFOUR. — Tenez, et laissez-moi.



LE COMMISSIONNAIRE. — Merci, bourgeois. (*Il s'esquive.*)

DUFOUR, *le rappelant*. — Dites donc... dites donc... ah! ben oui... il est au diable maintenant qu'il a son argent. Où sont les bureaux à présent? J'ai laissé mes lunettes et mon mouchoir à la maison, me voilà bien loti.

DEUXIÈME COMMISSIONNAIRE. — Vous désirez quet' chose, bourgeois?

DUFOUR. — Oui, le bureau ou la salle des mariages, si vous voulez bien.

DEUXIÈME COMMISSIONNAIRE. — Ici, dans le coin à droite... N'oubliez pas le commissionnaire, not' bourgeois.

DUFOUR. — Encore! mais c'est une véritable inquisition, Dieu me pardonne! Quel service m'avez-vous rendu?

DEUXIÈME COMMISSIONNAIRE. — Dame, bourgeois, je vous ai dit dans le coin à droite.

DUFOUR. — Voilà grand'chose, ma foi. Si vous pouviez encore m'indiquer où est mon monde.

DEUXIÈME COMMISSIONNAIRE. — Là dedans, ils viennent d'arriver.

DUFOUR. — Bien obligé.

DEUXIÈME COMMISSIONNAIRE. — N'oubliez pas le commissionnaire, bourgeois.

DUFOUR. — Tenez, puisqu'il n'y a pas moyen de faire autrement.

DEUXIÈME COMMISSIONNAIRE. — Merci, bourgeois, bien des choses chez vous; bonsoir à vos poules.

III

INTÉRIEUR DE LA MAIRIE.

DUFOUR. — O grands dieux, que de monde! c'est à n'y pas tenir! Une étuve! (*A son voisin.*) Pardon, monsieur, oserais-je vous demander...

LE VOISIN. — Faites, monsieur, faites.

DUFOUR. — Vous n'auriez pas, par hasard, aperçu deux dames?

LE VOISIN. — Non, monsieur.

DUFOUR. — Pardon, je voulais dire un mariage qui vient d'arriver?

LE VOISIN. — Non, monsieur.

DUFOUR.— Mille pardons, monsieur. (*A lui-même.*) Où diable peuvent-elles être? Et dire que j'ai laissé mes lunettes et mon mouchoir à la maison... Madame Dufour?... es-tu là?... Plait-il?... Je n'entends pas.

DEUXIÈME VOISIN. — Avez-vous bientôt fini de vous agiter comme un poisson?

DUFOUR. — Plait-il, monsieur?

DEUXIÈME VOISIN. — Je vous demande si c'est que vous avez bientôt fini de m'abîmer les pieds?

DUFOUR. — Mille pardons, monsieur, je n'ai jamais eu l'intention de vous être désagréable en rien ; je cherchais à découvrir ma femme, je n'ai jamais eu d'autre pensée que celle-là.

DEUXIÈME VOISIN. — C'est pas une raison pour piler les pieds au monde.

PREMIER VOISIN. — Mais il me semble que monsieur vous ayant présenté ses excuses...

DEUXIÈME VOISIN. — Qu'est-ce que c'est? Est-ce qu'on vous parle, à vous?

LA COMPAGNE DU DEUXIÈME VOISIN. — Voyons, Todore, est-ce que tu ne vas pas finir?

TODORE. — J'veux savoir de quoi qui se mêle, ce monsieur, avec son jabot.

LA COMPAGNE. — Je te dis de laisser le monde tranquille.

TODORE. — Est-ce que je l'ai jamais troublé en rien, le monde ; je me plains qu'on m'abîme les pieds, j'aime pas ça, chacun son idée.

UNE FORTE DAME. — Si les maires ne se faisaient pas toujours attendre, il n'y aurait jamais de disputes comme on en voit.

UN BAVARD. — Sans compter qu'on les paye assez cher, les maires.



LA FORTE DAME. — C'est comme la semaine dernière, à la mairie du 12e ; pas vrai, Sauvage? Quelle heure encore qu'il était quand il est arrivé?

LE BAVARD. — Et on se plaint après quand on vient à faire des révolutions.

PREMIER GARDE NATIONAL. — On lui dirait bien deux mots, à la mariée.

DEUXIÈME GARDE NATIONAL. — Polisson!

DUFOUR. — Je n'aurais jamais cru qu'il y eût autant de monde.

LA FORTE DAME. — C'est à cause que c'est aujourd'hui samedi, voyez-vous.

DUFOUR. — C'est possible.

LA FORTE DAME. — Nous avons, voyez-vous, quantité de personnes qui sont bien aises d'avoir leur dimanche à *eux* pour se reposer.

DUFOUR. — J'ai une peur atroce de coucher ici.

LA FORTE DAME. — J'aime les mariages par goût, mais j'avoue que je finirais par m'en dégoûter s'il fallait toujours attendre comme on attend depuis quet' temps. N'y a pas de bon sens, non plus, de faire attendre les gens des éternités pareilles.

DUFOUR. — Madame marie sa demoiselle?

LA FORTE DAME. — Pour en marier faudrait en avoir; je n'en ai plus, Dieu merci! Ma dernière y a quatre ans qu'elle l'est, et bien, j'ose m'en flatter; pas vrai, Sauvage?

SAUVAGE. — Plus malheureux qu'elle, ne l'est guère.

DUFOUR. — Je crois que ma fille ne le sera pas non plus, si elle veut être raisonnable.

LA FORTE DAME. — Dame, écoutez donc, on ne met pas les enfants au monde pour qu'ils soient malheureux. Quel état qu'elle est vot' demoiselle? sans être trop curieuse. Est-elle de boutique?

DUFOUR. — Non pas elle, mais mon gendre. Quand je dis mon gendre, il ne l'est pas encore.

LE PREMIER VOISIN. — Ça ne peut pas tarder.

DUFOUR. — Je l'espère. Mon gendre, puisque gendre il y a, est pharmacien.

LA FORTE DAME. — Jolie partie, d'autant qu'ils ne font plus tout ce qu'ils faisaient autrefois, les apothicaires.

DUFOUR. — C'est, comme vous dites fort bien, une fort jolie partie, surtout pour une demoiselle; son père était pharmacien, à mon gendre, son grand-père l'était aussi; il l'a perdu, il y a de ça deux ans; il lui aurait laissé, par parenthèse, un joli avoir s'il ne s'était pas remarié.

LA FORTE DAME. — Ah! dame, nous avons des personnes qui ne peuvent pas vivre sans femmes.

DUFOUR. — Il a épousé sa cuisinière.

LA FORTE DAME. — Juste comme notre *propiétaire;* pas vrai, Sauvage?

PREMIER VOISIN. — Mais je crois voir s'opérer un mouvement à la porte.

DUFOUR. — Effectivement.

VOIX DANS LA FOULE. — Ne poussez donc pas! Pourquoi qu'on me pousse.

DUFOUR. — Madame Dufour!... madame Dufour!... où es-tu?

(*Cris de femmes et d'enfants, la foule se précipite dans la salle des mariages.*)

IV

LA SALLE DES MARIAGES.

LA FORTE DAME. — Il paraît qu'il a retrouvé son monde, le petit monsieur de tout à l'heure.

SAUVAGE. — Où donc qu'il est?

LA FORTE DAME. — Là-bas, tout en face de la colonne; c'est son mariage qui va passer le premier.

SAUVAGE. — Pas plus le sien qu'un autre, on va les marier tous ensemble. V'là le maire qui leur lit leur affaire.

« Les époux se doivent mutuellement fidélité, secours, assistance. »

LA FORTE DAME. — Si ça se faisait toujours comme ça, on ne verrait pas tant de mauvais ménages.

« Le mari doit protection à sa femme, la femme obéissance à son « mari. »

LA FORTE DAME. — On voit bien que c'est les hommes qu'ont fait ça.

« La femme est obligée d'habiter avec le mari, et le suivre partout où « il juge à propos de résider. »

LA FORTE DAME. — C'est comme ça qu'on m'a fait me loger dans un trou.

« Le mari est obligé de la recevoir et de lui fournir tout ce qui est « nécessaire pour les besoins de la vie, selon ses facultés et son état. »

LA FORTE DAME. — De lui fournir! avec ça qu'on m'a bien fourni. Elle n'est pas belle, la femme à l'apothicaire, avec sa robe fripée.

SAUVAGE. — Vous trouvez?

LA FORTE DAME. — C'est égal, la v'là pas moins mariée. Bon, v'là sa mère qui pleure; je suis pas comme ça, rien de plus heureuse que moi quand j'ai marié mes filles; pas vrai, Sauvage?

V

L'ÉGLISE.

MADAME BONNET. — Bonjour, mesdames, comment vous portez-vous?

MADEMOISELLE BRANCHU. — Mais, comme vous voyez.

MADAME BONNET. — Venez donc par ici.

MADEMOISELLE BRANCHU. — Il y a longtemps que vous êtes arrivée?

MADAME BONNET. — Nous arrivons; on disait pour midi.

MADAME FARIN. — Vous savez, on n'est jamais très-exact.

MADEMOISELLE BRANCHU. — Voilà un mariage qui m'a bien étonnée, d'autant que la jeune personne pouvait encore attendre.

MADAME BONNET. — Mais je ne vois pas pourquoi. Quel âge lui donnez-vous donc?

MADAME FARIN. — Mais de dix-neuf à vingt ans.

MADAME BONNET. Sans compter les mois de nourrice.

MADEMOISELLE BRANCHU. — Je l'aurais crue plus jeune.

MADAME CUDOT. — Écoutez, c'est bien facile à compter, elle est de l'âge à Cudot.

MADAME BONNET. — C'est vrai, ils sont approchant du même âge, votre aîné et elle.

MADAME CUDOT. — J'étais grosse de Cudot quand elle a eu sa demoiselle, madame Dufour; Cudot a eu vingt-six ans le 17 d'août dernier, ainsi comptez.

MADEMOISELLE BRANCHU. — Je ne l'aurais pas crue si avancée; on disait hier, dans une maison où je suis allée, que c'était un mariage d'inclination.

MADAME BONNET. — Pas du tout, il y a huit jours que le père et la mère n'en savaient encore rien.

MADAME FARIN. — Je ne dis pas, mais la demoiselle...

MADAME CUDOT. — Pas davantage; vous savez qu'elle n'a jamais eu de volonté à elle, la pauvre enfant: c'est une excellente personne que j'aime de tout mon cœur; mais quant à la malice elle tient de sa mère: la pauvre femme n'a jamais péché par là.

MADAME FARIN. — Ah! oui-dà.

MADAME CUDOT. — Voilà comment les choses se sont passées : la jeune personne était donc à la campagne chez sa tante, une sœur à son père.

MADEMOISELLE BRANCHU. — Mademoiselle Jolivet.

MADAME CUDOT. — Elle n'était pas descendue de voiture, que son père lui dit : Tu sais que tu vas te marier, ça te fait-il plaisir? Elle a répondu : Oui, papa. On s'est mis à table et tout a été dit.

MADAME BONNET. — Je n'en reviens pas encore.

MADAME CUDOT. — Qu'est-ce qui nous arrive là-bas?

MADEMOISELLE BRANCHU. — C'est madame Labiche avec sa demoiselle.

MADAME FARIN. — C'est là mademoiselle Labiche qu'on dit si jolie?

MADAME CUDOT. — Je ne suis pas de cet avis-là; voyez comme elle est fagotée... Bonjour, madame!

MADAME LABICHE. — Comment vous portez-vous? Et M. Cudot?

MADAME CUDOT. — Mais, comme vous voyez. Et vous, madame, quand nous faites-vous aller à la noce?

MADAME LABICHE. — Nous n'en sommes pas encore là. Euphémie, tu ne dis rien à madame!

MADAME CUDOT. — Comme elle est grande! et dire que je l'ai vue si petite. Vous vous rappelez la rue Paradis?

MADAME LABICHE. — Je n'aurai jamais un logement comme celui-là.

MADAME CUDOT. — Vous connaissez le futur?

MADAME LABICHE. — Et vous?

MADAME CUDOT. — Je l'ai vu l'autre jour pour la première fois.

MADAME LABICHE. — Eh bien?

MADAME CUDOT. — Que voulez-vous que je vous dise, c'est de ces figures dont on ne dit rien; avez-vous vu M. Duplan, à la maison?

MADAME FARIN. — Le mari de mamzelle Farjeaud?

MADAME CUDOT. — C'est une figure dans ce genre-là.

MADAME LABICHE. — Je ne lui en fais pas mon compliment.

MADEMOISELLE BRANCHU. — J'ai trouvé, et je ne suis pas la seule qui ai fait cette remarque, que M. et madame Dufour se sont bien pressés d'établir leur demoiselle.

MADAME CUDOT. — Je ne vois pas cela.

MADAME LABICHE. — Comment? une fille unique qui, dit-on, a de fort belles espérances!

MADEMOISELLE BRANCHU. — Je n'en sais rien, je n'ai pas compté avec eux, mais je ne les crois pas aussi à leur aise qu'on veut bien le dire... vous savez qu'en fait de ces choses-là... Après ça, M. Dufour, depuis le temps qu'il est aux Finances...

MADAME LABICHE. — Vous avez raison, mais c'est une maison où l'on a toujours reçu beaucoup. Je sais bien que dans le temps on a dit que madame Dufour avait son père, qui n'a pas été sans lui laisser quelque chose; mais ils étaient, dit-on, beaucoup d'enfants, et à en croire les *on dit*, ils ont été fort heureux de trouver ce parti-là pour leur demoiselle : la preuve, c'est qu'ils ne l'ont pas laissée languir.

EUPHÉMIE. — Maman, voilà les dames L'Héritier!

MADAME FARIN. — Comme elle est changée, madame L'Héritier! aurait-elle été malade?

MADAME LABICHE. — Vous la connaissez, madame L'Héritier?

MADEMOISELLE BRANCHU. — C'est une excellente femme à qui je rends toute la justice qui lui est due; nous avons cessé de nous voir, je ne sais trop pourquoi; je suis sûre qu'elle serait aussi embarrassée que moi de le dire.

MADAME FARIN. — C'est comme moi.

MADAME LABICHE. — Vous êtes du repas?

MADEMOISELLE BRANCHU. — Je n'ai pas cet honneur.

MADAME LABICHE. — Comment?

MADEMOISELLE BRANCHU. — Je n'ai pas même reçu de billet de faire part.

MADAME LABICHE. — Voilà qui m'étonne.

MADEMOISELLE BRANCHU. — Nous ne nous voyons plus depuis des siècles avec madame Dufour.

MADAME LABICHE. — Vraiment! vous aussi, madame?

MADEMOISELLE BRANCHU. — Sans trop savoir pourquoi.

MADAME LABICHE. — Mais en voilà la première nouvelle.

MADEMOISELLE BRANCHU. — Vous en êtes?

MADAME LABICHE. — Il était bien difficile qu'on fît autrement, mon mari étant le témoin de la jeune personne; sans cela je crois bien...

MADEMOISELLE BRANCHU. — Qu'il en eût été de vous comme de tout le monde. C'est une maison comme on en voit beaucoup, à la piste des nouvelles connaissances.



MADAME LABICHE. — Je ne suis pas comme cela.

MADEMOISELLE BRANCHU. — Ni moi, Dieu merci.

MADAME LABICHE. — Cependant j'aurais été désolée de ne pas venir à la messe.

MADEMOISELLE BRANCHU. — C'est comme moi, et c'est cependant une duperie d'aimer les gens qui ne vous le rendent pas.

MADAME LABICHE. — Que voulez-vous, on ne se refait pas. Les voici.

VI

ARRIVÉE DE LA MARIÉE.

(*Les dames se lèvent; quelques-unes, sans égard pour la dignité du lieu, montent sur leurs chaises pour passer en revue le cortége qui se dirige vers la sacristie.*)

MADAME CUDOT, *sur une chaise.* — Je ne vois pas la mariée.

MADEMOISELLE BRANCHU, *sur une chaise.* — Là-bas, derrière un gros monsieur.

MADAME FARIN, *sur une chaise.* — Elle est bien mise.

MADAME CUDOT. — Vous trouvez?

MADAME LABICHE, *sur une chaise.* — Euphémie, descends de ta chaise, tu vas tomber.

EUPHÉMIE, *sur sa chaise.* — Non, maman.

MADEMOISELLE BRANCHU, *descendue de sa chaise.* — Il y a beaucoup de monde.

MADAME CUDOT. — Beaucoup plus de curieux qu'autre chose.

MADAME FARIN. — Je n'ai pas vu le marié.

MADAME CUDOT. — C'est que vous n'avez pas voulu le voir.

EUPHÉMIE. — Il m'a semblé tout petit.

MADEMOISELLE BRANCHU. — Un vrai nabot, très-commun; il ne paie pas de mine.

MADAME FARIN. — C'est sans doute l'abbé Forgeot qui va les marier.

MADAME LABICHE. — N'y a pas de doute, comme ami de la maison.

MADEMOISELLE BRANCHU. — On le dit fort aimable.

MADAME CUDOT. — Vous ne le connaissez pas, l'abbé Forgeot?

MADEMOISELLE BRANCHU. — Si fait, je l'ai vu souvent chez mademoiselle Lerat.

MADAME CUDOT. — Ce sont ses galeries.

MADAME FARIN. — Eh bien! mesdames, vous me croirez si vous voulez, ça me fait quelque chose de voir marier une jeune personne qu'on connaît.

MADEMOISELLE BRANCHU. — Ça fait cet effet-là à tout le monde.

MADAME CUDOT. — Surtout lorsqu'on s'intéresse aux personnes.

MADAME FARIN. — Rangeons-nous, mesdames, les voici qui sortent de la sacristie.

MADEMOISELLE BRANCHU. — Je ne vois pas la maman!

MADAME CUDOT. — Ça, je le crois, elle a la figure dans son mouchoir.

MADAME FARIN. — Pauvre madame Dufour! Vous verrez, madame, quand vous en serez là pour votre demoiselle.

MADAME LABICHE. — Je vous jure que je me mets bien à sa place.

MADAME FARIN. — Qui dirait jamais, à le voir, qu'il est aussi gai, l'abbé Forgeot.

MADEMOISELLE BRANCHU. — Dame! il y a temps pour tout. J'étais sûre qu'elle serait en robe jaune, madame Dufour.

MADAME FARIN. — Moi je la trouve bien mise, la mariée.

MADAME CUDOT. — Trop de choses! c'est un fouillis à n'y rien comprendre. A-t-il des gants, son mari?

UNE INCONNUE. — Je crois bien ! c'est comme un gendarme.

MADAME CUDOT. — Je disais cela pour rire. Regardez donc, à les voir, si l'on ne dirait pas qu'ils sont à l'enterrement.

MADAME FARIN. — Dame ! l'émotion, c'est tout naturel. Je sais bien, quand je m'ai mariée, que j'étais pas plus gaie que l'ordonnance.

MADAME CUDOT. — Moi aussi ; c'est tout le monde.

L'INCONNUE. — C'est un grand jour, mesdames, que celui-ci ! c'est une loterie.

MADAME LABICHE. — Eh bien, Euphémie ! et ton livre de messe ?

EUPHÉMIE. — Je l'ai laissé à la maison.

MADAME LABICHE. — Tu es toujours la même.

MADAME CUDOT. — N'est-ce pas madame Lafolie qui arrive là-bas avec ses falbalas ?

MADAME LABICHE. — Faut-il le demander ?

MADAME CUDOT. — Il faut toujours qu'elle arrive après tout le monde.

MADEMOISELLE BRANCHU. — Dans la crainte de passer inaperçue.

MADAME LABICHE. — Euphémie, je vous en prie, restez à votre place... tenez-vous droite.

EUPHÉMIE. — Oui, maman.

MADAME FARIN. — Je trouve que l'abbé Forgeot officie comme un ange.

MADAME CUDOT. — Quelle différence avec l'abbé Maugé !

MADAME LABICHE. — Je trouve à l'abbé Forgeot plus de distinction.

MADAME FARIN. — C'est du jour à la nuit !

MADAME CUDOT. — Voyez M. Dufour, s'il reste un instant en place.

MADAME LABICHE. — Il faut bien qu'il fasse les honneurs à madame Lafolie.

MADEMOISELLE BRANCHU. — Elle sera sans doute du repas ?

MADAME CUDOT. — Et à la place d'honneur encore ; je n'ai jamais aimé cette femme-là !

MADEMOISELLE BRANCHU. — Vous n'êtes pas la seule.

LA FORTE DAME DE LA MAIRIE, *suspendue à un des barreaux de la chapelle.* — C'est la femme qui s'est levée la première, c'est elle qui portera les culottes ; pas vrai, Sauvage ?

MADAME LABICHE. — Qu'est-ce que ces petits jeunes gens qui tiennent le poêle ?

MADAME CUDOT. — De ce côté-ci, à droite, c'est le petit Lafolie.

MADAME LABICHE. — Le plus jeune?

MADAME CUDOT. — Oui; l'aîné est en pension, où je crois qu'il ne fait pas grand'chose.

MADAME LABICHE. — Et à gauche?

MADAME FARIN. — C'est le fils Taboureau, à gauche.

MADAME LABICHE. — Je ne vois pas sa mère.

MADAME CUDOT. — En chapeau cerise, à côté de madame Dufour. Elle se gardera bien de la quitter, elle pourrait ne pas être du repas et son mari aussi.

MADAME LABICHE. — Ce sont de drôles de gens.

MADAME FARIN. — Je ne sais pas si c'est qu'ils sont drôles, mais c'est des bien bonnes gens, toujours.

MADAME LABICHE. — Nous n'avons pas l'intention de dire autre chose, madame.

MADAME FARIN. — Non, mais c'est que depuis deux heures je vous entends que vous drapez tout le monde; on pourrait bien vous draper aussi, madame.

MADAME CUDOT. — Je ne sais pas ce que vous voulez dire, madame.

MADAME FARIN. — La différence c'est que je le sais, madame.

MADEMOISELLE BRANCHU. — Ah! mesdames, ce n'est point ici...

MADAME FARIN. — Voilà deux heures que je bous dans ma peau; c'est plus fort que moi.

MADAME LABICHE. — Si vous m'en croyez, madame, nous allons passer d'un autre côté.

MADEMOISELLE BRANCHU. — Volontiers.

MADAME CUDOT. — Ce n'est pas la peine, mesdames, la messe est finie.

MADAME LABICHE. — Je vais faire mes compliments à ces dames.

VII

LA SACRISTIE.

UN INVITÉ. — Mon cher M. Dufour, que je vous fasse mon compliment.

DUFOUR. — Ah ! M. Pezé, je ne vous voyais pas : que je vous embrasse ! Vous avez vu ma fille ?

L'INVITÉ. — Impossible de parvenir jusqu'à elle.

DUFOUR. — On vous verra ce soir ?

L'INVITÉ. — Certainement.

DUFOUR. — Mes hommages à madame.

(*Embrassement général, la mariée et son époux passent dans les bras de l'assemblée.*)



MADEMOISELLE BRANCHU. — Ma bonne madame Dufour, que je vous fasse mon compliment.

MADAME DUFOUR. — Que vous êtes bonne... M. Dufour, vois à nous en aller, je t'en prie... Bonjour, madame Labiche, je ne vous voyais pas ; c'est bien aimable à vous d'être venue. Bonjour, Euphémie ; tenez, mes yeux, dans quel état... Dieu merci, c'est fini.

DUFOUR. — Allons, mesdames, les voitures sont là.

MADAME DUFOUR. — Sans adieu, mesdames, à tantôt.

HENRY MONNIER.

PARIS AVANT LE DÉLUGE.

I

En regardant du haut des collines qui dominent Paris, ce gouffre brumeux de plâtre et de pierre, ce monstre dans lequel respirent un million de créatures, cette ruche gigantesque d'où part un bourdonnement indéfinissable de joie et de douleur, qui n'a songé à effacer par la pensée toutes ces existences, tous ces monuments, toutes ces merveilles de l'industrie humaine, pour demander à ce sol tant remué depuis des siècles ce qu'était Paris, non pas avant nos révolutions d'hier, non pas même avant qu'un fils de Noé fût venu peupler la Gaule, mais avant les six mille ans qui composent l'histoire de l'espèce humaine, chétive éternité au delà de laquelle nous ne voyons plus rien? A-t-il suffi, pour que la grande ville naquît, pour qu'elle devînt ce qu'elle est aujourd'hui, des frayeurs d'un pauvre Gaulois qui vint chercher un abri dans l'île de la Cité, ou du caprice d'un roitelet barbare qui s'avisa d'y établir son rustique palais? Quels événements ont disposé ce sol, élevé ces collines, fait couler ce fleuve, entassé ces mines inépuisables de chaux, de grès, de sable, d'argile, berceau matériel de Paris? Si les traces, presque effacées de l'origine de notre nation, excitent en nous tant d'intérêt, quel charme n'y aurait-il pas à chercher, dans les ténèbres de l'enfance de la terre, les traces des révolutions qui ont préparé l'existence de Paris, révolutions autrement terribles que nos tempêtes dans une goutte d'eau, qui cent fois ont changé la surface du globe et enseveli dans ses en-

trailles des millions d'êtres dont les races mêmes n'existent plus, révolutions dont nous foulons aux pieds, tous les jours, les mystérieux témoignages? Le génie de Cuvier l'a essayé : descendons, à sa lumière, dans les terrains sur lesquels s'élève Paris : en nous enfonçant dans l'abîme des temps, nous trouverons peut-être l'explication physique des destinées de cette ville providentielle ; nous trouverons peut-être dans les calamités des âges qui ont précédé l'apparition de l'homme sur la terre, le présage des félicités dont nous jouissons dans notre âge d'or, en l'an de grâce où nous avons le bonheur de vivre; nous trouverons peut-être dans les habitudes des êtres qui sont venus avant nous les preuves que toutes les grandes choses que nous avons faites (y compris le système représentatif) ont été préparées de toute éternité dans les arcanes de la création, et qu'il n'a pas fallu moins de cinquante déluges, moins de quelques milliards d'années pour faire éclore de telles merveilles. Notre sol, avant de devenir le centre de la civilisation, la patrie des arts, le paradis des journalistes et des chanteurs, a dû subir de continuelles transformations; il n'est, pour ainsi dire, formé que des débris d'une infinité de créatures qui sont venues là, comme nous, vivre, souffrir et mourir; les pierres de nos édifices, les marbres de nos salons, les vases mêmes de nos festins, ne nous ont été donnés qu'au prix de tortures qui resteront à jamais inconnues. Pour qu'il nous fût possible de danser dans ces palais, de nous pavaner dans ces promenades, d'intriguer ici, de ramper là, que de bouleversements a subis notre sol, que de ruines, quelle perpétuelle destruction! Le moindre progrès a été payé par des milliers de morts, et notre planète, avant de pousser cet immense, cet universel cri de joie qu'on entend aujourd'hui, n'a exhalé, depuis son origine, qu'un long cri de douleur.

II

Si l'on en croit les calculs, et plus encore les hypothèses des savants, la terre, à l'époque où elle fut lancée dans l'espace, aurait été incandescente comme le soleil; elle se serait ensuite, et peu à peu, refroidie, de façon à

ce que sa croûte extérieure pût devenir solide et successivement habitable pour des créatures de diverses espèces; mais ce n'aurait été qu'à travers les révolutions physiques qui ont été formulées si poétiquement par Moïse, dans les sept jours ou époques géogoniques de la création. Dans ces révolutions, le globe dont les matières intérieures étaient toujours bouillonnantes, aurait, en se boursouflant dans certaines parties, en s'affaissant dans d'autres parties, bouleversé sa croûte superficielle dans sa structure et ses substances, fait varier la nature et la position de sa surface, déplacé à chaque fois la masse des eaux, inondant ce qui était terre habitable, mettant à sec ce qui était le fond des mers, détruisant les espèces créées pour leur en faire succéder de nouvelles.

La plus ancienne de ces révolutions, celle peut-être qui a donné naissance à la terre elle-même, a mis à découvert des masses de roches granitiques qui semblent les antiques fondements, et comme la charpente entière du globe. On ne saurait imaginer l'aspect que pouvait avoir, à une époque si reculée, le terrain où est situé Paris, alors que la terre semblait une immense mer d'eau bouillante où apparaissaient de loin en loin des écueils brûlants de granit, de grès, de porphyre, et dans laquelle s'ouvraient des milliers de volcans ayant des cratères de plusieurs lieues de diamètre. Peut-être le terrain de Paris était-il un de ces récifs de granit; peut-être les éléments de cette roche se trouvaient-ils à l'état de cristal, ou bien, modifiés par des oxydes métalliques, à l'état de rubis, d'améthyste, de saphir, de topaze; et alors Paris aurait apparu sur le globe naissant, comme une énorme pierre précieuse, bijou de la création, éclatante de mille feux, riche de mille couleurs. Peut-être encore ce terrain était-il un de ces effroyables volcans dont nous venons de parler; et des colonnes gigantesques de matières en fusion auraient été lancées du même foyer d'où sont parties depuis tant de paroles qui ont incendié le monde.

Quoi qu'il en soit, ni dans ces mers, ni sur ces écueils, aucun être organisé n'existait alors, aucun n'aurait pu exister sur ce sol embrasé, dans ces eaux brûlantes, dans ces torrents de vapeurs étouffantes ou d'acide carbonique qui remplissaient l'atmosphère, quand les cataractes du ciel vomissaient des pluies effroyables, d'eau, de soufre, de silice, de potassium, enfin de toutes les matières liquéfiées qui ont formé les roches primitives. Le soleil éclai-

rait un monde échappé à peine des fournaises de la création, un soleil lui-même fumant, bouillonnant, noir, chauve, informe, désert, où il n'y avait pas le plus mince coquillage, le plus chétif brin de mousse pour célébrer la gloire du Créateur, où rien n'annonçait encore ce séjour de l'homme où, selon Milton, deux êtres

Imparadis'd in one another's arms,
The happier Eden, shall enjoy their fill
Of bliss on bliss...

III

Après quelques milliers d'années, la température de la terre se trouva abaissée, la disposition des eaux changée, et les volcans diminués de nombre et de largeur ne formaient plus au globe que des ceintures de feux. La surface terrestre cessant de bouillonner, la mer avait, à plusieurs reprises, déposé dans les immenses vallées, dans les profondes cavités, du granit primitif, des terrains nouveaux dont la nature et la position changèrent plusieurs fois, et qu'on a appelés terrains de transition. Après eux apparurent de grandes îles formées de calcaire, de grès, de marbre, d'ardoise, de serpentine, luisantes, onctueuses, noirâtres, dont les cavités étaient remplies par des marais ou des tourbières. Dans ces îles encore à demi brûlantes et noyées dans les vapeurs, avec une atmosphère encore chargée d'eau et d'acide carbonique, « la nature organisante, dit Cuvier, commença à disputer l'empire à la première nature, à la nature morte et purement minérale ; » et dans les terrains dont ces îles étaient formées, nous pouvons reconnaître l'existence d'êtres organiques, soit par des empreintes, soit par des pétrifications, soit par des débris qui ont conservé leur état naturel. Ces êtres ne pouvaient vivre que dans la mer ou sur ses rivages : d'un côté, c'étaient des mollusques, dont les coquilles innombrables semblent, par les élégances et les caprices de leurs formes, des jeux infinis d'une imagination inépuisable, des polypiers, dont les nervures inextricables ressemblent aux guipures les plus fines, aux dentelles les plus délicates ; d'un autre côté, c'étaient des végétaux aussi simples dans leur

structure que prodigieux dans leurs dimensions, car ils se nourrissaient, se gorgeaient de l'acide carbonique dont l'atmosphère était saturée, épurant ainsi cette atmosphère par une mystérieuse combinaison, pour que le dernier venu de la création pût un jour y respirer. Ces végétaux étaient des fougères gigantesques, des algues et des mousses monstrueuses, des bambous, des roseaux, des bruyères de trente à quarante mètres de hauteur, végétation dont notre terre refroidie, desséchée, ne saurait nous donner une idée, même dans nos régions équatoriales, forêts primitives d'une nature jeune et luxuriante, dont les détritus entassés, suivant quarante ou cinquante couches, ont formé nos amas inépuisables de houille. Et voilà les richesses que la nature a préparées et cachées au sein du globe pour les temps où l'industrie de l'homme viendrait à changer la face de la terre! Dans cette époque, Paris resta probablement couvert par la mer, et pendant que le nord de la France, la Belgique et l'Angleterre formaient une grande île houillère, pendant que le plateau central de l'Auvergne émergeait du sein des eaux, aucune de ces îles à grands végétaux où la houille s'est déposée n'apparut dans son bassin, ou bien s'il en apparut, les catastrophes subséquentes les auront enfouies à des profondeurs où l'on n'a pu encore parvenir. Le Créateur, en entassant les masses du précieux minéral dans des terrains étrangers au sol de Paris, réservait-il à cette ville, au lieu de l'empire de l'industrie, l'empire des idées? Était-ce un enseignement pour l'époque où l'on voudrait réduire les instincts généreux et le dévouement civilisateur de ses habitants aux sollicitudes britanniques des intérêts matériels et au culte hébraïque des gros sous?

IV

Paris resta encore sous les eaux pendant quatre ou cinq cataclysmes qui firent varier l'étendue et les bornes de la mer où il était situé, qui amenèrent dans son sein des poissons, des lézards, des tortues, qui donnèrent à la végétation des caractères moins gigantesques et plus prononcés. Dans cette mer se déposèrent successivement des terrains où le calcaire domine, mêlé à diverses autres substances, et qui forment des assises concen-

triques comparables à une série de vases semblables qu'on ferait entrer les uns dans les autres. Le plus remarquable de ces terrains est le calcaire dit du Jura, qui sert aujourd'hui de support à tous les dépôts qui se sont faits après lui. A l'époque où il se forma, la mer de Paris était un grand golfe, limité au sud par Poitiers et Nevers, lesquelles appartenaient à l'île du plateau central de la France, à l'est par Bâle, Metz et Dunkerque, lesquelles appartenaient à une grande île comprenant toute l'Allemagne, à l'ouest par Nantes, Saint-Malo, Bristol, Édimbourg, lesquelles appartenaient à une grande île où la Bretagne, l'Angleterre, l'Écosse, l'Irlande, étaient confondues. Londres se trouvait dans la mer, à l'entrée du golfe de Paris qu'elle semblait garder et surveiller comme par prévision de l'avenir; mais les deux villes avaient alors même existence, même climat, mêmes citoyens. L'entente cordiale entre l'Angleterre et la France serait-elle donc un bonheur renouvelé de ces âges primitifs où il n'y avait sur notre sol que des tortues, des reptiles et autres bêtes?

Ces bêtes étaient d'ailleurs fort curieuses et ressemblaient peu à celles qui habitent aujourd'hui le bassin de Paris ; c'étaient, d'abord, des amas prodigieux de zoophytes, de mollusques et de crustacés dont les genres n'existent plus; puis des poissons inconnus qui n'ont laissé pour reliques que des poches d'encre analogues à celles des sèches et d'un volume considérable. L'encre ou *sepia* qu'on peut tirer de ces fossiles est encore aussi bonne que celle qu'on prépare avec la sèche commune, et plus d'un lavis moderne doit son éclat au liquide laissé par un animal qui vivait il y a quelques milliers de siècles. Quel dommage qu'il n'y ait pas eu de Grandville à cette époque pour nous décrire les *scènes de la vie publique et privée* de ce poisson, antique et vénérable ami des arts! Ensuite venaient des tortues ayant des carapaces de trois à quatre mètres, des serpents, des crocodiles, des lézards monstrueux, ayant dix à douze mètres de longueur, et qui ne vivaient que dans les eaux : hydres voraces que l'imagination des poëtes anciens et celle des sculpteurs du moyen âge semble avoir devinées. L'un d'eux avait un museau de dauphin, des dents de crocodile, des rames de cétacé, une queue de poisson; un autre avait en outre un cou de serpent aussi long que son corps; un troisième, avec une longueur de vingt-cinq mètres, possédait une queue haute et plate qui formait une large rame

verticale. Enfin, avec tous ces monstres vivait un animal encore plus étrange, espèce de dragon auprès duquel pâlissent ceux des poëtes anciens : c'était le reptile volant qui avait un grand bec d'oiseau, une gueule de crocodile, un corps de lézard, avec des ailes énormes de chauve-souris et une queue de baleine : il pouvait nager, voler, ramper, se suspendre aux rochers par ses mains, s'asseoir sur ses pieds de derrière, poursuivre dans l'air les insectes dont il se nourrissait et dont on trouve les débris dans son corps. Et voilà les habitants de Paris il y a quelques milliers d'années! Qui pourrait croire que les successeurs de ces monstres aux yeux fascinateurs sont ces filles d'Ève que vous voyez glisser près de vous, avec leurs regards pleins de séductions, leur larmes... (ne dit-on pas des larmes de crocodile?) et qui, en lisant cette page, vont répondre à l'imagination crédule des géologues, par un de leurs sourires parisiens? Quant aux habitudes rampantes des créatures de cette époque antédiluvienne, il paraîtrait qu'il en est resté quelque chose après le déluge; et rien n'est moins rare que les êtres actuels qui peuvent dire tour à tour comme le reptile volant :

Je suis oiseau, voyez mes ailes!
Je suis souris, vivent les rats!

V

Après le dépôt du calcaire jurassique, une nouvelle révolution vint encore changer la disposition des mers et des terres, sans faire sortir des eaux le terrain de Paris : c'est celle qui a déposé les immenses couches de craie qu'on trouve aujourd'hui sous notre sol et que le puits de Grenelle a eu tant de peine à traverser; craie verte, craie tuffeau, craie marneuse, craie blanche, l'épaisseur de ces assises diverses qui peut aller jusqu'à six cents mètres atteste la longueur des périodes de tranquillité pendant lesquelles la mer de Paris, si profonde dans l'origine, se comblait successivement pour devenir habitable. Les îles d'Allemagne, d'Auvergne et d'Angleterre se trouvaient alors réunies dans un vaste continent qui s'échancrait vers Paris, par un grand golfe, dont Londres, Bruxelles, Amsterdam, occupaient

les extrémités septentrionales, et dont le bord méridional se trouvait à Poitiers. Ainsi l'entente cordiale existait encore; elle a duré des milliers d'années, exemple bien fait pour encourager nos hommes d'État qui ont la prétention d'égaler ce phénomène géologique.

Les habitants de cette mer et de ses nombreuses îles étaient à peu près les mêmes que ceux de l'époque précédente; mais à eux venaient s'ajouter les lamentins de notre zone torride, les morses de nos mers glaciales, des phoques, des dauphins, des squales, ayant vingt à trente mètres de longueur avec une gueule de cinq mètres d'ouverture, lesquels faisaient une effroyable consommation des poissons-lézards. Quant à la végétation, elle se composait, outre les énormes fougères des époques antérieures, d'ifs, de pins, de palmiers; elle avait encore de grandes dimensions et formait des forêts étranges, sombres, désertes, qui ne retentissaient ni du rugissement des quadrupèdes, ni du chant des oiseaux, moins encore de la voix de l'homme; qui ne devaient jamais ombrager ses rêveries et ses amours.

VI

Une nouvelle révolution qui bouleversa la plus grande partie du globe fit sortir des eaux de vastes continents. Le bassin de Paris fut peut-être émergé à cette époque, et il dut apparaître comme une plaine blanche, nue, brûlante, à fond inégal et bosselé, ayant des eaux douces, stagnantes, coupée de buttes plus ou moins élevées, parmi lesquelles se distinguaient déjà celles de Meudon et du mont Valérien. Mais cet état de choses dura peu; le bassin de Paris redevint, non plus une mer, mais une sorte de lac maritime qui renfermait encore Londres et Bruxelles, lac qui a déposé dans les creux laissés par la craie le terrain dit *parisien*. Ce terrain se compose d'abord des dépôts de l'*argile plastique*, argile onctueuse, tenace, qui prend aisément la forme qu'on lui donne et sert à faire des porcelaines et des poteries : on y trouve des débris de palmiers et de coquilles d'eau douce. Au-dessus de l'argile sont des dépôts puissants de calcaire grossier, plus ou moins sableux, et d'où l'on peut dire que Paris est tout entier sorti,

puisque c'est de là qu'on a tiré les immenses amas de la pierre avec laquelle tous nos édifices sont construits. Cette pierre renferme d'innombrables débris de coquilles avec leurs arêtes les plus délicates, leurs épines les plus saillantes, quelques-unes même avec leurs couleurs et leur éclat nacré. Chaque couche renferme des espèces différentes, tant le dépôt s'est fait par assises successives, suivant les retraits et les retours de la mer, et pendant un temps qu'on ne saurait calculer. La butte Chaumont, la butte Montmartre, les coteaux de Saint-Cloud et de Meudon ont été creusés, fouillés, évidés pour en tirer ce précieux calcaire. Nos catacombes, ces immenses galeries souterraines qui s'étendent sous les quartiers méridionaux de la capitale, ne sont que les anciennes carrières de cette même pierre. On sait que, avec notre respect ordinaire pour les morts, nous avons essayé de combler ces gouffres où peut-être un jour une moitié de la ville s'engloutira avec les ossements de nos pères : idée philosophique qui date très-judicieusement de 1785, et que notre époque *utilitaire* et économique pourrait envier; mais tant de milliers de mètres cubes avaient été extraits de ces carrières, qu'avec sept ou huit millions de squelettes, matériaux de remblai, composant toute la population de Paris depuis Clovis, on n'a pu garnir les murailles des catacombes qu'avec d'élégantes guirlandes de fémurs, de jolies colonnettes de crânes, décoration d'opéra qu'il était de bon goût de visiter sous l'empire et sous la restauration, et à laquelle la mode ne peut manquer de revenir : il ne faut pour cela que la recommandation d'un bon procès de cour d'assises, ou bien encore de quelque feuilleton monstrueux.

Au-dessus du calcaire grossier se trouve le calcaire *siliceux* dans lequel sont déposés des amas de silice sans coquilles avec lesquels on fait des meules de moulin. Enfin vient le *gypse* ou la pierre à plâtre, accompagnement précieux de la pierre à bâtir, sans lequel on peut dire que Paris n'aurait jamais existé, providence des maçons, des architectes et de tant d'autres remueurs de moellons, poussière avec laquelle nous avons bâti des statues éphémères à nos grands hommes d'un jour.

Pendant cette curieuse époque, la température était encore fort élevée; le lac parisien renfermait encore des tortues, des crocodiles, des phoques, des baleines; les palmiers et les pins étaient encore la végétation ordinaire;

mais les îles et les bords du lac étaient habités par des quadrupèdes nouveaux dont les genres n'existent plus, et dont on a retrouvé d'innombrables débris fossiles dans les carrières de Montmartre. Les principaux étaient : le *paléothère*, dont les espèces très-nombreuses avaient depuis la taille du cheval jusqu'à celle du lièvre; le grand *anoplothère*, qui avait la taille d'un âne avec des formes très-lourdes, et devait fréquenter les lieux marécageux pour y chercher des plantes aquatiques; le petit *anoplothère*, « léger comme la gazelle, qui devait courir rapidement autour des marais et des étangs, y paître les herbes aromatiques des terrains secs, ou brouter les pousses des arbrisseaux. » Avec ces herbivores si paisibles vivaient des loups très-voraces, des chiens féroces, des renards, des hyènes : on en a retrouvé quelques débris dans le sol trituré aujourd'hui par les gens de la finance, la place de la Bourse. Avec eux vivaient encore des oiseaux de proie et des oiseaux nageurs, tels que vautours, aigles, canards, pingouins, dont il reste jusqu'aux œufs fossilisés : la science a retrouvé les débris de ces oiseaux dans beaucoup de lieux, mais plus particulièrement des premiers dans la Chaussée-d'Antin, et des seconds dans le quartier Latin et le Marais.

Quel aspect devait alors présenter le bassin de Paris! c'était l'Océanie, (moins la reine Pomaré et les vendeurs de bibles britanniques), c'était l'Océanie avec ses archipels pittoresques, ses récifs verdoyants, ses îles semblables à des corbeilles de fleurs ; c'était son climat voluptueux, ses eaux limpides et profondes, son soleil éclatant, ses palmiers, ses lauriers, ses cocotiers. Les reptiles, les baleines, les phoques jouaient dans les sables sur lesquels s'élèvent nos Tuileries ; les tortues et les huîtres humaient le soleil sur les rivages où se prélassent aujourd'hui les fauteuils de l'Institut ; d'innocents et stupides quadrupèdes faisaient entendre leurs cris discordants dans les marécages où de nos jours le palais Bourbon retentit des mâles accents de nos Démosthènes. Solitudes charmantes, déserts délicieux, terres aimées du ciel, il vous manquait l'homme avec ses passions, ses joies, ses douleurs, ses infinis désirs de perfection ; il vous manquait surtout, dirait Milton, « le plus bel être de la création, le dernier et le meilleur des ouvrages de Dieu, créature sainte et divine, pleine de grâce, d'amour et de bonté ! »

VII

La révolution suivante mit à jour les terrains de Paris et de Londres, mais séparés, comme aujourd'hui, par des mers : l'alliance anglo-française cessa donc d'exister... jusqu'à nos jours. Cependant, la mer revint encore plusieurs fois couvrir le sol de Paris, et y déposer des bancs de marne, des sables, des meulières qui se trouvent en amas sur toutes les hauteurs des environs, et que la nature avait tout exprès placées là pour en faire nos fortifications. Contemporain de ces terrains, se trouve, dans les carrières de Montmartre, un banc d'huîtres qui ont tous les caractères des huîtres d'Ostende : ce banc est si épais, que tous les gourmands de la capitale ne pourraient l'épuiser en vingt années : hâtons-nous d'ajouter qu'il n'en reste que les coquilles.

Après les meulières viennent des masses de grès, tantôt coquillier, comme à Montmartre et à Montmorency, tantôt pur, comme à Fontainebleau. C'est avec ces grès qu'on a construit ce pavé de Paris, qui a aussi son histoire : sol du Parisien, froissé, usé, broyé par tant de pieds actifs ou nonchalants, joyeux ou misérables, souvent mouillé de pleurs, souvent taché de sang, quelquefois l'oreiller du pauvre ou du malheureux en goguette, quelquefois encore instrument de révolte et de combat, rempart improvisé de guerre civile ! Vieux serviteur qui date de Philippe-Auguste, qui a porté tant de générations, et qui bientôt peut-être sera mis à la retraite ! Le bitume et le pavé de bois menacent de le remplacer : ils seront peut-être moins redoutables, moins révolutionnaires pour les Henri III, les Mazarin, les Charles X futurs !

La pierre, le plâtre, la meulière, le grès ayant été créés, les éléments, les fondements de Paris existaient, et la ville ne pouvait tarder à naître. En effet l'étude de ces matières et des fossiles qu'elles renferment faisait voir que le nombre des animaux malfaisants devient de plus en plus grand : on pressent déjà la venue de l'homme. Ces animaux étaient des rhinocéros, des hippopotames, des hyènes, des tigres, des ours, des éléphants dont les

espèces n'existent plus, et dont les uns avaient une épaisse crinière, les autres des défenses recourbées par le bas. Avec eux vivait un monstre, le *mégathère*, qui, avec quatre mètres de longueur sur deux de hauteur, avec une peau garnie d'une cuirasse osseuse et des griffes effroyables, était tellement conformé qu'il pouvait à peine se traîner et vivre de racines. Les baleines existaient encore dans notre pays : en 1779, on a trouvé des débris monstrueux d'un de ces animaux, mais appartenant à un genre qui n'existe plus, dans les caves d'une maison de la rue Dauphine. De nos jours, on a découvert des ossements fossiles d'éléphant et d'hippopotame dans les fouilles du canal de l'Ourcq, près du pont d'Iéna, enfin (la nature aime aussi les antithèses!) sous le sol effleuré aujourd'hui par les sylphides de l'Opéra.

VIII

En négligeant plusieurs bouleversements qui ont faiblement changé la nature et la disposition du sol de Paris, nous arrivons directement aux terrains dits d'*alluvion*, composés de sable, d'argile et de grès, et à l'époque desquels la surface du globe a commencé de prendre les formes et l'aspect qu'elle a de nos jours. On y trouve les mêmes animaux que dans l'époque précédente, mais mêlés à des espèces actuelles, des bœufs, des chevaux, des ânes, etc.; et la température, quoique aussi élevée que celle du Sénégal, laissait croître, à côté des végétaux de la zone torride, les aunes, les bouleaux, les noyers, les ormes de nos climats. Les fruits de cette époque, et principalement ceux de l'arbre de Noé, ont laissé quelques traces, et l'on peut croire que nos charmantes fleurs commençaient dès lors à sourire à la terre.

Néanmoins, par un contraste étrange et qui annonçait peut-être le caractère et les mœurs des futurs habitants de Paris, pendant que certaines parties de l'Europe étaient alors infestées de bêtes féroces, pendant que

l'on trouve dans les terrains d'alluvion de l'Angleterre des cavernes où ces espèces ont été entassées en masses énormes, par une catastrophe aussi violente que subite, le bassin de Paris n'avait, à cette époque, que des animaux paisibles, élégants, spirituels : c'était l'intelligent castor, le léger écureuil, le singe malicieux, et une sorte de cerf qui avait un bois de cinq pieds de hauteur et de dix pieds d'envergure. Les Parisiens, comme on le voit, ne devaient pas être bien loin !

Une dernière révolution vint dénuder le sol par de vastes courants d'eau et en combler les inégalités par de puissantes masses de sable ; la Seine prit son cours actuel à travers des terrains vagues qu'elle changea bientôt en marécages ; la température devint celle de nos jours ; les animaux actuels restèrent seuls dans nos forêts, dans nos plaines sauvages ; enfin l'homme apparut, ce bouquet de la création, cette image du Créateur, cette créature « peu inférieure aux brillants esprits célestes, » dont l'entrée dans le monde fut si dignement inaugurée par l'histoire de Caïn.

IX

Sauf le déluge, raconté par Moïse et attesté par les traditions de tous les peuples, lequel n'a été qu'un grand accident, ou, comme dit Tertullien, que la lessive du genre humain, la terre n'a plus subi de ces grandes révolutions qui ont changé l'étendue de ses mers et la disposition de ses continents ; mais ce n'est pas à dire qu'elle n'en subira plus, que le repos dont elle jouit depuis quelques milliers d'années doive être éternel. Le progrès, dont on parle tant, la perfection à laquelle nous tendons, c'est peut-être quelque cataclysme qui fera disparaître notre race. Tous ces terrains dont nous avons vu s'accumuler les dépôts successifs n'ont pas donné à la croûte superficielle de notre planète plus de quatre à cinq lieues d'épaisseur, ce qui n'est qu'une pellicule pour un globe qui a plus de quinze cents lieues

de rayon. La plus grande partie de la terre est donc toujours incandescente, et les éruptions volcaniques, les tremblements de terre sont là pour nous avertir que le globe n'a rien perdu de sa puissance interne, et qu'il suffit d'un de ses caprices, de quelques boursouflures, de quelques rides à sa surface, pour anéantir à jamais nos royaumes, nos cités, notre orgueil, nos discordes, et nous réduire, rois et vilains, hommes d'État et danseuses, académiciens et feuilletonistes, à l'état des anoplothères et des paléothères de Montmartre. Comme ces anciens habitants de Paris, nous vivons sur des ruines ; et il n'y a qu'une mince écorce de boue refroidie qui nous sépare du néant. Voyez-vous, quelque jour, les créatures qui succéderont à l'homme, créatures parfaites sans doute, douées de toutes les beautés, de toutes les puissances, de toutes les facultés, qui chercheront nos traces dans quelque marne irisée ou dans quelque carrière à plâtre ? Voyez-vous les Cuvier de ce temps, s'apitoyant sur les misères et les imperfections de notre espèce, se perdant en conjectures sur nos livres, nos canons, nos machines à vapeur ? Voyez-vous un futur Élie de Beaumont faisant un cours de géologie sur nos débris fossiles, exposant le cœur de nos Parisiennes ou le crâne de nos savants aux rires sceptiques de son auditoire, ou bien discutant sur le tibia de la Taglioni ou l'humérus de M. Bugeaud ? Et maintenant, soyons fiers de notre civilisation et de nos vaudevilles, de nos législateurs et de nos gendarmes ; contemplons-nous dans notre gloire d'électeur, de ténor, d'avocat, de dandy ; gonflons-nous de notre importance, de nos chevaux, de notre tailleur, de nos sacs d'écus, pour que nos chers successeurs, les Parisiens futurs, ces créatures bénies du ciel, qui vivront peut-être sans journaux à lire et sans garde à monter, viennent confondre nos restes avec ceux des mollusques et des crustacés, chercher nos ossements fossiles dans la houille, le grès vert ou la meulière, et faire de nos plus beaux débris, des bornes pour leurs rues ou des moellons pour leurs palais !

THÉOPHILE LAVALLÉE.

QUELQUES ÉPISODES DU CARNAVAL A PARIS.

DANS LES RUES



Un veau illustré.



Le bœuf gras.
Élève sorti de l'institution Cornet.



Réjouissance publique.



L'Amour.
Boucher à la fleur de l'âge.



Un bel homme de la boucherie parisienne
(Extrait de la suite du bœuf gras.)



Une femme
qui n'est pas du sexe.



Costumes historiques et de caractère.
(Extrait de la suite du bœuf gras.)



Sur les boulevards.
Équipage du Jockey-Club.

BERTALL

SUR LES BOULEVARDS.



A la recherche d'un masque.

La famille de votre tailleur.

A la chien-lit-lit-lit.

AU FOYER DE L'OPÉRA

« Séjour privilégié des grâces
« et de l'esprit ;
« refuge des ravissantes causeries,
. etc. »

(***)



Jeune commis de nouveautés venu pour séduire une marquise.



Agent de change rongé par des rats.



Le jeune comte de T... vivement intrigué par sa blanchisseuse.



Comment sont garnies les banquettes.
Un Monsieur qui s'amuse — en rêve. —



Volé!!!!!!!......



UNE INTRIGUE.
— Dis donc, je te connais.
— Non, tu ne me connais pas.
— Oui, je te connais.
— Bah!!

BERTALL

LE CARNAVAL A DOMICILE.





« *Mardi gras,*
« *N' t'en va pas,*
« *J'frons des crêpes,*
« *J'frons des crêpes,*

Bals travestis.

« *Mardi gras,*
« *N't'en va pas,*
« *J'frons des crêpes,*
« *Et t'en auras.* »



Fille de la maison, costume de Suissesse.





Espérance de la famille, en Postillon.

Costumes historiques (Marie Stuart) mis à la portée des familles.
(Et sans danger la mère y conduira sa fille.)



— Où donc qu'est votre épouse?
— Ici à droite, qui fouche la contredanse avec sa demoiselle.



Conclusion.



(Voir à gauche.)

BERTALL.

SOUS LE MARRONNIER DES TUILERIES.

SCÈNE PREMIÈRE.

DEUX BOURGEOIS.



PREMIER BOURGEOIS. — Qu'y a-t-il, compère? vous avez la mine douloureuse, ce matin.

SECOND BOURGEOIS. — Mais vous semblez singulièrement triste vous-même, père Mathias.

PREMIER BOURGEOIS. — C'est que je viens de reconnaître que je m'étais trompé sur la vocation de mon fils.

SECOND BOURGEOIS. — J'ai de mon côté le même sujet d'affliction.

PREMIER BOURGEOIS. — Cela est singulier. Mon fils, dès son bas âge, n'aimait rien tant que de compter sur ses doigts, et de plier les mouchoirs de sa mère. Je le vouai au commerce.

SECOND BOURGEOIS. — C'est comme le mien, père Mathias. Rien de plus clair en apparence que sa vocation. Il ne pouvait souffrir d'être habillé autrement qu'en artilleur, et dès huit ans il battait du tambour, de façon à surprendre tout le monde. Je l'ai fait étudier pour être militaire.

PREMIER BOURGEOIS. — Eh bien! croiriez-vous que mon drôle n'a jamais pu discerner le mètre de l'aune, ni le coton de la soie? c'est ce que vient de me déclarer son patron.

SECOND BOURGEOIS. — Le mien vient de prendre la fuite dans une escarmouche.

PREMIER BOURGEOIS. — Et cependant mon fils est rempli de moyens.

SECOND BOURGEOIS. — Cela ne m'étonne pas, père Mathias, car le mien est plein de courage. Adieu. (*Ils s'éloignent.*)

SCÈNE II.

Deux étrangers arrivent de deux côtés opposés et s'arrêtent devant le marronnier, dont ils considèrent le feuillage naissant. — 20 mars.



PREMIER ÉTRANGER, *à part.* — Il est en fleur. Rien n'est plus vrai. C'est un arbre merveilleux.

SECOND ÉTRANGER, *à part.* — Ces Français sont un peuple fanfaron; il n'y a pas plus de fleurs que sur ma main, à cet arbre.

PREMIER ÉTRANGER, *à part.* — Je le croyais moins élevé.

SECOND ÉTRANGER, *à part.* — C'est un petit arbre, à tout prendre.

PREMIER ÉTRANGER, *à part.* — Ma foi je suis bien aise de l'avoir vu.

SECOND ÉTRANGER, *à part.* — Je ne le voudrais pas dans mon jardin, quand le roi me l'offrirait. (*Ils s'éloignent.*)

SCÈNE III.

UN GÉNÉRAL ET SA FEMME.

LE GÉNÉRAL. — Il me semble que nous pourrions nous asseoir là, si vous le trouvez bon, Nancy.

NANCY. — N'avez-vous pas un ordre à prendre au château?

LE GÉNÉRAL. — Précisément : — j'irai dans un moment, et vous m'attendrez là deux minutes. (*Ils s'asseoient sous le marronnier.*)

LE GÉNÉRAL. — Ces premiers jours de printemps sont intolérables.

NANCY. — Ce n'est pas ce que disent les poëtes, mon cher général.

LE GÉNÉRAL. — Je voudrais qu'on leur mît un sac sur le dos, à vos poëtes, ma chère, pour leur apprendre à juger les choses.

NANCY. — C'est une mesure fort désirable, monsieur.

LE GÉNÉRAL. — A propos, est-il vrai que j'aie autant bruni qu'on le dit, — en Afrique?

NANCY. — Vous?

LE GÉNÉRAL. — Oui, moi.

NANCY. — Bruni?

LE GÉNÉRAL. — Sans doute. On m'en a fait compliment hier, et je vous avoue que j'en serais charmé.

NANCY. — Pourquoi cela?

LE GÉNÉRAL. — Parce que cela sied à un homme, — surtout lorsqu'il est militaire, et qu'il a la barbe noire. Est-ce votre avis?

NANCY. — Oui, général. — Qu'est-ce qui nous salue, là-bas?

LE GÉNÉRAL. — C'est Beaudouin. Le pauvre diable! savez-vous ce que lui vient de faire sa femme?

NANCY. — Pas du tout.

LE GÉNÉRAL. — C'est très-plaisant. Mais je ne puis guère me permettre de vous en faire part.

NANCY. — Comment vouliez-vous alors, monsieur, que je l'eusse appris d'un autre?

LE GÉNÉRAL. — C'est juste. — Au reste, voici ce que c'est. Vous savez, Nancy, que les histoires d'aides de camp séducteurs sont aussi connues que celles du vol à l'américaine. — Eh bien! ne voilà-t-il pas Beaudouin qui présente son aide de camp à sa femme, et qui lui donne place à la table, au feu, et...

NANCY. — Général, c'est un conte de bivouac, ceci.

LE GÉNÉRAL. — Bref, ma chère, le dénoûment est mêlé de circonstances tellement inouïes, que les meilleurs amis de Beaudouin, et je suis

du nombre, ne savent à quel saint se vouer pour ne pas lui rire au nez.

NANCY. — Je ne comprends pas que l'on rie d'un mari trompé, à moins qu'il ne soit lui-même un homme à bonnes fortunes.

LE GÉNÉRAL. — Oui, sans doute. Mais Beaudouin, ma chère, c'est une exception. Je vous dis qu'il y a des détails qui dérideraient un podestat. (*Il rit.*) — Ah! tenez, Nancy, voici Lespars, de qui je vous ai parlé.

NANCY. — Qui ça, Lespars?

LE GÉNÉRAL. — Qui était mon aide de camp il y a deux mois.

NANCY. — Ah! c'est possible.

LE GÉNÉRAL. — Comment, c'est possible! — Je me suis tué avant-hier à vous conter l'histoire de sa blessure près d'Ouchda! C'est lui qui fit ce beau coup de sabre avec un chef kabyle.

NANCY. — Je croyais que vous m'aviez dit qu'il était mort.

LE GÉNÉRAL. — Non, puisque le voilà.

NANCY. Qui? est-ce ce jeune homme en gilet blanc?

LE GÉNÉRAL. — Non, — pas celui-là; plus près de la statue, là, une fine tête, de petites moustaches relevées.

NANCY. — Il n'a pas une tournure militaire.

LE GÉNÉRAL. — Rien n'est plus trompeur que la mine du gaillard. Si vous l'entendiez parler, c'est une jeune fille. — Il faudra que je vous le présente, si vous le permettez.

NANCY. — Je veux bien. Seulement vous m'aurez bientôt présenté tout votre régiment si vous n'y prenez garde.

LE GÉNÉRAL. — Allons, ma chère! un de plus ou de moins, qu'importe?

NANCY. — On peut aller loin avec ce principe.

LE GÉNÉRAL. — Je vais vous le chercher. Il vous tiendra compagnie pendant que j'irai au château; voulez-vous?

NANCY. — A votre guise, général. (*Le général revient l'instant d'après, suivi de Lespars.*)

LE GÉNÉRAL. — Ma chère, c'est Lespars, de qui je vous ai parlé.

NANCY. — Ah! monsieur! — Veuillez vous asseoir.

LE GÉNÉRAL, *bas, à Lespars.* — Ne vous laissez pas intimider : elle est excellente au fond. — (*Haut.*) Je vais au château, Nancy. Monsieur vous

servira de porte-respect. Excusez-moi, Lespars, je reviens tout à l'heure.



(*Le général s'éloigne.*)

SCÈNE IV.

NANCY, LESPARS.

NANCY. — Pourquoi n'êtes-vous pas venu cette nuit, mon ami, et pourquoi me demander un rendez-vous sous ce marronnier?

SOUS LES TILLEULS DE LA PLACE ROYALE.

UNE VIEILLE DAME, assise; UN VIEUX MONSIEUR, assis près d'elle; UN VIEUX DOMESTIQUE, en livrée; UN VIEUX GRIFFON.

LA VIEILLE DAME, *prenant une prise dans une tabatière à portrait.* — Oui, mon cher monsieur, voilà un an que j'ai l'indiscrétion de vous remarquer chaque matin sur cette place, et je vous remarque d'autant mieux qu'il

n'y a guère que vous et moi à une lieue à la ronde qui n'ayons pas l'air de marchands de toile. — Pardon, je suppose que vous avez une tabatière ?

LE VIEUX MONSIEUR, *poliment, et tirant de sa poche une tabatière à portrait.* — Oui, madame.

LA VIEILLE DAME. — C'est heureux, car j'avoue que je n'aime pas à faire de la mienne un bénitier. C'est un genre de politesse qui est d'un goût — qui n'est pas le mien.

LE VIEUX MONSIEUR, *souriant.* — Je suis surpris qu'on n'ait pas encore eu l'idée d'établir des tabatières publiques.

LA VIEILLE DAME. — Cela viendra, mon cher monsieur. J'ai un neveu qui fume, — telle que vous me voyez.



LE VIEUX MONSIEUR, *caressant un rayon de soleil sur son genou.* — Charmante matinée !

LA VIEILLE DAME. — Puis-je me flatter que j'entre pour quelque chose dans ce — charmante matinée ?

LE VIEUX MONSIEUR. — Il est vrai, madame, que j'y pensais.

LA VIEILLE DAME. — Hé ! hé ! vous ne l'aurez pas sur la conscience, m'est avis. N'importe. — Mais puisque nous sommes sur le chapitre des indiscrétions, — et je vous avertis que je ne taris point sur celui-là, — qu'y a-t-il de si touchant dans la façade de ce grand vilain hôtel rouge,

— que vous vous jugiez dans l'obligation de soupirer chaque matin en le regardant? — Il y a quelque histoire là-dessous, et je vous avouerai que j'en suis curieuse.

LE VIEUX MONSIEUR. — Est-ce que vraiment je soupire d'une façon ostensible, madame?

LA VIEILLE DAME. — Mon Dieu, oui! — Si visiblement que je l'ai remarqué, — moi qui n'ai jamais prêté grande attention à ces choses-là.

LE VIEUX MONSIEUR. — Ah! madame, que je vois de malheureux dans ce seul mot!

LA VIEILLE DAME. — Le méchant homme! Il me refuse une histoire dont je suis éprise violemment, et me distille des fadeurs dont je n'ai que faire! (*Au vieux domestique.*) — Lépine, promenez un peu Zamor. (*Lépine sort avec le griffon.*) — Bien! maintenant, mon cher monsieur, je vous écoute.

LE VIEUX MONSIEUR. — Vous avez, madame, une façon de vouloir, qui, je m'en doute assez, a toujours été irrésistible.

LA VIEILLE DAME. — C'est possible, — cela ne vous regarde pas. Contez-moi cette histoire.

LE VIEUX MONSIEUR. — Je vous dirai qu'elle est un peu haut troussée.

LA VIEILLE DAME. — Je le verrai bien.

LE VIEUX MONSIEUR. — Soit! la voici : — Histoire du mouton de la présidente.

LA VIEILLE DAME. — Oui-dà!

LE VIEUX MONSIEUR. — Du temps que j'avais des cheveux...

LA VIEILLE DAME. — C'était, monsieur, j'imagine, avant la grande révolution?

LE VIEUX MONSIEUR. — Oui, madame, et c'est une des choses excellentes qu'elle fit disparaître. — Je les avais naturellement bouclés, en manière de toison, et la poudre, que je ne leur ménageais point, venait en aide à la nature pour en faire à ma bonne mine un encadrement surprenant.

LA VIEILLE DAME. — Je vous ferai observer que je suis forcée de vous croire sur parole.

LE VIEUX MONSIEUR. — L'hôtel que voici, madame, était alors habité par le

président de M***, dont la femme, étant d'une famille de gens d'épée, n'avait jamais fort goûté la robe.

LA VIEILLE DAME. — Et vous étiez d'épée?

LE VIEUX MONSIEUR. — Aussi vrai que son mari était de robe. Il en résulta qu'une belle nuit... Mais, auparavant, il est bon de vous dire que, donnant fort dans les modes du jour, la charmante présidente se faisait suivre partout d'un petit mouton tout enrubanné de rose.

LA VIEILLE DAME. — Elle était donc charmante, cette présidente?

LE VIEUX MONSIEUR. — Petite, fraîche, enfantine, sautillante, rusée comme un diable, et brave comme un lion.

LA VIEILLE DAME. — Peste! voilà une présidente bien gaillarde!

LE VIEUX MONSIEUR. — Bref, vers la fin d'une de ces nuits dont je viens d'avoir l'honneur de vous parler, je m'esquivais par une fenêtre du premier, d'où j'avais coutume, à l'aide d'un treillage, de descendre dans le jardin, quand un grand laquais du président m'apparut brutalement : je n'eus que le temps de sauter dans une plate-bande, non pas sans laisser une poignée de mes cheveux entre les mains du drôle. — Le président, armé de cette fâcheuse pièce, entre à grand bruit chez sa femme, qui dormait comme une pauvre innocente. — Madame! madame! — Monsieur! monsieur! dit la présidente. — Madame! en vérité, vous me direz de qui sont ces cheveux! — Cela, des cheveux! c'est de la laine! Je vous prie de me laisser dormir. — De la laine! de la laine! Il n'y a point de laine, madame! c'est à moi que vous voulez la couper sur le dos! Un homme vient de sauter dans le jardin par une fenêtre de votre appartement. — Eh bien! qu'on le prenne! — Il est parti, madame, vous savez bien qu'il est parti! — Ah çà! dit la présidente, se mettant sur son séant, expliquez-vous, monsieur. Que prétendez-vous avec vos cheveux? — Ce ne sont pas mes cheveux, madame, ce sont ceux d'un autre, et voilà justement ce dont je me plains. Me direz-vous de qui sont ces cheveux? — Pourquoi pas, si je le sais. Montrez-les-moi. — Mais à peine les eut-elle regardés, qu'elle éclata de rire et se mit à mordre ses draps dans des convulsions de joie interminables. — Ah! vraiment, dit-elle enfin au président ébahi, — je l'avais deviné, c'est mon mouton! Votre domestique et Perrette se seront fait

une peur réciproque, et la pauvre bête se sera sauvée dans le jardin. — C'est là que je vous tiens, dit le président : depuis quand un mouton est-il poudré? — Le mien l'est, monsieur, nous le poudrâmes hier soir, moi et ma fille de chambre, pour me divertir. — Il est inutile d'ajouter, madame, que Perrette fut en effet trouvée dans le jardin, et qu'elle était poudrée de la tête à la queue, et si agréable en cet état, que le président en faillit mourir de rire. Il n'eut garde de manquer à en faire le récit partout, finissant toujours par se tordre en disant : c'était le mouton de ma femme! — D'où l'on m'appela le mouton de la présidente. — Hélas! je fus heureux, madame, jusqu'au jour où la présidente, donnant de plus en plus dans la bergerie, se mit en tête qu'un seul mouton, — si bien poudré qu'il fût...

LA VIEILLE DAME. — Vertu de ma mère! monsieur.

LE VIEUX MONSIEUR. — Plaît-il, madame?

LA VIEILLE DAME. — Continuez.

LE VIEUX MONSIEUR. — De sorte qu'au bout d'un certain temps, le président aurait dû dire, en bonne conscience : — le troupeau de ma femme!

LA VIEILLE DAME. — Et qui habite l'hôtel aujourd'hui, cher monsieur?

LE VIEUX MONSIEUR. — Je ne sais. Vous comprendrez ma répugnance à y aller voir. La présidente émigra, et j'ai ouï dire qu'elle se remaria à l'étranger.

LA VIEILLE DAME. — Ah! fort bien! — Vous avez sur votre tabatière un pastel qui me paraît distingué. C'est un portrait.... un portrait de femme!...

LE VIEUX MONSIEUR, *souriant.* — Vous êtes pénétrante, madame. Tenez, qu'en pensez-vous?

LA VIEILLE DAME. — Amusez-vous à regarder la mienne pendant ce temps-là. (*Ils font l'échange de leurs tabatières.*)

LE VIEUX MONSIEUR, *regardant la tabatière de la vieille dame.* — Ciel! c'est impossible!

LA VIEILLE DAME. — Ah çà! permettez, chevalier. — J'en aurais autant à vous dire. — Vous êtes un fat. Offrez-moi votre bras jusqu'à mon hôtel. Je ne sais trop si je vous dois rendre mon portrait, que vous allez montrer par les rues.

LE VIEUX MONSIEUR. — De grâce, chère présidente!... Et me permettez-vous de vous rendre le mien?...

LA VIEILLE DAME. — Je ne vous le demandais pas. — Lépine, portez Zamor. (*Montrant le griffon.*) Voilà, — avec vous, chevalier, — tout ce qui me reste de mon — troupeau. (*Ils s'éloignent.*)

DANS LE JARDIN DU LUXEMBOURG.

SCÈNE PREMIÈRE.

DEUX MESSIEURS, se promenant leur chapeau à la main.

PREMIER MONSIEUR. — C'est un pari que j'avais fait, et des plus plaisants.

SECOND MONSIEUR. — Oui-dà! J'en ai beaucoup entendu parler.

PREMIER MONSIEUR. — Je ne l'avais vue qu'une fois en ma vie; mais c'était assez pour moi.

SECOND MONSIEUR. — Et vous osâtes en faire la gageure, sur ce simple souvenir?

PREMIER MONSIEUR. — Elle m'était demeurée là, vous dis-je, et rien de ce qui est entré là, n'en sort.

SECOND MONSIEUR. — Vous êtes un terrible homme! Mais comment en fîtes-vous la conquête?

PREMIER MONSIEUR. — J'avais parié, comme vous savez, que je la posséderais sous trois mois.

SECOND MONSIEUR. — C'était beaucoup vous engager.

PREMIER MONSIEUR. — *Audaces fortuna...* J'avais été poussé à bout : j'étais résolu à n'y rien épargner.

SECOND MONSIEUR. — Et c'est à Berne que vous la découvrîtes?

PREMIER MONSIEUR. Incontinent après le pari, je courus chez le père Sabran, rue de Ménars, où je l'avais vue autrefois.

SECOND MONSIEUR. — Bon!

PREMIER MONSIEUR. — Il était parti pour Florence, et ne l'avait point laissée derrière lui : il n'avait garde, car, si vous avez connu le père Sabran, vous devez savoir que c'était un gaillard qui s'y connaissait.

SECOND MONSIEUR. — Certes, et c'est à quoi il s'est ruiné.

PREMIER MONSIEUR. — J'arrive à Florence : le père Sabran était mort.

SECOND MONSIEUR. — Mort?

PREMIER MONSIEUR. — Absolument : — c'était un homme fatigué.

SECOND MONSIEUR. — S'il était mort, vous en dûtes concevoir de l'espoir, — *expectata dies...*

PREMIER MONSIEUR. — Comme vous dites, mais après avoir retourné Florence, comme je vous retourne ce gant, j'appris qu'elle devait être à Rome.

SECOND MONSIEUR. — Vous y allâtes?

PREMIER MONSIEUR. — J'y courus à bride abattue, *quadrupedante putrem;* mais comme j'arrivais par une porte, elle sortait par l'autre, en trousse d'un académicien, Suisse de nation.

SECOND MONSIEUR. — *Spes delusa!* fâcheux contre-temps!

PREMIER MONSIEUR. — Ce n'est pas tout. Voilà ma femme qui me tombe sur le dos.

SECOND MONSIEUR. — A Rome?

PREMIER MONSIEUR. — A Rome!

SECOND MONSIEUR. — Ah! ah! ah!

PREMIER MONSIEUR. — L'inquiétude, la jalousie peut-être, l'avaient lancée à ma poursuite.

SECOND MONSIEUR. — *Genus irritabile;* — enfin?

PREMIER MONSIEUR. — Enfin, je lui avouai tout : elle se fâcha modérément, et bref, elle voulut m'accompagner dans mes recherches. Je partis avec elle pour la Suisse.

SECOND MONSIEUR. — Avec votre femme? (*Il rit*).

PREMIER MONSIEUR. — Avec ma femme, et c'est à Berne enfin, mon cher monsieur, que je gagnai mon pari. Je l'y trouvai, — *rem acu tetigi.* Je la possède depuis ce temps-là, et je ne regrette ni l'argent ni l'ennui

PHILIBERT LESCALE.

ESQUISSE DE LA VIE D'UN JEUNE HOMME RICHE A PARIS [1].



Je connaissais un peu ce grand M. Lescale qui avait six pieds de haut, c'était un des plus riches négociants de Paris : il avait un comptoir à Marseille et plusieurs navires en mer. Il vient de mourir. Cet homme n'était point triste, mais s'il lui arrivait de dire dix paroles en un jour, on pouvait crier au miracle. Cependant il aimait la gaieté et faisait tout au monde pour se faire prier à des soupers que nous avions établis pour le samedi, et que nous tenions fort secrets. Il avait de l'instinct commercial et je l'aurais consulté dans une affaire douteuse.

En mourant il me fit l'honneur de m'écrire une lettre de trois lignes. Il s'agissait d'un jeune homme auquel il s'intéressait, mais qui ne portait pas son nom. Il l'appelait Philibert.

Son père lui avait dit : « Fais ce que tu voudras, peu m'importe : je serai « mort quand tu feras des sottises. Tu as deux frères, je laisserai ma for–

[1] Cette nouvelle inédite, d'un des esprits les plus originaux de notre temps, fait partie de nombreux manuscrits qui sont entre les mains de M. Colomb, ami de M. Beyle et son exécuteur testamentaire. Parmi ces manuscrits, beaucoup sont achevés et forment une suite très-précieuse aux œuvres de Beyle (de Stendhal), dont nous préparons en ce moment une édition complète.

« tune au moins bête des trois, et aux deux autres cent louis de rente. » Philibert avait remporté tous les prix au collége; le fait est qu'en en sortant il ne savait rien. Depuis il a été trois ans hussard et a fait deux voyages en Amérique. A l'époque du dernier, il se prétendait amoureux d'une seconde chanteuse qui me semble une coquine fieffée, très-propre à porter son amant à faire des dettes, puis des faux, et plus tard même quelque joli petit crime conduisant droit en cour d'assises. Ce que je dis au père.

M. Lescale fit appeler Philibert, qu'il n'avait pas vu depuis deux mois.

« Si tu veux quitter Paris et aller à la Nouvelle-Orléans, lui dit-il, je te donne quinze mille francs, mais payables à bord, où tu seras subrécargue. »

Le jeune homme partit et l'on s'arrangea pour que de son plein gré son séjour en Amérique durât plus que sa zone de passion.

Il fut rappelé par la nouvelle de la mort de ce pauvre Lescale, qui se donnait soixante-cinq ans et en avait soixante-dix-neuf. Par son testament, il reconnaît son fils et lui laisse quarante mille livres de rentes; de plus, lorsqu'il aura vendu toutes les propriétés et qu'il sera complétement ruiné, un des amis de Lescale lui comptera deux cents francs tous les premiers du mois, et trois cents francs s'il est en prison pour dettes.

Philibert vint me voir, il avait l'air fort touché, et comme il demandait conseil sérieusement, je lui dis : « Restez à Paris, à la bonne heure; mais c'est à condition que vous vous mettrez dans l'opposition légitimiste et que vous direz toujours du mal du gouvernement, quel qu'il soit. Prenez sous votre protection une demoiselle de l'Opéra et tâchez de ne vous ruiner qu'à moitié ; si vous faites tout cela, je continuerai à vous voir, et dans huit ans, quand vous en aurez trente-deux, vous serez sage.

— Je le suis dès aujourd'hui, du moins en un sens, me répondit-il. Je vous donne ma parole d'honneur de ne jamais dépenser plus de quarante mille francs par an. Mais pourquoi me mettre dans l'opposition?

— Le rôle est plus brillant, et d'ailleurs convient à qui n'a rien à solliciter. »

Cette histoire n'est pas grand'chose, mais j'ai voulu la noter parce qu'elle est exactement vraie. Philibert a fait des folies, mais au fond a suivi mes conseils. Seulement, la première année, il a mangé soixante mille francs,

mais il en est si honteux que je pense que, celle-ci, il n'arrive pas à deux mille francs de dépense par mois.

De lui-même, il s'est mis à réapprendre le latin et les mathématiques; il prétend naviguer un jour sur un navire à lui appartenant, revoir l'Amérique, voir les Indes. En un mot, malgré la fortune imprévue, il peut devenir un homme fort distingué et fera une bonne mine en lisant ceci.

Je lui ai donné quelques petits conseils de détail qui ont réussi. Il loge dans une des rues les plus reculées du faubourg Saint-Germain et est fort estimé des portiers de son quartier. Il dépense cinquante louis en aumônes; il n'a que trois chevaux, mais il est allé lui-même les chercher en Angleterre. Il n'est abonné à aucun cabinet littéraire et ne lit jamais un livre, s'il ne lui appartient et n'est richement relié. Il n'a que deux domestiques, auxquels il ne parle jamais, mais leurs gages augmentent d'un quart tous les ans. On l'a déjà fait sonder trois ou quatre fois pour des mariages, sur quoi je lui ai déclaré que, s'il se mariait avant trente-six ans, il perdrait ma protection. J'espère toujours qu'il fera quelque sottise, j'ai peur de m'y attacher. Il est fort beau et fort silencieux. D'après mes avis, il est toujours vêtu de noir, comme s'il était en deuil. J'ai dit sous le secret qu'il ne se consolait pas de la mort d'une dame du *Bâton-Rouge*, près la Nouvelle-Orléans. Il voudrait bien ne plus avoir sa maîtresse de l'Opéra, mais je crains les passions, et je l'oblige à la garder.

Où il est bien plaisant, c'est dans une terre que je lui ai fait acheter à quatre lieues de Compiègne, sur la lisière de la forêt : ce qui m'a déterminé, c'est la bonne compagnie, c'est-à-dire le caractère honnête des huit ou dix propriétaires des châteaux voisins. Tous les fainéants du pays chantent les louanges de M. Lescale; il fait beaucoup d'aumônes et a l'air constamment dupe de tout le monde. Il a eu des bonnes fortunes inconcevables; mais au fond il ne peut aimer qu'une femme qu'il voit sur la scène deux fois la semaine. Il trouve que la comédie jouée par les autres femmes est à la fois sérieuse et vide.

Bref, Philibert Lescale est un homme bien élevé et ce qu'on appelle un aimable homme.

N. B. (Deux ans plus tard.) J'ai eu tort de forcer le pauvre Philibert à

garder sa chanteuse, il vient d'avoir, à cause d'elle, un duel avec un prétendu prince russe qui lui a logé dans le front une balle dont il est mort.

Le prince russe, qui était endetté, et qui d'ailleurs n'était ni prince ni Russe, a saisi avec empressement cette occasion de quitter la France et son quart de loge à l'Opéra.

DE STENDHAL (HENRI BEYLE).

QUELQUES PHRASES INÉDITES DE CHARLES NODIER.

Les hommes perdent bien du temps quand ils sont éveillés.

La véritable science consiste à oublier ce que l'on croyait savoir, et la véritable sagesse à ne s'en pas soucier.

Cicéron était *romantique;* il dit quelque part que pour la poésie de l'expression, il préfère beaucoup *voraginem malorum* à *charybdim malorum*. C'est là la question.

La parole est une sotte traduction.

On a remarqué que de tous les animaux, les chats, les mouches et les femmes sont ceux qui perdaient le plus de temps à leur toilette.

Quand on a cessé de vivre en premier dans le cœur d'un autre, on est très-réellement mort. Il n'y manque plus que la façon [1].

CHARLES NODIER.

[1] Ces quelques phrases inédites de Charles Nodier ont été trouvées récemment dans ses papiers, et, bien qu'elles n'eussent peut-être pas été destinées à l'impression par l'auteur de *la Fée aux Miettes*, de *Trilby*, de *Jean Sbogar* et de tant d'autres ravissantes créations, elles ont paru, à cause de leur singularité même, mériter d'être reproduites. On trouvera comme nous, sans doute, qu'il est du devoir de la presse de ne rien laisser perdre de ce qui reste de ces charmants esprits et de sauver jusqu'aux moindres parcelles échappées à leur plume.

LES PETITS MÉTIERS DE PARIS

1re CATÉGORIE, — OU IL FAUT DU PHYSIQUE. —

(*Le moral n'est pas nécessaire.*)



Le mitron.
Une mise décente est de rigueur.



— L'homme le plus élevé de sa légion —
6 pieds au-dessus
du niveau du puits de Grenelle.



Le Suisse.
Qualités exigées : 5 pieds 8 pouces
et des mollets.



Député conservateur.



Physique simple, mais sans agréments.



Un homme qui peut se marier,
et rester garçon.



Protégé par une danseuse.



Jeune première hors d'âge.



Madame Émile,
pose les Vierges et tout ce qui concerne
son état. (4 fr. la seance.)



Jarrets de quinze mille francs.

BERTALL.



La Madeleine. — Tête des Boulevards.

HISTOIRE ET PHYSIOLOGIE

DES

BOULEVARDS DE PARIS.

— DE LA MADELEINE A LA BASTILLE. —

Toute capitale a son poëme où elle s'exprime, où elle se résume, où elle est plus particulièrement elle-même. Les Boulevards sont aujourd'hui pour Paris ce que fut le Grand Canal à Venise, ce qu'est la Corsia dei Servi à Milan, le Corso à Rome, la Perspective à Pétersbourg (imitation des Boulevards), Sous les Tilleuls à Berlin, le Bois de La Haye en Hollande, Regent-Street à Londres, le Graben à Vienne, la porte du Soleil à Madrid. De tous ces cœurs de cités, nul n'est comparable aux Boulevards de Paris. Le Graben, à peine long comme le plus petit de nos Boulevards, ressemble à une bourgeoise endimanchée. Sous les Tilleuls est aussi morne que le boulevard du Pont-aux-Choux ; il a l'air d'un mail de province, et commence par des hôtels qui ressemblent à des prisons d'État. La Perspective ne ressemble à nos Boulevards que comme le strass ressemble au diamant, il y manque ce vivifiant soleil de l'âme, la liberté... de se moquer de tout qui distingue les flâneurs parisiens. Les usages du pays empêchent d'y causer trois ou de s'attrouper à la moindre cheminée qui fume trop. Enfin le soir, si beau, si agaçant à Paris, fait faillite à la Perspective;

mais les édifices y sont étranges, et si l'Art ne doit pas se préoccuper de la matière employée, un écrivain impartial avouera que la décoration architecturale peut en certains endroits disputer la palme aux Boulevards.



La Perspective, à Pétersbourg.

Mais toujours des uniformes, des plumes de coq et des manteaux! mais pas un groupe où se fasse le petit journal! mais rien d'imprévu, ni filles de joie ni joie. Les guenilles du peuple y sont sans variété. Le peuple, c'est toujours la même peau de mouton qui marche! A Regent-Street aussi, toujours le même Anglais et le même habit noir, ou le même macintosh! A Pétersbourg, le rire se fige sur les lèvres; mais, à Londres, l'ennui les ouvre incessamment de la façon la moins agréable. Entre Londres et Pétersbourg, tout le monde préférera les glaces de la nature à celle des figures. A la Perspective, il n'y a qu'un czar; à Londres, autant de lords autant de czars; c'est trop. Le Grand Canal est un cadavre, le Bois de La Haye n'est qu'une vaste guinguette de riches, et la Corsia dei Servi, n'en déplaise à l'Autriche, est meublée de trop d'espions pour être elle-même; tandis qu'à Paris!... Oh! à Paris, là est la liberté de l'intelligence, là est la vie! une vie étrange et féconde, une vie communicative, une vie chaude, une vie de lézard et une vie de soleil, une vie artiste et une vie amusante, une vie à contrastes. Le Boulevard, qui ne se ressemble jamais à lui-même, ressent toutes les secousses de Paris : il a ses heures de mélancolie et ses heures de gaieté, ses heures désertes et ses heures tumultueuses, ses heures chastes et ses heures honteuses. A sept heures du matin, pas un pied n'y fait retentir la dalle, pas un roulis de voiture n'y agace le pavé. Le Boulevard s'éveille tout au plus à huit heures au bruit de quelques cabriolets, sous la pesante démarche de rares porteurs chargés, aux cris de quelques ouvriers en blouse allant à leurs chantiers. Pas une persienne ne bouge, les boutiques sont fermées comme des huîtres. C'est un spectacle inconnu de bien

des Parisiens qui croient le Boulevard toujours paré, de même qu'ils croient, ainsi que le croit leur critique favori, les homards nés rouges. A neuf heures, le Boulevard se lave les pieds sur toute la ligne, ses boutiques ouvrent les yeux en montrant un affreux désordre intérieur. Quelques moments après, il est affairé comme une grisette, quelques paletots intrigants sillonnent ses trottoirs. Vers onze heures, les cabriolets courent aux procès, aux payements, aux avoués, aux notaires, voiturant des faillites en bourgeon, des quarts d'agent de change, des transactions, des intrigues à figures pensives, des bonheurs endormis à redingotes boutonnées, des tailleurs, des chemisiers, enfin le monde matinal et affairé de Paris. Le Boulevard a faim vers midi, on y déjeune, les boursiers arrivent. Enfin, de deux heures à cinq heures, sa vie atteint à l'apogée, il donne sa grande représentation GRATIS. Ses trois mille boutiques scintillent, et le grand poëme de l'étalage chante ses strophes de couleurs depuis la Madeleine jusqu'à la porte Saint-Denis. Artistes sans le savoir, les passants vous jouent le chœur de la tragédie antique : ils rient, ils aiment, ils pleurent, ils sourient, ils songent creux ! ils vont comme des ombres ou comme des feux follets !... On ne fait pas deux boulevards sans rencontrer un ami ou un ennemi, un original qui prête à rire ou à penser, un pauvre qui cherche un sou, un



vaudevilliste qui cherche un sujet, aussi indigents mais plus riches l'un que l'autre. C'est là qu'on observe la comédie de l'habit. Autant d'hommes,

autant d'habits différents; et autant d'habits, autant de caractères! Par les belles journées, les femmes se montrent, mais sans toilette. Les toilettes aujourd'hui vont dans l'avenue des Champs-Élysées ou au Bois. Les femmes comme il faut qui se promènent sur les boulevards n'ont que des fantaisies à contenter, s'amusent à marchander; elles passent vite et sans reconnaître personne.



La vie de Paris, sa physionomie, a été, en 1500, rue Saint-Antoine; en 1600, à la place Royale; en 1700, au pont Neuf; en 1800, au Palais-Royal. Tous ces endroits ont été tour à tour les Boulevards!... La terre a été passionnée là, comme l'asphalte l'est aujourd'hui sous les pieds des boursiers, au perron de Tortoni. Enfin, le Boulevard a eu ses destinées lui-même. Le Boulevard ne fit pressentir ce qu'il serait un jour qu'en 1800. De la rue du Faubourg-du-Temple à la rue Charlot où grouillait tout Paris, sa vie s'est transportée en 1815 au boulevard du Panorama. En 1820, elle s'est fixée au boulevard dit de Gand, et maintenant elle tend à remonter de là vers la Madeleine. En 1860, le cœur de Paris sera de la rue de la Paix à la place de la Concorde. Ces déplacements de la vie parisienne s'expliquent. En 1500, la cour était au château des Tournelles, sous la protection de la Bastille. En 1600, l'aristocratie demeurait à la fameuse place Royale, chantée par Corneille, comme quelque jour on chantera les Boulevards. La cour allait alors tantôt à Saint-Germain, tantôt à Fontainebleau, tantôt à Blois; le Louvre n'était pas le dernier mot de la Royauté. Quand Louis XIV décida Versailles, le pont Neuf devint la grande artère par où toute la ville passa pour aller d'une rive à l'autre. En 1800, il n'y avait plus de centre, on cherchait l'amusement où il se faisait: les spectacles de Paris se trouvaient sur le boulevard du Temple, le boulevard du Temple fut donc toute la ville, et Désaugiers le célébra par sa fameuse chanson. Les Boulevards n'étaient alors qu'une route royale de première classe qui menait au plaisir, car on sait ce que fut le Cadran-Bleu!... Les Bourbons, en 1815, ayant mis l'activité de la France à la Chambre, les Boulevards devinrent le grand chemin de toute la cité. Néanmoins, la splendeur du Boulevard n'a monté vers son apogée

qu'à partir de 1830 environ. Chose étrange, ce fut le côté nord qui eut la vogue; les Parisiens s'obstinaient à ne passer que sur cette ligne. La ligne méridionale, sans passants, partant sans valeur, voyait ses boutiques sans preneurs et sans chalands, livrées à des commerces sans luxe ni dignité. Cette bizarrerie avait encore sa cause. Paris vivait alors tout entier entre la ligne nord et les quais. En quinze ans, un second Paris s'est construit entre les collines de Montmartre et la ligne du midi. Dès lors, les deux lignes ont rivalisé d'élégance et se sont disputé les promeneurs.

L'histoire du Boulevard, comme celle des empires, offre des commencements mesquins. Quel Parisien, s'il est quadragénaire, ne se souvient encore de la barbarie municipale qui laissa pendant si longtemps à l'entrée de chaque boulevard, des poteaux dans lesquels se donnaient des femmes enceintes, des jeunes gens distraits dont les yeux occupés ne leur permettaient pas d'apercevoir ce poteau sur lequel on s'empalait l'abdomen? Il n'y avait pas moins de mille accidents graves par an, et l'on en riait!... Le maintien barbare et stupide de ces poteaux, pendant trente ans, explique l'administration française, et surtout celle de la ville de Paris, la moins habile, la plus gaspilleuse, et la moins imaginative de toutes. Les Boulevards furent un cloaque impraticable par les temps de pluie. Enfin, l'Auvergnat Chabrol entreprit son dallage mesquin en pierre de Volvic. Autre trait du caractère municipal! On fit venir du fond de l'Auvergne des dalles volcaniques, poreuses, sans durée, quand la Seine pouvait amener du granit des côtes de l'Océan. Ce progrès fut salué par les Parisiens comme un bienfait, quoique le bienfait ne permît pas à trois personnes de se rencontrer.

Encore aujourd'hui bien des améliorations sont attendues. La voie des Boulevards devrait être d'un asphalte égal, et ne pas être entremêlée de dalles et d'asphalte, car on pense aussi par les pieds à Paris, et ce changement dans le tillac cahote la tête. Le pavage de la chaussée devrait être établi richement, coquettement, dans le genre de l'essai fait rue Montmartre. Enfin, le terrain devrait être égalisé d'un bout à l'autre, et la porte Saint-Denis désobstruée. Mais les Boulevards ne seront dignes de Paris qu'après un changement radical dans les constructions riveraines, quand on pourra s'y promener à couvert aussi bien qu'à découvert, sans avoir à craindre ou la grillade ou la pluie. La reconstruction des maisons serait d'une cherté qui la rend impos-

sible; mais on obtiendrait d'excellents résultats par des balcons en saillie et continus. (Voir *Ce qui disparaît de Paris.*) Et pourquoi ne ferait-on pas murmurer, au bas de chaque allée, un limpide ruisseau, de la place de la Concorde à la place de la Bastille? Quels arbres! quelle végétation que celle des Boulevards aujourd'hui!... N'aurait-on élevé l'eau de la Seine au quai de Billy que pour la reverser dans la Seine au pont Louis XVI, en la faisant passer par des corps de sirènes? ce serait un enfantillage ou un mythe. Tels qu'ils sont néanmoins, en aucun temps, chez aucune nation, il n'a existé de points de vue, ni de promenades, ni de spectacles, pareils à ceux que présentent les Boulevards depuis le pont d'Austerlitz, au bout duquel est le Jardin des Plantes, jusqu'à la Madeleine, au bout de laquelle sont la place de la Concorde et les Champs-Élysées.

Maintenant prenons notre vol comme si nous étions en omnibus, et suivons ce fleuve, cette seconde Seine sèche, étudions-en la physionomie...

De la Madeleine à la rue Caumartin, on ne flâne pas. C'est un passage dominé par notre imitation du Parthénon, grande et belle chose, quoi qu'on dise, mais gâtée par les infâmes sculptures de café qui déshonorent les frises latérales. La rue parallèle au Boulevard, du côté du midi, éloigne les passants des boutiques, et les constructions sur la ligne gauche ne sont entreprises que depuis un an. Aussi le Boulevard, dans cette partie, attend-il ses destinées de l'avenir; elles seront brillantes, surtout si l'on supprime la rue méridionale. Jusqu'à la transformation prochaine du Ministère des Affaires étrangères en maisons à boutiques, toute cette zone est sacrifiée. On y passe, on ne s'y promène pas. Cette partie est sans animation, quoique le passant soit généralement bien mis, élégant et riche. C'est le passage le plus dangereux : cinq rues y débouchent. C'est le passage le plus glissant : le Ministère des Affaires étrangères est là. Voilà peut-être la raison qui fait que personne ne reste sur ce boulevard; la politique déteint sur la locomotion ; mais on va supprimer la politique. Tant que la rue Basse-du-Rempart, la dernière des rues basses, existera, ce boulevard n'aura ni gaieté, ni caractère, ni flâneurs, ni vente conséquemment. O propriétaires, sachez semer les cents mille francs qui donnent les millions! En cet endroit, le flâneur se sait trop vu ; le Parisien n'aime pas à ce que les maisons lui disent si insolemment qu'il est là pour les menus plaisirs des premiers étages.

La maison qui fait l'angle de la rue Caumartin est une des maisons les plus célèbres du dix-huitième siècle; mademoiselle Guimard l'habita jusqu'au moment d'aller occuper son hôtel rue de la Chaussée-d'Antin. On y voit encore les attributs de l'opéra sculptés sur le pavillon arrondi qui fait l'angle de la rue. Ce sera démoli quelque jour, comme la maison de Lulli, située aussi à un angle, celui de la rue Neuve-des-Petits-Champs et de la rue Sainte-Anne, et où il a signé son nom par des sculptures parmi lesquelles se voit, sous forme de lyre, le violon qui fit sa fortune.


Rue Caumartin.


Maison de Lulli.

A la rue de la Paix, tout change, le passant abonde. Autrefois le Boulevard finissait réellement là. Tout Paris débouchait par la rue de la Paix pour aller aux Tuileries. La rue de la Paix est la future antagoniste de la rue Richelieu, ce sera la rue Saint-Denis moderne. Dès que vous avez passé ce point, vous atteignez au cœur du Paris actuel, qui palpite entre la rue de la Chaussée-d'Antin et la rue du Faubourg-Montmartre. Là commencent ces édifices bizarres et merveilleux qui tous sont un conte fantastique ou quelque page des Mille et une Nuits. D'abord, le pavillon de Hanovre et la grande maison qui lui fait face, bâtie par Simon pour ôter la vue des jardins au maréchal de Richelieu. Tout Paris passe par là sans se douter qu'il y eut un procès de vingt ans, perdu par le maréchal, et l'on croit au règne du bon plaisir dans un temps où le roi lui-même succombait en plein parlement! Puis les Bains Chinois, l'une des plus grandes audaces commerciales, une annonce d'un million, une réclame éternelle, et, chose étrange! faite sous l'Empire.


Rue de la Paix.


Pavillon de Hanovre.


Bains Chinois.



Café de Paris. — Rue Taitbout. — Tortoni. — Maison Dorée. — Rue Laffitte.

Si les beaux et curieux édifices, comme la maison Dorée, comme celle du Grand balcon, qui meublent les Boulevards n'étaient pas entremêlés de sales et ignobles constructions plâtreuses, sans goût, sans décor, les Boulevards pourraient lutter, comme fantaisie d'architecture, avec le grand canal de Venise.



Maison du Grand balcon.



Entrée de la rue Grange-Batelière.

Regardez bien l'entrée de la rue Grange-Batelière, bordée à chaque encoignure d'édifices sans grandeur ni caractère, au milieu de tant de splendeurs ! Croiriez-vous que l'une de ces maisons soit celle du Jockey-Club ? ne trouvez-vous pas étrange que ses membres, aussi riches qu'élégants, n'aient pas eu la pensée nationale de lutter avec les clubs de Londres, dont la magnificence dépasse celle des rois ? C'est à un ancien tapissier, devenu par vocation architecte, que l'on doit la fameuse maison Dorée ! Eh bien ! de l'autre côté du Boulevard, c'est au célèbre tailleur Buisson que les Boulevards sont redevables de l'immense maison bâtie dans la cour de l'hôtel où tous les joueurs de Paris ont palpité pendant trente-cinq ans ! Là fut Frascati, dont le nom est religieusement conservé par un café,



Maison et café Frascati. — Rue Richelieu. — Café Cardinal.

rival de celui dit du Cardinal, qui lui fait face. Admirez les étonnantes révolutions de la propriété dans Paris! Sur la garantie d'un bail de dix-neuf ans qui oblige à un loyer de cinquante mille francs, un tailleur construit cette espèce de phalanstère *colyséen*, et il y gagnera, dit-on, un million; tandis que, dix ans auparavant, la maison du café Cardinal, dont le rez-de-chaussée rapporte aujourd'hui quarante mille francs, fut vendue pour la somme de deux cent mille francs!... Buisson et Janisset, le café Cardinal et la Petite Jeannette (combien de déjeuners, d'affaires, de bijoux, de fortunes, en peu de mots!), forment la tête de la rue Richelieu. N'est-ce pas la cuisine, l'habit, la robe, les diamants, et tout Paris peut-être? car rien ne se fait sans cela ou pour cela.

Quel attrait, quelle atmosphère capiteuse pétillent entre la rue Taitbout et la rue Richelieu, jusqu'à l'autre perspective que voici! Qui ne le sait?



Boulevard Montmartre. — Théâtre des Variétés.

Une fois que vous avez mis le pied là, votre journée est perdue, si vous êtes homme de pensée. C'est un rêve d'or et d'une distraction invincible. On est à la fois seul et en compagnie. Les gravures des marchands d'estampes, les spectacles du jour, les friandises des cafés, les brillants des bijoutiers, tout vous grise et vous surexcite. Toute la haute et fine marchandise de Paris est là : bijoux, étoffes, gravures, librairie. Le préfet de police devrait interdire aux pauvres de passer par là, car ils doivent vouloir procéder immédiatement à la loi agraire. La lorette débouche infailliblement par les quatre à cinq lignes qui mènent aux rues qu'elle affectionne ; et, tout à coup, le penseur est comme un chasseur lisant Horace qui voit filer devant lui des compagnies de perdrix ! On sait s'y rencontrer, les rendez-vous s'y donnent. On sort du champ de bataille de la Bourse pour aller aux restaurants, en passant d'une digestion à une autre. Tortoni n'est-il pas à la fois la préface et le dénoûment de la Bourse? Les clubs de Paris sont là presque tous, les artistes fameux,





les illustres richards ; l'Opéra et ses mille pieds y passent à tout moment ; les cafés y sont d'une splendeur fabuleuse. Dix théâtres, y compris celui de Comte, rayonnent aux environs. Ce point de Paris a tué le Palais-Royal. On s'y croit riche, enfin on peut s'y croire spirituel en frôlant sans cesse des gens d'esprit. Il y roule tant d'équipages, que, par moments, on ne s'y croit plus à pied. Ce mouvement vertigineux vous gagne ; il est dangereux de res-

ter là, sans une causerie ou une pensée intéressante. Voilà ce qui fait qu'on est plus heureux à Paris avec cent louis de rente, qu'à Londres avec cinquante millions de fortune, et à Pétersbourg avec cinquante mille paysans de rente. A partir de la rue Montmartre jusqu'à la rue Saint-Denis, la physionomie du Boulevard change entièrement, malgré des constructions qui


Ancien hôtel Lagrange.


Maison du Pont de fer.


Bazar Bonne-Nouvelle.

ne manquent pas de caractère, et parmi lesquelles on remarque tout d'abord le magnifique hôtel Lagrange, où logent maintenant les tapis d'Aubusson. On a vainement bâti la maison babylonienne du pont de fer qui s'est donné le tort d'être en plâtre; le Gymnase y montre vainement sa petite façade coquette; plus loin, le bazar Bonne-Nouvelle, aussi beau qu'un palais vénitien, est en vain sorti de terre comme au coup de baguette d'une fée : tout cela, peines perdues!... Il n'y a plus d'élégance chez les passants, les belles robes y sont comme dépaysées; l'artiste, le lion, ne s'aventurent plus dans ces parages. Les masses inélégantes et provinciales, commerciales et mal chaussées, des rues Saint-Denis, des faubourgs du Temple, de la rue Saint-Martin, arrivent; les vieux propriétaires, les bourgeois retirés se montrent; et c'est tout un autre monde!... Le même phénomène a lieu d'ailleurs à Pétersbourg, où la vie de la Perspective est concentrée entre la Morskaia et le palais d'Anikoff. A Paris, un seul boulevard d'intervalle produit ce changement total. Les boutiques n'ont plus cette audace dans le décor, ce luxe dans les détails,


Théâtre du Gymnase dramatique.





cette richesse d'étalage, qui poétisent les Boulevards entre la rue de la Paix et la rue Montmartre. Les marchandises sont tout autres, l'effrontée boutique à vingt-cinq sous étale ses produits éphémères, l'imagination n'a plus ces stimulants si prodigués quelques pas plus loin. Ce contraste est si frappant que l'esprit s'en ressent ; les idées ne sont plus les mêmes, on laisse ses pièces de cent sous tranquilles dans sa poche, quand on en a.


Boulevard Saint-Denis. — Portes Saint-Denis et Saint-Martin.

Mais si vous allez jusqu'à la porte Saint-Denis, que le conseil municipal essaie de dégager depuis vingt ans sans y parvenir, oh ! alors, malgré l'aspect original de ce vaste bassin, il prend envie aux pieds de retourner quand la nécessité d'une affaire vous oblige à vous aventurer dans ces parages. Ce boulevard offre une variété de blouses, d'habits déchirés, de paysans, d'ouvriers, de charrettes, de peuple enfin, qui fait d'une toilette un peu propre une dissonance choquante, un scandale très-remarqué.





Vous retrouvez là l'ineptie de la ville, elle brille en plein soleil. A dix pieds de la porte Saint-Denis, on laisse depuis cinquante ans une fontaine

uniquement destinée à vendre de l'eau. C'est un affreux marais, infranchissable par tous les temps, qui fait de la crotte à vingt mètres à la ronde,



et qui déshonore ce coin. Pourquoi? je défie cent conseils municipaux de l'expliquer, de le justifier. Ce boulevard fut toujours une sentine ignoble. On y a laissé subsister pendant cent ans un petit mur d'un mètre de hauteur, qui séparait une rue basse du boulevard. Devant le passage dit du Bois-de-Boulogne, il y avait un petit escalier où la fameuse Guimard se démit le pied en le descendant. Tout Paris fut en rumeur à cette cause. Le petit mur a subsisté, depuis cet accident, encore cinquante ans. Si Lafayette, que le peuple a hué en cet endroit en 1832, en l'accusant de trahison, s'était enrhumé sous la pompe, elle y aurait gagné cent ans d'existence. Les malheurs causés par les abus consolident, à Paris, les abus. On ne s'appelle pas préfet de la Seine pour rien, il faut en vendre l'eau partout. Mais pourquoi l'Eau ne se mettrait-elle pas en boutique? manque-t-on par là de coins honteux où la ville élèverait d'élégants réservoirs semblables à celui de la rue de l'Arcade?

Voici le côté populaire des Boulevards. A partir du théâtre de la Porte-Saint-Martin jusqu'au café Turc, le peuple de Paris a tout pris sous sa protection. Ainsi le Succès amène au Théâtre non pas des spectateurs, mais toute la nation des faubourgs. Le Château-d'Eau n'a jamais été calomnié par les romanciers populaires; et, de midi à quatre heures, la scène du caporal et de la payse y est visible tous les jours de beau temps.

Cette zone est enfin le boulevard des Italiens du peuple; mais elle n'est cela que le soir, car le matin tout y est morne, sans activité, sans vie, sans caractère; tandis que le soir, c'est effrayant d'animation. Huit théâtres y ap-

l'île Saint-Louis, les greniers d'abondance, la colonne de Juillet, les fossés de la Bastille, la Salpêtrière, le Panthéon, tout y est grandiose. Vraiment la fin du drame parisien est digne de son commencement.



Allez, au grand trot d'un cheval anglais, de la place de la Concorde et de la Madeleine au pont d'Austerlitz, vous lirez en un quart d'heure ce poëme de Paris, depuis l'arc de triomphe de l'Étoile, où revivent trois mille soldats, jusqu'au palais où vivent trois mille folles; depuis le Garde-Meuble jusqu'au Muséum, depuis l'échafaud de Louis XVI, couvert par un caillou d'Égypte, jusqu'au premier coup de feu de la Révolution allumé sous les yeux de Beaumarchais, qui tira le premier bon mot dix ans avant le premier coup de fusil; depuis les Tournelles, où naquit le Roi de France, jusqu'à la Chambre, où il est mort sous le roi des Français. L'histoire de France, les dernières pages principalement, sont écrites sur les Boulevards.

Une concurrence formidable se prépare contre les Boulevards. Aujourd'hui les gens distingués se promènent aux Champs-Élysées, dans la contre-allée méridionale; mais la même imprévoyance qui rend les Boulevards impraticables en temps de pluie, le temps le plus fréquent à Paris, arrêtera pendant longtemps le succès de la grande avenue des Champs-Élysées. *Caveant consules!* J'ai dit.

DE BALZAC.



MEDITATIONS A L'ILE SAINT-DENIS.

.... Et y a des pauvres femmes assez fichues bêtes pour se ficher à l'eau parce qu'un homme les quittera!... Un homme! quelque chose de rare!

Par Gavarni. Gravé par Bara et Gérard.



La petite à la mère Carton.

Par Gavarni Gravé par Lavieille.



On en a fait bien des folies pour Dorothée!

Par GAVARNI. Gravé par DIOLOT.



Sol lucet omnibus.

ar Gavarni. Gravé par Bara et Gérard.



Ah! qu'i' m'embête! ah! qu'i' m'embête! ah! qu'i' m'embête!!...

Par GAVARNI. Gravé par BARA et GÉRARD.



A éprouvé bien des pertes!

Par Gavarni. Gravé par Piaud.



Un secret de polichinelle.

Par GAVARNI. Gravé par BARA et GÉRARD.



Un secret de polichinelle.

Par GAVARNI. Gravé par BARA et GÉRARD.



Départ pour la chasse.

Par GAVARNI — Gravé par BUDZILOWICH.



Une femme à la mode, du Pays latin.

Par GAVARNI. Gravé par BARA et GÉRARD.



LA BONNE.

Je trouve que les cachemires ont été bien portés, cette année, au Mont-de-Piété!

Par GAVARNI. Gravé par BARA et GÉRARD.



Le père est à l'hôpital

Par Gavarni. Gravé par Lavieille.



Le père est Financier

Par GAVARNI. Gravé par LEBLANC



Demander au concierge où est le portier! ... qui faut être bête!

Par Gavarni. Gravé par Porret.



Gueux de Paris! c'est la mort aux balais!

Par Gavarni. Gravé par Rouget



La Police va...a bien finir par les reculer, les ba..arrières.... pa'c' qu'y a vingt-cinq ans que j' l'ai toujours dit, sous tous... les gouvernements, qu'on n'en trouverait pas de plus... joli emplacement pour la Cou...ourtille que l' Palais-Royal.....

Par GAVARNI. Gravé par LEBLANC.



Mon habit à manger le rôti.

Par GAVARNI. Gravé par LEBLANC.



La maison Michel, « mon sac et mes quilles. »
Grand assortiment de tout ce qui ne vaut rien.

Par Gavarni. Gravé par Regnault



LES MAITRESSES A PARIS.

Ce mot n'a pas d'équivalents délicats dans la plupart des langues étrangères, par la raison que l'objet qu'il indique chez les autres peuples n'est pas comme parmi nous un être qui aime et qui est aimé. Les étrangers ont emprunté au vocabulaire grossier des sens des dénominations plus ou moins blessantes, pour qualifier la femme choisie entre toutes que nous nommons en France *Maîtresse*. Leurs langues ingrates déshonorent sans pitié ce que la nôtre élève, elles souillent ce que nous parons de fleurs, elles tachent de boue le front que nous couronnons. Chez eux, la maîtresse est encore l'esclave antique, debout à l'angle du chemin ou accroupie dans l'ombre sur les degrés de marbre du palais ; chez nous, la maîtresse procède de la chevalerie et de la royauté ; elle a suivi Renaud et Tancrède aux croisades et s'est assise sur le trône avec Charles VII, François Ier, Henri III, Henri IV et Louis XIV. Agnès Sorel, Diane, Gabrielle, Montespan, nobles femmes, cœurs tendres, esprits charmants ! Sans elles, les princes sur la volonté desquels elles ont régné n'auraient eu ni courage, ni délicatesse, ni loyauté, ni distinction. Ils n'auraient été que rois.

PUISSANCE RENFERMÉE DANS LE MOT : — MAITRESSE.

La *maîtresse* n'est pas la femelle du *maître*, comme une définition inexacte semblerait le laisser croire. Elle s'appelle maîtresse, parce qu'elle est tout simplement le maître. Elle est maîtresse, ou de la volonté, ou des actions, ou de la pensée, ou des secrets, ou de la fortune, ou de l'honneur, ou de la vie de l'homme, ce qui ne laisserait pas grande autorité au maître si elle en avait un ; et voilà pourquoi elle se nomme à bon droit maîtresse.

Quand on dit : « M. le comte se promenait aujourd'hui au bois avec sa maîtresse, » cela signifie que la maîtresse de M. le comte a voulu aller se promener au bois, non pas à cause de l'envie que celui-ci en avait, mais malgré son envie.

J'ai mené ma maîtresse au bal, je conduirai cette année ma maîtresse en Italie ou aux eaux, je vais chez ma maîtresse, cela veut dire, dans les mœurs parisiennes, ma maîtresse veut que je la mène au bal, que je la conduise en Italie, et elle consent à me recevoir chez elle.

Ainsi une maîtresse parisienne vous laisse faire, non pas tout ce que vous voulez, mais bien tout ce qu'elle veut. Cela n'a pas toujours été ainsi, on peut le voir par :

LES MAITRESSES ANTIQUES, QU'IL NE FAUT PAS CONFONDRE AVEC LES VIEILLES MAITRESSES.

Ouvrez le spirituel Horace, le mordant Juvénal, ou Ovide, et vous vous convaincrez qu'à Rome les maîtresses ne pouvaient sortir que du rang des esclaves. Aussi étaient-elles loin de représenter, par l'autorité, la fantaisie, le caprice souverain, la maîtresse parisienne, qui vous choisit avant que vous ne l'ayez choisie. Au premier pli du front, au plus léger sillon à l'angle des tempes, au moindre changement de nuance dans la pureté du teint ou l'émail bleuâtre des dents, le maître la renvoyait à sa maison des champs, à ses cuisines ou au service du bain ; et il s'en occupait ensuite autant que de la louve de Romulus.

Ce qui ôtait chez les Romains toute saveur à ces liaisons particulières, c'est le mépris qu'affectait la loi envers les femmes affranchies et les femmes esclaves. Elles étaient si peu considérées que le mari qui les fréquentait publiquement ne passait pas pour adultère. Aucun opprobre, aucune flétrissure ne l'atteignait. Or, comme le nombre des femmes esclaves et des femmes affranchies étrusques, grecques, africaines, juives, formait l'immense majorité des femmes marchant sur le pavé de Rome, le concubinage y était aussi étendu que peu remarqué.

On voit que la maîtresse antique n'a rien de commun avec la maîtresse parisienne, si magnifiquement personnifiée dans celle qui osa dire un jour à son amant : « Quand finirez-vous de me compromettre ? Vous ne cessez de vous montrer en public avec votre femme. »

LA FEMME ET LA MAITRESSE.

Le grand Albert, dans son fameux *Traité d'Histoire naturelle*, a écrit un chapitre fort érudit et fort ingénieux où il déroule la vaste série des êtres antipathiques; il les nomme tous, excepté deux qu'il a oubliés : la femme et la maîtresse. Autant vaudrait passer sous silence Adam et Ève, en racontant l'histoire de la création du monde.

CE QU'EST LA MAITRESSE AUX YEUX DE LA FEMME PRISE DANS LE SENS D'ÉPOUSE.

Fût-elle belle comme Ninon, elle est sans beauté, sans grâce, surtout sans pudeur.

Fût-elle spirituelle comme Aspasie et madame de Sévigné, elle n'a pas l'ombre d'intelligence ; elle est sotte, ennuyeuse, stupide.

Eût-elle la distinction d'une reine, elle est commune, vulgaire et grisette.

Ce jugement est injuste et faux, quoique la femme, dès qu'elle se croit trahie par son mari, fasse un retour sur elle-même, pour savoir en quoi elle est inférieure à sa rivale. Jamais conseil de révision n'a soumis les

conscrits à un examen aussi rigide. Il est rare que la femme ne finisse pas par découvrir la cause physique ou morale de sa défaite, et plus rare encore qu'elle ne la jette un jour comme un reproche à la face de son mari.

Ce fut après s'être convaincue avec raison de sa supériorité, qu'une femme dit à la maîtresse de son mari, qui avait été autrefois son amie : « Ah! ma chère, si j'avais pu prévoir que mon mari aimât les dents gâtées! »

CE QU'EST LA FEMME AUX YEUX DE LA MAITRESSE.

La maîtresse parisienne a une peur instinctive de la femme de son amant. Elle s'attend toujours à la voir tomber sur elle. Cette terreur est la cause d'un dédain sans exemple. La maîtresse se dépeint la femme sous le jour le plus désavantageux et le plus ridicule. D'abord elle la voit très-vieille, fût-elle plus jeune qu'elle, ce qui arrive fréquemment; laide, cela va sans dire; mal mise, portant le cabas, un parapluie rouge et un tartan; tenant le milieu, comme distinction, entre la sage-femme et la marchande de cigares de contrebande.

OPINION SUR LA MAITRESSE ET LA FEMME MARIÉE, ÉMISE PAR UN DE MES AMIS QUI N'A PAS ÉTÉ MARIÉ ET QUI N'A JAMAIS EU DE MAITRESSE.

« Je pense de la femme mariée, opposée à la maîtresse, qu'elle représente le côté grave, noble et utile de la vie, le côté architectural, si l'on peut s'exprimer ainsi, celui sans lequel il n'y aurait pour l'homme ni repos, ni abri, ni dignité. Elle est encore le beau fruit qui renferme tous les pepins de la famille et de la société. Otez l'épouse, vous êtes bien près de supprimer la mère, non pas celle qui est uniquement chargée de produire des enfants, mais celle qui a mission de les aimer tendrement, de les élever, d'en faire des hommes et des citoyens. Ainsi la femme, selon le mariage, n'est pas moins que la société même, puisqu'elle est ce qui en constitue la force, la grandeur, la durée et la perpétuité.

« Voici maintenant ce que je pense de la maîtresse. Elle est le côté jeune

et riant de la vie, elle en est le mois de mai, l'esprit, la verte poésie, l'imagination. Retranchez la maîtresse, vous retranchez nécessairement tout ce que l'imagination, la poésie et l'esprit enfantent de gracieux et de beau dans la sphère de l'idéal, c'est-à-dire les arts. Aussi se démontre-t-on facilement que les plus splendides œuvres (prenez au hasard) de la peinture, de la statuaire et de la poésie ont été inspirées par ces femmes indépendantes que nous appelons aujourd'hui maîtresses. Ne citez pas, il faudrait tout citer, enfermer le monde des arts tout entier entre des guillemets. Erudition facile, érudition blessante pour la femme du mariage. Mais pourquoi la blesserait-on? Elle est la raison, la maîtresse n'est que l'esprit; elle est l'ordre, la maîtresse n'est que l'enthousiasme; elle est le bon sens, la maîtresse n'est que le délire; elle est la terre, la maîtresse n'est que le ciel; non pas, expliquons-nous vite, celui où l'on va pour ses bonnes œuvres, mais celui où l'on voudrait aller pour ne faire aucune sorte d'œuvre, même une bonne. »

RÉFLEXION INGÉNIEUSE QUI RESSORT DE MON SUJET : MALHEUREUSEMENT ELLE N'EST PAS DE MOI, MAIS D'UN AUTEUR ESPAGNOL PEU CÉLÈBRE.

« J'ai connu, dit cet auteur peu célèbre, un jeune seigneur portugais
« qui fut assez heureux pour épouser la jeune maîtresse qu'il adorait et
« pour la voir mourir dès qu'elle fut sa femme. »

LES MAITRESSES DE COEUR A PARIS.

Paris, qui passe pour la ville sceptique par excellence, est pourtant celle où se trouvent, avec toutes les conditions du dévouement le plus éthéré, les maîtresses de cœur. La province les rêve; Paris les tient en réserve pour ces milliers de jeunes gens qui y accourent avec des trésors d'espérance et qui n'y rencontrent que des abîmes de déception. On les voit arriver avec une fougueuse suffisance, et frapper aux portes de la gloire et de la fortune. Ces portes sont dures à s'ouvrir! Des années s'écoulent, les ailes de l'illusion se fatiguent, l'espérance tombe épuisée sur le seuil. Que deviennent alors

ces pauvres exilés? Beaucoup s'éteignent dans les brumes du suicide : il y a tant d'eau et tant de ponts à Paris! Quelques-uns retournent à pied dans leurs villages, mais le plus grand nombre découvre à la fin une main protectrice sur laquelle il n'avait pas compté. Ce n'est pas celle de l'homme riche ou puissant auprès duquel une lettre de recommandation ou de mystification avait introduit à leur arrivée ces pauvres dupes.

Sur le carré de sa mansarde, le jeune provincial a vu voler un jour les plis d'une jupe blanche, glisser une jambe nue. Le lendemain il a aperçu le corsage, le surlendemain il a entendu chanter. Le chant, la jupe, le corsage annoncent la jeune fille aimante et gaie, pauvre et laborieuse, blanchisseuse ou fleuriste. Le hasard, ce brave garçon de hasard, fait qu'un beau soir on se prête de l'eau, un autre beau soir de la lumière, un autre soir infiniment plus beau la romance en vogue. Bientôt on ne se prête plus rien, on se donne tout : on n'a plus qu'un loyer à payer, quand on le paie. Enfin l'artiste a trouvé sa muse, celle qui le soutient, l'encourage, l'inspire, écoute ses vers, admire ses tableaux, copie ses romans ou ses drames. Quelle bonne créature que la maîtresse parisienne lorsqu'elle s'éprend d'un fol et joyeux amour pour celui qui n'a rien! Gai, elle rit avec lui; découragé, elle rit pour lui; malade, elle souffre avec lui; applaudi, elle s'exalte plus que lui; riche..... elle a cessé d'être avec lui. Hélas! oui, c'est triste à écrire, mais c'est vrai. Presque tous ces grands talents, toutes ces illustres renommées qui deviennent l'orgueil de la science médicale, du barreau, de la littérature et des arts, seraient morts de froid et de faim sans la grisette parisienne, sans la maîtresse de cœur, qu'ils laissent mourir dans un grenier, à l'hôpital ou dans la rue. A maîtresses de cœur, maîtres en ingratitude.

Après cette maîtresse, celles qui vont passer sous nos yeux sont sans contredit d'un ordre plus brillant; mais impriment-elles un souvenir aussi doux, aussi tendre au fond du cœur? Je vous en fais juge, mon lecteur.

LES MAITRESSES D'ARGENT.

Sous ce titre s'ouvre devant nous une vaste galerie de portraits, car il y a :

1° La maîtresse qui vous aime autant pour vous que pour votre argent;

2° Celle qui vous aime plus pour votre argent que pour vous;

3° Celle qui ne vous aime que pour votre argent;

4° Celle qui vous aime plus pour vous que pour votre argent, et cependant qui aime l'argent.

Etudions d'abord :

LA MAITRESSE QUI VOUS AIME AUTANT POUR VOUS QUE POUR VOTRE ARGENT.

Celle-là ne sera pas longtemps, je le crains, dans les mêmes termes avec vous. Elle finira, tombant du côté par où elle penche, par préférer ce qui sonne dans la poche à ce qui brûle au fond du cœur. Un jour, l'équilibre, péniblement maintenu, sera rompu tout à fait. Les très-jeunes maîtresses deviennent à Paris des exemples de ces conversions en faveur de l'argent, dès qu'elles ont acquis avec vous une expérience qu'elles ne peuvent mettre à profit qu'avec d'autres. Après avoir balancé, comme la tombe de Mahomet, entre l'aimant du cœur et l'aimant de l'argent, elles finissent, plus résolues que le cercueil du prophète, par vous quitter avec une larme et un sourire, heureuses et tristes à la fois.

A dater de ce jour, elles prennent place à côté de :

LA MAITRESSE QUI VOUS AIME PLUS POUR VOTRE ARGENT QUE POUR VOUS.

Les maîtresses de ce genre ont été de tout temps fort nombreuses dans la bonne ville de Paris, et c'est à elles, rien qu'à elles, que la littérature doit, inestimable avantage, ces amusantes, ces délicieuses comédies du dix-huitième siècle où l'on voit les fermiers à gilets d'or, à culottes de brocart, les financiers à bec de corbin grugés par tant de spirituelles grandes dames dont les servantes, aussi friponnes qu'elles, s'appellent Nérine, Dorine et Marton. Dancourt s'est fait un nom en excellant dans la peinture un peu haute en couleur, mais fort divertissante, de ces femmes, qui dissolvent, plus activement que certains acides, l'or, l'argent et les pierres précieuses. Dans notre siècle, le vaudeville les a traduites avec moins de

succès, par la raison qu'elles ont pris, au milieu de notre société moderne, une physionomie plus accusée qu'au dix-huitième siècle. Elles volaient Mondor et M. de la Rapinière, elles ne trompent même plus Arthur devenu banquier. Les ingénieuses roueries à l'aide desquelles elles plumaient tout vivants les financiers et les maltôtiers, ont été remplacées par un traité en règle et fidèlement observé des deux parts. Ce qui donne lieu à parler ici, mais très-succinctement, de la maîtresse qui ne vous aime que pour votre argent.

LA MAITRESSE QUI NE VOUS AIME QUE POUR VOTRE ARGENT.

Cette glorieuse subdivision se compose des maîtresses qui vous aiment :

Rue de Grammont, pour trois cents francs par mois, les gants et les fleurs;

Rue du Helder, pour quatre cents francs par mois et un groom;

Rue Saint-Lazare et du Mont-Blanc, pour cinq cents francs par mois et une voiture à un cheval;

Faubourg du Roule, deux mille francs par mois, le pavillon d'un hôtel, deux voitures, un cuisinier, un chasseur et deux chevaux.

Enfin, pour borner cette liste et non la clore, il faut encore citer celles qui aiment pour leur argent les princes et les ducs, et qui sont toujours obligées de plaider avec leur intendant quand elles veulent rentrer dans les frais de leur amour.

Ces maîtresses blasonnées ont un profond dédain pour :

LA MAITRESSE QUI VOUS AIME PLUS POUR VOUS QUE POUR VOTRE ARGENT.

Cette maîtresse désintéressée s'expose à votre avarice ou à votre générosité, deux sentiments que les femmes détestent parce qu'elles n'admettent ni le despotisme, ni les concessions. Afin de ne tomber ni dans les concessions, ni dans le despotisme, elle creusera un piége innocent auquel vous vous prendrez avec une merveilleuse facilité. Nous allons indiquer ce piége,

échantillon de bien d'autres, en rapportant un dialogue sténographié par une victime.

Frédéric dit à sa maîtresse, qui l'aime plus pour lui que pour son argent :

« Chère Herminie, tu me disais l'autre jour que tu devais deux cents francs à madame Rampon, ta couturière. Les voici ; paie-la et débarrassons-nous-en.

— Merci, mon ami. »

Herminie court déposer l'argent dans son secrétaire.

Une semaine après, Frédéric, à propos de mille choses, dit à sa chère Herminie :

« Eh bien ! as-tu payé le petit mémoire de madame Rampon ? »

Herminie, avec un petit air gêné :

« Non, mon ami ; mais voici pourquoi. Mon malheureux tapissier s'est présenté juste le jour où je comptais payer madame Rampon, et il m'a obligée, — tu sais comme il est besogneux ? — à lui acquitter son mémoire.

— Qui s'élevait ?

— A cent quarante francs.

— Fort bien. Il te manque donc à présent cent quarante francs pour faire face à la note de la couturière ?

— Mais oui....

— Les voici. Tes deux cents francs sont de nouveau complétés. Finis-en avec cette madame Rampon.

— Oh ! oui, mon ami, nous n'y penserons plus. »

Dix jours s'écoulent, et Frédéric dit à Herminie, qui lui montre, pour savoir s'il est de son goût, un nouveau bonnet :

« Enfin, as-tu terminé tes comptes avec ta couturière ?

— Pas précisément. Figure-toi que mon bijoutier est venu — on dirait un fait exprès ! — le lendemain du jour où tu m'avais complété les deux cents francs de madame Rampon ; et il m'a suppliée — d'ailleurs il est déjà venu si souvent ! — de lui régler sa note, qui se monte à cent vingt francs.

— Mais la couturière, la couturière ?

— Ah ! dame ! je n'ai plus assez pour elle maintenant, puisqu'il ne me reste plus que quatre-vingts francs.

— Il s'agit donc, en ce cas, de te remettre une seconde fois le complément des deux cents francs destinés à madame Rampon ?

— Si tu voulais..... »

Et Frédéric verse le complément, c'est-à-dire cent vingt francs. En sorte que madame Rampon n'est pas encore payée et qu'Herminie a reçu quatre cent soixante francs.

Ce manége dure quelquefois plusieurs semaines, quelquefois plusieurs mois. On cite un de ces ménages de la main gauche où la femme paie depuis dix ans ses milliers de fantaisies personnelles avec deux cent dix francs dus au miroitier de la maison, que l'amant paie et qui est censé n'être jamais payé.

En général, il faut toujours exiger de sa maîtresse, et j'ajoute tout bas de sa femme, qu'elle acquitte immédiatement la dette pour laquelle vous lui donnez de l'argent. J'ai dit pourquoi.

D'UNE ESPÈCE DE MAITRESSE TRÈS-COMMUNE A PARIS ET DANS LES DÉPARTEMENTS.

Corneille a dit, dans un magnifique vers qu'il fait prononcer par Auguste, que, « monté sur le faîte, l'homme aspire à descendre. » Beaucoup de bourgeois parisiens justifient cette maxime, et non-seulement ils aspirent à descendre, mais ils descendent jusqu'à leurs cuisinières. Rien n'est commun à Paris comme ces unions intimes entre les maîtres et celle qui confectionne leur dîner. Elles sont longues, se découvrent tard, transpirent peu au dehors, mais elles ont leur drame et leurs nombreuses péripéties. Pour nous servir d'une expression empruntée à notre sujet, nous appellerons ces intrigues des *amours à l'étouffée*. Il en résulte un bouleversement social dont le proverbe suivant peut donner une idée.

AUGUSTINE ET SON MAITRE,

PROVERBE EN UN ACTE ET EN UNE SCENE, REFUSE PAR LE THÉATRE-FRANÇAIS.

Personnages :

AUGUSTINE, cuisinière.
SON MAITRE, âge de quarante ans, bel homme.

La scène se passe à Paris, rue Saint-Honoré. Le théâtre représente une chambre à coucher en désordre.

LE MAITRE *couché, sonnant et appelant.* — Augustine!

(*Augustine ne répond pas.*)

LE MAITRE *sonnant et appelant plus fort.* — Augustine! Augustine!

(*Augustine continue à ne pas répondre.*)

LE MAITRE *cassant le cordon de la sonnette.* — Augustine! Augustine! Augustine!

AUGUSTINE. — Voilà! m'vlà! Quel affreux sabbat vous faites! Que voulez-vous?

LE MAITRE. — Mes journaux!

AUGUSTINE, *étonnée.* — Je les lisais.

LE MAITRE. — Il me semble que vous pourriez me les donner d'abord.

AUGUSTINE, *avec dédain.* — Oh! mon Dieu! les voilà, vos journaux. Ils ne sont pas déjà si intéressants. Depuis trois jours nous sommes sans feuilletons.....

LE MAITRE. — Mon café, Augustine.

AUGUSTINE. — Il n'est pas fait. Voilà tout.

LE MAITRE. — A dix heures!

AUGUSTINE. — Vous oubliez que nous sommes en hiver et qu'il n'est jamais jour.

LE MAITRE. — Il faut pourtant que je sorte.

AUGUSTINE. — Si vous preniez votre café à votre second déjeuner.

LE MAITRE. — Je ne déjeunerai pas ici.

AUGUSTINE. — Deux soucis de moins pour moi, en ce cas. Et où allez-vous déjeuner?

LE MAITRE. — Chez un ami.

AUGUSTINE. — ...e.

LE MAITRE. — Chez un ami, vous dis-je.

AUGUSTINE, *appuyant sur la voyelle.* — ...e.

LE MAITRE. — ...e! e! e! e!.... Voyons que je m'habille.

AUGUSTINE, *s'asseyant dans un fauteuil.* — Ne vous fâchez pas.

LE MAITRE. — Mes bottes!

AUGUSTINE, *croisant les jambes.* — Vos bottes ne sont pas prêtes.

LE MAITRE. — Et pourquoi?

AUGUSTINE, *fièrement.* — Je vous ai dit que je ne voulais plus les vernir. Cette besogne-là n'est pas d'une femme.

LE MAITRE. — Vous n'avez plus voulu frotter mon appartement, parce que ce n'était pas, disiez-vous, la besogne d'une femme; vous n'avez plus voulu ensuite battre mes habits, parce que ce n'était pas, avez-vous dit encore, la besogne d'une femme; vous n'avez plus voulu faire mes commissions, toujours parce que ce n'était pas la besogne d'une femme; aujourd'hui, vous refusez de vernir mes bottes, parce que ce n'est pas la besogne d'une femme. Mais quelle est donc, je vous prie, la besogne d'une domestique?

AUGUSTINE, *décroisant les jambes.* — Comme cela vous coûte peu à dire! votre domestique!! Eh bien, votre domestique vous demande son congé.

LE MAITRE, *très-agité.* — Soit! Je suis las de ce despotisme!

AUGUSTINE, *quittant le fauteuil.* — Despo.... quoi?

LE MAITRE, *jetant son bonnet de nuit.* — ...tisme.

AUGUSTINE. — Vous ne savez qu'humilier les gens! Voilà vos clefs. Voilà celle du caveau; veillez-y : vos portiers sont des ivrognes.

LE MAITRE. — Tu ne me l'avais jamais dit.

AUGUSTINE. — Voilà la clef de votre argenterie. Veillez-y aussi. La maison n'est pas sûre. On y entre comme dans une halle.

LE MAITRE. — C'est vrai.

AUGUSTINE. — Voilà la clef de vos vins fins et de vos liqueurs. Ne les laissez pas traîner. Les bonnes aiment le parfait-amour.

LE MAITRE. — Un calembour.

AUGUSTINE. — Je ne sais pas ce que vous voulez dire, monsieur.

LE MAITRE. — Quel ton superbe !

AUGUSTINE. — Ah ! j'oubliais de vous rendre cette croix d'or que vous m'avez donnée la dernière fois que je vous ai soigné de votre gros rhume.

LE MAITRE. — Garde-la, Augustine.

AUGUSTINE. — Je ne veux rien de vous.

(*En cherchant la croix d'or pendue à son cou au bout d'un cordon de soie, Augustine dérange sa collerette, son fichu, elle s'impatiente.*)

LE MAITRE. — Voyons... Augustine ; pas d'enfantillage... Je prendrai un homme de peine pour vernir mes bottes, tu as raison.

AUGUSTINE. — Laissez-moi m'en aller.

LE MAITRE. — Ne suis-je pas un bon maître ?

AUGUSTINE. — Qu'est-ce que cela me fait ?

LE MAITRE, *solennellement.* — Augustine, j'élève tes gages à cinq cents francs.

AUGUSTINE, *près de la porte.* — Croyez-vous que ce soit l'intérêt qui me guide ?

LE MAITRE. — Ne parlons plus de cela.

AUGUSTINE. — Vous allez vous habiller ?

LE MAITRE. — Oui, mon enfant.

AUGUSTINE. — Vous déjeunerez ici ?

LE MAITRE. — Je te l'ai dit, on m'attend.....

AUGUSTINE, *moins loin de la porte.* — On attendra. Vous aviez promis de me faire voir le drame qu'on joue à la Porte-Saint-Martin. On le joue ce soir.

LE MAITRE. — Eh bien ! tu iras ce soir à la Porte-Saint-Martin. Es-tu contente ?

AUGUSTINE. — Oui.....

LE MAITRE. — A présent, écoute-moi.

AUGUSTINE. — Dites.....

LE MAITRE. — Je t'ai donné un domestique pour cirer l'appartement, un domestique pour battre mes habits, un domestique pour faire mes commissions, un domestique pour vernir mes bottes. Laisse-m'en

prendre un à mon tour pour qu'il fasse mon lit. Voilà dix ans que je dors dans un lit qui n'est pas fait.

AUGUSTINE, *boudant*. — Il paraît que mes précédentes avaient donc aussi de l'autorité chez vous. Je m'en doutais.

De la cuisine suivez-moi au théâtre, et nous ferons connaissance avec

LES MAITRESSES DE THÉATRE.

Fuyez les courtisanes et les femmes de théâtre, disent encore les vieux parents de province en donnant leurs bénédictions aux jeunes fils de famille qui viennent à Paris.

Chers vieux parents, il n'y a plus de courtisanes à Paris, et les femmes de théâtre ne sont pas ce que vous pensez. Les unes, parmi ces dernières, sont d'honnêtes mères de famille qui élèvent plus ou moins mal leurs enfants ; les autres, en très-petit nombre, sont les plus énigmatiques créatures de la terre, ou de l'enfer, si vous l'aimez mieux.

De six heures à minuit, elles appartiennent au directeur, au régisseur, au coiffeur, à l'habilleuse et au public. Après minuit, après s'être débarbouillées, par conséquent faites comme un pastel estompé, elles rentrent chez elles pâles, brisées, haletantes. Elles soupent. Affreux régime ! l'estomac bourré de viandes froides, elles se couchent, et dorment mal jusqu'à huit heures du matin. A peine les yeux ouverts, elles se mettent à répéter leur rôle dans la pièce à l'étude ; puis elles prennent précipitamment une tasse de café à la crème et s'en vont dare-dare au théâtre, où la répétition les retient jusqu'à quatre ou cinq heures. De cinq à six il faut qu'elles dînent. C'est le seul instant qui leur est laissé pour songer à ce qui constitue la vie de tout le monde, au ménage, à la famille, aux créanciers. Cherchez maintenant le temps qu'elles ont à prodiguer aux plaisirs, au champagne frappé et à l'amour.

DÉFINITION UN PEU EXAGÉRÉE DE LA FEMME DE THÉATRE.

C'est une poulie qui gémit et qui crie. Quand elle ne crie pas, elle est de bois.

UN RUSSE ET SON AMANTE.

FABLE.

Un Russe, riche en fourrures, aimait une fois une actrice du Théâtre-Français. Sur ce terrain les nationalités sont sans rancune ; elles s'embrassent même. Ce Russe aimait donc cette actrice. On le voyait tous les soirs à l'orchestre applaudir son adorée. On le vit constamment à cette place pendant les trois mois qu'elle joua un rôle d'homme dans je ne sais plus quel drame infiniment spirituel. Qu'il devait être heureux ! La jeune actrice était vraiment charmante en culotte de satin, en bas de soie, en justaucorps pincé, avec ses moustaches et ses regards de velours bleu en amande.

Vous croyez qu'il était heureux ?

Un jour, il quitte brusquement l'orchestre, la France, et laisse ces mots à son adorée :

« Mademoiselle,

« On m'avait dit en Russie que vous étiez la femme de Paris, par consé-
« quent de l'univers, qui saviez le mieux et le plus élégamment vous
« habiller. Personne, me disait-on, ne se drape comme vous dans un châle,
« personne ne pose plus adorablement son pied sur le pavé, aucune femme
« n'est aussi gracieuse dans une robe de satin.

« J'arrive à Paris, je me présente, vous m'accueillez. Votre porte m'est
« toujours ouverte, mais excepté le jour. Vos travaux, vos études com-
« mandent cette exception. Je ne puis donc vous voir que le soir et après
« le soir. Mais depuis trois mois, tous les soirs vous êtes en homme, et

« après le soir vous n'êtes en rien du tout, comme, du reste, tout le « monde.

« Je pars donc, mademoiselle, sans avoir pu vous voir dans le costume « de votre sexe, sous lequel on m'avait dit en Russie que vous étiez si « ravissante; et c'est pour cela que je pars. »

MORALITÉ DE LA FABLE.

Aucune. Je ne lui en trouve pas.

Parvenu à ce point de la route que nous nous sommes tracée, le découragement nous saisit. Nous avons déjà marché bien longtemps, et pourtant que ne nous reste-t-il pas à dire? Que d'intéressants épisodes, de portraits originaux, de peintures vraies et railleuses sont encore dans les limbes, et qu'une main habile aurait pu en tirer! Nous avions une chasse magnifique à faire sur la terre la plus féconde en gibier, et nous rapportons un moineau franc. Cet aveu ne part pas d'une fausse modestie, et nous le prouvons en nous accusant de n'avoir pas parlé de :

LA MAITRESSE DONT ON A PEUR.

Celle qui vous écrit :

« Monstre,

« Si vous vous mariez, je me jette à l'eau, je mange du vert-de-gris ou je « me précipite du haut des tours Notre-Dame. On ne se joue pas ainsi « d'une âme tendre et crédule.

« Anastasie. »

Anastasie a quelquefois quarante ans, et ce qu'il y a de plus affreux,

c'est qu'elle serait capable d'exécuter ses menaces. A Paris les passions n'ont pas d'âge.

Nous n'avons pas parlé non plus de :

LA MAITRESSE GRANDE DAME,

Qui vous renvoie, sous enveloppe parfumée, toutes vos lettres et vous redemande les siennes avec le sang-froid qu'elle apporte aux actes les plus ordinaires de la vie ; et qui, si elle vous aperçoit, trois mois après, dans le monde, se penche à l'oreille de sa voisine en lui disant : Est-ce que ce n'est pas monsieur un tel ? Aidez-moi donc à dire son nom !

J'ai passé sous silence :

LA MAITRESSE QU'ON A LA FAIBLESSE DE CHERCHER A REVOIR, APRÈS L'AVOIR QUITTÉE DEPUIS LONGTEMPS, AFIN DE SE DONNER LE PLAISIR DE S'ENTENDRE DIRE : COMME VOUS AVEZ GROSSI ! DIEU ! COMME VOUS AVEZ VIEILLI !

Pauvre femme dont vous avez célébré les yeux qui ont la patte-d'oie, dont vous avez loué le front qui maintenant miroite et tourne, par sa nuance, à la conserve d'ananas, dont vous avez admiré la poitrine, aujourd'hui ravinée comme par un torrent, dont vous avez admiré les beaux cheveux que couvre à cette heure un turban, taillé en forme de charlotte russe. Oh ! ne revoyez pas vos maîtresses, ne revoyez pas vos anciens portraits, ne revoyez pas..... ne revoyez rien.

Ai-je dit un seul mot de :

LA MAITRESSE ANGLAISE,

Démon cousu dans la peau d'un ange, rose du Bengale enragée, aimant quelqu'un plus que son mari, c'est vous ; aimant quelqu'un plus que vous, c'est elle (beaucoup de Françaises sont dans ce cas) ; aimant quelque chose

plus qu'elle, c'est sa réputation; aimant quelque chose beaucoup plus que sa réputation, c'est le thé vert coupé avec du thé russe.

De combien d'autres maîtresses encore ne faudrait-il pas parler avant d'arriver à la plus dangereuse de toutes, à celle qui n'a son amour ni dans la tête, ni dans le cœur, ni dans les yeux, mais dans son écritoire; à celle qui vous répond, quand vous lui dites : « Je t'aime! » par : « Quand ferez-« vous passer mon roman dans *la Presse* ou dans *le Siècle?* » A celle qui vous prend pour corriger ses fautes et que vous gardez pour vous mortifier des vôtres :

LA MAITRESSE BAS-BLEU!!!

LÉON GOZLAN.



CE QUE C'EST QUE L'AMOUR

ET SI L'ON S'AIME.

(Le 16 février de l'année 1845, vers deux heures de la journée, un homme jeune encore, bien vêtu et de bonne mine, dit-on, passait sur le pont Neuf au moment où la foule assemblée regardait avec épouvante les efforts désespérés que faisaient, pour résister à la mort, deux pauvres diables dont le bateau avait chaviré. Jugeant, sans doute, qu'il n'y avait pas de temps à perdre, le jeune homme sauta tout habillé par-dessus le pont, ramena sur la rive un des deux hommes qui étaient en péril, et, sans prendre le temps de respirer, se remit à l'eau pour achever sa tâche.

Déjà il avait saisi avec une adresse merveilleuse celui des deux hommes qui lui restait à sauver, et qui, à bout de résistance, ne luttait plus contre les flots; et déjà, aux acclamations de la multitude rassurée par son premier succès, il le poussait vers une barque de sauvetage qui arrivait enfin à leur secours, lorsque le malheureux qu'il arrachait à une mort certaine, s'étant, dans une dernière et subite convulsion de l'agonie, accroché à lui de façon à paralyser ses mouvements, l'entraina sous les flots, où ils disparurent tous les deux.

Les deux cadavres furent retrouvés quelques heures après. L'un, celui du batelier, fut

rendu à sa famille. L'autre, celui du jeune homme, fut déposé à la Morgue, où il resta exposé pendant les délais d'usage sans que personne vînt le réclamer.

Les recherches auxquelles se livre toujours la police en pareil cas furent infructueuses, et on ne trouva dans les vêtements de l'infortuné jeune homme qu'un petit portefeuille de chagrin noir dont on ne put tirer aucun indice. Dans une des poches de ce portefeuille se trouvait une lettre ou plutôt un billet sans adresse et sans signature, qui ne contenait que ces mots, écrits évidemment de la main d'une femme : « Demain, à deux heures. » Ce billet était daté du 15 février, et, selon toute probabilité, c'est en allant à ce rendez-vous que le courageux inconnu avait trouvé la mort.

Dans l'autre poche de ce portefeuille, se trouvaient quelques pages manuscrites, et ce sont ces pages que nous donnons aujourd'hui à nos lecteurs.)

CE QUE C'EST QUE L'AMOUR ; ET SI L'ON S'AIME.

Cette question ne paraîtra impertinente qu'aux gens qui n'ont jamais aimé, ou qui ne se sont jamais inquiétés de savoir ce qu'aimer voulait dire.

Mais celui qui a aimé, celui qui aime dans ce que ce mot emporte avec lui de doutes et de clartés, de grandeurs rêvées et de misères subies; celui qui a senti, ne fût-ce que pendant une heure, battre son cœur tout entier, celui enfin qui a eu le bonheur et le malheur d'aimer, suivant qu'il nous a été donné d'aimer ici-bas, celui-là, sans pouvoir la résoudre, pourra du moins la comprendre.

Ce que c'est que l'amour?

C'est une question qu'il faudrait faire à Dieu lui-même, parce que Dieu seul pourrait y répondre.

Ce que nous entendons, nous, par ce grand mot — Amour — c'est tout au plus si nous pourrions le dire.

Mais entre notre vérité humaine et la vérité pure, que d'abîmes, sans doute!

Si je ne me trompe, l'amour n'est rien ou presque rien de ce que nous le faisons, de ce que nous pouvons le faire, nous autres pauvres créatures que la mort n'a pas encore instruites. De l'amour, nous n'avons que le désir, que l'envie, que le besoin, mais non le pouvoir assurément.

Si l'amour était sur la terre, s'il était au milieu de nous, entre nous, la terre et nous nous serions parfaits. C'est sur la terre même que le bien se trouverait sans le mal, le soleil sans ombre et sans taches, la vie sans la mort; car, l'amour, c'est la perfection, et la perfection ne saurait avoir de terme.

Non, nous ne savons pas ce que c'est que l'amour, nous ne devons pas le savoir, nous ne le pouvons pas. Il est impossible que ce qui a un commencement et une fin, que ce qui naît et que ce qui meurt, sache ce que pourrait être l'amour, qui de son essence est éternel.

L'amour est au-dessus de nos têtes, — comme les astres. Nous ne voyons de lui qu'un peu de sa lumière, mais nous n'imaginons pas ce que peut être son foyer. Ce peu de chaleur qui nous vient d'en haut et qui suffit parfois à nous grandir, nains que nous sommes, ou à nous consumer, ce n'est encore qu'un souffle attiédi de l'amour divin.

L'amour? C'est à vous tous qui aimez à l'heure même où je parle, ou qui aimiez hier, que je le demande; à vous, quelles que soient vos forces, quel que soit celui que vous aimez, qui que vous soyez vous-même, l'amour, le connaissez-vous? Est-ce là aimer? et si c'est là aimer, n'est-ce donc que cela? Ce que vous donnez, est-ce tout ce qu'on peut vous demander? et ce qu'on vous rend, est-ce tout ce qu'il vous faut? Ce peu enfin, est-ce tout?

Quoi! vous souffrez, et vous répétez ce mot : J'aime. Quoi! dans le ciel de votre amour un nuage a passé, et vous croyez aimer?

Où est l'amour il n'y a point de nuages, point de douleurs.

Quoi! la passion vous agite, votre sang bouillonne, votre tête s'égare, votre âme est troublée et vous dites : — C'est de l'amour?

L'amour est fort, l'amour est tout-puissant, et ce qui est tout-puissant est calme.

Vous n'aimez pas.

Vous êtes aveugle? vous n'aimez pas. Ce n'est que dans vos fables que l'amour a besoin d'un bandeau ; l'amour, c'est l'intelligence, et l'intelligence, c'est la vue.

Mais, que dis-je? Vous êtes jaloux ; vous êtes furieux ; le soupçon vous déchire, la défiance est en vous, et vous criez : — C'est de l'amour!

Non, ce n'est pas de l'amour. L'amour ne crie pas, l'amour se tait, son silence se comprend et s'entend, c'est un chant intérieur que rien n'interrompt et qui ne finit pas. L'amour, c'est la certitude, c'est la foi ; — et la jalousie, c'est l'incrédulité et la haine, une haine qui attend, la pire des haines; vous voyez bien que vous n'aimez pas. Il faut être aussi petit que l'est un homme, pour qu'il nous soit pardonné d'avoir associé la haine à l'amour.

Descendons un peu.

Vous vous cachez? mais l'amour est brave, il est glorieux, et il n'est en un mot que là où est la liberté.

Vous fuyez, vous êtes coupable, que sais-je? criminel; mais là où il y a une faute il n'y a pas de véritable amour; l'amour ne peut être que l'innocence.

Descendons encore :

Vous vous quittez, vous vous dites au revoir; vous vivez et vous vous séparez. Non, vous n'aimez pas.

L'amour est une possession absolue, vous n'êtes pas possédé, vous ne possédez pas, vous n'êtes pas amoureux. Vous n'êtes tous qu'un troupeau

d'amants et de maîtresses, de femmes et de maris trompés tour à tour, des Orestes et des Hermiones, des héros de théâtre et de roman ; vous avez des passions dont on peut faire des livres, dont on ne peut faire que des livres, dont pas une ne peut remonter jusqu'à Dieu. L'amour n'est pas une passion, l'amour vient d'en haut, et toute passion est un fruit de la terre. Vous n'êtes que des hommes et que des femmes, et vous osez parler d'amour !

D'amour, il n'y en a pas entre vous, sachez-le bien, hélas ! et il ne peut pas y en avoir. Pour vous aimer, attendez que vous ayez cessé d'être parjures, perfides, égoïstes, indignes, faibles enfin ; attendez que vous soyez morts, espérez dans une autre vie, car, j'ai peur de le dire, il n'y a peut-être de sage en ce monde qu'un amour, celui de la mort, lequel n'est autre, après tout, que le désir d'une perfection inconnue, que le besoin d'une vie meilleure.

Et en attendant, soyez humble. L'humilité seule peut vous sauver. L'homme n'est peut-être quelque chose qu'à la condition qu'il s'aperçoive qu'il n'est rien.

N'élevez donc pas si haut vos idoles d'argile. Les dieux que vous faites, vos amours, ne sont que poussière.

Et dites-vous bien ceci : c'est que tant qu'il y aura forcément entre vous, en preuve de votre infirmité, des contrats, des serments, des actes, des précautions, des liens autres que ceux de votre conscience et de votre volonté, au lieu d'être des êtres qui s'aiment, vous ne serez que des fous, que des malades, que des ennemis sans cesse en garde les uns contre les autres.

Hélas ! qu'est-ce donc que nous sommes, si nous ne sommes pas même de force à nous aimer?

P.-J. STAHL.

LES PETITS MÉTIERS DE PARIS.

2e CATÉGORIE, — OU IL FAUT DU TOUPET.



Coloriste à tous crins
aspirant à une célébrité
quelconque.



Revue de Paris et de la Banlieue.
Rédacteur de n'importe quoi,
pour ou contre n'importe qui.



Prodige de la Chimie!!!
Fabricant de pommade
du Lion et du Chameau.





Homme aux plâtres.
50 kilos de célébrité sur
la tête.



« Achetez les gâteaux de Nanterre!
« Voyez, voyez, tout chauds!»
Depuis 3 heures en plein soleil.



« A la glace! à la fraîche!
« Qui veut boire? »
Depuis 3 heures en plein soleil.



Un Escarpe.
La vue est prise au moment où
l'escarpe se dispose à travailler.



Où le toupet n'est pas
nécessaire.



Sous-genre de l'Escarpe,
Marchand de chaînes
de sûreté.

BERTALL.

LES PETITS MÉTIERS DE PARIS.

3e CATÉGORIE, — OU IL FAUT DE LA VOIX.



Voilà le plaisir, mesdames! voilà le plai.....sir!



A quatre pour un sou les Anglais! quatre!



Chif.......fons à vendre! vieux habits, vieux chapeaux à vendre!



Ajhtez tes tattes, manchez tes tattes!



Allons, fleurissez-vous! un sou la botte.



Hareng qui glace! hareng nouveau.....au!



Où il ne faut qu'une voie.



Voyez tous les petits, tous les grands, tous les jolis car.... tons, mesdames! Cartons ronds, cartons carrés, cartons à champignons, cartons pour serrer chapeaux d'hommes et de dames! cartons de toute grandeur et de toute couleur! etc., etc.



Où il faut plusieurs voix.

DU VOILEMENT DE L'IMAGE DU CHRIST

DANS LES COURS DE JUSTICE.

La révélation la plus complète et la plus triste de notre époque, c'est le voilement de l'image du Christ dans les cours de justice.

Il ne s'agit pas, ici, de la divinité du Christ, mais de son *humanité*. Je laisse aux théologiens les questions que j'entends mal ou que je n'entends point. Ce n'est pas du Dieu fait homme que je parle; c'est de l'homme qui s'est fait Dieu par la vertu; c'est du promoteur de la vérité, du destructeur de l'esclavage, du martyr de la cause des pauvres et des infortunés de la terre, du fondateur des lois morales sur lesquelles la société repose depuis près de vingt siècles.

Il fallait peut-être changer cette image de place, et la mettre sous les yeux des juges au lieu de la laisser sous les yeux des accusés. Ce n'est pas une leçon inutile pour eux que l'emblème d'un innocent assassiné, dont le sang crie encore.

Si on a fait aux passions d'une foule aveugle et frénétique le sacrifice de ce grand emblème du plus haut dévouement dont le monde ait conservé la mémoire, si on lui a jeté comme une proie l'Évangile du sage et la croix du charpentier, quel sacrifice ne lui fera-t-on pas?

Il ne restera plus à l'homme de bien d'autre ressource que le précepte du Christ lui-même qui lui a commandé de se soumettre aux puissances. Il faudra qu'il vienne se prosterner devant la justice, et qu'il se perce le cœur.

CHARLES NODIER.

DES DÉCEPTIONS A PARIS.

—

A L'USAGE DES PROVINCIAUX.

La loterie et les jeux promettaient la fortune et ruinaient leurs dupes : on a supprimé les jeux et la loterie. Les promesses de Paris ne sont ni moins séduisantes ni moins trompeuses : je ne proposerai cependant pas de supprimer Paris; mais je veux signaler le danger.

Que de victimes je vois passer devant moi!

Un enfant a-t-il été couronné dans un collége communal par les mains de M. le sous-préfet, ses parents ne rêvent plus que Paris. Ils vont s'imposer les plus rudes privations : le lauréat ne peut pas, avec des dispositions si brillantes, continuer ses études dans une petite ville; il partira pour Paris; sa place est à Louis-le-Grand ou à Henri-Quatre, ou à l'institution Sainte-Barbe : il a eu un prix, et quel prix! Un prix de thème grec!... Heureuse famille! Quel avenir!

J'ai toujours regretté que, de mon temps, le thème grec ne fût pas inventé. Quoi de plus propre à former le jugement et à développer l'intelligence?

Notre écolier avait fini sa quatrième au collége communal; on le case en sixième au collége Royal. Le père se console; son fils aura tous les prix; son nom retentira sous les voûtes de la Sorbonne dans la solennité du concours général; il dînera chez le ministre! On sait que chaque classe compte environ soixante élèves, vingt qui travaillent, vingt qui font peu de chose

et vingt qui ne font rien : le lauréat se place d'emblée à la tête du dernier tiers et s'y soutient jusqu'en rhétorique.

O fallacieuses promesses de Paris et du thème grec !

Cependant le jeune provincial, grâce aux soins d'un entrepreneur à forfait, est reçu bachelier ès-lettres. Dans quelle carrière entrera-t-il? Sa famille n'a pas de parti pris; lui, pas de vocation arrêtée. Il a d'abord à faire son droit, et à le faire à Paris : là, les études sont infiniment plus fortes, là, aucune ressource ne manque à un sujet studieux et sage. En province l'étudiant n'a pour distractions que le café et le théâtre; mais à Paris, que de délassements sans danger! les cours de la Sorbonne, du collége de France, les lectures du soir dans les bibliothèques publiques, etc., etc. Décidément ses parents le laisseront à Paris; il y fera son droit, car le droit mène à tout. — Oui, bons parents, à tout, et particulièrement au Prado, à la Chaumière et au bal Mabille.

Son nom est inscrit sur les registres de l'école : sa volonté forte et persévérante fait l'espoir de sa famille; il passera sa thèse... avant l'expiration de la sixième année. Jusque-là il aura dépensé beaucoup d'argent (la dot de sa sœur, peut-être), et sa santé aura subi des atteintes périodiques, sans doute par l'excès du travail, à la fin de chaque carnaval. A présent il peut rentrer au foyer paternel, il est apte à polker, à culotter une pipe, à doubler la bille avec carambolage, et à se croiser les bras en disant : « J'ai fait mon droit : » locution où le pronom possessif indique presque toujours des prétentions très-mal fondées.

Un peintre a eu des succès dans le chef-lieu de son département : le portrait de monsieur le maire, placé dans la salle du conseil, a soutenu la comparaison avec une de ces mille copies du portrait du Roi, don unique fait à une ville mal pensante par la munificence ministérielle, sur la demande d'un député de l'opposition; deux comtesses et une marquise qu'il a rajeunies de dix ans, ont proclamé partout la délicatesse de sa touche et la sûreté de son pinceau; maintenant il se sent à l'étroit dans une ville de quinze mille âmes; il y étouffe. Paris reçoit le grand artiste.

Dans son atelier de la rue de l'Est, au sixième, il a composé un tableau; l'idée est neuve, l'allégorie ingénieuse : c'est la France, appuyée sur son épée, qui appelle les Arts, le Commerce, l'Agriculture et l'Industrie.

L'exposition approche. Il ne voit, pendant ses nuits agitées, que médailles d'or, croix d'honneur et couronnes. Enfin le salon est ouvert... Son tableau n'a pas été admis!... Évidemment c'est M. Guizot qui l'a fait refuser, à cause de l'épée.

Après vingt autres déceptions, le pauvre peintre change de genre : dans sa ville natale il vivait honoré et faisait des portraits; à Paris il vivra ignoré et fera des enseignes.

Le journal du département de *** s'est enrichi longtemps de charades, d'énigmes, de logogriphes signés P., *homme de lettres;* plus tard monsieur P. signa le compte rendu des pièces jouées par une troupe ambulante qui cultivait, avec le même succès, la tragédie, la comédie, l'opéra, le vaudeville et le mélodrame; plus tard encore parurent des articles qui traitaient *ex-professo* de matières d'intérêt local, de la direction à donner à un chemin, des remèdes à administrer dans une épizootie, etc. Puis la politique fut abordée; enfin, après le vote de la loi sur la chasse, monsieur P. discuta dans six colonnes la question de savoir si la chambre des députés avait eu raison de déclarer que la caille n'est pas un oiseau de passage, ou si la chambre des pairs avait eu tort de déclarer le contraire. La ponte en France était un argument puissant en faveur du palais Bourbon, mais le palais du Luxembourg avait pour lui le voyage d'Afrique. La conclusion de monsieur P. fut qu'en France comme en Afrique la caille n'est pas un oiseau sédentaire. Cet article, très-fort de logique, fit beaucoup d'honneur à monsieur P. : il était désormais classé parmi nos publicistes. Paris réclamait son talent. J. J. reçoit du journal des *Débats* douze mille francs par an pour un feuilleton par semaine, notre homme de lettres se sent en fonds pour en écrire deux et trois : la position sera belle. Il quitte donc ses cent cinquante abonnés et vient dans la grande ville offrir sa plume à tous les directeurs, rédacteurs en chef, propriétaires et actionnaires de nos trois cents feuilles quotidiennes ou périodiques. Hélas! toutes les places sont prises : là, comme dans l'enregistrement, il y a des surnuméraires, des aspirants au surnumérariat, et même des aspirants à l'aspirance.

Regardez cette jeune fille au teint pâle, à l'œil languissant, dont la mise sans élégance, mais non sans recherche, est bizarre et pourtant honnête. C'est une muse : elle rêve; elle cherche une rime. Longtemps elle

a chanté dans sa petite ville les fleurs, le rouge-gorge et les pleurs de l'aurore, aux applaudissements de tous les beaux esprits du lieu; puis un jour, ses deux cents pages terminées, elle a dit à sa mère : « Partons pour Paris. » La mère a vu au front de sa fille une brillante auréole, et toutes deux, légères du vil métal dont s'occupe le vulgaire, sont venues où les appelait la gloire. Le précieux manuscrit est présenté au libraire : *Mes Insomnies*, par ***.

« Les vers ne se vendent pas, madame.

— Monsieur, c'est un genre qui...

— Je le crois, mais on n'aime plus que les romans en dix volumes.

— Refusez-vous d'imprimer mon ouvrage, monsieur?

— Comment l'entendez-vous, madame?

— Je voudrais qu'il fût tiré à deux mille exemplaires.

— Alors, en n'y mettant pas de luxe, cela vous coûtera deux mille francs. »

Voilà comment Paris reçoit les muses.

Parlerai-je d'une autre jeune fille à qui les succès de Rachel ont tourné la tête? Eh! qui ne sait pas qu'à Paris il y a toujours, dans les loges de portières, quinze cents actrices en expectative? De l'ouvrier, que l'appât d'un triple salaire y attire, mais trop souvent au profit du marchand de vin et d'autres industriels des deux sexes? De mille dupes enfin de tous les états et de tous les rangs?

Ah! restez, jeunes filles, restez dans vos provinces; donnez des leçons à cinquante centimes le cachet, cousez, brodez, faites des vers, soyez incomprises, mais ne venez pas à Paris, vous n'y trouverez que la misère, ou ce luxe fils de la honte et qui mène à l'hôpital.

Jeunes gens, restez dans vos provinces : là, mieux qu'à Paris, il y a place pour le travail et l'intelligence. La plus sûre, la plus morale de toutes les professions, l'agriculture, vous appelle : fécondez le champ paternel ou le champ d'autrui, donnez l'exemple aux fermiers voisins, introduisez des cultures nouvelles, des instruments perfectionnés; la terre, qui n'est jamais ingrate, paiera vos labeurs, et, citoyens utiles, vous trouverez dans la plus noble des occupations l'aisance et le bonheur.

On me répond que Paris est le séjour des esprits d'élite, et que les dia-

mants ne brillent pas dans l'ombre. Sans doute; mais les diamants sont rares; les esprits d'élite ne le sont pas moins; et je dis qu'il y a plus de folie que de courage à lancer sa barque sur une mer si féconde en naufrages.

Où ne rencontrons-nous pas ce désir mal avisé, cette sotte fureur de se produire sur un plus grand théâtre? J'en trouve un nouvel exemple dans la fable suivante, que je tiens d'un ami, premier interprète du Roi pour les langues orientales et professeur au collége de France. Il vous la contera en bonne prose turque, arabe ou persane, à votre choix; mais, pour ceux qui préféreraient le français, j'ai essayé de la mettre en vers.

LE CHANGEMENT DE THÉATRE.

FABLE.

Tout seul dans son étuve, un baigneur musulman
Se mit à réciter des versets du Coran;
Sa voix tonne en roulant sous la voûte sonore :
« Comme on a, se dit-il, des talents qu'on ignore!
Quelle puissance de poumons!
Je veux m'en faire honneur : les biens qu'Allah nous donn
Ne sont utiles à personne
Quand au public nous les cachons. »
Dès le soir, à l'heure marquée
Par la loi sainte, à l'heure où les imans
Pour la prière appellent les croyants,
Notre homme, le premier, paraît sur la mosquée,
Et de sa voix bien loin croit lancer les éclats :
On l'entend à peine à vingt pas.

De ce bon musulman que l'erreur est commune!
Tel, pour avoir, dans son salon,
Parlé très-haut, se croit un Cicéron,
Et balbutie à la tribune.

S. LAVALETTE.

LES EXPOSITIONS AU LOUVRE.

AVANT.



Dernier jour de réception des tableaux.

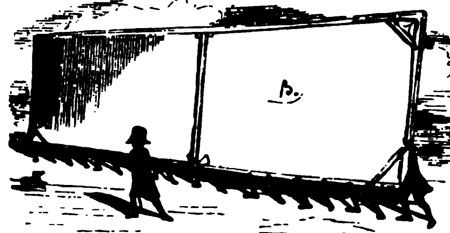


Tableau du genre historique, en route vers le salon.

PENDANT.



Prristi ! comme c'est fait tout d'même, qu'on dirait d'un vrai tambour!



Tiens, papa, dada ! Maman, toutou !



Comme c'est touché ! comme c'est tripoté! Quelle pâte !



Vois-tu, pour faire dans ce ton-là, ma vieille, prenez du bleu de Prusse et du vermillon, frottez avec ou sans la machine à modeler, — et encadrez.



Enfin, qu'aimes-tu le mieux, au salon, mon ami? — Ces banquettes.



Un Feuilletoniste. Que de pauvretés ! Hors mon ami Croutard, point d'idées, point de dessin, point de couleur.
Un Artiste. Tais-toi, bourrrrrrgeois!

BERTALL

LES EXPOSITIONS AU LOUVRE.

PENDANT.



— Tiens, regarde ton petit papa, ma niniche.
— Ah! qu'il est laid!



Une dame qui doit se faire peindre l'année prochaine.
Dieu! comme les portraits de femmes « sont laids cette année! »



Allons, allons, Messieurs, on ferme!

APRÈS.



Monsieur Oscar Patouillet, ayant peu réussi dans le genre religieux, se lance dans la peinture monumentale.



Gueux de public! c'était pourtant vraiment touché.



C'est bien vu, bien entendu, personne ne dit mot. — Adjugé. L'auteur porte sa toile à réimprimer.



Pour être peintre, il faut de la conviction et des couleurs.



Quel sujet choisir? une sainte famille, un combat de taureaux ou un bal masqué?



Pour réussir dans les arts, il faut un travail soutenu.

LES MÈRES DE FAMILLE

DANS LE BEAU MONDE.

« Quelle est donc cette grosse femme qui danse? demandai-je au Parisien qui me pilotait pour la première fois à travers le bal.

— C'est ma tante, me dit-il, une personne très-gaie, très-jeune, et, comme vous le voyez à ses diamants, très-riche. »

Très-riche, très-gaie, cela se peut, pensai-je; mais très-jeune, cela ne se peut pas. Je la regardais tout ébahi, et, ne pouvant découvrir nulle trace de sa jeunesse, je me hasardai à demander le compte de ses années.

« Voilà une sotte question, répondit Arthur, riant de ma balourdise. J'hérite de ma tante, mon cher, je ne dis point son âge. » Et voyant que je ne comprenais pas, il ajouta : « Je n'ai pas envie d'être déshérité. Mais venez, que je vous présente à ma mère. Elle a été très-liée autrefois avec la vôtre, et elle aura du plaisir à vous voir. »

Je suivis Arthur, et auprès d'un buisson de camélias, nous trouvâmes deux jeunes personnes assises au milieu d'un groupe de papillons mâles plus ou moins légers. Arthur me présenta à la plus jeune, du moins à celle qui me parut telle au premier coup d'œil; car elle était la mieux mise, la plus pimpante, la plus avenante et la plus courtisée des deux. J'étais encore étourdi par les lumières et la musique, par mon début dans le monde de la capitale, par la crainte d'y paraître gauche et provincial; et précisément je l'étais à faire plaisir, car je n'entendis pas le compliment de présentation qu'Arthur débita en me poussant par les épaules vers cette dame éblouissante, et il me fallut bien cinq minutes pour me remettre du regard à la fois provoquant et railleur que ses beaux yeux noirs attachèrent

sur moi. Elle me parlait, elle me questionnait, et je répondais à tort et à travers, ne pouvant surmonter mon trouble. Enfin, je parvins à comprendre qu'elle me demandait si je ne dansais point; et comme je m'en défendais : « Il danse tout comme un autre, dit Arthur, mais il n'ose pas encore se lancer.

— Bah! il n'est que le premier pas qui coûte, riposta la dame; il faut vaincre cette timidité. Je gage que vous n'osez engager personne? Eh bien, je veux vous tirer de cet embarras, et vous jeter dans la mêlée. Venez valser avec moi. Donnez-moi le bras... pas comme cela.. passez votre bras ainsi autour de moi... sans roideur, ne chiffonnez pas mes dentelles, c'est bien! Vous vous formerez... Attendez la ritournelle, suivez mes mouvements... voici... partons! »

Et elle m'emporta dans le tourbillon, légère comme une sylphide, hardie comme un fantassin, solide au milieu des heurts de la danse, comme une citadelle sous le canon.

Je sautillais et tournais d'abord comme dans un rêve. Toute ma préoccupation était de ne point tomber avec ma danseuse, de ne pas la chiffonner, de ne pas manquer la mesure. Peu à peu, voyant que je m'en tirais aussi bien qu'un autre, c'est-à-dire que ces Parisiens valsaient tous aussi mal que moi, je me tranquillisai, je pris de l'aplomb. J'en vins à regarder celle que je tenais dans mes bras, et à m'apercevoir que cette brillante poupée, un peu serrée dans son corsage, un peu essoufflée, enlaidissait à vue d'œil, à chaque tour de valse. Son début avait été brillant, mais elle ne soutenait pas la fatigue; ses yeux se creusaient, son teint se marbrait, et, puisqu'il faut le dire, elle me paraissait de moins en moins jeune et légère. J'eus quelque peine à la ramener à sa place, et quand je voulus lui adresser des paroles agréables pour la remercier de m'avoir déniaisé à la danse, je ne trouvai que des épithètes si gauches et si froidement respectueuses, qu'elle parut ne pas les entendre.

« Ah çà, dis-je à mon ami Arthur, quelle est donc cette dame que je viens de faire valser?

— Belle demande! as-tu perdu l'esprit? je viens de te présenter à elle.

— Mais cela ne m'apprend rien.

— Eh! distrait que vous êtes, c'est ma mère! répondit-il, impatienté.

— Ta mère!... répétais-je, consterné de ma sottise. Pardon! J'ai cru que c'était ta sœur.

— Charmant! Il a pris alors ma sœur pour ma mère! Mon cher, n'allez pas, en vous trompant ainsi, débiter aux jeunes personnes le compliment de Thomas Diafoirus.

— Ta mère! repris-je sans faire attention à ses moqueries. Elle danse bien... mais quel âge a-t-elle donc?

— Ah! encore? c'en est trop, vous vous ferez chasser de partout, si vous vous obstinez ainsi à savoir l'âge des femmes.

— Mais ceci est un compliment naïf dont madame votre mère ne devrait pas me savoir mauvais gré; à sa parure, à sa taille, à son entrain, je l'ai prise pour une jeune personne, et je ne puis me persuader qu'elle soit d'âge à être votre mère.

— Allons, dit Arthur en riant, ces provinciaux si simples ont le don de se faire pardonner. Ne soyez pourtant pas trop galant avec ma mère, je vous le conseille. Elle est fort railleuse, et d'ailleurs il serait du plus mauvais goût, au fond, de venir s'émerveiller de ce qu'une mère danse encore. Tenez, voyez, est-ce que toutes les mères ne dansent pas? c'est de leur âge!

— Les femmes se marient donc bien jeunes, ici, pour avoir de si grands enfants?

— Pas plus qu'ailleurs. Mais abandonne donc cette idée fixe, mon garçon, et sache qu'après trente ans, les femmes de Paris n'ont pas d'âge, par la raison qu'elles ne vieillissent plus. C'est la dernière des grossièretés que de s'enquérir, comme tu fais, du chiffre de leurs années. Si je te disais que je ne sais pas l'âge de ma mère?

— Je ne le croirais pas.

— Et pourtant, je l'ignore. Je suis un fils trop bien né, et un garçon trop bien élevé pour lui avoir jamais fait une pareille question. »

Je marchais de surprise en surprise. Je me rapprochai de la sœur d'Arthur, et je persistai à trouver qu'au premier abord elle paraissait moins jeune que sa mère. C'était une fille d'environ vingt-cinq ans qu'on avait oublié de marier, et qui en était maussade. Elle était mal mise, soit qu'elle manquât de goût, soit qu'on ne fît pas pour sa toilette les dépenses nécessaires. Dans les deux cas, sa mère avait un tort grave envers elle : celui

de ne pas chercher à la faire valoir. Elle n'était pas coquette, peut-être par esprit de réaction contre l'air évaporé de sa mère. On ne s'occupait guère d'elle, on la faisait peu danser. Sa tante, la grosse tante dont Arthur prétendait hériter, et qui dansait avec une sorte de rage, venait de temps en temps lui servir de chaperon, lorsque la mère dansait, et, impatiente d'en faire autant, lui amenait quelques recrues auxquelles cette politesse était imposée. Je fus bientôt désigné pour remplir cette fonction; je m'en acquittai avec une résignation plus volontaire que les autres. Cette fille n'était point laide, elle n'était que gauche et froide. Cependant elle s'enhardit et s'anima un peu avec moi. Elle en vint à me dire que le monde l'ennuyait, que le bal était son supplice. Je compris qu'elle y venait malgré elle pour accompagner sa mère, et que le rôle de mère, c'était elle qui le remplissait auprès de l'auteur de ses jours. Elle était condamnée à servir de prétexte. Le père d'Arthur, qui avait les goûts de l'âge que le temps lui avait fait, se soumettait à courir le monde, ou à rester seul au coin du feu, lorsque madame lui avait dit : « Quand on a une fille à marier, il faut bien la conduire au bal. » En attendant, la fille ne se mariait pas. Le père bâillait, et la mère dansait.

Je fis danser plusieurs fois cette pauvre demoiselle. Dans un bal de province, cela l'aurait compromise, et ses parents m'eussent fait la leçon. Mais à Paris, bien loin de là, on m'en sut le meilleur gré, et la demoiselle ne prit pas ce joli air de prude qui commence, dans une petite ville, tout roman sentimental entre jeunes gens. Cela me donna le droit de m'asseoir ensuite à ses côtés et de causer avec elle, tandis que ses deux matrones échangeaient de folâtres propos et de charmantes minauderies avec leurs adorateurs.

Notre causerie, à nous, ne fut point légère; mademoiselle Emma avait du jugement, trop de jugement : cela lui donnait de la malice, bien que son caractère ne fût point gai. Ma simplicité lui inspirait de la confiance. Elle en vint donc à m'instruire de ce qui faisait le sujet de mon étonnement depuis le commencement du bal; et sans que je hasardasse beaucoup de questions, elle fut pour moi un cicerone plus complaisant que son frère.

« Vous êtes émerveillé de voir ma grosse tante se trémousser si joyeusement, me disait-elle; ce n'est rien : elle n'a que quarante-cinq ans, c'est

une jeune personne. Son embonpoint la désole parce qu'il la vieillit. Ma mère est bien mieux conservée, n'est-ce pas? Pourtant j'ai une sœur aînée qui a des enfants, et maman est grand'mère depuis quelques années. Je ne sais pas son âge au juste. Mais, en la supposant mariée très-jeune, je suis assurée qu'elle a tout au moins cinquante ans.

— C'est merveilleux ! m'écriai-je. Ah ! mon Dieu ! quand je compare ma pauvre mère, avec ses grands bonnets, ses grands souliers, ses grandes aiguilles à tricoter et ses lunettes, à la quantité de dames du même âge que je vois ici en manches courtes, en souliers de satin, avec des fleurs dans les cheveux et des jeunes gens au bras, je crois faire un rêve.

— C'est peut-être un cauchemar? reprit la méchante Emma; ma mère a été si prodigieusement belle qu'elle semble avoir conservé le droit de le paraître toujours. Mais ma tante est moins excusable de se décolleter à ce point, et de livrer à tous les regards le douloureux spectacle de son obésité.»

Je me retournai involontairement et me trouvai effleurant à mon insu deux omoplates si rebondies qu'il me fallut regarder le chignon fleuri de la tante pour me convaincre que je la voyais de dos. Ce luxe de santé me causa une épouvante réelle, et mademoiselle Emma s'aperçut de ma pâleur. « Ceci n'est rien, me dit-elle en souriant (et le plaisir de la moquerie donna un instant à son regard le feu que l'amour ne lui avait jamais communiqué). Regardez devant vous, comptez les jeunes filles et les jolies femmes. Comptez les femmes sur le retour, les laides, qui n'ont point d'âge, et complétez la série avec les vieilles, les bossues, ou peu s'en faut, les mères, les aïeules, les grand'tantes, et vous verrez que la majorité dans les bals, la prédominance dans le monde, appartiennent à la décrépitude et à la laideur.

— Oh ! c'est un cauchemar en effet ! m'écriai-je. Et ce qui me scandalise le plus, c'est le luxe effréné de la toilette sur ces phantasmes échevelés. Jamais la laideur ne m'avait paru si repoussante qu'aujourd'hui. Jusqu'à présent je la plaignais. J'avais même pour elle une sorte de commisération respectueuse. Une femme sans jeunesse ou sans beauté, c'est quelque chose qu'il faut chercher à estimer afin de lui pouvoir offrir un dédommagement. Mais cette vieillesse parée, cette laideur arrogante, ces rides qui grimacent pour sourire voluptueusement, ces lourdes odalisques surannées qui écra-

sent leurs frêles cavaliers, ces squelettes couverts de diamants, qui semblent craquer comme s'ils allaient retomber en poussière, ces faux cheveux, ces fausses dents, ces fausses tailles, tous ces faux appas et ces faux airs, c'est horrible à voir, c'est la danse macabre ! »

Un vieux ami de la famille d'Arthur s'était approché de nous, il entendit mes dernières paroles. C'était un peintre assez distingué, et un homme d'esprit. « Jeune homme, me dit-il en s'asseyant auprès de moi, votre indignation me plaît, bien qu'elle ne soulage point la mienne propre. Êtes-vous poëte ? êtes-vous artiste ? Ah ! si vous êtes l'un ou l'autre, que venez-vous faire ici ? Fuyez ! car vous vous habitueriez peut-être à cet abominable renversement des lois de la nature. Et la première loi de la nature, c'est l'harmonie ; l'harmonie, c'est la beauté. Oui, la beauté est partout, lorsqu'elle est à sa place et qu'elle ne cherche pas à s'écarter de ses convenances naturelles. La vieillesse est belle aussi, lorsqu'elle ne veut pas simuler et grimacer la jeunesse. Quoi de plus auguste que la noble tête chauve d'un vieillard calme et digne ? Regardez ces vieux fats en perruque, et sachez bien que si on me les laissait coiffer et habiller à mon gré, et leur imposer aussi d'autres habitudes de physionomie, j'en pourrais faire de beaux modèles. Tels que vous les voyez là, ce sont de hideuses caricatures. Hélas ! où donc s'est réfugié le goût, la pure notion des règles premières, et faut-il dire même le simple bon sens ? Je ne parle pas seulement des costumes de notre époque ; celui des hommes est ce qu'il y a de plus triste, de plus ridicule, de plus disgracieux et de plus incommode au monde. Ce noir, c'est un signe de deuil qui serre le cœur.

« Le costume des femmes est heureux et pourrait être beau dans ce moment-ci. Mais peu de femmes n'ont pas le don de savoir ce qui leur sied. Voyez ici, vous en compterez à peine trois sur quarante qui soient ajustées convenablement, et qui sachent tirer parti de ce que la mode leur permet. Le goût du riche remplace le goût du beau chez la plupart. C'est comme dans tous les arts, comme dans tous les systèmes d'ornementation. Ce qui prévaut aujourd'hui, c'est le *coûteux* pour les riches prodigues, le *voyant* pour les riches avares, le *simple* et le *beau* pour personne. Eh quoi ! nos femmes de Paris n'ont-elles pas sous les yeux des types monstrueux bien faits pour leur inspirer l'horreur du laid ?...

— Oh ! ces vieilles Anglaises, chargées de plumes et de diamants? m'écriai-je, ces chevaux de l'Apocalypse si fantastiquement enharnachés ?

— Vous pouvez en parler, reprit-il, vous en voyez là quelques-unes peut-être. Pour moi, j'ai le don de ne les point apercevoir. Quand je présume qu'elles sont là, par un effort de ma volonté je me les rends invisibles.

— En vérité ? dit mademoiselle Emma en riant ; oh ! pourtant il est impossible que vous n'aperceviez point la colossale lady ***. La voilà qui vous marche sur les pieds, et si vous ne la voyez pas, vous pouvez sentir du moins le poids de cette gigantesque personne. Cinq pieds et demi de haut, quatre de pourtour, un panache de corbillard, des dentelles qui valent trois mille francs le mètre, et qui ont jauni sur trois générations de douairières, un corsage en forme de guérite, des dents qui descendent jusqu'au menton, un menton hérissé de barbe grise, et pour s'harmoniser avec tout cela, une jolie petite perruque blond-clair avec de mignonnes boucles à l'enfant. Regardez donc, c'est la perle des trois royaumes.

— Mon imagination s'égaie à ce portrait, repartit le peintre en détournant la tête, mais l'imagination ne peut rien créer d'aussi laid que certaines réalités ; c'est pourquoi, dût cette grande dame me marcher sur le corps, je ne la regarderais pas.

— Vous disiez pourtant, repris-je, que la nature ne faisait rien de laid, ce me semble ?

— La nature ne fait rien de si laid que l'art ne puisse l'embellir ou l'enlaidir encore ; c'est selon l'artiste. Tout être humain est l'artiste de sa propre personne au moral et au physique. Il en tire bon ou mauvais parti, selon qu'il est dans le vrai ou dans le faux. Pourquoi tant de femmes et même d'hommes maniérés? c'est qu'il y a là une fausse notion de soi-même. J'ai dit que le beau, c'était l'harmonie, et que, comme l'harmonie présidait aux lois de la nature, le beau était dans la nature. Quand nous troublons cette harmonie naturelle, nous produisons le laid, et la nature semble alors nous seconder, tant elle persiste à maintenir ce qui est sa règle et ce qui produit le contraste. Nous l'accusons alors, et c'est nous qui sommes des insensés et des coupables. Comprenez-vous, mademoiselle?

— C'est un peu abstrait pour moi, je l'avoue, répondit Emma.

— Je m'expliquerai par un exemple, dit l'artiste, par l'exemple même de ce qui donne lieu à nos réflexions sur cette matière. Je vous disais en commençant : il n'y a rien de laid dans la nature. Prenons la nature humaine pour nous renfermer dans un seul fait. On est convenu de dire qu'il est affreux de vieillir, parce que la vieillesse est laide. En conséquence la femme fait arracher ses cheveux blancs ou elle les teint ; elle se farde pour cacher ses rides, ou du moins elle cherche dans le reflet trompeur des étoffes brillantes à répandre de l'éclat sur sa face décolorée. Pour ne pas faire une longue énumération des artifices de la toilette, je me bornerai là, et je dirai qu'en s'efforçant de faire disparaître les signes de la vieillesse, on les rend plus persistants et plus implacables. La nature s'obstine, la vieillesse s'acharne, le front paraît plus ridé, et la face plus anguleuse sous cette chevelure dont le ton emprunté est en désaccord avec l'âge réel et ineffaçable. Les couleurs fraîches et vives des étoffes, les fleurs, les diamants sur la peau, tout ce qui brille et attire le regard, flétrit d'autant plus ce qui est déjà flétri. Et puis, outre l'effet physique, la pensée ne saurait être étrangère à l'impression perçue par nos yeux. Notre jugement est choqué de cette anomalie. Pourquoi, nous disons-nous instinctivement, cette lutte contre les lois divines ? Pourquoi parer ce corps comme s'il pouvait inspirer la volupté ? Que ne se contente-t-on de la majesté de l'âge et du respect qu'elle impose ? Des fleurs sur ces têtes chauves ou blanchies ! Quelle ironie ! quelle profanation !

« Eh bien, cette horreur que la vieillesse fardée répand autour d'elle ferait place à des sentiments plus doux et plus flatteurs, si elle n'essayait plus de transgresser les lois de la nature. Il y a une toilette, il y a une parure pour les vieillards des deux sexes. Voyez certains portraits des anciens maîtres, certains hommes à barbe blanche de Rembrandt, certaines matrones de Van Dyck, avec leur long corsage de soie ou de velours noir, leurs coiffes blanches, leurs fraises, ou leurs guimpes austères, leur grand et noble front découvert et imposant, leurs longues mains vénérables, leurs lourds et riches chapelets, ces bijoux qui rehaussent la robe de cérémonie sans lui ôter son aspect rigide. Je ne prétends point qu'il faille chercher l'excentricité en copiant servilement ces modes du temps passé. Toute prétention d'originalité serait messéante à la vieillesse. Mais des mœurs sages et des

habitudes de logique répandraient dans la société des usages analogues, et bientôt le bon sens public créerait un costume pour chaque âge de la vie, au lieu d'en créer pour distinguer les castes, comme on l'a fait trop longtemps. Que l'on me charge d'inventer celui des vieillards, moi qui suis de cette catégorie, et l'on verra que je rendrai beaux beaucoup de ces personnages qui ne peuvent servir aujourd'hui de type qu'à la caricature. Et moi, tout le premier, qui suis forcé, sous peine de me singulariser et de manquer aux bienséances, d'être là avec un habit étriqué, une chaussure qui me gêne, une cravate qui accuse l'angle aigu de mon menton, et un col de chemise qui ramasse mes rides, vous me verriez avec une belle robe noire, ou un manteau ample et digne, une barbe vénérable, des pantoufles ou des bottines fourrées, tout un vêtement qui répondrait à mon air naturel, à la pesanteur de ma démarche, à mon besoin d'aise et de gravité. Et alors, ma chère Emma, vous diriez peut-être : voilà un beau vieillard; au lieu que vous êtes forcée de dire, en me voyant dans des habits pareils à ceux de mon petit-fils : ah ! le vilain vieux !

— Je vous trouve trop sincère pour vous-même et pour les autres, dit Emma, après avoir ri de son aimable discours. Jugez donc quelle révolution, quelle fureur chez les femmes, si on les obligeait d'accuser leur âge en prenant à cinquante ans le costume qui conviendrait aux octogénaires.

— Cela les rajeunirait, je vous le jure, reprit-il. D'ailleurs on pourrait inventer un costume différent pour chaque vingt ans de la vie. Laissez-moi vous dire en passant que les femmes font un sot calcul en cachant mystérieusement le jour de leur naissance. Quand il est bien constaté par quelque indiscrétion (toujours inévitable) que vous avez menti sur ce point, ne fut-ce que d'une année, voilà que la malignité des gens vous en donne à pleines mains : Oui-da, trente ans ! se dit-on... c'est bien plutôt quarante. Elle a l'air d'en avoir cinquante, dit un autre. Et un plaisant ajoutera : peut-être cent ! Que sait-on d'une femme si habile à tout déguiser en elle ? Il me semble que si j'étais femme, je serais plus flattée de paraître très-bien conservée à quarante ans, que très-flétrie à trente. Je sais bien que quand j'entends dire d'une femme qu'elle n'avoue plus son âge, je la suppose tout d'abord vieille, et très-vieille.

— En cela, je pense comme vous, dis-je à mon tour ; mais reparlez-nous

de vos costumes. Vous ne changeriez pas celui que portent aujourd'hui les jeunes personnes?

— Je vous demande bien pardon, reprit-il, je le trouve beaucoup trop simple; en comparaison de celui de leurs mères qui est si luxueux, il est révoltant de mesquinerie. Je trouve, par exemple, que la toilette d'Emma est celle d'un enfant, et je voudrais qu'à partir de quinze ans elle eût été plus parée qu'elle ne l'est. Est-ce qu'on veut déjà la rajeunir? Elle n'en a pas besoin. C'est l'usage, dit-on, c'est de bon goût; la simplicité sied à la pudeur du jeune âge : je le veux bien, mais ne sied-elle donc pas aussi à la dignité maternelle? Puis, l'on dit aux jeunes personnes pour les consoler : Nous avons besoin d'art, nous autres, et vous, vous êtes assez parées par vos grâces naturelles. Étrange exemple, étrange profession de pudeur et de morale! et quel contre-sens pour les yeux de l'artiste! Voici une matrone resplendissante d'atours, et sa fille, belle et charmante, en habit de première communion, presque en costume de nonne! Et pour qui donc les fleurs et les diamants, les riches étoffes et tous les trésors de l'art et de la nature, si ce n'est pour orner la beauté? Si vous faites l'éloge de la chasteté simple et modeste, n'est-elle donc faite que pour les vierges? Pourquoi vous dépossédez-vous si fièrement du seul charme qui pourrait vous embellir encore? Vous voulez paraître jeunes, et vous vous faites immodestes? Calcul bizarre, énigme insoluble! La femme, pensent certaines effrontées, doit être comme la fleur qui montre son sein à mesure qu'elle s'épanouit. Mais elles ne savent donc pas que la femme ne passe pas, comme la rose, de la beauté à la mort! Elle a le bonheur de conserver en elle, après la perte de son éclat, un parfum plus durable que celui des roses. »

Le bal finissait. La mère et la tante d'Emma restèrent des dernières. Elles allaient s'égayant et s'enhardissant à mesure que l'excitation et la fatigue les enlaidissaient davantage. Emma était de bonne humeur parce qu'elle avait entendu jeter l'anathème sur leur folie. Le vieux artiste parti, elle s'entretint encore avec moi, et devint si amère et si vindicative en paroles, que je m'éloignai d'elle attristé profondément. Mauvaises mères, mauvaises filles! Est-ce donc là le monde? me disais-je.

GEORGE SAND.

SUR LA PAUVRETÉ VOLONTAIRE

DES GENS RICHES.

Au temps des culottes courtes, certains hommes cagneux ou rachitiques imaginèrent un jour qu'il serait très-important pour eux de trouver un moyen de cacher leurs jambes.

Mais les cacher, tandis que les hommes bien faits continueraient à montrer les leurs, cela ne les eût avancés à rien. Sous prétexte de *mode*, ils amenèrent tout le monde à quitter la culotte courte pour le pantalon.

Les premières femmes qui portèrent des corsets étaient nécessairement des femmes déjetées, contrefaites ou minées par le temps. Cela remettait certaines choses à leur place, et en suppléait quelques autres.

Mais le fin fut d'amener à mettre ces cilices les femmes qui n'en avaient pas besoin, et de déclarer *inconvenantes* les tentatives de celles qui refusent de s'y soumettre, et qui, au bout de quelque temps, ne peuvent plus en réalité les quitter.

Cela était aussi difficile à amener que si l'on avait publié la chose en ces termes : « De par la mode, les femmes qui ne sont ni bossues ni contrefaites cesseront de manifester cet avantage, et s'arrangeront de manière à ressembler entièrement à celles qui le sont.

« Les hommes qui ont la jambe bien faite feront semblant d'être crochus, cagneux et bancals, pour ne pas humilier plus longtemps la majorité de la nation. »

Il en est de même du costume et des habitudes que se sont laissé imposer les gens riches.

Pour rendre plus facile de paraître riches à ceux qui ne le sont pas, ils ont consenti à ne le paraître pas eux-mêmes.

Ils ont adopté les habits de drap de couleur sombre, les pantalons et les bottes.

Ils ne se sont plus permis que des luxes timides, faciles à atteindre ou à contrefaire.

Les bottes vernies, dont tout commis marchand se régale le dimanche pour cinquante centimes, et les gants jaunes, qui coûtent cinquante sous, et dont on trouve le semblant pour vingt-neuf sous et même au-dessous.

Les cigares à cinq sous, que tel employé de ministère se contente de porter à la bouche sans le fumer, qu'il allume dans les grandes occasions quand les spectateurs sont nombreux et gens comme il faut, et qu'il éteint au coin de la première rue.

Si les gens riches mettaient des souliers de velours, il n'y aurait pas moyen de faire comme eux, parce que la première paire de souliers de velours reviendrait à l'imitateur à huit ou dix mille francs, attendu qu'il est juste d'y comprendre le prix de la voiture et des chevaux, sans lesquels il n'y a pas moyen de porter des souliers de velours.

Si au lieu de cigares à cinq sous, puisqu'ils veulent absolument fumer, ils avaient des pipes d'une grande richesse,

Ou la pipe turque, dont le bouquin d'ambre peut valoir cinquante francs, et que l'on peut encore enrichir de brillants émaux,

Ou la pipe allemande ornée de peintures précieuses,

La grande pipe de cerisier ou de jasmin, ou le nargilhè, dans lesquelles les jeunes gens riches et élégants fumeraient, dans leurs calèches, du tabac parfumé, auraient un tout autre air que les cigares à cinq sous et même à dix sous, le plus haut point de luxe en ce genre.

Mais j'ai beau prêcher, le genre humain a de tout temps été mené par les sots et par les bossus; il en sera de même jusqu'à la consommation des siècles, ce qui est évident, surtout aujourd'hui que l'on a inventé le gouvernement des majorités.

ALPHONSE KARR.

DE LA MANIÈRE A PARIS

POUR SERVIR D'EXEMPLE A LA PROVINCE.


Déployer toutes les richesses de son port en faisant son entrée.


Saluer ainsi les dames.


Conduire galamment au buffet une dame qui doit donner des bals.


Parler négligemment à sa danseuse de la marquise de B..., de la duchesse de C..., de la princesse de D... — NOTA. Il n'est pas pour cela nécessaire de les connaître.


Ne pas garder cet extérieur si l'on veut captiver une héritière.


Prendre un air gracioso-mélancolique en exécutant la polka.


Porter son chapeau sur la cuisse gauche.


Prendre des airs penchés et mystérieux pour dire : Bonjour, madame, comment vous portez-vous ?


Pour réussir dans une carrière sérieuse, porter des rouleaux de papier sous le bras, et des lunettes sur le nez.

BERTALL.

OÙ VA UNE FEMME QUI SORT.

ÉNIGME.

I

DE LA FRANCHISE DANS SES RAPPORTS AVEC LA FEMME.

De toutes les dissimulations qui composent la sincérité de la Femme, les plus naïves sont les plus habiles. Cette vérité, vieille comme Ève, est inutile comme l'expérience. — Mais après tout, si les vérités servaient à quelque chose, rien ne les distinguerait plus des mensonges.

Quand, gracieusement blottie dans une causeuse, une jeune femme se laisse songeusement bercer par ses rêveries, et, tout en jouant du bout de ses mules mignonnes avec les bronzes de son foyer, cisèle une vengeance ou caresse un espoir, il n'est peut-être pas impossible à un observateur intelligent, et surtout hors d'âge, de suivre sur le joli front qu'il étudie l'ombre des caprices qui le traversent. — Toute eau calme laisse ainsi deviner les cailloux de son lit; mais vienne une faible brise, et tout disparaît. — De même, au plus léger mouvement de tête pour replacer une boucle de cheveux, au plus imperceptible froncement de sourcil, voilà le livre féminin qui se ferme avant que le lecteur ait pu nettement en déchiffrer un mot.

Il peut donc être admis, à la rigueur, que les femmes ne sont pas absolu-

ment impénétrables dans la méditation. Quelques savants un peu bourgeois et très-mariés, vont même jusqu'à soutenir qu'il est possible de soupçonner parfois la vérité dans leurs paroles. Par respect pour les maris, et dût en sourire la plus candide jeune fille, acceptons encore cette prétention de la vanité masculine. — Mais après, ô profonds physiologistes! que devinez-vous jamais dans le regard de vos propres femmes; dans ce regard perlucide qui reste calme devant le mensonge comme celui de l'aigle devant le soleil? Que découvre votre pénétration au milieu de toutes les angéliques perfidies du geste et de la démarche? Que peut enfin toute votre science en face de ce machiavélisme mimé qui pousse l'affectation jusqu'au naturel, et la duplicité jusqu'à la franchise?

Rien, n'est-ce pas? C'est qu'en effet, où commence l'action, la femme a dit à la physiologie : « Tu n'iras pas plus près. »

Et la physiologie s'est tenue *coite*.

Mais aussi, quelle admirable et constante sollicitude pour en arriver là! — Jamais un mot d'abandon qui ne soit réfléchi; jamais un sourire sans cause qui n'ait un but; jamais un mot échappé de l'âme qui ne vienne de la tête. — Être toujours sur le qui-vive de son cœur, et cela sans relâche, la nuit comme le jour, et dans le mariage, plus encore la nuit que le jour, quelle force et quelle constance! Et cependant pas une femme ne préfère être vraie. Il n'est pas de petite fille qui ne trouve sur-le-champ dix façons de ne pas dire la vérité, sans toutefois mentir positivement. Or, prenez un collégien, le plus fort de sa classe, un prix d'honneur si vous voulez, proposez-lui le même sujet, et à coup sûr, l'espoir de l'Université ne s'en tirera que par un gros mensonge bien écarlate; et encore, le malheureux se cognera-t-il dix fois à la vérité en le balbutiant les yeux baissés.

C'est que, dès l'enfance, la femme commande à son regard et s'en joue déjà, tandis que le plus vieil usurier est souvent trahi par le sien. Puis, avec quelle exquise délicatesse de chatte elle étudie son geste, qu'elle saura rendre oublieux et naïf à force d'art et de grâce!

Contraint ou brutal, le geste de l'homme est toujours au contraire un misérable révélateur. Le plus grand ennemi d'un diplomate, c'est son avant-bras. — Aussi, tout grand politique en est-il réduit à se lier les mains par

une habitude, soit en les emprisonnant dans ses goussets comme Talleyrand; soit en les joignant comme Louis XI, ou enfin, ce qui est plus prudent encore, en les cachant derrière le dos comme Napoléon.

Donc, reconnaissons humblement ceci : — *Le geste et le regard des femmes obéissent : Le geste et le regard des hommes dénoncent.* — Où nous trouvons des traîtres, elles ont des esclaves. De là leur force et notre perte.

Eh bien ! non, loin de s'humilier devant cette incontestable supériorité, la même vanité masculine, se sentant acculée, prend alors ses grands airs, se rengorge, et nous dit : « Ah çà, mon cher monsieur, mais nous avons Tartufe ! »

En effet, voilà notre grand hypocrite de bataille à nous autres : Tartufe ! — Mais quel piteux hypocrite, bon Dieu ! — Un pauvre hère qui commence par se cacher deux actes durant, tant il a peur de se trahir ! — un fourbe rampant, honteux, mielleux, dont l'habit sombre, la voix sombre, l'œil sombre, la démarche sombre, disent de trente pas et à tout venant : *Défiez-vous de moi, car je suis un bien grand fourbe !* — un trompeur qui ne trompe ni Elmire, ni Valère, ni Mariane, ni Dorine, ni personne enfin, sauf un niais ; — un séducteur qui prêche au lieu d'aimer, et cela près d'une femme de trente ans, et la femme de son ami encore ! — deux circonstances qui, pour le dire à sa honte, rendaient sa tentative l'alpha de la séduction ; — un plat gredin, qu'au dénoûment chacun bafoue et qu'on jette dehors : Ne voilà-t-il pas vraiment un héros dont nous devons être bien fiers ! Oh ! baissons la tête.

Maintenant, voyez Célimène : — toujours souriante, toujours charmante, toujours aimée, elle se joue de tout le monde, sans sermons, sans maximes, sans tirades, et presque sans le savoir. Dans ce contraste, Molière a été profond et vrai comme toujours. Il a dit aux hommes en leur montrant Tartufe : *Voilà comme vous êtes vrais quand vous trompez ;* et aux femmes en leur montrant Célimène : *Voilà comme vous trompez quand vous êtes vraies.*

Eh quoi ! vont s'écrier ici les hommes, en sommes-nous donc tellement réduits à la franchise, que nous ne puissions mentir un peu aussi ? — Mais, mon Dieu ! maris que vous êtes, il n'est pas question de cela, et vous restez les maîtres de tout dire, excepté cependant de vous dire les maîtres. Il

s'agit de savoir si vous êtes chaque jour victimes de la dissimulation féminine, oui ou non ; et c'est oui. Or, nier cette royauté est une faute d'autant plus grave, que tout pouvoir contesté en est plus rigoureux.

Mais que faire alors ? demandera le côté de la barbe ; faut-il nous couvrir la tête de cendres, et gémir dans notre abaissement jusqu'à la consommation des siècles et des femmes ? Non, certes ; il faut au contraire affermir tout notre cœur et rassembler tout notre courage ; mais ce cœur, nous devons le remplir d'un impitoyable dédain ; mais ce courage, nous devons le dépenser en patience. Ce qu'il faut enfin, c'est que tous les hommes de sagesse, d'esprit et de science, s'unissent pour étudier lentement et sans relâche le grand mystère de la dissimulation féminine. Toutes les cartes marines et toutes les observations astronomiques n'empêchent pas, il est vrai, un vaisseau de sombrer ; mais le capitaine sait du moins où il est ; et si la côte est proche, l'équipage peut encore se sauver. — Voyez là-bas, tout là-bas, au fond de l'azur, à l'horizon, ce petit point noir qu'on dirait une mouche que le ciel se serait mise par coquetterie ; eh bien ! après avoir flairé le vent, le plus jeune matelot vous dira où ce grain tombera, et ce qu'il faut faire pour l'éviter. — Comment, un enfant peut savoir ainsi où va un nuage du ciel, et le plus savant homme de France ne peut pas deviner, au sourire, à la voix, à la toilette, où va sa femme quand elle lui dit : « Je sors ! » — C'est moins que triste et plus que bête.

Et cependant, entre tous les hiéroglyphes féminins, celui-là paraît un des plus simples à étudier.

Et cependant, savoir *où va une femme qui sort* est une incessante et cruelle inquiétude qui torture tout homme à dater du jour où il s'entend dire pour la première fois en rentrant chez lui : « Madame est sortie. »

De ce moment s'éveillent en lui toutes les jalousies qui saisissent un mari au prologue de son malheur.

Jusque-là, en effet, madame était allée voir sa famille, visiter une amie, ou faire des emplettes.

Il y a donc toute une déclaration d'indépendance parfaitement nette dans ce mot si simple et pourtant si terrible : « Madame est sortie. »

II

CE QUE C'EST QU'UNE FEMME QUI SORT [1].

I. — Toute femme seule qui, sans s'inquiéter du soleil, de l'ombre, du temps et du chemin, va, légère et sérieuse, droit devant elle, et qui, sans avoir l'air de se hâter et sans paraître voir personne, dépasse tout le monde, est à coup sûr — une femme qui sort.

II. — Semblable aux anges qui traversent les tempêtes sans éteindre leur nimbe de feu ni mouiller leurs blanches ailes, une femme qui sort a toujours autour d'elle une auréole de beau temps.

Par le plus triste ciel, la pluie s'écarte de son front, et le pavé s'avance blanc et sec sous son pied, qui l'effleure à peine.

Quelque temps qu'il fasse, une femme qui sort arrive donc toujours où elle va — parfaitement immaculée.

Au retour, il est vrai, l'auréole a disparu ; mais ce n'est plus alors qu'une femme qui revient.

III. — Une femme se promenant avec son mari n'est jamais une femme qui sort.

Toutefois, si, parti dans l'intention d'aller se promener à droite, le mari, croyant changer d'avis, va au contraire à gauche, et rencontre un ami de fraîche date, les casuistes le considèrent comme le mari d'une femme — qui sort.

IV. — Une femme peut encore sortir avec un enfant, lorsque cet enfant ne parle pas encore, ou avec une amie, quand cette amie doit la quitter en chemin.

V. — Une femme qui a sa voiture à elle ne commence à sortir que du moment où elle en descend.

Toute femme qui, partie à pied, prend une voiture de place, est une femme qui sort du moment où elle y monte.

VI. — Avant d'arriver où elle ne veut pas être vue, une femme qui sort va toujours où elle veut qu'on la voie.

VII. — Rien ne fait distinguer la toilette d'une femme qui sort à l'instant de son dé-

[1] Suivant l'Académie, *sortir* est un verbe actif qui signifie simplement *passer du dedans au dehors*. Le verbe que nous employons ici nous prie de déclarer qu'il n'a rien de commun avec celui de l'Académie.

part. C'est le chapeau du jour, c'est la robe nouvelle, c'est le châle qu'on lui connaît. — Mais bientôt le châle s'allonge, le chapeau s'avance, le voile descend, les dentelles disparaissent, les bijoux se cachent, et toute la toilette se referme et s'assombrit enfin comme un papillon qui replie ses splendeurs.

VIII. — Une femme qui sort prend toujours le côté opposé à celui où elle va.

IX. — Sans jamais retourner la tête, ni lever les yeux, une femme qui sort est magnétiquement avertie dès qu'elle est suivie ou seulement reconnue. Elle retombe alors subitement de poésie en prose, comme une sylphide de théâtre quand le fil qui la faisait légère vient à se casser.

X. — Un sot salue une femme qui sort, un fat l'évite en souriant, un galant homme ne la rencontre jamais.

La simplicité des axiomes de ce décalogue démontre qu'il est aussi facile de reconnaître une femme qui sort, qu'il est difficile de savoir où elle va.

Il est vrai que beaucoup de maris se contentent de ce qu'on leur dit, au retour, où l'on n'a pas été ; mais cette sagesse-là ne s'acquiert qu'à la longue et de souffrance lasse.

Il est encore vrai que quelques jaloux s'abaissent jusqu'à employer l'espionnage, ce qui les couvre toujours de confusion, en leur révélant dans leurs femmes une foule de vertus discrètes, de surprises touchantes, et de prévenances délicates qu'ils étaient loin de soupçonner.

Sans partager l'indifférence des uns ni les injurieuses défiances des autres, examinons froidement les ressources de notre position.

De spirituelles et ingénieuses études sur les femmes ont été faites de notre temps par des auteurs dont on doit justement admirer le talent merveilleux. Malheureusement, exécutés sans ensemble et souvent sans but sérieux, ces travaux devaient être sans résultat pour la science, comme pour le repos de l'humanité mâle. On peut faire ainsi de délicieux portraits, et bâtir de charmantes théories exceptionnelles, mais rien d'absolu, rien de complet, rien d'humanitaire enfin. — C'est que, comme l'a dit superbement l'autre jour un successeur de Platon, « L'Esprit est un habit, la Science est un paletot ; le premier peut ne servir qu'à son maître, mais il faut que l'autre aille à tout le monde. »

C'est donc par la science seulement qu'il nous sera peut-être donné un jour de deviner quelques-unes des énigmes actives ou parlées de ce sphinx si séduisant et si redoutable. Mais depuis que les sociétés savantes se sacrifient au bonheur du monde, jamais une seule, hélas! n'a osé, comme Œdipe, se dévouer pour le salut de tous; non, pas même l'Université de France, la fille aînée de nos rois! Et pourtant, en sa qualité de vieille fille, cela devait lui aller comme une médisance. — C'est par une modeste résignation, disent les défenseurs des académies; résignation tant que vous voudrez, mais, à ce compte-là, les huîtres aussi sont modestement résignées.

Si les hommes d'une seule génération, d'une seule ville, d'un seul quartier même, voulaient pourtant s'entendre et se confesser loyalement les uns les autres, que de soudaines clartés viendraient illuminer le brouillard où nous nous heurtons tous jalousement sans nous reconnaître! que de câlineries inquiètes, que de joies fébriles, que de sensibleries boudeuses lues couramment à cœur ouvert!

PROPOSITION.

Supposons, par exemple, une mairie, ce qui n'exige pas une imagination ardente, et dans cette mairie, un immense registre tenu en partie double, moitié par les maris de l'arrondissement, moitié par leurs amis. Sur le recto, les premiers inscriraient, chaque jour, tous les conseils aigres-doux, toutes les gracieuses sollicitudes, tous les caprices, toutes les toilettes, et surtout les vertus subites de leurs fidèles et douces compagnes; puis, en regard, les amis viendraient expliquer et commenter à leur tour le texte primitif. On pourrait être à la fois ami d'un côté et mari de l'autre. — Il est bien entendu que la plus inviolable discrétion serait gardée des deux parts, et que ces précieuses chroniques conjugales paraîtraient sans nom d'auteurs.

Simple comme toutes les choses sublimes, ce projet sera-t-il réalisé un jour? Hélas! nous l'ignorons; mais trois fois bénis et vénérés seraient les grands cœurs qui poursuivraient une telle œuvre un lustre seulement. — Comprenez-vous cela, gens de bien? un dictionnaire universel de tous les mots, faits et gestes de la femme, traduits en franchise et avec les *étymologies*, — un arsenal où chacun de vous pourrait s'armer suivant le danger et selon la nature de l'ennemi, — une encyclopédie maritale enfin, dans

— De par Dieu, oui, nous le voulons, répondez-vous, mais nous croyons que ce labeur serait mirifiquement ennuyeux.

— Voyre mais, vous dirait Panurge, qui vous hantait volontiers ; — pour des compaignons qui s'ébaudissent matutinalement à faire lecture de politicq, et parachèvent le jour à ouïr musicque ou tragédie par semblant de liesse, ceci m'appert une paovre raison.

— Mais enfin, répliquez-vous, ne pourrions-nous donc pas étudier chacun chez soi ?

— Si c'est là votre dernier mot et votre premier courage, nous vous quittons avec le souhait de maître Alcofribas : « Restez en santé désirée, aimez vos femmes, dormez salé, buvez net, bercez vos enfants, et que Dieu vous saulve et vous guarde ! »

— Mais alors on ne saura jamais

OÙ VA UNE FEMME QUI SORT.

LAURENT-JAN.





— Y sommes-nous, l'ange? mon fond sèche.

— Minute!... je me chauffe les pattes une miette, et je remonte au ciel. C'est qu'il fait un petit froid qui n'est pas piqué des vers, ici-bas.

Par Gavarni. Gravé par Bara et Gérard



— Son portrait, combien que ça coûte?
— Pour vous, rien.
— C'est trop cher pour moi!

Par GAVARNI. Gravé par PORRET.



De l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres.

Par GAVARNI. Gravé par LEBLANC.



Vous ne savez pas ce que c'est que les peintures de Missel?... Vous savez bien ce que c'est que le beurre demi-sel?... C'est pas ça.

Par GAVARNI. Gravé par COTTARD.



Un Maître et demi.

Par GAVARNI. Gravé par VERDEIL.



L'huile est toujours de l'huile, mais il y a enseigne et enseigne!... Pour des SINGE VERT, des TÊTE NOIRE, des BOULE ROUGE, on peut faire poser les bourgeois; mais pour des BONNE FOI!... c'est plus ça.

Par GAVARNI. Gravé par REGNAULT.



Ça, un Teniers!.... c'est tout bonnement un...... Comment vous appelez-vous?

Par Gavarni. Gravé par Bara et Gérard.



Fait la miniature et va dans le monde

Par GAVARNI. Gravé par BARA et GÉRARD.



UN BURIDAN

Expédié (franco) à Madame Marguerite de Bourgogne, poste restante, à Brives-la-Gaillarde.

(TRÈS-PRESSÉ!)

Par GAVARNI. Gravé par LAVIEILLE.



C'est quand je jouais les amoureux qu'y a eu de la besogne aux contremarques!

Par GAVARNI. Gravé par CHEVAUCHET



ESSAI

SUR

LES MOEURS DES SALTIMBANQUES.



Pour peindre brièvement la situation de Montgazon et de son ami Parpignolle, je dirai qu'ils se trouvaient à neuf heures du soir aux Champs-Élysées, parmi le tumulte des apprêts, la veille d'une de ces grandes fêtes qui passent pour une réjouissance publique ; et j'ajouterai que Parpignolle n'avait pas soupé non plus que son ami Montgazon. Voilà du contraste.

Qu'était-ce que Montgazon et son ami Parpignolle ? Deux garçons aimables, désœuvrés, assez instruits, de ceux qui ne soupent point tous les jours ; espèce nombreuse et toujours intéressante. Lecteur, je connais ton cœur, je ne t'en dis pas davantage, et tu tends la main à mes jeunes gens.

Ils étaient assis sur l'herbe, et regardaient s'achever autour d'eux les préparatifs de la fête. Le long des allées s'étaient élevés depuis la veille trois rangs









d'édifices de bois et de toile. D'immenses peintures, non moins remarquables par le travail que par la bizarrerie des sujets, se déroulaient à côté les unes des autres : des géants, des nains, des acrobates, des monstres, des légendes, des batailles, des apothéoses y prenaient encore des formes et des couleurs extraordinaires. Quelques établissements en retard achevaient leurs constructions à grands coups de marteau; d'autres, en plein exercice, prélevaient un à-compte sur les représentations du lendemain. Les clarinettes, les tambours, les trombones, les cymbales, se mêlaient au bruit du maillet, et les démonstrateurs sur leurs tréteaux s'égosillaient d'une voix enrouée à presser la foule. — Entrez! entrez! deux sous par personne! faut voir ça, messieurs! suivez le monde!

A ces cris, à ces trépignements des virtuoses, au fracas redoublé de la musique endiablée, la foule étourdie s'ébranlait et s'engouffrait irrésistiblement dans l'ouverture étroite de la baraque.

Et Montgazon regardant alors son ami Parpignolle, qui avait écouté comme lui la parade et l'allocution des bateleurs, ils partirent tous deux d'un éclat de rire.

« S'il faut te consoler, mon ami, dit le premier, de ne point entrer là-dedans, je te dirai qu'on n'y voit rien. Mais pourtant, cette musique, cette foule qui se précipite, m'agitent, m'agacent, m'enlèvent malgré que j'en aie. Cela te tente aussi, je parie, et si j'avais seulement les deux sous qu'on demande à la porte, je te régalerais de ces curiosités.

— Quel régal ! reprit Parpignolle. Si tu ne veux pas rire, je te plains de t'occuper de ces bagatelles à l'odeur appétissante de ces pommes de terre qu'on fait frire ici près.



— Eh bien ! ce sujet me donne à philosopher, et c'est ce que nous avons de mieux à faire. J'ajouterai donc, mon cher ami, après de longues expériences, que ce qu'il y a de mieux à voir dans ces sortes de spectacles, est justement ce qui se passe à la porte. En ceci, le saltimbanque a l'honneur d'entrer en grande similitude avec la plupart des plaisirs d'ici-bas, je dis les plus fins et les plus prisés.

— Tudieu, mon ami, comme tu y vas ! quelle profondeur ! tu descends d'un coup à cent pieds sous terre.

— Es-tu quelquefois entré dans ces baraques ? On n'y voit rien qui vaille, et jamais personne n'en sortit content ; mais, de mémoire d'homme, la foule s'y précipite. Réfléchis là-dessus.

— C'est le bruit, la musique, l'ébranlement physique dont tu parlais.

— Mais ce n'est pas tout. Sais-tu pourquoi la foule court aux théâtres ? C'est qu'on bâtit des murs à l'entour, et qu'on demande de l'argent à la porte. Si les acteurs jouaient en plein air, nul ne voudrait s'arrêter. Le bateleur, instinctivement, connaît mieux les hommes que le philosophe ou l'homme d'État le plus raffiné. Veux-tu gagner de l'argent ? enferme vingt pieds carrés d'un rouleau de toile, et publie seulement que tu caches

là une merveille, tout le monde la voudra voir. Quand j'étais enfant, je n'étais pas fort curieux, comme tu imagines, des pelotons de soie que ma mère tenait dans sa corbeille à broder. D'autres enfants ramassaient quelques mèches de ces pelotons de diverses couleurs; ils les couvraient d'un morceau de verre, enveloppaient le tout d'un papier percé en manière de petite fenêtre, et demandaient un sou pour montrer cette rareté. Que n'aurais-je pas donné pour la voir!

— C'est un trait d'enfant qui est bien de l'homme.

— C'est que l'homme n'est qu'un enfant.

— Qui a grandi, c'est clair, et qui n'en est que plus enfant, si tu veux jouer sur les mots.

— Écoute encore un conte. On montrait une fois, en un certain pays, une chose extrêmement curieuse, mais il fallait faire trois lieues pour la voir, par un mauvais chemin; la foule y courait. Le lieu du spectacle était comme un dédale : on tournait longtemps en des corridors ténébreux; on traversait une salle, puis une galerie, puis un préau, puis d'autres salles; on arrivait dans un caveau à moitié caché d'une draperie; ce rideau en couvrait d'autres, qui couvraient deux battants fermés; on ouvrait enfin un coffre garni d'une soie, et la soie ôtée, on voyait... une petite roue qui tournait. T'imagines-tu la physionomie des curieux? L'admiration, la stupeur, le désappointement les tenaient immobiles. Enfin, le plus homme d'esprit se hasarda de dire, avec timidité, que *cela n'était peut-être pas aussi curieux qu'on avait cru;* un homme d'esprit, entends-tu? juge des autres.

— Eh bien! où veux-tu en venir?

— A ce secret de gagner de l'argent que je t'indique libéralement. Tu enfermes ta curiosité entre quatre planches, et tu t'écries sur le seuil qu'il y a là derrière une merveille incomparable; la foule accourt. Si tu t'accompagnes d'une clarinette, il n'en vaudra que mieux, et si tu frappes sur un tambour ta fortune est faite, quand tu n'aurais à montrer que le zeste d'un vieux citron.

— Et c'est précisément de quoi je m'étonne.

— Tu m'arraches des lieux communs. Quoi donc, ne saisis-tu pas le rapport frappant de cette profession de bateleur avec la plupart des entre-

prises humaines? Que fait un parti pressé d'arriver à l'empire? Il tambourine, il assemble les nigauds, leur promet monts et merveilles, les étourdit, les pousse, les entraîne et leur fait payer les pots cassés. Que fait un homme curieux de la gloire? il monte sur des tréteaux et dit : « Messieurs, je suis le sans pareil ! » Qu'est-ce que nos journaux, nos livres, nos systèmes, notre politique, notre philosophie? Un bruit de cymbales devant des baraques. Il en a toujours été de même, il en ira toujours ainsi. Je me souviens d'avoir entendu faire le calcul suivant par un habile homme, qui exposait la théorie de l'annonce dans les journaux : « Messieurs, disait-il, prenez de l'eau pure, du sable ou de la sciure de bois; faites-en des cornets ou des fioles, et dépensez cent mille francs d'annonces; vous vendrez pour deux cent mille francs de sable ou d'eau pure; bénéfice : cent mille francs. L'annonce est un placement sûr, qui produit nettement le double. » Cet homme avait raison. Autrement dit, la fortune des acrobates repose, comme tant d'autres, sur la sottise humaine, fonds inépuisable, ressource éternelle ! Aussi quand j'entends répéter que les hommes s'éclairent, se raffinent, s'améliorent, je.....

— Tiens, interrompit Parpignolle, voici ton expérience à point nommé. »

En effet, un homme qui s'était arrêté près de là, posa par terre un paquet et une planche; il mit cette planche en équilibre sur un pied en X,



tira du paquet une veste rouge qu'il endossa, mit sa redingote en la place de cette veste, et commença de chanter à tue-tête des extravagances. Un passant s'était arrêté pour son costume, deux autres s'approchèrent parce

qu'il chantait, et quand il eut fini son couplet, un grand cercle s'était fait autour de lui.

« Vois-tu, dit Montgazon, tant que je verrai un sot en amasser tant d'autres par la seule puissance d'un refrain absurde, je ne croirai point que le monde ait fait un pas depuis le temps du chien Anubis.

— Écoute au moins de quoi il s'agit. C'est encore pis que tu ne croyais. Cet homme en guenilles se vante de deviner le passé et de prédire l'avenir; il ne trouvera point de pratiques.

— Il en trouvera plus que les autres; regarde plutôt, voici déjà un soldat et une femme qui demandent de ses cartes.

— Eh! que vois-je? dit Parpignolle, un homme d'un âge mûr!

— Ne te moque point, ce bateleur t'en dit plus sur notre sujet que je n'aurais pu faire; il touche la corde la plus sensible. On a beaucoup écrit, beaucoup inventé, beaucoup détruit depuis bien des siècles, et la bonne aventure est en pleine vogue. Que ceci te donne la mesure invariable de la cervelle humaine, le diamètre n'en a point changé depuis six mille ans, le contenu en est le même. Faut-il être assez crédule pour songer à détruire la crédulité! On a beau faire, l'homme veut connaître l'avenir; c'est un besoin, c'est un instinct de son âme, et qui pourrait prouver, en creusant la matière, qu'il a une âme et un avenir. Et ne me dis point qu'il est question d'ignorants et de gens du peuple, je n'admets point ces sortes de différences. Vois le monde choisi, sceptique à la surface, ces savants, ces analyseurs, ces industriels; invente quelque phénomène, quelque chimère, quelque sottise énorme : ils y croiront, et si tu me le contestes, tu n'y entends rien. Les preuves sont là. Ne pleut-il pas aujourd'hui des milliers de prophètes, de magnétiseurs, de thaumaturges philosophiques, de drogues et de spécifiques merveilleux; n'ont-ils pas tous des adeptes et des partisans dont le savoir impose? Je ne m'étonnerais point, à l'heure où je te parle, que la découverte d'un cercle carré trouvât des fanatiques. Il est donc tout simple que cet homme trouve à qui parler. Et quant à ceux qui attendent qu'il en soit autrement... que veux-tu que je te dise? Je crois voir cet homme qui attendait sur les bords d'un fleuve que l'eau fût écoulée pour passer.

— Un métier si sûr et si lucratif, répliqua Parpignolle, me donne quel-

que envie de l'exercer, ne fût-ce que par divertissement. Il ne doit pas être bien difficile.

— Ce projet m'a souvent tenté; mais il faut encore un attirail que nous n'avons point, pour aujourd'hui du moins. »

Montgazon se leva comme ils en étaient là de leur entretien; Parpignolle le suivit nonchalamment, et ils se trouvèrent bientôt parmi les charpentes des baraques en construction, où ils s'embarrassèrent si bien dans les piquets et les cordes tendues, qu'ils ne savaient plus comment s'en tirer. Tandis qu'ils allaient à tâtons çà et là, en se moquant l'un de l'autre, ils entendirent des gémissements qui partaient d'un coin fort obscur; et Montgazon s'étant baissé, distingua un enfant accroupi qui pleurait à chaudes larmes; il le prit par la main, et le mena sous le rayon d'une lanterne voisine en lui demandant ce qu'il avait; mais l'enfant se remit à pleurer de plus belle, et les jeunes gens virent alors qu'il était habillé de je ne sais quelle souquenille bariolée, avec des chausses bouffantes, et les cheveux retenus par une passementerie d'argent en manière de diadème. Parpignolle, attendri, insistait pour connaître la cause de son chagrin; mais le pauvre petit ne poussait que des sanglots, les mots s'arrêtaient dans sa gorge, et enfin, à force de caresses, il articula, à travers ses pleurs : — « Mon frè-è-re, ah! mon frè-è-re!



— Eh bien?

— Mon pe-tit frè-è-re, oh!

— Que lui est-il arrivé? parle, mon enfant.

— Ar-thur, Ar-ar-thur l'a mangé!

— Comment dis-tu ça? s'écria Parpignolle en reculant.

— Il l'a-a mangé, mon petit frè-è-re!

— Mangé! dit Montgazon.

— Qui çà? reprit Parpignolle.

— A-arthur. »

En même temps, l'enfant allongeait le bras du côté d'où on l'avait tiré. Montgazon et son ami s'approchèrent avec une curiosité mêlée d'horreur : un grognement farouche se fit entendre, et Parpignolle, qui avait senti je ne sais quoi sous son pied, fit un saut en arrière, tandis qu'un gros animal se dressait sur ses pieds dans l'ombre.

« Est-il attaché? s'écria Montgazon, qui concevait l'idée de quelque monstre à propos de curiosités à montrer en foire.

— C'est Arthur, disait l'enfant en pleurs.

— Je ne m'étonne plus qu'il ait mangé le petit frère, disait Parpignolle de loin. »

Mais l'animal fit quelques pas en déroulant sa chaîne, et vint tout doucement frotter son mufle à la souquenille du petit acrobate, et comme il était alors dans le jour de la lanterne, Montgazon et son camarade virent que cet animal n'était qu'un gros chien, sur quoi ils se rapprochèrent.

« Comment, s'écria Parpignolle, ce n'est qu'un chien qui s'est permis de mettre une famille en deuil !

— Pourquoi ne l'a-t-on pas tué? demanda Montgazon.

— C'est moi qu'on a ba-a-attu, dit l'enfant.

— Voilà des mœurs qui me confondent, reprit Parpignolle étonné. »

Une femme, qui survint, les fit retourner, et se précipitant sur l'enfant, se remit à le souffleter : ils connurent que c'était la mère; toutefois ils essayèrent de se mettre entre deux, et d'excuser l'enfant, car aussi bien ne voyaient-ils point qu'il y eût de sa faute dans le malheur qui était arrivé.

« Ne m'en parlez pas, s'écria la femme en pleurant à son tour; un vaurien qui nous met sur la paille! nous avons fait dix-huit lieues en deux jours pour nous trouver à la fête; nous avons fait des frais à l'auberge et sur la place, et voilà qu'au moment de la recette cet enfant de malheur laisse détruire notre gagne-pain ! Son père a beau courir le champ de foire pour arranger la chose, nous demeurerons toujours bien là sans savoir que faire, allez ! »

Ce récit rallumait le courroux de la mère affligée; mais l'enfant s'était réfugié derrière Parpignolle, et la femme essuya ses yeux du dos de la main. Cette affliction jurait avec le costume de la pauvre créature, qui

était vêtue dans le goût de son fils : elle portait une tunique amarante à brassières brodées de clinquant ; un bandeau du même retenait une chevelure rouge et crépue ; enfin, des chausses, arrêtées au genou, laissaient voir, dans la pureté de leurs formes dessinées par un bas sale, deux jambes et deux pieds qui rendaient fort concevables les plus hardis équilibres de sa profession. Cet attirail, consacré aux pétulances de la voltige, empruntait de la circonstance je ne sais quoi de plus piteux.



« Mais enfin, dit Montgazon, en quoi l'enfant est-il coupable, si c'est le chien qui a commis cette atrocité ?

— Si le chien s'en est mêlé, s'écria la femme, c'est que ce garnement l'a laissé faire.

— Où était donc l'autre enfant ?

— Dans la boîte ; qui s'entend, c'est le bocal qui est le plus cher à racheter, et toute l'eau-de-vie répandue.

— Je m'y perds. De l'eau-de-vie ? disait Parpignolle.

— Ah ! le cœur me lève, dit Montgazon ; c'était quelque monstre conservé dans l'esprit-de-vin.

— Vous êtes bien dégoûté, reprit la femme d'un ton piqué ; il était en cire. On est tout aussi délicat qu'un autre.

— Comme l'enfant disait : mon frère...

— C'était son frère, si vous voulez ; qui s'entend, le portrait en cire. Je n'aurais pas voulu faire métier et marchandise de mon pauvre enfant. Je l'ai vendu à un médecin.

— Ah ! vous me soulagez, dit Parpignolle.

— C'est toujours bien malheureux, dit la femme, d'être en fourrière à l'auberge sans pouvoir gagner notre pain demain. Voilà mon pauvre homme qui revient, et qui n'a sûrement rien trouvé. »

La femme prit un briquet dans un panier et alluma une chandelle. Les

jeunes gens se retournèrent et virent un homme immobile qui s'essuyait le front.

« Eh bien? dit la femme.

— Rien, dit l'homme. »

Et il replaça tranquillement sur sa tête un chapeau de chambellan à plumes blanches. Il était si occupé qu'il ne fit aucune attention à nos jeunes gens; et ceux-ci, demeurés là par curiosité, examinèrent ce personnage dont le costume commandait l'attention.



On peut dire que M. Frédéric (une banderole de son *établissement* portait ce nom en gros caractères) était le Nestor des saltimbanques. C'était un homme grisonnant, à demi chauve, le corps sec, le dos voûté, et dont la voix sourde, éteinte, rompue, n'était plus qu'un sifflement. Il avait en ceci plus d'un trait de ressemblance avec la serinette enrouée qui grinçait si souvent entre ses mains osseuses. Des favoris épais flanquaient son visage couleur de brique, aussi visiblement dégradé par l'intempérie des saisons que ces vieilles statues exposées dans les jardins. L'œil était vif, perçant et audacieux. M. Frédéric portait l'habit d'un maréchal de camp, ni plus ni moins, orné des traces d'une broderie; une culotte de postillon en peau verdâtre, et des bottes à l'écuyère, flasques et rompues aux plis comme deux fourreaux de panaches. Les deux pointes de son col de

chemise se fuyaient l'une l'autre derrière les oreilles, et l'uniforme, entr'ouvert sur la poitrine, laissait voir un trésor de guenilles, dont la plus discernable était un gilet à fleurs en étoffe de vieux rideaux ; tel était Frédéric, la tête inclinée et fermement planté dans ses bottes écartées, d'un air méditatif. Mais la femme, faisant crier l'enfant d'une nouvelle menace, suivie d'un commencement d'exécution, Frédéric s'écria :

« Quand tu assommeras ce petit... tu ne peux que te priver d'un second sujet. »

Alors seulement il tourna sur les jeunes gens un regard interrogatif, et Montgazon crut devoir lui expliquer qu'ayant appris l'accident qui lui arrivait, ils y prenaient grande part.

« Savez-vous battre la caisse ? interrompit Frédéric. »

Les jeunes gens se regardèrent et hochèrent la tête en riant.

« C'était une idée qui me passait comme ça... Continuez. »

Mais à peine Montgazon ouvrait-il la bouche, que Frédéric interrompit encore :

« Voulez-vous me faire un Hercule, l'un ou l'autre ? c'est à prendre ou à laisser. Vous tirez un père de famille d'embarras, et nous partageons la recette. »

Parpignolle éclata de rire.

« Ah ! mon pauvre Montgazon, ce funambule se moque de nous. Vous voyez, mon brave, que nous avons les quatre membres tournés en fuseaux : encolure de poëte, mon cher. Tout ce que je pourrais faire en ce moment-ci, serait de porter les morceaux à ma bouche, s'il se pouvait.

— Je ne plaisante point, s'écria Frédéric, le feu dans les yeux ; belle raison que vous donnez là ! J'avais un Hercule, l'an passé... tu sais, Adèle, le petit Beauceron... dit L'INCOMPARABLE BRAS-DE-FER... C'était un petit infirme, plein de pituite, qui relevait de maladie ; vous l'auriez culbuté en soufflant dessus... Ah ! mes amis, nous étions alors à Metz... Il n'y eut pas un portefaix, pas un sapeur de la garnison pour oser se mesurer... Mais nous avions de fameux accessoires. L'accessoire fait tout. Enfin, si vous n'êtes pas bons à autre chose, donnez-moi conseil, c'est toujours ça... La vérité sort de la bouche des enfants ! reprit-il d'un ton emphatique qui sentait le tréteau. J'ai couru toute l'avenue pour m'entendre avec des amis, j'ai recueilli des

honnêtetés, mais voilà tout. Enfants! le métier se fait de plus en plus difficile, et le saut de l'acrobate devient positivement périlleux. Le phénomène ne mord plus. Un phénomène, aujourd'hui, c'est la pratique.

— Mais, dit Montgazon, encouragé par la gaieté du saltimbanque, est-ce qu'on ne pourrait pas simuler quelque difformité ?

— Ce n'est pas ça qui manque. Mais le monstre court les rues, au jour d'aujourd'hui; il y a toujours dans la société quelqu'un qui rendrait dix points à votre objet. C'est comme le tour de force, il n'y a plus moyen, le gouvernement nous fait concurrence.

— Il me semble, dit Parpignolle, que Napoléon est encore ce qu'il y a de mieux, avec les batailles, le sacre, Sainte-Hélène, les derniers moments...

— Flambé ! je ne donnerais pas trente sous, à l'heure qu'il est, d'un Napoléon complet, soit en cire, soit en mécanique. Le retour des cendres a enfoncé toutes les bamboches de ce genre. Ah ! dame, c'était la chose en grand; chacun fait ce qu'il peut. Et puis, voyez-vous, tout s'use chez le Français. Fualdès n'a eu qu'un temps, et c'était du soigné; et puis aussi les révolutions tuent la parade. Autrefois nous avions la famille royale qui intéressait toujours. Ça ne se fait plus aujourd'hui. Tenez, vous me parlez de Napoléon, c'est le faux Guignard, mon voisin, qui a eu une fameuse idée : il en a fait les *Mystères de Paris* de son Napoléon. Voilà un coup ! Il n'a fait qu'ôter les uniformes avec deux sous de peinture. Pour lors, c'est le Mameluk qui est la *Chouette*, et Talleyrand fait le Chourineur. Satané Guignard, va !

— Et les journées de juillet? reprit Parpignolle.

— Est-ce qu'on se souvient de ça ? ça fut bon une huitaine. Et puis ça contrarie la police. Ça ne faisait pas de frais, par exemple. Le costume était facile, vu qu'un tas de loques faisait l'affaire... Il faut de l'actualité... Adèle ! s'écria-t-il, une idée ! tu as *Paul et Virginie*? Si je t'en faisais les funérailles de M. Laffitte, qu'est-ce que tu dirais de ça?... Mais, reprit-il, il me faudrait un Dupin. M. Dupin y était... Après ça, on pourrait le remplacer... avantageusement... par La Bourdonnaye.

— Et M. Thiers y était aussi, dit Montgazon.

— C'est juste... Pour celui-là, nous aurions...

— Domingue... dit Adèle avec anxiété.

— Est-il noir, M. Thiers? dit Frédéric; il n'est pas noir, pas vrai? est-il seulement un peu brun? Un homme connu comme ça, ça jaunit toujours un peu... Après ça, on pourrait expliquer au public qu'il avait débuté dans les colonies.

— J'aimerais mieux, dit Parpignolle, les tours de physique amusante, l'escamotage, la prestidigitation.

— Connu! le public en est fatigué; on lui en fait voir journellement de toutes les couleurs.

— Et les ânes savants?

— Mon brave! s'écria familièrement Frédéric, sans vous commander, et sans faire tort aux gens instruits (il souleva légèrement son chapeau), c'est encore un métier qui est bien gâté au jour d'aujourd'hui. Nous sommes dans le siècle des lumières! Vous savez ça mieux que moi. Il n'y a pas un homme si petitement éduqué, dans les journaux ou les académies, qui ne soit plus fort que tous les ânes d'un champ de foire, savants ou non. Comment, mes enfants, quand vous nagez dans la vapeur, quand tout un chacun écrit dans le journal, quand les marchands de tabac comptent tout couramment par centigrammes, vous croyez qu'on va s'amuser à vos bourriques! Mais, jeune homme, si je ne craignais de vous en offenser, je dirais que vous en êtes vous-même une... »

Il souleva de nouveau son chapeau à plumes, et les jeunes gens se prêtèrent à la plaisanterie de fort bonne grâce.

« Morbleu! s'écria Montgazon, vous êtes un bon diable; je veux vous rendre service, et vous allez voir que nous ne sommes pas les ânes que vous croyez. »

Frédéric le regarda d'un air de doute mêlé d'espoir.

« Sérieusement, il me vient une idée. Que direz-vous si je vous fais des recettes demain?

— Jeune homme, vous aurez mon affection. Vous m'obligerez, quoi! ainsi que mon intéressante famille.

— Te souviens-tu de ce que je te disais tout à l'heure? dit Montgazon à Parpignolle; voici une belle occasion qui se présente. »

Il se retourna vers Frédéric.

« Il suffit de vous dire que l'éducation brillante que j'ai reçue, et une cer-

taine aptitude naturelle fortifiée par des travaux obstinés et tout spéciaux, me permettent de pénétrer l'avenir d'une manière à peu près certaine, et sauf un très-petit nombre de cas. J'ai assez étudié la vie et les livres, je connais assez le jeu des affaires humaines et toutes leurs combinaisons possibles, pour développer, un ensemble de faits étant donné, leurs conséquences et leurs influences diverses.

— Arrêtez, jeune homme! interrompit Frédéric transporté, gardez ça pour la parade. N'usez pas vos moyens. Presti! comme vous maniez la chose! Ça me suffit mon ami, je vois quel artiste vous êtes. C'est pour tirer les cartes, la bonne aventure, quoi!

— La bonne aventure! reprit Montgazon avec dignité, voilà ce que disent les pauvres gens qui trompent les nigauds sur les places; mais le savant modeste qui s'est attaché à la connaissance du monde moral et physique, qui a enrichi sa mémoire de tous les phénomènes connus et qui suit pas à pas les progrès en tous sens de l'esprit humain; l'infatigable observateur qui apprécie les prodiges du magnétisme, qui approfondit et vérifie tous les jours les principes admirables de la phrénologie, qui, par ses découvertes successives, s'est convaincu de la puissance illimitée de l'esprit humain; cet homme, dis-je, a quelque droit de présenter à la foule le résultat de ses études, non point en se vantant, comme un charlatan, d'une puissance infaillible, mais avec la certitude éprouvée qu'il peut, dans le plus grand nombre des cas, saisir d'une main sûre le fil mystérieux des destinées.

— Dites donc! s'écria Frédéric effaré, en voilà assez; vous finiriez par m'empaumer comme un bourgeois du cercle, ça ne se doit pas; défense! fichtre, défense! c'est bon pour le public. Jeune homme, vous êtes en état de faire ma fortune, je vous revaudrai ça; montons le coup.

— Voyons votre garde-robe, dit froidement Montgazon, comme un homme qui ressaisit la considération qu'on lui doit.

— J'ai votre affaire, dit Frédéric, une robe de magicien avec la baguette et le chapeau pointu... tu sais, Adèle, qui m'a servi pour la physique, du vivant de ce pauvre Adolphe...»

Il montra d'un geste piteux le bocal brisé, et la femme essuya ses yeux. Ce n'était point qu'Adolphe eût jamais vécu, mais la sensibilité de Frédéric

s'appliquait à la ruine de l'effigie en cire. Le saltimbanque fouilla dans un coffre, en tira la robe parsemée d'étoiles de papier doré, et la brandissant avec assurance au milieu d'un nuage de poussière :

« C'est encore tout frais, » dit-il en la passant à Montgazon.

Mais celui-ci la repoussa d'un air à confondre notre homme.

« Vous n'êtes qu'un enfant, renfermez vos guenilles. Je ne m'étonne point, bonnes gens, si vous mourez de faim. Sachez donc, vulgaire acrobate, qu'il ne me faut pour opérer que l'habit râpé que vous me voyez sur le dos. Point de clinquant, point d'étalage, point de charlatanisme ! cela serait bon si les autres n'en usaient pas.

— Oh ! oh ! ceci, dit Frédéric stupéfait, est de la haute école. Je m'étonne seulement que vous alliez à pied. Vous êtes un prince déguisé, pas vrai ?

— Si vous avez, par exemple, une souquenille de domestique pour mon ami, cela pourra servir.

— Fort bien. On l'aura. »

La soirée s'avançait. Dans la première joie de ces beaux projets, les jeunes gens voulurent bien partager le souper de la famille, et l'on se promit les uns aux autres qu'on en ferait un meilleur le lendemain. On ne rapportera point la conversation qui assaisonna ce repas, laquelle fut pourtant



amusante et instructive ; mais il est à présumer que Montgazon reprit avec

son ami le sujet de leur premier entretien, en joignant cette fois à la théorie les détails et les instructions d'une application prochaine. Enfin, pour presser leur expérience et pour s'y mieux préparer, ils acceptèrent à coucher dans la propre tente des bateleurs, à l'aide de deux ou trois valises et toiles roulées, où ils dormirent aussi bien que dans leur lit; ce qui donne



à penser que leur lit ne valait pas mieux; mais d'ailleurs on était dans la belle saison, le ciel était si pur et la nuit si douce!

Le réveil fut charmant. Déjà tout s'apprêtait pour les plaisirs de la journée, les instruments s'essayaient de toutes parts avec un charivari de bon augure; on entendait au loin dans la ville ces vagues rumeurs d'un jour de fête qui commence, et le soleil du printemps égayait les ombrages des Champs-Élysées.

Dès le matin la tente de Frédéric était pavoisée de son grand tableau de *Magie Amusante*, et sa troupe était sous les armes.

A une heure, les divers exercices commencèrent; la tempête des cymbales éclata et la foule devint épaisse. Frédéric, vêtu de son grand uniforme, préluda par son bacchanal ordinaire; et tandis que sa femme et son fils faisaient rage sur la grosse caisse, il s'écriait de temps en temps: — Messieurs, je n'ai rien à vous dire; je ne suis qu'un homme sans éducation; mon maître va venir.

Cette singularité commença d'étonner les passants; mais ce fut bien autre chose quand on vit s'avancer un jeune homme de bonne mine, modestement vêtu, s'exprimant avec une élégance, une facilité, une correction et une simplicité que tout, en pareil cas, faisait ressortir. La foule s'amoncela sur ce point; des curieux de toute classe, des bourgeois, des femmes élégantes, des jeunes gens s'arrêtèrent se donnant entre eux les marques du plus grand étonnement. Le fond même des choses que disait Montgazon était de nature à saisir, à captiver, à séduire les plus fortes têtes de l'assemblée; et pour en donner une idée, on peut citer les passages suivants :

« Mesdames — Messieurs !

« Je sais à quoi je m'expose en me montrant, un tel jour, en tel lieu. Que ceux qui ne sauraient voir en moi qu'un charlatan s'en aillent ou se moquent. Je serai content, faute de mieux, de les amuser. Mais que cette résignation vous prouve au moins la sincérité de mes convictions et le courage qu'elles peuvent m'inspirer. Je me suis profondément livré, messieurs, à certains travaux, et j'expose tout simplement au public le résultat de ces recherches. Je n'étalerai point une érudition fastidieuse; il suffit d'un mot pour les bons esprits. Nul ne peut nier que depuis le commencement du monde on n'ait cru connaître l'avenir, ou du moins qu'il était possible de le connaître. Or, messieurs, ces opinions universelles sont de grandes vérités; celle-ci surtout est éclatante. Seulement, comme toutes les vérités, elle a été défigurée par les charlatans et les imposteurs. Il était bien facile, messieurs, d'abuser de cet instinct de l'âme humaine, mais est-ce à dire pour cela qu'il n'existe point? S'il existe, il ne peut exister sans raison, c'est-à-dire sans moyen de se satisfaire. »

Un mouvement de surprise, d'assentiment, d'admiration, se fit sentir parmi les auditeurs, surtout parmi les mieux vêtus.

« Les moyens du charlatanisme sont vains. Cela est aisé à reconnaître. Quels rapports peuvent avoir les astres, le vol des oiseaux, les chiffres, les cartes, avec les destinées de l'homme? Pures chimères! Mais si vous me dites : — Tout en ce monde n'est qu'analogie; même cause produit même effet, telle passion amène tel désordre dans l'individu; l'individu exerce telle influence sur la famille, et tout est si régulier dans cette vie,

qu'un vieillard n'a besoin que d'avoir beaucoup vu pour expliquer sagement les suites probables des événements. Si vous ajoutez qu'un homme a dirigé de ce côté son étude, qu'il a joint au spectacle du monde d'immenses lectures qui suppléent à l'âge, qu'il a réduit en catégories les chances humaines, qu'il propose, dans tous les cas, mille exemples en faveur de sa prédiction ; — alors, messieurs, j'ouvre mes oreilles et je commence à croire que cet homme peut me dire au moins des choses fort curieuses, sinon, comme il est certain, beaucoup de choses vraies. »

En cet endroit, plusieurs assistants laissèrent voir le désir et même une extrême impatience d'expérimenter une chose si nouvelle. D'autres, qui approuvaient d'abord en souriant, redevinrent sérieux et commencèrent à chuchoter entre eux.

« Eh bien! messieurs, reprit Montgazon, c'est ce que je viens vous dire ici... Une dernière remarque. Je m'adresse, messieurs, à ceux d'entre vous dont l'esprit est cultivé. Qui n'a trouvé souvent, en lisant les philosophes et même les romanciers, des observations que le lecteur pouvait s'appliquer avec une parfaite justesse? Qui n'a lu, dans les écrivains des siècles passés, des vues historiques et de véritables prédictions qui se sont réalisées? C'est comme une collection de ces remarques coordonnées que je vous offre. Et voilà tout ce que je puis dire ici de ma science. Elle doit profiter à l'esprit le plus simple, mais je ne saurais la mettre à sa portée. Je me borne à cet exposé. »

Les femmes du peuple, les soldats qui écoutaient, avaient perdu le fil du discours, mais voyant les gens bien vêtus approuver, ils approuvaient.

« Quant au prix que je demande, reprit modestement Montgazon, j'ai dû le proportionner à la longueur de mes études ; il paraîtra trop élevé, mais j'ose dire que c'est donner, en comparaison de ces *deux sous* que demande un bavard pour vous débiter des sottises. Mes consultations se paient cinq francs !

— C'est trop cher, malheureux ! s'écria Frédéric à mi-voix, nous sommes ruinés!

— Parpignolle, dit tout bas Montgazon, passe-moi un coup de pied à ce drôle, qui n'est pas digne de me comprendre ! »

Ce qui fut exécuté.

Et en effet, après quelques mouvements d'hésitation parmi la foule, plusieurs auditeurs entrèrent avec un sourire timide, d'autres les suivirent ; en un clin d'œil la première enceinte de la baraque fut pleine, et Frédéric, ébloui, fut employé à régler le tour de chacun.

Montgazon alors redescendit et commença la séance.

Le premier qui se présenta fut un jeune homme de belle humeur qui affecta d'entrer par bravade, et qui riait encore sur le seuil avec ses amis.

« Oui, des amis, dit Montgazon, vous en avez beaucoup, des plus proches, des plus joyeux, et vous ne sauriez compter sur aucun dans le besoin. Vous chantez, vous buvez avec eux ; mais quoi ! quand vous êtes seul la mélancolie vous dévore. C'est dommage que les joies de la jeunesse soient si courtes et mêlées de retours si cuisants. Songez comme vous êtes triste après avoir trop bu. Vous regrettez ces débauches et le temps perdu, et vous dites sans cesse : demain. Quel supplice que ce combat de la convoitise, de l'ambition et de la lâcheté ! et, s'il vous arrive de réfléchir, quels souvenirs brûlants, quels affronts, quelles hontes vous font monter le sang au visage... Pourquoi vous laisser mener en tout par la vanité ? Vous plaisantez parfois d'une femme avec vos amis, vous la tenez pour laide et méprisable, et quoiqu'elle le soit en effet, vous êtes tout tremblant à ses pieds ; il est vrai que c'est encore une comédie, mais il est vrai aussi que cette femme vous rend furieusement jaloux. Quel étrange nœud de misères ! Enfin vous la vantez à qui ne la connaît point et vous cachez alors qu'elle a quinze ans de plus que vous ne dites. »

Le jeune homme sortit bientôt et dit à ses amis qu'on lui avait dit la vérité, sans dire quelle.

Après lui parut un homme ventru, grisonnant, richement vêtu, beau drap, beau linge, et qui semblait de ceux qui ont, comme on dit, *une position.*

Montgazon lui dévoila d'abord — qu'il avait à se plaindre de sa famille...

L'homme parut surpris.

— Et que cela n'avait rien d'étonnant : qu'il s'était marié par lassitude, par intérêt et déjà sur le retour de l'âge ; qu'il avait négligé ses enfants et sa femme ; qu'il ne songeait qu'à l'avancement de ses affaires ; qu'il souf-

frait des désordres chez lui pour couvrir les siens au dehors ; et que ce n'était point merveille si sa femme le trompait, si ses enfants perdaient le respect, s'il était contraint lui-même de s'étourdir, de se retirer en lui-même ; et qu'il lui pourrait même arriver, dans sa triste vieillesse, quelque catastrophe...

Mais l'homme avait déjà disparu. Heureusement on payait d'avance. Survint une dame fort mûre, chargée de nœuds, de bijoux, d'écharpes, avec cet attirail de coquetterie où des yeux exercés lisent les mœurs d'une femme.

Montgazon la rassura, car elle minaudait en rougissant, et puis il s'écria :

« Ah ! madame, vous avez eu de grandes peines de cœur !

— Oui, monsieur, dit la dame avec un soupir.

— Vous avez été trompée, trahie... bien souvent.

— Ah ! oui. » Autre soupir.

Montgazon ajouta qu'elle n'était point de son côté sans reproche, et lui fit une si véritable peinture de ses peines, de l'état de son cœur vide et sec parmi tant d'amours, enfin de l'avenir qui lui était réservé, qu'elle fondit en pleurs et demanda s'il n'était point de remède.

« Oui, dit Montgazon, mais cela vous sera bien difficile.

— Oh ! du tout, monsieur, du tout ! s'écria la dame, en rajustant une boucle en accroche-cœur ; je suis dégoûtée du monde ; j'ai pris les hommes en horreur... » Et décochant à Montgazon une œillade assassine, elle ajouta languissamment : « Il y en a si peu qui sachent aimer véritablement... »

Mais Montgazon se leva et la dame sortit remplie d'admiration.

Pour en finir, après quelques questions en apparence indifférentes, voici à peu près ce que Montgazon disait à chacun :

« Qu'il ou qu'elle avait eu de grands chagrins... et qu'il y avait beaucoup de sa faute.

« Qu'il s'élevait souvent des querelles dans leur maison, et que leur famille était divisée par de grandes inimitiés... et qu'il n'en irait pas de même si chacun y mettait du sien.

« Que leur santé était troublée par des incommodités, sujette à des

dérangements... et cela, faute de sobriété, de prudence et de régime suivi.

« Qu'ils étaient naturellement indiscrets, vaniteux, médisants, égoïstes, intempérants, menteurs, etc., etc... et que ces vices leur nuisaient plus encore qu'ils ne nuisaient au prochain.

« Qu'ils étaient mécontents de leur condition... et qu'ils ne pouvaient s'en prendre qu'à eux-mêmes si elle n'était point meilleure.

« Et enfin qu'il en serait à peu près ainsi pour toutes ces choses dans l'avenir. »

Or chacune de ces révélations arrachait aux patients une approbation involontaire; ils ne pouvaient s'empêcher, en sortant, d'avouer tout haut ou de penser tout bas qu'on leur avait dit l'exacte vérité; et Frédéric et sa famille n'avaient presque rien à faire pour grossir le concours des curieux.

La nuit était tombée que la baraque ne se vidait point; mais comme on devait tirer un feu d'artifice sur le pont Louis XVI, à neuf heures du soir, la cohue commença de s'éclaircir, les Champs-Élysées se dépeuplèrent, le tintamarre des trompettes et des cymbales s'apaisa par degrés, et les troupes de bateleurs purent respirer un moment après une journée si chaude.

Parpignolle courut rejoindre son ami, qui était monté sur les tréteaux pour voir s'écouler la foule, et lui dit en éclatant de rire :

« Eh que diable leur as-tu donc conté?

— Vois-tu cet amas de peuple, répondit Montgazon, tu n'y pêcheras au hasard que des fous, des fripons ou des sots; c'est ce que j'ai pris la liberté de faire sentir à chacun en particulier; et j'avais doublement raison de te dire hier que le monde n'a point changé depuis les oracles de Delphes. »

Quand ils rentrèrent, Frédéric achevait de compter la recette. A la vue de Montgazon, il ôta solennellement son chapeau et mit devant lui le genou en terre avec son Adèle et l'enfant, ce qui rendait assez le tableau d'Alexandre le Grand visitant sous la tente la famille de Darius.

« Jeune homme, dit Frédéric, vous êtes mon empereur! après quarante ans d'exercices dans les cours étrangères ou autrement dit chefs-lieux d'arrondissement, je ne suis qu'un infirme à côté de vous; mais je

me flatte d'avoir ouvert la carrière au génie. Je vous offre trois francs par jour et nous ne nous quittons plus.

— Trois francs par jour! dit Parpignolle à Montgazon, qui se mit à rire.

— Je ne dis pas assez, reprit Frédéric, ça n'est pas payé : moitié des recettes, avec feux, congés, représentations à bénéfice, exemption du charroi, de la caisse et de la parade; et je vous fais épouser la fille à faux Guignard.

— La fille à faux Guignard! répéta Montgazon intéressé.

— Oui, monsieur, oui, avec vos talents vous pouvez prétendre à la fille à Guignard, le plus beau parti de tous les champs de foire de Beaucaire à Saint-Cloud.

— Elle a de la fortune?

— Un trésor! à vous deux, vous traîneriez carrosse; une fille à gagner ce qu'elle veut. Éducation parfaite. Primo, d'abord et d'une, possédant tous les instruments, trombone, trompette, cor, tambour, violon, clarinette, caisse roulante; ensuite, instruite à fond de tous les exercices, voltige, équilibre, ventriloquie, physique amusante; et puis dame, pour la chose de s'expliquer, il n'y a que vous pour lui rendre des points; c'est du français à quinze; elle amasserait du monde autour d'un rat mort, elle ferait arrêter un convoi des pompes funèbres. Que je lui dis souvent : Zénobie, faut que tu sois frottée de je ne sais pas quoi!

— Elle est donc bien séduisante?

— Séduisante! Zénobie! puisque je vous dis qu'elle se fait suivre des pièces deux-sous. Et avec ça des talents solides. Les amateurs sont admis journellement à lui casser des pavés sur le ventre. Elle enlève un cuirassier à la force de la mâchoire, elle danse la gavotte sur un fer rouge.

— Mais sans doute elle est jolie, voilà ce que je veux dire.

— Un phénomène monsieur! Vu son état, c'est l'enfant gâté de la nature. Elle a six doigts à chaque pied, des ongles en griffes et du poil plein le corps, avantage qui lui permet de se montrer en griffon ou femme sauvage à volonté, dans les petits endroits où le monstre donne encore. Jamais de faux frais avec elle. La viande crue qu'elle mange devant la société lui compte comme déjeuner; elle avale un sabre comme un verre de vin. Artiste finie, quoi! »

Mais Frédéric voyant la mine des jeunes gens :

« Vous riez de ça, vous? Sauf votre respect, c'est une délicatesse mal placée ; quand vous vieillirez, vous penserez plus sérieusement et vous apprécierez ces femmes-là. Si j'avais vingt ans de moins... ça n'est pas pour humilier Adèle... Adèle a du bon... mais si j'avais vingt ans de moins, je n'aurais pas manqué Zénobie ; ça n'est pas tout, jeune homme : Guignard est vieux ; il a pris dans les temps un tour de reins, à force d'en faire, des tours ; ça le fait souffrir, cet homme, quand il veut pleuvoir ; il désire se retirer dans son pays, et il me paraît qu'on lui a déjà parlé pour y être maire ; c'est un homme enfin qui s'est amassé de quoi ; il vous laissera son établissement, voiture, musique, charpente, caïmans, chiens dressés, tout compris. On pourrait renvoyer le paillasse, puisque monsieur votre ami est dans le cas de nous en servir ; et nous formerions ensemble une troupe à ruiner la concurrence. Ça vous va-t-il?

— Non, dit Montgazon, serviteur aux caïmans. Vous direz à mademoiselle Zénobie que je lui baise les griffes. Ce n'était qu'un essai.

— C'est impossible! La France a droit à vos bienfaits. Vous voulez étouffer vos talents!

— Ils nous serviront, soyez tranquille. Mon ami Parpignolle veut être médecin, et pour moi, je me destine à la carrière politique.

— Oui, dit Frédéric abattu, c'est le même genre... mais, ajouta-t-il en relevant la tête, c'est moins honorable. Enfin, il n'y a pas de sot métier. Voici toujours la moitié de la recette. L'acrobate n'a pas le cœur dans le jarret, Frédéric n'oubliera pas ce fameux service que je dois en partie à cet animal... »

Il détacha un coup de pied à son chien, qui poussa un hurlement. Mais Montgazon ne prit dans le plateau que vingt francs pour aller souper après le feu d'artifice. Et Frédéric à cette vue s'écria :

« Petit, salue ton bienfaiteur! »

Avec un autre coup de pied à l'enfant, qui, à ce commandement, fit le saut de carpe, par habitude.

« Et toi, Adèle, éclaire ces messieurs, qui unissent la générosité au talent. »

Les jeunes gens, accompagnés de la famille reconnaissante, sortirent de

la baraque comme de la tente hospitalière d'un ancien patriarche ; mais Parpignolle entraînait son ami, car les premières bombes du feu d'artifice éclataient dans les airs en jetant des jours éblouissants sur la cime des arbres.

« Encore une banque ! cria de loin Montgazon à Frédéric, en montrant les fusées.

— Connu ! » dit le saltimbanque.

Et les deux amis gagnèrent les quais avec tout le peuple, pour se régaler du bouquet.

ÉDOUARD OURLIAC.





Ramasseur de n'importe quoi, n'importe où

Par Gavarni. Gravé par Lavieille.



Une mauvaise connaissance.

Par Gavarni. Gravé par Verdiel.



Mauvaise rencontre

Par GAVARNI. Gravé par LA TI-SIÉROGRAPHIE.



Régiment (sans colonel) de colonels sans régiment

Par GAVARNI. Gravé par PORRET.



Rien dans les mains, rien dans les poches.

Par GAVARNI. Gravé par LAVIEILLE.

QUELQUES RÉJOUISSANCES
PUBLIQUES



Comme on attrape Abd-El-Kader.



Plaisirs et points de vue variés.
Émotions pour le cœur et pour l'esprit.



— Maitre des cérémonies —
Missionnaire de l'ordre public.



Manière d'élever les idées du peuple.



Un des fonctionnaires
qui se sont trouvés de toutes les fêtes,
— sous tous les régimes. —



Les sauvages de la civilisation.

RELATION D'UN VOYAGE

CHEZ

LES SAUVAGES DE PARIS.

LETTRE A UN AMI.

Jusqu'ici, mon vieux ami, tu m'as humilié de ta supériorité comme voyageur, et tandis que je n'avais à te parler que de Venise ou de Palma, toi, Malgache intrépide, tu me promenais, dans tes récits merveilleux, de l'Atlas au cap de Bonne-Espérance, et de Sainte-Hélène à l'île Maurice. Il était temps de me lancer à mon tour dans les grandes expéditions. Ce désir m'avait tourmenté durant toute ma jeunesse, et, sur le déclin de mes jours, je sentais bien qu'il fallait renoncer à mes rêves, ou changer enfin en exploits sérieux de longues et stériles velléités.

C'est pourquoi, pas plus loin qu'hier matin, je me décidai au départ, et, de retour le soir même, après la plus heureuse traversée, je me promis de t'adresser le récit de mes aventures.

Ne voulant pas faire les choses à demi, je me dirigeai d'un seul bond vers les antiques solitudes du nouveau monde, et après avoir consacré la matinée à faire une pacotille de drap écarlate, de plumes d'autruche peintes des couleurs les plus tranchantes, et de verroteries bariolées, je rassemblai ma famille et partis avec elle vers midi, par un temps favorable. J'oubliai, il est vrai, de faire mon testament et d'adresser de solennels adieux à mes amis. Le navire mettait à la voile... je veux dire que le sapin

attendait dans la rue, et, grâce au pilote expérimenté qui tenait le gouvernail de ce véhicule, nous arrivâmes sans encombre rue du Faubourg-Saint-Honoré, où nous devions prendre terre chez les peaux rouges de l'Amérique du Nord.

En d'autres termes, nous fûmes admis par M. Catlin à visiter l'intérieur de la salle Valentino, au sein de laquelle devait s'effectuer notre voyage, à travers quarante-huit tribus indiennes, sur un territoire de douze ou quinze cents milles d'étendue.

M. Catlin est un voyageur modèle, digne de rivaliser avec ton cher Malgache, pour le courage, la persévérance, la sobriété et l'amour de la science. Mais, tandis que tu t'es appliqué spécialement à l'étude des plantes et de leurs hôtes charmants, les papillons et les scarabées, il a tourné ses observations, lui, sur un sujet qui intéresse plus directement les peintres et les romanciers, l'étude de la forme humaine et celle du paysage.

Convaincu avec trop de raison de la rapide et prochaine extinction des races indigènes de l'Amérique du Nord, et reconnaissant pour l'avenir l'importance d'une histoire pittoresque de ces peuples, M. Catlin est parti seul, sans amis et sans conseils, armé de ses pinceaux et de sa palette, pour fixer sur la toile et sauver de l'oubli les traits, les mœurs et les costumes de ces peuplades dites sauvages, et qu'il faudrait plutôt désigner par le nom d'hommes primitifs. Il a consacré huit années à cette exploration, et visité, au péril de sa vie, les divers établissements d'une population d'environ cinq cent mille âmes, aujourd'hui déjà réduite de plus de la moitié, par l'envahissement du territoire, l'eau-de-vie, la poudre à canon, la petite vérole et autres bienfaits de la civilisation.

Cette collection contient, outre un musée d'armes, de costumes, de crânes et d'ustensiles des plus curieux, plus de cinq cents tableaux dont une partie est une galerie de portraits d'après nature d'hommes et de femmes distingués des différentes tribus, et le reste une série de paysages et de scènes de la vie indienne, jeux, chasses, danses, sacrifices, combats, mystères, etc. Dans un modeste prospectus, M. Catlin réclame l'indulgence du public pour des esquisses faites rapidement, à travers mille dangers, et quelquefois sur un canot qu'il fallait pagayer d'une main tandis qu'il peignait de l'autre.

arrivera-t-elle à sauver ces nobles races lorsqu'elles l'auront franchement acceptée? J'en doute, puisque nous sommes si peu civilisés nous-mêmes, et que l'infâme cupidité du trafic ne fait que substituer de nouvelles causes de destruction aux effets des rivalités et des luttes de tribu à tribu. Les empiétements de la chasse sur les territoires giboyeux de ces tribus respectives sont des causes de guerre rendues toujours plus fréquentes à mesure que les tribus sont refoulées les unes sur les autres par les conquêtes du défrichement. L'appât du gain est une autre source de dévastation. Les Indiens ont appris à échanger leurs pelleteries contre nos produits, et telle tribu, voisine des établissements civilisés, détruit aujourd'hui en trois jours plus de daims et de bisons pour le commerce qu'elle n'en tuait jadis en un an pour sa consommation. Quelle sera l'issue de cette lutte d'extermination où les premiers progrès du sauvage sont l'intempérance, c'est-à-dire un vaste système d'empoisonnement, l'usage d'instruments plus meurtriers que ceux de ses pères, et la destruction du gibier, son unique ressource? La catastrophe qui les précipite est effroyable à prévoir, et quand on songe que les libertés tant vantées des États-Unis, et l'absence de misère et d'abjection, qui rendent en apparence la société anglo-américaine si supérieure à la nôtre, ne reposent que sur l'extinction fatale des habitants primitifs, n'est-on pas attristé profondément de cette loi monstrueuse de la conquête, qui préside depuis le commencement du monde au destin des races humaines?

Entre la nécessité de périr de misère et celle de s'initier à notre imparfaite civilisation, plusieurs chefs ont donc opté pour le dernier parti, et chaque jour la question qui s'agite entre les principaux conducteurs de tribus est celle-ci : Rester sous la tente et vivre au jour le jour, tant bien que mal, de conquêtes sur les voisins et les bêtes sauvages, ou bien faire des briques, bâtir des maisons, permettre que les enfants apprennent à lire, cultiver les terres et faire des traités de paix avec les tribus environnantes. Les jeunes gens doivent naturellement protéger les idées nouvelles, les vieillards tenir aux anciennes, et j'avoue que, pour mon compte, je trouve que la poésie est de ce côté-là. Mais il est bien question de poésie par le temps qui court!

Pour ne citer qu'un exemple de ces luttes entre l'ancien et le nouveau

principe, je te raconterai l'histoire de *Miou-hu-shi-Kaou*, c'est-à-dire le *Nuage-Blanc*, chef de la tribu des Ioways, peuplade qui habite les plaines du Haut-Missouri, au pied des montagnes rocheuses. Son père était un fameux guerrier qui avait fait furieusement la guerre à ses voisins, mais qui, pourtant, s'était prononcé pour la religion et la civilisation des blancs. Il périt victime d'une conspiration pour avoir voulu punir certains guerriers de sa nation, coupables d'avoir massacré traîtreusement des voisins inoffensifs. Le *Nuage-Blanc* ne pleura pas publiquement la mort de son père avec les cérémonies d'usage. Il cacha sa douleur et fit le serment de vengeance. En effet, il tua six de ces assassins en diverses rencontres, et il les eût tués tous, si la tribu effrayée n'eût pris le parti de l'élire pour chef. La royauté n'est pas héréditaire chez les Ioways, et une des lois principales imposées à l'élu de la tribu le somme de renoncer à toute vengeance personnelle. Le *Nuage-Blanc* refusa longtemps, et quand il se vit forcé d'accepter le commandement, il laissa éclater sa douleur, fit faire de solennelles funérailles à son père, et s'enferma pendant un mois sous sa tente, sans permettre à personne d'en approcher. Ce jeune homme, d'une noble et belle figure et d'un caractère froid et mélancolique, renonça dès lors aux terribles pensées qui l'avaient agité.

Plongé dans de pénibles et sérieuses réflexions, il *enterra le tomahawk* de la guerre, et se fit honneur d'être proclamé chef pacifique. Il voyait diminuer sa tribu de jour en jour, et la petite vérole vint tout à coup la réduire des deux tiers; c'est-à-dire que de six mille sujets il ne lui en resta que deux mille. A ces causes de douleur vint s'en joindre une que nous trouverions puérile, mais qui est grave dans les idées d'un Indien. Une taie s'étendit sur un de ses yeux, et l'effroi de perdre la vue, joint à la honte qu'une disgrâce physique imprime au front d'un guerrier et d'un chef, lui suggéra le dessein d'aller chez les blancs, autant dans l'espoir de se faire guérir de son mal que dans celui de compenser son infirmité par le prestige qui s'attache aux hommes qui ont voyagé, « qui ont beaucoup vu,

Et partant, beaucoup retenu. »

Il confia son gouvernement à son oncle, et partit pour Washington, où

sa guérison fut jugée impossible, mais où il conçut le désir de civiliser complétement sa tribu. Ce n'était pas chose aisée. De retour chez lui, il rencontra beaucoup d'opposition parmi les siens. Une partie des chefs secondait son projet, le reste résistait. Alors fut prise une de ces décisions dont l'analogue ne se retrouverait pas dans notre civilisation moderne, mais qui est tout à fait conforme au génie des sociétés antiques. Il fut résolu que le *Nuage-Blanc*, accompagné de sa famille et des principaux sages et guerriers de la tribu, partirait pour visiter les établissements des blancs de l'autre côté du grand lac salé (l'Océan), qu'ils voyageraient aussi loin et aussi longtemps qu'ils pourraient, et qu'à leur retour, s'ils attestaient que la civilisation des blancs était partout supérieure à celle des peaux rouges, s'ils rapportaient beaucoup de présents, s'ils pouvaient dire qu'ils avaient eu à se louer de leur épreuve et persistaient enfin dans leur opinion, on bâtirait des maisons, on maintiendrait le système de paix avec les voisins, on commencerait à cultiver, et on donnerait l'éducation des blancs aux enfants. Que la tribu et le chef lui-même se fissent une idée de la largeur de l'Océan, de l'étendue de la terre et des nécessités de la vie chez nous, je ne le pense pas, autrement ce projet formidable les eût fait reculer. Mais gagnés par les promesses des missionnaires catholiques[1], naïfs, confiants et curieux comme des hommes primitifs, ils ratifièrent le contrat, et le *Nuage-Blanc* se mit en route avec sa famille, son sorcier, son orateur et ses amis, pour la capitale des États-Unis, et de là pour l'Europe, certains qu'à leur retour, ils seraient l'objet d'une vénération fanatique, et pourraient exercer une domination incontestée. Ce ne fut pas sans motif que le *Nuage-Blanc* fit choix des plus illustres personnages pour l'accompagner; les Indiens qui n'ont jamais

[1] Les missionnaires catholiques font plus de prosélytes chez les sauvages que les protestants, et la raison en est simple. La religion réformée est trop froide et trop sage pour ces ardentes imaginations, et il y a plus près qu'on ne pense du fanastisme des Indiens aux superstitions de notre poésie religieuse. Le Nuage-Blanc et sa femme ont embrassé le catholicisme, mais à condition de ne point le pratiquer ostensiblement. Les missionnaires sont forcés à ce genre de transaction, et ils font dire aux sauvages convertis que leurs compatriotes, n'étant pas encore suffisamment préparés à comprendre la sainte doctrine, y mêleraient des pratiques païennes qui souilleraient le nom du Christ; mais la vérité est que les nouveaux convertis n'élèveraient pas sans danger le temple de Jésus à la place de la *cabane aux mystères*.

franchi le désert, ne croient point aux merveilles de la civilisation, et regardent tout ce qu'on leur raconte de notre bien-être et de notre industrie comme autant de contes fantastiques pour les gagner et les tromper. En 1832, *Oui-Djen-Djone* (la *Tête de l'œuf de pigeon*), un des guerriers les plus distingués des *As-sin-ni-boins* (*ceux qui font bouillir la pierre*), avait été emmené à Washington par le major Sanford. Il était parti vêtu de peaux de buffles, de plumes d'aigles et de chevelures humaines. Il revint au désert avec un pantalon de drap, une redingote, un chapeau de castor sur la tête, un éventail à la main [1]. Mais là se borna son triomphe. Après avoir curieusement examiné sa toilette, ses compatriotes l'interrogèrent, déclarèrent ses récits incroyables, le condamnèrent comme menteur, et le tuèrent solennellement. Pour éviter un destin semblable, le Nuage-Blanc s'est fait accompagner de dix personnes dignes de foi, lesquelles, avec deux enfants, forment une colonie de douze Indiens ioways actuellement à Paris, et avec lesquels j'ai eu l'honneur de causer intimement, comme je le raconterai plus tard.

Je poursuis le récit de l'expédition de ces nouveaux Argonautes. Arrivés à Washington, ils trouvèrent des difficultés qu'ils n'avaient sans doute pas prévues. D'une part, il fallait de l'argent pour entreprendre leur tour du monde, et ils n'avaient pour toute liste civile que leurs colliers de *wampun*, précieux coquillages qui représentent chez eux la monnaie, et que chaque guerrier porte autour de son cou. De l'autre, le gouvernement des États-Unis s'opposait à leur départ pour l'Europe. Depuis la triste fin des Osages morts chez nous de tristesse et de misère, l'autorité protectrice des Indiens, sachant le mauvais effet que produit chez eux le récit de semblables déceptions, leur refuse la permission de s'expatrier. Il fallait donc aux nobles aventuriers ce que, dans notre langue et nos usages prosaïques, nous sommes forcés d'appeler un entrepreneur. Il s'en présenta un qui prit sur lui les frais considérables du voyage, et déposa pour les Ioways une caution de 300,000 francs entre les mains du gouvernement américain.

[1] Le double portrait de ce chef barbare dans ses deux costumes différents est une des plus curieuses pages de la galerie Catlin. Les détails de son histoire, rapportés dans le voyage de M. Catlin, sont très-curieux.

Nos idées répugnent à cette exploitation de l'homme, et le premier mouvement du public parisien a été de s'indigner qu'un roi et sa cour, exécutant leurs danses sacrées, nous fussent exhibés sur des tréteaux pour la somme de 2 francs par tête de spectateur. Quelques-uns révoquent en doute le caractère illustre de ces curiosités vivantes exposées à nos regards; d'autres pensent qu'on les trompe, et qu'ils ne se rendent pas compte du préjugé dégradant attaché parmi nous à leur rôle : car les explications nécessaires qui accompagnent leur exhibition lui donnent, en apparence, quelque analogie avec celle des animaux sauvages ou des figures de cire.

Cependant il n'est rien de plus certain que la bonne foi qui a présidé aux engagements réciproques de ces Indiens et de leur guide; et si nous pouvons faire un effort pour nous dégager de nos habitudes et de nos préjugés, nous reconnaîtrons que la pensée qui dirige le Nuage-Blanc et ses compagnons est de tout point conforme à celle qui poussait les anciens héros, les aventuriers des temps fabuleux[1], à voyager et à s'instruire aux frais des populations qui les accueillaient, et qui faisaient avec eux un naïf échange de connaissances élémentaires et de présents, en rapport avec les mœurs du temps et des pays. A coup sûr ce moderne Jason n'apprécie point nos préjugés à l'endroit de l'exhibition publique, et ses compatriotes n'y comprendront jamais rien. Il vient, il se montre, il nous voit et il est vu de nous. Il étale son plus beau costume, il enlumine sa face de son plus précieux vermillon, il s'assied, comme un prince qu'il est, parmi ses fiers acolytes, il fume gravement sa pipe, il fait adresser par la bouche de son vénérable orateur un discours affectueux et noble au public étonné, il rend grâce au *grand esprit* de l'avoir conduit sain et sauf parmi les blancs, qu'il estime et qu'il admire, il les recommande au ciel, ainsi que lui et les siens; puis sur l'invitation de l'interprète, qui lui exprime le désir des blancs d'assister à ce qu'il y a de plus respectable et de plus beau dans les fêtes de sa nation, il commande la danse de guerre, ou celle encore plus auguste du calumet. Il prend lui-même le tambourin ou le grelot, et il accompagne, de sa voix douce et gutturale, le chant de ses compagnons. Les terribles guerriers, le gracieux enfant et les femmes graves et chastes sautent en rond au-

[1] Les temps fabuleux durent encore pour ces Indiens, qui n'ont pas d'histoire.

tour de lui; lui-même, quelquefois, saisi d'enthousiasme au milieu de ces rites sacrés qui lui rappellent la gloire de ses pères et les affections de sa patrie, il se lève et s'élance parmi eux. Malgré son œil voilé et la mélancolie de son sourire, il est beau, il est noble, et le souvenir de sa destinée triste et courageuse attire les sympathies de ce public, qui est bon aussi, et qui bientôt passe de la terreur à l'attendrissement. Quand ils ont assez dansé à leur gré, car personne ne les commande, et ils se refuseraient à toute exigence que leur interprète ne leur soumettrait pas en termes affectueux et mesurés, ils s'approchent du public, et s'asseyent gravement devant lui. Les artistes s'approchent aussi pour admirer la beauté de leurs formes et la noblesse de leurs traits. Les bonnes âmes, jalouses de faire l'aumône respectueuse d'un peu de plaisir à ces pauvres exilés, leur offrent de petits présents qu'ils reçoivent avec dignité, et sans la moindre jalousie apparente entre eux. Puis on invite le public à les applaudir pour les remercier de leur obligeance, et ces applaudissements, seul langage qu'ils puissent comprendre de nous, ne leur sont pas refusés. On leur tend la main. Les femmes, effrayées d'abord de leur aspect terrible et de l'expression farouche que la danse guerrière donnait à leurs traits, s'enhardissent en voyant leur air naïf, fièrement timide, et ce mélange de tristesse et de confiance qui les rend si touchants. Ils saluent et serrent vigoureusement les mains qui leur sont tendues. Sont-ce là des saltimbanques auxquels on a jeté une obole, et qu'on peut siffler? Je ne le conseillerais pas aux spectateurs. Armés de leurs lances acérées et de leurs tomahawks redoutables, qu'ils manient avec tant de grâce et de vigueur, et qu'ils font briller, en dansant, sur la tête des spectateurs, ils pourraient bien comprendre l'insulte, et nous montrer qu'on peut admirer la crinière du lion et caresser la robe du tigre, mais qu'il ne faut pas jouer avec les fils du désert, comme nous jouons quelquefois si cruellement avec notre semblable. Savent-ils qu'on a acheté ce droit à la porte en entrant? A coup sûr ils l'ignorent, et s'ils savent qu'on paye, leur sainte naïveté considère ce tribut comme un présent en nature, témoignage de l'hospitalité des blancs. Maintenant l'entrepreneur est-il si coupable envers eux, de les traiter conformément à leurs idées, bien qu'elles soient contraires aux nôtres? Je ne le crois pas, puisqu'ils sont contents, puisqu'ils sont libres, puisqu'il les associe à des profits qui seuls les

mettront à même de se construire ces maisons de brique qu'ils rêvent, et de peupler de taureaux et de brebis ces immenses prairies, d'où le daim et le bison s'éloignent; puisque leur contrat engage l'entrepreneur à les ramener chez eux dès qu'ils le voudront, à partir demain, ce soir, pour l'Amérique, si le mal du pays s'empare d'eux; puisque enfin l'autorisation que M. Mélody a reçue de son gouvernement est fondée en termes exprès sur son caractère éprouvé de moralité, et sur la certitude que donne ce caractère, du traitement paternel réservé aux Indiens voyageurs.

Il est bien vrai pourtant que souvent ils ont de la tristesse et un violent désir de retourner dans leurs solitudes; mais l'assurance que rien ne les retient malgré eux leur donne le courage de persévérer le temps nécessaire. Dans leurs moments de loisir, ils reçoivent des visites et se font expliquer par Jeffrey, l'intelligent interprète qui ne les quitte jamais, tout ce qu'ils voient et entendent. Tous les jours M. Wattemare fils consacre deux heures à leur faire un cours d'histoire élémentaire, et il m'a assuré qu'ils l'écoutaient toujours avec intelligence, souvent avec enthousiasme. Le récit des guerres fameuses les passionne; ils commencent à en comprendre les causes et les résultats; mais je t'avoue qu'ils ne sont pas encore assez philosophes pour avoir conçu quelque chose de plus grand et de plus beau que l'histoire de Napoléon. C'est déjà beaucoup pour des sauvages, mais probablement ce n'est pas assez pour des peuples belliqueux qui sentent la nécessité de renoncer à la guerre.

C'est donc un spectacle bizarre, bien nouveau pour nous autres badauds de Paris, et fait pour passionner nos artistes, que celui que nous pouvons voir deux fois par jour à la salle Valentino. Au premier aspect, j'éprouvai pour mon compte l'émotion la plus violente et la plus pénible que jamais pantomime m'ait causée. Je venais de voir tous les objets effrayants que renferme le musée Catlin, des casse-têtes primitifs auxquels ont succédé maintenant des hachettes de fer fabriquées par les blancs, mais qui, dans le principe, étaient faites d'un gros caillou enchâssé dans un manche de bois; des crânes aplatis et difformes étalés sur une table, dont plusieurs portaient la trace du scalp, des dépouilles sanglantes, des masques repoussants, des peintures représentant les scènes hideuses de l'initiation aux mystères, des supplices, des tortures, des chasses homériques, des combats

meurtriers ; enfin, tous les témoignages et toutes les scènes effroyablement dramatiques de la vie sauvage; et surtout ces portraits dont l'accoutrement fantastique est varié à l'infini et fait passer la face humaine par toutes les ressemblances possibles avec les animaux féroces. Quand un bruit de grelots qui semblait annoncer l'approche d'un troupeau m'avertit de courir prendre ma place, j'étais tout disposé à l'épouvante, et lorsque je vis apparaître en chair et en os ces figures peintes, les unes en rouge de sang, comme si on les eût vues à travers la flamme, les autres d'un blanc livide avec des yeux bordés d'écarlate, d'autres grillagées de vert et de jaune, d'autres enfin mi-parties de rouge et de bleu, ou portant sur leur fond naturel couleur de bronze l'empreinte d'une main d'azur, toutes surmontées de plumes d'aigle, et de crinières de crin; ces corps demi-nus, magnifiques modèles de statuaire, mais bariolés aussi de peintures, et chargés de colliers et de bracelets de métal; ces colliers de griffes d'ours qui semblent déchirer la poitrine de ceux qui les portent, ces manteaux de peaux de bisons et de loups blancs avec des queues qui flottent et qui semblent appartenir à l'homme, ces boucliers et ces lances garnies de chevelures et de dents humaines, la peur me prit, je l'avoue, et l'imagination me transporta au milieu des plus lugubres scènes du *Dernier des Mohicans*. Ce fut bien autre chose quand la musique sauvage donna le signal de la danse guerrière de l'approche. Trois Indiens s'assirent par terre; l'un frappait un tambourin garni de peaux, qui rendait un son mat et lugubre, l'autre agitait une calebasse remplie de graines, le troisième raclait lentement deux morceaux de bois dentelés l'un contre l'autre; puis, des voix gutturales qui semblaient n'avoir rien d'humain entonnèrent un grognement sourd et cadencé, et un guerrier, qui me sembla gigantesque sous son accoutrement terrible, s'élança, agitant tour à tour sa lance, son arc, son casse-tête, son fouet, son bouclier, son aigrette, son manteau, enfin tout l'attirail échevelé et compliqué du costume de guerre. Les autres le suivirent; ceux qui jetèrent leurs manteaux et montrèrent leurs poitrines haletantes et leurs bras souples comme des serpents, furent plus effrayants encore. Une sorte de rage délirante semblait les transporter; des cris rauques, des aboiements, des rugissements, des sifflements aigus, et ce cri de guerre que l'Indien produit en mettant ses doigts sur ses lèvres, et qui, répété au loin dans les déserts, glace d'effroi le voyageur égaré, in-

terrompaient le chant, se pressaient et se confondaient dans un concert infernal. Une sueur froide me gagna, je crus que j'allais assister à une opération réelle du scalp sur quelque ennemi renversé, ou à quelque scène de torture plus horrible encore. Je ne voyais plus, de tout ce qui était devant moi, que les redoutables acteurs, et mon cerveau les plaçait dans leur véritable cadre, sous des arbres antiques, à la lueur d'un feu qui allait consumer la chair des victimes, loin de tout secours humain; car ce n'étaient plus des hommes que je voyais, mais les démons du désert, plus dangereux et plus implacables que les loups et les ours parmi lesquels j'aurais volontiers cherché un refuge. L'insouciant public parisien, qui s'amuse avant de s'étonner, riait autour de moi, et ces rires me semblaient ceux des esprits de ténèbres. Je ne revins à la raison que lorsque la danse cessa et que les Indiens reprirent, comme par miracle, cette expression de bonhomie et de cordialité qui en fait des hommes en apparence meilleurs que nous. Malgré sa gaieté, le public avait, je pense, un peu passé par les mêmes émotions que moi; car, à l'empressement qu'il mettait à serrer la main des *scalpeurs*, on eût dit qu'il cherchait à se familiariser avec des objets de terreur, mais qu'il ne demandait pas mieux que de s'assurer des rapports de bonne intelligence avec messieurs les sauvages. Je fis comme le public, c'est-à-dire que je me rassurai au point de vouloir lier connaissance avec la tribu, et même j'osai pénétrer dans leur intérieur avec mes enfants, sans trop de crainte de les voir dévorer. Cette visite sera la seconde partie de mon voyage et le sujet d'une seconde lettre.

DEUXIÈME LETTRE A UN AMI.

Je trouvai le *Nuage-Blanc* dans une petite chambre, au second, entièrement démeublée, car les Indiens ont encore un profond mépris pour la plupart de nos aises, et la première fois qu'on leur donna des lits, on les trouva couchés dessous, le lendemain matin. Leurs lits, à eux, sont des fourrures étendues par terre, et le chef, assis à la turque sur sa peau d'ours, avait à son côté sa femme et sa fille *Sagesse*, âgée de deux ans et demi,

baptisée comme père et mère, et encore allaitée selon l'usage de son pays. Ce chef est, comme beaucoup d'Indiens convertis, un chrétien *non pratiquant*, c'est-à-dire qu'il a, outre le baptême, trois autres femmes dans son pays.

Un de ses fils est au collége en Angleterre ou aux États-Unis.

Il me fit un léger signe de tête, sans se déranger, et lorsque j'étalai devant lui une pièce de drap rouge, le don le plus précieux qu'on puisse faire à un chef indien, il daigna sourire et me tendre la main. La femme parut plus émue de la magnificence de mon offrande et laissa échapper une exclamation; puis, sur-le-champ, elle enveloppa son enfant dans ce morceau d'étoffe, pour me montrer qu'elle en faisait cas, et voulait bien l'accepter. A peine eut-elle reçu le collier que je lui destinais, qu'elle le désenfila pour regarder curieusement chaque perle, et le monarque barbare, ne pouvant résister au même désir, ne cessa de rouler ces verroteries entre ses doigts et de les examiner, malgré la gravité de la conférence qui suivit et la part qu'il voulut bien y prendre.

Je distribuai un présent à chaque Indien, et chacun s'en para pour me donner signe d'approbation.

Les noms des hommes sont : le *Grand-Marcheur* et *Marche-en-avant*, deux jeunes guerriers également beaux de formes, mais de physionomie très-différente, car l'un paraît doux et enjoué comme un enfant, et l'autre a une terrible expression de rudesse et de férocité; ensuite le docteur sorcier, appelé les *Pieds garnis d'ampoules;* puis la *Pluie qui marche*, avec son fils, un enfant de onze ans, beau comme le petit Ajax; enfin le *Petit-Loup* et les femmes. Je te parlerai de chacun en particulier.

Le plus docte, le plus sage et le plus éloquent de ces illustres seigneurs, est certainement la *Pluie qui marche*. En même temps qu'orateur de la tribu, il est chef de guerre, comme qui dirait ministre de la guerre du *Nuage-Blanc*, qui est *chef de paix* ou *chef de village*, c'est-à-dire souverain. La *Pluie qui marche* a fait trente campagnes, et dans six particulièrement il s'est couvert de gloire. On le soupçonne, ainsi que le docteur, d'avoir coopéré au meurtre de *Nuage-Blanc* père. Il a été un des plus actifs pour faire élire *Nuage-Blanc* fils, et, par là, il s'est mis à l'abri de sa vengeance.

Il n'y a entre eux aucune apparence de haine. Qui peut dire cependant quels drames inaperçus se passent dans l'esprit et dans l'intérieur domestique de ces exilés?

La *Pluie qui marche* est un homme de cinquante-six ans, d'une très-haute taille, et d'une gravité majestueuse. Il ne sourit jamais en pérorant, et, tandis que la physionomie douloureuse du *Nuage-Blanc* fait quelquefois cet effort par générosité, celle du vieillard reste toujours impassible et réfléchie. Sa face est large et accentuée, mais n'offre aucune autre différence de lignes avec la nôtre que le renflement des muscles du cou, au-dessous de l'angle de la mâchoire. Ce trait distinctif de la race lui donne un air de famille avec la race féline.

Ce trait disparaît même presque entièrement chez *le docteur*, qui est agréable et fin, suivant toutes nos idées sur la physiognomonie. Quoiqu'il ait soixante ans, ses bras sont encore d'une rondeur et d'une beauté dignes de la statuaire grecque, et son buste est le mieux modelé de tous. Son agilité et son entrain à la danse attestent une organisation d'élite. Une si verte vieillesse donne quelque regret de n'être pas sauvage, et, lorsque, parmi les spectateurs, on voit tant d'êtres plus jeunes, goutteux ou obèses, on se demande quels sont ceux qu'on montre, des sauvages de Paris ou de ceux du Missouri, comme objets d'étonnement.

Le docteur est un très-bel esprit, à la fois médecin, magicien, jongleur, poëte, devin, et quelque peu orateur. Il porte un collier de graines sacrées et un doigt humain desséché en guise de médaillon, pour conjurer le mauvais œil. Il est, en même temps, le bouffon agréable et le conseil très-sérieux du prince et de la nation. Durant la traversée, un calme plat surprit nos Argonautes sur le navire qui les transportait en Angleterre. Le docteur procéda à ses incantations, au grand plaisir des passagers blancs et au grand respect des Indiens. Deux heures après, le vent qui était tombé depuis trois jours s'éleva, et les Indiens demeurèrent convaincus, comme on peut le croire, de la science infaillible du docteur. Cependant ils jugent apparemment nos médecins encore plus sorciers que les leurs, car ils se font soigner par eux, ici, quand ils sont malades. Il semblerait aussi qu'on ne croit pas celui-là capable d'évoquer le mauvais esprit par vengeance, car le chef ne se fait pas faute de le traiter en petit garçon. Il y a quelques jours, on trouva,

vers le soir, notre sorcier assis sur l'escalier, et, comme on l'invitait à s'aller coucher, il secoua la tête et resta là jusqu'au lendemain, puis le lendemain encore, et la nuit suivante, et enfin trois jours et trois nuits sans désemparer, mangeant et dormant sur cet escalier. Il était en pénitence, on n'a pu savoir pour quelle faute ; mais on peut se faire, par là, une idée du pouvoir absolu du chef et de la soumission de cet Indien, qui est pourtant de naissance illustre et un guerrier très-distingué lui-même.

Mais le personnage qui a le plus gagné notre amitié, malgré l'amabilité du docteur, malgré la grande sagesse de la *Pluie qui marche* et la beauté de son enfant, malgré la douce tristesse du *Nuage-Blanc*, et la modestie de Sa Majesté la reine, c'est le *Petit-Loup*, ce noble guerrier dont l'apparence herculéenne et les grands traits accentués m'avaient d'abord effrayé, mais qui, revenu auprès de sa femme malade, et le cœur rempli de tristesse à cause de la mort récente de son enfant, m'a paru le plus doux et le meilleur des hommes. Lorsqu'il s'élança le premier pour la danse, à cheval sur son arc (qu'il faisait la pantomime de fouetter avec une lanière de cuir attachée à une corne de bison), mes amis le comparèrent à Diomède. Lorsqu'il reprit le calme de sa physionomie grave et douce, pour accueillir les félicitations du public, nous l'appelâmes le Jupiter des forêts vierges ; mais lorsqu'il eut essuyé les couleurs tranchantes qui l'embellissaient singulièrement, et qu'on nous raconta son histoire, nous ne vîmes plus qu'une noble et honnête figure, caractérisée en courage et en bonté, et nous l'avons alors surnommé *le Généreux*, nom qui lui conviendrait beaucoup mieux que celui de *Petit-Loup*, car rien, dans sa puissante et douce organisation, n'exprime la férocité ni la ruse. Ce n'est pas qu'il se fasse faute d'enlever un *scalp* à l'ennemi,—c'est un si glorieux trophée de victoire, que la race indienne périra, je pense, avant d'avoir renoncé à ces horribles insignes,—ni qu'il croie offrir à nos yeux un objet repoussant en nous montrant sa manche garnie, de l'épaule au poignet, de franges de cheveux acquis par le même procédé. C'est l'héritage de ses pères, c'est sa généalogie illustre et sa propre vie de gloire et de combats qu'il porte sur lui. Faute d'histoire et de monuments, l'Indien se revêt ainsi du témoignage de ses exploits. Sur la peau d'ours ou de bison qui le couvre, et dont il porte le poil en dedans, sa femme dessine et peint ses principaux faits et gestes. Ici, un ours percé de sa flèche ; à côté,

le héros combattant ses ennemis; plus loin, son cheval favori. Ces dessins barbares sont très-remarquables; formés de lignes élémentaires comme celles que nos enfants tracent sur les murs, ils indiquent pourtant quelquefois un sentiment très-élégant de la forme, et en général de la proportion. Le fils de la *Pluie qui marche* annonce beaucoup de dispositions et un goût prononcé pour cet art. Couché à plat ventre, la tête enveloppée de sa couverture, comme font les Arabes et les Indiens lorsqu'ils veulent se recueillir, il trace avec un charbon sur le carreau la figure des gens qu'il vient de voir. Nous lui portons des gravures, mais où trouvera-t-il un plus beau modèle que lui-même? Que l'artiste sauvage détourne les yeux de nous et de nos œuvres, et qu'il se regarde dans une glace! Cet enfant de onze ans est un idéal de grâce et d'élégance, et, comme tous les êtres favorisés par la nature, il a l'instinct de sa dignité. Le costume de sa tribu, le cimier grec et la tunique de cuir coupé en lanières, ou simplement la longue ceinture de crins blancs, sa couleur, son buste nu, délicat et noble, le charme de ses attitudes et le sérieux de ses traits, en font un bronze antique digne de Phidias.

Mais, à travers ces digressions involontaires, revenons à notre héros le *Petit-Loup*, ou pour mieux dire *le Généreux*. Voici un monument plus authentique et plus positif de sa gloire et de son grand caractère.

« *A tous ceux qui ces présentes verront*, on fait savoir que *Shon-ta-yi-ga*, ou le « *Petit-Loup*, un brave Ioway, mérite ce nom de *brave*, par le fait qu'il a pris part à « de nombreuses expéditions contre les ennemis de sa tribu. Dans toutes, à ce que j'ai « appris, il a montré le plus grand courage. Mais ce qui le recommande surtout à l'af- « fection et à la confiance de tous les hommes blancs ou rouges, c'est l'humanité et « l'audace qu'il a déployées pour arracher une troupe d'Omahaws des mains de la « nation à laquelle il appartient. Dimanche dernier, il a sauvé du tomahawk et du cou- « teau dix Omahaws inoffensifs. Un d'eux, attiré hors de vue, avait été assassiné. « Parmi ces dix individus se trouvaient les chefs bien connus et bien-aimés le *Gros-* « *Élan*, les *Gros-Yeux*, et Wascamania, une squaw [1] et six jeunes gens. Cette troupe « visitait amicalement les *Ioways*, d'après une invitation spéciale de la part de ces der-

[1] (Une femme.) Lorsqu'on raconte ce trait au public, le généreux Petit-Loup fait observer que les chefs qui sont à ses côtés étaient absents de la tribu, et l'interprète ajoute que le héros sauva les prisonniers au péril de ses jours.

« niers. Arrivés à dix milles du poste, on les aperçut, et ils parlèrent au gendre de *New-*
« *mon-ya*, qui se chargea de porter, selon la coutume des Indiens lorsqu'ils sont en
« expédition de paix, le tabac et les bâtons aux chefs ioways. Ce jeune homme agit en
« traître : il ne délivra pas le message à ses chefs, et donna avis de l'approche des
« Omahaws à un Indien qui s'apprêtait à s'en aller en guerre. L'Indien , accompagné
« des deux tiers de sa nation, s'élança aussitôt pour massacrer les visiteurs, ce qu'il
« aurait fait, s'il n'avait été arrêté par l'intervention du *Petit-Loup*. Le *Petit-Loup* s'in-
« terposa, parce que, selon son dire (et à coup sûr il dit vrai), il regarda comme
« honteux et lâche de frapper un frère après l'avoir invité à venir visiter la nation. Une
« semblable trahison est de fait très-rare, même parmi les plus sauvages Indiens de
« l'Amérique du Nord, et n'a aucun antécédent chez les Ioways. J'ai rencontré le *Petit-*
« *Loup* avec Jeffrey, l'interprète ioway, et deux autres Ioways, comme ils amenaient à
« mon agence le *Gros-Élan* et sa troupe, peu après l'événement. Je ne puis terminer
« cette note sans exprimer au *Petit-Loup* mes sincères remerciements pour sa belle
« conduite, et je demande la permission de le recommander à la bienveillante attention
« de *son grand-père* le président des États-Unis, et de tous ceux qui liront cette lettre.

« W. P. Richardson, agent.

« Sous-agence de Grande-Némahaw, 23 octobre 1843. »

Le *Petit-Loup* reçut une médaille d'honneur de l'intendant supérieur des affaires indiennes, M. Harwey, qui s'exprime ainsi en recommandant le *Petit-Loup* au président des États-Unis, John Tyler : « Les médailles « accordées par le gouvernement sont fort estimées des Indiens... et j'en « ai donné une au *Petit-Loup*. En la recevant, il s'est écrié, avec beaucoup « de délicatesse, qu'il ne méritait aucune récompense, parce qu'il n'avait « fait que son devoir; mais qu'il était heureux que sa conduite eût mérité « l'approbation de sa nation et de *son père*. »

Lorsque le *Petit-Loup*, reçu aux Tuileries avec ses compagnons, interrompit la danse, suivant l'usage indien, pour raconter ses exploits, il adressa ces paroles à Louis-Philippe : « Mon grand père, vous m'avez en- « tendu dire qu'avec ce tomahawk j'ai tué un guerrier pawnie, un des « ennemis de ma tribu. Le tranchant de ma hache est encore couvert de « son sang. Ce fouet est celui dont je me servis pour frapper mon cheval « en cette occasion. Depuis que je suis parmi les blancs, j'ai la conviction « que la paix vaut mieux pour nous que la guerre. *J'enterre le tomahawk* « entre vos mains, je ne combattrai plus. »

Je terminerai l'histoire du *Petit-Loup* par un détail emprunté, ainsi que les précédents, à une très-exacte et très-intéressante notice de M. Wattemare fils.

« Ce que, dans sa modestie, le Petit-Loup n'avait pas dit au roi, c'est que le jour du combat dont il faisait mention, son cheval, jeune poulain plein de feu et d'ardeur, l'avait emporté loin des siens, au milieu d'un groupe de *Pawnies*. Trois cavaliers font volte-facte, mais, effrayés par l'aspect terrible du *Petit-Loup*, qui se précipitait sur eux en poussant son cri de guerre, deux d'entre eux laissent tomber leurs armes. Le guerrier, dédaignant de frapper à mort des ennemis désarmés, se contenta de les cingler vigoureusement du fouet qu'il tenait de la main gauche; puis, se tournant vers le *Pawnie* armé, il esquiva adroitement un coup de lance que celui-ci lui portait, lui cassa la tête d'un coup de tomahawk, et, sautant à bas de son cheval, il prit le *scalp*. Remontant aussitôt sur l'intelligent animal, qui semblait attendre que son maître eût conquis le trophée de sa victoire, le *Petit-Loup* retourna tranquillement auprès des siens, après avoir jeté un cri de provocation aux Pawnies. »

Cela ne ressemble-t-il pas à un épisode de l'*Iliade?*

Mais ce héros indien semble résumer en lui seul toute l'antique poésie de sa race, et, tandis que l'amour ne joue qu'un rôle secondaire dans la vie d'un Indien moderne, celui-ci a dans la sienne un roman d'amour. Prisonnier pendant deux ans chez les Sawks, il apprit rapidement la langue de cette tribu ennemie, et se fit aimer d'une jeune fille, douce et jolie, qu'il enleva en s'échappant. Par quels périls, quelles fatigues et quelles épreuves ils passèrent dans cette fuite, avant de rejoindre les tentes des Ioways, on peut l'imaginer et voir là tout un poëme. Enfin, il installa sa jeune épouse, l'*Aigle-femelle de guerre qui plane,* dans son wig-wam, et lui voua une affection exclusive, exemple bien rare dans ces mœurs libres. Il eut d'elle trois enfants qu'il a tous perdus, le dernier en Angleterre, il y a peu de mois. A chacune de ces douleurs, ressenties avec toute l'amertume ordinaire aux Indiens, il se fit une profonde incision dans les chairs de la cuisse, pour apaiser la sévérité du manitou, et témoigner sa tendresse aux chers êtres qui l'avaient quitté. Lors de la mort de ce dernier enfant, il tint pendant quarante-huit heures le petit cadavre entre ses bras, sans vouloir s'en séparer. Il avait entendu dire que la dépouille des blancs était

traitée sans respect, et l'idée que le corps de sa chère progéniture pourrait bien devenir la proie d'un carabin lui était insupportable. On ne put le calmer qu'en embaumant l'enfant et en le plaçant dans un cercueil de bois de cèdre. Il consentit alors à se fier à la parole d'un quaker qui, partant pour l'Amérique, se chargea de le reporter dans sa tribu, afin qu'il pût dormir avec les ossements de ses pères. Depuis cette époque, la pauvre compagne du *Petit-Loup* n'a cessé de pleurer et de jeûner, si bien qu'elle est tombée dans une maladie de langueur qui fait craindre pour ses jours. Nous la vîmes étendue sur sa natte, jolie encore, mais livide. Le noble guerrier, assis à ses pieds, place qu'il ne quitte que pour paraître devant le public, lui prodiguait les plus tendres soins. Il lui caressait la tête comme un père caresse celle de son enfant, et s'empressait de lui remettre tous les présents qu'il recevait, heureux quand il l'avait fait sourire. Une telle délicatesse d'affection pour une *squaw* est bien rare chez un Indien, et rappelle le poëme d'Atala et de Chactas. Le baron d'Ekstein, frappé, m'a-t-on dit, de ce rapprochement, a raconté au *Petit-Loup* l'histoire des deux amants, et le guerrier, souriant à travers sa douleur, lui a répondu : « Je suis content de vous rappeler cela. Je sais que quand on a entendu raconter une histoire, et qu'on voit ensuite quelque chose de semblable, on éprouve du contentement. Vous nous voyez dans le malheur et la peine, et pourtant je suis satisfait que ma peine vous soit profitable, en vous rappelant une belle histoire. »

Voilà du moins ce que m'a rapporté une personne présente à cette scène. Quant à moi, j'ai trouvé aussi un peu de poésie au chevet de cette Atala nouvelle. Je tenais à la main une fleur de cyclamen, qui fixa ses regards, et que je me hâtai de lui offrir. Elle la prit en me disant qu'il y avait, dans *la prairie*, des espaces tels qu'un homme pouvait marcher plusieurs jours et plusieurs nuits au milieu de ces fleurs, et qu'elles lui montaient jusqu'au genou. Je m'élançai par le désir au milieu de ces prairies naturelles embaumées de la gracieuse fleur que nous cultivons ici en serre chaude, et qui, même dans les Alpes, n'atteint pas une stature de plus de six pouces. Pendant ce temps la femme du sauvage s'y reportait par le souvenir. Elle respirait la fleur avec délices, et elle la conserva sous ses narines, en disant qu'elle se croyait dans son pays.

J'ignore par quel hasard, c'est la seconde fois que le parfum de cette fleur charmante conduit mes rêves au sein des déserts de l'Amérique. La première fois que je la vis croître libre et sans culture, ce fut par une douce matinée d'avril, au pied des montagnes du Tyrol, sur les rochers qui encadrent le cours de la Brenta. Accablé de fatigues, je m'étais endormi sur le gazon semé de cyclamens. J'eus un songe qui me transporta dans les contrées que me décrivait hier la jeune sauvage en recevant de moi une de ces fleurs. Dans mon rêve, j'ai vu la nature plus grandiose et plus féconde encore que celle déjà si féconde et si grandiose où je me trouvais alors. Les plantes y étaient gigantesques, et je crois même que j'ai remarqué des cyclamens hauts d'une coudée, qui semblaient voltiger comme des papillons sur les hautes herbes du désert. Je sais bien que quand je m'éveillai je trouvai les Alpes petites, et j'aurais méprisé mon doux oreiller de *panporcini* (c'est ainsi qu'on appelle le cyclamen dans ces contrées), n'eût été qu'il embaumait. Son petit nectaire semblait secouer des flots de parfums, pour me prouver que les petits et les humbles ne sont pas toujours les moins favorisés du ciel.

Mais me voici encore perdu dans une digression d'où j'aurai bien de la peine à revenir habilement au sujet de ma lettre. Habitué à de semblables distractions, tu ne me tiendras pas rigueur, et tu consentiras à être ramené sans transition au chevet de *l'Aigle-femelle*. Cette pauvre mère désolée a un nouveau sujet de mélancolie dans son ignorance de la langue ioway, qu'elle n'a jamais pu apprendre. Son mari, qui a si facilement appris la langue des Sawks durant sa captivité, est le seul être avec lequel elle puisse échanger ses pensées, et il semble qu'il veuille lui épargner cette solitude de l'âme en ne la quittant pas, et en l'entretenant sans cesse dans le langage de ses pères.

Pour achever ma galerie de portraits, je te parlerai en bloc des trois autres femmes, et en cela je me conformerai à la notion des Indiens, qui semblent considérer la femme comme un être collectif n'ayant guère d'individualité. Ils admettent la polygamie, comme les Orientaux, dans la mesure de leur fortune. Un chef riche a autant de femmes qu'il en peut entretenir et acheter, car chez eux, comme chez nous, l'hymen est un marché. Seulement il est moins déshonorant pour l'Indien; car, au lieu de vendre sa per-

sonne et sa liberté pour une dot, c'est lui qui, par des présents au père de sa fiancée, achète la possession de l'objet préféré. Deux chevaux, quelques livres de poudre et de tabac, quelquefois simplement un habit de fabrique américaine, payent assez magnifiquement la main d'une femme. Dès qu'elle est sous la tente de l'époux, elle devient sa servante comme elle était celle de son père : c'est elle qui cultive le champ de maïs, qui plie et dresse la tente, qui la transporte, à l'aide de ses chiens de trait, d'un campement à l'autre, qui fait cuire la chair du daim et du bison, enfin qui taille et orne les vêtements de son maître, sans cesser pour cela de porter son marmot bien ficelé sur une planche, et passé à ses épaules avec une courroie comme une valise. Elles vivent entre elles en bonne intelligence, et, dans la tribu des Ioways, on ne les entend presque jamais se quereller. Cependant il en est de leurs rares disputes comme de celles des hommes; il faut qu'elles finissent par du sang, et alors elles se battent à coups de couteau, et même de tomahawk. Les hommes ne sont point jaloux d'elles, ou, s'ils le sont parfois, ce serait une honte de le faire paraître devant les autres hommes. Ainsi un époux trahi punit sa femme dans le secret du ménage, mais il mange, chasse et chante avec son rival sans jamais lui témoigner ni haine ni ressentiment. Les femmes ioways portent leurs longs cheveux tressés tombant sur le dos, et séparés du front à la nuque par une large raie de vermillon qu'on prendrait de loin pour un ruisseau de sang produit par un coup de hache. Il faut que, dans tous les ajustements de l'Indien, le terrible se mêle à la coquetterie. Elles se peignent aussi la figure avec du vermillon, et leurs vêtements, composés de pantalons et de robes de peaux frangées de petites lanières, que recouvre un manteau de laine, sont d'une chasteté rigoureuse. Ce manteau rouge ou brun, bordé d'une arabesque tranchante, est d'un fort bel effet. Ce n'est en réalité qu'une couverture carrée; mais, lorsqu'elles dansent, elles le serrent étroitement autour de leur corps, en le retenant avec les mains, qui restent cachées : ainsi serrées, et sautant sur place avec une roideur qui n'a rien de disgracieux, tandis qu'une hache ou un calumet richement orné est fixé dans leur main droite, elles rappellent les figures étrusques des vases ou les hiéroglyphes des papyrus. Leur unique talent est de peindre et de broder des mocassins avec des perles, et des vêtements de peau avec des soies de

porc-épic. Elles excellent dans ce dernier art par le goût des dessins, l'heureux assemblage des couleurs et la solidité du travail. Leurs physionomies sont douces et modestes. La tendresse maternelle est très-développée chez elles ; mais en cela elles ne surpassent peut-être pas les hommes, comme les femmes le font chez nous. Le père indien est un être aussi tendre, aussi dévoué, aussi attentif, aussi passionné pour sa progéniture que la mère. Ces sauvages ont du bon, il faut en convenir. Quoi qu'on en dise, nous leur ôtons peut-être plus de vertus que de vices en nous mêlant de leur éducation.

Les noms des *squaws* sont ici aussi étranges et aussi pittoresques que ceux de leurs époux : c'est le *Pigeon qui se rengorge*, le *Pigeon qui vole*, l'*Ourse qui marche sur le dos d'une autre*, etc.

Maintenant que tu connais toutes ces figures, je te traduirai les discours. Le grand orateur, la *Pluie qui marche*, s'assit en face de moi avec solennité, car la parole est une solennité chez les Indiens. Leur esprit rêveur est inactif la plupart du temps. Leur langue est restreinte et incomplète comme leurs idées. Ils ne connaissent pas le babil, et peu la conversation. Ils échangent quelques paroles concises pour se faire part de leurs volontés ou de leurs impressions, et quand, au siècle dernier, on faisait chanter au *Huron*, dans un opéra-comique très-goûté,

Messieurs, messieurs, en Huronie,
Chacun parle à son tour,

on était tout à fait dans le vrai. Dans les occasions importantes, chaque chef fait un discours, et durât-il trois heures, jamais il ne serait interrompu ; encore, pour faire ce discours, faut-il être réputé un homme habile dans l'art de parler. Que penseraient nos Indiens s'ils assistaient à nos séances législatives ?

La *Pluie qui marche* me parla donc ainsi :

« Je suis content de te voir. On nous a parlé de toi, nous avons compris « *que tu avais beaucoup d'amis*, et nous t'estimons pour cela. Tu nous as fait « des présents sans nous connaître, nous t'en savons gré. Chez nous, l'usage « est de faire des présents à tous ceux que nous allons voir ; nous porte- « rons les tiens dans notre pays, ainsi que tous ceux qu'on nous a faits.

« Nous mettrons à part ceux qu'on nous a faits en Amérique, ceux qu'on « nous a faits en Irlande, ceux qu'on nous a faits en Écosse, ceux qu'on « nous a faits en Angleterre, ceux qu'on nous a faits en France, pour faire « voir à nos amis comme nous avons été reçus chez les blancs. Nous n'a- « vons pas de maisons, nous n'avons pas de livres, ces présents seront notre « histoire. »

Pendant qu'il parlait, il gesticulait sans cesse, avec lenteur et précision, énumérant sur ses doigts les contrées qu'il avait parcourues, montrant le ciel quand il parlait de son pays.

Quand je l'eus remercié de son compliment, il fit signe qu'il avait à parler encore, et recommença à pérorer d'une voix gutturale et en remuant toujours les bras et les mains.

« Nous rendons grâce au *grand esprit* qui nous permet de nous trouver « parmi les Français nos anciens amis et nos anciens alliés. Nous les trou- « vons plus aimables et plus affectueux que les Anglais. Quand j'étais un « petit enfant, mon père m'avait emmené dans les établissements des An- « glais, en Amérique. Ils nous faisaient beaucoup de présents et nous avions « part à beaucoup de butin. Aussi nous pensions que les Anglais étaient les « meilleurs parmi les blancs. Mais nous avons bien compris, depuis, qu'ils ne « voulaient que nous tromper et nous tuer tous avec l'eau de feu. *Comment « nous donneraient-ils la richesse, eux qui, dans leurs pays, ont des hommes « qui meurent de faim?* Depuis que j'ai vu cela, mes yeux se sont ouverts « comme s'ils voyaient pour la première fois la lumière du jour. Nous n'a- « vons eu que du malheur en Angleterre. Nous y avons perdu un de nos « frères et un de nos enfants. Heureusement, en France, nous nous portons « bien et nous espérons en sortir tous vivants pour retourner dans notre « pays où nous raconterons tout ce que nous avons vu et où nos enfants « l'apprendront à leurs enfants. »

Nous regardâmes le *Petit-Loup*. Ses yeux s'étaient remplis de larmes au souvenir de la perte de son enfant, et sa figure, si effrayante dans la danse du *scalp*, exprimait la plus profonde sensibilité.

Les autres approuvèrent le discours de la *Pluie qui marche* par une courte exclamation, et le docteur, prenant la parole, déclara qu'il avait entendu avec satisfaction ce qu'avait dit l'orateur; qu'il venait le confirmer, et il

ajouta, en fin politique qu'il est : « Plus nous resterons de temps ici, plus « nous serons respectés et honorés chez nous. On nous a fait écrire plu- « sieurs fois de revenir, en promettant qu'à l'avenir on nous croirait. Mais « si nous revenions trop tôt, tout le monde ne serait pas persuadé que nous « avons été bien reçus et que nous nous sommes trouvés heureux parmi les « blancs. D'ailleurs, comme notre système actuel et la volonté de notre chef « le *Nuage-Blanc* sont de faire cesser les guerres continuelles qui nous détrui- « saient, et comme, pendant l'absence du chef, la tribu ne peut pas et ne « doit pas se battre, nos guerriers s'accoutument à la paix, et nous aurons « moins de peine à l'établir pour toujours. »

Je voulus ensuite faire parler le *Nuage-Blanc*, ce roi mélancolique qui roulait toujours une perle entre ses doigts, et qui, dans ses moments de loisir, fait très-adroitement avec un morceau de bois et des chiffons, des poupées à la manière sauvage, pour sa petite-fille. Je savais aussi que son ambition était d'amasser de quoi doter cette enfant d'un trésor sans prix aux yeux de la famille, à savoir six couverts d'argent. Le contraste de ces goûts puérils du sauvage avec la gravité douce de ce profil aquilin et la fierté de ce costume qui rappelle celui des héros de l'antiquité, m'amusait et m'intéressait au plus haut point. Combien n'aurais-je pas donné de couverts d'argent si c'eût été le moyen de pénétrer dans cette âme, et d'explorer ce monde inconnu que chacun porte en soi, et que personne ne peut clairement se représenter tel qu'il est conçu par son semblable! Combien doit être grande cette différence chez l'homme primitif que l'abîme d'une suprême ignorance sépare de nos idées et de l'histoire de nos générations successives! Comment s'expliquer que cet enfant de trente ans, que j'avais sous les yeux, rêveur, timide et grêle, eût vengé la mort de son père en tuant, de sa propre main, six de ses assassins, et qu'il eût renoncé à cette expiation avec tant de répugnance? Je ne savais de quel côté l'entamer pour faire une percée, ne fût-ce qu'un trou d'aiguille, dans ce poëme mystérieux de sa destinée. Enfin je me décidai à lui demander quel était le premier devoir, non-seulement d'un chef de tribu, mais d'un homme, quel qu'il soit, blanc ou rouge.

Je n'obtins qu'une réponse évasive, faite à demi-voix, les yeux baissés, et presque fermés, ce qui est la marque d'une grande dignité de sentiment

chez les Indiens. « Nous sommes des gens simples, dit-il; ce n'est pas « dans les bois et dans le désert que nous pouvons apprendre ce que « vous lisez dans vos livres. Je vous demanderai donc la permission de ne « pas continuer ce discours. »

Je demandai à l'interprète si c'était une manière de m'imposer silence et me faire sentir mon indiscrétion. Le chef répondit que non, et qu'il était prêt à recommencer *un autre discours*.

Je lui demandai alors quel était le plus grand bonheur de l'homme. Sa réponse fut toute personnelle, mais douloureuse et poétique. Faisant allusion à la taie qui couvre un de ses yeux, il dit : « Le plus grand bonheur « d'un homme, c'est de voir la lumière du soleil. Depuis que j'ai perdu la « moitié de ma vue, je comprends que ma vue était ce que j'ai possédé de « plus précieux. Si je perds l'autre œil, il faudra que je meure. »

Je ne voulus pas aller plus loin de peur de l'attrister davantage, et la conversation devint plus générale. Les jeunes gens assis par terre s'égayèrent un peu avec nous.

Le *Grand-Marcheur*, celui qui a la figure d'un tigre et le torse d'Hercule, se mit à jouer avec la poupée de l'enfant du chef; nous lui passâmes un crayon pour qu'il fît une figure au morceau de bois qui représentait le visage. Il lui barbouilla la place du menton, en disant que, puisque cet enfant était né chez les blancs, il lui fallait de la barbe [1].

Je lui demandai à quoi on passait son temps sous le wig-wam, les jours de pluie. Il m'expliqua qu'on faisait d'abord un fossé autour du wig-wam pour empêcher les eaux d'y pénétrer, puis qu'on s'enfermait bien et que les femmes se mettaient à travailler.

— Et les hommes à ne rien faire?

— Nous sommes assis en rond comme nous voilà et nous faisons ce que nous faisons ici.

— Vous parlez?

— Pas beaucoup.

— Et vous ne vous ennuyez pas?

Le sauvage ne comprit pas ce que je voulais dire. J'aurais dû être per-

1 Les Ioways se rasent la tête et s'épilent le menton. Ils ne laissent croître sur le crâne que la mèche du *scalp*.

suadé d'avance que là où la réflexion et la méditation n'existent pas, la rêverie est toujours féconde et agréable. L'imagination est si puissante quand la raison ne l'enchaîne pas!

Ne vous étonnez pas de leur sérénité, nous disait, en sortant, un voyageur qui connaît et comprend l'Amérique. J'ai vu, là-bas, cent exemples de gens civilisés qui se sont faits sauvages; je n'en ai pas vu un seul du contraire. Cette vie libre de soucis, de prévoyance et de travail, excitée seulement par les enivrantes émotions de la chasse et de la guerre, est si attrayante qu'elle tente tous les blancs lorsqu'ils la contemplent de près et sans prévention. C'est, après tout, la vie de la nature, et tout ce qu'on a inventé pour satisfaire les besoins n'a servi qu'à les compliquer et les changer en souffrances. Souvent on accueille de jeunes Indiens aux États-Unis et on leur donne notre éducation. Ils la reçoivent fort bien; leur intelligence est rapide et pénétrante; on en peut faire bientôt des avocats et des médecins. Mais au moment de prendre une profession et d'accepter des liens avec notre société, si, par hasard, ils vont consulter et embrasser leurs parents sous le wig-wam, s'ils respirent l'air libre de la *prairie*, s'ils sentent passer le fumet du bison, ou s'ils aperçoivent la trace du mocassin de la tribu ennemie, adieu la civilisation et tous ses avantages! Le sauvage retrouve ses jambes agiles, son œil de lynx, son cœur belliqueux. C'est la fable du loup et du chien.

Nous quittâmes ces beaux Indiens, tout émus et attristés; car, en reprenant le voyage de la vie à travers la civilisation moderne, nous vîmes dans la rue des misérables qui n'avaient plus la force de vivre, des élégants avec des habits d'une hideuse laideur, des figures maniérées, grimaçantes, les unes hébétées par l'amour d'elles-mêmes, les autres ravagées par l'horreur de la destinée. Nous rentrâmes dans nos appartements si bons et si chauds où nous attendaient la goutte, les rhumatismes et toutes ces infirmités de la vieillesse que le sauvage nu brave et ignore sous sa tente si mal close; et ce mot naïvement profond que m'avait dit l'orateur indien me revint à la mémoire : « *Ils nous promettent la richesse, et ils ont chez eux des hommes qui meurent de faim!* »

Pauvres sauvages, vous avez vu l'Angleterre, ne regardez pas la France!

GEORGE SAND.

LES INDIENS IOWAYS
A PARIS.


Le Docteur. — *Les Pieds ampoulés.*


Le Petit-Loup.


Le Pigeon qui vole.

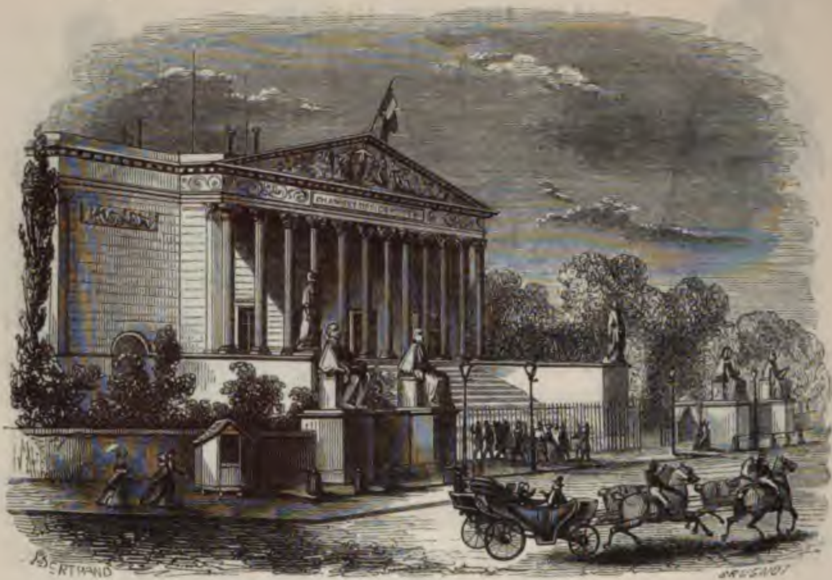

La Danse de *l'approche.*


Le Pigeon qui se rengorge.


Le Fils de la Pluie qui marche.


Marche-en-avant.

MAURICE DEL.



PARIS POLITIQUE.

LA SALLE DES PAS PERDUS

A LA CHAMBRE DES DÉPUTÉS.

Un homme d'esprit qui avait beaucoup vécu et qui se piquait de philosophie, a écrit quelque part cette maxime : « Voulez-vous connaître tous les « secrets des grands ? Passez une heure dans leur antichambre. »

C'est dans une antichambre aussi que je veux vous conduire, non pas pour y chercher des grands. Les grands! où sont-ils aujourd'hui? Massillon n'en voyait déjà plus devant le tombeau de Louis XIV, et depuis que la révolution a étendu sur notre sol son puissant niveau, nous avons la mesure de toutes les tailles.

Plus de grands, plus de secrets, mais le drame de chaque jour, avec son théâtre, ses acteurs, sa scène, ses coulisses. C'est ce que nous allons ob-

server d'un peu plus près dans cette antichambre où nous entrons fièrement et au même titre que le garde national qui s'y pavane. Elle est à lui, à vous, à moi, à tout le monde, hantée par l'honnête homme et par l'intrigant, par l'orateur illustre et le bavard obscur, quelquefois brillante et animée ; quelquefois délaissée et presque déserte ; ayant ses heures de langueur, ses moments de transport, suivant ce qui se passe chez le grand seigneur qui siége à côté, et ce grand seigneur, c'est la politique !

Nous sommes au palais de la chambre des députés, et dans la salle qu'on appelle la *Salle des pas perdus*.

Rien de plus simple que la topographie du lieu : un carré oblong percé de cinq grandes croisées à travers lesquelles on voit à cette heure verdir timidement les premières feuilles des lilas du jardin ; aux deux extrémités, deux vomitoires qui dans les jours agités jettent la foule dans ce forum ; en face des croisées, deux autres portes qui conduisent à la salle des séances, et que sépare une immense statue de Minerve. Le portrait de Louis-Philippe est dans l'enceinte de nos législateurs, ils ont laissé la Sagesse à la porte. D'humbles banquettes de velours vert, des groupes en bronze inutiles, un très-utile tapis de paille, composent tout le mobilier... Mais j'ai tort de décrire lorsqu'un coup de crayon peut tout vous dire en quatre traits....



I

Il faut vouloir ce que le *Diable* veut : et puisqu'il lui plaît de mêler, en ce livre, à toutes les finesses de l'observation, aux caprices de la fantaisie, aux vives efflorescences de l'esprit parisien les tristes lourdeurs et les ridicules obèses de notre politique, où pourrions-nous les mieux surprendre que dans ce rendez-vous passager de tous les partis, dans cette galerie où ministres d'hier, d'aujourd'hui, de demain, députés, pairs, électeurs, journalistes, se croisent, circulent, se côtoient, se rencontrent, agitant à la fois leurs espérances et leurs passions d'une heure.

Ici les drames du parlement ont leur prologue et leur épilogue ; ici l'on compte d'avance les forces, on pèse le mérite des combattants. Plus d'un orateur avant de parler reçoit en passant l'excitation de ses amis, il s'allume au feu de leurs regards ou de leurs paroles, et vient après le succès, comme après le revers, serrer des mains fraternelles ; et combien de fois, pendant ce pêle-mêle de la lutte où le drame parlementaire semble interrompu, la navette de l'opposition s'échappe-t-elle jusqu'à ce prodrome où des doigts exercés viennent aider des doigts habiles à nouer ou dénouer, changer ou rattacher ses fils rompus ! Si la salle des pas perdus est pour l'écouteur attentif l'écho fidèle de la chambre, elle est aussi pour la chambre le pressentiment, et comme le premier flair de l'opinion.

Aussi l'acteur qui avait tout à l'heure les proportions du demi-dieu, est-il visible ici sous la forme du simple mortel ; il ne porte plus à nos yeux ni fard, ni mouche ; il déchausse le cothurne, et ne pose pas ; mais il cause, discute, reçoit et donne des conseils, apporte et emporte des idées comme des nouvelles, se concertant, n'imposant rien, et réduit souvent à beaucoup expliquer pour se faire beaucoup pardonner.

« Vous avez été bien timide. — Il fallait ménager les trembleurs. — Votre discours allait droit au but : j'ai vu un instant le ministère pâlir ; vous aviez dégaîné, pourquoi ne pas enfoncer la lame ? — Ah ! si vous saviez ! Je marchais sur des tisons enflammés ; les centres fumaient déjà ; j'ai brûlé

mon orteil à ces charbons ; un pas de plus dans cette voie, et les peureux dégringolaient. — Mais l'opposition... — Bah ! votre opposition m'a si faiblement soutenu... »

Avec l'orateur complétement heureux, le dialogue est d'autre sorte :

Le voilà qui sort de la salle des séances, l'œil brillant, la face colorée, la moitié du col rabattue, la cravate un peu de travers, avec ce beau désordre du coursier qui a brillamment fourni son discours de deux heures. Il profite de l'interruption de la séance, et ses sourires devancent nos compliments.

« Avez-vous été content ?... Étiez-vous là ?... M'avez-vous entendu ? — Tout le monde vous a écouté avec plaisir : vous avez été vif, pressant, acéré, très en veine. — Ah ! je suis heureux de votre suffrage, vous êtes si bon juge ! (premier serrement de main). — Peut-être pourrait-on reprendre quelque chose à votre débit. Moins de rapidité, plus de véhémence...

« — C'est possible, oui, le flot nous emporte... Mais, mon trait à Guizot, comment l'avez-vous trouvé ? — Très-aigu vraiment. — Il l'a senti, je vous en réponds, car il se tordait sous la blessure. — Je n'en doute pas, bien qu'il me paraisse avoir pour épiderme l'écaille de la tortue. »

Mais, pendant que nous causons, un enthousiaste accourt haletant ; il ne se contient pas, saisit de ses deux mains le bras de l'orateur, dont la pudeur semble pourtant s'effaroucher : « Oh ! que vous avez été beau ! Mais beau ! sublime !!! C'est la guerre avec le couteau de Palafox. Vous avez eu la logique, l'ardeur, la verve, l'élévation, l'entraînement ! Ce Guizot, vous l'avez roulé, bousculé, battu, rossé, tué, tué sans remise... Il ne s'en relèvera pas : je le tiens pour mort, mort sur le coup, mort et enterré. Qu'en disent-ils là dedans ?... — Oh ! à la salle des conférences, reprend l'orateur un peu confus, ils paraissent enchantés. — Je le crois, parbleu ! Ils seraient bien difficiles ; à moins pourtant que les secrètes jalousies ne s'en mêlent, ajoute notre courtisan en clignant l'œil, vous savez ce que je veux dire... Eh !... — Mais non. — Oh ! si ! si ! vous étiez colonel, vous êtes devenu général, vous passerez maréchal, prince, prince de la tribune ; et les amis, les bons amis ne voient pas sans peine ce rapide avancement...

— Allons donc! Comment pouvez-vous supposer... » — L'enthousiaste, avec un redoublement de chaleur... « Ah! vous avez le cœur noble, généreux, haut placé, vous êtes grand et fort comme Ajax, et vous ne soupçonnez pas Ulysse!.. Que c'est beau le talent, et comme votre âme le porte bien et le relève!... »

Et là-dessus, l'enthousiaste se renverse, éclate de rire, passe la main dans ses cheveux, et tandis que l'orateur aussi grossièrement flatté rentre dans l'enceinte, lui se retourne vers nous, et du ton le plus froid: Comment avez-vous trouvé son discours? — Très-bien, sans doute, mais beaucoup moins bien que vous. — Ah bah! ils sont comme les artistes, et ça les chauffe! C'est du reste un discours habile, fin, mais étroit, sans profondeur et sans portée... — Ah! monsieur, puisque vous dépréciez ainsi coup sur coup et sans mesure ce que vous exaltiez tout à l'heure, vous trouverez bon que votre dupe en soit informée. »

Mon homme pâlit à ces mots, et reprenant de l'air le plus grave: « Ne trahissez pas, je vous en conjure, le secret d'une conversation,... plus ou moins hasardée... Je ne suis pas de l'opinion de cet orateur... L'opposition est mon drapeau... accidentel... Mais j'appartiens au parti conservateur, à M. Molé. — Je m'en doutais. — Et vous comprenez qu'une indiscrétion, même légère, pourrait... — Ah! oui, vous faire perdre votre place de maître des requêtes à l'avénement d'un nouveau cabinet. C'est un beau métier que vous faites là. »

J'avais déjà tourné le dos avec dégoût à cette vénalité, quand deux flâneurs de l'opposition m'abordent en me demandant d'où me vient cet air farouche... « Ma foi, il n'est pas prudent de féliciter vos orateurs, car depuis que vous raccolez partout en confondant tous les drapeaux, on est exposé à se heurter contre de bien vilaines guenilles. — Hélas! croyez-vous que celles que nous touchons de plus près soient bien propres?

« Tenez, voyez là-bas dans cette embrasure de croisée ce député au teint terreux, il se débat contre un créancier qu'il implore. Le ministère a tant payé de ses billets, qu'il trouve cette boule blanche bien chère...

— Et cet autre qu'on *encourage* pour des travaux qu'il n'a pas faits...

— Et celui-ci avec sa mission périodique entre les sessions...

— Et celui-là avec sa cargaison de places pour sa progéniture !...

— Et ce gros bœuf qui, n'ayant plus rien à ruminer pour lui, stipule pour son gendre en mettant sa boule noire sur la gorge du cabinet...

— Et ce beau Léandre si impétueux la veille, si profondément silencieux le lendemain ?...

— Assez, messieurs, assez de cet inventaire, on croirait que la salle des pas perdus est un ardent foyer de calomnie.

— De calomnie ! plût au ciel ! mais ne voyez-vous pas que c'est la corruption qui nous envahit ? Elle prend tous les tons, revêt toutes les formes, hardie, éhontée, grossière avec les uns, souple, matoise avec les autres, et raffinée quand il le faut jusqu'à la délicatesse. On séduit celui-ci par les sentiments de la famille, celui-là par l'ambition, un troisième par l'amour-propre, un quatrième par la rancune... Regardez ce conseiller d'État qui s'en va lentement et baissant le front. L'an dernier encore était-il fervent parmi nous !... Il vote contre nous aujourd'hui, parce qu'on lui a promis de destituer le sous-préfet qui avait combattu son élection.

L'UN DES CAUSEURS. — Ah ! ce ministère fait un mal...

L'AUTRE. — Oui, le mal d'un comédien qui lit tout haut un mauvais livre ; mais le mal vient de plus haut et il entre aussi plus avant. Avec des principes faussés on a des institutions faussées, boiteuses, rachitiques, des fictions ici, là, partout. Les peuples ne vivent pas impunément dans la région d'un mensonge perpétuel ; l'esprit s'y oblitère et s'affaisse ; soumettez une chambre, une presse, une politique à ce lourd régime, et vous verrez si la fausseté dans les idées n'engendre pas toute seule, et presque sans auxiliaire, la corruption des cœurs...

LE PREMIER CAUSEUR. — Ah bah ! avec d'autres hommes aux affaires, qui auraient plus de respect pour le sentiment national...

LE SECOND, *interrompant avec un peu d'impatience.* — Ah çà ! mais, d'où sortez-vous, d'où venez-vous ? du Congo, de la lune, de la rivière d'Oyapock ?... Je parie que vous n'avez jamais entendu parler du vieux *papa Daliban ?...*

LE PREMIER. — Le *papa Daliban ?...* non... quelque père noble des Funambules... Eh bien ?

LE SECOND. — Eh bien ! !... »



Un garçon de salle nous interrompt de sa voix étourdissante, et s'écrie en regardant vers la porte de gauche :

« *Qui est-ce qui a demandé M. Vatout?* »

Nous voyons cet honorable s'avancer vers deux personnes qu'il salue avec distinction ; la conversation s'anime, s'échauffe, le ton des survenants s'élève, l'attitude du député s'embarrasse d'autant...

« Diable! ce sont des électeurs huppés et qui se fâchent. Quelque bureau de poste, quelque relais qu'on n'aura pas changé... ou bien un pont, un bout de route... peut-être un embranchement de chemin de fer... ou quelque secours promis et non accordé... à moins que ce ne soit un intérêt plus minime encore : un bureau de timbre ou de tabac pour quelque jolie veuve. — Qui sait?... les appétits sont si variés... et le budget si vaste!

— Vous conviendrez, cher collègue, reprend à son tour notre promeneur naïf, que cette exigence des électeurs devient intolérable.

— Et pourquoi serait-elle tolérable, s'il vous plait? Le député ferait de son mandat un trafic, et l'électeur ne ferait pas de son privilége une ferme?

— Mais enfin, le caractère d'un représentant du pays...

— Représentant de quoi!... Savez-vous, mon cher, qu'en moyenne chacun de nous représente cent quatre-vingt-cinq électeurs, ni plus ni moins?... Et comme dans ces cent quatre-vingt-cinq il y a ou un avocat, ou un gros fermier, ou un épicier influent, nous représentons surtout quelqu'un de ces messieurs-là ; et comme l'élection dépend d'eux, c'est d'eux aussi que nous dépendons. Ils nous le font sentir, Dieu merci! Quand les députés ne sont pas courtiers de places, on en fait des commissionnaires en marchandises... »

Un centrier des plus foncés traverse en ce moment la salle et salue amicalement de la main.

« Collègue, quand vous aurez fini votre provision, vous me le ferez savoir, n'est-ce pas?...

— Très-bien, répond l'autre, mais j'en ai encore pour longtemps...

— Et vous, cher collègue, reprend-il en s'adressant à l'autre voisin, vous n'en auriez pas besoin, par hasard?

— De quoi donc, je vous prie?

— Oh! fait le centrier en se retirant après m'avoir regardé d'un air suspect, je vous le dirai un de ces jours à la salle des conférences. »

Il s'éloigne, et nous sommes naturellement curieux d'apprendre de quoi il s'agit. — C'est la suite de notre histoire, reprend notre premier interlocuteur.

« X... est un brave homme, obligeant et honnête, quoique ministériel de tous les temps. Il est élu toujours à une forte majorité. Savez-vous ce qui la lui vaut? c'est un gros pâtre de son pays devenu un très-important fabricant de fromages! Il faut l'entendre raconter lui-même. Mais le voici qui repasse... pressons-le, il nous dira tout. »

Le bon centrier se fait un peu prier. « Vous ne me compromettrez pas, au moins... Eh bien! oui, c'est le père Formion qui tient mon collége : un digne homme, allez; un peu liardeur, mais solide à tout...

« Franchois, me dit-il toujours, chai connu toun perre et ta merre, ils t'ont éduqué, tu as des moyens, tu serras nostre député, fichtra... Vote touchours pour le roa et pour notre saint pèrre le pape, après cha, comme tu voudrras. »

— Et vous avez pris M. Guizot pour votre saint perre le pape!...

— Oh! non. M. Guizot est dans l'*après cha*.

— Ah! très-bien, le mandat est large, mais le reste...

— Oh! le reste, il le réserve pour les épanchements intimes, il me conduit dans sa maison... « Tu vois, Franchois, mon ami, combien il y en a de ces ronds de lune. Nous avons beaucoup fabriqué, mais l'année est très-moufaise. Ne demande pas de plaches à Paris..., mais donne-nous un coup de main... Ils manchent tant dans cette grand'ville... Faut que tu me plaches encore une bonne charretée de fromaches... entends-tu? — Certainement, père Formion! — Allons, fichtra, tu es un bon garçon. Je vais te fairre goûter de la marchandise. » — Et il me fourre quatre ou cinq échan-

tillons dans des morceaux de papier. Arrivé ici, vous comprenez que je ne veux pas manquer de parole à ce brave homme, et vous m'êtes témoins que je place ses fromages sans distinction d'opinion... »

Tout ceci, accompagné de quelques plaisanteries plus ou moins spirituelles, jette notre groupe dans une certaine gaieté, lorsque tout à coup nous voyons venir à nous, un papier à la main, un des hommes les plus recommandables de la chambre ; esprit perspicace, zèle constant, travailleur infatigable, caractère justement honoré. Il est furieux.

« Que vous arrive-t-il donc? — Guizot a-t-il répondu? a-t-il été fort? a-t-il...

— Mais non, mais non ; l'ajournement, toujours l'ajournement ; il répondra demain...

— Qu'est-ce alors qui vous enflamme?

— Est-ce que vous aimez les chiens, vous autres? Moi, je ne comprends pas que la civilisation puisse se concilier avec ce quadrupède sale, gourmand, et sujet à la rage. La France devrait faire pour les chiens ce que l'Angleterre a fait pour les loups.

— Quelle indignation canine!

— Oh! j'abhorre cet animal ; et figurez-vous que je suis obligé d'en avoir un chez moi, qui n'est pas à moi, qui m'arrive de mon arrondissement ; un chien électoral, enfin, et influent, par malheur... Mais c'est indigne... Tenez, lisez la lettre. »

Je la prends et je lis :

« Monsieur et honorable Mendataire,

« Profittant de vos ofres, je prends la liberté de vous envoyer avec la pré-
« sente, sur l'impérialle de Laffitte et Caillard, un beau chien de ma chienne
« Lucette que vous connaissez ainsi que ma fille qui les a élevés ; deux ans
« d'âge et bien dressé, de bonne race et oreilles de même. — N'ayant pas
« en nos contrées d'amateurs, ou étant pourvus, nous avons pensé que vous
« pouriez nous obliger de le vendre à Paris, où il n'en manque pas,
« nous en raportant pour le prix à votre discrétion. Mon frère, qui a le
« frère du même chien aussi, voudrait s'en défaire, et vous l'envérait

« aussi par la même voiturre, connaissant le conducteur. Il vous dit mile
« choses aimables ainsi que mes oncles et cousins. Tous vous félicitent de
« votre indépandence, et sont vos dévoués électeurs.

« X. X. X.

« *P. S.* Pour quant au prix, ce sera le plus possible, à votre discrétion. »

Au bas de cette lettre, la main du député, quelque peu tremblante de colère, avait écrit :

« Je vous renvoie votre lettre et votre chien, et ne puis mieux vous ex-
« primer l'indignation... »

Plus bas :

« Je ne saurais, monsieur, vous exprimer la surprise que m'a causée la
« lettre vraiment étrange, et l'envoi plus étrange encore... »

Plus bas :

« J'ai pris au sérieux mon mandat de député, et je n'avais pas besoin de
« cette qualité pour comprendre la dignité personnelle. C'est pourquoi,
« monsieur, vous me permettrez de vous exprimer le chagrin... »

Mais pendant que nous déchiffrons la correspondance, notre député nous échappe et court après un de ses collègues :

« Berger! Berger! n'auriez-vous pas par hasard besoin d'un chien de chasse excellent? race exquise, bon nez, bon jarret, et des oreilles trois fois grandes comme celles de notre président!

— Ah! vous me séduisez... Et le prix?

— Je vous le vends au cours, que je ne connais pas.

— Très-bien. Envoyez-le-moi demain matin avant midi, pour que mon fils en juge. »

L'affaire faite, notre député écrit sa réponse :

« J'ai été assez heureux, mon cher monsieur, pour vendre par une occa-
« sion très-rare l'animal que vous m'avez envoyé. Il m'est doux, en toute

« occasion de faire quelque chose qui vous soit agréable; mais je ne retrou-
« verais pas assurément le hasard qui vient de me favoriser. Dites donc,
« je vous prie, à votre frère, qu'il serait imprudent de faire voyager par ce
« temps-ci un chien dont il serait fort difficile de se défaire à Paris, et qui
« occasionnerait des frais inutiles.

« Mes compliments à toute votre famille, qui m'a donné tant de preuves
« de dévouement. Nous faisons ici d'assez mauvaise politique. Elle serait cer-
« tainement beaucoup meilleure, si tous les électeurs vous ressemblaient.

« Recevez, etc.

« X..., *député de...* »

Cependant il se fait tard, l'enceinte des séances se vide. La séance a été avortée... le combat est remis au lendemain. La salle des pas perdus se dépeuple peu à peu, les gardes nationaux s'éloignent, et ce lieu, si vivant tout à l'heure, tombe dans une profonde solitude que le balayeur seul viendra troubler demain matin.

II

Albert est un bon et curieux jeune homme, bachelier tout frais éclos de sa province, qui l'a jeté parmi nous avec ses chaudes pensées, son esprit émaillé de littérature, et une sorte d'ingénuité flamande qui, par ses ombres douces, tempère l'ardeur de ses admirations.

« Partons, je vous en prie, me dit-il avec instance, il se fait tard, je veux voir le lever du rideau. Le programme est superbe! MM. Guizot, Thiers, Billault, Dufaure, Dupin peut-être... sans compter l'imprévu... Quelle affiche!...

— Oui, vous croyez lire en tête la célèbre formule : « *MM. les comédiens ordinaires du roi.* » Mais ne montez pas d'avance sur les échasses de votre imagination. L'enthousiasme *à priori* a toujours des mécomptes...

... Une heure sonnait au moment où nous arrivions à la salle des pas perdus, dont les portes ouvertes à deux battants laissaient voir la double

haie de la garde nationale et des vétérans plongeant dans le large corridor qui mène à l'hôtel de la présidence. On bat aux champs, on présente les armes, tout le monde se découvre, et le cortége défile dans sa modeste solennité.

Quatre huissiers de la chambre, précédant deux messagers d'État avec l'habit bleu et l'écharpe tricolore.

Puis le président, encadré entre les deux officiers commandant la garde.



Puis les secrétaires...

La force armée s'arrête à la porte de l'enceinte législative ; et pendant que le président monte au fauteuil, tout cet appareil militaire disparaît et la salle des pas perdus est livrée à la foule, qui l'encombre !

« Quel mouvement ! quelle agitation ! me dit Albert ; on dirait que nous sommes au camp deux heures avant l'assaut de Saint-Jean-d'Acre.

— Ne profanez pas les grands souvenirs ! Les passions, les périls, ici, sont au niveau de ces cinq ou six morceaux de maroquin rouge qu'il s'agit d'abattre et d'emporter.

— Mais tout ce public qui s'échauffe, et grouille et roule, quel est-il ? d'où sort-il ? Vous orientez-vous au milieu de ces zones inconnues ? Ce monsieur en noir qui ressemble au chef des apothicaires de Pourceaugnac...

— Taisez-vous, malheureux. C'est le chef des huissiers, autour duquel

tant de députés se pressent en faisant presque la révérence, et qui leur distribue ce qui reste de billets pour cette fourmilière de curieux si impatients. Regardez ces honorables courir à droite, à gauche, répandant leurs faveurs. Vous pouvez juger de l'importance des postulants par l'accueil qu'ils reçoivent. Si ce député s'incline et sourit, tenez pour certain qu'il apporte un billet d'entrée à quelque électeur influent, à quelque famille tenant table, à quelque fils de bonne maison. Mais cet individu qui se confond en remercîments peu écoutés, auquel on a remis sa carte avec une protection dédaigneuse, c'est peut-être quelqu'un de beaucoup d'esprit, mais je parie que le maraud ne paye pas deux cents francs d'impôts... un bon à rien. — Plus loin, des hommes de bourse, l'œil et l'oreille au guet, se fourrant dans tous les groupes, écoutant, questionnant, guettant l'accident pour jouer à la hausse ou à la baisse; d'anciens députés assistant avec un soupir à ces luttes, comme le chien au festin de la cigogne; des conseillers d'État, des pairs de France, des prêtres en soutane...

— Oh! fit Albert en interrompant, mais voici une jolie actrice de ma connaissance. Comme elle est fraîche et triomphante! Quoi! c'est un député qui la patrone! la friponne qui parlait toujours de son pair de France... Elle a donc ses entrées ici?

— Vous voyez qui les lui donne. Cela se fait quelquefois. Entre deux théâtres, vous savez!... entrée pour entrée. C'est un échange de politesses... Mais elle vous a singulièrement regardé...

— Bah! toutes les femmes me regardent.

— Vous êtes bien fat, Albert.

— Bien humble plutôt. Après tout, cet introducteur brun qui perd ses cheveux n'a plus vingt ans, et j'aurais bien par ce côté un droit de préséance. Il est député, c'est vrai; mais qu'est-ce que cela nous fait, à nous? La jeunesse est comme le génie : chemin faisant, elle prend son bien où elle le trouve. C'est égal, je ne me serais pas attendu à rencontrer notre actrice errant dans la salle des pas perdus. Il y a donc de tout ici? et les journalistes!

— C'est leur place et ils y foisonnent. Des journalistes de tous les points de l'horizon,... de toutes les couleurs du prisme.

— Ah! nommez-les-moi, montrez-les-moi, je suis si curieux...

— Trop curieux pour le quart d'heure. La presse est une trop grande dame pour qu'on la puisse ainsi traiter par incident. Seulement gardez-vous de confondre avec des hommes d'intelligence, porte-drapeaux publics de telle ou telle opinion, ces espèces d'écumeurs dont vous apercevez dans cette cohue quelque triste échantillon, ramasseurs de cancans, chiffonniers de littérature quotidienne, qui pour quinze francs se chargent de détrousser un homme ou de trousser une question, se servant de leur plume comme d'un crochet avec lequel ils happent telle ou telle industrie, qu'ils conduisent ensuite, à travers les détours de leur taupinière, jusqu'au propriétaire spéculateur, qui ne rougit pas le lendemain de faire figurer, à côté de la colonne sincèrement écrite, la colonne vendue au trafic personnel. Ces entremetteurs faméliques sont les scorpions de la publicité... Mais avançons-nous, Albert, pour nous joindre à ceux qui saluent avec empressement ce respectable vieillard entouré déjà de la vénération de ses collègues...

Quelle figure calme et ferme! L'âge, qui a un peu voûté ces reins robustes, n'a du moins rien enlevé à la sérénité de ce regard où l'honnêteté de la conscience se reflète dans sa pureté. C'est l'homme inébranlable dans l'austérité de ses mœurs, l'incarnation de la probité politique. Je n'ai pas besoin que vous me le nommiez; le sentiment public qu'il éveille suffit à me révéler le vénérable Dupont de l'Eure. Je voudrais mêler mon jeune enthousiasme à ces hommages. L'orateur latin a eu raison de dire que l'homme de bien, longtemps éprouvé sans fléchir, est le plus imposant monument qui se puisse offrir aux mortels : « Car l'art et le génie ont suffi pour construire les monuments qu'on admire, tandis que la main des dieux semble avoir élevé celui-ci. »

— Bien, jeune homme, bien! gardez toujours cette chaleur de cœur pour ce qui est honnête et pur. Aussi bien, quand tout s'affaisse et se détend, quand le vice heureux étale son impudent sourire, votre génération doit une ardente reconnaissance à ces hommes dont la trempe vigoureuse maintient au milieu du désordre des esprits et du cynisme des mœurs ces principes et ces vertus civiques qui font la dignité des individus et la force des nations. Je pourrais vous en citer après M. Dupont de l'Eure bien d'autres, marchant comme lui dans cette voie... Car voilà la plupart de nos

amis de l'extrême gauche qui viennent de traverser la foule. Mais rangez-vous un peu, Albert, et faites place aux puissances. Le hasard nous les amène presque à la fois.

— Quoi donc ! ce grand monsieur à pantalon et cheveux gris, qui a l'œil si plein de lui-même, le nez si majestueux, les épaules hautes comme toutes les races de guerriers, et avec tout cela une prétention générale à la simplicité et à la distinction ; serait-ce une de nos gloires politiques ?...

— Oui, une gloire en disponibilité, un des trois arcs-boutants du système de la décadence, une de ces trois patères auxquelles ce système suspend son habit et sa perruque pour les y retrouver quand il lui plaît de changer quelque peu de déguisement... Mais les deux autres entrent aussi. . L'un disparaissant dans une immense houppelande bleue d'étoffe et de coupe anglaise qui avale sa taille et fait mieux ressortir sa roideur ; son chapeau renversé découvre son front pédant ; son regard est haut, son marcher prompt, sa lèvre orgueilleuse ; — l'autre, avec son allure plébéienne, disgracieuse et un peu commune au premier aspect, se dandine des hanches, des coudes et de la tête, comme si son âme était livrée à ces oscillations irrégulières d'un pendule qui a perdu son centre de gravité...

— Je vous assure, me dit Albert avec froideur, que j'ai vu passer cette trinité célèbre sans que la moindre émotion se soit mêlée à ma curiosité. Ce sont pourtant trois hommes d'un talent réel...

— Sans doute, mais qu'est-ce que le talent sans l'idée qui s'en sert ? Qu'est-ce que le don merveilleux de la parole, qu'un instrument de dommage sans la fermeté du caractère, l'amour du vrai, la prescience et la volonté du bien ? Ce qu'auraient pu faire ces trois hommes sous un régime où ils n'auraient eu qu'un intérêt à servir, celui de la patrie, qu'une étoile à consulter, celle du génie de la France, je ne saurais le dire avec certitude ; mais plus les facultés sont grandes, plus il leur faut d'air et d'espace ; les plus éminentes qualités au contraire se rapetissent, se contractent dans une atmosphère sans soleil ; les nobles stimulants leur faisant défaut, elles n'ont plus pour ressort et pour but qu'un égoïsme vain, une triste émulation dans les plus humbles complaisances, un assaut de misérable personnalité... Et n'est-ce pas encore un effet remarquable de la stérilité politique où nous vivons que dans ce pays où jamais les hommes n'ont manqué ni aux situa-

tions, ni aux idées, on en soit réduit à se parquer dans ce vieux triangle dont la dent de l'opinion a mille fois mordu les angles et macéré les côtés...

— Mais vous oubliez les lieutenants, mon cher, me dit alors en intervenant un député, sorti d'un groupe, qui bientôt vint se joindre à nous...

— Ah! vous voilà. Bonjour, messieurs... L'heure approche, aiguisez vos poumons, soutenez vos orateurs par vos bravos : je vois passer des gaillards du centre dont le coffre me fait frémir.

— Vous auriez raison, s'il était vide; soyez tranquille, allez, nous sommes résolus à livrer une chaude bataille; mais tenez, voilà ceux qu'il faut surtout enflammer...

— Quel est donc, me demanda Albert tout bas, ce député jeune encore, qui a l'air si fin et si doux, qui s'insinue et glisse, pour ainsi dire, à travers la foule, sans heurter personne, bien qu'il paraisse pressé d'arriver?

— Un des lieutenants dont on parlait tout à l'heure, qui sait heurter le ministère quand il le faut, combattre à toute heure, et qui a conquis au feu de la tribune la place qui l'attend inévitablement au pouvoir. Sa parole est nette, son jugement sûr, son cœur droit, et l'aimable simplicité de ses mœurs n'altère pas chez lui l'indépendance du caractère. Puisse-t-il traverser heureusement ces sentiers difficiles où tant d'autres se sont perdus!

— Vous êtes aussi trop puritain, me dit alors un député du centre gauche qui avait entendu ma dernière réflexion : quand on fait de la politique, on doit avoir le pouvoir pour but, car c'est le seul moyen de réaliser ses idées.

— Je reconnais, mon honorable, que cette sentence, quoiqu'un peu âgée, n'en est pas moins parfaitement juste : permettez-moi seulement de vous faire observer qu'elle suppose deux choses : la première, c'est qu'on a des idées; la seconde, c'est que le pouvoir est assez indépendant pour en faire l'application...

— Oh! le centre gauche a son programme, et vous verrez, quand il reprendra les affaires, s'il ne jouera pas loyalement sa partie.

— Oui! comme s'il était seul à tenir les cartes. L'innocent ne sait pas encore combien il y a de manières de tricher au jeu.

LE DÉPUTÉ (avec énergie). — Mais les tricheurs, on finit par les mettre à la porte.

— Peste ! comme vous êtes vif. Vous seriez bien attrapé peut-être si l'on vous prenait au mot... Demandez à cet honnête orateur qui traverse, et qui a déjà tâté des affaires, pourquoi sa pruderie s'effarouche quand on lui parle d'en retâter.

— Ah ! c'est là M. D..., reprend Albert ; comme il va vite, sans regarder ni à droite, ni à gauche ! Une vitre obscure cache ses yeux, et je ne sais quelle ombre taciturne fronce et ride ses traits honnêtes... Pourquoi donc est-il ainsi serré, boutonné, ficelé, cadenassé ? On le prendrait pour un sac de nuit de voyage qui se porte lui-même à la diligence...

— Monsieur, reprend un homme de la gauche d'un air assez moqueur, quand on a des trésors, on les cache, et vous savez que certaines femmes ne sont jamais si jalouses de leur virginité qu'après l'avoir perdue ? Il y a peut-être en tout cela beaucoup moins de pruderie que d'amour-propre.

— Vous êtes bien sévère, » répliqua le député centre gauche.

Mais à ce moment un assez grand bruit se fait à l'une des portes d'entrée, où l'un des garçons dispute avec un homme de haute taille, vigoureux, la figure brunie, la main rude, le teint bistré, lequel pousse devant lui une grosse femme et deux enfants...

« Bonjour la compagnie et tout lé monde, s'écrie cet arrivant d'une voix de stentor et de l'accent gascon le mieux accusé...

— Mossiù Dumon, s'il vous plaît... n'est-ce pas ici qu'il démure ?...

LE GARDE NATIONAL. — De qui parlez-vous ?

LE GASCON. — Eh ! dé mossiù Dumon donc ?

LE GARDE NATIONAL. — Adressez-vous au garçon.

UN GARÇON DE SALLE. — Qui demandez-vous ?

LE GASCON. — Eh ! jé m'époumone à vous lé dire... Mossiù Dumon donc ! Sylvainn Dumonn...

LE GARÇON. — M. Dumon (du Lot).

LE GASCON. — Ah bath ! du Lot ! une belle rivière votre Lot ! et propre !... Dé Lot et Garonne donc !... Sylvain Dumon d'Agen, dont j'en suis moi-même, un voisinn, porte à porte dé maisonn ; Sylvain Dumon, un grand, avec un beau nez, pas trop dé chéveux et béaucoup dé moyens, qui ressemble à un cormoran... Vous né lé connaissez donc pas !... Ah ! jé lé connais bien moi, allez ; nous en avons assez fait dé farces ensemble... »

Et il parlait si vite, avec tant de gestes expressifs, et d'une voix si formidable, qu'un huissier qui passe se hâte de lui dire : « Asseyez-vous sur cette banquette et donnez-moi votre nom, je vais prévenir M. Dumon (du Lot).

— Mais non, pas dé Lot, mossiû, Dumon d'Agen, Sylvain, l'ami Sylvain, un grand, avec un beau nez... »

Il allait recommencer le signalement :

« Très-bien, très-bien, lui dit l'huissier avec complaisance.

— Si c'était un effet dé votre bonté dé l'avertir qué jé l'attends... eh... car jé n'ai pas voulu mé logé dans Paris avant qu'il mé pilote pour une auberge... »

L'huissier était déjà rentré que notre homme criait en s'asseyant auprès de sa femme :

« Cé n'est pas pour lé blesser, mais cé Parisiens ont tous l'oreille un pu dure. »

« Quel original que cet ami de Sylvain, me dit Albert très-amusé de l'incident. Et comme l'autre sera flatté s'il apprend que ce robuste Agenois est venu se vanter ici publiquement des farces qu'ils ont faites ensemble.

— Ah! c'est le plus léger de ses soucis et le moindre de ses défauts. La salle des pas perdus est souvent l'écho d'indiscrétions tout autrement graves.

— Mais montons, je vous prie; la plupart des députés sont entrés. Je crois entendre d'ici la sonnette du président.

— Vous avez raison, car voilà les retardataires habituels du centre... Ce long et sec banquier...

— Oh! il ressemble à ces palmipèdes qui se plaisent le long des eaux croupissantes. Et cette grosse borne...

— Celui-ci est de la race des ruminants...

— Et cet homme noir qui a la figure d'une fouine...

— Il a de plus le cri de l'orfraie. Mais prenons garde, car lui seul à Paris a le terrible droit de dire au bourreau : Frappe!...

— Vous me faites frémir. Et ces quatre ou cinq qui les suivent... Même habit, même type, un dindon, une poule et trois pingouins...

— Quelle ménagerie ! Mais n'est-ce pas le grand vainqueur dont on célèbre en tous lieux la gloire ?

— Précisément... Dumanet égalé à Kléber ! Temps de miracles que le nôtre : on fait un aigle d'un épervier...

Montons à notre tribune ; il est temps, nous allons voir toute la troupe rangée en bataille... » . . . .



Plus de trois heures s'étaient écoulées au moment où nous redescendions, Albert et moi, dans la salle des pas perdus : elle était pleine déjà de journalistes et de députés venant dégager un peu leurs poumons de cette atmosphère lourde, crasse, chargée de miasmes putrides qu'on respire à la salle des séances. Les groupes se forment et se mêlent, les conversations gardent l'empreinte des ardeurs de la lutte. Toutes les voix sont animées, toutes les impressions brûlantes... La critique allume son creuset, l'admiration a les flammes de l'enthousiasme...

« Quel discours prodigieux que celui de M. Thiers ! quelle abondance d'idées ! quelle limpidité d'expression ! quelle intelligence souple, prompte, étendue, merveilleusement ornée ! M. Guizot a été bien faible à côté, s'écrie un député.

— M. Guizot a été superbe ! s'écrie un autre ; jamais on n'a tourné une

difficulté avec plus d'art; jamais parole plus grave, plus forte, plus élevée, ne fut mise au service d'une politique d'abaissement...

— Convenez, jeune homme, dit un député en s'adressant à Albert, qui écoutait avec calme, convenez que tout cela vaut mieux que des utopies.

— Monsieur, reprend Albert, s'échauffant à son tour, j'honore les beaux desseins jusque dans les plus faibles calques, et une représentation nationale inspire toujours un vif intérêt... Mais ne calomniez pas les utopies; si elles avaient besoin d'être relevées, elles le seraient assurément par les platitudes de la réalité présente...

— Comment, nos débats, auxquels l'Europe est attentive, vous paraissent...

— Un beau spectacle, à certains jours, comme lutte oratoire... Mais la raison de cette lutte, dites-la-moi? Tant de talent dépensé, tant d'éloquence jetée au vent, pourquoi? Pour un à-peu-près! Toute ma surprise, c'est que ces grands orateurs, quand ils ont fini, ne se donnent pas la main pour marcher ensemble. Est-ce qu'ils ne sont pas les fidèles du même culte? Est-ce que l'on ne voit pas, sous la trame de leurs discours, le sous-entendu qui les arrête? Est-ce qu'il n'est pas évident enfin qu'ils servent une politique et ne la font pas? Vous parlez d'utopie, c'est vous, messieurs, qui êtes enfermés dans cette île... hélas! peu enchantée.

— Mais que voudriez-vous donc alors? des déclamations, de la violence, un appel aux passions et au désordre?... Nous faisons des affaires ici, nous ne faisons pas de déclamations.

— Les affaires de qui et de quoi, s'il vous plaît? Je suis franc et je vous livre des émotions que vous provoquez... Mais la politique, telle que je l'imaginais, m'apparaissait avec des proportions plus larges et plus hautes. Je croyais qu'elle avait toujours sous les yeux la grande image de la patrie; qu'elle ne perdait jamais de vue cette puissante famille de trente millions d'hommes, dont elle doit refléter les sentiments, développer les intérêts. Il me semblait que moi, qui appartiens à une génération qui monte, je trouverais ici comme un pressentiment du jour qui luira pour nous. Dans cet immense cadran où se marque la vie des peuple, l'aiguille marche toujours, et je pensais que vous, dépositaires actuels des forces nationales, vous n'auriez garde de vous isoler des traditions populaires vivantes hier,

des idées qui seront maîtresses demain. Sur quoi discute-t-on ici, sinon sur une certaine habileté de main, sur plus ou moins d'adresse dans les expédients?... Lutte singulière, en vérité, entre des immobiles qui veulent rester assis, et des impatients qui ont un boulet au pied et qui piétinent sur place... Vous parlez de passions!... Comme si vous n'aviez pas toutes celles de la décrépitude et de l'impuissance : l'âpreté du gain, la haine de tout mouvement, la peur, l'affreuse peur du moindre bruit!... Vos sens blasés ne vous rapportent rien du milieu où vous êtes : votre œil éteint ne voit pas même l'horizon; vous ne sentez aucune des agitations que l'intelligence et le travail font au-dessus, au-dessous de vos têtes; accroupis dans votre égoïsme et défendus par quelques intérêts privilégiés, vous n'entendez pas même les cris de cette société nouvelle qui s'avance, organisée comme une armée, forte du droit, forte du nombre, ayant dans toute l'Europe occidentale le même drapeau, le même mot d'ordre, parce qu'elle souffre de la même oppression, des mêmes besoins, et qui, vous rencontrant sur son passage comme d'incommodes fagots, passera sur vous comme sur un pont de broussailles... Insensés, qui vous mettez en travers de la voie, et qui essayez de la fermer au lieu de l'élargir, où serez-vous, que ferez-vous dans dix ans?...

— Ah! jeune homme, votre exaltation suffirait pour nous avertir qu'il faut modérer les mouvements si l'on ne veut pas briser la machine... Sans doute, la démocratie aura sa part; mais la monarchie nous sauve des convulsions...

— La part de la démocratie, monsieur!... Mais en dehors d'elle qu'y a-t-il donc? et qui a droit de partager le pouvoir avec elle?

— Avouez au moins qu'elle a besoin de s'organiser pour éviter ses propres excès... Dieu merci, nous savons ce qu'elle en peut commettre quand elle est sans frein...

— Tenez, monsieur, répliqua alors Albert avec un geste d'impatience, tout mon sang bout quand j'entends des gens sensés tronquer ainsi la vérité et raboter des lieux communs. Mais, voyons, voulez-vous comparer les torts de la démocratie à ces guerres civiles si longues, si sanglantes de l'aristocratie britannique? Voulez-vous les comparer à cet abattis d'hommes qui s'est fait en Autriche, qui se fait encore en Russie au profit de la

monarchie militaire? Voulez-vous les comparer à ces persécutions, à ces auto-da-fé, à ces boucheries exécrables de la monarchie catholique dans le Midi? Et votre monarchie en France, en savez-vous l'histoire quand vous parlez de désordre? Existait-elle avec les crimes de la première et de la seconde race? Existait-elle quand elle épuisait le pays par ses exactions et ses guerres? Existait-elle avec les assassinats des Valois, avec les fureurs de la Ligue, avec tous les désordres possibles, imaginables, engendrés par l'ambition, l'esprit prétendu religieux, les rivalités de sang, les haines des collatéraux, la folie des uns, l'imbécillité des autres? Votre monarchie! je la vois dans l'histoire disputer pendant plus de sept cents ans son pouvoir, toujours contesté; je la vois se débattre, ayant sur la tête la main du pape, sur la poitrine l'épée des barons quand ce n'était pas le fer de l'Anglais; passer de désordre en désordre, de convulsion en convulsion, jusqu'à ce qu'un Robespierre-cardinal prépare le lit de Louis XIV; et quand celui-ci meurt, la monarchie, déjà déchue, va s'achever dans les impuretés du Parc-aux-Cerfs. Ainsi sept siècles de tourmentes, pour trouver enfin ses formes, ses lois, trente ans de repos et de dignité, puis se corrompre, comme un corps qui se décompose. Voilà la vérité historique sur votre monarchie sauvegarde des convulsions. La démocratie n'a que cinquante ans; il ne lui en a pas fallu plus de cinq pour refouler l'Europe, se proclamer elle-même, se reconnaître, constituer son unité, établir son dogme, et tracer la route où les sociétés doivent avoir leurs évolutions régulières, et se mouvoir comme les fleuves dans leurs plus magnifiques bassins.

— Et les débordements?...

— Ah! oui. Toujours peur! Peur en France! Peur pour la propriété avec onze millions de petits propriétaires! Peur pour l'ordre avec deux millions de gardes nationaux et trois cent mille soldats! Peur de la désorganisation avec la centralisation, les préfectures, sous-préfectures, et tous les pouvoirs électifs à côté des pouvoirs délégués!...

— Vous comptez sans l'Europe...

— L'Europe est encore plus *révolutionnable* que la France n'est révolutionnaire. Regardez-la donc et voyez ce qui tient de l'ancien édifice... L'Europe est un obstacle pour la monarchie, pour l'esprit de conquête; elle est un agent pour la démocratie et pour l'esprit d'émancipation.

— Messieurs, on vote, on vote, vient dire un député à notre groupe, qui se dissout aussitôt; et à ce moment, la salle des pas perdus devient plus haletante que jamais...

— Mon sort se joue dans ces urnes, dit avec angoisse un solliciteur.

— Si le ministère perd la majorité, je n'ai pas mon marché, reprend un autre.

— Faut-il acheter ou vendre? demande vivement un troisième à un centrier qui est sorti. »

Il se fait un moment de silence, et le centrier répond d'un air triomphant : « Achetez... »

« Partie perdue, s'écrie alors un journaliste qui espérait être appelé demain à défendre le pouvoir nouveau.

— Partie gagnée, répliqua avec joie son adversaire en possession.

— Partie remise, dit un des écrivains indifférents.

— Qué diable joue-t-on donc ici? s'écrie tout à coup le Gascon en s'éveillant... Messius, si cé n'était pas trop indiscret, pourriez-vous me dire si moun ami Sylvainn Dumon était dé cette partie.

— Oui, monsieur.

— Et il a été hurus, j'espère...

— Albert, en le contrefaisant : Monsieu, les Gascons lé sont toujours... »

ARMAND MARRAST.





Y a-t-y donc tant de quoi être comme ça, faraud..... parce que, le jour de la distribution des nez, on s'aura levé à trois heures du matin!

Par Gavarni. Gravé par Caqué.



Gougeat?..... j' t'en va donner du gougeat, moderne!

Par Gavarni. Gravé par Bara et Gérard.



V'là un nez qu'a coûté cher à mettre en couleur

Par GAVARNI. Gravé par BARA et GÉRARD.



Ne faisons pas à autrui ce que nous ne voudrions pas qu'il nous fût fait

Par GAVARNI. Gravé par BARA et GÉRARD.



Des gros comme ça qu'a le moyen de se faire voir pour rien, faut-y que ça soit chiche de pas se fiche en sauvage !

Par GAVARNI. Gravé par DIOLOT.



C'est ça qui serait un joli journal..... qui vous donnerait tous les jours à Mosieu des nouvelles de chez lui, plutôt que du Caucase et de l'empereur Nicolas.. . Nicolas toi-même ! va, c'est moi qu'en sait du cocasse.... pas vrai, Madame?

Par GAVARNI. Gravé par LAVIEILLE.



ANGLAISÉ.

Par GAVARNI. Gravé par BRUGNOT.





.... Pour lors, un jour, d'Albuféra me dit : mon cher.....

Par Gavarni. Gravé par Leblanc.



Quand j'étais timbalier aux Mameluks de la Garde :...

Par Gavarni. Gravé par Loiseau.



De mon temps, avec toute la poudre qu'on tire aujourd'hui contre une bicoque, nous aurions brûlé l'Europe, et n'y aurait pas eu tant d'histoires!

Par Gavarni. Gravé par Verdeil.



LA COLONNE.

A la bonne heure! on m'a remis Napoléon sur la Colonne, et on me l'a coiffé de mon petit chapeau.

Par GAVARNI. Gravé par BRUGNOT.





A porté l'uniforme des Guides de l'Empereur.

Par Gavarni. Gravé par Leblanc.

LE JOCKEY-CLUB.



Les clubs sont une importation anglaise modifiée par la révolution de juillet. Jamais, en France, nous n'eussions inventé, pour notre plaisir, ces établissements antiféminins.

Il n'y a plus aujourd'hui de société proprement dite. La politique a porté le premier coup aux relations de salon, les clubs les ont tuées tout à fait. Une partie de la jeunesse parisienne s'est constituée en état indépendant et somptueux, et elle s'est si bien trouvée de cette vie de luxe et de liberté, qu'elle a déserté les devoirs et les affections de famille. L'autorité paternelle ne fut pas seule atteinte par cette brusque émancipation des enfants. Les amours de théâtre revinrent à la mode. Les jeunes gens étaient décidés à ne plus se gêner pour personne, pas plus pour un sexe que pour l'autre. Dans les clubs, chacun parle quand il veut, se tait, boit, mange, dort et joue quand il veut; s'il est une vie plus utile, en est-il une plus commode?

Le Jockey-Club est né rue du Helder, vers les commencements de l'année 1834. Quel obscur réduit! quelle mesquine demeure! et cependant les pères conscrits n'en parlent qu'avec amour, et encore aujourd'hui, sous leurs lambris dorés, ils regrettent les salons enfumés, les meubles modestes et les tapis fanés de leur premier berceau. C'est qu'alors ils avaient dix ans de moins, c'est qu'alors leurs cheveux ne se nuançaient pas encore de gris et de blanc. De la rue du Helder le Jockey-Club se transporta rue Grange-Batelière. Cent cinquante mille francs furent jetés aux tapissiers, doreurs, argentiers et autres, pour orner et décorer dignement le temple.

A travers une vaste cour et un large vestibule, un escalier magnifique conduit à un premier étage donnant sur le boulevard.

D'une immense antichambre, meublée d'une paire de balances à jockeys, vous passez dans une pièce, résidence ordinaire du secrétaire. A droite, une des salles à manger, et à côté un salon jaune et doré, dont les meubles en velours rouge feraient les délices de dix préfectures. Maintenant vous êtes dans la salle de billard, dans une enceinte continue de divans. Tournez à gauche, c'est le cabinet de lecture.

Dans la salle à manger tout est confortable, tout, depuis les chaises rembourrées et à dossier renversé, jusqu'au service parfaitement organisé. Les dîners ne seraient pas dédaignés par des gourmets de profession, et leur mérite est encore rehaussé par la modicité de la redevance. Pour six francs on a un maître d'hôtel, dix plats, six valets, pas de vin et pas de café. Une arrière-salle à manger réunit les coteries particulières peu jalouses de frayer avec les ennuyeux et les inconnus et les étrangers.

Depuis cinq heures du soir jusqu'à cinq heures du matin, la foule est grande au Club. Le whist, le piquet, le cigare, la causerie, fonctionnent à la vapeur. On discute le mérite d'un *pas*, du *pas* on arrive à la danseuse. Les esprits s'échauffent, les paroles se précipitent, l'ordre est troublé, et les joueurs réclament le silence. Tous les matadors politiques, diplomatiques et financiers déposent, en entrant, la morgue dont ils écrasent ailleurs les innocents. La sonnette est dans une perpétuelle agitation. Les ordres se croisent et s'embrouillent. On entre, on sort. On ferme les portes, on les ouvre, on les laisse ouvertes, et chaque action encourt un reproche.

Pour avoir au Jockey-Club ses grandes et ses petites entrées, il n'en coûte que cinq cents francs la première année, et trois cents les suivantes. C'est pour rien. Mais avant d'être admis à la faveur de verser son premier billet de cinq cents francs entre les mains de M. Grandhomme, le secrétaire, il faut passer par l'épreuve du *ballottage*, épreuve dangereuse et qui ne réussit pas à tout le monde. Le Jockey-Club est doté d'une constitution, tout comme la France et l'Angleterre. Il a ses assemblées, où sont nommés, à la majorité des voix, le président, les vice-présidents et les autres membres du gouvernement. Les discussions sont chaudes et orageuses, les oppositions violentes et obstinées.

Le droit auquel les clubistes tiennent le plus, c'est le droit électoral. Un article de la constitution porte qu'on ne sera admis comme membre permanent ou temporaire qu'après avoir subi l'épreuve d'un ballottage. Une boule noire sur six suffit à l'exclusion du candidat. Chaque aspirant est présenté par trois membres. Son nom, ceux de ses parrains, sont affichés huit jours d'avance dans les salons du Club. Deux commissaires président à l'élection. Des urnes à deux bouches, l'une disant oui, l'autre non, sont apportées, des boules remises aux votants, et le scrutin reste une heure en permanence.

Voilà pour la partie matérielle.

Quant au côté moral, les choses se passent comme dans toutes les élections. Les partis travaillent à l'admission de leurs amis et à l'exclusion de leurs ennemis. Les parrains sont sommés de s'expliquer sur la fortune, la position, le caractère, la moralité et le courage de leur filleul. On discute les agréments ou les désagréments de sa personne. Tel candidat, malgré ses mérites, a échoué, parce que ses équipages avaient bon ou mauvais air; tel autre parce que sa chevelure était trop longue ou trop courte. Il en est même auxquels il est arrivé malheur parce qu'ils n'avaient pas de cheveux du tout. La kyrielle des *parce que* est infinie.

Léopold *** était riche, brave, spirituel, et cependant il a été *ajourné*, terme parlementaire et poli qui signifie refusé. Pourquoi cette rigueur? Léopold est ce qu'on peut appeler un beau cavalier; il a surtout des cheveux noirs admirables, dont il est très-fier. Surpris un jour en criminelle conversation par un mari trop susceptible, il perdit ses cheveux dans la lutte. Ces cheveux si noirs, si brillants, n'étaient qu'une indigne perruque, et jusqu'alors nul ne s'en était douté. L'aventure et la calvitie de Léopold ne restèrent pas ignorées. Il n'en fallut pas davantage pour lui attirer une foule de boules noires.

Un haut fonctionnaire bien connu à Paris, officier, peut-être bien commandeur de la Légion d'honneur, décoré de plusieurs lions, aigles ou éléphants, membre d'une académie, Arthur de soixante ans, voulut ajouter à ses autres titres celui de membre du Jockey-Club. Mais il dut passer sous les fourches caudines du scrutin, et il succomba. Le haut fonctionnaire avait été trouvé trop papillon, trop mauvais sujet.

Au lieu d'être le chef de l'édilité parisienne, que n'était-il diplomate russe ou prussien? il entrait d'emblée dans ce sanctuaire des plaisirs. Les ambassadeurs et ministres étrangers ne sont pas exposés aux désagréments du ballottage. Cette décision témoigne de la haute sagesse des législateurs de la rue Grange-Batelière. Un ambassadeur *blackbollé* eût pu faire de cet échec personnel un cas de guerre européenne.

Au Jockey-Club il est du grand air d'avoir des galanteries ouvertes. Nulle part le succès n'est plus bavard et le secret plus difficile. De charitables amis sont toujours à l'affût, prêts à commenter vos démarches, à surprendre votre bonheur, et à divulguer vos *Waterloos* amoureux.

Chaque soir, après le dîner, se tient une cour plénière où se commettent ces petites trahisons. Gros joueur, grand coureur d'aventures, spirituel, railleur, heureux, H..... est la terreur de tous les clubistes qui ont un mystère sur la conscience. Il doit avoir jour et nuit une armée de grisons en campagne, il sait tout, et il dit tout; souvent même ce qu'il ne sait pas. Il ne respecte rien; non qu'il dévoile brutalement les faiblesses qu'il a dépistées: il fait les choses avec une grâce charmante; mais le mal est toujours le même. Comme si ce n'était pas assez de ses malignes tendances, le hasard vient encore quelquefois à son secours.

Un soir, toutes portes ouvertes, toutes précautions oratoires dédaignées, on calomniait la femme d'un clubiste. H..... pariait cent louis qu'il fournirait des preuves irrécusables. Tout à coup, le sourire sur les lèvres, la canne à la main, l'air béat, se présente le mari en personne. Il n'a rien entendu, sinon que H..... a proposé un pari, et, plein de confiance en la sagacité du parieur, il veut absolument être de moitié avec lui. H..... n'était pas homme à laisser échapper cette excellente bouffonnerie. Il fut sublime de sang-froid. Au milieu des éclats de rire de ses amis, impassible, libre d'esprit, il dicta ses conditions au mari, qui ne devait pas savoir le nom des intéressés. Huit jours plus tard, il lui apportait cinquante louis. Ce pari est inscrit sur le livre du Jockey-Club, où il peut se lire encore aujourd'hui.

Le livre des paris est sacré; honni soit qui mal y touche! Les pages du catalogue des parieurs sont numérotées et parafées. Sous aucun prétexte, on ne doit effacer une seule ligne, altérer un seul mot des défis, tels qu'ils ont été posés et acceptés. On y lit les propositions les plus folles et les plus

bizarres. Au Club tout est matière à pari, la vertu des femmes comme la vitesse des chevaux, la solvabilité d'un banquier comme les mystères de la politique. Ce système a son mérite. Entre gens jeunes et ardents, de la discussion à la provocation la distance n'est pas longue, et de la provocation au combat moins longue encore. Au seul mot, au seul argument, *pari*, toute cause d'irritation disparaît; les colères se calment, les tempêtes s'apaisent. Le pari est un démenti poli, le seul que l'on puisse accepter.

Tous les paris n'ont pas une forme violente et agressive; quelques-uns même sont plaisants. Comment se fâcher contre un ami qui, dans un accès de gaieté, aura parié que vous seriez marié avant un an et trompé avant deux? Le plus simple n'est-il pas de rire du fâcheux pronostic, et de faire mentir le faux prophète en lui gagnant son argent? Une autre fois, c'est une gageure qu'on établit sur la mort prochaine d'un homme qui jouit depuis dix ans de la plus fraîche santé. Un pari, pas plus qu'un testament, ne fait mourir, et cependant M. de V...y a manqué d'énergie contre une semblable plaisanterie. Il s'alarma, se crut poitrinaire, phthisique, il tomba malade, et ne revint à la santé qu'après avoir obtenu l'annulation du pari.

Le Jockey-Club est une république quant à la forme, et une monarchie absolue quant aux idées.

Jamais constitution ne fut si large ni si libérale en apparence. Rien ne s'y fait que par voie d'élection, et cependant jamais aristocratie ne fut plus réelle.

Deux choses de nos jours sont devenues le complément indispensable d'une mise élégante, un titre et une décoration. Tout gentleman veut être gentilhomme et légionnaire de n'importe quoi. Ce n'est plus qu'une question de toilette. Un titre fait si bien devant un nom! un ruban rouge ou orange relève si brillamment un habit noir! Au Jockey-Club, l'amour du titre passe avant le culte de la décoration, et il est poussé jusqu'à ses dernières limites. A côté de noms historiques se pavanent des noms parasites, entichés à l'excès de leur fraîche noblesse, quelquefois même de leur fausse noblesse.

Les valets ont ordre de donner à chaque membre le titre qui lui appartient. Entre tant de princes, de comtes et de marquis, ils perdent la tête et la mémoire. Malheur à eux s'ils enfreignent la consigne. Aussi, de peur de se tromper, ils ennoblissent tout le monde. Ils savent que pas un comte de

leur création ne s'avisera de réclamer contre un titre indu; et le plus mince patricien, blessé dans son orgueil, ne leur pardonnerait jamais. Cette complaisance intéressée des valets fait loi pour l'avenir. Le titre reste, et la France compte un gentilhomme de plus. Ces titres, prodigués si libéralement par les d'Hozier en livrée du Jockey-Club, se conservent hors du Jockey-Club. A Paris, même sans être *clubiste*, rien n'est plus facile que de se faire comte, malgré la roture paternelle. Sacrifiez quelques billets de mille francs chez le marchand de chevaux à la mode, et vous passez comte d'emblée, si mieux n'aimez être marquis. La chancellerie n'y voit que du feu. Dans les premiers mois de *savonnette*, le nouveau gentilhomme, quand il entend son nom accolé à un titre ronflant, rougit encore. Peu à peu il s'enhardit dans sa jeune noblesse, il s'y met plus à l'aise; puis il risque la couronne, il s'élève timidement jusqu'aux armoiries. Mais bientôt sa confiance et son blason ne connaissent plus de bornes. Il prodigue les armes sur ses voitures, sur ses boutons d'habits, sur ses cannes, sur ses chemises, sur les fers de ses chevaux; s'il osait, il se les ferait tatouer sur les deux bras et sur l'omoplate. Au bout de quelques années, il a complétement oublié qu'il est né Poupardin ou Chapuiseau, et il se fâche tout rouge contre un cousin de province qui n'a pas suivi les différentes phases de sa vie nobiliaire, et qui l'appelle impoliment par le nom de son père.

Les portes du Temple, si difficiles à franchir pour le reste des mortels, s'ouvrent sans effort devant cette nouvelle aristocratie, et devant l'aristocratie plus matérielle de l'argent. Le ballottage n'a que des douceurs et des boules blanches pour l'industriel sot et riche, pour le dixième d'agent de change ridicule et empesé, pour le spéculateur gorgé de houille et de bitume. Mais qu'un homme d'un haut talent ose affronter les chances du scrutin, et le scrutin lui sera fatal. Si Voltaire revenait sur la terre, avec la prétention d'être membre du Jockey-Club, il serait *blackbollé!* Dans une réunion où les gens d'esprit ne sont pas rares, il est inouï qu'on n'ait pas encore fait justice de cette proscription contre l'esprit. Un candidat au Jockey-Club peut vendre des suifs, spéculer sur les cotons, et on ne lui reprochera ni ses chandelles ni ses cotons; mais vous tous qui faites œuvre de votre talent, le Jockey-Club n'est pas fait pour vous. Chez des sots, cette antipathie contre le mérite serait concevable. Au Jockey-Club, elle est

sans excuse ; car il y a là bon nombre de gens dont toute la valeur ne gît pas dans le vernis de leurs bottes, ou dans le luxe de leurs épingles.

Comment parler du Jockey-Club sans parler cartes et chevaux? Les jeux sérieux, le whist, le piquet, le trictrac, y sont seuls admis. Quant à la roulette, au trente et quarante, au creps, leur présence est absolument interdite. Le lansquenet lui-même, le jeu à la mode, n'a pas droit de bourgeoisie. On a beaucoup joué, au Jockey-Club, on y joue encore beaucoup, et on y jouera encore beaucoup ; il s'est commis des piquets fabuleux, des whist fantastiques; mais les pertes ont toujours été loyales, et pas un seul joueur n'a été soupçonné de connivence avec la fortune. Au lieu de redouter pour leurs fils les séductions du Jockey-Club, les pères devraient être heureux de les voir membres d'une réunion où ne se glissent jamais les fripons, si communs dans les plus élégants salons de Paris.

Au milieu de ses frivolités, le Jockey-Club a son côté sérieux et national. Tant qu'il s'intitule Jockey-Club, il est viveur de bonne compagnie. Mais il s'appelle aussi société d'encouragement pour l'amélioration de la race chevaline en France, et alors il remplit une utile mission. Il naturalise les courses dans le pays, fonde les prix, donne l'élan et l'exemple aux départements. Chaque année, il donne aux éleveurs plus de cinquante mille francs; enfin ce qui est et sera toujours sa plus grande gloire, il a indiqué au gouvernement la marche à suivre, et, grâce à lui, l'administration des haras est sortie de l'ornière où elle était plongée depuis longtemps.

CHARLE DE BOIGNE.



LES CIMETIÈRES DE PARIS.

Dans l'avenir inconnu que nous ouvre la mort il y a quelque chose de grand et de saint. Aussi le culte des aïeux est de tous les pays et de tous les temps. L'homme civilisé confie à une terre consacrée, près de l'enceinte des lieux qu'il habite, les restes de ses proches et de ses amis; le sauvage, dans ses migrations, emporte avec lui les ossements de ses pères. Partout le respect entoure l'asile des morts; partout l'asile des morts commande le recueillement et la prière.

Quand la vue d'un cimetière de campagne fait naître dans l'âme des émotions si profondes et si tendres, pourquoi donc, par un triste privilége, la vue d'un cimetière de Paris nous laisse-t-elle froids et indifférents? C'est que dans celui-là on est en présence de Dieu et de l'éternité, et dans celui-ci en présence de l'homme, de sa sottise et de son orgueil; la piété conduit vers l'un, la curiosité vers l'autre; on médite au cimetière du village, on se promène au cimetière du Père-Lachaise.

Quelles idées pieuses peuvent réveiller en moi cette multitude d'édifices bizarres et ce luxe d'épitaphes qui attestent beaucoup plus la vanité et le mauvais goût des vivants que les vertus des morts? La manie des inscriptions tumulaires a vraiment atteint la dernière limite du ridicule. J'admets les noms et les faits : dites-moi que votre mari s'appelait Bernard, qu'il fut conseiller d'État ou épicier, cela m'intéresse peu, mais je vous crois. Que

si vous ajoutez : *Bon époux, sa veuve inconsolable,* etc., cela ne m'intéresse pas davantage, et vous avez moins de droit à ma confiance.

Nos édiles devraient établir un tarif pour les épitaphes comme il en existe un pour le sol. Cet impôt sur la vanité serait un impôt progressif. Les qualités vulgaires paieraient une somme peu élevée, par exemple :

BON ÉPOUX.	—	20 fr.
EXCELLENT ÉPOUX.	—	40

Elle s'accroîtrait pour les qualités rares :

BON GARDE NATIONAL.	—	100
EXCELLENT CITOYEN.	—	200

Et ainsi du reste.

Cette nouvelle source de richesses n'est pas à dédaigner : la ville de Paris n'a guère que quarante à cinquante millions de revenu.

Mon tarif admis, l'éloge cesserait d'être prodigué sans mesure, même par les veuves inconsolables. L'épitaphe d'un enfant de six ans ne l'offrirait plus aux générations futures comme un objet d'irréparables regrets. Ce dernier genre, toutefois, n'est pas particulier au Père-Lachaise; j'ai vu autre part, je ne sais où, le tombeau d'une

TRÈS-HAUTE, TRÈS-EXCELLENTE
ET TRÈS-PUISSANTE PRINCESSE,
AGÉE D'UN JOUR.

L'éloge rend plus petits encore ceux qu'il ne peut rendre plus grands. Passons rapidement devant ces vaines paroles, arrêtons-nous à cette pierre si modeste, et pourtant si éloquente; elle ne dit qu'un mot, un seul :

MARIE.

Mais combien me pénètre et m'émeut le sentiment qui n'a permis de tracer là que ce seul nom ! Je voudrais connaître celle qui le portait; et cependant je sais gré à ceux qui me la cachent et ne veulent que Dieu pour

témoin de leur douleur. Était-ce une jeune fille, bonne, douce, aimante, qui s'est endormie pour toujours au milieu de rêves de bonheur?... Était-ce une jeune mère enlevée à un époux qui l'adorait et à des enfants qui la pleurent sans comprendre encore ce qu'ils ont perdu?... Oh! sans doute elle veille sur eux!

On a ri de l'épitaphe d'un marchand mercier ainsi terminée :

SA VEUVE CONTINUE SON COMMERCE,
RUE SAINT-DENIS, 349.

Eh bien! presque toutes les épitaphes ont à peu près le même sens, presque toutes sont à l'adresse du public pour le profit ou la vanité des familles.

Autant que la prose et les vers, l'architecture ambitieuse me déplaît dans les cimetières : une croix, quelques fleurs, voilà les ornements qui leur conviennent. Entrons-nous dans ces tristes lieux pour y admirer des colonnades, des temples et des statues?

Si les réformes avaient de nos jours plus de chances de succès, j'en proposerais une : je demanderais pour tous l'égalité du tombeau.

Les hommes, je le sais, ne sont point égaux : la nature établit d'abord entre leur force physique, leur adresse, leur intelligence, d'incontestables différences, qui, développées ensuite, ou altérées par le travail ou l'inertie, la vertu ou le vice, enfin et surtout par l'action presque irrésistible des institutions et des gouvernements, se perpétuent de race en race et séparent de mille manières les individus. Mais trop souvent l'orgueil accompagne le succès; on se croit tout, parce qu'on est quelque chose, comme si, dans nos sociétés compliquées, les grands rouages pouvaient jouer sans les petits; et l'on perd de sa valeur réelle à proportion du soin qu'on met à s'isoler de la valeur des autres.

Je voudrais donc que la mort suppléât ce qui manque aux enseignements de la vie, et que, dans nos cimetières, les tombeaux, pareils pour tous, rappelassent aux visiteurs l'inévitable égalité qui nous attend. Ils trouveraient là une haute et sévère leçon.

Élevez des monuments aux hommes vraiment grands, vraiment utiles;

élevez-les sur vos places, aux regards, à l'admiration, à l'émulation, à la reconnaissance de tous. Ne souffrez pas que l'or de l'agioteur, du banqueroutier, de la courtisane, puisse édifier, dans des lieux sacrés, une tombe dont le luxe et l'inscription trompent ou insultent la morale publique.

A l'appui de ces réflexions qu'il me soit permis de citer la fable suivante :

LES DEUX TOMBEAUX.

FABLE.

Un Turc, comblé des dons de la fortune,
Visitait à Stamboul le funèbre séjour
Où chacun est reçu, riche ou pauvre, à son tour.
Il rencontre un jeune homme, à la mise commune,
Priant auprès d'un modeste tombeau :
« Ah ! c'est là, lui dit-il, le tombeau de ton père ?
Que je te plains de n'avoir pu mieux faire ! .
Vois celui-ci, comme il est beau !
Mon père, à moi, dort sous cet édifice
Où le sombre granit s'unit au marbre blanc ;
Et tu peux lire, au frontispice,
Son nom, ses titres et son rang.
— Assez, assez, lui répond le jeune homme ;
Lorsque des temps s'accomplira la somme,
Au jour de résurrection,
Jour où, devant Allah, le méchant et le bon
Paraîtront pour demander grâce,
Avant que votre père, au signal entendu,
Ait pu se retourner sous cette lourde masse, —
Le mien au ciel sera rendu. »

S. LAVALETTE.

CIMETIÈRES DE PARIS — LE PÈRE-LACHAISE.



Vue générale du Père-Lachaise.



Charles Nodier.



Casimir Périer.



Vue pittoresque.



Hérold — Méhul — Paër — Bellini — Grétry
Wilhem — Boieldieu.



Désaugiers — de Boufflers — Comtesse de Sabran — Delille
La Harpe — St-Lambert — Lesueur.



Gouvion-Saint-Cyr — Poisson — docteur Gall — Dupuytren — Cuvier — Winsor — amiral Truguet — Kellermann.

BERTRAND DEL.

M. MÉLANGE ET CIE,

MARCHAND DE VINS, ÉPICIER, DROGUISTE, GARGOTIER, PHARMACIEN, CHARCUTIER, BOULANGER, LAITIER, ÉLECTEUR, ETC., ETC.

— PARIS INDUSTRIEL. —



Il ne se passe guère de jour sans que M. Mélange comparaisse devant une de nos chambres correctionnelles. Le gaillard en occuperait une à lui seul.

Tantôt M. Mélange, qui est le Protée de notre époque industrielle, répond à l'appel de l'huissier, sous la forme d'une honnête laitière qui a inséré beaucoup d'eau et quelque peu d'amidon pour accroître la quantité de son lait. Vous croyez vous reconforter avec un breuvage lénifiant et pastoral, et vous vous passez tout simplement l'estomac à l'empois.

Tantôt il revêt les robustes apparences d'un marchand de farine qui met dans ses sacs trois cinquièmes de grain broyé et deux cinquièmes de plâtre tamisé. Ce plâtre crépit d'affreuses coliques l'œsophage du consommateur; mais qu'importe, pourvu qu'il serve à construire la fortune de l'industriel!

D'autres fois, M. Mélange est un honnête épicier qui a glissé de la farine de haricots gâtés dans sa farine de graine de lin, ou du varech dans son sel de cuisine ; de cette façon, le pseudo-cataplasme aggrave le mal qu'il était chargé de guérir, et le prétendu sel empoisonne au lieu de saler. Mais que fait tout cela ! l'homme est ici-bas pour souffrir, et, après tout, il y a quelque chose de salé, ne fût-ce que le mémoire de l'épicier.

Parfois M. Mélange est un brave charcutier qui a bourré ses saucissons avec de la chair de cheval *chouriné* à Montfaucon. L'ingénieux débitant répond à cela : « De deux choses l'une,—ou le consommateur ne s'y trompe pas, et dès lors il ne peut pas dire qu'il soit trompé ; — ou il s'y trompe, et dès lors que lui fait viande de cheval ou viande de porc, puisqu'il prend l'une pour l'autre ! »



Gargotier à chat déguisé en lapin, à mouton devenu chevreuil ; pharmacien à drogues frauduleuses, filateur à fils encotonnés, M. Mélange est successivement tout cela, quand il n'est pas tout cela à la fois.

Et le plus souvent, pour comble de charme, M. Mélange pèse ses marchandises falsifiées dans des balances fausses. Le contenant est mis en rapport avec le contenu, et la quantité suit le destin de la qualité.

Au demeurant, M. Mélange est, dans la vie ordinaire, un homme comme un autre. Seulement il mêle — à son amour filial un peu de convoitise pour l'avénement d'une succession, — à son amour pour celle dont il veut faire la compagne de sa vie, un peu de tendresse pour la dot dont il veut faire la compagne de son fonds de commerce, — à son amour paternel, un peu d'affection pour les produits moraux et même indirectement matériels que peut procurer l'enfance bien exploitée, — à son amour de

la patrie, un peu de sympathie pour les bourses, croix d'honneur, places, surtout pour les fournitures, et autres biens que le dieu officiel dispense à ceux qui font vœu d'être siens... Heureux quand M. Mélange ne mêle pas à son amour conjugal un peu d'arsenic!

Jamais, quand M. Mélange comparaît devant les magistrats, le ministère public ne manque de prendre sa voix la plus terrible et de tonner contre la fréquence de ces odieuses falsifications. Il engage les juges à se montrer justement sévères, et à rassurer, par des peines exemplaires, la société alarmée de ces coupables fraudes, etc., etc. Après quoi le tribunal prononce de dix francs à cinquante francs d'amende, et de huit jours à trois mois de prison, et la société consolée s'en va célébrer la protection de la justice, en mangeant au restaurant un beefteack de jument, et en buvant un vin de Bordeaux tiré de la Seine.

La société prend une indigestion... Qu'elle ne tremble pas! Voici une compresse émolliente qui est faite avec des pois moisis, et s'il lui faut un sinapisme, nous aurons une délicieuse moutarde qui ne contient que trois quarts de cendres. Touchant exemple de l'influence qu'exerce toujours la justice sur la sécurité et le bien-être de la société!

Sérieusement, depuis qu'il y a des fraudes commerciales et qu'elles se multiplient à mesure qu'on les condamne, ne serait-il pas temps de reconnaître que les peines édictées, ou du moins prononcées contre les délits, ne sont pas proportionnées à leur gravité? — que quelques jours ou même quelques mois de prison ne sauraient punir suffisamment une sophistication qui est le plus grave de tous les méfaits, puisqu'elle est au moins un vol pratiqué sur tous les citoyens, avec complication d'abus de confiance, et qu'elle va même quelquefois jusqu'à compromettre sciemment, ce qui est un crime, la santé et la vie des acheteurs? Dès lors ces jugements ne sont plus que de vaines parades; le délinquant en a d'avance calculé les chances mauvaises, qui ne peuvent, en aucun cas, contrebalancer les bénéfices de la fraude; et les tribunaux, armés d'une loi sans force, demeurent impuissants devant des excès dont ils connaissent mieux que personne l'importance et la gravité.

M. Mélange fait un calcul fort simple :

Falsifier les marchandises, ou tromper sur le poids, me rapporte.	1,000 fr.
Si je suis pris, la condamnation me coûte.	3
Bénéfice net.	997

La proportion n'est pas exagérée. Les juges eux-mêmes ne l'ignorent pas, et M. Mélange le sait, hélas! trop bien.

Aussi, aller devant la police correctionnelle n'est plus, pour M. Mélange, qu'une vaine formalité. Le plus souvent il se laisse condamner par défaut, si peu l'effraie le maximum même! Quand il daigne comparaître, il nie pour se donner une contenance, ou accuse l'imprudence, si ce n'est la faute d'un autre. Mais, si l'on pouvait compulser ses livres, on verrait que les quelques francs d'amende et les quelques mois de prison y sont cotés d'avance au passif de la maison *Mélange et compagnie*.

Et, comme si ce n'était pas assez du fait brutal d'une peine si légère appliquée à un attentat si grave, mille circonstances accessoires viennent encore l'amoindrir dans l'esprit de M. Mélange. Ainsi, quand dans le prétoire ce digne négociant attend que vienne le tour de *sa petite affaire*, il voit—un imprimeur qui a oublié de mettre son nom au bas d'un prospectus, ou de déposer ce prospectus à la librairie, condamné à trois mille francs d'amende; — un éditeur qui, par mégarde, s'est servi d'une vignette insignifiante avant de la faire approuver à la censure, condamné à trois mois de prison et cinq cents francs d'amende; — un journal qui a vertement accusé l'amour d'un député pour les places soldées, ou un écrivain qui a signalé avec énergie la palinodie d'un confrère, condamné à six mois de prison et dix mille francs d'amende. Alors M. Mélange, dès qu'il aura reçu de la bouche du président ses cinquante francs d'amende et ses huit jours de prison, retournera chez lui tout joyeux, et dira en se frottant les mains : « Quel misérable que cet imprimeur!... Cet éditeur est un bien grand coupable!... Comment existe-t-il des gredins comme cet écrivain et ce journaliste! On a bien fait de les frapper rudement. Il n'y a vraiment plus rien de sacré sur la terre! »

Et M. Mélange se rehausse dans sa propre estime de tout ce que la comparaison des peines fait perdre aux affreux coquins qu'il vient de voir condamner dix fois plus fort que lui. Absolument, cette condamnation si lé-

gère était un quasi-acquittement moral à ses yeux; relativement, c'est presque une apothéose.

Aussi n'est-il pas rare de voir M. Mélange se poser en victime, et même en saint Vincent de Paul. Il y a quelques semaines, il déclarait à Rouen que, s'il avait mis de l'eau et de l'amidon dans son lait, c'était dans l'intérêt des estomacs qui veulent bien l'honorer de leur confiance. Le lait est, de sa nature, indigeste, tandis que coupé d'eau il passe fort bien... Et le brave homme produisait, à l'appui de sa thèse, un tableau de mortalité comparée. Depuis l'usage de son lait aquatique, ses pratiques se portaient à merveille... et son commerce aussi.

Digne philanthrope!... Que ne faisait-il valoir aussi une autre considération en faveur de son lait fabriqué? Dans le cas où monsieur ne boirait pas la tasse de lait amidonné, rien n'est perdu pour le ménage; madame peut s'en servir pour empeser les faux cols.

Le mal est réel et profond, et il est urgent d'y trouver un remède — un remède surtout qui ne ressemble pas à ceux que vend M. Mélange, pharmacien.

Ce n'est pas la bonne volonté qui manque aux juges, c'est la loi. Quelle répression attendre d'une loi qui fait de la sophistication, même avec des drogues malsaines, un délit banal puni des peines ordinaires, et dans quelle proportion encore! Nous venons de voir qu'on court moins de risques, étant un épicier qui a empoisonné tout un quartier, qu'étant un imprimeur qui a tiré une affiche sur papier blanc!

Le marchand qui vole cent, mille, dix mille acheteurs confiants, et surtout le marchand qui, en les volant, expose leur santé, est bien autrement coupable que le malfaiteur qui prend une montre au gousset du passant, ou même qui force un secrétaire. La peine devrait donc être plus forte, et surtout il faudrait l'entourer d'accessoires spéciaux qui en compléteraient l'efficacité.

Dans plusieurs pays, les falsificateurs étaient cloués par l'oreille à la porte de leurs magasins; quelquefois même on leur coupait les oreilles. Nous ne demandons point un pareil supplice, d'autant moins que M. Mélange, charcutier, serait capable, pour quelque horrible fraude, d'utiliser les oreilles coupées.

Mais il est d'autres moyens qui conviendraient mieux à notre civilisation, et moins encore à M. Mélange.

Une disposition de nos lois permet l'interdiction des droits civils et civiques ; pourquoi le débitant frauduleux, bien convaincu, récidiviste même, si l'on veut, ne serait-il pas privé du droit de commerce ?

L'exposition, qu'on applique à des misérables pour qui la potence est moins un pilori expiatoire qu'un théâtre à grossiers blasphèmes, eût été, s'il faut qu'elle existe dans nos codes, bien plus efficacement appliquée aux grands coupables qui, pour un vil lucre, attentent à l'existence de plusieurs milliers de citoyens. C'est par une peine publique qu'on atteint sûrement l'attentat contre le public.

On affiche sur les murs les noms des condamnés de cours d'assises, et cette publication légale est toujours inutile, au point de vue de l'intérêt social. Si l'on affichait ostensiblement, dans tous les carrefours, les noms des marchands fraudeurs, la société y gagnerait en sécurité, et la police correctionnelle y perdrait bientôt en prévenus. Heureuse balance ! Car il ne faut pas s'y tromper : il n'y a que deux peines efficaces contre ce genre de fraude, — l'amende énorme qui attaque le coupable dans son bénéfice, l'argent, — l'infamie personnelle qui l'attaque dans son moyen, le négoce.

Ceci ou autre chose, peu importe ! Il faut une loi qui arrête le progrès de l'industrie de M. Mélange... Cette loi on la fera, — quand le mal sera devenu si grand, si grand, qu'il appellera un remède héroïque, — quand les luttes de notre politique, qui ne sont le plus souvent que des débats d'intérêts privés, permettront de s'occuper des questions d'intérêt général, et enfin (je vous le dis à l'oreille), quand M. Mélange ne sera plus un électeur influent.

ALTAROCHE.



LES ENFANTS A PARIS.

AVANT-PROPOS.

Le nouveau-né parisien
est généralement mis à la diligence
ou



Le fiche
de vochtre portour d'eau.



Confié aux soins maternels
de cet instrument.



...... Bonjour, madame.
(Air connu.)



Aux Tuileries.



Fils d'un teneur de livres
en partie double. (LUXEMBOURG.)



Fils de pair de France,
d'agent de change,
ou
de Robert-Macaire. (TUILERIES.)



La demoiselle d'un actionnaire
dans les bitumes.

BERTALL.

LES ENFANTS A PARIS.



Fort en thème.



Ce que c'est qu'un voyou.



Prix d'orthographe.



Jeu de volant. — Le père est à la chambre.



Jeu de bouchon. — Le père est au cabaret.



Mon bon monsieur, nous sommes sept enfants.... — Va te coucher. — Qui n'avons pas de pain. — Tu m'embêtes.



La charité.



Très-bien avec la femme de chambre de madame.

LES ENFANTS AUX TUILERIES.

Les mères modernes ont fort abusé du mot de la mère des Gracques, qui dit, en montrant ses enfants : Voilà mes bijoux et mes ornements.

En effet, beaucoup de jeunes mères se servent de leurs enfants de façon à ce que ces pauvres petits êtres leur *aillent bien* à elles-mêmes et rehaussent leurs avantages, sans s'inquiéter, du reste, de leur santé qu'elles compromettent, de leur esprit qu'elles poussent, et de leur vanité qu'elles excitent.

Le prétexte que l'on prend pour envoyer ou conduire aux Tuileries tant de petites filles, qui y sautent à la corde et y jouent au cerceau,— costumées les unes en Suissesses, les autres en Andalouses, — est de leur faire prendre un exercice utile à leur santé et favorable au développement de leur force.

Mais la véritable raison est de se montrer mère d'enfants richement ou du moins élégamment habillés.

S'il en était autrement, on ne mettrait pas de corset à des petites filles de six ans, — on ne les chausserait pas avec des souliers trop étroits.

On ne leur mettrait pas de belles robes qu'il ne faut pas chiffonner.

Regardez un peu toutes ces enfants : il n'y en a pas une qui saute pour sauter; — toutes regardent en dessous si on les voit, si le cercle qui les entoure est suffisamment nombreux ; — quelques-unes ne commencent à montrer leurs talents que lorsqu'elles voient du *beau monde* dans l'assistance.

Et comme elles recueillent d'une oreille avide les compliments et les éloges qu'on fait de leur figure ou de leur toilette à la mère, ou à la bonne,

comme elles prennent déjà des airs mélancoliques, comme elles se rapetissent la bouche, comme elles se tiennent roides, comme elles font des mines! — que d'affectation, de mensonge, de vanité!

Un petit garçon est un petit garçon. Si vous lui mettez de beaux habits, il les déchirera, il les salira, il faut qu'il coure, qu'il saute, qu'il s'amuse.

Une petite fille n'est qu'une femme plus petite; — elle ne se transformera pas; elle grandira et voilà tout. Une petite fille de six ans est prête à tout.

Rien n'est si dangereux et si ridicule que de les accoutumer ainsi à chercher les regards, à faire de l'effet, à vivre sur un théâtre.

Ce ne sont plus des enfants qui s'amusent, ce sont des danseuses qui sollicitent les applaudissements.

Plus tard on continue cette éducation théâtrale, — le piano les accoutume à chanter en public comme elles y sautaient à la corde; — puis, quand elles sont entrées dans les devoirs sérieux du mariage, elles ne peuvent vivre sans spectateurs, sans succès, sans applaudissements.

Le silence et l'ombre les ennuient, elles veulent paraître, elles veulent jouer un rôle, — elles veulent concentrer les regards, faire parler d'elles, — elles le veulent à tout prix.

Il faut dire cependant que le plus grand nombre recule encore devant le moyen extrême de donner de l'arsenic à leurs maris — pour forcer un peu la paresse de l'attention publique.

ALPHONSE KARR.



LES VEUVES DU DIABLE.

En les voyant passer belles et fringantes, ne vous êtes-vous jamais demandé où elles vont et ce qu'elles deviendront un jour ?

Ce sont de charmantes femmes qui ne tiennent à la société que par des liens de fleurs. Laissant à d'autres les positions régulières, la félicité domestique, les vertus paisibles et les vices cachés, elles vivent sur l'aile du hasard, sans frein, sans mesure, montrant avec une égale franchise ce qu'elles ont de bien et ce qu'elles font de mal. Leur mission est toute de joie et d'inépuisable tendresse ; leur évangile enseigne l'amour du prochain, amour immodéré qu'elles pratiquent avec une dévotion sincère et ardente : — ce sont des sœurs de charité qui se consacrent à la consolation des riches et au soulagement des heureux.

Tant qu'elles restent jeunes, la vie leur est facile et riante. Elles n'ont qu'à se laisser aller au souffle de la fantaisie, au flot du plaisir, au doux murmure qui les invite et les caresse. Le souci du lendemain ne vient jamais troubler la sérénité de leur esprit. Elles marchent radieuses et légères, jetant au hasard leur regard, leur sourire, leur hameçon. Chaque jour leur amène de nouvelles fêtes et une fortune nouvelle. Chaque page de leur roman est un nouveau chapitre dominé par un personnage imprévu. Le héros d'hier disparaîtra ce soir et sera remplacé demain. Et

dans ces mille révolutions, elles demeurent invariablement fidèles à l'amour, au plaisir, au luxe, à la mode, à toutes les vanités qui remplissent et gouvernent la tête et le cœur d'une femme.

Mais tout passe et tout finit en ce monde. Un beau jour, la jeunesse fait mine de s'en aller; elle annonce sa retraite par un de ces riens foudroyants qui sèment la désolation sur leur passage : — un cheveu blanc, — une ride, — la piqûre du ver sur la fleur épanouie. A peine a-t-elle dit adieu qu'elle est déjà bien loin, emportant dans sa fuite les grâces et les attraits qui formaient son bagage.

Et alors, quand la jeunesse et la beauté sont passées, quand les amours et la fortune s'envolent, que deviennent ces femmes qui exploitaient si richement l'art de plaire, et qui dépensaient en même temps les revenus et le capital?.....

Deux messieurs d'un certain âge, cinquante à soixante ans, étaient assis sous un marronnier du jardin des Tuileries par une belle matinée du printemps dernier. L'un d'eux adressait à son compagnon ces réflexions philosophiques et cette question assez embarrassante, qu'il répéta avec une remarquable opiniâtreté :

— Que deviennent-elles, je vous prie, ces souveraines détrônées par le temps, et où pourrais-je les retrouver?

— Je n'en sais rien, répondit l'autre d'un air insouciant et calme; je n'en sais absolument rien; mais que vous importe, mon cher Palémon?

— Il m'importe beaucoup, comme vous allez le voir, mon cher Benoît. Vous avez toujours été, vous, un homme grave, paisible, étranger aux passions, et je vous retrouve tel que je vous ai laissé il y a vingt ans. Moi, au contraire, j'ai eu une jeunesse très-active et toute remplie de charmantes aventures. Peu de temps après ma sortie du collége, l'héritage d'un oncle m'ayant rendu assez riche pour vivre selon mes goûts, je dis adieu à la province et je revins à Paris, où je retrouvai Robert, notre ancien camarade de Sainte-Barbe. Il y avait entre nous deux ce qui fait les amitiés vraies et solides : nous nous ressemblions par les sentiments et les goûts, nous différions par l'esprit et le caractère. Libres tous deux et pleins d'ardeur, nous avions la ferme résolution d'employer gaiement nos belles années et de profiter de nos avantages. Nous voilà donc lancés sur le champ de bataille

parisien. Nos débuts furent signalés par de nombreux succès; et comment n'aurions-nous pas réussi avec de la bonne volonté, des loisirs, de la fortune, de la jeunesse et de la figure? car, je puis le dire maintenant, et vous vous le rappelez peut-être, nous étions l'un et l'autre d'assez jolis garçons. Rien ne nous résistait; il est vrai que nous n'attaquions guère les citadelles où la vertu tenait garnison. Dans cette carrière de conquêtes agréables et faciles, Robert, je dois l'avouer, me surpassait de beaucoup. Je le considérai toujours comme mon maître. C'était un véritable héros, irrésistible dans l'attaque, superbe dans le triomphe. On l'avait surnommé *le Diable*, à cause de ses prouesses; le monde galant et frivole dans lequel nous vivions ne l'appelait pas autrement que Robert le Diable; et ce ne fut pas pour mon vieil ami une médiocre émotion lorsque, plus tard, il vit paraître sous le même titre le célèbre opéra de Scribe et Meyerbeer. Nous avons mené notre joyeuse vie pendant une vingtaine d'années; que ne peut-on la mener toujours! Mais, par malheur, nous autres hommes, nous avons une fin, comme les femmes. La satiété, l'incapacité, les infirmités nous mettent à la retraite. — Ce dénoûment nous arriva plus tôt que nous ne l'aurions souhaité. Robert possédait à soixante lieues de Paris le domaine de Margaillac, charmante habitation, avec de riants jardins, un beau parc, et de pittoresques environs; c'est là que nous nous retirâmes tous deux pour nous reposer de nos fatigues et terminer doucement notre carrière. Nous avions de bons livres, de bons vins, de bons souvenirs: n'est-ce pas là tout ce qui fait le bonheur au déclin de la vie? Combien de douces heures se sont écoulées dans ces entretiens abondants qui nous ressuscitaient le passé! Robert avait un préjugé : il se figurait que les femmes dont il s'était fait aimer jadis lui avaient élevé un autel dans leur cœur. Ce fut sous l'empire de cette idée flatteuse qu'il fit son testament, l'hiver dernier, lorsqu'il sentit l'atteinte mortelle de la maladie qui l'a enlevé. « Mon cher Oscar, me dit-il, c'est toi que je charge d'être l'exécuteur de mes volontés suprêmes. Je te lègue notre manoir de Margaillac. Sur le reste de mes biens, que je laisse à mes neveux, j'ai prélevé une somme de cent mille francs que je te charge de distribuer à *mes veuves*. » — Il appelait ainsi les tendres objets de ses anciennes passions. — « Parmi les femmes charmantes qui ont embelli mes jours heureux, continua Robert, il en est dix qui occu-

pent le premier rang. Voici leurs noms inscrits sur cet album : Athénaïs, Colombe, Antonia, Rosine, Suzanne, Flora, Olympe, Armide, Arthémise, Rosalba. Tu les as connues, et tu trouveras à la suite de leurs noms tous les détails que ma mémoire a pu recueillir. Je veux léguer à ces femmes d'élite un gage de ma reconnaissance, et les récompenser une dernière fois de l'amour qu'elles ont eu pour moi et du souvenir qu'elles m'auront conservé. A chacune d'elles j'ai donné jadis mon portrait; le legs doit être partagé entre celles qui ont gardé cette image et qui pourront te la présenter. Si, par hasard, quelques-unes ont disparu de la scène du monde, ou bien si quelques oublieuses ne possèdent plus le portrait, leur part reviendra aux autres. C'est une tontine. Telle est, mon cher Oscar, la mission que je confie à ton dévouement éprouvé. Je suis sûr que tu la rempliras en conscience; mais, comme je ne veux pas abuser de ton zèle, je ne te demande que trois mois de recherches, après lesquels tu fermeras le concours. » Deux jours après m'avoir donné ces instructions, Robert est mort; fidèle à la promesse que je lui avais faite, et muni des cent mille francs qu'il m'avait remis, je suis venu à Paris chercher ses légataires. Voici déjà trois semaines que je suis arrivé, et jusqu'à présent toutes mes démarches ont été infructueuses. Je ne me reconnais plus dans ce Paris, où je n'avais pas mis le pied depuis vingt ans : c'est pour moi un pays nouveau; je m'y perds, et je ne sais vraiment à qui m'adresser pour apprendre où je pourrais retrouver les femmes qui vivaient jadis avec le Diable.

Au moment où M. Oscar Palémon achevait son discours, une main sèche, rugueuse et noire se tendit vers lui. C'était la loueuse de chaises qui réclamait son salaire.

— Voulez-vous de la monnaie, mon cher Palémon? dit M. Benoît.

— Monsieur Palémon!... répéta la loueuse de chaises... voilà un nom qui ne m'est pas inconnu.

— Vraiment, bonne femme, reprit avec un dédaigneux sourire l'exécuteur testamentaire du Diable.

— Eh! eh! continua la vieille, il n'y aurait pas de quoi rougir pour vous, mon beau monsieur; on valait quelque chose dans son temps, et il y avait plus d'un mirliflore qui se trouvait flatté de connaître particulièrement Rosalba Delorme.

— Quoi, vous seriez ?... En voilà donc une ! s'écria monsieur Palémon ; vous êtes Rosalba Delorme, cette jolie petite blonde ?...

— Oui, monsieur, j'étais blonde, malheureusement ! car les blondes durent moins longtemps que les brunes ; si j'avais été brune, je me serais conservée trois ou quatre ans de plus et je ne serais pas réduite où vous me voyez. J'allais faire fortune lorsque j'ai perdu ma fraîcheur. La raison me venait, j'étais bien décidée à économiser pour mes vieux jours, et il y avait un Russe qui m'avait promis de me combler de richesses à son retour de Saint-Pétersbourg, où il était allé recueillir un héritage ; mais quand il est revenu, ce n'était plus ça : j'étais fanée, et pourtant je n'avais que vingt-neuf ans. Les brunes se maintiennent jusqu'à trente et quelques. Ah ! pourquoi n'étais-je pas brune !

— Ainsi, reprit Palémon, vous vous rappelez mon nom ? Moi, je me souviens de vous comme si cela ne datait que d'hier. Nous nous sommes connus indirectement ; vous étiez très-liée avec un de mes amis, que vous n'avez sans doute pas oublié : Robert, surnommé le Diable.

— Robert le Diable ! c'est une pièce de théâtre.

— Oui, mais ce fut aussi un beau jeune homme, qui vous adorait, et que vous avez payé de retour.

— C'est bien possible... j'en ai une idée confuse... mais il y en a eu tant, que pour se souvenir de tous il faudrait une mémoire d'ange.

— Robert vous avait donné son portrait.

— Ah !... j'en ai eu beaucoup aussi des portraits, mais je n'en ai plus un seul. Quand on se trouve dans le malheur, vous concevez, on se défait de ces colifichets. Les portraits ont filé avec les bijoux et les parures... Mais vous me faites causer, et pendant ce temps, voilà un monsieur là-bas qui s'en va sans avoir payé sa chaise.

La loueuse courut à la poursuite du délinquant, et M. Palémon se leva en disant :

— Allons, le début n'est pas heureux : voilà déjà un nom à rayer de ma liste, et dix mille francs à répartir entre les autres légataires de Robert.

Une heure après cette rencontre, M. Palémon, en rentrant chez lui, trouva une lettre qui contenait l'invitation suivante :

« Madame la baronne de Firbach prie M. Oscar Palémon de lui faire l'honneur de venir passer la soirée chez elle le samedi 30 avril. »

— Quelle est cette baronne ? D'où me connaît-elle ? A quel titre suis-je invité ? Comment se fait-il qu'elle m'envoie seulement ce matin une invitation pour ce soir ? Ordinairement on s'y prend plusieurs jours d'avance. Une baronne devrait mieux savoir les usages ; mais n'importe, je suis venu à Paris pour remplir une mission, et je rencontrerai peut-être chez la baronne quelque élégant viveur d'autrefois qui pourra me remettre sur la trace de ce que je cherche.

Tout en faisant ces réflexions, qui l'occupèrent pendant le reste de la journée, M. Palémon se rendit à neuf heures chez la baronne, rue de la Michodière.

La maison était de mince apparence, l'escalier peu éclairé, l'appartement assez vaste, mais enfumé, mal entretenu : des meubles qui dataient du temps de l'empire, des draperies flétries, des dorures écaillées. Dans l'antichambre, un domestique en livrée bleu de ciel, tachée d'huile et galonnée d'argent noirci, ouvrit la porte du salon et annonça d'une voix rauque monsieur de Palémon.

Quatre groupes étaient réunis autour de quatre tables de jeu. — Une dame d'un âge respectable, d'une taille élevée et d'une figure qui visait à la majesté, s'approcha de M. Palémon et le remercia de ce qu'il avait bien voulu accepter son invitation ; puis, la baronne le prit par le bras, le conduisit dans une embrasure de fenêtre, le fit asseoir, et lui dit de l'air le plus gracieux :

— Je reçois chez moi des hommes très comme il faut et de jolies femmes. J'ai pensé que mon salon vous serait agréable, si, comme je le suppose, vous avez conservé vos goûts et vos habitudes d'autrefois.

— Comment donc, madame, reprit M. Palémon étonné, j'ai donc eu jadis l'honneur d'être connu de vous ?

— Certainement, et j'ai été charmée de trouver votre nom sur la liste des étrangers nouvellement arrivés à Paris.

— Ah !... j'ignorais que l'on publiât cette liste...

— On ne la publie pas ; ce sont des renseignements particuliers.

— Et vous avez eu la bonté de vous souvenir de moi ?

— Oui vraiment. Vous avez un de ces noms que l'on n'oublie pas et qui vous frappent nécessairement lorsqu'on les retrouve.

— Très-flatté, madame la baronne, reprit M. Palémon, qui se crut obligé de saluer ce compliment ; — mais, ajouta-t-il, je dois vous avouer que ma mémoire est moins heureuse, et j'en suis confus autant que surpris, car, sans parler des agréments de votre personne, vous avez aussi un de ces noms qui commandent le souvenir.

— C'est que peut-être je n'ai pas toujours porté ce nom, dit la baronne en souriant ; ne vous rappelez-vous pas Olympe Dujardin ?

— Ah ! s'écria M. Palémon, voilà une heureuse journée ! Votre nom est écrit sur mes tablettes, madame, et vous êtes une des personnes que je désirais le plus revoir à Paris. Je suis charmé de vous retrouver dans une position brillante et aristocratique... Un mariage, sans doute ? Vous méritiez bien cela ! Mais comment ne vous ai-je pas reconnue tout de suite ; vous n'êtes pas changée du tout.

— Vous trouvez, reprit la baronne en minaudant... Oui, on prétend que je suis encore passable. Toutes les femmes n'ont pas ce privilége ; et tenez, vous souvenez-vous de la petite Antonia, qui avait jadis quelque réputation dans le monde, et qui s'entendait si bien à ruiner les Anglais ?

— Antonia !... mais elle est aussi sur mes tablettes !

— La voilà. Cette énorme dame en chapeau bleu, assise près de la cheminée. On l'appelle maintenant madame d'Outremer. La jeune personne qui est à côté d'elle est sa nièce ; une débutante. Je vais vous présenter.

Madame d'Outremer fit à M. Palémon un accueil empressé. — J'aime les anciens, lui dit-elle, ma nièce aussi ; elle est gentille et bien élevée ; elle se plaît beaucoup dans la société des hommes mûrs. Nous serons enchantées de vous recevoir. Je demeure rue de Bréda ; un bon quartier : j'en connais le personnel, et, si vous désiriez quelques renseignements, s'il vous faut une personne sûre, active et discrète pour quelque négociation délicate, je suis tout à votre service.

M. Palémon remercia, puis il mit la conversation sur le chapitre de Robert. On ne se le rappela pas d'abord ; cependant, à force de moxas, la mémoire des deux dames finit par se réveiller ; mais ni l'une ni l'autre n'avaient conservé le précieux portrait.

Sur ces entrefaites, la porte du salon s'ouvrit ; un commissaire de police, revêtu de son écharpe, entra suivi de son secrétaire et escorté de deux gardes municipaux, qui se placèrent en sentinelles pour couper la retraite à ceux qui auraient voulu s'esquiver. Les cartes et les enjeux furent saisis au nom de la loi, et chacun des assistants se vit contraint de décliner ses noms et qualités, que l'on inscrivit sur un procès-verbal détaillé. Cette scène ne se passa pas sans de vives réclamations ; la baronne de Firbach était furieuse.

— Je sais d'où part le coup, dit-elle à M. Palémon consterné ; j'ai été dénoncée par une femme qui était ma rivale autrefois, qui est mon ennemie aujourd'hui, et qui est venue se loger dans cette maison pour mieux m'épier. On m'avait bien dit qu'elle était attachée à la police, et j'avais la faiblesse de ne pas le croire. Oh ! je la démasquerai maintenant, et tout le monde saura qu'Arthémise Muller est une espionne, une vile moucharde !

— Arthémise Muller !... Encore une de celles que je cherche, dit M. Palémon.

Le procès-verbal terminé, les invités de la baronne eurent la permission de se retirer, avec la perspective de comparaître comme témoins dans une séance de la police correctionnelle.

Ému de la scène qui avait terminé une journée pleine de rencontres, M. Palémon ressentit une violente migraine, et, voulant rester chez lui, il envoya chercher au cabinet de lecture un roman nouveau.

C'était un in-octavo crasseux qui avait été feuilleté par des milliers de doigts ; — un de ces livres que les femmes du monde, délicates et distinguées, admettent chez elles après qu'il a passé par la mansarde, l'antichambre, la loge du portier, le corps de garde, et diverses autres localités fâcheuses ; — car, à Paris, on n'achète pas les livres, on les loue ; toutes les classes de la société sont inscrites sur le registre du cabinet de lecture ; le même volume va de la grisette à la marquise, du laquais à la merveilleuse, et ainsi de suite. M. Palémon ouvrit le livre, et il se mit à lire le roman nouveau, qui, dès les premières pages, lui parut singulièrement fade et parfaitement filandreux. Après avoir bâillé plusieurs fois, il allait fermer le volume, lorsque tout à coup son nom lui apparut, placé en vedette dans le sommaire du troisième chapitre : — « *Où le lecteur fera connaissance avec un nouveau personnage, M. Oscar Palémon.* » — Était-ce le hasard qui avait

fourni ces deux noms à l'auteur? Voyons! — Mais non; c'est un véritable portrait. Le Palémon du roman est bien celui qui menait joyeuse vie à Paris il y a vingt ans; et pour que le moindre doute ne soit pas permis, l'auteur a complaisamment décrit la figure, la tournure, le caractère, les habitudes du personnage, et il l'a placé dans une intrigue historique dont les mystérieux détails n'avaient jamais été ébruités. Quel était donc le romancier qui connaissait si bien M. Palémon et ses aventures les plus secrètes? — Cet auteur était une femme, et se nommait madame Bougival.

M. Palémon consulta son excellente mémoire; il parcourut les sentiers fleuris de ses souvenirs, cultivés avec tant de soin, mais ce fut vainement qu'il chercha ce nom parmi les doux fantômes qui lui souriaient dans le paradis du passé.

— Il faut absolument que je remonte à la source de cette étrange révélation, et j'y parviendrai, dussé-je porter plainte au procureur du roi; car il n'est pas permis d'imprimer ainsi tout vif un honnête homme, et d'en faire un héros de roman sans sa permission.

Disant cela, M. Palémon, dégagé de sa migraine, s'habilla en toute hâte, prit un cabriolet et courut chez l'éditeur du roman, qui lui donna l'adresse de la femme de lettres.

Un quart d'heure après, il grimpait au cinquième étage d'une maison du faubourg Saint-Denis, et il tirait à trois reprises un vieux ruban jaune servant de cordon de sonnette. La station dura cinq minutes, puis la porte s'ouvrit, et M. Palémon se trouva en présence d'une femme de cinquante ans, grosse et courte, au teint bourgeonné, enveloppée d'une vieille robe de chambre en mérinos écarlate, et coiffée d'un foulard mal attaché sur ses cheveux en désordre.

— Madame Bougival, s'il vous plaît?

— C'est moi, monsieur.

L'interrogation était de pure forme et la réponse devait être prévue. Il n'y avait pas moyen de s'y tromper. La femme de lettres avait le physique de l'emploi, le costume du rôle et ses accessoires. La main droite, qu'elle tenait appuyée sur le bouton de la porte, était tachée d'encre, et pour répondre, elle ôta de sa bouche une plume qu'elle plaça derrière son oreille.

— Entrez, monsieur, reprit madame Bougival, et excusez-moi si je vous

ai fait attendre; mais j'avais commencé d'écrire une phrase, et j'ai voulu la finir avant de me déranger, parce que, sans cela, j'aurais perdu le fil... Et ce satané fil, quand une fois on l'a perdu, il faut se tordre la cervelle pour le retrouver... C'est comme le fil de *Marianne*, vous savez, la femme au labyrinthe, dans la mythologie... Pas par là, monsieur, vous allez à la cuisine...; par ici, je vous prie, dans mon cabinet de travail.

Le cabinet de la femme de lettres servait en même temps de salon, de salle à manger et de chambre à coucher. Le lit était à demi caché derrière un paravent déchiré. Le principal meuble de cet appartement complet était une vaste table chargée de toutes sortes d'objets; on y voyait pêle-mêle des livres, du papier, un corset, une écritoire, une bouteille de vin, un peigne, des verres, des plumes, du linge, des assiettes.

— Donnez-vous la peine de vous asseoir, monsieur, dit la romancière en se plongeant dans un vaste fauteuil placé devant son bureau.

M. Palémon ne demandait pas mieux que d'obtempérer à cette invitation, mais les trois chaises qui garnissaient le local étaient occupées toutes trois, l'une par un jupon, l'autre par un saladier, la troisième par un chat.

Madame Bougival remarqua l'embarras de la situation et elle s'écria :

— A bas! Sylvio, faites place à monsieur.

Sylvio, — c'était le chat, — se dressa sur ses pattes, prit son élan, sauta sur la table et se coucha dans le corset de sa maîtresse.

— Maintenant que vous voilà casé, monsieur, continua le bas-bleu, voulez-vous me dire ce qui me procure l'avantage de vous recevoir?

— Madame, je viens ici à propos d'un roman.

— Monsieur est libraire?

— Non, madame.

— Journaliste, peut-être?

— Pas davantage. Voici le fait : j'ai lu votre roman.

— Lequel?

— Celui qui est intitulé *Noces et Festins.*

— C'est un de mes meilleurs.

— Dans ce roman, il y a un personnage...

— Il y en a trente-deux, monsieur, et tous assez crânement posés, j'ose le dire ; des caractères un peu ficelés, et une action dans le grand genre, des

événements en veux-tu, en voilà, et un dénoûment qui a dû vous faire verser toutes les larmes de votre corps, si vous avez pour deux liards de sensibilité.

— Oui... oui !... je rends hommage au mérite de votre œuvre... Mais le personnage dont je veux parler est celui que vous avez nommé Oscar Palémon.

— Ah ! ah !... un farceur ! un coureur !... un aimable vaurien... En usez-vous ? monsieur, ajouta la romancière en présentant à son interlocuteur une vaste tabatière de corne noire dans laquelle elle avait puisé une copieuse prise de tabac.

— Volontiers, madame, je vous remercie ; mais revenons, s'il vous plaît, à cet Oscar Palémon.

— Le personnage vous a frappé, n'est-ce pas ? c'est qu'il est d'une vérité !... Je l'ai peint d'après nature. Oui, monsieur, cet homme a existé.

— Je crois bien ! et il existe encore.

— Vous le connaissez ?

— Beaucoup, car c'est moi.

— Allons donc ! vrai ? c'est là, vous, le petit Oscar ? Dieu du ciel ! quel déchet ! Comme ce scélérat de temps nous arrange !... Mais en y regardant bien, pourtant, on vous retrouve au milieu de tout ça. Et moi, vous ne me remettez pas ?... Dans le temps que je vous ai connu, on me nommait Athénaïs Babichard.

— Quoi ! Athénaïs, la reine de nos bals et de nos soupers, la fringante danseuse, l'égrillarde convive, qui avalait si lestement ses trois bouteilles de champagne dans une seule séance !

— Elle est devant vos yeux !... Mais elles sont passées ces nuits de fête ! Maintenant j'ai adopté la tempérance et le pseudonyme ; je suis madame Bougival, écrivant des romans de mœurs et des livres d'éducation pour les jeunes demoiselles.

M. Palémon n'en revenait pas : — Athénaïs Babichard femme de lettres ! C'était bizarre en effet, mais nous en avons quelques-unes de la même espèce. Elles se font bas-bleus quand nul ne se soucie plus de voir la couleur de leurs jarretières.

— Mais, objecta M. Palémon, puisque vous avez daigné me conserver

une place dans votre mémoire, à plus forte raison devez-vous avoir gardé le souvenir de Robert, et son image.

— Robert! reprit la femme de lettres; où prenez-vous ce Robert?

Là, comme ailleurs, le souvenir s'était effacé et le portrait était perdu.

Peu de jours après, M. Palémon fit une autre rencontre. Il était allé au spectacle; en se retirant avant la fin de la dernière pièce, il causa avec l'ouvreuse qui lui rendait son paletot; — quelle ne fut pas sa surprise, lorsqu'il reconnut dans cette pauvre femme une actrice jadis célèbre par sa beauté!

C'était Suzanne, l'ancienne actrice des Variétés; Suzanne, qui avait toujours de si belles toilettes, et qui excellait dans les rôles travestis; Suzanne, l'idole des avant-scènes et la passion de l'orchestre. Aucune actrice n'avait contribué plus qu'elle à la fortune du théâtre. Ses appointements étaient de mille écus, qu'elle ne recevait pas, mais au contraire qu'elle comptait au directeur pour avoir le droit de se montrer sur la scène. Le chiffre de ses amendes s'élevait chaque mois à cinq ou six cents francs, que payaient volontiers ceux qui lui avaient fait manquer la répétition ou le spectacle. Une fois même, un prince russe paya un dédit de vingt mille francs pour rompre son engagement et l'emmener aux eaux de Bade. Deux mois après elle rentrait au théâtre, où bientôt commença pour elle une rapide décadence. Les attraits s'en allaient; les rôles travestis perdaient leur charme, le pantalon collant n'était plus avantageux : Suzanne fut reléguée au second plan, puis elle tomba parmi les figurantes, puis enfin elle obtint par protection une charge d'ouvreuse. — Ainsi finissent les comédiennes qui font du théâtre une boutique où elles se montrent chaque soir à l'étalage, devant quelques centaines de chalands.

L'ouvreuse ne se rappelait ni Robert, ni son portrait.—Il en fut de même chez Arthémise Muller, où M. Palémon se rendit, malgré la répugnance bien naturelle que lui inspirait une femme au service de la police.

Six noms étaient déjà rayés des tablettes; M. Palémon, qui voulait remplir scrupuleusement sa mission, se rappela que, parmi les veuves de Robert, la plus belle, la plus aimée, la plus opulente, était mademoiselle Colombe, qui, dans le temps de sa splendeur, habitait un magnifique appartement rue de Provence. La retrouver au même logis n'était guère probable; mais

M. Palémon, qui ne voulait rien négliger, pensa que peut-être on pourrait le mettre sur sa trace. Il alla donc rue de Provence, et il demanda résolûment et comme une chose toute simple :

— Avez-vous ici une jeune personne nommée mademoiselle Colombe?... Quand je dis jeune... non; il y a vingt-cinq ans de cela; elle logeait à l'entre-sol.

— A l'entre-sol, répondit le concierge, nous avons M. Roland, le plus ancien locataire de la maison; il habite le même appartement depuis plus de vingt ans.

— Peut-être ce monsieur me donnera-t-il quelque renseignement.

Prompt à saisir un faible espoir, M. Palémon franchit l'escalier, et deux minutes après, M. Roland, à qui il avait expliqué le motif de sa visite, lui répondait :

— Ah! monsieur, c'est un fort agréable souvenir que vous me rappelez là!... Oui, vraiment, j'ai remplacé dans ce logis une aimable personne qui avait fait beaucoup parler d'elle, mais dont la renommée commençait à décliner. Mademoiselle Colombe était encore très-avenante à cette époque, mais elle avait cessé d'être à la mode, ses revenus baissaient de jour en jour; ses moyens ne lui permettaient plus de garder cet appartement ni le riche mobilier qui le décorait : il fallait changer de train, changer de monde et se résigner à des amours plus modestes. C'est ce qu'elle fit, monsieur, avec un courage qui me toucha. J'achetai à fort bon compte une partie de ses meubles et j'allai lui en porter le prix dans son nouveau logement : deux chambres au troisième étage, rue Montmartre. J'y retournai plusieurs fois, puis je cessai de la voir. Vous dites qu'il s'agit pour elle d'un héritage? Je souhaite vivement que vous la retrouviez, car elle doit en avoir besoin.

M. Palémon prit le numéro de la maison et se rendit rue Montmartre. Là, par un hasard providentiel, il retrouva, — non pas mademoiselle Colombe, — mais son souvenir gravé dans la mémoire d'une vieille portière.

— C'était une bonne fille, monsieur; aimant à rire, quoiqu'elle n'en eût pas toujours sujet; aimant à donner, quoique sa bourse fût souvent vide. Elle est restée ici cinq ans, ni plus ni moins; puis elle est partie pour cause

de débine, partie sans déménager, vu que le propriétaire a fait saisir ses meubles pour ne pas tout perdre de six termes qu'elle lui devait.

Guidé par les renseignements de la portière, M. Palémon alla de la rue Montmartre à la rue Traversière-Saint-Honoré, dans une triste maison où Colombe s'était arrêtée dans sa chute. — Après avoir passé trois ans dans ce repaire, elle était allée se percher dans une mansarde, rue des Vieilles-Étuves, près de la halle aux blés. — M. Palémon continua de suivre l'itinéraire de la pauvre fille.

Au fond d'un sombre et fétide couloir était une misérable porte, éclairée par une brèche du toit; sur cette porte il y avait un écriteau, et sur cet écriteau :

« Madame Pigoche, nécromancienne. »

M. Palémon frappa; la porte, mal close, céda sous sa main, et il se trouva face à face avec une vieille petite femme, affublée d'oripeaux bizarres et de haillons prétentieux.

Jamais l'art de mademoiselle Lenormand n'avait été exercé dans un logis si sordide et par une sorcière si déguenillée.

— Monsieur veut-il que je lui fasse le grand jeu? demanda la vieille d'un air grave.

— Non, madame, je ne viens pas consulter les cartes.

— Que me voulez-vous donc alors?

— Il s'agit d'une affaire importante dont je désire entretenir une personne qui se nommait, il y a vingt-cinq ans, mademoiselle Colombe.

— Colombe! s'écria la sibylle, d'une voix profondément émue; vous demandez cette pauvre Colombe?

— Oui, madame; est-ce qu'elle ne loge plus ici?

— Elle loge au cimetière, monsieur.

— Morte!

— Il y a longtemps. Morte ici, dans cette chambre, à la place même où vous êtes. Cela vous étonne, n'est-ce pas, qu'une femme, après avoir été si brillante, vienne finir ses jours dans un pareil taudis?.... Oui, c'est là votre pensée; je la vois dans vos yeux... Il n'y a rien de caché pour moi; je lis dans le passé comme dans l'avenir. Vous avez connu Colombe lorsqu'elle était jeune et belle; alors elle habitait un appartement meublé comme le

palais d'une reine ; elle avait des diamants, des chevaux, des voitures ; elle jetait l'argent par les fenêtres. Vous avez vu tout cela, et vous ne comprenez pas qu'elle soit venue finir ici ? C'est pourtant l'histoire de plus d'une. Et moi aussi, monsieur, telle que vous me voyez, j'ai mené ce train-là, j'ai été jeune, jolie, riche et brillante comme Colombe...

— Vous êtes sa sœur, peut-être ?

— Non, monsieur, j'étais son amie seulement, sa meilleure amie. Ah ! nous avons fait bien des folies ensemble ! C'était le bon temps, alors, nous avions vingt ans, comme dit la chanson. Mais, par malheur, ça ne dure pas toujours. Les mauvaises années arrivent, et alors, avec l'âge, tout change pour les pauvres femmes qui vivent de ce que la nature leur a prêté. Le commencement est toujours beau, la fin toujours amère. Au début, les amants nous poursuivent ; plus tard, on les attend ; puis enfin il faut les aller chercher et les arrêter au passage. Telle est son histoire à cette pauvre Colombe : quand l'abandon et la misère l'ont accablée, elle a perdu la tête ; elle a voulu en finir tout de suite, et elle s'est détruite.

— Un suicide ! s'écria M. Palémon, frappé d'une terreur douloureuse.

— Oui, monsieur, avec quatre sous de charbon, ses derniers quatre sous, dont trois qu'elle m'avait empruntés sans me dire ce qu'elle voulait en faire, la malheureuse ! Il a fallu enfoncer sa porte en présence du commissaire. On l'a trouvée là, roide morte. Je la vois encore ! Pour brûler le charbon qui l'a tuée, elle s'était servie de ce réchaud, que j'ai conservé et sur lequel je fais mon café, tous les matins, en souvenir d'elle.

— Pauvre Colombe !... Personne ne l'a donc prise en pitié dans sa détresse ?

— Et qui voulez-vous qui la secourût ? ses anciens amants peut-être ? Ah ! bien oui ! Les hommes, voyez-vous, sont tous des... mais vous en êtes un, je m'arrête. Les hommes, tant qu'ils sont amoureux, sont des niais stupides qui n'ont rien à eux, des oies que l'on peut plumer à discrétion ; mais dès qu'on ne leur inspire plus rien, ce sont des cancres, des cœurs de pierre ; ils oublient tout ce qu'on a fait pour eux, et ils nous laisseront mourir de faim sans nous donner une pièce de trente sous. Colombe s'est plus d'une fois adressée à quelques-uns de ses anciens, qui nageaient dans

l'opulence et qui lui ont refusé une aumône. Moi, j'étais aussi pauvre qu'elle et je ne pouvais pas l'aider.

— Et sa sœur, que j'ai vue aussi belle et brillante, qu'est-elle devenue?

— Flora? ne m'en parlez pas! elle a été encore plus malheureuse... Lorsque le temps lui eut enlevé ses moyens, elle se fit marchande à la toilette. Ce commerce plaît aux femmes qui ont pratiqué la galanterie: elles ne se séparent pas des vanités de ce monde; elles continuent à vivre au milieu des intrigues et des dentelles, au milieu des rubans et des attraits, qui se fanent si vite. Mais tout n'est pas roses et profits dans ce métier; on est en rapport avec une clientèle fallacieuse qui vous donne plus de belles paroles que d'argent comptant. Victime de plusieurs faillites, Flora, pour se rattraper, eut la mauvaise idée d'employer des moyens malhonnêtes. On lui avait confié un cachemire pour le vendre; elle le vendit et garda l'argent. Ce n'était peut-être qu'un abus de confiance; mais la police correctionnelle jugea que c'était un vol et condamna la pauvre femme à six mois de prison. Il n'y avait plus de commerce possible après un pareil malheur. En sortant de prison, Flora, sans ressource, perdue, flétrie, retomba plus bas qu'elle n'avait jamais été; elle vécut dans le vagabondage et finit par s'associer avec un homme qui n'avait d'autre profession que le crime. Arrêtée en flagrant délit, traduite à la cour d'assises au milieu d'une bande de malfaiteurs, elle fut condamnée à sept ans de travaux forcés et à l'exposition. Oui, j'ai vu cette malheureuse amie attachée au poteau, elle que j'avais vue si pimpante dans sa calèche et dans sa loge à l'Opéra, avec de beaux messieurs qui sont aujourd'hui des pairs de France!... Le ciel a eu pitié d'elle; au bout d'un an elle est morte dans la maison centrale où elle subissait sa peine.

— Tout cela est fort triste, objecta mélancoliquement M. Palémon... Mais vous, madame, vous qui avez été l'amie de ces deux sœurs, comment vous nommez-vous?

— Maintenant, comme vous avez pu le lire sur ma porte, je m'appelle madame Pigoche, du nom du seul homme que j'aie aimé. Autrefois, dans mon beau temps, je me nommais Rosine de Sélicour... c'était plus poétique.

— Rosine Sélicour! Vous êtes sur ma liste! s'écria Palémon en ouvrant son portefeuille.

— C'est possible, reprit tranquillement la sibylle.

— Vous rappelez-vous ?...

— Non, monsieur, je ne vous remets pas du tout, mais il n'y a pas d'affront; vous ne m'avez pas reconnue non plus, et si je suis changée, de votre côté vous n'avez pas, je pense, la prétention d'être resté tel et quel vous pouviez être dans votre printemps.

— Il ne s'agit pas de moi, mais d'un ami qui se nommait Robert.

— Je ne me remémore nullement ce nom-là, et ce n'est guère étonnant : tant de noms m'ont passé par la tête ! Ah ! oui; et tant de billets de banque m'ont passé par les mains, qui n'y sont pas restés non plus, hélas ! Si l'on pouvait garder ce qu'on gagne, Colombe et Flora vivraient, et nous serions trois grandes dames aujourd'hui, comme nous avons été trois jolies pécheresses dans notre beau temps. Si vous nous avez connues, vous vous en souvenez peut-être, monsieur, nous étions presque tous les jours ensemble; on nous appelait les trois Grâces... Vous voyez ce qu'il en reste !

— Il y a quelque chose qui pourrait vous aider à vous rappeler Robert, reprit M. Palémon.

— Quoi donc, s'il vous plaît ?

— Son portrait, dont il vous fit hommage.

— Il m'avait donné son portrait, le pauvre cher homme ? Ah ! bien, je n'ai pas plus gardé ça qu'autre chose; tout a filé dans la débâcle. Je ne possède plus d'autres images que les figures peintes sur ces cartes qui me font vivre tant bien que mal dans mon pauvre état... Allons, monsieur, étrennez-moi, faites-vous faire le grand jeu. Nous avons parlé du passé, causons un peu de l'avenir.

— Non, madame, non; vous m'avez dit tout ce que je voulais savoir; mais il est juste que je vous paie la séance comme si vous m'aviez fait les cartes.

M. Palémon tira de sa bourse une pièce de vingt francs, qu'il glissa dans la main de la sibylle, puis il se hâta de sortir pour se dérober à l'expression d'un étonnement trop joyeux et d'une reconnaissance trop vive ; — car il y avait longtemps que la pauvre vieille n'avait été l'objet d'une pareille libéralité.

M. Rondin. « — Mon mari ne sait rien de ma vie passée, et je compte sur votre discrétion, » dit la veuve du diable en achevant son récit.

Une heure après cette scène, M. Palémon dînait avec monsieur, madame et mademoiselle Rondin.

— C'est un ancien ami de mes frères, avait dit la femme du rentier, et Caroline a été témoin de son émotion lorsqu'il a vu ce médaillon et reconnu les traits de mon pauvre Charles, mort si jeune !

— Vous en verrez bien d'autres, reprit en riant le bon monsieur Rondin ; ma femme a la manie des portraits ; elle possède trois oncles, quatre frères et cinq cousins en bracelets et broches, et sur tabatières.

M. Palémon n'était pas à la conversation ; — il ne pouvait se lasser de contempler les grâces naïves et les attraits ravissants de la jeune fille placée en face de lui. Mademoiselle Caroline était aussi modeste que jolie ; elle sortait de pension ; elle avait reçu une éducation excellente. Après le dîner, elle se mit au piano; elle chanta avec un goût exquis et d'une voix adorablement perlée. Le vieux garçon était dans l'extase, et lorsqu'il prit congé de la famille Rondin, à onze heures du soir, il promit de revenir le lendemain.

Cependant l'impression produite sur son cœur ne l'empêcha pas de faire quelques réflexions philosophiques, éveillées en lui par l'événement de la journée.

Voilà donc, se disait-il, ce que deviennent les veuves du diable ! On en trouve une, par hasard, qui finit bourgeoisement dans un honnête mariage ; les autres sont loueuses de chaises, ouvreuses de loges, teneuses de brelans, entremetteuses, sorcières, bas-bleus éraillés, mouches de la police... à moins que tombées dans le crime elles meurent en prison, ou bien encore qu'elles aient recours au suicide pour se délivrer du fardeau de la vie !

Mais, n'est-il pas étrange, ajoutait le philosophe, que de toutes ces femmes, la seule qui ait conservé le souvenir et le portrait de ses anciens amants soit précisément celle qui s'est relevée dans l'estime du monde, celle qui occupe une position honorable et qui se pare du titre d'épouse et de mère !

M. Palémon fut fidèle à sa promesse de revenir aux Batignolles ; il y re-

vint tous les jours, car il ne songeait plus à quitter Paris. Il avait parlé à madame Rondin du legs de Robert. — Les cent mille francs vous reviennent de droit, disait-il.

— Oui, mais comment les prendre? A quel titre les accepter? Quel motif donner à mon mari?

— Il y a un moyen de tout arranger, répondit M. Palémon. Accordez-moi la main de votre charmante fille, je l'épouse sans dot, et je lui reconnais par contrat de mariage un apport de cent mille francs.

Madame Rondin n'avait rien à refuser à M. Palémon; M. Rondin ne refusait rien à sa femme, et d'ailleurs le sans dot et les cent mille francs étaient d'un grand poids dans la balance du rentier.

La jeune fille fut sacrifiée; elle unit ses seize printemps aux soixante hivers de M. Oscar Palémon.

EUGÈNE GUINOT.



PARIS LA NUIT.


Le marchand de marrons.


Rue de Notre-Dame et entrée de l'Hôtel-Dieu.


Une rue de la Cité.


Jardin du Palais-Royal


Un feu de paille.


Le Canal et la Colonne de Juillet.

D'AUBIGNY.

PARIS LA NUIT.


Fontaine des Innocents.


Illuminations à l'Hôtel-de-Ville.


Le Château d'Eau.


Incendie.


Statue de Henri IV au Pont-Neuf.


La Morgue.


Entrée du théâtre de l'Ambigu.


Les Boulevards et la rue Lepelletier. — Bal masqué à l'Opéra.



LE PALAIS DE JUSTICE.

Nous allons entrer, s'il vous plaît, au Palais de Justice, et parcourir rapidement ce royaume de la chicane. Vous le connaissez mal si vous n'y vivez pas, si vous n'en vivez pas, si vous n'êtes point obligé par votre profession à vous affubler chaque jour d'une longue robe noire, à vous couvrir le chef du bonnet de Perrin Dandin ou de la toque de Petit-Jean. Admettant donc, monsieur, pour le besoin de notre promenade, que vous n'êtes ni magistrat, ni avocat, ni avoué; osant de plus imaginer, — supposition téméraire dont je vous demande pardon, — que vous n'avez pas l'honneur d'être huissier, je vous offre mon bras et je vous introduis.

Ce n'est pas, vous le comprenez, au point de vue scientifique que je veux me placer, dans mon rôle de *cicerone ;* et je ne songe guère à vous expliquer en détail le mécanisme ingénieux de cette grande machine où l'on apporte pêle-mêle, où l'on jette sans cesse, comme matière brute, des naissances, des morts, des vols, des donations, des adultères, des mariages,

des banqueroutes, des quittances, des contrefaçons, des brevets, des testaments et des assassinats. Saurais-je, d'ailleurs, vous bien dire avec quelle souplesse et par quels procédés le laminoir judiciaire nous fait de tout cela des jugements et des arrêts? Je veux seulement vous montrer ce que l'on peut voir d'un coup d'œil, la physionomie du Palais de Justice.

Dix heures sonnent : c'est l'heure où la ruche s'éveille, où la fourmilière fourmille, l'heure du mouvement et de l'activité : grands et petits, les clercs se précipitent à l'*appel des causes;* ils se disputent les *remises,* les *retenues,* les *profits-joints,* et cherchent au galop, par tous les corridors, par toutes les issues, par tous les escaliers, dans toutes les enceintes et dans tous les prétoires, les avocats de leurs patrons; et les avoués se gourmandent; et les plaideurs se désespèrent; et la voix des huissiers réclame du silence; et l'on se heurte, et l'on se pousse; et l'agitation, gagnant de proche en proche, envahit le Palais, comme un champ de bataille, de la bibliothèque au café d'Aguesseau... de la bibliothèque, où l'on travaille peu, au café d'Aguesseau, où l'on déjeune beaucoup.

Mille embarras alors, mille difficultés, retardent tour à tour l'œuvre du tribunal. Vingt affaires sont prêtes à la première chambre, mais personne n'est au barreau : maître A... plaide à la cour, maître B... en province, maître C... est de garde, maître D... dans son lit, maître F... marie sa fille, la femme de maître H... *et cœteros*... Plein de zèle et d'ardeur, le président murmure d'un pareil abandon; le greffier sourit, en frottant ses lunettes; et les juges maugréent de ne pouvoir dormir; (le tic tac des moulins berce les meûnières)... « Cinq minutes encore, et les causes du jour seront *jugées sur pièces!* » Parole menaçante, épouvantable perspective!... Enfin, tout essoufflé, courant, roulant, s'épongeant le visage, arrive maître G... — « Pressez, pressez le pas, lui crie l'audiencier. — Nous vous attendions, lui dit le président, plaidez. — Mais mon adversaire est absent, réplique l'avocat. — N'importe; commencez. — Mais, monsieur le président, mon adversaire... (*Une voix dans l'auditoire :* Il plaide contre vous à la seconde chambre.)—Plaidez donc, maître G...! le tribunal l'exige. » Et maître G... cédant à cet aimable accueil, lit ses conclusions, parle pendant une heure, quelquefois deux, quelquefois trois... trois heures!!... jusqu'au moment où son confrère, dont il déchire le client, se présente à la barre, échauffé

comme lui, *furieux* comme lui... et lui jette, en passant, cette phrase amicale : « Vite, vite, à la seconde ; j'ai plaidé contre *toi*. » — Quel infatigable lutteur, quel phénomène herculéen que le célèbre G... ! Le voilà qui bondit vers la seconde chambre, avec son quintal de dossiers ; le voilà qui *reparle*, et réfute *de point en point* la *belle plaidoirie* (qu'il n'a pas écoutée)... la *savante discussion* de son *honorable* adversaire, qui le réfute lui-même, (sans l'avoir entendu) devant les magistrats de la première chambre !

Ainsi vont les affaires, les plus *grosses* affaires. — Pourquoi ? les avocats du barreau de Paris ne sont-ils pas nombreux ? — Oh ! ils sont innombrables. — Eh bien ? — Empêchez donc les acheteurs de s'adresser toujours aux boutiques fameuses, aux mieux achalandées. — Mais si vos avocats *les mieux achalandés* n'ont pas le temps d'apprendre... — On étudie pour eux. — Mais s'ils n'entendent pas... — On écoute pour eux. — Et touche-t-on pour eux moitié des *honoraires ?*... — Savez-vous l'allemand ? — Un peu. — *Nicht*... Voyez celui-ci : le petit dossier mince qui jaunit sous son bras vous indique son sort, triste et douloureux sort !... Il se promène seul, lentement, tête basse, balayant de sa robe, déjà fort ancienne, la grande salle du Palais, bien nommée, songe-t-il, *salle des pas perdus*. C'est un homme, pourtant, de beaucoup de savoir, et qui, même, a brillé dans quelques procès graves que le vent du hasard a égarés chez lui ; mais il manque de savoir-faire, mais il est dépourvu de ce que l'on appelle des *relations utiles*... (*utiles*, traduisez : *pécuniairement productives*)... il gagne, par année, quinze ou seize cents francs. — Et maître G... ? — Quatre-vingt mille ! — La différence du talent ? — Je ne l'évalue pas... — A combien ? — A cent francs. — Pauvre homme !... il m'intéresse. — Bon ! ayez un procès... vous irez droit chez maître G...

Et cet autre qui se pavane, se balance complaisamment, rit à gauche, salue à droite, serre toutes les mains, cet autre-là que l'on entoure et que l'on semble caresser, il ploie, comme ce G... dont vous me vantez la fortune, sous un lourd faix de paperasses, il a bien des clients ! — Non ; il a bien des causes, des *saisies-gageries* et des *saisies-arrêt*, des *oppositions*, des *revendications*, des *séparations*, des *liquidations* et des *contributions*. — Il a donc des clients ? — Il a des avoués. Camarades d'enfance et de cléricature, dix avoués et lui forment une phalange, un bataillon sacré, dont il occupe

le centre et dont il est, en même temps, le houzard et le cuirassier, l'artilleur et le tirailleur. Ce que je vous dis là, personne ne l'ignore et n'y peut trouver à redire ; mais on ajoute à demi-voix, et je vous repète entre nous, qu'il a su prêter à propos des sommes importantes à plusieurs *maîtres-clercs*, avoués aujourd'hui, qui reconnaissent ses services en le faisant plaider. — Ah bah ! Et les plaideurs?... — Il est, du reste, bon vivant, frais, alerte et dispos, trousse une affaire proprement, se croit un homme remarquable, un Patru pour le moins... ne le détrompons pas; nous attristerions les excellents dîners dont il régale la basoche.

—Oh ! quel air soucieux, quel front méditatif, quelle démarche solennelle ! Apprenez-moi le nom de cet homme superbe, au portefeuille doré... — Où donc le voyez-vous ? — Là, sur l'escalier de la cour; il monte. — Suivons-le. — Son nom ? — Vous le saurez... si je me le rappelle. — Comment ? — Observez-le. Il va entrer dans les trois chambres, lire soigneusement les trois rôles d'audience, interroger les trois greffiers, tousser et se moucher d'une façon bruyante, ouvrir et refermer plus bruyamment encore son portefeuille de ministre, éblouir tous les yeux avec le ruban rouge, le large ruban rouge qui rehausse sa robe ! — Après ? — Après cela, vous le verrez sortir, tel qu'il est arrivé, d'un pas de sénateur traversant le Forum ! — Ses procès, cependant... — Il n'a point de procès, mais il veut paraître en avoir, il veut jouer un personnage. — Et d'où vient cette croix ? — — Vous ne devinez pas ? Approchons-nous de lui : « Bonjour, mon capitaine... » Tenez, ce mot l'a mis en fuite. — Quoi ! c'est... — Les grenadiers de son arrondissement l'ont élu capitaine, et capitaine décoré, parce qu'ils le regardent comme un grand avocat; et les avocats, ses confrères, le regardent, entre eux, comme un grand capitaine. — Et vous? — Moi, je fais mieux, je ne le regarde pas.

Mêlons-nous à ce groupe. — Y cause-t-on d'affaires? — Oui, d'affaires publiques; on y traite de tout, du Maroc, de l'Espagne, de l'impôt sur le sel, des fortifications, et de monsieur Pritchard. Toutes les opinions sont représentées là, de l'une à l'autre extrême, les pères-jésuites, et les républicains, et les légitimistes, et les bonapartistes, et les juste-milieu; et vous allez entendre, si vous patientez, les plus étranges discours : entre avocats, on ne craint pas d'outre-passer les bornes... — Quelles bornes? — Les

bornes qu'un illustre orateur a durement poétisées... On les passe même à présent : on risque l'hyperbole jusqu'à désavouer la tendance trop nationale d'un ministre du roi qui promettait hier, pour mil huit cent quarante-neuf, des explications sur le droit de visite... Et cela fait frémir un démocrate chevelu qui se lance à son tour, et s'anime, et s'échauffe, et ne s'arrêtera!... Remarquez la tenue et la mine importante, et le sourire moqueur, de ce beau petit homme, *avocat-député* depuis l'année dernière : « Allons, ferme, poussez, *mes amis de la cour*... dit-il d'un air capable et d'une voix officielle... Mais vous en rabattrez, de vos fières paroles et de votre énergie, lorsque vous monterez à la tribune de la Chambre. » A-t-il tort ou raison, l'avocat-député? Peut-être a-t-il raison; il a peut-être tort; mais ce que j'ose, moi, vous affirmer bien sûrement, c'est que les discuteurs qui s'époumonent devant nous songent *tous* à la Chambre. On n'est plus maintenant un avocat complet si l'on ne va, député nul, habile ou suffisant, perdre au Palais-Bourbon la moitié des jours qu'on donnait jadis sans partage au Palais de Justice.

— Assez d'avocats, je vous prie. — Vous en avez assez! j'allais continuer mon exhibition. — Vous ne parlez que du barreau. — C'est que le barreau seul agit et tourbillonne aux regards de la foule, c'est qu'il nous offre seul des figures bizarres et des allures variées, des types originaux qu'on entrevoit à peine sous l'uniformité de la magistrature. Que puis-je vous apprendre ou des conseillers ou des juges qui viennent le matin occuper leurs siéges, et restent là cinq heures, quasi-muets, presque immobiles, et semblent tous penser que les horloges d'audience, participant d'eux-mêmes, sont *inamovibles* comme eux? Vous dirai-je que celui-ci retire de sa toque une petite épingle et se pique de temps à autre pour ne pas s'endormir; que celui-là hoche la tête, en signe d'assentiment, pour abréger le plus possible des discussions qui l'assomment; qu'un troisième remue ses pouces, soit en avant, soit en arrière, selon qu'un plaidoyer l'intéresse ou l'ennuie?... (Neuf fois sur dix, le mouvement est rétrograde.) Vous ferai-je observer que monsieur *** passe deux heures de suite à se rogner les ongles; que monsieur *** dessine des portraits; que monsieur *** compose des rébus, et que monsieur ***, grand diseur de bons mots, se gratte les poignets, comme pour exciter son humeur bilieuse?... Cela, certainement, ne vous

divertirait en aucune façon. Je sais, ah! je sais bien, curieux que vous êtes, qu'il vous conviendrait fort de vous rendre invisible, et de pénétrer à bas bruit dans les chambres secrètes où les arrêts se délibèrent, où se brassent les jugements; mais c'est là l'arche sainte, le moderne *arcanum*, et l'on n'y entre pas : *honni soit qui mal y pense*... Interprétez la phrase comme vous le voudrez... et revenons aux plaids.

Les quatre individus que votre étoile de touriste a mis sur notre route ne résument pas mal dans leurs quatre personnes les diverses fortunes des avocats *civils*. Tenons donc pour bien vue, quoique vue en courant, cette immense famille où l'on ne compte qu'un G... qui s'enrichit outre mesure, contre cent malheureux qui gagnent à grand'peine de quoi vieillir honnêtes, de quoi mourir solvables... *Le barreau mène à tout*. Quittons ce doux climat où germe l'*hypothèque*, où fleurit l'*antichrèse*, où *les murs mitoyens* croulent, comme autrefois tombaient les murs de Jéricho; visitons les assises, cette patrie du crime, *où fleurit le poignard*... (le mot est historique), et nous terminerons notre voyage pittoresque par une excursion en police correctionnelle... Allons-y de ce pas, car on n'y débat aujourd'hui que des causes très-ordinaires. — J'aimerais mieux... — Vous avez tort, le hasard nous sert bien. Si quelque parricide ou quelque empoisonneuse *comme il faut*, si quelque incendiaire ou faussaire titré paraissait devant le jury, son défenseur ne serait pas un avocat de cours d'assises; et si quelque gérant de société fameuse avait à se défendre contre des actionnaires habilement ruinés, nous le trouverions sans nul doute assisté d'un conseil du poids de maître G..., qui *travaille dans tous les genres*, pourvu que les commandes et les pratiques soient bonnes... On dit dans le commerce : Monsieur un tel est *bon*.

Les avocats qui se pressent ici (nous sommes à la cour d'Assises), doivent se diviser en deux catégories, les jeunes et les vieux, les stagiaires et les anciens; et les stagiaires eux-mêmes se distinguent à l'infini. Parmi ces jeunes gens qui viennent... de ne pas suivre huit ou dix cours de droit, les uns fréquentent le Palais pour plaire à leurs parents, pour *faire quelque chose*; les autres se destinent à la magistrature, au ministère public, et plaident par étude avant d'accuser par état; quelques-uns seulement veulent demeurer au barreau. Le plus grand nombre vit encore de la vie que l'on

mène dans le quartier Latin, et n'abandonnera le docte Luxembourg, la pédante Sorbonne, le boulevard du Mont-Parnasse... (connaissez-vous ce boulevard?) qu'après trois ans de stage, après avoir signé une fois par semaine, durant ces trois années, le gros registre de présence qu'on parafe le samedi, après avoir peuplé les prisons et les bagnes, après avoir enfin... expédié quelqu'un vers la barrière Saint-Jaçques.

Plus ou moins criminels, *escarpes* ou voleurs, tous les clients des stagiaires sont des clients *d'office* que les présidents leur confient, comme, à l'École de Médecine, on confie des *sujets* aux jeunes chirurgiens inexpérimentés.—Remarquons, toutefois, une légère différence, qui ne détruit en rien l'assimilation; c'est que les *carabins*, les apprentis docteurs, étudient sur des morts, tandis que les stagiaires, apprentis avocats, dissèquent des vivants.—Mais n'insistons pas là-dessus, ne sophistiquons pas; les philanthropes seuls (et qui dit *philanthrope* dit aujourd'hui *niais*,) osent encore prétendre que les accusés sont des hommes. Ce qui, d'ailleurs, nous intéresse uniquement, au point de vue que nous avons choisi, ce n'est pas l'accusé, mais bien le défenseur.

Voyez le jeune *maître* qui va répondre le premier au *foudroyant* réquisitoire de cet avocat général dont la voix éclatante et les poumons robustes ne se fatiguent jamais, de cet orateur ampoulé, bouffi d'*ithos*, gros de *pathos*, qui vient de répéter pour la millième fois, avec les mêmes gestes, avec le même feu, et dans les mêmes termes, les sonores banalités, les lieux communs pompeux qu'il s'est donné la peine d'improviser jadis, lorsqu'il a débuté, novice accusateur, au tribunal de Pézenas, de Carpentras... d'une ville en *as*, je ne sais plus laquelle... Voyez-le, ce pauvre garçon : il tremble, il balbutie, il hésite, il sue froid; son client est coupable, évidemment coupable, trente témoins l'ont reconnu; il doit cependant le défendre, il doit parler pourtant... il parle... et veut douter de ce qui est plus clair qu'un rayon du soleil... il doute... il met le pied timidement sur le vague terrain des *circonstances atténuantes*, il invoque la vie passée, les bons antécédents du prévenu... qui n'a subi encore que deux condamnations... dont l'une à vingt ans de galères... et puis... et puis il se repose, *avec pleine confiance*, sur l'humanité du jury... Oh! il a bien souffert!... mais il est enchanté; son nom sera demain dans la *Gazette des Tribunaux*

que l'on reçoit chez lui, à Brives-la-Gaillarde, et, depuis qu'il *exerce* sa noble profession au barreau de Paris, son père, sa marraine et sa cousine Clara lisent tous les jours la gazette. — La parole est à son voisin : « Messieurs, — crie celui-ci, qui part à fond de train, ventre à terre et le mors aux dents, — je ne viens pas, messieurs, vous demander de l'indulgence... de l'indulgence? pitié!... de l'indulgence? dérision!... Je veux justice, entendez-vous? justice, bonne justice!... je l'aurai! » Tarare; vous aurez, mon ami, une condamnation très-sévère et très-juste; et si vous persistez à copier ainsi Buridan de la *Tour de Nesle,* vous allez vous couvrir d'un ridicule ineffaçable.—Il n'a pas trop l'air de vous croire, il se rengorge fièrement...—*De profundis*, passons. La parole est à son voisin : (Chut, chut, chut, chut!) — Ces *chut* de bon augure descendent de la cour, et, fidèles échos, les deux huissiers redisent, en frappant sur la barre : Chut, chut, chut, chut!—Ah diable! l'avocat...—Chut, chut!... On l'encourage du regard, on lui sourit, on l'aide, on l'approuve, on le porte... Il récite tout doucement un petit plaidoyer bien fait, bien peigné, bien sage, bien appris, et passablement débité; il a même la chance d'obtenir un acquittement, joli succès de stagiaire... il jouira de ce succès; l'avocat général abandonne l'accusation. « — Et qui donc est-il, dites-moi, ce fortuné triomphateur? — Il est neveu d'un conseiller. Collègues de monsieur son oncle, les présidents lui gardent les meilleurs criminels; et s'il laisse le criminel pour les procès civils...—Plaidera-t-il devant son oncle? — Quel obstacle à cela? — Je... — Pour quoi comptez-vous l'impartialité, *la haute* impartialité qui *caractérise* toujours?... — Vous divaguez. — Sceptique!... Mais reprenons notre examen. Cinq ou six Démosthènes nouvellement robés... j'allais dire *toqués,* s'évertuent tour à tour à soutenir des thèses absolument insoutenables; à plaider, par exemple, que le *révélateur* mérite une couronne, un grand prix Monthyon; que l'habitude de voler, d'escalader les murs, de briser les armoires, est une maladie qu'il faut traiter sans la punir; et que l'empoisonneur doit être innocenté s'il a la bosse du meurtre... ou si monsieur l'expert, *prince de la science*, trouve de l'arsenic dans un bâton de chaise. Et la monotonie de ces redites éternelles endormira certainement la salle tout entière, les gendarmes eux-mêmes, à moins qu'un accusé ne la rompe soudain en poussant des cris rauques, en

hurlant de ces mots!... Tenez, tenez, écoutez l'homme qui se lève : « Taisez-vous donc, bavard ! — crie-t-il au défenseur; — je n'ai pas besoin de vos phrases; voici ma cause : Lorsque le loup a faim, il sort du bois, et pour manger il tue! » — *Le président, d'une voix ferme :* « Il devrait travailler. » — Bien répondu. — Sublime enseignement!... Là-dessus, m'est avis que nous quittions la cour d'assises. — Et les rivaux des stagiaires? — Les vieux? nous les rencontrerons à la sixième chambre, escortés d'une bande d'incroyables clients... mais, avant de sortir, je peux vous présenter un digne échantillon de cette espèce curieuse; là, cet avocat chauve, étique, rachitique, anguleux, cauteleux, qui semble étiolé par un trop long séjour dans les cachots humides de *la Conciergerie :* il va défendre un recéleur, *un commerçant honnête,* qui l'a payé d'avance, soit en argent, soit en nature... Une montre s'accepte, un cachemire aussi, comme un vase de bronze ou un coupon de drap. — Vraiment? — Ses honoraires (expression charmante) augmenteront encore suivant le résultat de l'accusation... Et s'il a de la verve quand il parle aux jurés, il devient magnifique lorsque, dans la prison, il prouve à ses ouailles que sa noble éloquence mérite *un supplément :* « Eh bien! dit-il un jour à l'un de ses clients, frappé de mort sous lui, vous devez être satisfait? — Satisfait! repart l'autre en ouvrant de grands yeux, on me condamne à mort! — Il le fallait, mon bon... mais je vous ai sauvé! — Quoi!... — La cour, sur ma plaidoirie, vous accorde trois jours pour vous pourvoir en cassation. » Cela vaut bien, j'espère, trente ou quarante écus. — Comment les accusés s'adressent-ils à lui? sa réputation... — Elle est des plus brillantes aux préaux de *la Force* et *des Madelonnettes,* où les guichetiers, ses amis, qui lui tendent la main quand on ne les voit pas, et le saluent très-humblement devant les prisonniers, racontent ses victoires et vantent son talent. D'autres sources fécondes alimentent sa clientèle et remplissent sa bourse : il est d'intelligence avec les écrivains de la salle des Pas-Perdus, ces donneurs d'avis en plein vent, qui flairent les prévenus, les happent au passage, les effraient, les étourdissent, et les jettent entre ses bras, exactement comme des *rabatteurs* qui traquent le gibier; il est, de plus, très-indulgent, très-crédule et très-dévoué; il excuse toutes les fautes, il admet volontiers tous les systèmes de défense, il sert les passions, les rancunes, les haines, se courbe, se relève, et supplie, et menace,

et pleure si bien, au besoin, que les auditeurs attendris demandent tous son nom, et se promettent tous de le choisir pour avocat.

Descendons maintenant... Eh! d'où partent ces rires? De cette pauvre chambre des *appels correctionnels*, que messieurs de la cour considèrent comme un exil ou comme un purgatoire, non pas, je le présume, parce que les audiences y durent plus qu'ailleurs, mais parce que les causes dont elle est encombrée sont habituellement de pitoyables causes. On n'y juge guère, en effet, que des escroqueries, des ruptures de ban, des *polka orageuses*, ou des vagabondages, sauf de très-rares circonstances où le barreau sérieux vient y soulever des questions de propriété littéraire, de privilége industriel, et de diffamation... La diffamation, soit dit en parenthèse, n'est plus politique à présent, elle est jésuitique; elle n'est plus mondaine, elle est ultramontaine. — Et ces rires?... — Nous allons voir qui les a motivés... C'est justement un avocat de l'espèce qui nous occupe; une naïveté passablement bouffonne a mis la cour en joie vers la fin de sa plaidoirie, qu'elle a dignement couronnée : il s'agissait pour lui d'atténuer les torts d'un voleur émérite, d'un escroc dangereux qui dupait tout le monde avec de faux certificats; notre homme cependant lisait et relisait ces attestations d'une voix pathétique, et voulait en tirer des preuves d'innocence... « Arrêtez, maître P., lui dit le président, vous invoquez des pièces fausses, dont l'accusé lui-même se reconnaît l'auteur. — N'importe, répondit l'inébranlable P., vous devez convenir qu'elles lui sont bien favorables. » A-t-il souvent, ce maître P., des inspirations de cette force-là? — Souvent; il les prodigue à chaque instant du jour; et je suis désolé que vous ne l'ayez pas entendu quand il donne carrière à son érudite faconde, quand il cite *les douze tables où se réunissaient les jurisconsultes de Rome,* quand il signale aux juges, en la stigmatisant, *la foi panique* de ses adversaires, quand il apprend au tribunal que l'enfance de son client s'est passée au Brésil, à Rio-de-Janeiro, *sous le ciel brûlant de l'Afrique.* « — Oh! vous exagérez. — Du tout. — Les magistrats ont donc raison de rire... — Oui; mais les avocats pouffent de rire aussi quand, du haut de son siége, un président sévère, qui vient de condamner une jeune fille de quinze ans, arrêtée le soir dans la rue, seule, fondant en larmes et privée de ressources, termine l'audience par le colloque suivant : « — Fille Bernard, le tribunal a usé d'indulgence

en ne vous condamnant qu'à dix jours de prison; tâchez, à l'avenir, de ne pas retomber... — *La jeune fille :* Je n'ai plus de parents, monsieur, je n'ai plus de maison, et je n'ai pas d'état. — *Le président :* Un état, un état... On trouve toujours un état si l'on est une honnête fille. — *La jeune fille :* Mais je ne sais pas travailler, monsieur, mais je ne sais pas coudre... — *Le président :* Eh bien! mademoiselle... faites-vous nourrice; allez. »

— Et lui, que s'est-il fait? où s'est-il retiré? — Qui, lui? — Le magistrat; je ne suppose pas qu'après un pareil mot... — Il remonte au fauteuil pour en *commettre* d'autres *ejusdem farinæ!* Vous êtes dans l'erreur. — Mais la publicité...— On ne la craint pas au Palais; la presse judiciaire est si bonne personne!... qu'elle ne tire pas sur les siens. — Est-elle exacte, au moins, lorsqu'elle nous raconte les débats correctionnels, quand elle remplit ses colonnes de grotesques histoires et de controverses joyeuses, quand elle peint, à la Téniers, des loges de portières et des rixes de cabaret? — Elle a beaucoup d'esprit; pour de l'exactitude, je ne garantis rien; et j'ajouterai même... entre nous, n'est-ce pas? que ses romans comiques font quelquefois du mal; qu'un pauvre diable de témoin, qui ne figure à l'audience que contraint et forcé par une assignation, doit être bien marri, le lendemain matin, de la caricature qui joue, dans le journal, son rôle de la veille. Il se fâchera, le brave homme, contre un voisin moqueur, lequel portera plainte; alors, de témoin qu'il était, il sera prévenu; et, de prévenu, condamné... et puis, l'oreille basse, il rentrera chez lui, couvert d'un second masque aussi peu ressemblant, mais plus vilain que le premier.

La matière cependant ne ferait pas défaut à qui voudrait fixer l'attention publique sur les mille incidents, lamentables ou gais, déchirants ou bouffons, qui nous révèlent chaque jour, à la sixième chambre (où nous voilà, monsieur, depuis quelques instants) des prodiges de honte et de saintes vertus, des fortunes et des misères... oh! d'horribles misères que la société ne devrait pas permettre, et qu'on ignore trop. Tout cela serait bon à lire, et tout cela sans doute nous intéresserait plus que des calembours et de méchants lazzi. Mais on aime mieux nous conter la bataille de deux mégères qui se querellent pour un chat, que les douleurs de ce vieillard dont la longue vie s'est usée dans un rude labeur, et qui, faible aujourd'hui, chassé de la fabrique, errant, mourant de faim... a demandé l'aumône en

détournant la tête... l'aumône, ce délit! — N'est-il pas des hospices et des maisons d'asile?... — Il faut connaître un député, le pauvre vieux n'en connaît pas... La prison donc au mendiant! Et la prison aussi... la prison, c'est-à-dire la dépravation, à ce malheureux orphelin, à ce fils du hasard, qui mange ce qu'on jette et se désaltère au ruisseau! Il a volé... volé!... Il a gardé comme un jouet, comme une médaille bien luisante et bien jolie à voir, une pièce d'or de vingt francs qu'un bambin millionnaire a laissé tomber l'autre jour dans les Champs-Élysées... La prison, la prison! Et nulle voix ne les protége contre la froide rigueur de l'*avocat du roi*, tandis que l'on dispute à des peines trop douces la femme corrompue qui déprave l'enfance, et le maître barbare qui torture des apprentis!

Ces deux exemples-là ne démontrent-ils pas qu'un illustre écrivain qui consacre sa plume à des œuvres utiles, et qui met au service des idées généreuses son beau talent de romancier, proposait une chose éminemment morale, une excellente chose, une chose nécessaire, en appelant de tous ses vœux une institution de défense publique, et la création de l'*avocat des pauvres?*

Arrêtons-nous ici, car le chapitre des réformes excède notre cadre. Si nous l'entamions, je vous dirais d'abord, pour n'être pas injuste, ce qu'il y a de bon dans le monde du palais, où le mal et le bien naissent en même temps et vivent côte à côte, comme dans tous les mondes, où le bien très-souvent l'emporte sur le mal, comme dans peu de mondes... Oui, je vous prouverais que les hommes de robe sont moins noirs qu'on ne pense, et que leurs ridicules dont nous avons ri cette fois, parce que les défauts frappent l'observateur avant les qualités, n'étouffent point chez eux la noblesse du cœur, la dignité de la conduite. Au revoir donc, monsieur... — Tiens, quelle est cette salle élégamment ornée? — C'est la galerie neuve de notre cour suprême. — La cour de cassation? — Oui, monsieur. — Pourquoi donc n'avons-nous pas été?... — Je suis incorrigible. — Comment cela? — Toujours je fais la même faute : un Espagnol de mes amis vint à Paris le mois dernier; je me chargeai du soin de lui montrer la ville, et je m'aperçus, seulement à l'heure de son départ, que j'avais oublié... de le mener aux Invalides.

UN VIEUX PRATICIEN.

LES THÉATRES A PARIS.

CE QUE C'EST QU'UN THÉATRE.

Les très-jeunes gens de la province et même de Paris voient encore les théâtres et les actrices à travers une sphère de pur cristal, qui leur prête les couleurs du prisme. C'est là une illusion entre mille autres. Mais la première de toutes, la plus trompeuse est celle qui leur montre le théâtre comme un paradis dont les actrices sont les fées et les anges, les auteurs les chérubins. Voici le théâtre tel qu'il est. Par le palais on connaîtra les locataires.

A vos heures de loisir et de délassement, vous vous êtes sans doute quelquefois amusé à voir monter par des échelles menaçantes des blocs de pierre et des solives démesurées; vous avez promené avec effroi vos regards à travers ce labyrinthe de poutres croisées, et vous avez gardé une estime profonde pour les habiles ouvriers qui se retrouvent au milieu de ce désordre et taillent tranquillement un palais dans ce chaos. Plus heureux, vous avez peut-être assisté au spectacle d'un vaisseau en construction, et vous vous êtes demandé s'il ne s'est pas glissé un rayon de l'intelligence divine dans la tête de ces hommes qui, en reliant deux ou trois mille arbres avec des clous et du goudron, composent un tout formidable et léger, une machine merveilleuse assez rapide pour aller au bout du monde en quelques mois, et assez puissante pour démolir en quelques heures les murs d'une ville fortifiée.

Cherchez encore dans votre mémoire les opérations les plus difficiles, et vous serez à cent mille lieues d'avoir une idée exacte des tortures qu'entraîne la réalisation d'un théâtre depuis le jour où l'on pose la première pierre jusqu'à celui où il s'ouvre à la clarté du gaz. Le véritable poëme

épique est là ; à côté de ce poëme *l'Iliade* est un sonnet, et *l'Odyssée* n'est rien du tout.

Avant de construire un théâtre, M. de La Palice dirait : Il faut s'assurer d'un emplacement. Ne riez pas de M. de La Palice, car l'emplacement n'existe pas, ou n'existe que fort peu. Ce Paris si grand, si vaste, qui a quatre coins à chaque rue pour les marchands de vins, n'a pas soixante pieds carrés à donner à la construction d'un théâtre. N'oubliez pas que nous sommes les Athéniens modernes. Dès qu'un propriétaire a vent de l'intention de l'acquéreur, il demande des millions pour son cimetière, plus un pot-de-vin pour son neveu, plus des épingles pour sa fille, plus une bague au doigt pour lui, plus une entrée à vie pour lui encore, plus une loge de face à chaque première représentation pour sa charmante famille. Et le théâtre n'est pas construit !

Le terrain est acheté pourtant. La Ville se présente. Savez-vous ce que c'est que la Ville? C'est un monsieur qui a pour mission, parfaitement rétribuée, d'empêcher les théâtres de brûler. Jugez comme il s'acquitte bien de son emploi. La Ville veut que le théâtre ait trois planchers ; la Ville veut que le théâtre ait un rideau en tôle. Est-ce assez? Pas encore. La Ville veut que vous ayez des couloirs très-larges : très-bien ! les voilà. La Ville veut que vous laissiez trois mètres entre le théâtre et les propriétés voisines ; soit, l'espace est laissé ; maintenant pouvons-nous bâtir? La Ville fait attendre sa réponse trois mois. Enfin, à force de faire jouer la grande machine des amis et des protecteurs, sa majesté la Ville daigne répondre que vous avez le droit de bâtir votre théâtre ; mais à la condition expresse de n'y jouer ni des pièces en vers, ni des opéras sans phrases parlées, ni des tragédies sans ariettes. Viennent alors les architectes, second ou troisième chant du grand poëme indien. Tout architecte prend au rabais. Un architecte proposerait-il de bâtir le Louvre pour six francs, un autre architecte se chargerait de le construire pour cinquante centimes ; ces messieurs ne se trompent ordinairement que de cinq ou six cent mille francs.

Une autre manie des architectes, c'est de vouloir bâtir un théâtre moderne sur les modèles les plus ambitieux. Chaque matin il est présenté aux malheureux directeurs, des Vatican, des Parthénon, des Escurial sans nombre. Celui-ci lui apporte les arènes de Nîmes, au lavis ; un autre le

cirque de Néron, aux trois crayons ; une année entière est souvent dévorée par ce ridicule choix qu'il faut faire parmi tant d'impossibilités.

Cependant, comme il est de raison que tout arrive, les maçons arrivent un beau jour. Si vous connaissez les maçons, vous savez compatir. Ils recommencent Babel. Que de murs mitoyens ! que d'escaliers ! que de chambres ! que de loges ! que de salles ! Dans un théâtre, il y a trois théâtres ; celui où va le monde est le moindre. Qu'on juge de la lenteur des maçons à construire un théâtre. Il est un théâtre à Paris qu'ils mirent tant d'années à bâtir, que les actionnaires, mais tous, étaient morts quand il fut achevé. La société d'exploitation se trouva représentée par les fils.

La cage est faite. Suivez de l'œil les oiseaux qu'on y introduit : menuisiers, serruriers, peintres, tapissiers, doreurs. Il y pleut du fer, du vernis, de la couleur et des feuilles d'or, hélas ! le premier et le dernier or que voit souvent le directeur. Celui-ci évide une colonne, celui-là mange un hareng sur la tête d'un ange, celui-là exhale des jurons affreux en peignant sur la toile le génie tranquille des arts.

Pendant ce temps que fait le directeur ? Le directeur plaide, car un directeur plaide toujours ; il plaide avec la Ville, le monsieur dont il vous a été déjà parlé, il plaide avec l'architecte, avec les actionnaires, avec tout ce qui l'approche. A ses heures de récréation, il reçoit les artistes qui désirent faire partie de sa troupe. Tous, cela va sans dire, ont eu des succès pyramidaux en province. Tous ont pulvérisé Frédérick, Bocage, Duprez. Écoutez-les. Ah ! il faut les écouter..... Pendant six mois un infortuné directeur entend la tirade du *Misanthrope*, le duo de *Fernand Cortez*, et la dernière scène d'*Antony*. Pour ne pas résister, il n'en est pas moins assassiné. Les acteurs refusés le traitent de niais, d'escargot, d'infâme, et lui envoient le lendemain des cartels accompagnés de témoins.

Il est temps de songer à la pièce qu'on représentera. Entrez, messieurs les auteurs... Le meilleur auteur a toujours des ours ; un ours est une pièce refusée à un théâtre, et destinée à être refusée à plusieurs autres.

Déguisé avec art sous un titre nouveau, l'ours est mis à l'étude. Une autre crise commence, mais à celle-là l'auteur est appelé à figurer. Aucun des acteurs qu'il a choisis ne trouve son rôle assez beau, assez digne de lui, et de son côté, l'auteur ne trouve pas seulement passables les acteurs qu'on

lui impose. Le jeune premier ne veut pas disparaître au quatrième acte; le premier rôle prétend se montrer à chaque acte; l'actrice ne veut être mère à aucun prix. Vous avez beau lui dire qu'elle est mère, c'est vrai, mais jeune, jolie, délicieuse mère, mère amoureuse, mère adultère; rien ne la persuade. Allons! il faut tuer l'enfant. — Madame, vous ne serez pas mère, acceptez-vous le rôle? — Oui, mais à condition que vous mettrez dans ma bouche la tirade de mademoiselle. — Qu'exigez-vous? Un contre-sens horrible! — Je veux, j'exige cette tirade. — Vous l'aurez. Et il faut transposer la tirade demandée. Mais autre embarras, l'actrice dépouillée exige une compensation. La compensation est tout simplement un supplément inutile plaqué à son rôle. Croit-on être quitte? erreur! le directeur prend l'auteur à part et lui dit : — Faites attention, mon ami, vous allongez dangereusement votre ouvrage; il durera jusqu'à deux heures après minuit : nous serons condamnés à l'amende. Que faire! les acteurs veulent qu'on augmente, le directeur qu'on diminue. On commence à devenir fou, on n'est pas encore enragé.

Cependant le milieu est trouvé, tout semble marcher. Il ne s'agit plus que de faire répéter les comparses, les acteurs effacés chargés de porter une lettre, d'allumer une bougie ou d'entrer en criant : *Mort au tyran!* Ici est le comble de la difficulté. Ces pauvres artistes subalternes exercent des professions honnêtes pendant le jour; ils sont cordonniers, barbouilleurs, porteurs d'eau. Dans la vie privée, leurs gestes manquent de dignité, et leurs paroles sont au niveau de leur humble condition. Rien ne peut donner une idée du mal qu'on a à les faire avancer d'un pas ou à leur faire ôter leurs chapeaux. Cent et cent fois on leur dit : Tenez-vous droit, ne riez pas si bêtement, soyez moins sérieux. Efforts inutiles! le naturel l'emporte, et quand on croit les avoir éduqués, ils aboient au lieu de parler, ils gloussent au lieu de rire, et ressemblent à des guérites quand ils devraient représenter avec noblesse des seigneurs, des princes, des margraves et des doges. On admire le style dans un ouvrage, moi, j'ai fini par n'admirer que les doges, sachant ce qu'en vaut l'aune.

Et le décorateur, qui ne veut pas faire un jardin parce que c'est trop cher, et vous propose une vieille forêt de rebut; et le tailleur, qui refuse du velours à ces dames; et ces dames se jetant sur l'auteur et lui disant : Nous

voulons des velours de soie et non des velours de coton! Malgré ces tribulations, la pièce marche cependant. Il ne reste plus à l'auteur qu'à refaire le second acte, à mettre le troisième à la place du quatrième, et à changer le dénoûment. Ceci n'empêche pas les journaux de dire : *C'est toujours samedi que doit avoir lieu l'ouverture si attendue du théâtre de..... on compte sur un immense succès.*

Déjà l'on répète trois actes. Mais répéter, savez-vous ce que c'est pour un acteur, surtout s'il est célèbre? c'est tout simplement murmurer des mots inintelligibles, et s'interrompre au milieu de l'endroit le plus caressé par l'auteur pour chanter :

Amis, la matinée est belle!...

ou danser la polka. S'emporter? mais l'acteur vous rendra le rôle à l'instant, l'actrice divine ne reparaîtra pas le lendemain. Du courage!

Il en faut, car voici les musiciens qui réclament votre attention. Des musiciens pour un drame! Par exemple, ne faut-il pas une ouverture, des entrées, des sorties cadencées, des cris de désespoir soutenus par la basse, des chants d'allégresse accompagnés des éclats du cornet à pistons? — Discussions, disputes avec le musicien. « Vous jouez trop fort... vous ne jouez pas du tout. — Je joue comme il me plaît, répond-il. D'ailleurs, je donne assez de musique pour l'argent que je reçois. » Quelles paroles a prononcées le chef d'orchestre? c'est toute une révélation. Vous allez bientôt apprendre que les acteurs engagés depuis le premier du mois dernier n'ont pas touché un sou. Des murmures ils passent aux railleries, des railleries aux voies de fait, qui se traduisent par des absences indéfiniment prolongées, ou par des refus nets de continuer à répéter. Et cependant l'ouverture du théâtre est annoncée pour le surlendemain. Ce qui se passe pendant ces deux jours est indicible : les actrices s'apaisent, les acteurs reviennent au nid, les doges se tiennent un peu moins mal; l'auteur est résigné à mourir, le directeur trouve de l'argent!! Néanmoins, la dernière répétition ramène tout un passé de douleurs. Hier tout marchait; aujourd'hui, veille de la représentation, rien ne va plus. Le musicien fausse, le rideau ne descend pas, l'actrice principale est enrhumée, et les doges! grand Dieu!

Quel jour que celui de la première représentation! Il sort des amis de dessous terre; et des actionnaires, il en pleut. Tout actionnaire a sa famille à conduire. Le moins, c'est une loge à donner à chacun. Puis les acteurs désirent des places, les ouvreuses en sollicitent, les claqueurs les veulent toutes. Disposez d'une seule place, le chef de claque ne répond plus de rien. Il réclame tout au moins le parterre, les premières galeries, l'orchestre et les quatrièmes. Sans cela il vous abandonne à votre propre mérite : quelle chance! A cinq heures, tout le monde est content, c'est mécontent que je veux dire. Toutes les places sont prises, et personne n'est placé.

Enfin, au bout d'un an de démarches, de peines, d'ennuis, de misères de toutes les couleurs, de souffrances à faire regretter à l'auteur de n'être pas employé au télégraphe ou enleveur des boues de Paris, le rideau se lève sur la pièce, et la pièce... tombe.

Si par hasard elle réussit, les journaux disent : « A quoi bon un nouveau « théâtre? n'en avions-nous pas assez? Pourquoi l'auteur n'a-t-il pas suivi « les grands modèles? Son drame est un tissu d'horreurs dont il eût mieux « fait de nous épargner le spectacle. Revenons vite à la bonne comédie, « à notre cher Molière : — O Molière! » Et moi j'ajoute : — O tartufes!

LÉON GOZLAN.



LES COLLÉGIENS DE PARIS.

Carte d'échantillon.

ÉTUDES PHYSIOGNOMONIQUES
FAITES DANS LA COUR DE LA SORBONNE.



Collège Stanislas.



Un président de grand concours.



Versailles.



Rollin.



Charlemagne.



Saint-Louis.



Henri IV.



Louis-le-Grand.



Bourbon.

ÉCOLES ET EXAMEN.



Vue prise sur un examen de baccalauréat, le vendredi 8 août.



École de Droit.



Monument élevé au second bachelier reçu le 8 août ! ! !



École de Médecine.



Petit Séminaire.



École des Beaux-Arts.



École Polytechnique, ancien Barbiste.



École Normale.

BERTALL.

INSTITUTEURS ET INSTITUTIONS.



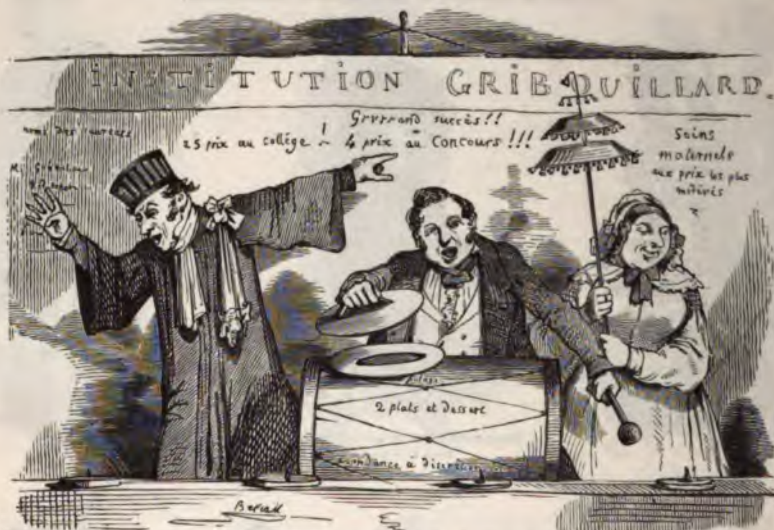
Professeur de l'Université.



Élèves soumis au régime de l'entraînement.



Professeur de l'école des Frères.



Comment M. Gribouillard se dispose à répandre les bienfaits de l'enseignement.



Cependant chacun revient heureux et satisfait.



M. Gribouillard compris.



Et le tout finit comme un vaudeville.

BERTALL.



CLICHY.

C'est tout un monde. — Vous qui entrez, laissez entrer avec vous l'espérance! vous êtes dans une prison d'un jour. Là, vous n'entendez ni le grincement des verrous, ni même le cri du remords. Le remords de la prison pour dettes, c'est tout au plus le regret, tout au plus le repentir. On pense à ce qu'on a perdu, à ce qu'on retrouvera bientôt, on se rappelle les jours de fêtes, les nuits de bal, les chansons, les festins, les belles paroles, les bons vins, le sourire agaçant, le cheval dans l'arène, la belle dame mollement penchée sur le devant de sa loge, et qui semblait dire : *Regardez-moi, j'appartiens à ce beau jeune homme!* Tels sont les joyeux recors qui vous mènent à Clichy; le char numéroté qui vous traîne est payé par votre créancier lui-même. Bah! dites-vous, la dette est une bonne fille un peu tigresse qu'il me sera facile d'apprivoiser! Que de fois elle m'a montré ses dents et ses griffes, et que de fois j'en suis venu à bout par un bon mot, par une promesse en l'air, par un tendre regard à la femme de mon prêteur! La dette me saisit au corps aujourd'hui ; eh bien, à son aise! et qu'elle fasse à sa guise; d'ailleurs, j'ai besoin de solitude et de silence. Enfermez-moi,

je le veux bien; j'emporte, pour me consoler, mon poëme commencé, et les lettres de Fanny, ma lionne, partie, on ne sait où, avec mon dernier écu et mon dernier cheval!

Ainsi l'on arrive, presque en chantant, dans l'élégant déshabillé du matin, jusqu'à ce palais entre deux jardins, qui longe le parc de Tivoli, ombrages si chers aux vagabondes amours. *Facilis descensus Averni.* Et en effet, le sentier qui conduit à Clichy est des plus faciles : doux sentiers semés de fleurs, d'espérances et de folies. Allons, un peu de patience et de courage! Vous souffrez, jeunes gens, mais pour de bonnes causes, pour de beaux yeux, pour de beaux jours, pour avoir eu, au delà de votre part légitime, votre bonne part dans les sourires des jeunes femmes, dans la mousse pétillante du vin de Champagne, dans le luxe, dans le voyage, dans les plaisirs, dans les diamants, dans le velours; vous avez mené la vie à grandes guides, on vous demande un instant de repos, quoi de plus utile? quoi de plus juste? et ne trouvez-vous pas aussi quelque ennui à vous promener tous les matins à cheval, à dîner tous les jours au *Rocher,* à vous amuser tous les soirs au théâtre, à courir le bal toute la nuit? De bonne foi, à ce jeu impitoyable de toutes les heures, votre vie entière se fût perdue, votre jeunesse s'évanouissait déjà! Donc bénissez la main prévoyante qui vous arrête dans ces prodigalités insensées; votre père lui-même, vous voyant sur cette pente glissante, n'eût pas mieux fait que de vous condamner à quelques mois de diète, de patience, de sagesse et de repos.

Les joyeux captifs! ne les plaignez pas, ils n'ont besoin ni de vos consolations ni de votre pitié. Laissez la fantaisie les entourer de ses prévenances, laissez l'imagination changer ces cellules en boudoirs. La plupart du temps l'amitié s'arrête sur ce seuil si peu terrible; l'amour, au contraire, qui aime les obstacles, franchit soudain ces barreaux et ces grilles; voyez-les passer, légères comme les Grâces d'Horace au clair de la lune de mai, ces pauvres anges de la rue du Helder. Tendres cœurs! sensibles cœurs! elles ont ruiné, et ruiné sans remords comme sans prévoyance, ces victimes innocentes de la dette; mais à présent que le jeune homme est en prison, les voilà qui lui reviennent plus belles que jamais et plus empressées, l'œil brillant, le sourire à la lèvre, en robe modeste, bien chaussées, bien gantées! Soudain chacun fait place à cette beauté qui passe ; on les traite

comme des sœurs de charité qui vont visiter le grenier du pauvre. — Est-elle assez jolie? Elle remplit l'espace des odeurs de sa chevelure, le silence, du craquement de son soulier, la longue galerie, du feu de son regard. — Où va-t-elle? — Elle va... là! dans cette cellule mystérieuse. — Le prisonnier la reconnaît à son pas, à son souffle, pendant que la foule des curieux s'éloigne, sur la pointe des pieds, de ce cachot plein de bonheur. — Honnête et hospitalière maison!

Mais, hélas! ces dettes de la jeunesse sitôt faites, sitôt payées, ne sont pas seules à habiter ce Clichy de la joie et des amours. A côté de ces classes qui chantent, tel homme est là, non pas en expiation de ses folies, mais en récompense d'un rude, austère et obstiné travail. Il a lutté cruellement, il a été vaincu dans la lutte. A cette heure, il lui faut donner cinq ans de sa vie et de sa liberté pour satisfaire les rois de l'industrie et du commerce. Ah! si ce malheureux pouvait, en échange de sa liberté, donner une once de sa chair! — Il en offrirait une livre que sa prison ne s'ouvrirait pas. Celui-là, il faut le traiter avec respect: il est malheureux; il a laissé dans sa pauvre maison une femme, des enfants, quelquefois un vieux père, et le voilà séparé de ces êtres si chers, privé de tout, même de travail! A l'aspect de cet infortuné compagnon de sa captivité volontaire, plus d'un jeune imprévoyant va comprendre que la dette n'est pas seulement un jeu de couplets et de vaudeville, et qu'un homme d'honneur peut verser des larmes cruelles, même sous les verrous de Clichy.

Les oppositions et les contrastes sont la loi vivante du roman, de l'histoire, de l'étude des mœurs; si donc vous voulez être un moraliste aimable et nécessaire à la fois, montrez-nous les habitants de Clichy tels qu'ils sont à chaque heure de la journée; on vient, on s'en va, on arrive; celui-ci pleure, celui-là rit aux éclats; soyez juste pour l'un et pour l'autre. Montrez-nous ces haillons et ces élégances, — les princes et les marchands, — la mère de famille chargée de consolations et de tendresses, et la maîtresse qui ne s'inquiète guère que du dîner d'aujourd'hui! Surtout, dans votre galerie, gardez-vous d'oublier la cheville ouvrière de cet univers du papier timbré, le roi de ces domaines de la contrainte, — *l'usurier!*

Et enfin, qui que vous soyez, vous les hôtes de ces limbes éclairés qui ne sont pas la nuit, qui ne sont pas le jour, qui ne sont pas la captivité

pourtant, rassurez-vous : avec la patience, vous êtes sûrs d'être libres, et de rester triomphants sur les ruines de votre créance.—O homme heureux, qui désormais ne doit rien à personne, qui ne doit même pas son dîner d'hier, même pas son loyer d'aujourd'hui !—Consolez-vous, tel jour, à telle heure, et sans que rien s'y oppose ni personne, quelqu'un viendra qui, sans vous demander billets, lettres de change, gage, caution, sans même exiger un *grand merci!* paiera immédiatement, rubis sur l'ongle, toutes vos dettes, le capital, les intérêts, les frais, tout; tout, absolument tout. — Ce quelqu'un-là vous dira *Soyez libres!* Et vous voilà, joyeux, retrouvant Paris plus beau que vous ne l'avez laissé, les femmes plus jeunes, l'art renouvelé, mille joies inconnues, mille fêtes incroyables, des livres, des tableaux, des comédiennes nouvelles, cent mille choses imprévues à aimer, à admirer, à applaudir.

Le temps, c'est son nom ! ce grand homme, ce grand-père, cet oncle d'Amérique qui paie toutes les dettes de l'homme en peine, ce bienveillant gardien de Clichy dont les mains sont pleines d'*exeat*, il ne faut pas trop s'y fier; car, voyez-vous, c'est le plus abominable usurier qui soit au monde. Figurez-vous que pour vingt misérables millions de notre monnaie, il a pris à M. Ouvrard cinq années de sa vie ! — Vingt millions pour cinq ans ! Fi donc ! on n'est pas plus juif que cela. A ce prix-là, jeunes gens, si vous étiez sages, vous ne donneriez pas une heure de votre jeunesse et de votre liberté !

JULES JANIN.





— Adolphe (il fait si beau temps aujourd'hui!), sais-tu, si tu étais gentil, ce que tu ferais?

— Oui,.... je ne ferais rien.

Par GAVARNI Gravé par BREVIÈRE.





Parenthèse.

Par GAVARNI. Gravé par BARA et GÉRARD.



Le système des Bosses est éclos sous la bosse des systèmes.

Par GAVARNI. Gravé par BAULANT.

CE QUE C'EST QUE L'AUMONE

ET

COMMENT ON ENTEND L'AUMÔNE A PARIS.

I

Ce qu'on donne aux pauvres et la manière dont on leur donne est quelque chose de véritablement incroyable.

Il semble que donner soit si bien tout autre chose qu'un devoir, — qu'il faille un prétexte à l'aumône. Les prétextes, j'en conviens, on s'ingénie à les trouver, à les multiplier. On danse, on dîne, on joue, on chante, on s'amuse pour les pauvres; mais de tous ces efforts que reste-t-il, si ce n'est des restes, et non pas les restes du nécessaire, mais ceux du superflu!

C'est du reste de vos plaisirs, c'est de vos miettes, c'est de la poussière de vos repas, et non du pain de votre table, que vous nourrissez les pauvres.

Ce qui ne vaut rien, à qui le donne-t-on? aux pauvres.

Ce qui serait perdu? encore aux pauvres.

Ce qu'on a de trop? toujours aux pauvres.

Vous jetez ceci, pourquoi? mettez-le sur une borne, tout est bon pour les pauvres.

Bref, on donne tout aux pauvres, et le moins d'argent possible.

Trop heureux les pauvres quand, ce moins possible, ils l'obtiennent.

Il y a pourtant une aumône de laquelle sont prodigues les avares eux-mêmes, et tous ceux-là, économistes, philanthropes, réformateurs, qui, regardant l'aumône comme un encouragement à tous les vices, et craignant sans doute que le bien ne soit contagieux comme le mal, se posent en ad-

versaires implacables de l'aumône, et proposent ingénument de l'abolir avant d'avoir rien trouvé à mettre à la place; c'est l'aumône de ce sot et banal conseil qui se distribue chaque jour au profit des pauvres sur le pavé de Paris, à la portière des voitures, à la sortie des bals et des spectacles, quelquefois même sous le portail de nos églises : « Vous êtes grand et fort; au lieu de mendier, travaillez. »

« Travaillez vous-mêmes, » pourrait répondre le mendiant. Et, en effet, pourquoi travaillerait-il, si vous ne faites rien? Sur quoi repose ce droit de n'être bon à rien, dont vous usez si largement, si ce n'est sur une convention, sur un contrat dont l'équité est au moins contestable!

Et d'ailleurs, si parler, si conseiller est facile, croyez-vous donc que travailler le soit également? Ignorez-vous que le travail lui-même est une aumône qui ne s'accorde pas à tous ceux qui tendent les mains pour l'implorer? Que feriez-vous, je vous prie, si votre dîner de ce soir, vos bras ou votre esprit, devenu dans l'oisiveté plus impuissant peut-être que vos bras, pouvaient seuls vous le donner? Vous travailleriez; mais à quoi, mais où, mais comment?

Faire l'aumône, ô riches! ce n'est pas faire ce que vous faites, ce n'est pas dire ce que vous dites. Vos théories ne sont qu'égoïsme et vanité. Vos aumônes ne sont que des insultes, que des attentats contre ces futurs rois du monde, qu'on appelle les pauvres aujourd'hui. Faire l'aumône, ce n'est pas se débarrasser, c'est se priver. Ce que vous donnez, vous ne le donnez pas, vous le laissez, vous l'abandonnez; vous faites pis, vous le jetez. Le plus souvent on ne reçoit pas votre aumône, on la ramasse.

Cette triste part faite à la misère, ce n'est pas après que la vôtre est faite et parfaite qu'il y faut penser, mais auparavant. Nos pères avaient une naïve coutume qui s'est conservée dans quelques provinces. Au jour des Rois, le gâteau apporté, les deux premières parts appartenaient, la première au bon Dieu, la seconde aux pauvres. C'est ainsi que j'entendrais que fût faite l'aumône, à ceci près, que ce n'est pas du gâteau que je demande pour eux, une fois l'année, mais du pain, ne fut-ce qu'un peu, une fois tous les jours. Donner, en un mot, ce devrait être partager; or, les riches ne partagent pas; les meilleurs se contentent de donner; il n'y a que les pauvres qui partagent.

Le droit au pain est un droit comme le droit au soleil, à l'air, au temps qu'il fait ; il faut bien le comprendre — et ne jamais le nier.

Ceux donc qui donnent, accomplissent un devoir; ceux qui ne donnent pas, manquent à un devoir, au premier de tous. Il ne faut pas confondre l'aumône avec la charité; la charité, c'est l'amour du prochain, c'est l'aumône qu'on fait de son cœur, c'est la part qu'on en cède à tout être abandonné; la charité est une vertu. Mais l'aumône, c'est-à-dire ce partage inégal qu'on fait de l'argent qu'on a avec celui qui en manque, l'aumône n'est pas une vertu : c'est une dette, c'est une obligation, la plus rigoureuse de toutes, car elle engage en même temps et les individus entre eux et le gouvernement envers tous.

Personne ne le nie, et pourtant chacun s'y soustrait, et l'État lui-même n'en tient compte.

Il y a des impôts que le gouvernement a demandés, que ceux qui possèdent ont accordés, et qui pèsent presque uniquement sur ceux qui n'ont rien. Abolissez ces impôts et substituez-y, faute de mieux, un autre impôt que vous appellerez, si vous voulez, provisoirement, l'impôt des pauvres. Ce sera double profit pour eux, et votre gouvernement n'y perdra rien, car un gouvernement ne saurait perdre. Dans cette grande société, j'allais dire communauté, et j'allais me tromper; dans cette grande société en commandite qu'on appelle un gouvernement, il n'y a pas de perte possible à l'intérieur. Ce qui est jeté par la fenêtre tombe sur le seuil de la porte et rentre par cette porte. Les révolutions, les tempêtes elles-mêmes n'y font rien. Comme sur la mer, les flots furieux, montassent-ils jusqu'au ciel, ce n'est qu'un déplacement, c'est toujours dans la mer qu'ils retombent. Il y a donc, pour un gouvernement, moins de danger qu'on ne croit à se montrer libéral et même magnifique. Rien ne peut sortir de ce qui est le tout, et chaque pays est pour soi-même, si ses rapports avec l'étranger sont bien réglés, ce tout, dont rien ne peut sortir. Que les mouvements soient harmonieux, la question n'est que là.

La fortune d'un pays, ce n'est donc pas la parcimonie, ce n'est pas même l'économie; c'est l'ordre. Et je prétends qu'il serait dans l'ordre que, dans notre généreuse France, il y eût, je ne dis pas égalité de rang, de fortune, et même de bien-être pour tous, mais égalité de pain. Or, il y

l'homme de bien, » c'est dans les classes les plus gênées de la société que cette épreuve s'est faite, et avec succès ! Il n'y a presque pas un corps d'état à l'heure qu'il est, dans la classe ouvrière, qui n'ait une caisse, la caisse des pauvres, des malades, des blessés, et jusqu'à un certain point même la caisse de ces malades d'un autre genre qu'on appelle des maladroits, voire des paresseux, quand ils ne sont pas incurables. Il n'est pas aujourd'hui, par exemple, un ouvrier imprimeur, pour ne parler que de ceux-là, qui puisse mourir de faim, s'il fait partie d'une société mutuelle de secours, laquelle vit elle-même et fait vivre tous ses membres depuis dix ans.

C'est un bon exemple venu d'en bas, comme beaucoup d'autres, et qui montre que la parole de l'Évangile, « Les derniers seront les premiers, » sera longtemps vraie. Nous ne savons pas que les notaires, que les avoués, que les banquiers, que les agents de change, etc., aient songé, même un instant, à se constituer de telle façon qu'ils pussent jamais avoir à courir le risque — de s'entr'aider les uns les autres ! A mesure qu'on remonte l'échelle, les groupes deviennent moins nombreux ; il semble qu'en s'élevant on tende à s'isoler. Qu'en conclure, sinon que la pauvreté rapproche, et que la richesse qui ne résulte pas de l'association divise ?

Je sais qu'il y a dans les classes aisées ce qu'on appelle des chambres, et dans ces chambres, des présidents, des syndics, des secrétaires, etc. Mais vienne la ruine de l'un des membres de ces hautes corporations, que font-elles ? Que se passe-t-il dans leurs assemblées ? qu'y dit-on ? de quoi parle-t-on ? de l'honneur du corps, du salut du corps, de l'intérêt de l'honorable société ; et cet honneur, et ce salut, et cet intérêt, comment l'entend-on ? — Mais du membre en souffrance, de l'honneur du confrère ruiné, de sa vie flétrie, de sa famille en pleurs... qui s'en soucie ?

II

« Mais où sont les pauvres ? dira-t-on ; où les trouver ? comment les reconnaître ? à quels signes ? Il y a des pauvres de mille sortes ; s'il y en a dans les greniers, ne s'en trouve-t-il pas aussi dans les salons ? »

Risible objection! à laquelle je répondrai : « Secourez d'abord ceux qui sont dans les greniers; et quant aux autres, attendez qu'ils y viennent, ou plutôt — cherchez-les. » — Vous êtes l'État, vous êtes la société, c'est votre affaire. Et si vous ne les trouvez pas, tant pis pour vous; votre impuissance n'aura prouvé qu'une chose, que vous savez peut-être aussi bien que nous, c'est que ce qu'il faut organiser ce n'est pas l'aumône seulement, laquelle n'est, après tout, qu'un moyen terme, qu'un remède provisoire, mais bien le travail. Grande question! devant laquelle tous ceux qui ne font rien aujourd'hui reconnaîtront un jour qu'ils ont eu tort de se croiser les bras, à moins qu'ayant la conscience de leur insuffisance, ils ne sentent dès à présent que ce n'est pas à eux qu'il sera donné de la résoudre.

III

J'ai voulu dire ce que c'est que l'aumône et comment on entend l'aumône à Paris. Un mot aurait suffi à l'expliquer.

Je payais un jour quelque chose dans un des plus somptueux magasins de Paris. La maîtresse de la maison, dont le visage, non plus que le cœur sans doute, n'avait pourtant rien de cruel, me rendit un des sous que je lui avais donnés : « Voilà un mauvais sou, me dit-elle, et qui ne passera pas, — il faut le donner à un pauvre. »

Ce mot n'en dit-il pas plus et ne répond-il pas mieux, à lui tout seul, à cette question, *ce que c'est que l'aumône à Paris*, que tout ce qui précède d'abord, et que toutes les croisades ensuite, que tous les sermons qu'on a faits et qu'on fera longtemps encore et toujours en vain, j'en ai peur, pour, contre et sur le paupérisme en France?

P.-J. STAHL.

COMME ON MANGE A PARIS.

En toutes choses il faut considérer la *faim*.



Portrait d'un garçon
dans une gargote.



Prodiges de la chimie !



« Garçon ! un petit pois ! Garçon ! un
bœuf sauce ! — Voilà, msieu, voilà !!! »



(Chez Véfour.) Propriétaire de Carpentras
en goguette avec son épouse.



(Chez Véry.) Un vieux célibataire
en partie fine avec son estomac.



(Au Rocher de Cancale.)
Toast au pays.
A la patrie ! à l'infanterie et à la cavalerie !



32 sous par tête.
M. Godillard en partie complète avec sa dame,
son jeune homme et ses demoiselles.

BERTALL.


Physionomie d'un restaurateur chez lequel beaucoup de personnes se sont restaurées.


Grandes nouvelles! Dejeuner de mon capitaine.


Dejeuner d'un Lion au Café Anglais.


La salade et le veau froid. Chapitre oublié du voyage sentimental.


Comme on dine dans le monde des cochers de fiacre, des surnuméraires, etc.


Partie carrée rue Montorgueil.


Le diner du poste, ne venant point de chez Véfour.


Un cabinet particulier, Maison Dorée, carte idem.


Usage d'élégance et de propreté.


(Morale.) En toutes choses il faut considérer la fin.


Pour demain.

BERTALL.

DES OUVRIERS DE L'ESPRIT.

DE CEUX QUI NE DINENT PAS.

Un homme d'esprit travestit ainsi, un jour de jeûne forcé, ces vers de Racine :

> Aux petits des oiseaux il donne la pâture,
> Et sa bonté *s'arrête à la littérature.*

Le chiffre des individus qui se lèvent, le matin, sans savoir s'ils dîneront le soir, est fort élevé à Paris, mais plus considérable encore est le nombre de ceux qui ne dînent pas du tout.

Cette détresse, dont les gens repus soupçonnent à peine l'existence, ne frappe pas seulement ceux que le vice et l'oisiveté ont réduits à cette extrémité : ceux-là trouvent toujours leur pâture; ils l'obtiennent de la pitié qu'ils ne rougissent pas d'invoquer, ou bien ils savent la conquérir par la force, par l'adresse et par la fraude; s'il le faut, ils la demanderont aux immondices de la rue, et la disputeront aux chiens perdus. Ces souffrances ne sont point celles de l'escroc et du fripon, qui demandent à leur impudence et à leur habit le pain quotidien, et qui emporteraient plutôt le couvert du restaurateur que de se passer de dîner. Il existe aussi des affamés de bonne foi, et qui sont ingénieux et féconds en expédients. Addison parle d'un homme qui avait le talent de se procurer trois dîners par semaine, en laissant entrevoir à ses hôtes l'espérance d'un héritage, et trois autres, en invitant lui-même ceux qu'il savait occupés d'un dîner offert à quelques amis. Le vaudeville, né malin, mais devenu cruel, s'est moqué sans pitié de ces pauvres hères qui cherchent leur bien-être sans nuire à celui des autres.

Les lettres, les arts, tout ce qui se voue au culte de l'idée et de l'imagination, fournissent à la population famélique de Paris un contingent énorme. La faim, qui éprouve si souvent le talent, porte aussi sa main sur le génie. A voir les gros salaires que rapportent quelques productions de l'intelligence et de l'art, on se raille et on se joue des misères des artistes, des écrivains et des poëtes du temps passé; on range aujourd'hui ces disgrâces dans le domaine de l'idéal : elles ne sont, hélas! que trop réelles; pour bien comprendre ce qu'il y a de douleurs dans ces limbes de Paris, il faut les avoir traversés.

Tout se heurte dans cette ville des extrêmes : l'indigestion et la faim se touchent. Ne dites plus que Chatterton, Gilbert et Malfilâtre ne peuvent se rencontrer parmi nous. Hier, ils étaient au milieu de vous et vous les avez laissés mourir de faim!

S'il arrive qu'une éducation libérale et élevée ait fécondé le germe de qualités nobles; s'il arrive qu'une telle organisation ait grandi par l'étude, et que le talent l'ait réchauffée par sa flamme vivifiante, et qu'elle soit tout à coup atteinte par le fléau, ces éléments précieux, repoussés par le monde intellectuel, sont incapables d'agir dans l'ordre matériel, ils tombent et sont étouffés par les étreintes du besoin et d'une inexorable nécessité. Dans la jeunesse ardente qui accourt à Paris de toutes les parties de la France, que d'existences ainsi misérablement anéanties par cette lente agonie qui épuise les forces de l'âme et celles du corps, et tue celui qui ne peut plus résister à ces maux!

On souffre en silence, on craint même d'exciter la pitié, et bien souvent, c'est sous l'apparence de l'aisance qu'on éprouve ces tortures.

C'est une position fréquente à Paris, parmi ceux qui attendent des travaux de l'esprit une existence qu'ils ne peuvent recevoir du travail de leurs mains.

Quel que soit le point de vue sous lequel on envisage ces faits, il n'en est pas moins lamentable que, dans la capitale d'une grande nation, il y ait de telles souffrances, et à de telles souffrances NUL REMÈDE!

EUGÈNE BRIFFAULT.

L'INDIFFÉRENCE.

SATIRE.

Quand la France, épuisée aux luttes de la guerre
Et cherchant dans la paix un repos salutaire,
Essuya son épée et la mit au fourreau,
Muses et Liberté, magnifique troupeau,
Parurent à ses yeux, et leur splendeur divine
D'une nouvelle ardeur fit battre sa poitrine.
Alors si Lamartine, essayant son essor,
Montait à l'horizon, bel astre aux rayons d'or,
Comme aux feux du matin, toutes les jeunes âmes
Palpitaient et s'ouvraient aux doux jets de ses flammes.
Alors si des beaux lieux où Socrate parlait,
Des bords de l'Eurotas ou des champs de Milet,
Un cri de Liberté qu'on n'osait plus attendre
Jusqu'aux murs de Paris venait se faire entendre,
Comme un chœur de Sophocle, avec solennité,
La jeunesse entonnait l'hymne de Liberté,
Et courait aussitôt, bouillante de courage,
Aider un peuple antique à sortir d'esclavage.
Alors tous les grands noms de l'art, de la vertu,
Étaient environnés d'un respect assidu.
L'âme de Foy voyait la France tout entière
Suivre en pleurant son corps à sa couche dernière;
Et plus tard, quand Juillet aux immortels éclats
De la Liberté sainte enflammait les combats,
Les enfants de Paris, qui remuaient les dalles,
Trouvant Chateaubriand sur le chemin des balles,
Baissaient leurs jeunes fronts devant ses cheveux blancs,
Et plaçaient le vieillard comme les vieux rois francs,
Sur le sanglant pavois de leurs mâles épaules.
Alors on ne cherchait qu'à jouer de beaux rôles;
Dans tous les cœurs vibraient des instincts généreux.

Aujourd'hui plus d'élan. Les âmes sont sans feux,
Sans goût pour l'idéal; aucune chose belle
Ne sait plus émouvoir. Qu'une lyre nouvelle,
Astre jeune et soudain, paraisse au ciel de l'art,
Hélas! c'est tout au plus si d'un ardent regard
Quelques rêveurs suivront ses feux dans l'empyrée,
Et si les mouvements de la corde sacrée
Éveilleront huit jours de transports dans les cœurs.
Il n'est plus de bravos pour les nobles vainqueurs,
Pour leur serrer la main personne ne s'élance,
Partout un morne accueil et partout du silence.
Enfin l'objet divin qui nous a tant coûté,
Nos pleurs et notre sang, la fière Liberté,
N'est plus qu'un vieil amour qui passe de nos têtes;
On nous dépouillerait de toutes ses conquêtes,
Ses bienfaits un par un nous seraient enlevés,
Que nous ne ferions pas mouvoir quatre pavés!
Oui, l'on peut nous traiter en laquais d'antichambre,
Redoubler les horreurs du code de septembre,
Et contre la pensée élevant des donjons,
La clouer pour jamais muette à tous les fronts;
Le tzar toujours la main au cœur de Varsovie
Peut en elle épuiser ce qui reste de vie,
L'étendre de nouveau sur l'arbre de la croix,
Et pour la Sibérie augmenter les convois;
Le vicaire du Christ, le pape, cœur de pierre,
Peut tremper dans le sang les deux clefs de saint Pierre
Et tailler dans l'habit des pauvres libéraux
La pourpre nécessaire à tous ses cardinaux;
Rien ne nous remûra, rien ne fera dans l'âme
De l'indignation jaillir l'ardente flamme,
Et les cris isolés qui seuls protesteront,
Dans le vain bruit du jour sans échos se perdront.
O monstre languissant! ô pâle Indifférence!
Sur un lit de pavots as-tu couché la France?
Est-elle pour toujours endormie en tes bras?
Sa race est-elle éteinte et finie? Oh! non pas.
Non, si nous n'avons plus l'appétit du sublime,
L'instinct du généreux, le sens du magnanime,
Si nous sommes de glace aux mouvements de Dieu,
Pour le laid et le mal nous sommes tout de feu.
Dans la France aujourd'hui voyez ce qui se passe,
Et dites que la mort l'engourdit et la glace!

S'agit-il de corrompre un arrondissement,
D'enlever à prix d'or un siége au parlement,
De monter à l'assaut d'une brillante place,
De s'emparer du banc d'un ministre tenace,
De faire avec l'État des marchés scandaleux,
D'exploiter à la bourse, à grands coups ruineux,
Le secret éventé des jeux télégraphiques;
Enfin, par toute ruse et tous moyens iniques,
D'opérer, pour sa race et dans son intérêt,
Une large saignée au fleuve du budget?
Oh! comme le pouls bat! comme la tête brûle!
Comme un torrent de feu dans les veines circule!
Il n'est point de vieillard, si frappé de langueur,
Qui ne retrouve alors et du nerf et du cœur.
Du nerf, nous en avons pour les choses impures,
Pour navrer le talent par de vives blessures,
Et battre, avec l'essor d'un novice écrivain,
Les vingt ans de succès d'un maître souverain;
Pour lancer le poison d'une effroyable page,
La calomnie au front d'un homme de courage,
Et jusques à son cœur pénétrer en passant
Par celui de sa femme et de son pauvre enfant!
Du cœur, nous en avons pour une empoisonneuse,
Pour aller assister sa beauté malheureuse,
Et du sombre palais comblant les profondeurs,
Nous montrer jusqu'au bout ses chauds admirateurs!
Enfin, nous en avons pour lire des histoires
Dégoûtantes de sang, de fange toutes noires,
Et qui font néanmoins pâmer de volupté
Tous les seins délicats de la société.
Nous, de l'indifférence! Ah! quelle erreur grossière,
Chassez de votre esprit cette fausse lumière.
Nous des indifférents! Pour le laid et le mal,
Nous avons, au contraire, un amour infernal.
Du mobile Athénien triste et pâle copie,
Nous avons hérité de son humeur impie :
Nos âmes d'un Socrate oublîraient les vertus,
Mais nous applaudirions aux discours d'Anytus.

AUGUSTE BARBIER.



La charité est un plaisir dont il faut savoir se priver

Par GAVARNI. Gravé par LEBLANC.



Je fais une affaire d'un rien pour faire des affaires de tout.

Par GAVARNI. Gravé par BAULANT.



— Oui, ça fait vingt-huit francs..... Eh bien! pour un effet de cent vingt-huit francs, et à quatre-vingt-dix-sept jours encore!

— Ah çà! M'sieu..... Alonzeau, vous imaginez-vous, par exemple, que nous demandons la charité dans les maisons de banque?

Par Gavarni. Gravé par Rouget.



Un lion de la Vallée

(MARCHÉ AUX VOLAILLES).

Par GAVARNI. Gravé par ROUGET.



— Y avait deux Paroissiens de la queue qui se disaient tout bas que la défunte était une femme bien légère..

— Merci! j'aurais voulu les y voir, eux, à la descendre, la Sylphide, d'un troisième au-dessus de l'entresol.

Par Gavarni.　　　Gravé par Verdeil.



Ne lui parlez pas des artistes.

Par GAVARNI. Gravé par PORRET





Ma Cadette.

Par GAVARNI. Gravé par PIAUD.





Content de lui.

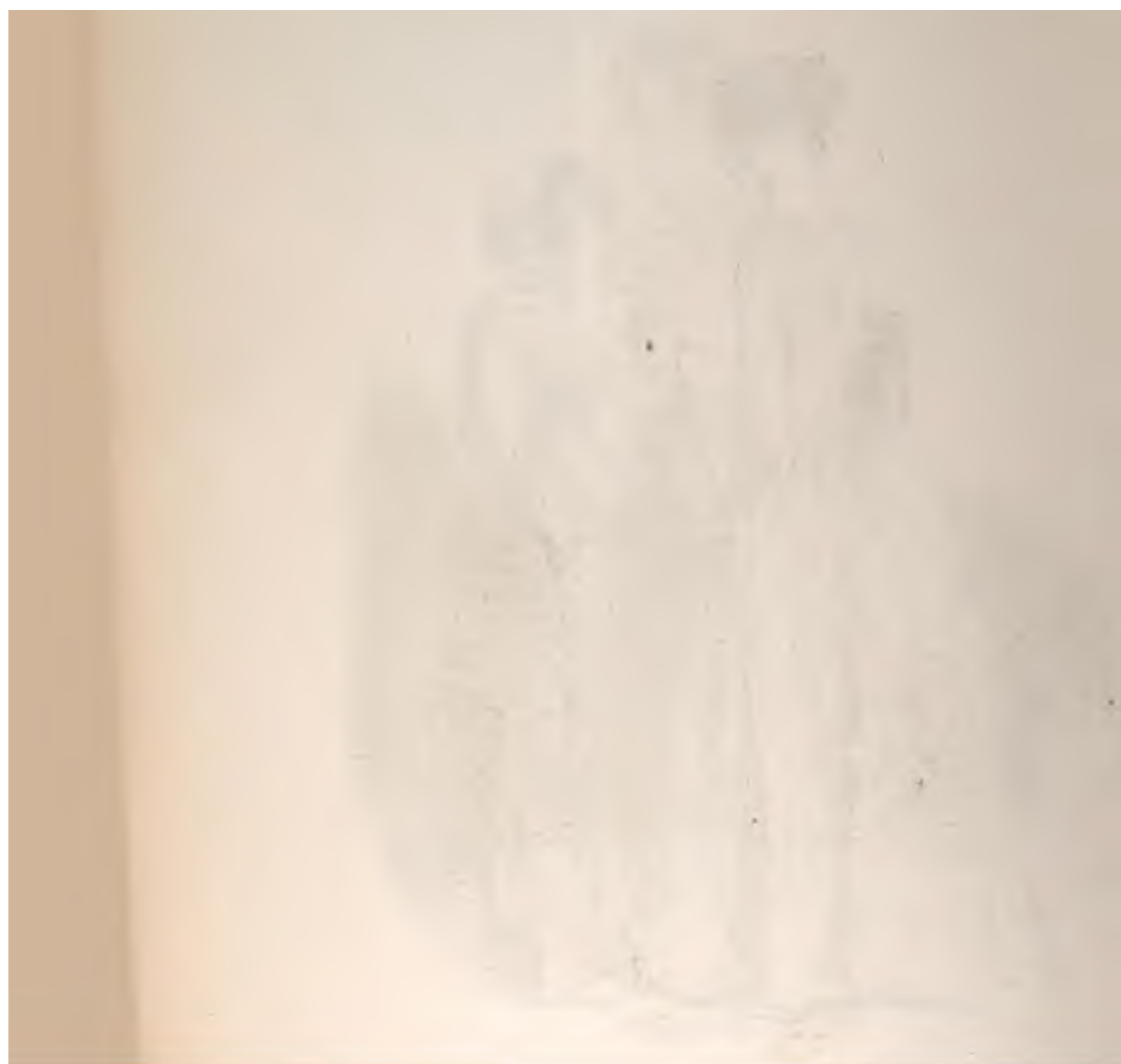
Par Gavarni.

Gravé par Bara et Gérard



Amanda, vous avez été sourde à tout ce que la tendresse peut trouver de..... choses dans le cœur d'une mère!... A présent, épouse-le, ton cornet à pistons, et fiche-moi la paix!

Par GAVARNI. Gravé par BAULANT.





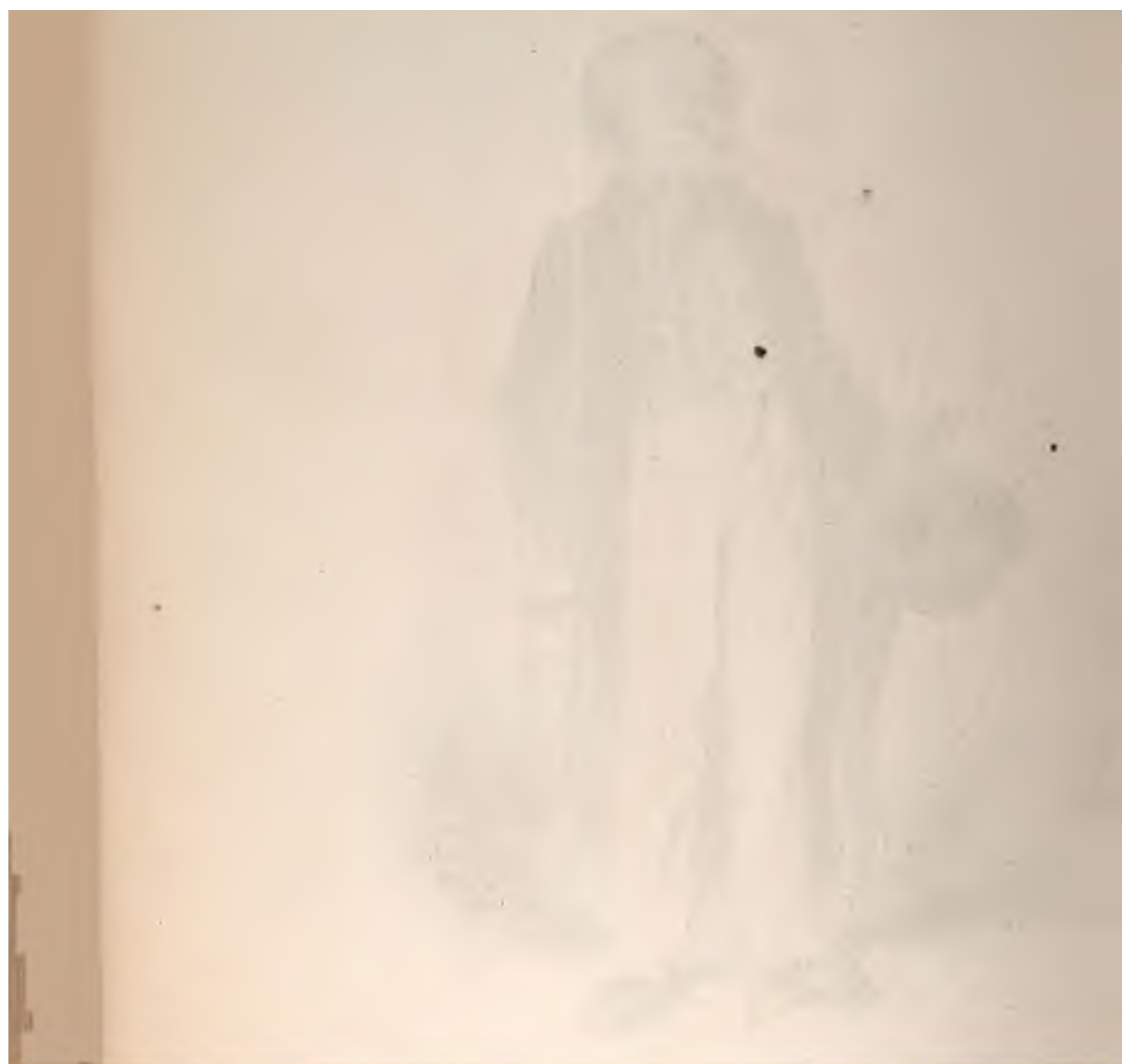
Étranger à la rédaction du Journal des Modes.

Par GAVARNI. Gravé par LOISEAU.



Tenue d'audience particulière

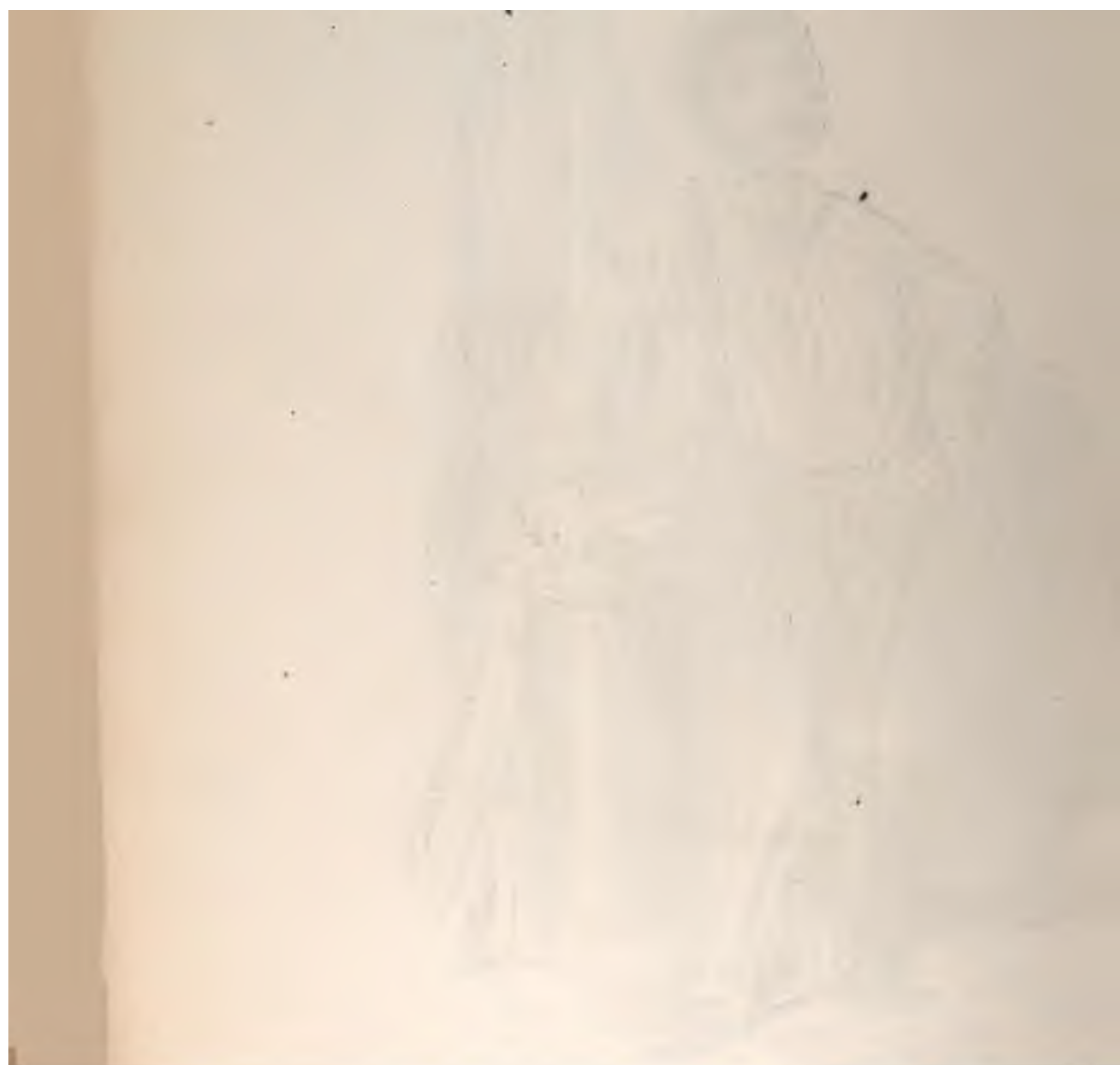
Par GAVARNI. Gravé par BAULANT.





Le grenadier Beauminet se demande jusqu'à quel point ses opinions personnelles lui permettent de prendre les armes.... un jour de pluie battante.

Par GAVARNI. Gravé par TAMISIER.





« A Monsieur Monsieur Martin. »

« Oh ! je t'en prie ! un mot de pitié ! un mot du cœur !.... J'ai tant pleuré que je n'ai plus de larmes... Martin ! vous ne savez donc pas jusqu'où peut aller le désespoir d'une femme outragée !. »

Non ; mais il y en a un autre, Martin, dans la maison !

Par Gavarni. Gravé par Baulant.





— Je t'avais dit, brigand! de ne pas quitter ta mère!.. Et ta casquette? encore une casquette que ta mère me laisse perdre!

— Non P'pa.... M'man, je l'ai pas quittée.... c'est le Mosieu de l'entre-sol qui l'a montée, ma casquette, pour rire : M'man est allée l'avoir.

Par GAVARNI. Gravé par ROUGET.



Une rareté rarissime : Un rosier noir, Mosieu.... noir! et qui me donne des roses blanches!!.. Mais ça me coûte cher.

Par GAVARNI. Gravé par LAVIEILLE.





Rien à quinze.

Par Gavarni. Gravé par Brevière.



A monté le Bœuf-Gras de 1805 — en Amour

Par Gavarni. Gravé par Lavieille.



Inspecteur privé des travaux publics

Par GAVARNI. Gravé par VERDEIL.



« Irai-je voir le Bœuf-gras?
« Irai-je voir ma maîtresse?
« D'un côté l'amour me presse,
« Mais le Bœuf a tant d'appas! »

(VIEILLE CHANSON.)

Par GAVARNI. Gravé par ROUGET.





Anglais que Paris tient depuis la prise de Paris par les Anglais.

Par Gavarni. Gravé par Piaud.



LES BILLES D'AGATE.

FRAGMENTS DU JOURNAL D'UN INCONNU.

17 juin 1841.

. . . Cette enfant a encore passé tantôt devant la clôture de mon petit jardin, pendant que j'émondais les *gourmands* (pousses parasites) de mes rosiers.

Quoique misérablement vêtue, cette toute jeune fille était charmante. Quel âge peut-elle avoir? quatorze ans à peine; de ma vie, je crois, je n'ai vu un profil plus pur, des joues plus roses, des cheveux d'un blond plus doux; son mauvais petit bonnet de crêpe noir contenait à peine la natte épaisse que formait sa chevelure derrière sa tête; sa robe de deuil, tout usée, dessinait une taille élégante mais un peu grêle, car cette jeune fille touche encore à l'enfance.

Elle est en deuil...

De qui est-elle en deuil? Déjà orpheline, sans doute... orpheline! et pauvre... et si belle... et si jeune... cela est triste...

Elle marchait lentement d'un air pensif, s'arrêtant de temps à autre pour regarder, tantôt du côté du grand terrain désert qui longe mon jardin, tantôt vers la rue du Faubourg-du-Temple. Ses traits paraissaient impatients et inquiets, comme si elle eût en vain attendu quelqu'un. J'étais abrité derrière la charmille, cette enfant ne pouvait m'apercevoir, il m'a semblé qu'une larme coulait sur sa joue... mais quatre heures ayant sonné au loin, la jeune fille a précipitamment disparu.

La physionomie de cette enfant m'avait déjà frappé, il y a deux ou trois jours, lorsque je l'avais vue passer devant mon jardin, car j'ai écrit dans ce journal quelques mots sur cette rencontre.

Après tout, de quoi remplirai-je ce *memento*, sinon des mille petits incidents d'une vie maintenant si calme et si solitaire? Les temps ne sont plus où le récit hâté de tant d'événements, de tant de souvenirs de toute sorte, venaient chaque jour encombrer les pages de ce *livre de loch*, comme nous disions à bord du vaisseau *le Foudroyant*.

Hélas! la vieillesse approche, et un mélancolique repos succède à la tourmente des passions.

---

18 juin 1844.

La vue de cet homme m'a révolté et attristé.

Peut-être me trompé-je, mais il me semble qu'il existe je ne sais quel lien ou quel rapport entre cet homme et cette jolie et blonde enfant; comme elle, il est aussi venu vers les trois heures; comme elle, il a paru aussi attendre quelqu'un avec impatience (elle sans doute), car lorsque quatre heures ont sonné, comme elle encore, il s'en est allé; mais les traits contractés par une expression de colère brutale, il a même prononcé quelques paroles de dépit ignoble et cynique, que j'ai parfaitement entendues; car, assez curieux de voir si la jeune fille aux cheveux blonds reviendrait, je m'étais caché derrière ma charmille; les quelques mots grossiers prononcés par cet homme sont donc facilement arrivés jusqu'à mon oreille.

C'était un homme de trente ans environ; ses traits, assez beaux, paraissaient flétris par les excès, son teint était hâve, plombé, ses joues creuses, son regard audacieux; sa physionomie effrontée respirait à la fois la bassesse et la dépravation.

Il était vêtu avec un mélange de faux luxe et de misère significatif : il portait crânement un chapeau gris râpé, posé de côté sur sa longue chevelure noire frisée; un col de chemise, d'une blancheur douteuse, se rabattait sur une mince cravate rouge, nouée en corde, tandis qu'une longue et grosse chaîne de cuivre doré serpentait sur son gilet de velours bleuâtre à



boutons de cuivre; enfin il tenait ses mains plongées dans les poches d'un pantalon écossais bridant sur des bottes éculées dont le bout se recourbait en patin.

Ce personnage hasardeux me parut le type ignoble de certains vendeurs de chaînes de sûreté ou acheteurs de contre-marques, qui pullulent aux abords des théâtres.

Il y avait un tel contraste entre la physionomie cynique et basse de cet homme, et les traits candides de la toute jeune fille, qu'il me fut d'abord impossible de m'arrêter à cette révoltante pensée : qu'il existait quelque lien d'affection ou de sympathie entre ces deux êtres si dissemblables; mais bientôt je songeai avec amertume, presque avec effroi, à l'attrait étrange, presque fatal, que la corruption et l'audace exercent souvent sur ce qui est pur, innocent et timide. Hélas! tous les don Juan n'ont pas la voix enchanteresse, la grâce patricienne, le pourpoint brodé d'or et une maison princière. Il est des don Juan de tout état, de toute classe, il est des don Juan en haillons; mais leur séduction est également insolente et féroce... Mais tous, et chacun dans sa sphère, ont également l'art d'amuser, de plaire ou de convaincre par de menteuses paroles tour à tour gaies, langoureuses ou passionnées; mais tous savent, par des mots hardis prononcés tout bas, par des regards ardents et lascifs, troubler l'âme et les rêves de l'innocence; tous enfin, au moment donné, employant la prière, la force, l'ardeur contagieuse du désir, savent enfin triompher d'une victime naïve, crédule, aimante et éperdue...

. . . .

Demain je parlerai à cette pauvre enfant, il le faut, tout me dit qu'un danger la menace.

19 juin 1844.

Je n'ai revu ni la jeune fille, ni l'homme à figure ignoble. . . . .
. . . .

---

13 décembre 1844.

Je rentre profondément attristé, ce récit m'a brisé le cœur ; quel douloureux enseignement !

Ah !... il est quelque chose de plus effrayant que la fatalité antique qui poussait forcément certaines races à des crimes monstrueux... C'EST LA MISÈRE.

La misère... cette épouvantable FATALITÉ des temps modernes.

. . . .

Voici ce qui s'est passé aujourd'hui ; on vient de me le raconter dans l'un des groupes animés dont je m'étais approché en revenant chez moi, tout étonné de l'espèce de trouble qui régnait dans ce quartier, ordinairement paisible.

Non loin de ma demeure habite une brave femme, veuve et mère de famille ; elle est, de son état, blanchisseuse au bateau ; partant dès le matin pour la rivière, elle ne revient que le soir, après sa tâche. Elle a trois enfants : deux petits garçons, l'un de cinq ans, l'autre de sept, et une fille de quatorze ou quinze ans. Cette pauvre veuve, occupée toute la journée à son bateau afin de gagner le pain de sa famille, ne peut surveiller ses enfants. Les deux plus jeunes sont à la salle d'asile ; mais comme par un regrettable usage, ces salles d'asile ne s'ouvrent que deux ou trois heures après que la journée de travail de l'artisan a commencé, et se ferment deux heures avant qu'elle soit terminée, les parents sont obligés, ou de renoncer à envoyer dans ces refuges leurs enfants trop petits pour s'y rendre seuls, ou de payer quelqu'un pour les conduire et pour les ramener : dépense minime sans doute, mais toujours bien lourde pour le pauvre.

Cette veuve, chargée de famille, afin de s'épargner ces frais (c'était à



peu près ce que lui coûtait la nourriture de l'un de ses enfants), avait chargé sa fille aînée de conduire ses deux petits frères à la salle d'asile le matin, et de les ramener à l'heure de la fermeture. Cette jeune fille était en apprentissage chez un cordonnier comme bordeuse de souliers. Comme il lui fallait quitter son travail dans la matinée pour aller chercher ses frères chez sa mère, afin de les conduire à la salle d'asile, fort éloignée de son atelier, puis interrompre encore son labeur dans l'après-dînée, afin d'aller rechercher les enfants, elle passait, pour ainsi dire, autant de temps dans la rue que chez son maître, qui s'en courrouçait et la traitait avec une grande dureté, car, disait-il, ces absences, depuis deux ou trois mois, étaient devenues de plus en plus prolongées.

Tantôt, à l'heure où la jeune fille rentrait chez sa mère avec les deux enfants qu'elle venait d'aller querir, deux agents de police qui l'avaient suivie l'ont arrêtée à la porte de sa maison, l'accusant d'avoir, pour la quatrième fois, volé des billes d'agate chez un épicier, devant la boutique duquel elle passait journellement. L'épicier, survenant, avait soutenu l'accusation, poussé à bout, disait-il, par la récidive.

La malheureuse enfant fut fouillée, et l'on trouva en effet sur elle trois petites billes d'agate. Comme on la traitait de voleuse, elle se mit à fondre en larmes, disant qu'elle n'avait pas pris ces billes pour les voler, ou plutôt pour les vendre, et que les autres étaient cachées dans le lit qu'elle partageait avec ses deux petits frères.

On monte dans la misérable mansarde qui servait en effet de demeure à cette pauvre famille, et l'on trouve environ une douzaine de billes d'agate cachées dans une paillasse.

« Mais pourquoi, lui dit-on, avez-vous dérobé ces objets qui ne vous étaient d'aucune utilité, et qui n'avaient d'ailleurs presque aucune valeur? »

Elle hésite à répondre, ses sanglots redoublent; enfin, pressée de questions, la malheureuse enfant avoue que l'aspect brillant, poli, bigarré de ces billes l'avait toujours vivement frappée lorsqu'elle passait devant cette boutique, qu'enfin elle n'avait pu résister à l'insurmontable tentation de s'emparer de ces jouets... *parce qu'elle est enceinte...*

Et elle a quinze ans à peine...

...Mais j'y songe... le souvenir de cette enfant aux cheveux blonds et à la figure candide me revient à l'esprit... Elle demeurait dans ce quartier... Je vais savoir...

. . . .

---

14 décembre.

C'était bien elle...

A la façon dont les voisins qui avaient assisté à son arrestation me l'ont dépeinte, il n'y a pas à en douter... c'était bien elle...

Elle s'appelle *Arsène Remi* et n'a pas quinze ans.

On signale pour son *amant* un coryphée d'estaminet, qui s'était attaché à ses pas depuis quelques mois... On m'a aussi dépeint ce misérable; c'était l'homme à figure ignoble que j'avais remarqué.

Ce n'est pas tout.

Lorsque Arsène Remi a été emmenée comme voleuse, ses deux petits frères ont été confiés à une voisine; et lorsque le soir, la pauvre veuve rentrant chez elle, brisée de fatigue après sa journée de labeur, a demandé sa fille aînée... elle a si brusquement appris l'arrestation et le déshonneur de sa malheureuse enfant, qu'elle est tombée comme foudroyée... Elle a été transportée à l'hospice... On désespère de ses jours...

Les voisins étaient trop pauvres pour recueillir les deux petits orphelins, le magistrat les a fait conduire dans la maison des Jeunes-Détenus... *En prison!* L'un a cinq ans, l'autre sept ans; la loi les considère comme vagabonds.

Sans doute, à cette heure, leur mère est morte...

Leur sœur aînée n'a que quinze ans. Elle est mère et jetée au milieu de la corruption contagieuse des prisons!

Pour ces orphelins... quel avenir!...

Pour cette infortunée déjà mère... quel avenir!...

Et pour cet enfant qui doit naître sous les verrous... quel avenir!...

. . . .

Au moment où je sortais de cette maison, un homme à la démarche chancelante et avinée a paru à la porte de la sombre allée, demandant d'une voix enrouée :

— Arsène Remi?...

J'ai reconnu l'homme à la face ignoble, le don Juan de ruisseau... le *séducteur* de cette malheureuse!

La colère a fait bouillir mon sang. Je suis sorti brusquement, et profitant de ce que le misérable m'avait légèrement heurté, le saisissant au collet, je l'ai jeté sur le pavé; sa tête rebondit sur une borne. Je m'éloignais lentement, je l'ai entendu m'adresser quelques injures empreintes d'un lâche courroux.

Et le crime de cet homme restera impuni; au-dessus de onze ans, lorsqu'il n'y a ni violence, ni enlèvement, ni détournement, *la jeune fille est réputée librement consentante*.

. . . .

Malheureuse créature, à jamais perdue sans doute, est-ce donc à la précocité du vice qu'il faut attribuer sa chute?... Non... mais à la position que la misère lui a faite; privée de la surveillance tutélaire de sa mère, forcément jetée dans les rues de Paris, en proie à toutes les obsessions, elle a succombé, comme tant d'autres, à l'une des mille influences de la misère.

La misère, répétons-le, *cette* FATALITÉ *des temps modernes!*

EUGÈNE SUE.

LE TURBAN.

Ce soir !... y pensez-vous, ma chère;
Quoi ! ce soir vous iriez au bal,
Lorsque ce matin le journal
Dit que, dans la dernière affaire,
Votre mari, devant Oran,
Fut blessé ?... — Mon Dieu, comment faire ?
A danser, je ne pense guère;
Mais le monde est un vrai tyran.
J'ai promis, cela m'embarrasse :
Voyons, mettez-vous à ma place...
— Vous irez ?... — Oui...

(Avec l'expression d'un profond sentiment de convenance.)

... mais en turban.

Elle y fut : cela fit nouvelle.
Un mauvais plaisant répétait
Que la dame, ce soir, portait
La coiffure de l'*infidèle*.

Marquis E. DE VARENNES.

CONSEILS A UNE PARISIENNE.

Oui, si j'étais femme, aimable et jolie,
        Je voudrais, Julie,
        Faire comme vous;
Sans peur ni pitié, sans choix ni mystère,
        A toute la terre
        Faire les yeux doux.

Je voudrais n'avoir de soucis au monde
        Que ma taille ronde,
        Mes chiffons chéris;
Et de pied en cap, être la poupée
        La mieux équipée
        De Rome à Paris.

Je voudrais garder pour toute science
        Cette insouciance
        Qui vous va si bien;
Joindre, comme vous, à l'étourderie,
        Cette rêverie
        Qui ne pense à rien.

Je voudrais pour moi qu'il fût toujours fête,
        Et tourner la tête
        Aux plus orgueilleux;

Être en même temps de glace et de flamme,
La haine dans l'âme,
L'amour dans les yeux.

Je détesterais, avant toute chose,
Ces vieux teints de rose
Qui font peur à voir.
Je rayonnerais, sous ma tresse brune,
Comme un clair de lune
En capuchon noir.

Car c'est si charmant, et c'est si commode,
Ce masque à la mode,
Cet air de langueur!
Ah! que la pâleur est d'un bel usage!
Jamais le visage
N'est trop loin du cœur.

Je voudrais encore avoir vos caprices,
Vos soupirs novices,
Vos regards savants.
Je voudrais enfin, tant mon cœur vous aime,
Être en tout vous-même...
Pour deux ou trois ans.

Il est un seul point, je vous le confesse,
Où votre sagesse
Me semble en défaut.
Vous n'osez pas être assez inhumaine:
Votre orgueil vous gêne;
Pourtant il en faut.

Je ne voudrais pas, à la contredanse,
Sans quelque prudence
Livrer mon bras nu;
Puis, au cotillon, laisser ma main blanche
Traîner sur la manche
Du premier venu.

Si mon fin corset, si souple et si juste,
D'un bras trop robuste

Se sentait serré,
J'aurais, je l'avoue, une peur mortelle
Qu'un bout de dentelle
N'en fût déchiré.

Chacun, en valsant, vient sur votre épaule
Réciter son rôle
D'amoureux transi;
Ma beauté du moins, sinon ma pensée,
Serait offensée
D'être aimée ainsi.

Je ne voudrais pas, si j'étais Julie,
N'être que jolie
Avec ma beauté.
Jusqu'au bout des doigts je serais duchesse.
Comme ma richesse,
J'aurais ma fierté.

Voyez-vous, ma chère, au siècle où nous sommes,
La plupart des hommes
Sont très-inconstants.
Il faut éviter surtout leurs moustaches;
Cela fait des taches
Les trois quarts du temps.

Quand on est coquette, il faut être sage.
L'oiseau de passage,
Qui vole à plein cœur,
Ne dort pas en l'air comme une hirondelle,
Et peut, d'un coup d'aile,
Briser une fleur.

ALFRED DE MUSSET.



MA PRISON — MAISON D'ARRÊT

DE LA GARDE NATIONALE.

— CELLULE Nº 14. —


GERARD SEGUIN

Allegretto non troppo.

PIANO.

P *P*

rit. *P rit.* *P*

CHANT.

Vous me croy - - - ez - - - tris - te dans ma pri-



son - -? Détrompez - vous - , hi-ron - del-les ché

ri - es. Dans ma cel - lule - - - ha -bi - te la chan-



son - - . J'apporte i - - ci - - - mes dou-ces rê-ve-

ri - es. J'ai, com-me vous, de l'ombre et du so-









LE TIROIR DU DIABLE.

leil - . Le soir, je m'endors en si - len - ce. Nul

Suivez.



bruit ne trouble mon som - meil. J'en - tends, comme dans mon en-



fan - ce, Le coq chan - ter - - - à mon ré - - veil. Hi- ron-

Dolce.



del - les, hi - ron - del - - - - les, A des pri-son-niers malheu-

reux, Aux vi - - - - traux- - des tou - - rel - - - les Où
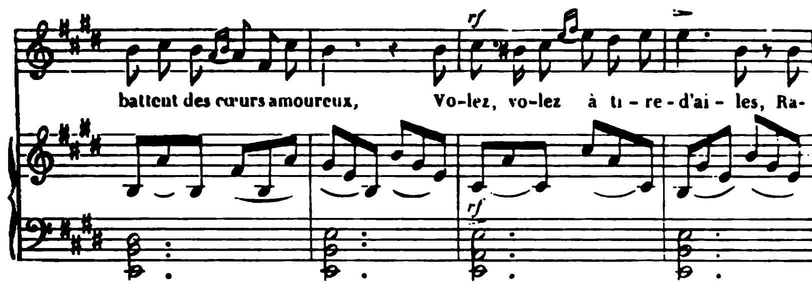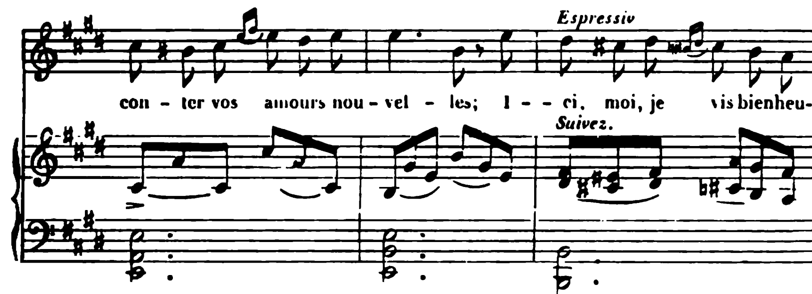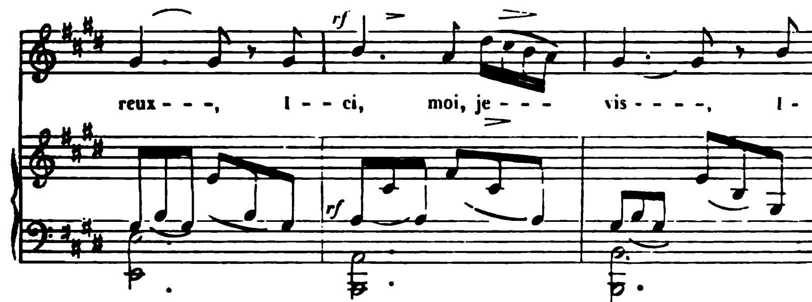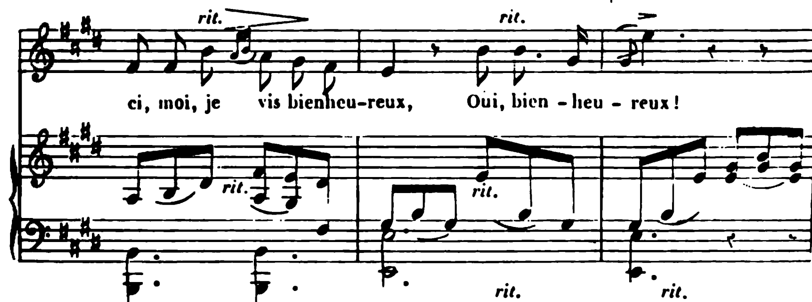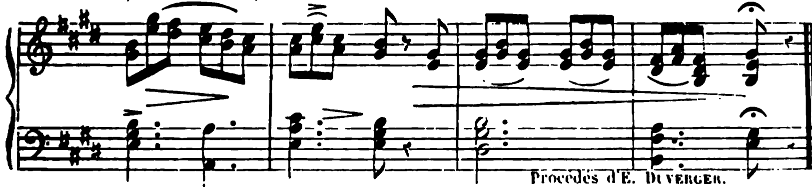








MA PRISON. — CELLULE N° 14.













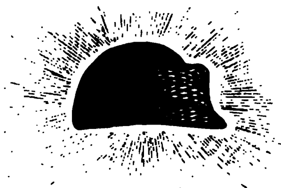












MA PRISON.

Vous me croyez triste dans ma prison :
Détrompez-vous, hirondelles chéries.
Dans ma cellule habite la chanson ;
J'apporte ici mes douces rêveries ;
J'ai, comme vous, de l'ombre et du soleil.
Le soir, je m'endors en silence.
Nul bruit ne trouble mon sommeil :
J'entends, comme dans mon enfance,
Le coq chanter à mon réveil.
Hirondelles,
A des prisonniers malheureux,
Aux vitraux des tourelles,
Où battent des cœurs amoureux,
Volez, volez à tire-d'ailes
Raconter vos amours nouvelles :
Ici, moi je vis bien heureux.

Dès le matin, chacun, à pleine voix,
Entonne ici gaîment sa mélodie.
Jusqu'au gardien, qui m'enferme parfois
En fredonnant l'air de *Ma Normandie.*
Sous les verrous, le chant des mariniers
M'arrive des bords de la Seine,
Avec les parfums printaniers
Que, le soir, de sa douce haleine,
La brise apporte aux prisonniers.
Hirondelles, etc., etc.

Sur tous les murs, j'ai des croquis charmants.
On vient ici rien que pour les connaître.
Partout des vers, échos de cœurs aimants...
Je lis ceux-ci tout près de ma fenêtre :
« Ici l'ennui ne vient qu'aux ennuyeux.
« Dans cette riante chapelle,
« Pense un instant, et pars joyeux.
« Ton amante en sera plus belle,
« Toi, plus tendre et plus amoureux. »
Hirondelles, etc., etc.

Demain, je pars. Hirondelles, mes sœurs,
On fête aux champs demain mon arrivée ;
Je vais trouver les accacias en fleurs.
De la fauvette a grandi la couvée.
Je chanterai demain, à mon retour,
Mes refrains nouveaux à Marie.
Demain, avant la fin du jour,
Les arbres verts et la prairie ;
Demain, Marie et son amour !
Hirondelles,
A des prisonniers malheureux,
Aux vitraux des tourelles,
Où battent des cœurs amoureux,
Volez, volez à tire-d'ailes
Raconter vos amours nouvelles :
Ici, moi je vis bien heureux.

FRÉDÉRIC BÉRAT.

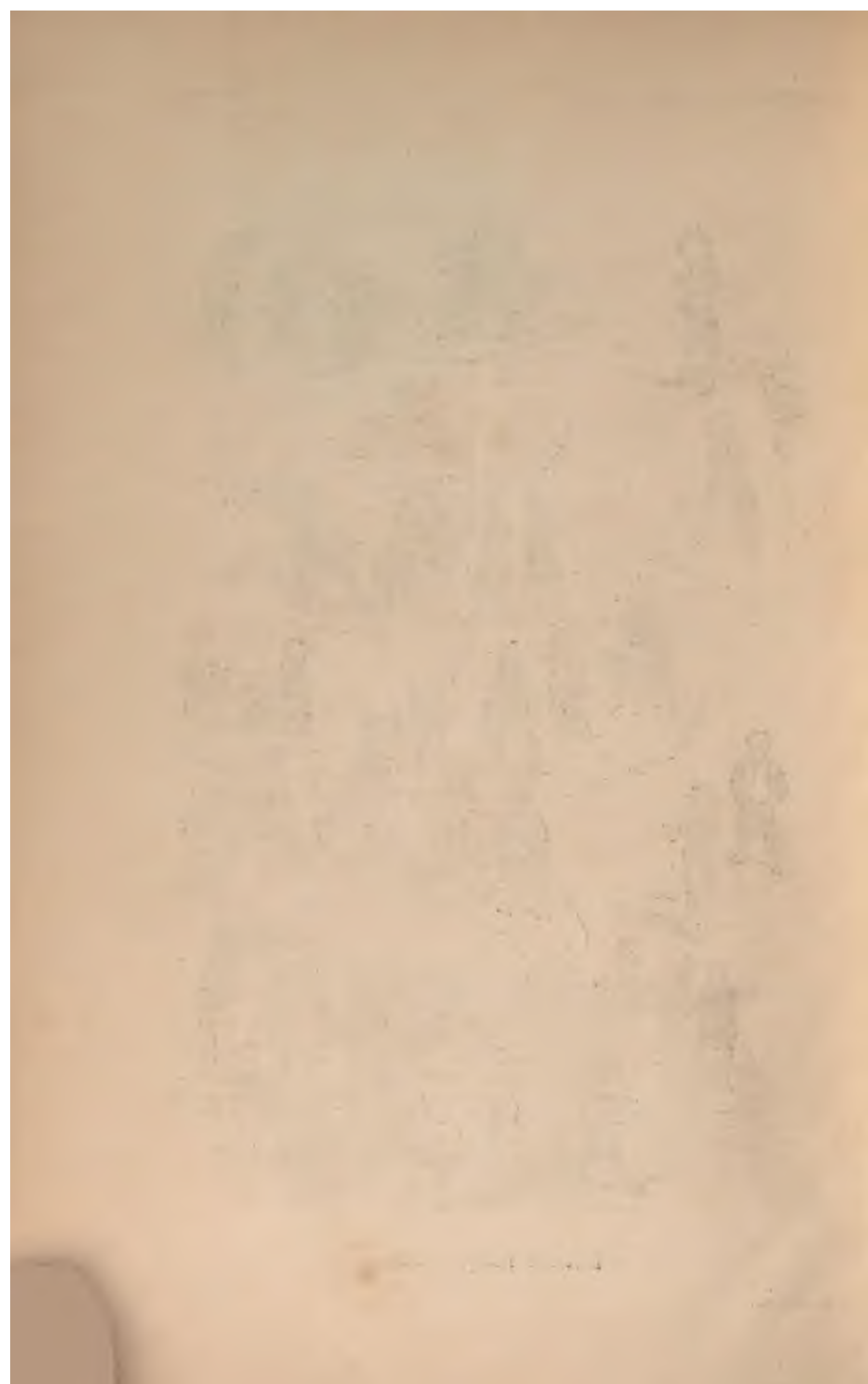


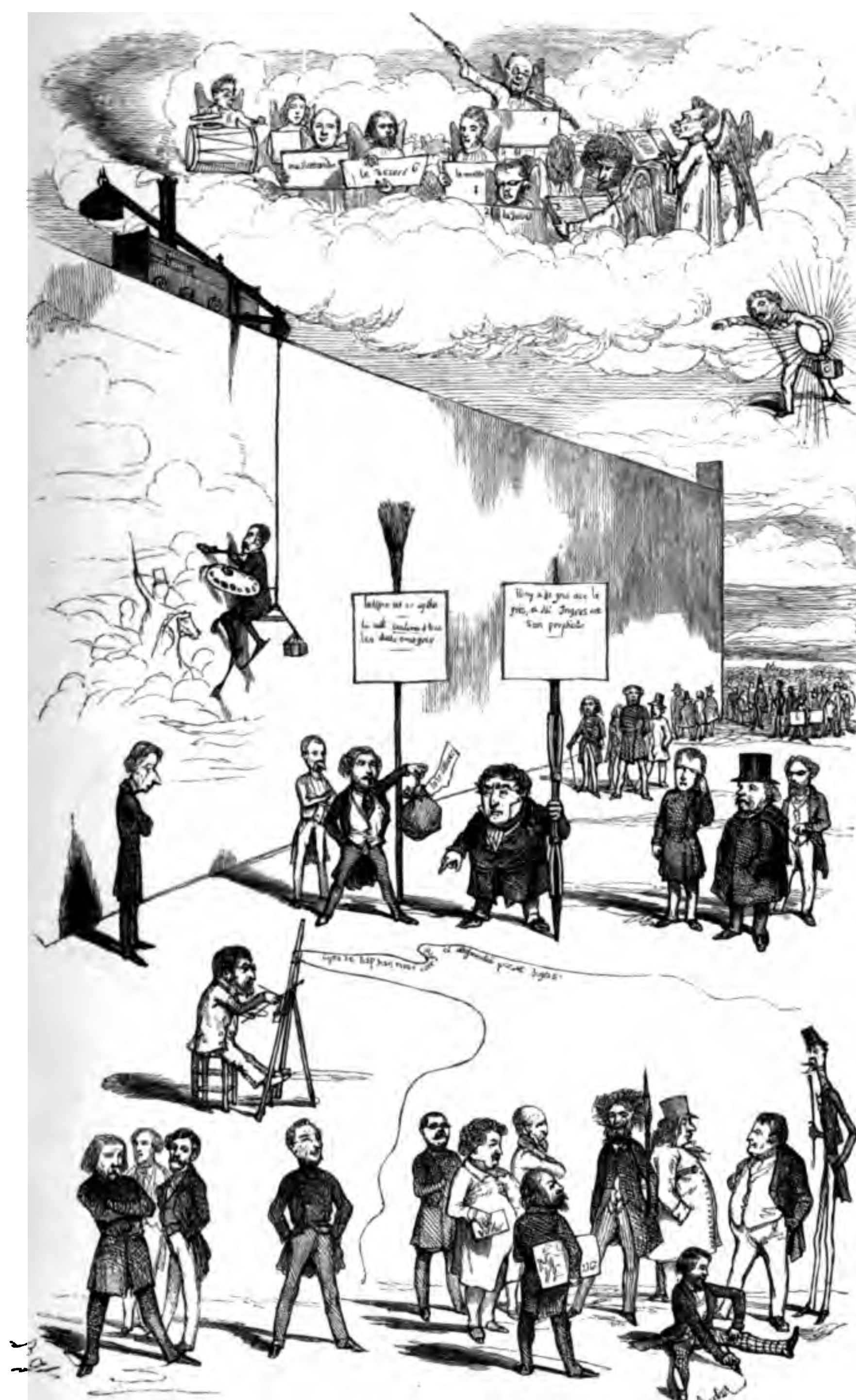
N. B. Les vignettes qui entourent cette romance sont gravées d'après les dessins originaux crayonnés sur les murs cellule nº 14, par MM. Decamps, A. Deveria, Gérard-Séguin, Gavarni, Français, Chatillon, Bertall et Lorentz.



La Poésie, la Philosophie, la Littérature

Par BERTALL. Gravé par LEBLANC.





La Musique, la Peinture, la Sculpture

Par Bertall. Gravé par Rouget



La Politique, la Finance, la Robe, la Science, la Médecine

Par BERTALL. Gravé par LAVIEILLE.



Opéra, Tragédie, Comédie, Drame, Vaudeville. — Acteurs et Actrices.

Par BERTALL. Gravé par LEBLANC.

CONCLUSION.

LE CAPITAINE. — BAPTISTE. — FLAMMÈCHE.

Qui ne sut se borner ne sut jamais écrire.

Quand nous n'aurions, en terminant ce livre, d'autre but que celui de donner une fois de plus raison à l'excellent axiome qui nous sert d'épigraphe, le lecteur, à coup sûr, se tiendrait pour satisfait.

Si jamais œuvre, en effet, pouvait se dispenser de finir, c'était celle-ci, qui, ainsi que beaucoup d'autres de même nature, aurait pu et dû peut-être ne commencer jamais.

Il n'est aucun de ceux qui ont apporté leur pierre à ce fragile monument d'une louable intention, qui ne sache, à l'heure qu'il est, que décrire une ville, un univers comme Paris, que le décrire tout entier, choses et hommes, est une tâche qui pourra bien demeurer toujours imparfaite.

Entasser volumes sur volumes avancerait sans doute quelque peu la besogne ; mais avancer n'est point arriver; et à quoi sert un pas de plus, si ce pas ne doit jamais être le dernier?

S'il faut ménager quelque chose, cher lecteur, n'est-ce pas, avant tout, ta patience? Et, placés entre ces deux extrémités, dont l'une au moins était inévitable, celle d'être sans fin si nous voulions tout dire, ou celle d'être

incomplets si nous ne voulions pas te lasser, avons-nous tort de choisir la moins fâcheuse, c'est-à-dire celle que, pressé comme tu l'es toi-même, tu pouvais le mieux pardonner?

Combien de figures manquent à ce tableau, combien de détails à cet ensemble, combien de membres à ce corps, personne ne l'ignore donc moins que nous; mais, d'une part, qu'on nous montre une œuvre complète et en même temps collective; et, de l'autre, qu'on nous dise si une œuvre multiple comme celle-ci aurait pu sortir d'une seule plume?

Nous faire voir par où nous péchons serait véritablement un soin superflu. Nous n'avons point de fatuité, et savons, comme dit Sancho, où le bât nous blesse. Si donc vous nous parlez de ce qui nous manque, après vous avoir fait remarquer qu'en somme nous avons dépassé nos devanciers, nous vous montrerons, sans morgue, mais aussi sans vergogne, ce que nous avons : nos innombrables et incomparables vignettes par exemple, lesquelles, bien qu'elles ne disent pas tout, en disent assez pourtant pour épargner mille peines aux Champollion ou aux de Saulcy futurs, et leur rendre facile l'histoire intéressante de nos physionomies, de nos gestes et de nos costumes.

Nous vous montrerons ces pages impitoyablement remplies, où se trouve visiblement tout ce qu'on y pouvait mettre, du noir — beaucoup plus que du blanc; et nous vous dirons enfin que si, à ces deux volumes si bien bourrés, il se peut qu'il manque quelque chose, ce n'est rien peut-être qu'un troisième, dont personne n'aurait voulu, lequel aurait dû néanmoins, à son tour, être complété par un quatrième... etc.

Cercle à jamais vicieux, et sans issue, comme tous les cercles!

Que si, en outre, on veut bien s'inquiéter de la bordure un peu légère de notre cadre, et se soucier de ce qu'ont pu devenir les quelques figures que nous y avions mises dans le but innocent de ne pas le laisser tout à fait vide, nous répondrons, dans la joie de notre âme, que rien ne saurait nous être plus agréable, et par conséquent plus facile, que de répondre à une sollicitude aussi flatteuse.

Et pour commencer, par exemple, par celles qui, étant le plus près de nous, doivent être le moins oubliées, nous dirons que le capitaine est encore,

à l'heure qu'il est, en prison, et que ses amis, au nombre desquels on nous permettra de nous compter, après avoir fait de vains efforts pour l'en tirer, ont bien peur d'être contraints — de l'y laisser mourir...

Que le modèle des serviteurs, que le fidèle Baptiste n'a pas cessé d'attendre son maître, qu'il l'attend encore, et qu'il l'attendra probablement toujours...

Et que, pour ce qui est de Flammèche, puisque nous avons commis une première indiscrétion en vous disant qu'il était amoureux, nous croyons pouvoir en commettre une seconde en vous confiant qu'ainsi qu'il arrive en ces sortes de rencontres, son amour, qui avait eu un commencement, eut une fin, et s'évanouit un jour pour faire place à un autre; que cet autre fit bientôt place à un troisième, qui ne dura pas plus que ses aînés; de sorte que le pauvre Flammèche, auquel le plus épais des bandeaux, celui de l'amour, avait d'abord caché l'enfer, se retrouva un beau jour, meurtri et désabusé, sur le pavé de cette ville sans entrailles qu'on appelle Paris.

Qu'y fit-il?

Mais qui pourrait le dire?

Les uns prétendent que, rendu au mal par le malheur, il se jeta au milieu de notre monde parisien en diable désespéré, portant partout le deuil et les larmes. A les en croire, on l'aurait vu successivement avocat, député, médecin, juge, électeur, ministre et même journaliste! Il aurait exercé toutes les fonctions, retourné mille fois son habit, allant du riche au pauvre, du peuple chez le roi; pesant toutes les consciences, essayant de tous les vices, s'attaquant à toutes les vertus; cherchant partout le mal, et le trouvant, hélas! partout. On vient de nous dire à l'oreille qu'il est l'âme de la Bourse, qu'on l'a vu tout récemment attisant le scandale, remuant l'or et le papier, agitant les fortunes, soufflant dans tous les cœurs cette impure passion des richesses, qu'on a si imprudemment exaltée de nos jours, et préparant, avec un sang-froid implacable, cette grande crise que chacun redoute et que personne ne conjure.

De ce voyage dans Paris il aurait composé un mémoire secret à l'usage du roi, son maître; mémoire si horrible, que Satan lui-même l'aurait lu avec épouvante et gardé pour lui tout seul, se réservant sans doute de le

jeter, dans un jour de colère, sur notre globe, comme une autre boîte de Pandore, pour en faire jaillir des maux inconnus.

D'autres, et nous souhaitons que ceux-là aient raison, car nous avons un faible pour Flammèche, — d'autres, au contraire, assurent que, tirant le bien du mal lui-même, l'ambassadeur du diable aurait eu le bon esprit de renoncer en même temps aux hommes, aux femmes et même à l'enfer; que, soumis dès lors à toutes les conditions de l'humanité, mais aussi exempt de l'enfer, il se serait retiré dans une solitude profonde, attendant la mort, — selon le précepte du sage, sans la craindre ni la désirer, — et accomplissant ainsi cette prophétie banale : « Le diable se fit ermite. »

P.-J. STAHL.



STATISTIQUE

DE LA VILLE DE PARIS.

Il n'existe aucun travail spécial sur la statistique de la ville de Paris. Des documents qui ont été officiellement publiés par l'administration de la Seine, de 1823 à 1829 et en 1844, les premiers sont fort incomplets, et remontent en outre à une date trop ancienne pour être consultés utilement; les autres, exclusivement relatifs à la population, ne vont pas au delà de l'année 1836.

La statistique générale de Paris jusqu'à nos jours reste donc entièrement à faire : les principaux éléments en sont disséminés dans un grand nombre de publications officielles qu'il est fort difficile de réunir, parce qu'elles sont tirées à un petit nombre d'exemplaires et déposées seulement dans les administrations publiques (1) pour le service des bureaux. C'est ce travail de réunion et de coordination des documents relatifs à la ville de Paris que nous allons entreprendre, sur une petite échelle, il est vrai, mais de manière à placer sous les yeux des lecteurs les faits les plus importants et surtout les plus usuels : ils serviront de jalons à l'économiste qui voudrait entreprendre, sur le même sujet, une étude plus considérable.

La statistique d'une grande ville comprend : 1° la population; 2° la consommation; 3° l'état moral; 4° l'état intellectuel; 5° les faits industriels et commerciaux; 6° les faits économiques ne rentrant pas dans les autres divisions.

Voici les subdivisions correspondant à cette classification que nous avons cru devoir adopter :

POPULATION. — *Résultat des recensements de 1831, 1836 et 1841. — Mouvement annuel.*

CONSOMMATION. — *Consommations diverses à plusieurs époques.*

PROFESSIONS.

COMMERCE EXTÉRIEUR ET INTÉRIEUR. — *Patentes. — Exportations. — Opérations de la Banque de France.*

CONTRIBUTIONS GÉNÉRALES. — *Part de la ville de Paris dans les recettes générales du Trésor.*

SITUATION FINANCIÈRE. — *Ressources et dépenses particulières de la ville de Paris.*

PAUPÉRISME. — *État des hôpitaux et hospices. — Secours à domicile. — Mont-de-piété.*

ÉTAT MORAL. — *Mouvement des arrestations à Paris à diverses époques. — Enfants abandonnés. — Caisse d'épargne.*

ÉTAT INTELLECTUEL. — *Instruction primaire, — secondaire, — supérieure, — des conscrits.*

CHAPITRE PREMIER.

POPULATION.

I. — Résultat des recensements.

En 1789, la population de Paris était évaluée à 524,186 habitants.

Ce chiffre s'est élevé successivement : en 1801, à 546,856 habitants, en 1811, à 622,636 habitants, en 1821, à 713,966, en 1831, à 785,862, en 1836, à 899,313, et enfin, en 1841 (époque du dernier recensement) à 935,361 (2). Voici quelle était à diverses époques la subdivision de la population de Paris, par état civil et par sexe :

(1) En Angleterre, et notamment à Londres, on trouve les documents officiels chez tous les libraires.

(2) A Londres, la population s'est accrue ainsi qu'il suit : 1801, 966,863; 1821, 1,386,863; 1841, 1,961,810; ainsi elle a plus que doublé en 40 ans. — A Berlin, la population, de 130,000 habitants en 1806, s'est élevée à 334,000, en 1840, d'après un recensement officiel. — En 1837, la population de Vienne était de 334,500 habitants; en 1840, elle s'était accrue de 23,427, et s'élevait, par conséquent, à 357,927.

	1831	1836	1841
Sexe masculin...	387,618	462,106	480,898
— féminin....	398,244	437,207	454,363
Total...	785,862 (1)	899,313 (2)	935,261 (3)
Non mariés.....	357,289	465,149	487,917
Mariés.........	319 214	346,975	377,258
Veufs.	65,206 (4)	70,138 (5)	70,086 (6)

Il résulte de ces divers documents :

1° Que, dans un espace de 40 ans, la population de Paris s'est accrue de 70 p. 100, ce qui suppose une augmentation de 1-75 par an;

2° Que le rapport du sexe masculin au sexe féminin, qui, d'après le recensement de 1831, était de 100 à 102-74, se trouve être, en 1836, de 105-70 et, en 1841, de 105-80 à 100. La première proportion serait-elle le résultat d'une erreur dans le résultat du recensement de 1831 ? c'est ce qu'il nous est impossible de décider, en l'absence d'un plus grand nombre de renseignements. Cependant nous devons dire que la supériorité du chiffre des femmes dans une population donnée, en Europe, paraît être un fait acquis. En France, d'après le recensement général de 1841, les femmes sont par rapport aux hommes dans la proportion de 100 à 98. Ce résultat est à peu près le même pour les recensements antérieurs. En Angleterre, la proportion est de 100 à 94;

3° Que la proportion des célibataires aux mariés, en 1831, a été de 111 à 100; en 1836, de 134, et en 1841, de 129 Cet accroissement considérable du nombre des célibataires, par rapport aux mariés, n'est qu'apparent, la garnison, la population mobile et en bloc, qui se composent principalement de célibataires (ouvriers, étudiants, etc.) ne figurant pas dans la subdivision par état civil en 1831, tandis qu'elles y sont comptées, moins la garnison, pour 1836, et y compris la garnison, pour 1841. (Voir les notes au bas de la page.)

En 1831, la population de Paris se trouvait ainsi répartie entre les 12 arrondissements :

1er arr.	69,085	7e arr.	59,583
2e —	74,773	8e —	74,365
3e —	51,064	9e —	41,579
4e —	41,734	10e —	88,093
5e —	68,127	11e —	51,987
6e —	81,386	12e —	78,086

Voici maintenant les changements constatés dans ces chiffres par les recensements de 1836 et 1841 :

ACCROISSEMENTS.

	1836		1841	
1er arr.	16,189 ou	23 %	6,872 ou	8 %
2e —	15,701	20 »	2,909	3 »
3e —	7,412	14 »	1,320	2 »
4e —	5,305	12 »	»	» »
5e —	11,441	21 »	2,770	3 »
6e —	13,090	16 »	3,739	4 »
7e —	8,877	15 »	»	» »
8e —	9,796	13 »	11,391	13 »
9e —	4,292	10 »	»	» »
10e —	4,738	5 »	5,306	6 »
11e —	7,484	14 »	1,109	2 »
12e —	5,866	7 »	7,928	9 »

DIMINUTIONS EN 1841.

4e —	3,609 ou	7 %
7e —	1,916	3 »
9e —	1,971	4 »

D'après ces tableaux, la moyenne de l'augmentation, de 1831 à 1836, a été de 9-24 p. 100, et de 4-20 seulement de 1836 à 1841. Cette différence de plus de moitié peut être expliquée, dans une certaine limite, par les deux circonstances suivantes, 1° l'opération du recensement à une époque où un grand nombre de familles françaises et étrangères qui avaient quitté Paris, en 1840, à la suite des conséquences produites par le traité du 15 juillet, n'étaient point encore de retour; 2° la simultanéité de cette opération et de celle du recensement des propriétés bâties et des portes et fenêtres, mesure accueillie d'une injuste mais extrême défaveur, et dont l'impopularité, en rejaillissant sur celle du recensement de la population, a pu en compromettre l'exactitude numérique. Ce ralentissement dans le mouvement d'accroissement de la population parisienne peut encore être attribué, en partie, à l'augmentation rapide de celle de la banlieue, augmentation à laquelle Paris fournit le plus fort contingent. Quant aux diminutions constatées dans les 4e, 7e et 9e arrondissements, en 1841, elles s'expliquent par des démolitions considérables et l'ouverture de voies publiques.

Beaucoup de personnes s'étant vivement préoccupées du déplacement de la population de Paris, une commission fut nommée en 1839 par le ministre de l'intérieur, sur la demande du conseil général, pour en rechercher les causes. Cette commission a suspendu ses travaux dès sa première réunion, quand il lui a été démontré, par les documents officiels, que le déplacement en question n'était qu'une chimère; et en effet, on peut voir par les tableaux ci-dessus, que tous les arrondissements, trois exceptés, sont constamment en voie de progrès, et que les trois exceptions se justifient par la dispersion obligée de plusieurs milliers d'individus, tous artisans peu fortunés ou ouvriers pour la plupart, que les démolitions ont fait émigrer dans les quartiers les plus pauvres.

La population de Paris, considérée sous le rapport de la nationalité des individus qui la composent, peut se subdiviser ainsi :

50 Parisiens.
2 Français nés dans le departement de la Seine.
41 Français nés dans d'autres départements.
4 etrangers.
3 personnes sur lesquelles les renseignements ont manqué.

La superficie de Paris est de 34,379,016 mètres carrés. Cette capitale a donc, en moyenne, 1 habitant sur 37 mètres carres. Les 12 arrondissements se répartissent ainsi qu'il suit, relativement au chiffre des habitants par mètre carré :

1er arr.	1 sur 83 mètres.	2e arr.	1 sur 31 mètres.
8e —	— 83 —	3e —	— 25 —
12e —	— 33 —	6e —	— 21 —
10e —	— 43 —	9e —	— 17 —
11e —	— 41 —	4e —	— 12 —
5e —	— 34 —	7e —	— 12 —

Il nous reste à rechercher quelle est la composition par *âge* de la population parisienne. D'après un document officiel,

(1) Y compris la garnison (15,576), la population mobile (23,654) et la population recensée en bloc dans quelques établissements publics (4,923).

(2) Même observation : — garnison, 17,051 ; — population mobile, 35,902; — population en bloc, 33,203.

(3) Même observation : — garnison, 23,228; — population en bloc, 56,538.

(4) Cette subdivision par état civil ne s'applique ni à la garnison, ni à la population mobile et en bloc.

(5) La garnison seule n'est pas comprise dans cette subdivision par état civil.

(6) Toutes les catégories de population figurent dans cette subdivision par état civil.

qui embrasse dix années (de 1820, à 1829) on compte sur 10,000 habitants :

AGES.	A PARIS.	EN FRANCE.
0 à 5 ans	674 habit.	1,201 habit.
5 à 15 —	1,332 —	1,920 —
15 à 20 —	1,005 —	897 —
20 à 30 —	2,020 —	1,638 —
30 à 60 —	3.864 —	3,457 —
60 à 80 —	1,011 —	832 —
80 à 90 —	60 —	50 —
90 et au-dessus	4 —	5 —

La différence que présente Paris, par rapport au reste de la France, pour les deux premiers termes du rapprochement ci-dessus, s'explique par l'absence des enfants envoyés en nourrice hors de la ville, soit par les familles, soit par l'administration des hospices et hôpitaux, qui les y place en grand nombre après leur sevrage, et les y laisse pendant leur minorité. La supériorité de Paris pour tous les autres termes, à l'exception des deux derniers, est probablement due aux nombreuses immigrations provoquées par la variété des moyens d'existence et les sources nombreuses d'instruction supérieure et spéciale que possède la capitale. Son infériorité pour les deux derniers termes a peut-être pour cause l'absence des indigents âgés du sexe masculin, qui, après avoir fait partie de la population de Paris, ont été reçus à l'hospice de Bicêtre, *extra-muros*, et dont les décès n'ont pas été compris dans les tables de mortalité dont le document ci-dessus a été extrait.

II. — Mouvement de la population.

NAISSANCES A DIVERSES ÉPOQUES.

	1827	1831	1835	1840
Chiffre total..	29,806	29,530	29,320	30,213
Légitimes....	19,414	19,152	19.361	20,563
Naturelles...	10,392	10,378	9,959	9,650
Filles.......	14,742	14,111	14,317	14,844
Garçons.....	15,074	15,116	15,003	15,369
Mort-nés...	1,869	1,709	1,811	2,007

Ce tableau donne lieu aux remarques suivantes :

1° Le chiffre des naissances, qui était de 1 sur 25 habitants en 1827, est successivement descendu à 1 sur 26 en 1831, à 1 sur 31 en 1835, et à 1 sur 30 en 1840. Il est de 1 sur 35 pour tout le royaume;

2° Le chiffre des naissances naturelles, par rapport aux naissances légitimes, qui était de 53 p. 100, ou de plus de moitié en 1827, est descendu en 1831, à 54, en 1835, à 51, en 1840, à 47 p. 100. Il est de 8 p. 100 pour le reste du royaume;

3° Que le rapport des garçons aux filles, dans les naissances, est en moyenne de 104 à 100. La proportion est la même pour le reste du royaume (1);

4° Que le rapport des enfants mort-nés aux naissances, qui avait été de 6 p. 100 en 1827, est descendu d'abord à 5-80 en 1831, pour suivre ensuite la progression régulière suivante : 6-17 p. 100 en 1835, et 6-60 p. 100 en 1840, ou 1 sur 15 naissances (2). Il est de 3 p. 100 ou de 1 sur 32 naissances pour tout le royaume. Le nombre des naissances inféconde est donc deux fois plus élevé à Paris que dans le reste de la France. C'est au moraliste à compléter ici la tâche du statisticien, et à rechercher si les agitations de la vie, dans une grande cité, les angoisses, les privations, la misère, les excès en tout genre, ne sont pas les principales causes de cette différence.

Le tableau suivant du chiffre, par arrondissement, des enfants mort-nés en 1836, par rapport aux naissances, peut conduire, à cet égard, à des inductions intéressantes :

1er	arr.	1 sur	17	naiss.	7e	arr.	1 sur	16	naiss.
2e	—	—	13	—	8e	—	—	16	—
3e	—	—	15	—	9e	—	—	13	—
4e	—	—	13	—	10e	—	—	14	—
5e	—	—	15	—	11e	—	—	13	—
6e.	—	—	11	—	12e	—	—	22	—

Voici maintenant le rapport des naissances à la population pour les 12 arrondissements en 1836.

1er	arr.	1 sur	44	habitants.	7e	arr.	1 sur	33-92	habitants.
2e	—	—	40	—	8e	—	—	31	—
3e	—	—	38	—	9e	—	—	26	—
4e	—	—	34	—	10e	—	—	45	—
5e	—	—	30	—	11e	—	—	36	—
6e	—	—	33-41	—	12e	—	—	14	—

Il est remarquable que le chiffre des naissances le plus élevé se rencontre dans trois des arrondissements les plus pauvres, les 12e, 9e, 8e, et *vice versâ*, que le chiffre des naissances le moins élevé appartient aux trois arrondissements les plus riches, les 3e, 2e et 1er. Le même fait se reproduit pour les départements les plus pauvres et les plus riches de la France (3).

DÉCÈS A DIVERSES ÉPOQUES.

	1827	1831	1835	1840
Chiffre total.....	23 534	25,996	24,792	28,294
Hommes.......	11,589	12,901	12.554	14,140
Femmes........	11,945	13,095	12,238	14,154
A domicile......	14.202	15,220	15,142	17,218
Aux hospices....	8,963	10,415	9,326	10,607
Dans les prisons.	52	76	56	186
Corps déposés à la Morgue....	317	285	268	283

(1) Elle est également, à une fraction près, la même pour les autres capitales de l'Europe. Hufeland assure, après de nombreuses recherches, que la proportion des deux sexes dans les naissances est à peu près invariable pour le monde entier, et il la fixe à 21 hommes pour 20 femmes. Quelques voyageurs ont pensé que dans les climats chauds il naît plus de femmes que d'hommes, idée qui leur est venue, sans doute, à la vue des sérails où les riches orientaux tiennent un grand nombre de femmes enfermées; mais nous ne savons pas qu'elle ait été appuyée d'aucune statistique; tandis que, d'après les registres de baptême tenus par les missionnaires de Tranquebar, d'après les états de population dressés par les Hollandais à Amboyne et à Batavia, enfin, d'après les renseignements pris à Bagdad et à Bombay, par Niebuhr, nous avons lieu de croire que la proportion des deux sexes est la même en Orient et en Europe.

(2) Voici la même moyenne pour d'autres villes ou capitales :

1 sur	15	naissances à	Hambourg.	1 sur	20	naissances à	Berlin.
—	17	—	Amsterdam.	—	24	—	Vienne.
—	17	—	Dresde.	—	27	—	Londres.
—	18	—	Francfort.				

(3) C'est une preuve de plus à l'appui de la célèbre théorie du docteur Doubleday, que l'accroissement de la population est en raison directe de la pauvreté.

Les décès se divisent ainsi qu'il suit, par rapport à la population, entre les 12 arrondissements :

1er arr.	1 décès	sur	68	habitants.
2e	—	—	—	74	—
3e	—	—	—	78	—
4e	—	—	—	66	—
5e	—	—	—	61	—
6e	—	—	—	59	—
7e	—	—	—	60	—
8e	—	—	—	30	—
9e	—	—	—	54	—
10e	—	—	—	64	—
11e	—	—	—	57	—
12e	—	—	—	33	—

Remarques. 1° Considéré par rapport à la population, le mouvement des décès a été de 1 sur 32 habitants en 1827, de 1 sur 30, en 1831, de 1 sur 39, en 1835, et de 1 sur 33 en 1840. Il est de 1 sur 40 pour le royaume. Cette diminution de la mortalité à Paris, interrompue seulement et accidentellement en 1831, est un fait important à signaler, surtout si on le met en regard de cet autre résultat non moins significatif, la diminution des naissances. Il faut en conclure, en effet, que l'accroissement de la population dans Paris est produit, bien plus par le ralentissement de la mortalité que par l'excédant des naissances sur les décès, circonstance qui semble indiquer une amélioration sensible de la vie matérielle dans les classes laborieuses. Ajoutons que ce phénomène économique se reproduit dans le reste de la France.

2° Le chiffre le plus considérable des décès se rencontre dans les trois plus pauvres arrondissements, les 8e, 12e, 9e, et *vice versâ*, le chiffre le moins élevé dans les trois arrondissements les plus riches, les 1er, 3e et 2e. Dans les trois plus pauvres arrondissements, la moyenne des décès est de 1 sur 77 habitants, et pour les trois plus riches, de 1 sur 52;

3° Le rapport des hommes aux femmes, dans les decès, a varié aux diverses époques que nous avons prises pour types. Ainsi, en 1827, il était de 97 à 100, en 1831, de 98, en 1835, de 102, et en 1840, de 100; la moyenne est de 99 p. 100. Pour la France, ce rapport est d'un peu moins de 103 à 100;

4° Le rapport du chiffre des décès dans les hospices et hôpitaux au total des décès, qui était de 38 p. 100 en 1827, est descendu à 36 en 1831, pour remonter à 37 en 1835, et se maintenir à ce chiffre en 1840. La moyenne est de 37. Le rapport des décès aux hôpitaux et à domicile, qui était de 63 p. 100, en 1827, est descendu à 60 en 1831, pour remonter à 61 en 1835 et 1840. Enfin, le rapport des decès constatés à la Morgue à la totalité des décès a régulièrement decru de 1827 à 1840. Ainsi, il a été de 1-35 p. 100 en 1827, de 1-10 en 1831, de 1-08 en 1835, de 1 en 1840;

4° L'excédant des naissances sur les décès ou l'augmentation annuelle de la population, abstraction faite des immigrations, est en moyenne de 4,064 par an, soit 1 sur 221 habitants (1). Pour la France, ce rapport est de 1 sur 270. Dans un travail consciencieux de feu M. de Montferrand, sur la mortalité en France, on trouve que Paris, ou si l'on veut le département de la Seine, est un de ceux où les chances de la vie sont le plus défavorables. Ainsi, sur 1,000 naissances de garçons, le nombre moyen de ceux qui atteignent leur majorité s'élève à Paris à 457; c'est une des moyennes les moins élevées du royaume. Dans la France entière, les décès masculins de 19 à 30 ans, sont, par rapport à la totalité, dans la proportion de 0,0685, tandis que dans Paris cette proportion est de 0,1197; de telle sorte que sur 15 jeunes gens de 19 à 30 ans qui succombent en France, il en meurt un à Paris. Même résultat à peu près pour les décès du sexe féminin de 19 à 30 ans. Ces décès, pour le royaume, forment les 0,0721 du chiffre total des décès, tandis que dans le département de la Seine, ils forment les 0,0992; c'est-à-dire que sur 19 femmes de 19 à 30 ans qui succombent en France, il en meurt une à Paris. Dans notre ouvrage intitulé *la France statistique* (1843), nous avons calculé que la vie moyenne, dans le département de la Seine, était de 34 ans 3 mois, ce qui lui donnait le n° d'ordre 54 parmi les départements ayant la plus longue vie moyenne.

La moyenne de la mortalité par profession, à Paris, se répartit ainsi :

CLASSES.			
Libérale	3,112	ou 12	p. 100.
Commerciale	1,815	— 7	—
Mécanique	8,466	— 32	—
Salariée	4,194	— 16	—
Militaire	1,861	— 7	—
Professions inconnues	6,548	— 26	—

Les maladies qui, dans Paris, provoquent le plus grand nombre de décès, sont: 1° les *inflammations*, qui enlèvent, en moyenne, 6,000 individus par an; les *lésions organiques* qui font près de 3,000 victimes, parmi lesquelles 1,600 au moins meurent de la phthisie pulmonaire; 3° les *névroses*, auxquelles on attribue 3,000 décès annuels; 4° la *présence de corps étrangers dans les organes*, maladie à laquelle succombent 1,800 individus; 5° la *gangrène* ou *mort des parties*, qui moissonne près de 1,500 malades; 6° les *fièvres*, dont la part dans cette œuvre de destruction est d'un millier de personnes. Viennent ensuite, par ordre décroissant de malignité, la *variole* (400 décès annuels), les *plaies*, les *hémorrhagies*, les *ulcères*, les *tumeurs*, les *abcès* et *épanchements*, les *brûlures*, les *accouchements* et les *opérations* (2). Les *suicides* et les *meurtres* figurent également, dans une certaine proportion, parmi les causes des décès. Voici quelques documents à cet égard.

SUICIDES CONSTATÉS.

	1837	1840	1843
Femmes	136	160	155
Hommes	141	186	272
Total	277	346	427

(1) A Londres, les décès annuels sont en moyenne de 53 808, et les naissances de 64,272. L'accroissement annuel de population par l'excédant des naissances sur les décès est donc de 10,464. Pour une population de 1,915,104 habitants, c'est un accroissement annuel de 1 sur 183.

(2) A Londres, la classification des causes des décès est différente. Voici le bulletin hebdomadaire que publie l'administration anglaise; il est calculé sur les décès des cinq dernières années :

Causes des Décès.	*Moyenne hebdomadaire.*
Épidémies, endémies et maladies contagieuses	178
Maladies dont le siége a varié ou n'a pu être constaté	111
— du cerveau, des nerfs et des sens	157
— des organes respiratoires	286
— du cœur et de la circulation	21
— des organes de la digestion	69
— des organes génitaux	15
— des os, muscles, articulations	6
— de la peau	1
— de vieillesse	71
Morts subites, excès et privations	26
Total	941

Le rapport des femmes aux hommes, dans les suicides, a été de 97 à 100, en 1837; de 86, en 1840, et de 57, en 1843. La décroissance est régulière et considérable. Quant à l'augmentation du chiffre des suicides, elle appelle également l'attention : ainsi, il a été de 25 p. 100 de 1837 à 1840, et de 23, de 1840 à 1843. En 1837, on comptait 3-27 suicides sur 10,000 habitants; en 1840, 3-70, et en 1843, 4-50.

Dans le reste du royaume, on compte, en moyenne, 2,484 suicides par an; c'est 0,73 suicide pour 10,000 habitants. Les femmes sont, par rapport aux hommes, dans la proportion de 33 p. cent. De 1835 à 1839 le chiffre des suicides s'est accru de 15 p. cent.

A Paris, 30 suicides sont commis, en moyenne, par an, avec des armes à feu; 15 avec des instruments tranchants, 17 par rupture, 80 par asphyxie avec du charbon, 30 par immersion, 40 par strangulation, 7 par empoisonnement à l'aide de substances minérales, 7 à l'aide de substances végétales.

Dans le reste du royaume, sur 2,484 suicides annuels, 882 sont commis par submersion, 742 par strangulation, 414 avec des armes à feu, 176 par l'asphyxie avec du charbon, 99 avec des instruments tranchants et aigus, 64 avec du poison, 108 par rupture ou chute volontaire d'un lieu élevé.

Enfin, à Paris, le chiffre des décès annuels, dans les hôpitaux, se répartit ainsi, par rapport aux malades admis :

ADULTES....	Hommes....	12.04 p. 100.
	Femmes....	10.51 —
ENFANTS....	Garçons.....	9.10 —
	Filles	9.61 —
Mortalité générale...		11.08 —

MARIAGES.

	1827	1831	1836	1840
	—	—	—	—
Entre garçons et filles..	6,195	5,382	6,736	7,244
Entre garçons et veuves.	353	359	467	461
Entre veufs et filles.. .	727	698	836	848
Entre veufs et veuves. .	199	215	269	272
Total......	7,474	6,654	8,308	8,825

Voici le rapport des mariages à la population des 12 arrondissements, en 1836 :

1er arr.	1 mariage	sur	110	habitants.
2e	—	—	—	93	—
3e	—	—	—	96	—
4e	—	—	—	109	—
5e	—	—	—	116	—
6e	—	—	—	111	—
7e	—	—	—	106	—
8e	—	—	—	95	—
9e	—	—	—	113	—
10e	—	—	—	113	—
11e	—	—	—	117	—
12e	—	—	—	123	—

Remarques. 1° Le nombre des mariages a successivement augmenté. En 1837, on comptait 1 mariage sur 101 habitants; ce chiffre, qui s'était réduit tout à coup, en 1831, à 1 sur 118, s'est relevé, et a été en 1836 de 1 sur 108, et, en 1840, de 1 sur 106. Ce fait, rapproché de la diminution progressive des naissances, tendrait à faire croire que les soucis de l'avenir commencent à préoccuper les classes ouvrières, et que cette réduction dans le chiffre de la fécondité des mariages n'est pas une circonstance fortuite, mais le résultat d'un esprit d'ordre, de prévision, et, disons aussi, d'humanité. Ainsi, en 1827, le nombre des naissances, par mariage, était de 4; après s'être élevé accidentellement à 4-44 en 1831, il est descendu à 3-50 en 1836, et à 3-42 en 1840. Il est de 3-23 pour le royaume.

2° On peut regarder comme certain que c'est dans les arrondissements riches qu'a lieu le plus grand nombre de mariages. La confirmation de ce fait est dans le document suivant, qui établit que le chiffre le plus élevé des naissances naturelles se trouve dans les arrondissements les plus pauvres.

On compte :

1er arr.	1 naissance	naturelle	sur	5.58	habitants.
2e	—	—	—	4.49	—
3e	—	—	—	4.10	—
4e	—	—	—	6.30	—
5e	—	—	—	3.09	—
6e	—	—	—	4.18	—
7e	—	—	—	4.48	—
8e	—	—	—	4.96	—
9e	—	—	—	2.51	—
10e	—	—	—	5	—
11e	—	—	—	3.20	—
12e	—	—	—	1.49	—

Sur 121,525 femmes mariées il a été constaté, d'après un dépouillement des registres de l'état civil de Paris, que :

814	avaient	de 12 à 15 ans	en se mariant.
1,920	—	16	—
3,959	—	17	—
5,816	—	18	—
6,957	—	19	—
7,610	—	20	—
8,047	—	21	—
8,000	—	de 22 à 23	—
6,000	—	de 24 à 25	—
5,000	—	de 26 à 28	—
3,651	—	31	—
1,798	—	41	—
1,015	—	42	—
586	—	48	—
226	—	56	—
126	—	60	—

III. — Population au point de vue physique.

On trouve les renseignements suivants dans le compte rendu du recrutement pour 1843, renseignements qui ne varient que faiblement pour les années précédentes :

	PARIS.	FRANCE.
Jeunes gens examinés.......	3,346	180,409
Taille moyenne.............	1m 667m.	1m 655m.
Exemptés pour diverses causes.	1 sur 3.01	1 sur 2.17
— pour défaut de taille.	— 12	— 13
Perte d'organes............	— 134	— 43
Difformités.......	— 24	— 16
Maladies des os....	— 418	— 260
— des yeux...... ...	— 52	— 71
Maladies de la peau.........	1 sur 257	1 sur 69
Scrofules..........	— 124	— 90
Maladies de poitrine........	— 371	— 378
Hernies..	— 60	— 46
Autres maladies............	— 14	— 18
Faiblesse de constitution.	— 16	— 9
Total des exemptions pour maladies et infirmités........	— 4	— 2.52

Ajoutons qu'à Paris on trouve 1 sourd et muet sur 1115 individus, et en France 1 sur 370.

ALIÉNÉS

Pour le département tout entier (à l'hospice de Bicêtre et de la Vieillesse).

	1835	1838	1841
	—	—	—
Aliénés au 1er janvier....	2,258	2,343	2,407
Admis dans l'année......	1,180	1,252	1,278
Totaux.......	3,438 (1)	3,595	3,685
Décédés..........	493	375	389
Sortis par guérison ou autrement................	644	775	858
Restant au 31 décembre...	2,301	2,445	2,438
Nombre des journées de présence.............	840,841	852,126	885,404
Dépense moyenne par aliéné.	365 f. »	365 f. »	344 f. 75 c.

Professions des aliénés en 1841.

Libérales......................	56
Rentiers et propriétaires.........	5
Militaires.....................	9
Artistes......................	19
Négociants.......	6
Commerçants en détail..	64
Ouvriers......................	503
Agriculteurs..................	16
Gens de peine................	194
Domestiques	120
Sans profession..	286
Total.....	1,278

Remarques. 1° Le chiffre des aliénés, qui en 1835 était, pour le département, de 1 sur 322 habitants, a été, en 1841, de 1 sur 312; 2° le chiffre des decès est descendu de 1 sur 7, en 1835, à 1 sur 10 en 1841 : il faut attribuer ce résultat aux améliorations introduites dans le traitement; 3° le nombre des journées d'hospice est également descendu de 244 par aliéné, en 1835, à 240 en 1841. Le traitement et les soins hygiéniques paraissent avoir entraîné une dépense plus considérable en 1841 que pendant les années précédentes.

Pour la France entière, le chiffre des aliénés, en 1841, a été de 1 sur 3,461 habitants, et le nombre des journées de présence de 4,495,014, soit 444 par aliéné. Enfin, le chiffre moyen de la dépense, de 334 f. en 1835, s'est élevé, en 1841, à 435 f. 85 c.

Deux systèmes se sont récemment produits sur les causes de la folie; l'un soutenu par un homme spécial, M. Parchappe, l'autre par un statisticien éminent mais peu versé dans la question. Nous allons donner le premier, en faisant remarquer seulement qu'il s'applique à toute la France.

Sur 794 cas :

Excès sensuels..........	187
Famille et affection.................	176
Fortune.........................	141
Conservation............	82
Amour..........................	64
Causes organiques spéciales à la femme.	43
Religion	38
Réputation......................	20
Causes organiques non cérébrales......	14
Causes externes..................	11
Causes organiques cérébrales..........	7
Excès intellectuels.................	7
Patrie..........................	6

Selon le même auteur; 1° les causes morales l'emporten en fréquence sur les autres causes dans la proportion de 63 sur 108;

2° Les causes les plus actives sont les excès sensuels, les interêts de famille, les intérêts de fortune;

3° Dans la catégorie des causes physiques, l'abus des boissons alcooliques exerce l'influence la plus active : proportion 18 sur 100;

4° Les causes morales sont plus fréquentes chez la femme que chez l'homme. Proportion : pour la femme 71 p. cent; pour l'homme 55 p. cent.

5° La cause la plus active chez l'homme, c'est l'abus sensuel; chez la femme, les intérêts de famille;

6° Parmi les excès sensuels, la cause la plus active, chez l'homme, est l'abus des boissons alcooliques; proportion 284 sur 1000; chez la femme, les chagrins domestiques opèrent dans la proportion de 180 sur 1,000.

CHAPITRE II.

CONSOMMATIONS DIVERSES.

I. — Viandes.

ANNÉES.	POPULATION.	VIANDE DE BOUCHERIE y compris les porcs.	PAR TÊTE.	CHARCUTERIE.	ABATS ET ISSUES.
—	—	—		—	—
1821	713,966	51,291,893 kil. (2)	72 kil.	» kil.	401,227 kil.
1831	785,862	49,536,778	63	500,000	913,670
1841	935,261	56,993,417	61	1,102,750	4,227,109
1843	950,000	58,829,302	62 (3)	1,169,820	»

Remarques. 1° Ces documents établissent que de 1821 à 1841 inclusivement, la consommation de la viande de boucherie a régulièrement et considérablement diminué, tandis que la consommation de la charcuterie et des abats et issues a plus que quadruplé. Ce fait, qui est l'indice d'une misère croissante (misère attestée d'ailleurs par le mouvement du paupérisme officiel que nous donnerons à sa place) peut être expliqué par trois causes principales. 1° Le renchérissement de la viande, soit par la diminution du poids dans les bestiaux livrés au commerce de la boucherie, soit par la di-

(1) Dans ce chiffre ne sont pas compris les aliénés traités chez eux ou dans des maisons particulières.

(2) Pour avoir le poids moyen en viande de chaque tête de bétail, nous avons pris les chiffres dont se sert l'administration elle-même, dans ses états des quantités de viande consommées à Paris, et qui sont:

Pour un bœuf 325 kil.; — vache 230 kil.; — veau 65 kil.; — mouton 22 kil.

(3) A Paris, le droit d'octroi est de 36 fr. 40 c. par tête de bœuf; de 25 fr. 80 c. par tête de vache; de 9 fr. par tête de veau, et de 2 fr. 35 c. par tête de mouton. Dans les 9 villes de royaume où le droit d'octroi est le plus élevé, après Paris (mais ne depasse pas en moyenne : pour les bœufs, 22 fr.; pour les vaches, 19 fr.; pour les veaux, 5 fr. 58 c.; pour les moutons, 1 fr. 70 c.), la consommation annuelle n'est que de 50 kil. par individu en moyenne.

minution de l'approvisionnement, soit par le système de la perception par tête, qui donne une valeur exagérée aux produits de certaines localités ; soit enfin à la mauvaise organisation de la boucherie (1), par suite de laquelle le consommateur ne profite pas des diminutions de prix qui peuvent survenir sur le marché de bestiaux ; 2° la réduction des salaires dans toutes les industries, et par suite l'appauvrissement de la classe ouvrière ; ou l'exagération de l'esprit d'économie qui fait souvent porter à la caisse d'épargne une portion des ressources qu'absorbait autrefois une alimentation plus substantielle ; 3° dans les premières années de la révolution de juillet, un assez grand nombre de riches familles parisiennes et étrangères ont quitté Paris. Diverses circonstances ont également pu amener une diminution momentanée dans la consommation de la viande, comme le choléra en 1832, et les émigrations qu'il a entraînées, enfin les bruits de guerre, en 1840. Quelle qu'ait pu être toutefois, à cet égard, l'influence de ces circonstances, il n'en reste pas moins certain que la diminution de la consommation de la viande est un fait régulier, en quelque sorte normal, qui a une cause permanente et grave.

Nous avons dit que la viande avait renchéri, les documents suivants sont formels à cet égard.

D'après les déclarations des bouchers eux-mêmes, entendus dans le sein de la commission nommée en 1840 par le conseil municipal de Paris, le prix des basses viandes de bœuf, particulièrement réservées aux classes laborieuses, qui, il y a moins de 20 ans était, à l'étal, de 36 à 45 cent. le demi-kilogr, est aujourd'hui de 50 à 55 cent. ; les viandes d'une qualité plus élevée, qui coûtaient à la même époque de 55 à 60 cent., sont payées aujourd'hui de 70 à 75 cent. — En 1824, l'adjudication de la viande des hospices de Paris donnait 68 centimes 341 millièmes pour prix du kil. ; elle a donné, en 1841 1 fr. 03 cent. 433 millièmes. — Différ. 35 cent. 92 millièmes. — Enfin, on trouve le renseignement suivant dans un discours à la Chambre des députés, du ministre du commerce, en 1841 :

1834	1re qualité.	1 f. 08 c. le kil.	2e qualité.	0 f. 94 c. le kil.	3e qualité.	0 f. 80 le kil.
1841	—	1 26	—	1 16	—	1 05
Augmentation.		16 p. 100.		22 p. 100.		31 p. 100.

De nombreux documents, dont nous ne pouvons donner ici que le résultat, établissent également que :

1° Le prix de la viande sur pied, pour Paris, s'est élevé, de 0, fr. 90 par kil., en 1789, pour le bœuf, à 1 fr. 14 c., en 1839 ; de 0 fr. 80 c. pour la vache, à 1 fr. en 1839 ; de 1 fr. pour le veau, et 90 c. pour le mouton à 1 fr. 24 c. et 1 fr. 20 c., en 1839 ; 2° que le déchet éprouvé dans le poids moyen du bœuf, livré à la consommation de Paris depuis 15 à 20 ans, est de 20 à 25 kil.

2° La consommation de la viande de vache s'est considérablement élevée ; c'est ce qu'attestent les chiffres suivants :

ANNÉES.	VIANDE DE VACHE.	CONSOMMATION par tête.
—	—	—
1821	1,777,210 kil.	2 kil. 40
1831	3,309,470	4 21
1841	5,141,650	5 50

Cette augmentation dans la consommation de la viande de vache tient d'abord à une cause générale : la division des propriétés, qui rend chaque jour plus difficile et plus restreint l'élève des bœufs, et rend plus commun l'entretien des vaches. Voici deux autres causes purement locales : les abattoirs, à côté d'immenses avantages, ont un grand inconvénient, c'est de permettre aux bouchers d'abattre les vaches à huis clos, et de vendre cette viande pour de la viande de bœuf. Avant l'établissement des abattoirs, un boucher n'aurait pu faire entrer publiquement des vaches dans ses bouveries, sans être discrédité. Ainsi, avant l'ouverture des abattoirs, le nombre des vaches abattues dans Paris n'était que de 6,000 ; il a atteint, en 1841, celui de 22,355. La seconde cause locale tient à l'extension extraordinaire qu'a prise la consommation du lait depuis 20 à 25 ans. De là l'entretien, dans un rayon considérable autour de Paris, d'un nombre énorme de vaches laitières, qu'on livre à la consommation dès qu'elles deviennent impropres à la production du lait.

3° La consommation des viandes à la main (2), viandes de qualité très-inférieure et souvent insalubres, s'est également accrue dans une forte proportion. De 944,487 kil. en 1819, elle s'est élevée, en 1843, à 3,019,716 kil.

4° Même observation pour la consommation des abats et issues, non pas de veau, qui sont des morceaux recherchés, mais de bœuf, de vache et de mouton. Or, l'on sait que cette viande est de la plus mauvaise qualité. La consommation, qui était de 63,536 kil. en 1812, a atteint, en 1840, le chiffre de 4,227,109 kil. (3).

II. — Liquides.

ANNÉES.	VINS.	EAUX-DE-VIE.	CIDRE ET POIRÉ.
—	—	—	—
1809	997,4[illegible]3 h.	» h.	» h.
1821	817,707	12,785	11,463
1830	806,676	29,147	7,283
1840	866,331	45,159	12,92[illegible]
18[illegible]1	970,728	47,052	21,296
1843	1,021,007	49,279	14,332

Remarques. Il ressort des chiffres ci-dessus que pendant que la population s'est élevée de 600,000 âmes en 1809, à 935,261, en 1841, c'est-à-dire de 53 p. cent, la consommation du vin paraît avoir diminué dans la même proportion

(1) On sait que les quatre dispositions les plus importantes des règlements qui ont organisé la boucherie, sont : 1° la limitation du nombre des bouchers ; 2° l'interdiction de vendre ou d'acheter des bestiaux ailleurs que sur certains marchés ; 3° l'obligation pour les bouchers de payer par l'entremise d'une caisse municipale ; 4° l'obligation pour eux d'abattre dans des établissements municipaux.

(2) On appelle ainsi la viande des bestiaux abattus *extra-muros*, introduite par des bouchers forains et mise en vente à la halle et sur les marchés publics.

(3) Veut-on savoir la différence de l'effet d'une alimentation substantielle ou non sur la force musculaire et sur l'aptitude au travail, citons la note suivante de M. Benoiston de Châteauneuf : — « Dans une exploitation de machines à vapeur établie il y a quelques années à Charenton, M. Manby, qui la dirigeait, remarqua une grande inégalité de travail entre les ouvriers anglais et français occupés aux mêmes ouvrages. Croyant en trouver la raison dans l'alimentation insuffisante de ces

Ainsi, en 1809, elle était, par tête, à Paris de 165 litres 65 centil.; en 1840, de 94 litres 90 cent.; en 1841, de 106 lit. 44 cent. (1).

Si l'on compare une période de guerre, 1806 à 1811, à une période égale de paix, 1830 à 1835, on trouve que dans la première période, il a été consommé 5,827,259 hect. de vin, ce qui pour 600,000 habitants donne 162 litres 14 cent.; et, dans la seconde, 4,919, 974; ce qui, pour 797,000 habitants, donne une consommation de 102 lit. 89 cent.; soit une diminution, pour la deuxième période, de 59 lit. 25 cent.

La consommation réelle est-elle telle que l'indiquent les états d'octroi? Loin de là; il est certain, par exemple, que ce déficit de 59 litres est plus que compensé par les produits de la fraude. On n'a aucun moyen de connaître la somme de ces produits; le comité vinicole, dont nous ne pouvons contrôler les chiffres, porte à 500,000 hect. la quantité de l'eau mêlée au vin, dans Paris; c'est-à-dire plus de la moitié des quantités introduites officiellement. Depuis 1830, le nombre des saisies des vins frelatés s'est élevé de 25 à 30 par année. — D'après Lavoisier, la consommation de Paris, en 1789, aurait été de 1 hect. 31 lit. par tête; le droit d'octroi était alors de 1 fr. 50 c. le muid. La consommation de l'eau-de-vie, qui était en 1821 de 0 hect. 05, a été, en 1841, également de 0 hect. 05. Celle des autres liquides est aussi restée stationnaire.

III. — Comestibles divers (valeur en francs des ventes faites sur le marché).

ANNÉES.	MARÉE.	HUITRES.	POISSON d'eau douce.	VOLAILLE et gibier.	BEURRE.	ŒUFS.
—	—	—	—	—	—	—
1821	3,403,942 f.	867,984 f.	512,817 f.	7,726,136 f.	8,173,121 f.	3,752,231 f.
1830	4,922,689	1,337,134	567,762	7,721,769	8,576,775	4,565,678
1841	5,206,234	1,323,367	592,874	9,608,209	12,283,133	5,705,220

Nous manquons de documents sur la consommation du pain à Paris; les grains et les farines vendus à la Halle ne donnent pas, en effet, la consommation réelle de la ville, que l'Annuaire du bureau des longitudes évalue, depuis plus de 20 ans, au chiffre invariable de 1500 sacs du poids de 150 kil., et donnant par sac 204 kil. de pain, ce qui ne ferait que 0,3466 kil. par individu. Lavoisier évaluait la consommation par individu, en 1789, à 0,45891 kil. par jour. En 1818 elle a été estimée à 0,4625 kil. (2).

Voici un tableau de diverses consommations par habitant, pour plusieurs époques, dressé par M. Benoiston de Châteauneuf.

ANNÉES.	VOLAILLE ET GIBIER.		FROMAGES SECS.		BEURRE.		VIN.	BIERRE.	EAU-DE-VIE.	BOIS.	CHARBON.
—	—		—		—		—	—	—	—	—
	liv.	onc.	liv.	onc.	liv.	onc.	bout.	bout.	bout.	voie.	voie.
1789	22	9	4	5	5	»	120	9	4	1	1
1817	19	»	2	8	8	11	114	11	6	1/2	1
1827	18	4	3	9	10	»	126	20	5	1/2	1
1837	13	12	2	12	11	6	111	13	4 1/2	1/2	1

D'après un tableau analogue, publié par le ministre du commerce en 1838, chaque habitant consommerait :

Froment....................	2 hect. 87	Pommes de terre...........	1 hect. 50
Seigle....................	» 07	Légumes secs.............	» 09

IV. — Combustibles, Grains et Fourrages.

ANNÉES.	BOIS.	HOUILLE.	POUSSIER.	CHARBON DE BOIS.	FOIN.	PAILLE.	AVOINE.
—	—	—	—	—	—	—	—
	stères.	hect.	hect.	hect.	bottes.	bottes.	hect.
1833	1,051,317	1,012,785	146,794	2,260,654	7,742,674	12,150,284	924,778
1843	1,078,626	2,161,310	98,453	2,783,011	7,245,564	11,471,931	951,828

---

derniers, il prit des mesures pour qu'ils fussent aussi bien nourris que les ouvriers anglais. Dès ce moment, toute différence disparut. M. Manby savait sans doute que les détenus des prisons d'Angleterre ne reçoivent qu'une livre et souvent une demi-livre de viande par semaine, tandis que les prisonniers d'Amérique en ont une livre par jour et donnent une quantité de travail plus considérable que les détenus anglais. » — Un moyen semblable a produit en France le même effet. Les détenus de la maison centrale de Riom y polissaient par jour 120 pouces carrés de glace. On augmenta leur nourriture; ils en polirent 340.

(1) A Paris le droit d'octroi sur le vin est de 11 fr. 55 c. par hectolitre. Dans les 9 autres villes les plus populeuses du royaume, où le droit d'octroi est en moyenne de 3 fr. 50, la consommation moyenne est de 128 litres par tête :

Villes.	*Taxe.*	*Consomm. par tête.*	*Villes.*	*Taxe.*	*Consomm. par tête.*
Lyon........	5 f. 50 c.	167 lit.	Nantes.......	3 f. 20 c.	163 lit.
Marseille......	2 40	153	Lille.........	7 20	12
Bordeaux......	2 80	200	Strasbourg.....	2 60	46
Rouen........	4 80	24	Nimes........	1 30	170
Toulouse......	1 60	222			

(2) Quelques personnes évaluent la consommation en farine à Paris à 2,400 sacs, soit environ 0 kil. 515 de pain par tête. On sait que le prix du pain se compose de trois éléments : 1° d'une allocation fixe pour frais de manutention, de 11 fr. par sac; 2° de la fixation du rendement qui est jusqu'à ce jour de 102 pains de 2 kil. par sac; 3° du prix moyen du sac de farine à la halle de Paris, prix fixe par une mercuriale arrêtée tous les 15 jours.

Terminons par le tableau suivant dressé en 1826 par l'administration du département de la Seine, tableau curieux, mais fort hypothétique.

NATURE DES DÉPENSES.	CHIFFRE des dépenses.
Contributions	136 f. 5 c.
Loyer	91 20
Entretien des maisons	22 80
Nourriture	352 43
Habillement	70 48
Chauffage	48 34
Éclairage	19 84
Blanchissage	36 »
Mobilier (renouvellement et entretien)	68 2
Éducation des enfants	35 75
Domestiques et salariés	46 »
Chevaux	29 f. 42 c.
Voitures et harnais	3 46
Frais de transports intérieurs	11 54
Tabac	6 51
Bains	3 20
Bienfaisance générale	11 42
Étrennes	1 70
Spectacle	7 9
Frais d'accouchement	1 »
Frais de nourrice	3 77
Frais de maladie	11 56
Abonnement aux journaux	3 43
Total	1,020 fr. 98 c. par tête.

CHAPITRE III.

PROFESSIONS.

L'administration ne possède aucun document officiel sur la répartition par profession des habitants de Paris. Le chiffre des patentes pourrait bien, à la rigueur, faire connaître le nombre des chefs de famille exerçant telle ou telle industrie, mais il ne jette aucune lumière sur la question de savoir quels sont les autres individus non patentés appartenant au même état. Bien que, dans les dénombrements de 1836 et de 1841, l'administration supérieure ait recommandé, par ses instructions, de recenser les professions, il n'en a rien été fait, probablement pour ne pas alarmer les habitants qui, dans une mesure de ce genre, n'auraient pas manqué de voir un but fiscal et en auraient, autant que possible, entravé l'exécution. On est donc réduit, pour avoir quelque renseignement à cet égard, à tirer des inductions, assez probables il est vrai, de la répartition des décès par professions.

D'après un état ainsi préparé pour 1831, on trouve que les 785,862 individus recensés à la même époque se répartissent, à l'égard des professions, de la manière suivante :

Professions	libérales	125,738	soit sur 100	16
—	commerciales	70,727	—	9
—	mécaniques	337,921	—	43
—	salariées	172,890	—	22
—	militaires	78,586	—	10
		785,862		100

Sur 100 personnes exerçant des professions libérales, décédées en 1831, on trouve :

Propriétaires ou rentiers	49
Employés (1)	21
Artistes	9
Magistrats, avocats, officiers ministériels (2)	6
Professeurs (3)	5
Médecins (4)	3
Hommes de lettres	1
Autres professions	6
Total	100

Dans la classe des professions mécaniques, on peut évaluer

Le nombre des cordonniers à	25,146
— tailleurs à	20,795
— menuisiers à	15,207
— ébénistes à	7,504
— serruriers à	11,295

Dans la classe des professions commerciales

Le nombre des marchands de vin à	6,819
— épiciers à	3,663
— marchands ambulants et des marchés à	3,780

On sait que le nombre des bouchers et des boulangers, qui est

(1) Les employés de toutes classes attachés directement aux divers ministères forment un effectif de 3,170 personnes, ainsi réparties : Affaires étrangères, 80; Commerce, 159; Finances, 1,482; Guerre, 519; Intérieur, 276; Instruction publique, 147; Justice, 163; Marine, 201; Travaux publics, 143. Les crédits alloués pour les traitements de ces 3,170 employés s'élèvent à 10 millions 250,000 fr.. C'est une moyenne de 3,233 fr. environ par employé.

(2) On compte à Paris 210 avoués; 150 de 1re instance et 60 de Cour royale; 964 avocats dont 60 à la Cour de cassation; 15 agréés, 114 notaires, 78 huissiers, 60 agents de change, 60 courtiers de commerce; 100 juges au tribunal de 1re instance, 27 au tribunal de commerce, 36 juges de paix et suppléants, 3 au tribunal de simple police, 57 à la Cour de cassation, 83 à la Cour royale, 109 à la Cour des comptes, 223 membres du Conseil d'État. Total 2139.

(3) Voici quelques détails sur le chiffre des individus consacrés au professorat, à Paris : conseil royal de l'Université, 10; inspecteurs-généraux, 21; École normale, 15; Faculté des sciences, 22; des lettres, 21 (Sorbonne); Écoles de droit, 26; de médecine, 26; agrégés, 84; de pharmacie, 12; Saint-Sulpice, 12; petit Séminaire, 17; Bibliothèque, 9; École des chartes, 10; langues orientales, 4; collége de France, 27; Muséum, 53; Bureau des longitudes, 22; École polytechnique, 42; des mines, 13; des ponts-et-chaussées, 10; des tabacs, 7; École d'application du corps royal d'état major, 15; École des beaux-arts, 23 professeurs et 20 membres pour la commission des concours; École spéciale de dessin, 16; arts et métiers, 15; colléges, 180; chefs d'institution, 24; maîtres de pension, 96; maîtresses de pension, 94; instituteurs primaires, ... Total, 976 (non compris les instituteurs primaires, les professeurs d'arts d'agrément et les professeurs particuliers allant dans les familles et dans les institutions et pensions).

(4) Le nombre des médecins résidant à Paris, au 1er janvier 1843, s'élevait à 1,123; il était de 1,330 en 1841, de 1,310 en 1839, de 1,090 en 1833. On compte, en outre, à Paris, 190 officiers de santé. C'est 1 praticien pour 500 habitants. Dans les départements, cette proportion est de 1 pour 12,000 âmes.

limité, est de 400 pour les premiers et de 600 pour les seconds.

Dans la classe des professions salariées, on trouve :

Portiers..............	20.526
Domestiques et cuisiniers.....	51,776

D'après des renseignements recueillis, en 1831, sur les domestiques à Paris, 13,919 appartiennent au sexe masculin, et 36,258, au sexe féminin. Sur les hommes, 10,533 sont célibataires ou veufs, 3,383 sont mariés; sur les femmes 32,635 sont célibataires ou veuves, 3,623 sont mariées.

CHAPITRE IV.

COMMERCE ET INDUSTRIE.

Il est impossible d'estimer la valeur des matières premières mises en œuvre dans les manufactures parisiennes, ainsi que des produits qui en sortent. On n'a également aucun document sur la consommation intérieure qui se fait, soit de ces produits, soit des produits importés des autres départements ou de l'étranger. Il en est autrement du commerce d'exportation pour l'étranger. Voici quelques documents à ce sujet :

ANNÉES.	VALEUR DÉCLARÉE.
—	—
1826	38,566,888 f.
1829	64,737,731
1835	119,441,522
1842	127,562,000
1843	115,252,050
1844	139,718,690

La diminution considérable que l'on remarque en 1843 s'explique par l'aggravation du tarif des États-Unis en 1842, et par l'aggravation spéciale du tarif du Zollverein sur les articles de Paris dans le cours de la même année. La reprise du mouvement ascendant constaté en 1844 prouve que la fabrique de Paris s'est mise en mesure de lutter efficacement contre les nouveaux droits, ou que l'accroissement de la richesse générale, dans le pays où ils sont etablis, a permis à leurs habitants de reprendre leurs anciennes habitudes de consommation, malgré la plus-value des produits par suite de la surélévation du tarif.

Voici les lieux d'exportation qui, en 1842, ont consommé le plus d'articles de Paris.

États de l'Amérique du Sud........	25,795,000 f.
Allemagne.	15,024,000
Colonies françaises..........	10,638,000
Italie.	12.956,000
Angleterre......................	10,188,000
Suisse......	9,301,000
Afrique française................	8,825,000
Belgique....	7,855,000
États-Unis (qui occupaient le premier rang en 1841)	7,797,000
Espagne et Portugal.	7,668,000

Dans le commerce d'exportation de Paris, pour la même année, la mercerie a figuré pour 42 millions; les ouvrages en métaux (orfévrerie, bronze, armes de luxe, coutellerie, plaqué) pour 21; les peaux, pour le même chiffre; les applications de papier, pour 20; la faïence et porcelaine, pour 12; la tabletterie pour 7, les articles divers pour 5.

En 1844, les importations parisiennes ont particulièrement augmenté aux États-Unis, en Angleterre, dans les villes anséatiques, dans l'Amérique du Sud et surtout au Mexique.

Quelques faits spéciaux peuvent aider à apprécier le mouvement commercial extérieur. Ainsi, le chiffre des patentes, qui était en 1829 de 44,928, s'est élevé en 1832 à 51,751, en 1830 à 53,951, en 1844 à 73,300.

Faillites.

		PASSIFS.	DIVIDENDE MOYEN.	POUR LA FRANCE.
		—	—	—
Moyenne annuelle de 1815 à 1821..	209	»	»	»
— — 1830 à 1831..	2,678	»	»	»
— — — 1840..	904	»	21 » p. 100	25
— — — 1841..	652	34,685,238	20.50 —	22
— — — 1842..	754	41,855.629	20.35 —	»
— — — 1843..	630	32,272,865	24 » —	»
— — — 1844..	735	41,680,156	»	»

Actes de Société.

ANNÉES.	EN NOM COLLECTIF.	EN COMMANDITE.	PAR ACTIONS.	TOTAL.
—	—	—	—	—
1838	433	131	80	644
1841	526	151	15	692
1842	535	106	55	696
1844	636	160	68	864

Quoique les opérations de la Banque de France s'étendent sur toute la France, il est cependant certain, surtout depuis l'établissement des 10 comptoirs qu'elle compte en ce moment dans les départements, qu'elle doit être considérée plus particulièrement comme la banque du commerce de Paris.

A ce titre, quelques documents sur le mouvement de ses affaires ne seront pas sans intérêt.

ANNÉES.	VALEURS ESCOMPTÉES.	VALEUR MOYENNE des billets escomptés.	CIRCULATION des billets.	ENCAISSE MÉTALLIQUE.
—	—	—	—	—
1834	306,727,519 f.	2,100 f.	207,000,000	160,000,000
1839	801,807,000	1,709	205,000,000	238,000,000
1843	771,554,465	1,154	219,000,000	229,000,000
1844	749,372,248	1,077	248,000,000	256,000,000

Ajoutons que la valeur moyenne annuelle des encaissements que la Banque fait pour le commerce a été, de 1833 à 1844, de 859 millions. Enfin la moyenne du portefeuille a ete, dans le cours de la même période, de 130 millions.

Il résulte des documents que nous avons sous les yeux et de ceux qui précèdent, que le chiffre des valeurs escomptées s'est progressivement élevé de 306,727,519, fr. en 1834, à 1,047,054,700 fr. en 1838. A partir de cette époque, ce chiffre, après avoir eu quelques oscillations dans la limite de 900 millions, est tout à coup descendu, en 1843 à 771, et en 1844 à 749 millions. Ce résultat peut être attribué en partie aux causes suivantes : 1° d'abord l'établissement des comptoirs qui a enlevé à la banque-mère un chiffre d'escomptes assez considérable; 2° l'abaissement général du taux de l'intérêt, qui fait que les bonnes valeurs ne vont plus à la Banque de France, mais sont escomptées, par un certain nombre de banquiers particuliers, à un taux inférieur à 4 pour cent.

Complétons ces documents en faisant connaître que le nombre moyen annuel des causes portées devant le tribunal de commerce de Paris est de 45,000, tandis que celui des affaires civiles ne dépasse pas 10,000.

CHAPITRE V.

FINANCES.

I. — Contributions générales.

La part de la Ville de Paris aux contributions générales a subi les variations suivantes :

	1835	1836	1841	1845 (1)
	—	—	—	—
Contribution foncière.	9,863,570 f.	6,832,360 f.	7,750,491 f.	7,920,289 f.
Portes et fenêtres....	2,369,134	2,191,881	2,484,503	2,776,915
Contributions personnelle et mobilière....	5,228,454	»	5,347,824	»
10e sur le produit net de l'octroi (moyenne de 1830 à 1840), 1,530,319 f.				
Produit des patentes.......	6,826,938 f.	»	9,100,000	7,400,000

Une portion de l'impôt personnel et mobilier est perçue sur les rôles; l'autre est imputable sur les revenus de l'octroi. Cette dernière portion, qui était en 1817 de 6,545,568 fr., en 1831, de 3,843,512 fr., en 1832, de 3,100,000 fr. a été arrêtée, en 1843, à 2,899,519 fr. 05 c. Voici comment est réglée la part à prélever par le Trésor sur les produits de l'octroi : les loyers de 200 fr. et au-dessous sont exempts de toute cotisation :

De 201 à 400 ils sont taxés à raison de		2 1/2 c.	par franc.
401 à 500	—	3 1/2	—
501 à 800	—	4 1/2	—
800 et au-dessus	—	5 1/2	—

C'est le surplus restant dû au Trésor, après application de ce tarif, qui est prélevé sur l'octroi. Par cette mesure les petites locations, qui sont occupées par les classes peu aisées, échappent à l'impôt. Malheureusement l'économie qu'elles font, sous ce rapport, est compensée par l'influence des droits d'octroi sur le prix des objets de consommation, droits qui pourraient être réduits, si la Ville voyait ses charges diminuer.

On a calculé que la Ville de Paris, ou si l'on veut, le département de la Seine, paye seul le huitième de son revenu, par la réunion de ses charges générales et municipales. Sur les autres départements,

15	ne payent que	le 1/9e.
13	—	1/9e 1/2.
18	—	1/10e.
34	—	du 1/10e au 1/17e.

II. — Budget de la Ville de Paris.

ANNÉES.	RECETTES.	DÉPENSES.	EXCÉDANT des recettes.	EXCÉDANT des dépenses.
—	—	—	—	—
An VI.	503,818 f.	1,970,171 f.	» f.	1,466,353 f.
1806	20,602,742	21,134,180	»	1,531,438
De 1806 à 1815	31,532,311	31,306,369	225,842	»
De 1816 à 1825	45,576,758	45,516,504	60,254	»
De 1826 à 1830	45,643,381	45,889,441	»	246,062
De 1831 à 1840	45,454,029	44,357,158	1,096,871	»
De 1840 à 1844	45,777,300	»	»	»

L'octroi est la principale source des recettes municipales. Le tableau suivant indique la marche progressive de ses produits.

Moyenne des sept premières années.	12,500,000 f.
— de 1806 à 1815.........	19,717,398
— de 1816 à 1820.........	22,027,180
Moyenne de 1821 à 1830.........	27,657,458 f.
— de 1831 à 1840.........	27,684,043
— en 1841................	31,248,003
— en 1842................	30,915,786
— en 1843................	32,431,703
— en 1844................	31,738,707

(1) Le revenu net imposable, en 1840, était de 63,644,205 fr. D'après un document publié par la Compagnie d'assurances mutuelles contre l'incendie, le nombre des maisons assurées par elle (les 4/5e au moins de la totalité des maisons de Paris), s'était successivement élevé dans les proportions suivantes :

Années.	*Maisons.*	*Valeur des constructions.*
1830	20,581	1,505,688,500 f.
1831	20,714	1,630,463,900
1832	20,694	1,638,473,500
1833	28,791	1,660,554,200
1843	22,665	2,040,802,000

Ainsi, la valeur moyenne des constructions de chaque maison, qui était en 1830 de 78,018 fr., s'est élevée, en 1843, à 90,042 fr. — En 1836, le nombre des propriétés bâties à Paris était de 28,280, dont on évaluait la valeur locative à 110,552,350 fr., soit environ 4,000 fr. par maison; il a, selon toute probabilité, dépassé 30,000 en ce moment.

Remarques. C'est avec raison que nous avons placé les deux tableaux qui précèdent sous la rubrique générale de *paupérisme officiel*, car les chiffres qu'ils contiennent sont loin de donner la mesure exacte non-seulement du paupérisme réel, mais encore du mouvement en plus ou en moins de ce paupérisme, auquel subvient, dans une faible proportion, il est vrai, la charité individuelle; il faut reconnaître ensuite que ce n'est pas toujours l'indigence réelle et constatée qui obtient son inscription aux bureaux de charité; des influences extérieures font souvent admettre aux secours publics, au préjudice de véritables pauvres non protégés, des individus auxquels leur travail fournit des moyens d'existence suffisants. On doit admettre ensuite, comme très-fondée, la distinction entre les pauvres honteux, c'est-à-dire qui gardent pour eux le secret de leurs misères, que personne ne visite, que nul ne connaît, avec les pauvres solliciteurs qui assiégent les portes des bureaux de charité.

C'est sous la réserve de ces observations que nous reconnaissons que le paupérisme a suivi, de 1791 à 1843, une diminution régulière et considérable. Nous sommes également heureux de constater que le chiffre des recettes des bureaux de charité s'est notablement élevé; mais il est affligeant de remarquer que les frais d'administration ont plus que triplé de 1802 à 1842, quand le nombre des pauvres à secourir a presque diminué de moitié.

En ce qui concerne la répartition des indigents par arrondissements, on remarque qu'elle ne s'est que très-faiblement modifiée de 1832 à 1844, ce qui serait une nouvelle preuve contre l'opinion du déplacement de la population. On constate encore le même résultat en comparant les arrondissements entre eux, par rapport à la répartition des électeurs politiques inscrits.

1er	arr.	1,644	7e	arr.	1,211
2e	—	2,873	8e	—	1,223
3e	—	1,674	9e	—	650
4e	—	1,305	10e	—	1,421
5e	—	1,357	11e	—	1,226
6e	—	1,706	12e	—	764 (1)

La somme moyenne annuelle des dépenses pour secours à domicile est de 1,700,000 fr. Il faut en distraire au moins 300,000 fr. pour frais d'administration et d'entretien des maisons de secours, ce qui laisse disponible une somme de 1,400,000 fr, soit 50 fr. par an et par ménage; somme bien inférieure aux besoins réels de ce ménage, qui, d'après un excellent travail de l'un des maires de Paris, M. Vée, s'élèvent à 200 fr.

Un mot sur l'origine des secours publics à Paris. Avant la révolution, d'immenses aumônes étaient distribuées par les congrégations et les bureaux de charité des paroisses. C'est en 1791 qu'eut lieu le premier essai de charité administrative, sous la forme d'une commission de bienfaisance chargée d'inscrire et de secourir les indigents; en l'an V cette commission fut remplacée par 48 bureaux de bienfaisance. Un arrêté du conseil, en l'an IX, soumit les bureaux de bienfaisance de Paris à la direction du conseil des hospices. En 1816, l'administration des secours à domicile reçut l'organisation qu'elle a à peu près conservée jusqu'à ce jour. Une ordonnance royale du 16 juillet remplaça les 48 bureaux de bienfaisance par 12 bureaux de charité, qui furent placés sous la direction supérieure du préfet de la Seine et du conseil des hospices. Une ordonnance royale du 29 avril 1831 rendit aux bureaux de charité leur ancienne dénomination de bureaux de bienfaisance, et substitua à l'autorité et à la surveillance du préfet et du conseil des hospices la *direction* du préfet et la simple surveillance du conseil. Le personnel de chaque bureau de bienfaisance se compose du maire et de ses adjoints, de 12 administrateurs gratuits, de 16 à 24 médecins, et d'un nombre indéterminé de commissaires visiteurs et de dames de charité. A ce personnel est joint un secrétaire-trésorier avec des employés rétribués. Des sœurs de charité, également rétribuées et logées dans des maisons de secours entretenues par les bureaux, sont chargées de la distribution des médicaments, du bouillon, du linge, etc.; elles visitent en outre et pansent les malades à leur domicile.

Sur les 1,400,000 fr. dépensés annuellement en secours, 300,000 fr. sont employés en secours mensuels de 3, 5 et 8 fr. à des paralytiques, des aveugles et des vieillards octogénaires; 25,000 fr. en secours aux malades traités à domicile, 95,000 fr. en distributions de médicaments. Dans quelques arrondissements, on a organisé les secours en loyer, ou chambres données gratuitement aux vieillards indigents. Le reste est consacré à des secours en argent aux 30,000 ménages inscrits.

A ces secours, il faut joindre ceux que distribuent les sociétés charitables. Deux de ces sociétés ont une influence particulièrement bienfaisante sur les indigents de Paris : c'est la *Société philanthropique*, qui traite les malades à domicile, et opère sur une très-large échelle; et la *Société de charité maternelle*, qui secourt les femmes en couches et nourrices. On compte en outre 27 associations charitables laïques, et en moyenne deux associations sous la direction des curés par chaque paroisse.

II. — Hôpitaux et Hospices.

Les hôpitaux de Paris, au nombre de 14, se distinguent en hospices généraux où se traitent les maladies aiguës et se font les opérations chirurgicales, et en hôpitaux spéciaux, où sont traitées les maladies spéciales. La population de ces deux catégories d'hôpitaux était, au 31 décembre 1843, comme il suit :

HÔPITAUX GÉNÉRAUX.	POPULATION.	HÔPITAUX SPÉCIAUX.	POPULATION.
Hôtel-Dieu	743	Saint-Louis	746
Annexe	291	Du Midi	274
Pitié	589	De l'Oursine	265
Charité	423	Des Enfants malades	444
Saint-Antoine	313	Accouchements	200
Necker	315	Cliniques	99
Cochin	112		
Beaujon	390		2,028
	3,176	Total général	5,204

(1) Voici quel a été l'accroissement des électeurs politiques à Paris de 1834 à 1843 :

	1834	1836	1837	1839	1841	1842	1843
Inscrits	13,695	14,630	15,268	17,037	18,181	19,015	19,207
Ayant voté aux élections	10,693	»	12,925	13,990	»	14,175	»

L'accroissement en 9 ans a été de 40 p. cent. — La proportion des votants aux inscrits, qui était aux élections de 1834 de 79 p. cent, n'a plus été, en 1840, que de 74. On constate un résultat à peu près semblable pour le reste du royaume.

En 1843, la moyenne de séjour a été de 25 jours 61 centièmes par malade; en 1842, elle avait été de 24 jours 94 centièmes. D'après le rapport de l'administration des hospices pour 1843, la durée moyenne des maladies est de 31 jours.

Les détails suivants seront lus avec intérêt :

Premier Tableau.

ANNÉES.	MOYENNE des lits occupés en permanence.	ADMISSIONS.	JOURNÉES.	MORTALITÉ moyenne.	PRIX de la journée.	DÉPENSE ANNUELLE d'un lit.
—	—	—	—	—	—	—
1803	3,475	34,256	1,268,361	1 sur 5.05	»	»
1813	4,186	41,268	1,328,213	— 7.95	»	»
1823	4,171	43,226	1,322,329	— 7.39	»	»
1833	4,347	61,765	1,386.860	— 10.45	»	»
1843	5,586	78,411	2,011,865	— 10.32	1 fr. 80 c.	656 f. 37 c.

Deuxième Tableau.

ANNÉES.	REVENUS DIVERS des hospices.	DÉPENSES ordinaires et extraord.	NOMBRE des lits.	MALADES REFUSÉS faute de lits.
—	—	—	—	—
1810	9,206,794 f.	9,349,163 f.	5,620	»
1820	9,793,469	9,405,014	»	»
1830	11,032,373	12,259,976	»	»
1842	16,953,603 (1)	15,671,654	5,645	3,584
1843	13,853,654	14,361,876	6,047	»

Des renseignements utiles découlent de ces documents : 1° le chiffre des admissions s'est notablement accru depuis 40 ans : il était de 1 sur 16 habitants en 1803; il s'est élevé à 1 sur 12 en 1843, résultat qui s'expliquerait, ou par un accroissement du paupérisme, ou, ce qui est plus vraisemblable, par plus de facilité dans les admissions; 2° la moyenne des journées d'hôpital, par individu, qui était de 37 en 1803, est descendue à 26 jours en 1843; 3° la mortalité, de 1 sur 5-05 en 1803, n'était plus que de 1 sur 10-32 en 1843.

Il est regrettable que, les ressources annuelles des hospices et hôpitaux ayant presque doublé de 1810 à 1842, le nombre des lits soit à peu près resté stationnaire; du reste, cette insuffisance des lits, ou si l'on veut, du nombre des hôpitaux, est généralement reconnue, et il est difficile qu'il en soit autrement, en présence de ce fait douloureux, que les refus d'admission *faute de lits* dépassent annuellement 3,500.

Nous avons vu que la mortalité moyenne a été de 1 sur 10-32 en 1843; elle diffère dans de fortes proportions, selon la nature des hospices :

Hôtel-Dieu.............	1 sur	7.64
Charité.................	—	8.97
Pitié...................	—	11.12
Oureine................	—	41.30
Du Midi................	—	103.06
Enfants malades.........	—	4.70
Accouchements...	—	20.61

On compte en outre, à Paris, 2 hospices, 3 maisons de retraite et 3 hospices fondés par des particuliers, ayant une population totale de 10,148, dont 4,107 du sexe masculin et 6,041 du sexe féminin :

		POPULATION.
Hospices proprement dits.		—
Vieillesse.	Hommes à Bicêtre.....	2,955
	Femmes à la Salpêtrière.	4,895
Incurables.	Hommes.............	387
	Femmes.............	331
Maisons de retraite.		
Ménages..	Dortoirs.............	281
	Préau.	394
La Rochefoucauld..................		208
Sainte-Périne............		162
Hospices fondés.		
Boulard (Saint-Michel).............		11
Brezin (la Reconnaissance)...........		293
Devillas..........................		31
		10,148

Enfin, au 31 décembre 1843, il se trouvait à l'hospice des enfants-trouvés et orphelins, 383 enfants.

On sait qu'en vertu de l'une des fondations bienfaisantes de M. de Monthyon, les convalescents sortant des hôpitaux reçoivent, s'ils ne sont pas inscrits aux bureaux de bienfaisance, 10 fr., et 25 fr. dans le cas contraire.

III. — Mont-de-Piété.

		1815	1829	1834	1837	1841
ENGAGEMENTS.		—	—	—	—	—
Nombre des engagements.............		853,624	1,137,358	1,152,858	1,331,542	1.358,519
Valeur totale................		16.386,254 f.	20,551,070 f.	»	»	»
Valeur moyenne........		19 f. 20 c.	18 f. 07 c.	17 f. 94 c.	16 f. 06 c.	15 f. » c.
Sommes prêtées		»	»	20,688,016 f.	23,244,562 f.	22,575,179 f.
DÉGAGEMENTS.						
Par retrait du gage.	Articles............	647,596	870,815	876,795	980,016	1,083,684
	Sommes............	11,073,284 f.	14,858,493 f.	14,350,246 f.	15,740,788 f.	16,758,986 f.
	Valeur moyenne des articles dégagés....	17 f. 10 c.	16 f. 68 c.	16 f. 37 c.	16 f. 06 c.	15 f. » c.

(1) Chaque année de nouveaux dons et de nouveaux legs viennent ajouter au patrimoine des pauvres. C'est ainsi que l'administration a recueilli :

	Capitaux.	*Rentes.*	*Objets divers.*
En 1842....	157,857 f.	4,536 f.	40,000 f.
En 1843 ...	158,010	5,231	20,000

DÉGAGEMENTS.		1815	1829	1834	1837	1841
Par renouvellement.	Articles	»	»	170,941	191,653	248,852
	Sommes	»	»	4,356,498 f.	4,677,648 f.	5,987,900 f.
	Valeur moyenne	»	»	25 f. 48 c.	24 f. 40 c.	24 f. » c.
Par vente.	Articles	»	»	43,598	58,939	95,068
	Sommes	»	»	787,424 f.	934,272 f.	1,457,881 f.
	Valeur moyenne	»	»	15 f. 76 c.	15 f. 85 c.	15 f. » c.

Complétons ces chiffres par d'autres documents peu connus : le Mont-de-Piété de Paris, comme dans le reste de la France, est régi par le décret du 8 thermidor an XIII, qui supprima les maisons particulières de prêt. Celui de Paris est régi par une administration supérieure gratuite. Les services payés sont ceux de la direction, de l'appréciation, du magasin et de la caisse. Le capital circulant du Mont-de-Piété de Paris est de 13,213,000 francs, se composant : 1° de 1,660,000 fr. en cautionnements à 4 p. 100 ; 2° de 11,480,000 billets au porteur à 2 1/2 p. 100 ; 3° de 73,000 placements temporaires à 2 1/2 p. 100. Ainsi, la totalité du capital est empruntée et paie un intérêt que les emprunteurs doivent supporter. — A Paris, les frais de régie sont environ de 5 p. 100 du capital circulant, ou pour être plus exact, le chiffre des frais est de 50 cent. par article. Chaque article exigeant des frais à peu près égaux, les petits prêts coûtent plus à l'administration qu'ils ne lui rapportent, et elle les couvre par les bénéfices faits sur les prêts élevés. — Le Mont-de-Piété prête depuis 3 fr. jusqu'aux sommes les plus élevées. — Il a été calculé que la durée moyenne des prêts est de 8 mois. — Suivant un rapport du préfet de la Seine en 1836, les commissionnaires font les 4 cinquièmes des engagements et les 4 dixièmes des dégagements, ce qui, d'après leur tarif, leur procure un bénéfice de 400,000 fr., soit 17,000 francs environ par bureau. — A Paris, sur une moyenne annuelle de 1,200,000 gages, plus de moitié des prêts est de 6 fr. et au-dessous ; 879,000 prêts sont de 12 fr. et au-dessous. — Les lundis, jours d'intempérance et d'oisiveté pour la classe ouvrière, les dépôts, qui sont en moyenne de 4,000 par jour, augmentent de 1 seizième. — On a remarqué toutefois qu'aux époques des grandes fêtes religieuses, profanes ou politiques, les dépôts diminuent de 200 par jour, ce qui semblerait indiquer que l'ouvrier est alors plus occupé et gagne davantage ; mais en revanche, aux mêmes époques, on constate moins de versements et plus de retraits à la Caisse d'épargne. — Les chiffres du tableau ci-dessus établissent :

1° Que la moyenne de la valeur des objets engagés va chaque année diminuant, ce qui indiquerait que le Mont-de-Piété remplit chaque jour mieux sa destination, qui est de prêter aux classes pauvres ; il est fâcheux seulement qu'il le fasse à des conditions si onéreuses ;

2° Que la proportion des retraits aux engagements a été de 1 sur 1-31 en 1834, et de 1 sur 1-25 en 1841. — Augmentation ou profit des retraits, 0-06 ;

3° Que les dégagements par *retrait du gage*, de 1815 à 1837, ont porté en plus grand nombre sur les objets de faible valeur, comme le prouve la valeur comparée des objets engagés et retirés, qui est de 18 fr. 45 cent. pour les premiers et de 16 fr. 72 cent. pour les seconds ;

4° Que les dégagements par *renouvellement* portent de préférence sur les objets d'une valeur relativement élevée, ce qui prouverait qu'ils sont opérés par des individus aisés, mais momentanément gênés ; on remarque cependant que la moyenne, qui est de 25-63, commence à fléchir ;

5° Que les dégagements par *vente* portent sur les objets de la plus petite valeur, au grand préjudice des classes ouvrières ;

6° Que le nombre des objets vendus, qui était de 1 sur 26 en 1834, s'est successivement élevé et a atteint, en 1841, le chiffre de 1 sur 14. C'est le renseignement le plus affligeant qui résulte du document que nous analysons.

CHAPITRE VII.

ÉTAT MORAL.

I. — Criminalité.

Les publications sur la justice criminelle en France ne distinguant pas entre le département de la Seine et la ville de Paris (distinction que l'on devrait rencontrer dans tous les documents officiels relatifs à la statistique de la France), nous sommes obligés de faire de même, en ce qui concerne les *crimes et délits jugés*.

Il en sera autrement pour les arrestations et les affaires entrées au petit parquet.

		1835	1838	1840	1842
CRIMES.	Contre les personnes	70	79	76	88
	Accusés	92	112	89	109
	Contre la propriété	545	567	574	559
	Accusés	714	797	800	836
Nombre des vols qualifiés		»	743	779	808
Leur valeur approximative		»	352,733 f.	180,640 f.	298,592 f.
Moyenne de la valeur par vol		»	608 f.	443 f.	619 f.
DÉLITS.	Récidives	241	282	272	306
	Nombre des délits	6,947	9,261	9,110	9,940
	Prévenus	8,522	9,903	11,645	11,630
	Récidives	1,860	2,505	2,993	3,056
Affaires entrées au petit parquet		7,414	7,718	9,325	9,766
Prévenus		10,421	12,898	11,983	14,777
Mis sous mandat de dépôt		4,327	5,691	6,800	7,097
Mis en liberté		4,094	3,703	4,745	4,477
Crimes ou délits restés sans poursuites		25 p. 100	23 p. 100	21 p. 100	21 4/5 p. 100
Arrestations dans Paris et la banlieue, ayant donné lieu à un commencement d'instruction		11,350	12,898	13,624	14,777

Remarques. 1° En 1835 on comptait dans la Seine 1 accusé de crimes contre les personnes sur 8,800 habitants, et en 1842 sur 8,700; 1 accusé de crime contre la propriété sur 1,124, et en 1842 sur 1,136. En 1835 le chiffre total des accusés à la population était de 1 sur 986, et en 1842, sur 1,000 habitants. Pour la France, la moyenne est de 1 sur 4,319;

2° En 1835, sur 100 accusés, 11-41 l'étaient de crimes contre les personnes, 98-59 de crimes contre la propriété; en 1842, la proportion était de 11-53 et 98-47. Pour le reste du royaume elle est de 29 et 71;

3° En 1835, le rapport du nombre total des accusés au chiffre total des crimes, a été comme 1-31 à 1, et en 1842, comme 1-46 à 1. Les malfaiteurs se sont donc associés en plus grand nombre, ou la police judiciaire, plus habile, a saisi un plus grand nombre de complices que par le passé;

4° En 1835, la proportion des récidivistes aux accusés a été de 1 sur 3-34; elle s'est élevée, en 1842, à 1 sur 3-09. Dans les autres départements la proportion des récidives aux accusés n'est que 0,33;

5° Le nombre des affaires entrées au petit parquet s'est accru de 36 p. 100 de 1835 à 1842; en 1837 on comptait 1 affaire sur 107 habitants, 1 prévenu sur 76 habitants, et 1-40 prévenu pour 1 affaire; en 1842, 1 affaire sur 96 habitants, 1 prévenu sur 63 habitants et 1-50 prévenu pour 1 affaire. On pourrait croire ainsi que le mouvement de la criminalité a augmenté, si un autre document, en attestant que le chiffre des crimes ou délits restés sans poursuites, *les auteurs étant restés inconnus*, est descendu de 25 à 21 4 cinquièmes p. 100, ne venait prouver que cet accroissement apparent est dû à l'habileté croissante de la police judiciaire.

II. — Enfants trouvés (1).

	1815	1830	1841
Existant au 1er janvier....	11,395	16,133	14,173
Entrés dans l'année.......	5,080	5,341	4,092
Totaux.........	16,475	21,504	18,265
Enfants arrivés à l'âge où ils cessent d'être à la charge des hospices....	858	901	1,505
Retirés par les parents ou des bienfaiteurs........	81	98	122
Morts aux hospices..	1,447	1,541	1,048
— chez les nourrices...	2,698	2,634	1,822
Totaux.........	4,145	4,175	4,870
Existant à la fin de l'année.	11,391	16,330	13,768

Remarques. 1° Le nombre annuel des enfants abandonnés, qui était de 1 sur 5 naissances, est descendu à 1 sur 7 en 1841. Cette diminution est due aux difficultés apportées au dépôt à l'hospice des Enfants-Trouvés, par un arrêté du conseil d'administration du 25 janvier 1837 (arrêté rapporté depuis), dont les deux principales dispositions étaient : 1° qu'aucun enfant ne serait reçu à l'hospice que sur le vu d'un procès-verbal d'un commissaire de police, constatant que l'enfant a été exposé ou délaissé; 2° qu'aucune femme enceinte ne serait admise à la maison d'accouchement qu'en prenant l'engagement de nourrir son enfant pendant quelques jours dans l'établissement, et de l'emporter à sa sortie;

2° La mortalité, qui en 1815 était de 1 sur 3.97, est descendue en 1841 à 1 sur 4.27.

III. — Caisse d'épargne.

Dans les deux premiers paragraphes de cette rapide étude sur l'état moral de la population parisienne, nous n'avons constaté que des résultats en quelque sorte négatifs; le document suivant permettra de l'apprécier sous un jour plus consolant :

	1840	1841	1842	1843
Versements....	34,796,545 f.	40,041,358 f.	39,321,913 f.	40,437,223 f.
Déposants nouveaux.................	30,008	34,503	35,653	35,743
Remboursements.................. ..	33,795,484	26,911,458	32,040,845	36,187,585
Excédant des versements.............	998,061	13,150,089	11,884,807	9,416,009
Total dû par la caisse au 31 décembre..	70,335,337	83,485,427	95,370,236	104,786,243
Moyenne de chaque versement.........	135	141	142	141
Moyenne de chaque remboursement.....	476	410	405	413
Moyenne de chaque livret......... ...	591	619	640	647

Au 31 décembre 1825 le solde dû aux déposants était de 1,383,525 fr.; en 1835, seulement de 38,065,620 fr.

Répartition du solde de 1842 par classe de quotité.

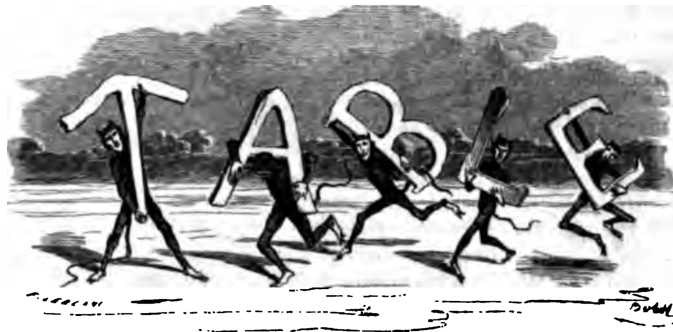
Quotité..........	de 1 à 500 f.	de 501 à 1,000 f.	de 1,001 à 2,000 f.	de 2,001 à 3,000	de 3,001 et au-dessus.
Livrets..........	86,175	25,565	22,900	14,342	73
Sommes.........	12,964,211 f.	18,110,021 f.	32,444,128 f.	31,545,890 f.	305,981
Moyenne par livret.	150	708	1,416	2,199	4,191

Professions des déposants sur 1,000.

Ouvriers.....................	450
Artisans et marchands patentés.....	112
Domestiques..................	200
Employés.	63
Militaires et marins.	58
Professions libérales.	45
Rentiers.	70

Les résultats parlent ici d'eux-mêmes et n'ont pas besoin de commentaires.

(1) Les enfants trouvés dont il est question dans le tableau ci-après ne sont pas tous nés à Paris ou dans le département de la Seine; un certain nombre appartient aux départements de Seine-et-Oise, de Seine-et-Marne, d'Eure-et-Loir, de l'Eure et de l'Yonne. Toutefois ce nombre est fort restreint; ainsi, en 1830, le nombre des enfants trouvés présumés appartenir à la population de Paris était de 4,982 sur 5,341 ; en 1835, la totalité était présumée appartenir à Paris.



TEXTE ET VIGNETTES.







k,
ut